





14017



CINQ ANS

EN

AMÉRIQUE

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE

(P. Ant. Marie Garet, Capucin)

Extrait de la *Revue de la Suisse catholique*



FRIBOURG

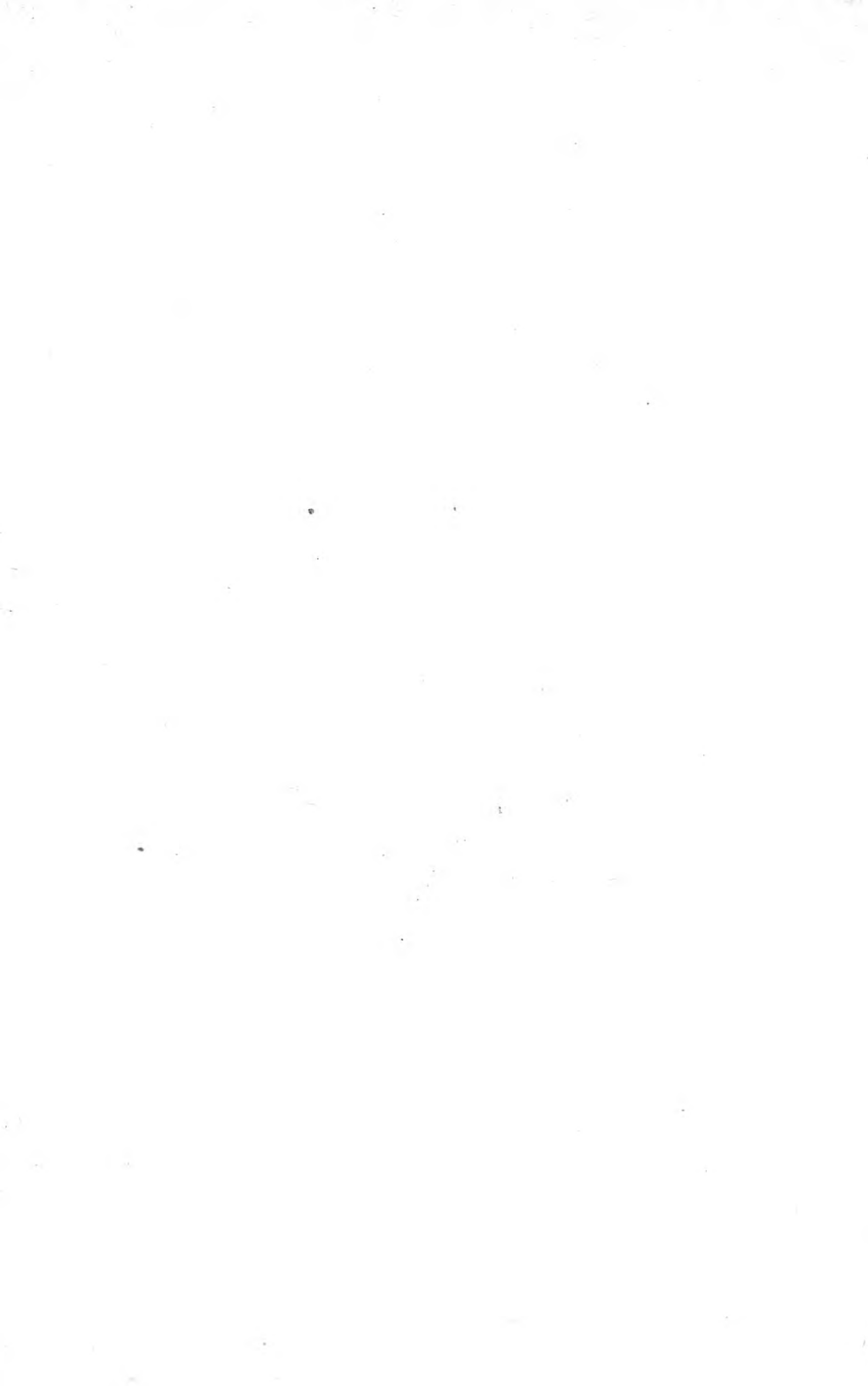
IMPRIMERIE CATHOLIQUE SUISSE

13, GRAND'RUE, 13

1890

Cap. 1192

Au Verbe incarné, divin Missionnaire, nous consacrons ces pages. A peine apparu à l'horizon de notre vie humaine, vous avez, Jésus, traversé deux fois, petit missionnaire, le désert de la Judée et sanctifié par votre présence la terre de Mizraïm. Entré dans votre vie publique, vos pieds divins ont foulé la poussière de tous les chemins de la Judée, de la Samarie et de la Galilée. Expirant sur la croix, vous envoyez, Roi des missionnaires, vos ouvriers évangéliques, à travers les siècles, jusqu'aux dernières limites du monde, afin que tous, jusqu'au dernier des hommes, participent à ces reliques de votre Passion et de votre mort, qui sont vos sacrements. Nous avons eu le bonheur d'appartenir pour un temps au nombre de vos envoyés. Et ayant consigné dans ces pages nos souvenirs de missionnaire, nous vous prions, divin missionnaire, d'agréer la très humble dédicace que nous osons vous en faire.



PRÉFACE

Nous nous fixons un double but en entreprenant cet ouvrage, d'abord celui d'essayer de combler, dans la mesure de nos forces, un certain vide que laissent encore, à un point de vue franchement catholique, les récits de voyages et les notices ethnographiques. Notre second but, celui-ci déjà plus noble, est de raviver au cœur des fidèles, leur zèle pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Nous prions le gentil lecteur de ne pas se formaliser des quelques mots pour rire qui pourraient se glisser dans notre récit ; Dieu nous a fait une nature rieuse, et la gaité des enfants de Saint-François est encore venue se greffer là-dessus.

Un mot sur les circonstances qui nous ont fourni ces notes. Chargé de fonder une maison

de notre Ordre aux Etats-Unis d'Amérique, nous avons vécu quelque temps au milieu des colons. Notre mission achevée, nous nous sommes trouvé placé à la tête d'une chrétienté d'Indiens au sud du grand lac Supérieur. L'obéissance nous a appelé de là aux rivages du Gange, c'est-à-dire d'un bout du monde à l'autre, les Indiens que nous quitions se trouvant au 90° degré de longitude ouest, et les Indous au milieu desquels nous allions vivre au degré 80° de longitude est du méridien de Paris. De là la division de cet ouvrage en deux parties. Des notes prises dans notre court séjour à Rome, à l'occasion de notre voyage en Asie, serviront d'appendice à la première ; et ayant eu l'insigne consolation, à notre retour des Indes orientales de faire le pèlerinage de Terre-Sainte, les notes prises en Judée figureront à la fin de l'ouvrage en guise d'appendice à la seconde.

CINQ ANS EN AMÉRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

PARMI LES FACES PALES

CHAPITRE PREMIER

Journal 1857.

Novembre. — La traversée d'Europe en Amérique est devenue chose si commune, que ce serait abuser de la patience du lecteur et se recommander fort peu à son attention, que d'en faire un long récit. Je n'ai donc que peu de chose à dire sur notre voyage de Fribourg en Suisse à New-York.

En me séparant de mon vieux père, de confrères chéris, d'amis dévoués, je pus me souvenir de ce que souffrit sainte Thérèse en quittant la maison paternelle pour entrer en religion.

« Je ressentis, dit-elle, une peine si violente et un serrement de cœur si grand que je ne crois pas que la mort soit si pénible. »

J'éprouvai, en quittant ma ville natale, tout ce qu'il y a de vrai dans ce que le Révérend Père Charles, Cordelier, de regrettable mémoire, dit, dans sa description de la ville de Fribourg, des indélébiles regrets que ressentent les enfants de cette vieille cité, lorsqu'ils perdent de vue son majestueux clocher. A ces douleurs du cœur venaient s'ajouter les terreurs que m'inspirait l'avenir, en présence de la mission dont je me voyais chargé. Je marchais vers l'inconnu.

Je trouvai à Bâle mes futurs compagnons de voyage, jeunes

gens qui se préparaient à prendre l'habit séraphique au Nouveau-Monde. Notre route nous conduisait par Paris au Havre. J'étais trop préoccupé pour prêter mon attention aux merveilles de la grande ville. En dépit de la réputation d'exquise politesse dont jouissent ses habitants, deux messieurs (?) me décochèrent de l'impériale d'un omnibus l'aimable épithète de *cosaque*. Très bien ! soyons les *cosaques* du bon Dieu. Un convoi d'émigrants (nous nous en aperçûmes bientôt) nous emmena, de Paris au Havre, fermés à clef dans un compartiment pendant tout le trajet. Arrivés, et tout joyeux de pouvoir être rendus à notre liberté, nous nous voyons retenus prisonniers, nos billets étant restés à Paris. Grâce au fil télégraphique, les employés cessèrent bientôt de nous prendre pour autant de chevaliers d'industrie.

Autre contre temps : celui d'un séjour forcé au Havre de onze jours. J'y prêché deux fois ; en français, dans l'église de Sainte-Adresse, et, en allemand, dans celle de Saint-François. J'entends dans cette dernière église de la musique qui était loin d'être religieuse. « Que faire à l'église — dirai-je avec A. Le Franc — de ces œuvres qui n'ont d'autre but que la virtuosité, l'effet, le succès d'un ténor ou d'une diva ? Arrière donc ces morceaux à roulades, arrière même ces *Stabat*, où chacun attend avec impatience, à l'instant de l'*inflammatus*, le contre-ut d'une Patti. » Chaque matin, après avoir célébré, je me rendais sur les bords de la mer, pour aspirer de toute l'ampleur de mes poumons le vent si fortifiant qui en arrive à pleines bouffées. Mais que plus fortes encore sont les impressions que laisse dans l'âme l'immensité de la mer ! La mer ! « Ces vastes océans sont comme les sources de tous les fleuves — a écrit Aimé Martin, — comme le bassin dans lequel la nature puise sans cesse pour arroser l'univers... Il existe entre la faible plante et l'océan une correspondance invisible : la vie de l'une est attachée à l'existence de l'autre ; n'importe la distance qui les sépare, la nature sait la franchir. De ce vaste gouffre, placé entre les deux mondes, sortent les éléments des gazons, des fruits et des fleurs : l'onde se change en vin dans la grappe parfumée ; on la savoure dans la pêche, l'orange, l'ananas ; elle se teint en bleu dans la violette, dore le souci, argente le lis, colore en pourpre l'œillet, et verdit le feuillage. O sagesse admirable ! L'immensité seule du bassin des mers peut nous rassurer sur l'existence des races futures. »

Moins poétique que les lignes qui précèdent, fut une courte conversation tenue par deux messieurs sur moi et sur le frère convers qui m'accompagnait, et que nous entendîmes en revenant de notre promenade matinale. Nous ayant dépassés dans la rue, et ayant jeté sur nous des regards aussi perçants qu'étonnés, l'un d'eux demanda à l'autre : « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? » — « Ce sont deux fous, lui répondit son compagnon. » — Vive notre folie !

Enfin, nous nous embarquons sur un vapeur américain, l'*Ariel*. D'où peut venir cette dénomination ? Entrevoyant le temple dans une vision, le prophète Ezéchiel fait mention d'un autel qu'il appelle *Ariel*, mot hébreu signifiant *Lion de Dieu*, dénomination symbolique, puisque le feu de l'autel dévore la victime, comme le lion dévore sa proie. Espérons que notre *Ariel* ne nous fera rien sentir de ce symbolisme. *Ariel* est aussi le nom donné à l'un des quatre satellites d'Uranus. Nous avions, le frère et moi, changé de costume, ayant été prévenus qu'à New-York notre costume religieux pourrait nous exposer à être traînés dans les rues par notre capuchon, ce qui était arrivé à l'un de nos confrères. Malgré notre métamorphose des Teutons, nos futurs compagnons de voyage nous reconnurent comme gens d'église : *Da haben wir ferfl. Pfaffen mit uns*, dirent-ils.

Quelle magnifique œuvre du génie humain que la construction de ces grands navires, destinés à traverser l'océan ! Et cette précision de calculs et cette certitude de direction, qui les font arriver, grâce à la science, au point voulu, à l'heure, je dirai même, à la minute prévue !

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici l'histoire et la description que nous donne Cantu du vaisseau (volume XIII, page 3, 3^{me} édition française).

« Qui se confia le premier aux flots de la mer sur une nef fragile ? Qui, par l'observation des nageoires d'un poisson, des ailes de la grue, des agrès du nautil, conçut l'idée de façonner la rame et les voiles ? C'est ce que nous ignorons. Combien ne fallut-il pas de temps, d'études et d'expériences, pour que l'homme, dont la première embarcation fut probablement en tronc creusé au feu, parvint à savoir abattre les forêts, à les réduire en madriers et en planches ; pour qu'il sût joindre ces planches solidement, calculer la forme la plus convenable, la capacité précise, le poids absolu et

spécifique, la force des mâts, des voiles, des câbles, des ancres, leur résistance aux flots et aux tempêtes, la marche probable du bâtiment par jour ? Plus tard il eut à dompter les vents, au point de s'aider même des souffles contraires ; il dut apprendre à lire son chemin dans les étoiles, phares immortels allumés au firmament par l'Éternel. Puis vint le moment où, réunissant la beauté et la commodité, il forma ces vaisseaux que nous voyons aujourd'hui, triomphe de la mécanique et de la physique, résumé de toutes les connaissances de l'homme, depuis les plus matérielles jusqu'aux plus abstraites ; véhicule, forteresse, champ de bataille, magasin, observatoire, où la fournaise est à côté de la poudre et des bombes, où la vapeur supplée aux vents, où se trouvent réunis les mécanismes les plus ingénieux, les délicates superfluités du boudoir à côté de cent canons prêts à tonner. »

Le colosse marin s'ébranle, et nous voyons disparaître insensiblement derrière nous les rivages de la belle France. Regardons autour de nous. Les passagers, ils comptent bien deux cents, appartiennent à tous les rangs de la société. Nous remarquons quelques dames, anglaises et françaises, qui paraissent appartenir au demi-monde. A elles toutes les attentions des officiers de l'équipage. Nous ne les verrons pas se pavanner longtemps sur le pont. Nous sommes au mois de novembre, la mer est houleuse. Elles disparaissent dans les entrailles du bâtiment, tous les attraits féminins possibles ne pouvant prêter la moindre grâce à la manière dont il faut payer le tribut au mal de mer. Le soir du jour de notre départ nous entrons dans le port de Southampton, à l'extrémité sud de l'Angleterre, comme ce nom l'indique. Nous y assistons au départ d'un immense bâtiment de guerre qui fait voile pour l'extrême Orient. Rien de plus émouvant que les derniers signes d'adieu échangés encore à distance entre les parents, les épouses, les frères, les sœurs et ces marins qui s'en vont si loin, et dont plusieurs ne verront plus leur *dear-old England*.

Notre vapeur ne levant l'ancre que le lendemain, nous prenons terre pour visiter la ville. Je suis frappé de la propreté des rues, de l'air d'aisance qui paraît y régner et de ce caractère plein de dignité et de gravité qui distingue l'Anglais. Notre traversée au Nouveau-Monde a duré treize jours. Rien de saillant, quelques coups de vent, quelquefois assez forts pour faire craquer horriblement les mâts et dégringoler des piles d'assiettes et de plats.

Arrivés en vue de l'île de Terre-Neuve, aux rivages si bas, nous voyons un bâtiment se détacher de la côte et venir à nous pour recevoir les articles de messagerie, transmission que la mer très haute alors rend assez difficile. Nous prenons de là la direction sud-ouest, traversons heureusement les bancs de sable, qui s'étendent assez loin en mer dans ces parages. Un brouillard épais pesait sur les eaux, et la cloche du navire retentissait continuellement pour prévenir des collisions. Nous n'avons pas cessé de vaquer à nos exercices de piété ; et, quand le temps le permettait, nous nous réunissions sur le pont pour chanter des cantiques. La vie sur mer étant si monotone, le moindre incident excite l'attention. Un des passagers, brave Allemand, avait à bord, pour les importer aux Etats-Unis, toute une cargaison de canaris ; il en comptait bien mille. Jugez de la besogne quotidienne de cet oiseleur. Un jour, l'un de ces bipèdes emplumés avait disparu. C'était pitié d'entendre le pauvre homme demander à chaque passager des nouvelles de son oiseau, et de le voir fureter tous les coins et recoins du bâtiment, tout en provoquant par ses demandes, formulées en divers dialectes qu'il connaissait à peine, les rires de tous en général et du voleur en particulier.

Le 19 novembre, nous nous trouvons en face de la métropole, du Nouveau-Monde. Je ne communiquerai point au lecteur les impressions éprouvées au moment où je mis pied à terre sur le nouveau continent.

Me voilà donc au milieu de la grande ville dont la population le dispute en nombre à celles des plus grandes cités du vieux monde. Quel amas de richesses accumulées en son sein ! Et cependant la presqu'île où elle se trouve était vendue, en 1668, par les Indiens aux Hollandais, pour le prix de dix chemises, quatre-vingts paires de bas, dix fusils, trente balles, trente livres de poudre, trente haches, trente chaudrons et une poêle à frire ! Les Hollandais en furent chassés bientôt par les Anglais, et ceux-ci, à leur tour, par leurs propres gens, colons anglo-saxons, vers la fin du dernier siècle.

Je parcours le célèbre *Broad-way*, principale artère de la cité. Quel tohu-bohu ! quels croisements de voitures de toutes les descriptions possibles ! quel aller et venir fiévreux ! On dirait que chaque passant est un pompier qui a hâte de gagner le théâtre d'un incendie. J'y vois les affiches monstres du *Barnum*, de

réputation universelle. Tout le monde paraît plongé dans la matière jusqu'aux oreilles ; et, cependant, dans chaque rue, je vois des clochers se dresser vers le ciel, partout des temples élevés à Dieu ; mais que divers est le mode de l'adorer parmi ces centaines de milliers d'hommes qui se flattent tous d'être les disciples de l'Homme-Dieu, qui a apporté sur la terre une seule et même religion, par conséquent, un seul et même culte, puisque nous sommes tous les mêmes, quelle que soit la nuance de notre teint, et la mesure de notre angle facial ! — Aujourd'hui une bonne partie de la population est catholique, et les sectes commencent à s'alarmer des progrès du catholicisme.

Voyez, le 17 mars, fête de saint Patrice, patron national de la verte Erin, cette colonne de cent mille Irlandais s'avancer dans les principales rues de New-York, leurs bannières vertes flottant au vent, le trèfle à la boutonnière ou au chapeau ! Qui oserait les molester ?

La magnifique cathédrale catholique, aujourd'hui l'un des plus beaux monuments de la grande cité, n'existe pas encore. Qui prévoit, dans ce moment, qu'elle sera dans quelques années la résidence d'un cardinal de la sainte Eglise romaine, un enfant du pays dont tous les concitoyens, sans distinction de culte, seront fiers ?

New-York n'avait pas encore alors ses chemins de fer aériens, ni le pont gigantesque qui la relie au Brooklin, cité sœur aux cinq cent mille habitants, et sous lequel les plus grands bâtiments de mer voguent à pleines voiles. Mais à côté des magnificences de la ville, non loin de cette cinquième avenue aux palais splendides, dont les façades sont ciselées, quel effroyable paupérisme ! Que de misérables en haillons, marchant pieds-nus, et tendant la main ! C'est par centaines de milliers de dollars que les associations de bienfaisance y distribuent leurs aumônes.

Le lendemain soir de notre arrivée d'Europe, un *ferry-boat* nous transporte à la gare d'où rayonnent les lignes qui emportent les voyageurs et les émigrants au nord, au nord-ouest, et à l'ouest de l'Etat de New-York, dont Albany est la capitale.

Pour débarquer, nous avons à traverser le pont d'un autre vapeur, couvert d'émigrants dont la plupart sont couchés à terre, rendus de faiblesse : des vieillards, des femmes avec des enfants à la mamelle. Ils ont eu à subir une quarantaine, car le vaisseau à voiles qui les a apportés d'Europe a été arrêté par le calme

plat, les maladies ont éclaté parmi eux ensuite de l'insuffisance de la nourriture et du manque d'eau. Et maintenant, ils s'en vont, presque épuisés, gagner les forêts ou les prairies du grand *Far-West* !

Nous avons bientôt l'occasion de nous assurer que c'est bien un convoi d'émigrants qui nous emporte vers l'ouest. Pas le moindre confort, pas même une lumière de toute la nuit. Grâce à la mauvaise construction de la voie, nous nous sentons horriblement cahotés, tout en marchant avec une vitesse vertigineuse. A une halte, faite au milieu de la nuit, des naturels du pays s'introduisent sans lanternes dans notre wagon pour nous offrir des rafraichissements, mais non *gratis*. Aussi à chaque tasse de café ou de thé qu'on avale, faut-il s'éclairer d'une allumette chimique.

Le jour venu, la neige qui tombe à gros flocons, nous empêche de juger distinctement de la physionomie du pays, d'abord ondulé, puis s'effaçant vers Buffalo, mais partout semé de gentils cottages et de bouquets de bois, restes des forêts qu'a épargnées la hache du colon. Partout où s'agglomèrent les habitants, vous voyez s'élever un clocher, comme un doigt indicateur dirigé vers le ciel, rappelant à l'homme qu'ici comme dans le vieux monde, il faut gagner le ciel à la sueur de son front.

Vers le milieu du jour la neige tombe en flocons si épais et si serrés que la ligne en est obstruée : de là une halte forcée de deux heures au milieu d'une forêt, pendant que la locomotive va chercher une de ses sœurs à la station la plus proche, pour venir nous remorquer. Le froid devenu très vif, un nègre chauffe notre fourneau à blanc, le plafond prend feu, quelques voyageurs veulent se jeter à bas du train déjà en mouvement ; nous nous hâtons d'agiter la cloche d'alarme au moyen du cordon qui traverse le train dans toute sa longueur ; on s'arrête, et les employés viennent éteindre à force de neige ce commencement d'incendie.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à Buffalo, dernière ville, dans cette direction, de l'Etat de New-York, comptant aujourd'hui cent vingt-cinq mille habitants, située sur le Niagara, qui la sépare du Haut-Canada. Le lendemain, un dimanche, j'ai le bonheur de célébrer la sainte messe dans la belle église des Rédemptoristes. J'assiste à la grand'messe dans l'immense église allemande de Saint-Louis, dont la congrégation, rebelle pendant quelques mois à son évêque, a été ramenée à l'unité catholique,

grâce aux prédications du célèbre Père Wenninger, jésuite, le Boniface des Allemands américains. Me trouvant à la cathédrale au moment des vêpres, j'y remarque les cornettes blanches de Sœurs de charité disséminées dans l'église, et surveillant toute une population d'enfants. Leur costume religieux est le seul qui circule librement dans les grands centres des Etats-Unis. La guerre de sécession, qui éclatera bientôt et pendant laquelle ces Sœurs prodigueront leurs soins à des milliers d'hommes qui ne sont point leurs frères dans la foi, les élèvera encore plus haut dans l'estime des Yankies. Puisque je viens de prononcer ce mot de Yankies et que je me trouve sur leur sol, je dois ici une explication au lecteur : les Yankies sont les descendants des premiers anglo-saxons, presque tous presbytériens, qui ont occupé la Nouvelle-Angleterre, et qui de là se sont répandus dans toute l'Amérique du nord. Les Indiens, avec qui ils commerçaient, les appelaient Ankies, la lettre *L* leur faisant défaut. Ce nom leur est resté, et ils l'ont adopté eux-mêmes. Cette race des Yankies, loin de ressembler aux Allemands et aux Irlandais, repousse la bénédiction de Jacob et menace de s'éteindre, à l'exemple de l'une des grandes nations de l'Europe.

Nous avons l'honneur d'être présenté à Mgr Timon, l'évêque du diocèse de Buffalo, l'un des vétérans de l'épiscopat américain, mort aujourd'hui. Nous rencontrons chez les RR. PP. Jésuites un compatriote, du canton des Grisons, le Père Cavin que j'avais connu à Fribourg, et dont parle l'auteur des *Walliser Sagen*. Il repose maintenant en paix au cimetière de Buffalo, à côté d'un autre compatriote et confrère, le R. P. Spicher, d'Ueberstorf. Chassés de leur patrie, au nom de la liberté, ils sont allés faire aux citoyens de la grande république d'outre-mer tout le bien qu'ils voulaient faire à leurs compatriotes. Telle a été leur vengeance. Le nombre de dix églises qui se trouvaient alors à Buffalo, s'est bien accru depuis.

En 1798, il ne s'y trouvait qu'une seule habitation, un *Blokhhouse*, en 1806 six, une centaine en 1813, incendiées par les Anglais. Quelques-uns des premiers *Settlers* étaient catholiques, entre autres, un M. Lecoûteux, Français.

Buffalo fut visité en 1821 par Mgr Convell, de Philadelphie. Le R. P. Kelly y célébra le service divin la même année ; cinq familles y assistaient. En 1828, M. E. Badin, le premier prêtre

ordonné aux Etats-Unis, y fit un séjour de six semaines. Mgr Du-bois, évêque de New-York, s'y rendit vers 1830, et nomma le Père Mery premier pasteur de la congrégation qui s'y était formée. Ce pionnier de l'Eglise de Buffalo mourut en 1844.

Après une halte de deux jours dans cette ville, nous traversons le Niagara, non loin de la célèbre chute de ce nom. Il ne nous fut pas donné d'aller voir cette merveille de la nature ; je m'en consolai en me souvenant que j'étais venu en Amérique comme missionnaire et non pas en touriste. Nous traversons le Haut-Canada, colonie de l'Angleterre, dont les mœurs et l'aspect ressemblent à ceux des Etats-Unis voisins. Nous nous arrêtons un moment au Détroit, comme disent les Canadiens, ville d'origine française comme l'indique son nom. Elle est appelée ainsi, parce que la rivière de Sainte-Claire, sur laquelle elle est assise, sortant du lac de ce nom pour se jeter dans le lac d'Erié, y forme comme un détroit. Les Yankies qui dénaturent la prononciation de tant de mots français qui désignent mille et mille points de ce pays, prononcent *Ditroit*.

Voici un spécimen de métamorphoses que subit quelquefois un seul et même nom d'origine française, dans les diverses langues des individus qui se succèdent dans une même localité : un Canadien s'avançant vers l'Ouest, appelle un cours d'eau qu'il rencontre, de son nom, René. Les Anglais arrivent, et, en croyant garder le même nom, l'appellent : *Rani river*. Les Yankies, modifiant encore, en feront *Rainy-river*. Et d'autres Canadiens arrivent plus tard, traduisant ce dernier nom en français, en feront la *rivière aux pluies* !

Détroit est la principale ville de l'Etat du Michigan, encore peu peuplé. Le catholicisme y a été implanté déjà avant l'arrivée des Français. Préalablement à l'établissement d'un poste militaire français dans cet endroit, en 1701, les missionnaires catholiques qui parcouraient l'immense territoire de l'Ouest, entre la vallée du Saint-Laurent et celle du Mississipi, qui alors portait le nom général de Louisiane, y avaient déjà prêché la bonne nouvelle (c'est-à-dire les Jésuites et les Récollets).

La suppression des Jésuites au dernier siècle a été la cause du retour d'un grand nombre d'Indiens de ces contrées à leur ancienne manière de vivre païenne. Ah ! oui, ces hommes qui chassent les Jésuites et qui parlent tant de civilisation, quel tort ont-ils

déjà fait aux progrès de l'humanité en Amérique, comme en Asie ! Le P. Basler, S.-J., tué à Boston, au pied d'une croix, par des Anglais, en 1724, parcourait déjà ces contrées en 1691, et visita des missions fondées par des confrères à Mackinak, à Arbre-Croche, à Green-bay, à Saint-Joseph, de même que parmi les Illinois du Mississipi. Nous reviendrons à ces missions.

Le célèbre P. Marquette avait passé par là, il y avait déjà une trentaine d'années.

Sous le règne de Louis XIV, bon nombre de Français vinrent s'établir à Détroit. Après la suppression des Jésuites, il resta un seul prêtre au fort de Détroit, et il était chargé de tout le soin spirituel du Michigan. En 1821, Mgr Fennvick, évêque de Cincinnati, fut nommé administrateur du Michigan, y compris la Grande-Baie, ou la colonie de Green-bay, qui resta 26 ans sans voir un prêtre. Le Michigan fut érigé en diocèse en 1833, et F. Résé en fut nommé le premier évêque. Il venait du Hanovre. En 1838, il se trouvait sur ce territoire 30 prêtres, et 24,000 catholiques. La cathédrale de Détroit avait été commencée par Mgr Richard en 1817. Mgr Résé, frappé de cécité, et ayant résigné, vivait encore en 1869 à Hildesheim. Mgr Lefèvre, qui lui succéda en 1841, est mort l'année 1869.

De Détroit, contournant la partie sud du lac Michigan, nous nous dirigeons vers Chicago, la métropole de cette partie du Grand-Ouest des Etats-Unis, où nous ne nous arrêta mes qu'un jour. Cette ville est connue par l'incendie qui l'a dévorée, il y a quelques années. Elle est située sur la rive occidentale du lac Michigan, et elle compte près d'un million d'habitants. Elle est, comme entrepôt des grains exportés en Europe de l'Ouest des Etats, ce qu'est Odessa sur la Mer-Noire. Elle vient pour ainsi dire de naître, car j'ai connu un vieil Indien qui me raconta avoir été sur ces lieux, dans sa jeunesse, alors qu'il ne s'y trouvait qu'un petit fort, occupé par un détachement de soldats anglais, et quelques *loghouses* de traiteurs faisant le commerce de fourrures avec les Indiens.

Le nom de cette ville est dérivé de *Chicag*, mot indien désignant le chat puant, espèce de chat sauvage, qui a pour arme défensive une vessie qui se trouve à son arrière-train, et dont il lâche, lorsqu'il est poursuivi, une bordée d'un liquide si infect et d'une odeur si fétide, qu'il ne reste plus qu'à brûler les vêtements

qui en ont été atteints. Les Indiens le mangent, mais avant de le tuer, ils ont soin, par des attaques réitérées, de lui faire épuiser sa provision de guerre, car autrement la chair en serait infectée.

La rivière qui traverse la ville pour se jeter dans le lac, s'appelle la rivière des Chats puants, en français, *Chicag-River*, en anglais.

Après avoir quitté Chicago, continuant de longer le grand lac, nous touchons aux limites de l'Etat de Wisconsin, où nous devons nous fixer.

Le Wisconsin était *territoire* jusqu'en 1847, où il fut admis au rang des Etats. Selon quelques-uns, son nom est dérivé d'un mot indien signifiant les « mille îles. » C'est la dénomination de la rivière principale qui traverse cet Etat du nord au sud-ouest pour aller se jeter dans le Mississipi. Je préfère à cette étymologie celle de *Wis-con-sing*, mot de la langue des Indiens Sautaux ou *Otschipways*, signifiant les bulles d'eau ; en effet, cette rivière est entrecoupée de nombreuses chutes d'eau, ou *rapides*, comme disent les Canadiens, et d'où se forment ces bulles. Voici une troisième étymologie, celle-ci aussi baroque que celles que, dans notre pays, on va quelquefois demander à la langue celtique. Deux Canadiens, des proches, se rencontrent, en qualité de pionniers, dans le Wisconsin. Quel beau pays ! s'écrie l'un, en admirant cette contrée. Oui, cousin, répond l'autre. Et de ces premières paroles françaises qu'ont entendues les profondeurs de ces forêts vierges, on a fait *Wisconsin*. Le blaireau, très répandu dans ce pays, figure comme emblème dans les armoiries de l'Etat. — La capitale est Madison, mais la ville la plus importante est Milwaukee, siège de l'évêque catholique, et située sur le lac Michigan. Ce nom est celui d'une plante médicinale en usage parmi les Indiens. Elle est aussi de création très récente. Des Indiens, très âgés, de ma connaissance, ont fréquenté l'endroit où elle s'élève aujourd'hui, alors qu'on n'y voyait pas une seule *face pâle*.

Nous voici à Milwaukee. L'évêque nous reçoit avec une bonté vraiment paternelle. J'ai hâte, avant d'aller plus loin, de tracer ici quelques lignes à la louange de cet autre vétéran de l'épiscopat catholique aux Etats-Unis, d'autant plus que ce pionnier de notre foi dans ces contrées, est un fils de ma chère patrie. Oui, j'ai hâte, car au moment où je trace ces lignes, j'apprends que Mgr Henni se

trouve sur son lit de mort, et que dans ce moment cette belle âme d'évêque est allée recevoir la récompense méritée par plus de cinquante ans de fatigues apostoliques ¹.

Mgr Henni naquit à Obersaxen, canton des Grisons, l'année 1805. Il faisait ses études à Rome, lorsque Mgr Edouard Fenwick, premier évêque de Cincinnati, vint dans la Ville éternelle demander des ouvriers évangéliques. Chrétien de Brentano, frère du célèbre poète de ce nom, engagea M. Henni, son ami, à répondre à l'appel de l'évêque américain. Le R. P. Kündig, de Schwyz, partagea le saint enthousiasme de son compatriote, et les deux jeunes séminaristes suisses s'embarquèrent pour l'Amérique, et arrivèrent à Baltimore en 1829. Ils s'arrêtèrent au séminaire de Berdstonesky pour y terminer leurs études et recevoir les saints Ordres. M. Henni débuta dans la carrière apostolique à Cincinnati, s'y fit un nom par son éloquence, et enseigna la philosophie à l'Athéneum de cette ville. Il évangélisa bientôt la partie septentrionale de l'Ohio, Etat qui prend son nom du fleuve qui le traverse et qui va se jeter dans le Mississipi. En 1832, Mgr Fenwick revenait du Lac Supérieur (car alors son diocèse embrassait un territoire immense), et tomba malade à Wooster, après avoir traversé toute l'étendue du Wisconsin. M. Henni vola à sa rencontre pour recevoir son dernier soupir, mais il arriva trop tard. Mgr Purcel, un autre vétéran de l'épiscopat américain, et qui vient de mourir, succéda à Mgr Fenwick, et rappela M. Henni pour le mettre à la tête de l'église allemande, qui venait d'être consacrée à Cincinnati et le nomma son Grand-Vicaire. M. Henni y fonda l'orphelinat de Saint-Louis et la feuille ecclésiastique qui paraît encore aujourd'hui sous le titre de *Wahrheits-Freund*, lue par un grand nombre des Allemands catholiques du pays. Il était sur le point de fonder un séminaire allemand, lorsque le Concile de Baltimore le proposa au Saint-Siège comme premier évêque du diocèse de Milwaukee, qui venait d'être créé. Consacré évêque le 19 mars 1844, il arriva à Milwaukee le 4 mai. Son premier soin est de s'informer de l'emplacement de la seule église catholique du lieu. On lui désigne un *loghouse* (maison construite en troncs) mesurant quarante pieds de long sur trente de large. C'est sa future cathédrale.

Un prêtre y disait la messe. C'était M. Kündig, qui y était

¹ Mort le 7 septembre 1881.

venu de Détroit, il y avait déjà quelques années. Un homme se présenta bientôt, exigeant le paiement d'un reste de dette qui pesait encore sur cette pauvre église. Force est à notre évêque de lui remettre jusqu'au dernier sou le peu d'argent qu'il a apporté. Cette église rustique était bien l'image de toute la mission du Wisconsin à cette époque. Elle ne comptait alors que cinq prêtres et huit mille catholiques. Mais que les temps sont changés! En 1875, cet immense diocèse a été partagé en trois autres : Milwaukee, Green-Bay et La-Crosse, avec siège métropolitain dans cette première ville. En 1878, l'archevêque Henni comptait dans son magnifique séminaire, le *Salesianum*, sa création, treize professeurs et deux cent cinquante élèves, un institut pour les sourds-muets, une école normale pour les régents. En 1879, le diocèse de Milwaukee seul comptait deux cent soixante églises, vingt-trois chapelles, vingt-cinq stations de mission, cent quatre-vingt-dix prêtres séculiers et cinquante réguliers, huit collèges et académies, onze couvents, cinq orphelinats, un hôpital, avec une population de cent quatre-vingt-quinze mille catholiques. Qui peut mieux admirer ces progrès que celui qui trace ces lignes, puisqu'il a connu les Indiens Ménommonies, Puants, Poux, Sautaux, qui ont hanté les lieux où aujourd'hui fleurissent ces établissements religieux, fruits de la fécondité de l'Eglise catholique?

Notre séjour à Milwaukee dura trois jours. La cathédrale, édifice d'une noble simplicité, se trouve entre la résidence épiscopale et l'orphelinat, et domine la ville. Nous nous occuperons plus tard de la description de la cité. Nous visitons l'établissement des « pauvres Sœurs des écoles de Pierre Fourier, » immense construction, maison-mère de tous les établissements de ces Sœurs aux Etats-Unis; il s'y trouve le noviciat, les prises d'habit et les professions religieuses y ont lieu au nombre de quarante et cinquante à la fois. Parmi les demoiselles du pensionnat, nous distinguâmes la fille du fondateur de la ville, M. Salomon Junneau, d'origine canadienne, dont nous entretiendrons le lecteur plus tard. Le teint de cette demoiselle annonce qu'il coule du sang indien dans ses veines.

Nombre des premiers colons français de ces contrées, sans excepter des gentilshommes venus de la Normandie et de la Bretagne aux beaux jours où ces colonies relevaient encore de la France, n'ont pas dédaigné de contracter des alliances avec des

femmes indiennes. Disons, à ce propos, un mot sur les diverses dénominations dont on se sert, en Amérique, pour désigner les individus issus de parents de diverses races. Les Européens nés dans le Sud sont désignés généralement par le nom de *créoles*. L'enfant d'un blanc et d'une indienne s'appelle *métis*, et *mulâtre* celui qui est issu d'un blanc et d'une négresse. *Zombos* est le nom donné aux enfants nés d'un nègre et d'une femme blanche ou mulâtresse; on appelle *tchinos* ceux qui ont pour parents des nègres ou des Indiens; *quarterons*, les enfants d'un blanc et d'une mulâtresse; *quinterons* ceux qui ont pour parents un blanc et une quarteronne, ou vice versa, etc., etc.

Les Sœurs, presque toutes allemandes, eurent l'amabilité de nous donner un petit concert vocal et instrumental avec le concours de quelques demoiselles du pensionnat. Ces doux accords dissipèrent un peu les sombres pensées que mon regard dans l'avenir faisait naître en mon esprit, et je me sentais, en même temps, singulièrement soulagé de me voir dans cet asile de la piété et de l'innocence élevé dans ces lieux que contaminaient, il n'y a que peu d'années, les orgies des sauvages.

Nous continuons notre route vers le Nord. Deux heures de chemin de fer nous amenèrent à Fond-du-Lac, petite ville de 3,000 habitants, située au sud du Lac Winnebago ou des Puants, Indiens qui autrefois en occupaient les rivages, de là le nom de cet endroit, qui nous dit en même temps que des Canadiens en furent les fondateurs. Nos Yankies disent : *Fun-diou-lék*. Les Puants ont été relégués dans le Minnesota, alors territoire, formant aujourd'hui un Etat. Ils se trouvaient alors parmi les tribus les plus prospères du Grand-Ouest, recevant chaque année du gouvernement de l'Union 25 dollars par tête, plus 10,000 en vivres et 25,000 en ustensiles d'agriculture. Cette tribu comptait alors 1,686 individus au Minnesota, 630 restés dans le Wisconsin, et 200 établis dans le Missouri. La population de Fond-du-Lac est composée de Yankies, d'Irlandais, d'Allemands et de Canadiens. Il s'y trouve une église catholique desservie par un missionnaire qui y a sa résidence, mais qui doit visiter à certaines époques les stations de mission disséminées sur toute l'étendue du comté. Le missionnaire, R. P. Daël, un Flamand, averti de notre arrivée, vint nous prendre à la gare et nous donna la plus généreuse hospitalité. Le Frère et moi, nous nous hâtâmes de reprendre

notre habit religieux. Nous étant présentés ainsi transformés au missionnaire, le brave homme commença à pleurer de joie et éclata bientôt en des transports d'une folle gaieté. En voici la raison. Il avait été élevé par des Frères Récollets, et, notre vêtement étant si semblable au leur, la vue de notre costume avait réveillé tout à coup en lui le souvenir des plus belles années de son enfance et de sa jeunesse. Aussi ne pouvait-il se rassasier de nous considérer.

Mais il faut prendre le chemin du Calvaire; c'est le nom de la colonie allemande au milieu de laquelle nous allons fonder la nouvelle communauté de notre Ordre. Elle se trouve à quinze kilomètres de Fond-du-Lac. Nous longeons pendant quelque temps, par une route assez primitive, le rivage du lac, puis, prenant à droite, nous gravissons les pentes du plateau sur lequel se sont établis les colons au milieu desquels nous allons vivre. Nous y voyons le commencement du *bush*; c'est ainsi que s'appellent les terres couvertes de bois de haute ou basse futaie qui couvrent la plus grande partie du Wisconsin. L'aspect du paysage n'est pas propre à égayer la vue. Ce ne sont qu'ondulations et plis de terrain, couverts d'arbustes et d'arbres, formant un horizon noir comme celui de la mer au moment de la tempête, entrecoupés de bas-fonds-marécageux; ci et là une éclaircie dans les bois, au milieu de laquelle se dessinent les formes agrestes du *hog-house* d'un colon, ajoutant à la tristesse du paysage. A l'entrée de la nuit, nous étions arrivés à destination.

Notre mission, nous l'avons dit, consistait à fonder une maison de notre Ordre dans cette partie de l'Amérique. L'évêque de Milwaukee nous avait fait une concession de terres pour y construire un couvent et pour subvenir à nos premiers besoins par le travail manuel, terres dont il restait propriétaire, conformément à notre Règle. Ces terres se trouvent dans une colonie récente composée presque exclusivement de Prussiens catholiques venus des environs de Cologne, Trèves et Dusseldorf, ainsi que deux colonies voisines, formant paroisses comme la nôtre. — Elle se trouve dans le Comté de Fond-du-Lac, et forme le township appelé *marsh-field* (champ-marécageux) probablement à cause des nombreux marais qui s'y rencontrent.

Un jeune prêtre suisse qui se préparait à entrer dans notre Ordre, avait dirigé les premières constructions du couvent, encore

inhabitable. Nous nous trouvions au nombre de huit, ce jeune prêtre et un autre venu avec nous de Suisse, le frère Vincent et moi, deux étudiants et deux jeunes hommes destinés à être frères convers. — Deux Sœurs enseignantes du B. Pierre Fourier, qui tenaient l'école de la colonie et habitaient un *log-house* sur une colline qui se trouve en face de celle du Calvaire, où s'élevaient le nouveau couvent et l'église en troncs d'arbres des colons, nous cédèrent leur logement en attendant, et allèrent se caser dans une espèce de retire-tout au-dessus de la sacristie de notre rustique église. La colline où se trouvait la résidence de ces Sœurs s'appelle Mont-Carmel. Il s'y trouve une petite chapelle où nous chantions l'office canonique de chaque jour. Nous possédons une représentation de cette résidence ainsi que celle de l'église et de la colonie, faite à la plume, un précieux souvenir, par un saint prêtre autrichien, qui le premier a évangélisé ces contrées. Ce zélé missionnaire, M. Gaspard Rehrl, arrivé un soir, durant ces pérégrinations apostoliques, au sommet de la colline de notre Calvaire, il y coucha à la belle étoile, harassé de fatigue.

Le lendemain, à son réveil, ravi du site qu'offrait à sa vue le sommet de cette colline boisée : « C'est ici, s'écria-t-il, comme un autre Jacob, que s'élèvera une maison du Seigneur ! » Et bientôt il taille avec son couteau dans l'écorce de l'arbre au pied duquel il a passé la nuit, l'image d'une croix. Il reviendra bientôt, et, avec l'aide des colons, il construira l'église agreste, qui dans quelques années fera place à la belle église du couvent. La croix qui s'élève près de l'église est celle de la mission prêchée à nos colons par le célèbre P. Wenninger. De proportions gigantesques, il fallut je ne sais combien de paires de bœufs pour amener cette croix au sommet de notre Calvaire.

Enfants de Saint-François, nous avons, en nous installant dans ces profondes solitudes, une double fin à atteindre : la vie contemplative et la vie active ; attirer par la prière sur ces nouvelles colonies les bénédictions du Ciel, et travailler à la propagation et à la conservation de la foi dans ces contrées. Et à ceux qui nous diront que ce sol vierge a plus besoin de bras qui en fécondent le sein que de mains qui s'élèvent vers Dieu, nous rappellerons ces mots de Victor Hugo : « On n'est pas inoccupé parce qu'on est absorbé ; il y a le labeur visible et le labeur invisible. Contempler, c'est labourer ; penser, c'est agir. Les bras croisés travaillent ; les

mains jointes agissent, le regard au Ciel est une œuvre. — Pour nous, les solitaires ne sont pas des oisifs, et les cénobites ne sont pas des fainéants. Les esprits irréfléchis disent : A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère, à quoi servent-elles, qu'est-ce qu'elles font? Hélas! en présence de l'obscurité qui nous environne et qui nous attend, ne sachant pas ce que la dispersion fera de nous, nous répondons : Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons : Il n'y en a peut-être pas de plus utile. Ils font bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient pas. Et qu'ils font l'œuvre la plus utile. » Donoso Cortès en était bien convaincu, lorsqu'il traçait ces lignes : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent, et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens, pour moi, que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

« Tout chrétien — écrit le P. Léopold, dans sa vie de saint François, en parlant des filles de sainte Claire — tout chrétien, s'il voulait se donner la peine de réfléchir, verrait en Dieu même la raison des Ordres contemplatifs. Le souverain Maître n'a-t-il pas, en effet, le droit de se choisir des âmes d'élite qui se consomment devant lui comme la lampe du sanctuaire? Si vous l'interrogez sur ses œuvres, demandez-lui plutôt ce que font là-haut ces millions d'étoiles que l'œil de l'homme n'a jamais pu compter; pourquoi il a placé les plus belles fleurs au désert, où elles versent leurs parfums et épanouissent leurs brillantes corolles loin des regards humains; pourquoi les séraphins restent immobiles auprès de son trône, pendant que les anges, célestes messagers, sont envoyés par lui auprès de ses créatures? Comme les étoiles, comme les fleurs, comme les séraphins, les vierges contemplatives louent Dieu et la nuit et le jour. N'est-ce point assez! Et qui êtes-vous donc, enfants des hommes, chétive pous-

sière, pour oser mettre vos intérêts et votre gloire en parallèle avec les intérêts et la gloire de Dieu ? »

Oui, nous y vaquerons de toute notre âme, et le jour et la nuit, à la vie contemplative, dans cette solitude du Nouveau-Monde, parce que nous savons ce que la prière opère. Mais en même temps nous saurons aussi descendre dans la plaine pour combattre avec Josué les combats du Seigneur, tout en apportant à nos chers colons ces consolations qui adoucissent l'amertume de leur volontaire exil, et leur fassent trouver moins sombres ces forêts contre lesquelles ils ont échangé les riants coteaux qui embellissent les rivages du Rhin.

A peine casés dans notre asile provisoire du Carmel, nous commençâmes nos exercices spirituels, selon la coutume de l'Ordre, dans notre petite chapelle construite en troncs, l'office à minuit et aux diverses heures du jour. Je jouissais en chantant ainsi avec mes compagnons les louanges du Seigneur au milieu de ces forêts qui, il n'y a que quelques années, retentissaient encore des cris des Indiens célébrant leurs danses et leurs orgies. Grande fut également ma joie lorsque je donnai l'habit séraphique à six de nos compagnons, deux prêtres, deux clercs et deux frères convers : Que j'adressai alors avec ferveur cette invocation au glorieux stygmatisé d'Assise : *Perfice, pater seraphice, vineam quam plantavit dextera tua.*

Peu de chose à communiquer ici au lecteur touchant notre nourriture. La carte était vite faite : du lard et des pommes de terre. Pour la varier, nous avions le dimanche des pommes de terre et du lard ; le lundi du lard et des pommes de terre, et ainsi alternativement jusqu'au vendredi. Quant à la boisson, de l'eau et toujours de l'eau, qui n'avait pas besoin d'être frappée de glace. Pour le pain d'autel, deux fers à repasser qu'on nous prêtait, nous servaient de fers à hosties.

Quant à nos occupations au dehors, nous desservions l'église de la colonie, où nous nous rendions tous les dimanches. Malgré des chemins horribles, les colons assistent au service divin avec un empressement admirable, et leur attitude à l'église est bien celle de ceux qui adorent Dieu en esprit et en vérité. Douce consolation pour eux de se trouver ainsi réunis au pied de l'autel comme au pays qui les a vu naître ! Nous desservons en même temps une fois par mois une chapelle dans un *town* voisin, qui s'appelle *Forest*, et où se trouvent des Allemands et des Irlandais.

J'espère qu'aux lignes suivantes, le lecteur n'ira pas nous traiter de faux-monnayeurs. L'argent monnayé étant très rare ici, et les billets de banque d'une valeur trop élevée pour les échanges de chaque jour nous avons mis en circulation des billets estampillés représentant la valeur de quelques centimes, ou de quelques schillings, avec lesquels nous payons les denrées, et qu'on rend comme honoraires de messes ou de droits d'étole, en attendant que nous puissions vivre de quêtes; une banque qui ne sautera jamais, puisque son *stock* n'existe pas du tout.

Je vais clore ces récits de ma première année de vie apostolique par celui de ma première course faite en dehors de notre colonie et de la première quête entreprise dans les colonies voisines.

Le bon missionnaire du Fond-du-Lac avait requis l'assistance de mon ministère à l'occasion de la solennité de Noël, le joyeux *christmass* des Anglais et des Irlandais, que ceux-ci célèbrent avec un grand entrain, surtout au point de vue gastronomique. Pas une table, même la plus pauvre, sur laquelle ne figure en ce jour l'oie ou le dindon traditionnel. — Heureux de reconnaître par un service rendu l'excellent accueil que cet ecclésiastique nous avait fait, je me rendis auprès de lui. Fond-du-Lac, ville naissante, comptait alors près de cinq mille habitants, dont bon nombre catholiques, avec une église catholique, deux temples méthodistes, un de congrégationalistes, un de baptistes, et une chapelle luthérienne. Ces édifices sont en bois ou en briques. L'un de ces temples en bois, surmonté d'un magnifique clocher à jour, qui lui donne l'air d'une cathédrale, était offert en vente quelque temps après.

J'entendis la veille de Noël une foule de confessions françaises, c'est-à-dire, celles de Canadiens habitant la ville et les colonies voisines. Je chantai la grand'messe à minuit devant une énorme assistance composée de Canadiens, d'Allemands, d'Irlandais et de nombreux Yankies. La foi si vive des enfants de saint Patrice faillit me faire un mauvais parti en cette circonstance. Me voyant agenouillé au chœur, avant la messe, dans mon costume religieux qu'ils ne connaissaient pas, ils me prirent pour un mauvais plaisant, un *mock-priest*, selon leur expression, et ils allaient me mettre à la porte, lorsqu'ils virent leur missionnaire venir s'agenouiller auprès de moi, ce qui les rassura sur mon compte. Je prêchai en allemand à la messe de huit heures, et en français à celle de dix. Mon apparition dans les rues de la ville avait excité au plus haut

point la curiosité des Yankies. Ils ne pouvaient se rendre compte de ce que j'étais, et quelques-uns me prirent pour un homme primitif descendu des bois qui couronnent les collines voisines.

Peu de temps après j'entrepris une quête de denrées dans les environs. Une quête aux Etats-Unis, demandera sans doute le lecteur étonné! demander l'aumône là où la pauvreté est en horreur, où le mot *dollar* se trouve dans toutes les bouches, se lit sur toutes les murailles! Et cependant je fus reçu partout à bras ouverts; chacun s'empressa de me donner. Que la bénédiction que saint François a promise à ses enfants est grande! Elle embrasse tous les temps et tous les lieux. Je visitai, dans cette course, une colonie canadienne, appelée le *Rang des Parisos*, parce que les cottages dont elle est formée sont construits sur deux lignes parallèles et que presque tous les colons sont les descendants ou les parents par alliance d'un vénérable vieillard, qui vivait encore, nommé Pariso. Ils parlent le français assez correctement, et l'un d'eux me complimenta de ce que je parlais aussi bien que lui. Les rapports qu'ils ont entre eux sont d'une urbanité parfaite, leurs habitations d'une propreté recherchée, et le plancher de la pièce principale couvert d'un tapis. Qui se serait attendu à trouver au fond de ces bois des tapis moelleux et des dames portant voile et crinoline?

Mais il est temps de rentrer dans mes forêts pour terminer l'année 1857, dont les derniers mois ont été si pleins d'émotions pour moi. En nous quittant, elle nous laisse une bonne nouvelle arrivée d'Europe. L'ex-empereur d'Autriche, Ferdinand, a daigné accorder à notre institution naissante une aumône de 1000 florins.

CHAPITRE II

Notices.

Consacrons ce deuxième chapitre aux réflexions que nous suggère la carte de Wisconsin dépliée devant nous, puis nous recueillerons quelques renseignements sur la constitution civile du pays et sur l'œuvre de la colonisation de ces contrées.

L'Etat du Wisconsin se trouve entre le 47° et le 42° degré de latitude septentrionale et entre le 89° et 95° degré de longitude ouest de Paris. Il est baigné à l'est par le lac Michigan. La partie occidentale de l'Etat du Michigan le limite au nord-est. Il touche au nord au lac Supérieur, et à l'ouest il a pour frontière la rivière de Sainte-Croix, qui le sépare de Minnesota, et le Mississippi qui le sépare de l'Iowa. Il est limité au sud dans toute sa largeur par l'Etat de l'Illinois. Le centre du pays est généralement couvert de bois de haute futaie; vers le nord, de bois de haute et basse futaie. Le long du Mississippi, au sud et sur le littoral du Michigan, les prairies prédominent. Le nord forme un plateau dont les pentes s'inclinent insensiblement vers l'ouest et le sud. La pente est plus brusque vers l'est; ainsi, la rivière du Loup, qui coule du nord au sud, se replie pour venir se jeter au nord dans la Grande-Baie sous le nom de rivière des Renards.

Que de souvenirs devrait réveiller au cœur d'un Français un seul regard jeté sur la carte du Wisconsin! Mais que de Français n'ont pas même entendu prononcer le nom de ce pays! Cependant que de sites, de villes naissantes, de villages, de lacs, de cours d'eau, qui y portent des dénominations françaises! J'ai même rencontré dans le nord des Indiens portant les plus beaux noms de la France. Ces dénominations rappellent un passé glorieux où, depuis l'embouchure du Saint-Laurent, jusqu'aux rivages du Mississippi, et de là jusqu'au golfe du Mexique, on voyait flotter le drapeau blanc. De hardis pionniers, gentilshommes de la Bretagne et de la Normandie, des missionnaires franciscains et jésuites français traversaient les grands lacs, les rivières du Grand-Ouest, et, marchant de découvertes en découvertes, ils tendaient la main à leurs compatriotes qui étaient venus s'établir sur les rives du golfe mexicain, dans ce pays auquel ils ont donné le beau nom de Louisiane.

Commençons notre revue par le nord-est du Wisconsin. La partie occidentale de l'Etat du Michigan, complètement séparée du gros de cet Etat par le grand lac de ce nom, forme comme un seul territoire avec le Wisconsin. Il est baigné au nord, comme le Wisconsin, par le grand lac Supérieur, une mer. En côtoyant cette partie septentrionale, partant de l'extrême nord-est, nous trouvons une île qui s'appelle la Grande-Ile; plus au nord, la baie de Hurons; ensuite le lac du Portage, qui est plutôt un golfe. Ce

mot de *Portage* reviendra souvent dans ces pages. Les Canadiens ont appelé de ce nom tout espace de terre resserré entre deux lacs ou deux cours d'eau. Pour arriver de l'un à l'autre, il fallait, en continuant son voyage, transporter sur ses épaules les légers canots d'écorce, sur lesquels se font des voyages de long cours dans ces contrées; de là le mot de *portage* donné aux lieux où se pratiquent ces transports.

En continuant notre cabotage deux degrés plus loin à l'ouest, et après avoir doublé la grande pointe du Nord, nous rencontrons l'archipel des Douze-Apôtres. La plupart des îles qui le composent portent des noms français : l'île Extérieure, la Madeleine avec un village, l'île du Chat et celle de l'Aigle. Voguons jusqu'à Superior-City, ville située au fond du Grand-Lac. C'est la Genève de cette contrée. On y arrive en doublant, à droite, la pointe du Minnesota et à gauche celle du Wisconsin. Ces deux pointes forment une baie qui s'appelle — n'allez pas vous effrayer — du nom d'un Jésuite, le célèbre missionnaire Allouez, dont nous parlerons plus loin. La rivière de Saint-Louis, qui descend du nord, vient s'y jeter après de nombreux méandres. N'est-ce pas, lecteur, vous avez cru jusqu'ici naviguer sur un lac français? Mais débarquons, pour revenir vers l'est par terre. Dans le comté où nous prenons pied, et qui porte le nom de Douglas, se trouvent des mines de fer et de cuivre, comme sur le reste du littoral méridional. Des milliers d'ouvriers, appartenant à toutes les nationalités possibles, y sont occupés. Au sud de ce comté se trouve le lac de la Sainte-Croix, où la grande rivière de ce nom prend sa source. Le comté voisin où nous entrons, s'appelle, de la grande pointe qui s'avance dans le Grand-Lac, le comté de Lapointe. Nous y traversons la rivière du Fer et celle de la Voile, qui se déverse dans le lac Supérieur, puis le lac de l'Eau-Claire et celui des Courtes-Oreilles, nom d'Indiens qui s'appellent dans leur langue *Ottawas*. Plus à l'est se trouve une réserve des *Otchipwais*, ou Sauteux, comme les appellent les Canadiens, appartenant à la grande tribu de ce nom, dont les individus se rencontrent sur tout le littoral du Grand-Lac, au nombre d'à peu près quinze mille. Nous traversons rapidement le nord du comté de Marathon, où le flot de l'émigration n'est pas encore arrivé. Ce nom révèle l'esprit d'indépendance des Yankies, qui se plaisent à donner à leurs villes et à leurs villages naissants des noms empruntés à l'histoire des républiques antiques. En nous

acheminant vers le Michigan occidental, nous avons à droite le lac du Pin, et à gauche celui du Flambeau; plus loin, nous nous trouvons près des lacs de la Truite et de la Perche. On le voit, des chasseurs et des pêcheurs français ont passé par là. Après avoir franchi la rivière Brûle, nous nous trouvons dans le Michigan occidental, déjà divisé en comtés, mais encore inhabité dans sa plus grande étendue. L'un de ces comtés, que bientôt des républicains peupleront, porte, *horresco referens*, le nom d'un autre Jésuite, l'illustre P. Marquette, dont je vais tout à l'heure entretenir le lecteur. Si on allait donner en Suisse à un district le nom d'un Jésuite, la République ne se trouverait-elle pas à deux doigts de sa perte? Traversons une rivière dont le nom indien, je l'espère, ne vous fera pas perdre haleine: *Mecudeummecum*. Ne dirait-on pas que ces Peaux-Rouges savaient le latin? Nous nous trouvons de nouveau en pays français: ici la rivière du Chocolat, là celle du Fer, plus loin celle de la Mort, nommée probablement ainsi en souvenir du décès dans ces parages de quelque vaillant pionnier canadien; plus loin encore, la rivière de la Carpe. Après avoir longé la rivière du Cèdre, qui va se jeter dans la Grande-Baie, et coule pendant quelque temps parallèlement avec celle du Poisson-Blanc, nous nous arrêtons un moment sur le rivage de ce long bras que forme le lac Michigan en s'avancant dans l'intérieur du Wisconsin à une distance d'un degré. Les Yankies ont défiguré cette dénomination de Grande-Baie en l'appelant *Green-Bai*, que les Canadiens modernes, à leur tour, ont traduit par *Baie-Verte*. Depuis le confluent de la rivière Brûle avec celle au long nom indien que nous venons de citer, leurs eaux réunies portent le nom de rivière des Mennomonies ou Folles-Avoines, rivière chère aux Indiens de ce nom. C'est sur ses bords que se sont passés la plupart des faits qui constituent le fond de leurs vieilles légendes. Cette rivière sert de limite au Wisconsin dans cette direction.

La langue de terre qui s'avance vers le Nord entre la Grande-Baie et le lac Michigan, a pour avant-garde quelques îles, entre autre celles du Roc, du Détroit, de l'Ours. Le détroit que forme la plus rapprochée avec la terre ferme, s'appelle La-Porte-des-Morts. C'est le Bab-el-Mandeb de l'Amérique du Nord.

Retournons vers l'Ouest en suivant le 45° degré de latitude. Nous traversons d'immenses forêts entrecoupées de lacs, de

rivières, de cours d'eau innombrables, parcourues par les chasseurs indiens exclusivement. Nous rencontrons les sources du fleuve qui a donné son nom à l'Etat qu'il arrose dans sa plus grande étendue, le Wisconsin. Nous franchissons encore une fois la partie non habitée du comté de Marathon, pour entrer dans celui d'Ochipway, qui n'est guère plus habité. Il s'y trouve un seul village, celui des Flambeaux. Le comté de Polk, nom de l'un des présidents de l'Union, a été le rendez-vous des pionniers français. En effet, que de dénominations françaises pour en désigner les divers sites : les rivières du Vermillon, de la Pomme, du Foin; les lacs du Castor, de l'Os, de Baume, le Lac-Rond; le village des chutes de la Sainte-Croix, et des Moulins de l'Union! La rivière de Sainte-Croix sépare, de ce côté, le Wisconsin du Minnesota.

Quittant ce comté au sud, nous entrons dans celui de Sainte-Croix. Les Américains ne craignent pas de désigner ainsi une portion de leur territoire. Ils ne croient pas que l'herbe se flétrisse à l'ombre du signe de notre rédemption ou à celle d'un Jésuite. Ici déjà les dénominations françaises deviennent plus rares. L'élément anglo-saxon prend le dessus. Néanmoins une rivière s'y appelle la Rivière-Basse, et un lac, celui du Pin. Quelques Suisses s'y sont établis à coup sûr, puisqu'un village s'appelle Grutli. A la pointe sud-ouest du comté, 45° degré de latitude, nous nous trouvons en présence du majestueux Mississipi, vis-à-vis de Saint-Paul, capitale du Minnesota. C'est ici que la rivière de Sainte-Croix vient se jeter dans le grand fleuve, qui de là sert de frontière naturelle au Wisconsin. Des géographes plutôt poètes que réalistes, ont prétendu que le nom du grand fleuve signifiait *Père des eaux* en indien. Il signifie simplement grande rivière : *Mez*, grand, *schipew* ou *siping*, rivière.

Passons encore plus au Sud, avant de reprendre notre pérégrination vers l'Est. Nous pénétrons dans le comté de Pierce, nom emprunté à un autre président de l'Union, arrosé à l'Ouest par le Mississipi. Nous y remarquons la rivière Isabelle, celle des Prunes, et un village qui porte le nom singulier de Roc-des-Filles¹. Du

¹ Rien de plus bizarre que la configuration du comté bordant au Sud et à l'Est celui de Pierce. C'est celui de Pepin, qui est baigné à l'Ouest par le Mississipi où ce fleuve, en s'évasant, forme un lac du même nom.

comté de Pierce nous arrivons à celui de Dunn, arrosé par de grands cours d'eau comme les rivières de l'Esturgeon, du Cèdre-Rouge, et de l'Eau-Claire, qui a donné son nom au comté voisin à l'Est. Traversons la partie sud du comté d'Ochipway pour pénétrer dans celui de Clarke, où la Rivière-Noire prend sa source pour aller se jeter dans le Mississipi, près de la Crosse. Toujours avançant vers l'Est nous traversons la partie méridionale du comté de Marathon arrosé du nord au sud par le Wisconsin. Nous ne parlerons point ici du comté de Schawanow, puisque nous avons à nous en occuper particulièrement plus loin. Il est situé entre celui de Marathon et la Grande-Baie, que nous traversons du nord-ouest au sud-est, pour débarquer dans le comté de Kéwaunie, mot indien signifiant caille ou perdrix, baigné à l'est par le lac Michigan, et encore peu habité. De ce comté, nous entreprendrons un nouveau voyage vers l'ouest, en traversant rapidement le comté de Brown, dans lequel s'encadre le fond de la Grande-Baie, et que traverse la rivière des Renards, puis le comté d'Outagamie, qu'arrose la rivière du Loup. A plus tard des détails sur ces contrées que nous parcourrons dans tous les sens. Nous ne nous arrêtons qu'un instant dans le comté voisin, Waupacca. C'est le comté par excellence des rivières et des lacs. Le Loup qui en traverse une partie, semble ne le quitter qu'à regret : il y revient presque sur ses pas, et les larges nappes d'eau qu'il laisse sur son passage, témoignent de ses hésitations. Il se décide enfin à s'acheminer vers le sud, puis ayant traversé deux lacs et comme pris de repentir, il retourne vers le nord pour aller terminer son cours dans la Grande-Baie, non loin des lieux qui furent son berceau. Du comté de Waupacca nous gagnons celui du Portage, qui se trouve au cœur de l'Etat du Wisconsin. Nous pensons qu'il a été nommé ainsi, parce qu'une partie de son territoire se trouve entre la rivière du Wisconsin et celle du Loup. Nous pénétrons ensuite dans le comté de Wood (bois), nommé ainsi probablement des forêts qui le couvrent et qui alimentent de nombreux cours d'eau, qui se jettent dans le Wisconsin. Le comté le plus proche à l'ouest de celui-ci a aussi demandé son nom à un président de l'Union ; c'est celui de Jakson. La Rivière-Noire le traverse. Deux comtés se suivent à l'ouest, l'un et l'autre baigné par le Mississipi, c'est celui de Buffalo et celui de Trempeleau. Ce dernier mérite son nom français. Sans parler des nombreux cours d'eau qui le sillonnent

nent dans tous les sens, il est enclavé par le Grand-Fleuve, la Rivière-Noire et le Trempeleau. Hâtons-nous de sortir de cette contrée aquatique pour gagner le comté de la Crosse.

Ce comté est situé à l'ouest, sur le Mississipi. Le nom de la Crosse est un terme canadien désignant une espèce de raquette, en forme de crosse épiscopale, dont les Indiens se servent pour jouer à la paume. De ce comté, nous passons, à l'est, à celui de Monroë, le nom d'un président de l'Union dont la doctrine politique est devenue célèbre. Il se trouve dans ce comté deux menhirs ou *Peutwans*, vestiges des aborigènes dont les Indiens actuels semblent avoir pris la place. Ce comté est limité à l'est par celui de Junnau. C'est le nom du fondateur de la ville de Milwaukee dont nous avons déjà parlé. La rivière du Wisconsin le sépare à l'est de celui d'Adams, encore un nom de président. C'est au nord-est de ce dernier comté que s'élève le fameux Rocher-Ecrit couvert de signes tracés par la main des Indiens, et sur lequel ceux-ci ont mille choses à raconter. Nous y reviendrons. Nous traversons rapidement le comté voisin de Wauscharà pour entrer dans celui de Marquette, le nom du missionnaire Jésuite, qui a été également donné à un comté du Michigan. — Pourquoi ce nom? Parce que ce Père a été un des premiers Européens qui ont exploré ces contrées, et les Américains ne croient pas porter atteinte à la sécurité du pays, en donnant à leurs comtés le nom de hardis explorateurs, fussent-ils même des Jésuites. Nous allons parler tout à l'heure des pérégrinations de ce Père, le Liwingstone du Wisconsin. Rien de plus intéressant que l'aspect de ce pays. Entrecoupé de lacs, de rivières, traversé par le grand cours d'eau de la Neenah, qui a sa source au lac du Cygne, dans le comté voisin du Colombia, et y forme un lac qui sur la carte a la forme d'un boudin; le lac Buffalo en forme un autre au sud en s'arrondissant de la même façon, pour se jeter ensuite dans le lac Pohegan au comté de Winnebago ou des Puants. Le comté de Marquette est limité au nord par celui de Wauschara. Nous ne nous arrêterons dans aucun des comtés plus à l'est, puisqu'ils doivent devenir le principal théâtre de nos pérégrinations, et que l'occasion ne nous manquera pas d'en entretenir nos lecteurs en détail.

Entreprenons donc une nouvelle exploration vers l'Ouest, en prenant pour point de départ le comté d'Ozaukée, baigné à l'est par le lac Michigau et traversé du nord au sud par la rivière

Milwaukée. Nous traverserons rapidement le comté voisin de Washington, celui de Dodge, qui renferme le lac Horicon et celui de Beaver-Dam (digue du Castor), enfin celui de Colombia où plusieurs raisons nous engagent à nous arrêter un moment. Voici la première : la rivière du Wisconsin, après un long cours direct du Nord au Sud, s'y jette tout à coup à l'est, et après avoir décrit une longue courbe, se dirige vers le sud-ouest. Voici la deuxième : entre cette rivière et la Néénah se trouve le fort Winnebago, célèbre dans l'histoire du pays. Mais voici la troisième et principale raison : elle est digne de notre attention. Le court espace de terre qui sépare le Wisconsin du lac du Cygne a dû nécessairement devenir, soit pour les Indiens, soit pour les blancs, un portage très fréquenté. Au point de vue des communications par eau dans ces vastes régions, ce petit espace prenait des proportions colossales. Nous pouvons le comparer, sous ce rapport, à cette courte étendue de terrain, qui, en Suisse, au mont Furka, sépare la source de la Reuss de celle du Rhône. De même que la Reuss se dirige, de sa source, vers le Nord, pour aller verser ses eaux avec l'Aar et le Rhin dans la mer d'Allemagne, ainsi la Néénah, sortie du petit lac du Cygne va, sous le nom de rivière des Renards, se jeter dans le lac Michigan qui communique avec le lac Erie par la rivière de Sainte-Claire ; ce dernier lac se relie avec celui d'Ontario par le Niagara, et du lac Ontario sort le grand Saint-Laurent qui se perd dans l'Océan Atlantique. Et de même que le Rhône qui prend sa source si près de celle de la Reuss, traverse le Valais, le lac de Genève et une grande partie de la France pour aller se jeter dans le golfe de Lyon, ainsi le Wisconsin, qui dans le comté de Colombia semble se rapprocher de la source de la Néénah comme pour provoquer une communication entre deux mers, va-t-il se jeter dans le Mississipi, qui se dirige en ligne droite vers le golfe du Mexique, où il déverse l'immense masse de ses eaux.

Aussi fut-il solennel le moment où le Père Marquette, avec les quelques sauvages qui l'accompagnaient, transporta son canot du lac du Cygne aux eaux du Wisconsin ! A quelle occasion cet illustre missionnaire des Indiens de la race algonquine et qui était venu du Canada amarrer son canot au fond de la Grande-Baie avait appris des Indiens qu'un grand fleuve coulait du Nord au Sud non loin de là, au soleil couchant, et que la principale rivière de la contrée, le Wisconsin, allait s'y jeter ? Soupçonnant que ce

fleuve pouvait être le même que celui qui, venant du nord, va se déverser dans le golfe du Mexique, après avoir traversé la Louisiane, et dans l'intérêt des communications possibles entre ce pays et le Canada, c'est-à-dire, dans l'intérêt de la mère-patrie, la France, il voulut s'assurer de la réalité du fait. Il remonte en canot la rivière des Renards qui a son embouchure dans la Grande Baie, pénètre dans le lac des Puants, gagne de là le lac Pohégan, s'engage dans la Néénah, qu'il remonte jusqu'à sa source, le lac du Cygne, et bientôt au moyen du court portage dont nous venons de parler, il se trouve sur les bords du Wisconsin. Il s'y embarque, se réjouit de le voir prendre une direction sud-ouest; il vogue et vogue toujours, lorsque tout à coup (c'était le beau jour de la fête de l'Immaculée-Conception), le majestueux fleuve qu'il cherchait, au prix de tant de fatigues et de périls, déroule devant ses yeux étonnés l'immense nappe de ses eaux. Il s'empresse de lui donner l'auguste nom de Marie Immaculée, qui, hélas! cèdera au nom si prosaïque de Mississipi; se laissant entraîner au courant de ces grandes eaux, il navigue jusque vers ces lieux où s'élève aujourd'hui la métropole du Grand-Ouest, Saint-Louis, ville d'origine française. Ne pouvant plus douter que ce fleuve ne fût le grand cours d'eau qui arrose la Louisiane, il vire de bord et retourne dans ses missions.

Bientôt le grand homme mourra là, sur le rivage oriental du lac Michigan, ignoré, au milieu des forêts, au pied de la croix qu'il s'est fabriquée de ses mains. J'ai connu des Indiens qui ont visité l'endroit où il est mort, et qui est devenu un lieu de pèlerinage. Mais nous reviendrons sur ces événements.

Gagnons, après cette longue digression, le comté qui limite, à l'ouest, celui de Colombia, le comté des *Sauks*, nom d'une tribu indienne qui habitait ces parages, et que les Canadiens appelaient les *Sacs*. C'est dans ce comté, près d'un village nommé Prairie des Sacs, que se livra, le 21 juillet 1832, une bataille entre les troupes de l'Union aidées des Folles-Avoines, et les Sauks commandés par le célèbre « Epervier-Noir. » Ces derniers y furent complètement battus.

Après avoir traversé rapidement le comté de Richland, nous entrons dans celui de Bad-Axe (la mauvaise hache) baigné à l'occident par le Mississipi. La ville de la Crosse, bien connue des Canadiens, et qui est le siège du nouveau diocèse érigé sous ce

nom, est située à la pointe extrême nord-ouest de ce comté. Une autre bataille a été livrée dans ce comté, sur les rives du grand fleuve. Le comté de Crawford est situé au sud de celui de Bad-Axe. Il est traversé par le Kikapou, nom d'une tribu sauvage, rivière qui se jette dans le Wisconsin, lequel va mêler ses eaux à celles du Mississipi, à la pointe sud-ouest du même comté, non loin d'un endroit très célèbre dans les annales des Canadiens et des Indiens, la Prairie du Chien, rendez-vous universel des faces pâles et des peaux rouges ¹.

Au midi du comté de Crawford se trouve celui de Grant, baigné au Nord par le Wisconsin et à l'Ouest par le grand fleuve. C'est le comté extrême de l'Etat dans cette direction. Il est borné à l'Est par le comté d'Iowa, où se trouvent des mines, et par celui de La Fayette ; au Midi par celui de l'Illinois. Le comté de la Fayette est appelé ainsi en souvenir du général français de ce nom, qui se battit contre les Anglais avec les colons anglais de l'Amérique du Nord, pendant la guerre de l'indépendance. Du côté d'Iowa nous entrons dans celui de Dane, où se trouve Madison, capitale du Wisconsin, agréablement située entre deux lacs. En quittant le comté de La Fayette à l'est on se trouve dans le Green-Cownty (le comté Vert), où se trouve la Nouvelle-Glaris. Si nous prenons au nord-ouest, nous pénétrons dans le comté de Jefferson, encore un nom de président; le chef-lieu de ce comté est Watertown, ville assez considérable. Du Comté-Vert on arrive à celui du Roc, traversé du nord au sud par le Roc, rivière qui sort du lac Kes-

¹ A propos du Wisconsin et des autres cours d'eau qui arrosent ce pays, nous devons constater que la navigation sur ces rivières diminue sensiblement, depuis que le flot de l'émigration s'accroît toujours plus dans cette direction, et qu'en conséquence le déboisement prend de plus grandes proportions. Les inondations causées par les trombes d'eau ou la fonte trop rapide des neiges ne tarderont pas à exercer leurs ravages, les forêts n'étant plus là pour absorber le trop plein des eaux et pour en alimenter les rivières d'une manière régulière. De plus, les pluies régulières cesseront avec les nues formées par les évaporaisons qui se dégagent des forêts. On a constaté qu'une quantité de 15 livres d'eau se dégagent d'un arbre de moyenne grosseur, dans l'espace de 10 heures de temps, par voie d'évaporation. Le long du Canal de Suez, où autrefois il ne pleuvait jamais, des nuages ont commencé à se former et à retomber en pluies, depuis que des plantations ont pu y être établies, grâce au canal qui y amène l'eau du Nil.

konang. En allant au nord, nous nous trouvons dans le comté du Waukescha, tout parsemé de petits lacs. Le comté du Roc est limité à l'est par celui du Walworth, où nous trouvons trois lacs à dénomination française : le lac de la Tortue, celui du Canard, et enfin celui de Genève à l'extrémité orientale duquel se trouve un village du même nom. Le comté de Milwaukée où est située la ville de ce nom, est resserré entre le comté de Waukescha et le lac Michigan. Entre le comté de Walworth et le Grand-Lac, et limité au nord par les deux comtés voisins, à l'est par l'Etat de l'Illinois, se trouve le comté de Kenoska (en indien, brochet), qui est séparé du comté de Milwaukée par celui de Racine. D'où vient cette dernière appellation ? Les Canadiens ont-ils peut-être donné ce nom à cette contrée en souvenir des deux poètes français qui l'ont porté ?

Et maintenant que nous terminons cette revue des comtés du Wisconsin, le lecteur ne croit-il pas avoir voyagé dans un pays presque entièrement français ? Que d'endroits, sites, villages, villes, lacs, rivières, désignés par des noms français ! Voilà donc douze comtés ou districts aux noms essentiellement français : La Pointe, Sainte-Croix, Pepin, l'Eau-Claire, Portage, Fond-du-Lac, Trempeleau, La Crosse, Juneau, Marquette, La Fayette, Racine.

Pourquoi faut-il que cet immense territoire que, parmi les faces pâles, les Français ont parcouru les premiers, dont mille et mille sites portent des noms de leur langue, semblait appelé à devenir une nouvelle France, ait été abandonné à lui-même par la mère-patrie ? Et que la religion catholique aurait été florissante à l'ombre du drapeau blanc, sur les rives de ces lacs et de ces rivières innombrables ! Hélas, n'eût-il jamais cessé d'appartenir à la France, il aurait cessé d'être Français par manque de Français. Quand la ruche-mère elle-même est appauvrie, peut-elle essaimer ? Il eût beau être semé d'abeilles, le manteau qui a couvert les épaules de deux empereurs, les abeilles vivantes ne se sont pas multipliées, et la République a encore moins fécondé la ruche française, tandis que d'autres ruches essaient et essaient toujours. Puis-je reproduire ici les reproches trop mérités qu'a adressés sur ce point Mgr Besson à ses compatriotes ? (Les Sacrements, conf. 27^m.)

Crescite et multiplicamini, et replete terram... Voilà l'ordre du Seigneur et c'est contre cet ordre que l'économie politique,

cette science de pédants, à peine née et déjà si arrogante, élève des réclamations. Elle propose comme remède suprême aux souffrances populaires, la limitation des familles dans les classes pauvres. Elle appelle le mépris de l'opinion sur les familles nombreuses. Elle provoque des règlements « pour transformer en obligation morale de ne pas avoir trop d'enfants. » (J. Stuart-Mill, *Principes d'économie politique*.) Etrange obligation morale, qu'il faut appeler plutôt licence et immoralité ! Obligation légale plus étrange encore, comme s'il pouvait y avoir une loi contraire aux lois de Dieu et de la nature ! Cruelle condition proposée aux pauvres, comme s'ils n'avaient pas besoin autant que les autres des joies du foyer ! Décorez ces théories des mots les plus pompeux, ce n'est après tout que le crime sous le nom de progrès ; imposez-les au nom de la science : c'est la science de l'enfer ! Affirmez que tel sera l'avenir, mais qui dit avenir, dit la durée et la vie, et vous, vous limitez la durée, vous tuez la vie, vous semez la mort ! « Croissez », dit le Seigneur, et six mille ans après, la science dit : « Décroissez... »

« Descendons de l'humanité à la patrie. Là où fleurit la chasteté féconde du mariage, les nations croissent, grandissent et s'étendent au loin et portent de toutes parts leurs colonies innombrables. La Grèce et l'Egypte, Rome et Carthage ont débordé, dans les jours d'une antiquité fameuse, bien au-delà des mers qui bordaient leur horizon..... Regardez les peuples modernes... J'ai nommé l'Angleterre : comptez si vous le pouvez, ses provinces et ses colonies... Le monde entier voilà l'Angleterre ! Et cette fille de la Grande-Bretagne, l'Union-Américaine, qui a déchiré le sein de sa mère pour s'affranchir, compte par centaines ses villes peuplées de cent mille âmes ; elle tient trente-neuf Etats, elle dépasse quarante millions, elle vient de payer une dette nationale de cinq milliards ; elle étale le spectacle d'une vaste ruche dont les essaims bourdonnent au loin et où les villes, les hommes et l'argent, tout se décuple en moins de dix ans. » (Le conférencier aurait dû rappeler ici que cette vaste extension de l'élément anglo-saxon est dû en grande partie à l'élément celtique-irlandais qu'il s'est agrégé, et à l'élément tudesque, au moins pour l'Union-Américaine dont il parle.) « Mais à côté de la race anglo-saxonne, voici la race allemande, cet autre essaim de la Germanie, qui de la Vistule au Weser et du Danemark au Rhin, croît, prospère et grandit de

toutes parts, menaçant à la fois la Belgique, la Hollande, la France et l'Italie. Nous les voyions passer, il y a trente ans, hommes, femmes, enfants, entassés dans des chariots et allant confier à des ports anglais ou français les espérances d'une colonie qui méditait de s'établir en Floride, au Texas, en Australie, partout où la terre était encore vierge et où l'or mêlé à la terre attirait les regards. Et nous, fils de la France, qu'avons-nous fait ? Le monde nous regarde depuis quarante ans et il nous demande compte de cette terre d'Afrique, conquise par l'épée et remuée çà et là par la charrue, mais encore pleine de musulmans, travaillée et occupée, sous le drapeau de la France, plutôt par les étrangers que par les Français, et toujours prêts à la révolte, parce que nous avons été impuissants à lui donner des lois, des mœurs et des habitants...¹

« La France n'a point d'essaims au dehors, mais au dedans la ruche commence à devenir déserte. Parcourez nos campagnes, comparez dans les populations agricoles, les recensements successifs de chaque village... La France diminue... Elle n'a point de colonies... Le nombre nous manque, avons-nous du moins conservé la vivacité et l'élan ? Le jour de l'épreuve est venu et l'on a vu ce que c'est qu'une patrie qui limite le nombre de ses enfants, en face d'une nation qui respecte et qui accomplit la grande loi donnée par le Seigneur...

« France, pardonne-moi de te parler avec cette respectueuse franchise. Je voudrais te plaire, mais j'aime mieux t'instruire. O France, il me faut tout te dire, il te faut tout entendre : Quand de nobles dames organisaient en ta faveur quêtes, loteries, souscriptions, dans ces villes hospitalières des Etats-Unis où l'or se donne à pleines mains, sais-tu ce qui refroidissait leur zèle et ce qui arrêtait l'élan de la charité ? On leur montrait ces Allemands répandus dans les deux mondes, établis sur le Mississipi comme sur le Volga... On leur disait en comparant les 250,000 Allemands qui peuplent New-York, au 10,000 Français qui s'y cachent : Regardez les familles, jugez de quel côté est la vie, l'honneur du mariage, le respect de la loi de Dieu, de quel côté est l'avenir,

¹ Les événements qui se déroulent aujourd'hui, c'est-à-dire plusieurs années après que Mgr Besson traçait ces lignes, ne donnent que trop raison à ce que nous venons de lire.

on leur disait en secouant la tête : Vous avez beau faire, la France s'en va, la France est finie !...

« Cruelle prédiction ! Il faut la démentir, et pour la démentir il faut être fidèle au devoir du mariage. Epoux chrétiens, je vous l'ai demandé au nom du genre humain, je vous l'ai demandé au nom de la patrie, je vous le demande maintenant au nom du foyer domestique, au nom de votre propre bonheur...

« Ce foyer vous l'aimez, vous l'avez bâti de vos mains, et vous en avez rêvé l'honneur, la joie et la durée. Ah ! prenez garde d'être déçu. Au lieu de cette famille nombreuse dont votre table se couronnait et qui, au sortir de votre maison, irait fonder d'autres foyers avec l'exemple et la tradition de vos vertus, vous mettez dans un seul berceau toutes vos espérances. Mais la mort le guette ; elle y fond à l'improviste, elle vous ravit le fruit de l'égoïsme, elle vous ensevelit trente ans d'avance, dans ce berceau malheureux, qui est devenu la tombe de votre fortune et de votre nom. Ou bien, si la mort passe sans s'arrêter devant votre seuil, ne croyez pas avoir échappé à la vengeance divine. Voici le démon plus cruel que la mort : il vient de bonne heure rôder autour de la jeune idole que vous avez parée et en qui vous avez mis toutes vos complaisances. Quand elle est enivrée de flatterie, que la tête lui tourne et qu'elle se voit nécessaire à votre bonheur, le démon l'aborde, la gagne, la séduit, l'enlève, l'attache à son service. C'en est fait. Cet enfant, l'unique enfant d'un égoïste et aveugle amour, ne vous appartient plus... Ses forces s'épuisent, la vie l'abandonne. Incapable d'être époux, il en prend le titre pour sa honte, pour le malheur de sa compagne, pour la honte et le malheur de ses parents. Ainsi coulent et s'abîment ces foyers fondés sur le mépris du devoir ; ainsi finissent les maisons où la grâce est foulée aux pieds ; ainsi s'effacent les noms dans la mémoire des hommes...

« Il faut entendre, combattre et renverser les excuses de cette lâche prévarication. Pourquoi redoutez-vous d'être père, d'être mère autant de fois qu'il plaira à Dieu de vous imposer cette charge ? Serait-ce pour éviter les ennuis qu'impose l'éducation des enfants ? Mais il eût mieux valu cent fois renoncer au mariage que d'en méconnaître les devoirs. Vous étiez libre d'embrasser cet état, mais vous n'êtes pas libre d'en chercher les agréments et d'en décliner les obligations. Serait-ce pour ne pas vous priver des joies et des plaisirs du monde ? Mais vous êtes créés et mis au

monde non pas pour vous amuser, mais pour faire votre salut... Serait-ce pour ne rien diminuer de votre train, de vos dépenses? Encore l'égoïsme, jamais l'honneur, jamais le devoir. Revivre dans un autre n'est donc rien pour vous? Vous êtes à vous-même votre idole, votre ventre, votre tout. Vous voulez avant tout vivre avec vous-même. Après vous, que le foyer croule, et que le nom s'éteigne, peu vous importe : après vous le déluge.

« Vos excuses prendront quelquefois des apparences de sagesse ; vous direz avec les semblants d'une prévoyance paternelle : Comment consentirai-je à voir mes enfants dans une condition inférieure à la mienne? Plus il faudra donner de dots, moins chaque dot sera belle, moins le mariage sera heureux. Oui, s'il n'y avait pas d'autre dot à votre fille que celle de la fortune; oui, si la fortune assurait le bonheur. Est-ce pour leur caractère une disgrâce que d'être obligés de compter sur leur travail? Est-ce pour l'avenir de vos filles une mauvaise chance que de les forcer à convenir avec elles-mêmes qu'elles seront moins riches que leur mère, qu'elles auront moins de parures, mais que leur ressource sera d'avoir encore plus d'ordre, d'économie et de vertu? Et vos fils vous semblent à plaindre parce qu'ils partageront le fruit de vos épargnes? Vous redoutez pour eux qu'ils aient moins de confortable et de luxe que vous n'en avez vous-même? Mais bénissez Dieu qui leur donne des frères, des sœurs, pour les obliger tous au travail. Mais il est d'expérience que plus la famille est nombreuse, plus les membres qui la composent demeurent unis. Ils s'aiment, ils s'honorent, ils se défendent, ils s'aident l'un l'autre dans une parfaite communauté de pensées et de sentiments. L'héritage paternel ne sera pas déchiré par des procès comme entre deux ou trois cohéritiers qui se partagent les lambeaux d'un riche patrimoine...

« Mais quand on n'ose alléguer ni son égoïsme, ni les intérêts mal entendus de ses enfants, on invoque le nom du Seigneur, et on viole les lois du mariage en disant qu'il ne faut pas tenter la Providence. Quoi! ce serait tenter la Providence que d'observer les devoirs qu'elle nous impose? Quoi! cette croissance qu'elle a commandée il y a six mille ans lui déplairait aujourd'hui? La multiplication des enfants cesserait d'être bénie? Et Dieu verrait avec peine le foyer rempli, peuplé d'habitants? Ah! pourquoi prêter au Seigneur vos vues étroites et bornées? Les deux Tes-

taments vous condamnent et il faut les déchirer page après page... Dieu affirme que vos enfants lui sont plus chers que les oiseaux et les lis... Vous doutez de sa parole, vous doutez de sa puissance, vous bornez le nombre de vos enfants, sous prétexte que vous ne sauriez les nourrir ! Mais qui les nourrira si ce n'est Dieu ? Mais qui vous nourrit vous-même si ce n'est Dieu ? Allez donc sur la foi de l'Écriture, et rentrez dans les limites sacrées du devoir. Vous avez tout abaissé, tout appauvri, tout corrompu, et sous prétexte de ne pas tenter la Providence, vous l'avez oubliée, méconnue, outragée. C'est en son nom que je vous réprimande et que je vous avertis. L'humanité, la patrie, la famille sont en votre pouvoir. L'humanité s'étonne, la patrie se plaint, la famille décroît. Vous avez abrégé, vicié, étouffé la vie du corps. L'homme se déprime et descend jusqu'à la brute..... La vie s'en va, ranimez-la, restaurez-la, rendez la vie à la France, rendez la gloire à la parole de Dieu. » Et ils ne se trouvent pas en France seulement, les chrétiens qui méritent ces cruels mais justes reproches de Mgr Besson.

Après avoir considéré ainsi l'Etat du Wisconsin au point de vue géographique, disons quelques mots de la Constitution fédérale qui le régit ainsi que les autres Etats de l'Union, dont le nombre augmente avec celui des émigrés.

Tout le monde le sait : les Etats-Unis de l'Amérique du Nord forment une immense république fédérative. Sous de nombreux rapports, chaque Etat vit de sa propre vie et règle ses propres affaires : de là cette physionomie à part qui caractérise presque chaque Etat. Par contre, la défense de tout le territoire de l'Union, la frappe des monnaies, le contrôle et la protection du commerce ; en un mot, tout ce qui embrasse les intérêts généraux de la nation entière sont du ressort du gouvernement central. Le pouvoir exécutif est composé d'un président, du vice-président et de six membres du cabinet, savoir : le secrétaire d'Etat (*secretary of State*), le ministre de la guerre, celui de la marine, celui des finances, le maître général des postes et le procureur général (*attorney general*). Le pouvoir législatif est déposé entre les mains du Congrès, qui se réunit chaque année à Washington, le premier lundi de décembre. Il est formé de deux corps, le Sénat et la Chambre des représentants. Le Sénat se compose des envoyés des Etats au nombre de deux pour chaque Etat, et nommés par leur assemblée législative respective. Le vice-président de l'Union est

le président du Sénat. Les sénateurs sont nommés tous les six ans. Le peuple de chaque Etat nomme tous les deux ans les membres de la Chambre des représentants, c'est-à-dire un membre sur 70,680 habitants, et un second, si la moitié de ce nombre est dépassée. Le président et le vice-président sont nommés par tout le peuple au second degré, tous les quatre ans, le quatrième jour de novembre, et entrent en fonctions le 4 mars de l'année suivante. Il y a, enfin, un tribunal suprême (*supreme court*), mais qui n'est pas d'une manière absolue un tribunal en dernière instance. Il siège à Washington; il est composé d'un juge supérieur, du procureur général (les deux nommés par le président de l'Union avec l'approbation du Sénat), et de dix autres membres. Ils sont à vie. Il y a de plus des tribunaux que l'on pourrait appeler giratoires (*circuits courts*) contrôlés par le tribunal suprême, se réunissant dans chaque Etat deux fois par an. Ils s'occupent exclusivement de procédures criminelles. Les tribunaux inférieurs des districts dans chaque Etat décident en matière correctionnelle.

La Constitution de l'Etat du Wisconsin ne diffère guère quant à ses traits principaux de celle des Etats voisins. Il s'y trouve une Chambre de députés et un Sénat; le pouvoir exécutif se trouve aux mains d'un gouverneur et d'un lieutenant gouverneur. Ce dernier préside le Sénat. Le pouvoir judiciaire est composé d'une cour-haute, de tribunaux de districts, de comtés et de justices de paix. La haute-cour est formée de trois juges, nommés tous les six ans. Les tribunaux de districts siègent deux fois par an dans chaque comté de leur ressort. Il peut se faire qu'un seul *town* constitue à lui seul un district et un comté. Le comté est administré par des *supervisors*. Chaque *town* a également son *supervisor* qui est à la tête des autres autorités de la commune. Il prélève les impôts et peut prendre certaines mesures législatives. Les autres employés civils d'un comté sont le *sheriff*, juge de comté, le clerc de Boart du superviseur, le trésorier, le régistrateur, le commissaire-arpenteur du comté, et enfin, le *coroner* soit inspecteur de morts.

Après avoir ainsi esquissé à grands traits la Constitution de l'Union, disons un mot sur le mode de mesurage et la vente des terres dans cette partie du Grand-Ouest, autrefois le pays de chasse et de pêche des nombreuses tribus indiennes, et où, aujourd'hui, arrivent toujours plus pressés les flots de l'émigration européenne.

La face pâle a pris la place de la peau rouge, et la Providence a dit de cette dernière : *Ad quid terram occupat ?*

L'Etat vend les terres, il ne les concède pas. Dans les renseignements que nous communiquons ici au lecteur, nous avons particulièrement en vue le Wisconsin et les deux Etats voisins : le Minnesota et l'Illinois. Les cartes de ces contrées, levées et dressées par les arpenteurs, ressemblent à autant de damiers. En effet, les terres sont divisées en carrés mesurant six milles en longueur et autant en largeur, soit 36 milles carrés, et qui s'appellent un *town* ou *township*. Ils suivent un méridien et on nomme *range* la série qu'ils forment en se suivant du Sud au Nord. Chaque mille carré, dont 36 forment le *township* ou *commune*, lorsque le *town* est suffisamment habité, s'appelle *section* et renferme 640 acres ou poses américaines. La section est découpée en quatre parties (*quarter section*), soit 160 acres, qui se subdivisent encore en quatre carrés de 40 acres. C'est la plus petite fraction territoriale.

Comme les méridiens vont en se rapprochant dans la direction du pôle, le lecteur comprend que les *towns* ne pourraient conserver la même superficie en s'échelonnant ainsi vers le Nord, à moins que les *ranges* ne subissent une interruption. Aussi une nouvelle parallèle est-elle prise de distance en distance, pour servir de nouvelle base. Les angles de chaque commune sont désignés par des bornes fixes, portant les indications nécessaires, de sorte qu'un homme intelligent, muni d'une carte et d'une boussole, dans quelque partie du pays qu'il se trouve, se retrouvera plus facilement que nous en Europe, avec tous nos cadastres. Ces grandes opérations d'arpentage, entreprises sur une si vaste échelle, ont commencé jadis sur la rivière Ohio, et se sont étendues jusqu'au Mississipi et au delà.

Les terres se vendent par lots de 40, 80, 160, 320 ou 406 acres, ou par réunions de semblables lots, à un *dollar* et vingt-cinq *cents*, soit 6 francs 60 centimes l'acre. La loi exigeait autrefois le paiement immédiat ; mais, en 1841, une loi dite de *preemption* fut éditée en faveur des colons qui s'étaient établis sur des terres qui n'avaient pas encore été offertes en vente. Un délai de 12 mois et même plus leur était accordé à condition de ne pas acheter moins de 160 acres.

Nous voilà donc orientés au point de vue géographique, politique et géodésique. Il est temps de reprendre notre journal de missionnaire.

CHAPITRE III

Journal 1858.

Ce premier hiver passé dans le Nouveau-Monde me rappelle ce que j'avais lu sur la rigueur de l'hiver au Canada, dont la latitude est la nôtre. Les arbres de nos forêts se plaignent hautement du froid qui nous éprouve, par d'horribles craquements. Aucune chaîne de montagnes ne nous abritant au nord, Borée, campé derrière ses grands lacs, souffle impunément de nos côtés. Je plains le sort du bétail qui, dans ces colonies récemment installées, se trouve la nuit presque sans abri. C'est pitié de voir, au lever du soleil, les pauvres bêtes, l'épine dorsale couverte de givre, se tourner vers l'astre du jour, et attendre dans une immobilité parfaite, que les premiers rayons leur aient un peu réchauffé les flancs. Nos armailis fribourgeois auraient le cœur serré en les voyant. Voyez aussi ces poules engourdies, ce coq profondément humilié : barbes et crêtes, tout est gelé.

Du froid à la pauvreté la distance n'est pas grande. Dans cette solitude que de privations, que de manque de ressources ! Mais peut-on être les vrais enfants du pauvre d'Assise et ne manquer de rien ? — Puis les embarras et les soucis inséparables de l'installation et de l'organisation d'une maison religieuse ! Que je commence à mieux comprendre cette parole de saint Paul : *Foris pugnae, intus timores*. Que d'autres croix, mais la discrétion ne me permet pas d'en faire au su et vu de tout le monde la fête d'invention ou celle d'exaltation ! Croix qui font plus souffrir que le froid et la pauvreté ! Que de fois j'aurais pu m'écrier avec le poète :

*Gekommen ist die bange Stunde,
Wo aller Trost verschwunden weit,
Und furchtbar die Verlassenheit!
Die ganze Hölle lockt zu Haufen
Mit solcher Seele sich zu raufen.
Und Gott steht ferne, und sieht zu!
O armes Herz, was wagtest du ?*

Je me suis rendu dans le courant de février dans une colonie voisine, habitée par des Bavares et des Prussiens catholiques. Elle s'appelle Saint-John. J'y passai trois jours d'une mission pénible. Le froid était excessif, et vingt-cinq heures passées au confessionnal, à l'église, une vraie glacière, me firent souffrir beaucoup. Chose singulière ! La colonie a trois églises. En voici la raison : Les premiers arrivés s'étaient construits une chapelle en bois là où ils s'étaient établis. Plus tard, la majorité décida de bâtir une église en pierres au centre de la colonie. Les anciens colons, groupés autour de l'ancienne chapelle, refusèrent d'y contribuer et construisirent à côté de cette vieille chapelle une nouvelle église en pierres, dont les murs étaient achevés lorsque arriva la défense de l'Evêque de continuer les travaux. Ils se soumièrent, mais refusèrent de livrer les ornements du culte qui se trouvaient dans la vieille chapelle et dont l'église centrale manquait, entre autres, du tabernacle. A l'arrivée de l'Evêque, une troupe de chasseurs se rendit à la vieille chapelle, la carabine au poing, s'emparèrent de ce tabernacle, et remportèrent en triomphe dans la nouvelle église ce trophée d'un nouveau genre. L'union s'est rétablie depuis, et, dans une visite que je fis à celui qui avait été le principal meneur, j'obtins les objets qui restaient encore, et même la chaire de la vieille église, qui manquait à la nouvelle. Cette chaire, à peine placée, devint le sujet d'un incident assez plaisant. Le ciment qui scellait au mur les barres de fer qui la supportaient, n'étant pas encore entièrement sec, on vit la chaire se détacher insensiblement de la paroi pendant qu'un de mes confrères y prêchait avec une grande véhémence. A cette vue le maître chanteur vint à moi (je me trouvais au confessionnal) me dire d'un air consterné : *Der Mann Gottes kommt herunter*. Pendant ce temps-là, les fidèles qui se trouvaient sous la chaire s'étaient éloignés, et le marguillier, s'armant d'une grande croix de procession, était venu étayer bravement la chaire en danger. Notre prédicateur était tellement livré à sa fougue oratoire, qu'il ne s'aperçut de rien. L'incident n'eut pas d'autres conséquences.

Revenons au Calvaire. L'ouvrage de la bâtisse est achevé ; les cellules sont prêtes à nous recevoir. Le couvent, à un étage, ne forme provisoirement qu'un seul corps de bâtiment. Il est construit en briques fabriquées sur place. Au rez-de-chaussée, à gauche, en entrant, se trouve notre chapelle ; à droite, le réfectoire ; plus loin,

la salle d'étude; au-dessus, la cuisine. Les mets arrivent au réfectoire au moyen d'un élévateur. Nous ne pouvons songer pour le moment à un mur de clôture; du reste, pas âme qui vive dans notre plus proche voisinage, sinon les oiseaux de la forêt et de nombreux écureuils que l'on nomme ici *ground-squirrels*, et que les Canadiens appellent *suisses*, probablement à cause de larges raies noires et jaunes que ces gentils animaux portent sur les flancs et sur le dos. Dix ans plus tard, hélas! un cruel incendie détruira cette maison, cause de tant de sacrifices et d'angoisses; mais, grâce à la Providence, elle renaîtra de ses cendres. Et aujourd'hui avec sa belle église, le couvent s'élève de nouveau au-dessus de la belle colline. Il a reçu le double baptême des larmes et du feu : *Fluminis et flaminis*.

Le 11 mars a laissé en moi un indélébile souvenir. Que de douces pensées se sont pressées dans mon esprit, que d'émotions saintes ont agité mon cœur en ce jour qui nous a vu quitter le Carmel pour prendre possession du Calvaire. Déjà que de poésie dans ces deux noms, dont l'un nous rappelle notre Tout et l'autre l'expression la plus pure de l'amour de notre Tout! Il y a un an à peine, aurais-je osé espérer que le jour viendrait si tôt où j'habiterais, au-delà du grand Océan, la toujours si délicieuse cellule d'un couvent de mon Ordre, le premier de l'Amérique septentrionale. Il me semble que je fais l'un de ces doux rêves que notre bon ange nous envoie lorsqu'un sommeil bienfaisant vient fermer nos paupières après une journée de durs labeurs. Je transcris ici les lignes que j'ai tracées dans une cellule, au fond des bois, dans un des Etats les plus reculés alors du Grand-Ouest. Je vois de ma fenêtre se dérouler à l'horizon les immenses forêts entrecoupées de prairies naturelles; je m'étonne de me voir habiter un couvent de mon Ordre là où les Indiens menaient une vie errante, il n'y a que quelques années. Nous offrons le très auguste Sacrifice de la nouvelle loi là où ils immolaient leurs vilains chiens à leurs méchants petits manitous!

Que le lecteur me pardonne la petite rêverie que je vais faire sur un loquet. Que peut bien faire un loquet dans un journal? *Risum teneatis, amici*. Mais je m'explique.

Un loquet, un loquet de bois, peut être insignifiant dans la maison d'un pauvre quelconque; il a une grande signification dans une maison de mon Ordre. Un premier loquet vient d'être placé

à l'une de nos portes, et, la première porte honorée de ce signe de la pauvreté séraphique est celle de la chapelle. J'en suis sûr, Jésus-Encharistie en a souri de complaisance. J'éprouvai, en l'apercevant, une joie d'enfant. Que d'agréables souvenirs cette vue n'a-t-elle pas réveillés en moi ! Il m'a rappelé les couvents pauvres de la patrie, les beaux jours que j'y ai passés, les portes qui m'ouvrirent l'accès auprès du Sauveur en son Saint-Sacrement ou du Père à qui je confiais les secrets de mon âme. Pourquoi ne les pas conserver toujours ces signes, ces riens si l'on veut, mais qui signifient de si grandes choses ?

Faisons trêve à nos rêveries pour décrire un voyage de long cours que j'ai fait pour me rendre à Green-Bay (aujourd'hui siège de l'évêché de ce nom, récemment érigé), à l'occasion d'un *triduum* préparatoire à la fête de l'Annonciation. Hélas ! les nombreux contre-temps dont je vais faire le récit, ne me permirent d'y arriver qu'au dernier jour !

Ma route me conduisait par Marytown, colonie prussienne et bavaroise, voisine de la nôtre, où je m'arrêtai trois jours pour y donner une petite mission. De là je gagnai Calumet, éloigné de quelques milles, et où je comptais prendre le *stage* (poste américaine). Le chemin était boueux. Je traversai une colonie luthérienne allemande. A Calumet, l'on m'apprit que la poste n'arrivait qu'au bout de trois heures. Je continuai ma route à pied jusqu'à Stokbridge, à dix milles de là. C'est un village composé de Yankies et d'une colonie d'Indiens qui y ont été transportés de l'Est. J'en aperçus quelques-uns qui n'avaient pour tout costume qu'une longue chemise bleue. La curiosité qu'ils mirent à m'examiner, égala bien celle avec laquelle je les regardai. Je passai cinq mortelles heures à attendre la poste à Stockbridge, et au bout de cette longue attente j'appris que la voiture était restée en chemin à cause du mauvais état de la route. J'avais près de quarante milles, c'est-à-dire quinze lieues à parcourir jusqu'à Green-Bay, et j'aurais dû m'y trouver le lendemain au matin. Comptant sur la Providence, je prends mon courage à deux mains, et je poursuis ma route. La sensation que fit mon costume sur les colons qui se trouvaient sur mon passage, fut grande ; on chuchotait, on sortait des maisons, on me montrait du doigt, on éclatait de rire. La nuit approchait, et où la passer ? Heureusement un homme m'apprit que je trouverais bientôt une espèce d'auberge où je pourrais

loger. Je traversai une forêt d'érables où des gens préparaient du sucre avec le suc de cet arbre. Je parlerai plus loin de ce genre d'industrie. Les feux de bivouac allumés par ces gens — brillant à travers l'épaisseur de la forêt — vous feraient croire à la présence d'un camp indien. Que je bénis Dieu lorsque je me trouvai, enfin, sous le toit de l'auberge, tenue par une brave famille allemande catholique. Le rez-de-chaussée, une seule pièce, servait de salle à manger et de cuisine; une seconde pièce, sous le toit, de dortoir. Jamais je n'avais dormi en si *grande* compagnie, car je n'étais pas le seul voyageur. Le lendemain je me remis en marche. La nourriture et le repos m'avaient rendu gai et dispos. La longueur et le mauvais état de la route ne m'effrayaient plus. J'avancai rapidement malgré la boue et vers midi je croyais avoir franchi les douze milles au bout desquels commence le *plank-road* qui mène à Green-Bay. Le *plank-road*, route construite en planches, comme le tablier d'un pont de bois, est une voie commune dans le Wisconsin. Des Sociétés les construisent et les entretiennent, souvent assez mal, et perçoivent un droit de passage. Mais le désiré *plank-road* n'apparaissait pas. J'étais à bout de forces. Patauger dans la boue depuis le matin, enjamber, pour l'éviter, les hautes haies américaines, pendant toute une matinée, il y a de quoi réduire l'homme le plus fort. Je me reposai quelques instants, repris courage, et au bout de quelques pas je me trouvai sur le bienheureux *plank-road*, que les arbres et les broussailles avaient dérobé à ma vue. Je m'élançai avec vigueur sur cette route commode; le contentement me donnait des ailes. A deux heures je me trouvais à Righttown, village yankie, où je pris la poste. Mais quelle voiture de poste! pour en avoir une idée exacte, figurez-vous une de ces carrioles de marchands d'écuelles, recouverte d'une toile. On n'y jouit pas d'une grande sécurité; on risque à chaque instant de rouler dans la rivière ou au fond d'un ravin; les planches s'affaissent sous les pieds des chevaux ou manquent entièrement; ceux-ci s'y abattent. Il était neuf heures du soir lorsque je descendis au *post-office* de Green-Bay. Des gentlemen yankies y étaient réunis. Mon arrivée au milieu d'eux fit l'effet d'une bombe. Tout ahuris, ils étaient à se demander si je tombais des nues ou si je sortais du noir tartare. Un brave Allemand me conduisit auprès de M. Schmedding, le missionnaire de l'église allemande-hollandaise. J'y trouvai trois autres confrères : M. Débeck, un

Hongrois, stationné dans le sud de l'Etat; M. Fusseder, un Autrichien, qui a soin de la mission d'Oskosch, sur le lac des Puants, et M. Peiffer, du Luxembourg, établi à la Petite-Chute, dont nous allons parler. Ces messieurs parlent les quatre langues en usage parmi les colons de ces contrées : l'anglais, le français, l'allemand, le hollandais. Que je passai une nuit délicieuse après une journée de telles fatigues ! Je dus prêcher trois fois le lendemain. J'avais prêché déjà souvent, mais jamais je n'avais rencontré un auditoire aussi attentif; pas un mouvement de la tête et même des yeux, pas un changement de position durant toute la prédication. Peut-on s'en étonner ? Ces braves gens n'avaient jamais vu de missionnaires en costume religieux.

Green-Bay est le chef-lieu du comté de Brown, comptant alors près de cinq mille habitants. Cette ville est située au fond de la Grande-Baie que les anciens Canadiens appelaient la Baie des Puants, c'est-à-dire, des Indiens Winebagos, les anciens habitants de cette contrée. Les Folles-Avoines nomment cette ville Poschewekit, c'est-à-dire, au fond de la Baie et à l'embouchure de la rivière. L'origine de cette ville remonte au temps où les premiers Canadiens et missionnaires Récollets et Jésuites apparurent dans cette contrée. La position en a fait de tout temps le rendez-vous général des tribus indiennes. La plus ancienne des habitations de construction plus récente, 1818, est celle du juge Arnd, qui y ouvrit la première auberge du Wisconsin. Dans un récit de voyage, un touriste Yankie considère cette ville comme déjà antique. On y découvre à chaque pas les traces qu'y ont laissées les premiers missionnaires. On a trouvé dans les environs une petite statue du Sauveur et une autre de la sainte Vierge. Il se trouve à l'église franco-anglaise un ostensor, portant le millésime de 1661, donné par un Canadien à la mission des Puants, qui se trouvait alors à Des-Pères, non loin de là, et que les Yankies prononcent *Dépire*. Son vrai nom est « Rapide Des-Pères, » parce que les premiers missionnaires y avaient établi leur résidence, et que la rivière des Renards, y forme un rapide. *Kepoh-Kung* en est le nom indien (obstruction de la rivière).

Vis-à-vis de la ville, sur l'autre bord de la rivière, se trouve Howard, village de mille âmes, avec un fort qui n'a pas vu de garnison depuis tantôt cinquante ans. Il tombe en ruines. Le village possède un chantier, où se construisent des vaisseaux d'assez

vastes dimensions; deux de ces bâtiments voguent aujourd'hui sur l'Océan. Il s'y fait un grand commerce en bardeaux.

Mais il est temps de quitter Green-bay. Je prends le chemin du retour en compagnie des trois missionnaires. Je monte un char avec MM. Fusséder et Peiffer. M. Débeck nous suit à cheval. Nous suivons la route en planches, en passant par Dèpère, jusqu'à Rightown, où nous traversons la rivière sur un radeau avec char et chevaux. Un incident assez peu agréable pour l'un de nous avait marqué notre voyage jusqu'ici. Une interruption assez considérable du *planch-road*, remplacé par des fondrières, dont quelques-unes étaient des mares profondes, nous avaient forcés, M. Peiffer et moi, de descendre de char. Nous vîmes tout à coup M. Fusséder, qui était resté sur la voiture, s'abimer dans l'une de ces mares, et en émerger au bout de quelques secondes, couvert de fange. Nous arrivâmes vers le soir à *Little-Chute*, résidence de M. Peiffer, où nous passâmes la nuit, charmant village, pittoresquement situé sur une hauteur qui domine le *Fox-River*. Quelle est belle cette rivière, surtout vue de cette hauteur ! Belle à cause des souvenirs que la vue de ces eaux profondes évoque ! Que de fois les canots des Indiens l'ont sillonnée ! que de fois elle a vu les anciens missionnaires descendre et remonter son cours ! Ses rives escarpées, parsemées de bouquets d'arbres et de roches, m'ont rappelé ma chère Sarine. Cette rivière avait alors un service de bateaux à vapeur entre le lac des Puants et Green-Bay. Les nombreux rapides étaient évités au moyen de canaux et d'écluses au nombre de dix-huit. Le village ou mission de Little-Chute s'appelle en indien *Okonomescha* (*petite digue du Castor*), tandis que la Grande-Chute, non loin de là, se nomme *Okoméné*. L'église est en bois, formant la croix latine, et très ancienne. C'est peut être la plus vieille construction du Wisconsin. Elle date de 1765, et a été agrandie depuis; on y lit cette inscription :

*Mid solitary woods and unex (plored region)
Had pastor Van dem Broeck established here religion,
The verge he planted in the vineyard of the Lord,
Pushed branches, leaves, and fruits of Jesus' holy word.
Strangers, assembled here from near and distant clime,
Be grateful to him now and in all future time.*

Cette mission a compté parmi ses membres de nombreux Indiens de la tribu des Folles-Avoines pendant de longues années. Elle est composée aujourd'hui de Belges, de Hollandais, d'Irlandais et d'Allemands. Le jour de la Fête-Dieu, un sermon est prêché à chacun des reposoirs dans la langue de l'une de ces nationalités. Des chanoines hollandais de l'Ordre de la Sainte-Croix s'étaient établis dans ces lieux, il y a quelques temps, mais ils les ont quittés pour aller se fixer près de Green-Bay.

Le lendemain matin, nous prîmes, M. Fusséder et moi, la route d'Oskosh, où je devais lui prêter l'assistance de mon ministère pour le dimanche des Rameaux. Nous traversâmes Appletown, petite ville de création moderne et ayant son université fréquentée par les jeunes gens des deux sexes. J'en parcourus le programme; l'un des règlements défend d'y *chiquer* ! Le bâtiment de l'université est un édifice majestueux, surmonté d'une coupole. Il paraît à Appletown un journal anglais. Ce petit endroit compte six ministres méthodistes. Nous gagnâmes de là Ménasha, nouvelle ville située sur la rive nord du lac Winnébago, par la route la plus affreuse que j'aie parcourue de ma vie. Des deux côtés du chemin, l'œil ne rencontre que broussailles et marais à l'aspect le plus mélancolique. Menasha est un grand entrepôt de commerce de bois. Nous nous arrêtâmes à Neenah, petite ville sur le lac, à deux milles de Ménasha. Près de là un Irlandais que nous rencontrâmes et qui me regardait avec étonnement, s'approcha de mon compagnon qu'il connaissait, et lui demanda, à voix basse, s'il ne conduisait pas un fou puisque j'étais sans chapeau. De Neenah à Oskosh, la route n'était presque plus carrossable. Force fut à M. Fusséder de dételer et de monter à cheval. Il me procura une petite voiture, attelée de deux petits ponnies indiens, d'un feu incroyable, qui m'emportèrent malgré la boue, comme un trait. Nous étions à Oskosh à l'entrée de la nuit. Le missionnaire m'avait fait entrer chez lui pendant qu'il détela. La gouvernante, qui n'était pas prévenue de notre arrivée, entra dans la pièce où je me trouvais, et me prenant, à cause de l'obscurité, pour un Indien qui s'était introduit furtivement, s'enfuit épouvantée en jetant les hauts cris. Ayant rempli ma tâche à Oskosh, je pris le vapeur qui m'amena à Fond-du-Lac, d'où je regagnai tranquillement ma solitude du Calvaire.

Oskosh vient de naître. Cette ville porte le nom du chef de la

tribu des Folles-Avoines, mort le 28 août 1858 à Keshena, où cette tribu réside aujourd'hui. Le chef a joué un certain rôle dans l'histoire de ces contrées. Admirablement située sur le lac Winnebago à l'embouchure d'une rivière, qui la met en communication avec le lac Pohégan et le fleuve du Loup, cette ville a devant elle un avenir prospère; elle compte déjà deux mille âmes, plusieurs temples, deux églises catholiques et un journal anglais. Les maisons, toutes en bois, sont construites dans tous les styles possibles. Je rencontrai dans les rues quelques Indiens, qui avaient le visage peint en diverses couleurs. Ils me saluèrent gracieusement en me disant *Bojo*, mot qui vient de *bonjour*, qu'ils ont hérité des Canadiens.

Le poids des dettes que nous avait fait contracter la bâtisse du couvent pesait horriblement sur nous; il fallait s'en débarrasser. Nous envoyâmes au mois d'avril deux jeunes Pères quêter dans le Bas-Canada dont la générosité ne le cède en rien à celle de la mère patrie. Mais aussi fallait-il y paraître dans le costume religieux, si propre à réveiller les sympathies et les glorieux souvenirs qu'y ont laissés les Récollets, les premiers missionnaires de ce pays. Entreprise périlleuse. Le lecteur vient de s'apercevoir de la profonde sensation que cause dans ces contrées la vue de notre costume religieux. Que notre père séraphique couvre de son manteau nos deux voyageurs! Leurs apparitions dans ce vaste territoire de l'Amérique du Nord sera un événement, non pas seulement dans les Annales de l'Ordre, mais encore dans l'histoire ecclésiastiques de ce pays, ce sera un pas de plus fait sur le terrain de la liberté religieuse, un essai tout à l'avantage des Ordres religieux et de leur libre développement. Et Dieu a béni ce voyage. Nos deux frères ont rencontré au Canada l'accueil le plus hospitalier. L'un d'eux a pu, grâce à un peu de français qu'il savait, s'adresser dans les églises de Montréal et de Québec à de nombreux auditoires, dans le cœur desquels ils ont trouvé le plus sympathique écho; il aurait bien pu dire avec le père Ventura. « En me trouvant catholique, vous me trouverez assez français. » Toutes les bourses se sont déliées; les dames, au défaut de monnaie, ont déposé dans l'escarcelle des Pères leurs bagues et leur pendants d'oreilles. Ils nous sont revenus apportant ce qui pouvait nous alléger au moins de ce qu'il y avait de plus lourd dans le poids qui nous écrasait. *Euntes ibant et flebant..... venient cum exultatione, portantes manipulos suos.*

L'apparition de deux frocs à Montréal avait remué la bile d'une de ces feuilles protestantes que les Anglais appellent *bigoted*. De là une polémique engagée entre ce journal et une feuille catholique anglaise, qui prit la défense de nos deux confrères et qui terminait l'un de ses articles par ces lignes : « L'habit de ces hommes n'est-il pas la condamnation de ce matérialisme honteux qui nous envahit; ne fait-il pas retentir à nos oreilles la voix de celui qui, revêtu de poils de chameau et ceint d'une rude ceinture, somrait au fond de son désert les hommes qui venaient à lui de faire pénitence? — Grâce à Dieu, ils nous ont laissé une preuve que, dans cette partie du monde où l'on adore le dieu *Dollar*, il se trouve encore des hommes qui, bravant les adorateurs du veau d'or, se font un glorieux titre de leur pauvreté volontaire. Ou le soldat a-t-il honte des décorations qui brillent sur sa poitrine, rougit-il de porter la médaille de notre reine Victoire? Ainsi ces deux religieux ne craignent-ils point de porter, le front haut, la livrée du Christ. »

Que je voudrais avoir le pinceau de Chateaubriand, de Walsh, ou de Staudenmayer, pour offrir ici au lecteur le tableau des processions des Rogations que nous venons de célébrer! Rien de plus poétique! La procession serpente à travers les bois qui encerclent, notre colline du Calvaire. Qu'il est touchant de voir s'avancer cette foule de fidèles, chantant les louanges du Seigneur, dans ce temple de la nature, sous la voûte azurée, que semblent soutenir comme autant de majestueuses colonnes, les chênes altiers, foulant aux pieds ce riche tapis vert émaillé de fleurs! La bannière au champ rouge, comme elle se détache gracieusement avec sa croix blanche du fond sombre du feuillage, les vertes tentures de ce temple. La longue file des femmes à la coiffure éclatante de blancheur retombant sur leurs épaules, vous fait croire au passage d'une troupe de religieuses traversant les sombres allées d'un long cloître. Et qui ne se sentirait pas profondément ému en entendant ces collines boisées du Wisconsin retentir des chants sacrés qui se faisaient entendre jadis sur les coteaux enchanteurs que baignent les flots du Rhin? Et nous, prêtres, que nous sommes fiers d'envoyer aux échos du Grand-Ouest les noms glorieux de ces saints qui ont ouvert au sol du vieux monde ces sillons arrosés de leurs sueurs et de leur sang, d'où a germé la moisson de gloire qu'ils recueillent aujourd'hui au plus haut des cieux! Ici encore nous

rencontrons une nouvelle preuve de la variété et de l'abondance des consolations que l'Eglise offre à tous ceux qui souffrent et qui savent les lui demander. Elle fait goûter ici à nos pauvres exilés ces joies religieuses éprouvées autrefois sur le sol natal, et, en les associant à ces fêtes célébrées sous un nouveau ciel, elle ôte à leur exil sa plus grande amertume.

Qui de nos lecteurs n'a pas plus d'une fois frémi au récit de ces catastrophes aux proportions colossales et effrayantes dont la nouvelle nous arrive si souvent de l'autre côté de l'Océan? Je traduis ici une lettre que nous écrit en date du 17 juin la Supérieure générale des pauvres Sœurs des écoles de Milwaukee, Rde Sœur Caroline, venant d'être le témoin d'un de ces terribles malheurs qui a frappé M. Urbanech, l'aumônier de la Maison-Mère; le missionnaire accompagnait la Supérieure dans un voyage à la Nouvelle-Orléans.

« Le 9 juin nous nous embarquâmes, pour revenir, sur le grand steamer *Pensylvania*. J'emmenais avec moi une fille de seize ans. Je rencontrai à bord une Sœur de charité accompagnée également d'une jeune fille. M. l'aumônier y trouva, de son côté, un agréable compagnon de voyage dans la personne d'un Lazariste, M. Delacroix. Notre vapeur, lourdement chargé, n'avancait que difficilement. Nous étions tous gais et dispos et personne ne prévoyait un malheur. Le 13 juin à cinq heures du matin, c'était un dimanche et la fête de saint Antoine, je venais de quitter ma couchette et de m'habiller, lorsqu'une épouvantable explosion retentit et ouvrit avec violence toutes les portes des cabines. Je m'élançai pour en connaître la cause. La chaudière à vapeur avait sauté. Je me précipitai du côté où se trouvait la cabine de M. Urbanech. Il n'en restait plus une trace. Elle avait été lancée avec d'autres dans les airs; le tiers du bâtiment avait sauté avec les passagers qui s'y trouvaient et qui, mis en pièce ou vivant encore, retombaient dans le brasier qui avait éclaté à bord, ou dans les flots du Mississipi. Je restai pétrifiée en présence d'un tel malheur. Le feu qui commençait à crépiter sous mes pieds, me rappela à moi-même et me fit songer à ma propre sûreté. Un brave nègre me munit d'un appareil de sauvetage, m'apprit en deux mots à m'en servir pour me soutenir sur l'eau, en attendant un canot de sauvetage, et il me laissa descendre dans le fleuve au moyen d'une corde. ¹ Je fus

¹ Cette descente au moyen d'une corde, opérée au milieu des angoisses

bientôt recueillie dans une barque, mais elle se trouvait si rapprochée de la mer de feu qui dévorait le vapeur, que nous risquions d'en être enveloppés nous-mêmes. Je ne pensais plus qu'à mourir; je n'étais plus capable d'aucune autre pensée, et j'avais déjà fait la recommandation de mon âme à Dieu, tout en lui recommandant aussi toutes mes Sœurs. Dieu voulut m'épargner et je gagnai heureusement le rivage. Des 500 passagers que nous étions, 160 seulement furent sauvés. Dans ce dernier nombre se trouvait la Sœur de charité et les deux jeunes filles. Quant à Urbanek. Malgré mes perquisitions je ne trouvai plus rien de lui. C'était justement le jour de la fête de son saint patron; et c'était à l'heure où toutes nos Sœurs priaient et offraient la communion pour lui, que le malheur arriva. »

J'ai fait le récit d'un voyage dans le Nord; je veux tracer ici celui d'une course apostolique que je viens de faire vers les rivages du grand Michigan.

Le missionnaire attaché à la maison de Shéboïgan m'avait prié de venir célébrer avec lui la fête de sainte Marie-Madeleine, patronne de la mission. Je fis une partie de la route à pied à travers le bush, et gagnai le *plank-road* qui conduit de Fond-du-Lac au Grand-Lac. A moitié chemin, je trouvai le missionnaire venu en voiture à ma rencontre. Je m'en félicitai, car la chaleur me faisait beaucoup souffrir. A Green-bush nous descendîmes prendre un rafraichissement. A l'instant tous les Yankies du lieu de se réunir dans la taverne où nous nous trouvions, pour me considérer de très près, sans cesser cependant un instant d'être convenables. Nous passâmes, non loin de là, près d'un endroit où un *camp-meeting* méthodiste venait d'être célébré durant plusieurs jours. Une douzaine de prédicants s'y étaient donné rendez-vous, et, hurlant la parole de Dieu le jour et la nuit, ils avaient sommé tous les passants, catholiques ou non, de se convertir. Les convulsions et les contorsions qui selon eux signalent la venue de l'Esprit-Saint, n'y avaient pas fait défaut.

Mais laissons ces scènes qui écœurent. — Non loin de la mis-

d'une mort presque certaine, fit sur son système nerveux une telle impression que longtemps après, ses mains se crispaient encore comme pour serrer cette corde et qu'elle avait besoin de tenir quelque objet dans ses mains pour satisfaire ce jeu de nerfs.

sion où nous nous rendons, nous traversons sur un pont à plan incliné la rivière Shéboïgan, assez profonde pour que les vapeurs y puissent circuler. Près de là, assis sur un coteau, se trouve le village de Shéboïgan-Falls. Le mot Shéboïgan est dérivé de *Shaw-pa-wau-a-gun*, qui en langue Folle-Avoine signifie passage, détroit; — *Shapowoïkoning* dans celle des Courtes-Oreilles. — Shéboïgan est une petite ville nouvelle, comme ses sœurs du Wisconsin. L'église catholique est en bois, et des Sœurs du B. Pierre Fourrier y tiennent école. La fête fut célébrée au milieu d'une grande affluence de fidèles. J'y rencontrai un missionnaire Suisse de Glaris, un M. Stuky, ainsi que mon ami M. Daël. Je fis dans l'après-midi une excursion vers le phare, qui est construit au-dessus d'un mamelon qui commande le lac à une hauteur de cinquante pieds. Rien de plus beau que la vue de ce lac, immense nappe d'eau, dont la surface si bleue me rappelle les lacs de la Suisse! Je montai jusqu'au sommet du phare; mais arrivé au foyer, je dus y prendre un véritable bain de vapeur, tant la chaleur y était intense. L'appareil et ses accessoires sont de fabrication française. Le Yankie préposé à ce phare, me pria d'inscrire mon nom dans le registre des visiteurs; mon apparition avait été pour lui un évènement et, ainsi que je l'appris plus tard, il s'empressa d'aller s'enquérir en ville de ce que je pouvais être. « Hé! lui répondit un catholique, pour se moquer de lui, vous vous étonnez de ce qu'il ne porte pas de chapeau, mais ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il portait des cornes? » Et notre brave Yankie de croire qu'il avait eu la visite d'un de ces moines cornus du vieux Continent dont il avait entendu parler. Heureusement que son phare est mieux éclairé que sa tête, autrement les vaisseaux trouveraient difficilement Shéboïgan pendant la nuit.

Je pris le chemin du retour en compagnie de M. Daël. Vers midi, nous nous arrêtâmes à Green-Bush pour y dîner dans une espèce d'hôtel tenu par un Yankie. Les *ladies* de la maison, pour qui mon costume était une énigme, entrouvraient à chaque instant la porte de la salle à manger pour satisfaire leur curiosité. Je ne sais pas si le résultat de leurs observations fut un : *that's a fashionable gentleman*. Le maître d'hôtel, apprenant que j'étais un *clergyman* catholique du voisinage, m'invita à venir bâtir une église de ma *dénomination* à Green-Bush, et désigna même le terrain qui pourrait être assigné à cette fin. Les Yankies contribuent en général de

toutes leurs forces à l'établissement des stations catholiques en vue d'y attirer le flot d'émigration et de rendre ainsi prospères les lieux où ils se sont établis les premiers.

Nous voici en plein été. Que le jour est admirable de splendeur et de transparence ! Si en hiver la rigueur du froid ferait croire que les géographes se sont trompés en déterminant notre degré de latitude, l'été nous donnerait lieu de croire que l'erreur est encore plus grande, et que nous sommes sous la zone torride. — Que magnifique est la nuit, en été surtout, quand elle est éclairée par la lune en son plein ! Je renonce à la décrire. Mais afin que le lecteur jouisse en quelque sorte de la beauté de ces nuits américaines, je mets ici sous ses yeux le ravissant tableau qu'en a laissé Chateaubriand. J'ai lu quelque part que l'illustre écrivain n'a jamais vu le ciel du Nouveau-Monde, ce que je ne crois pas ; s'il ne l'a pas vu, il le décrit du moins comme s'il l'avait vu.

« C'était une de ces nuits américaines que le pinceau de l'homme ne rendra jamais, et dont je me suis rappelé plus d'une fois le souvenir avec délices.

« La lune était au plus haut point du ciel ; on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couvertes de neige ; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les vides parallèles tracés comme par le flux et le reflux régulier de la mer ; une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands blancs d'une ouatte éblouissante de blancheur, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante ; le jour cérulien et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et, descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous les fourrés de chênes saules et d'arbres à sucre, et repassant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban

de moire et d'azur, semé de crachats de diamants et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons, où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux, dispersés, ça et là dans la savanne, tantôt selon les caprices des brises se confondaient avec le sol en s'enveloppant de pâles gazes, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte. »

Nous avons célébré ici, c'était la première fois, la fête de la Portioncule. L'affluence extraordinaire des fidèles m'a été une nouvelle preuve de ce qu'il y a de divin dans l'origine et la durée de cette solennité. Nos colons en entendaient parler pour la première fois, et les voilà accourant en foule au sommet de notre colline. Tout ce qui est divin frappe le cœur de l'homme et s'en empare avant qu'il ait pu s'en rendre compte, comme le rayon solaire éclaire l'œil, sans que celui qui voit, se soit rendu compte et du rayon qui l'éclaire et de son œil qui voit. Mais peut-être que l'un ou l'autre de mes lecteurs ne sait pas ce qu'est la fête de la Portioncule, ou le jour des Pardons, comme le peuple l'appelle. L'auteur de la vie de saint François d'Assise, le père Léopold de Chérancé, va le lui dire pour moi :

« C'était au mois d'octobre 1221, par une de ces tièdes nuits d'automne, qu'on ne trouve que sous le ciel de l'Ombrie : le saint patriarche (François) s'était retiré dans l'enfoncement d'une grotte à une cinquantaine de pas de la Portioncule ¹, un peu à l'Orient. Il tenait son crucifix entre les mains ; une tête de mort gisait à ses pieds. Au moment où tout perdu en Dieu il priait avec l'ardeur d'un séraphin pour la conversion des pauvres pécheurs, il entendit comme la voix d'un ange qui lui criait : « François, à la chapelle, à la chapelle ! » Aussitôt il se lève et vole à Notre-Dame-des-Anges, où le spectacle le plus inouï vint frapper ses yeux. Sur

¹ C'est le nom d'une chapelle qu'il avait réparée et qui était dédiée à Notre-Dame des Anges. Elle était ainsi appelée parce qu'elle s'élevait sur une parcelle du terrain qui appartenait aux Bénédictins du mont Soubase.

l'autel, au-dessus du tabernacle, au sein d'une clarté surhumaine, se tenait le Verbe fait chair, tout resplendissant de gloire. A sa droite était Marie, sa très glorieuse Mère, et tout autour une multitude d'esprits célestes..... Notre Saint, tout transporté de joie, se prosterna la face contre terre et il adora avec les anges. « François, lui dit le Fils de Dieu : je sais le zèle avec lequel toi et tes frères, vous procurez le salut des âmes. En récompense demande-moi pour elles et pour l'honneur de mon nom telle grâce qu'il te plaira, et je te l'accorderai. » Enhardi par une telle bonté le saint patriarche lui adressa cette confiante supplication : « Dieu trois fois Saint, puisque j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi qui ne suis que cendre et poussière et le plus misérable des pécheurs, je vous conjure avec tout le respect dont je suis capable, de daigner accorder à vos fidèles cette grâce insigne, que tous ceux qui confessés et contrits, visitent cette église, y reçoivent l'indulgence plénière et le pardon de tous leurs péchés. » — François, lui dit Jésus, — ce que tu demandes là est grand ; mais tu obtiendras des faveurs plus grandes encore. Je t'accorde l'indulgence que tu sollicites, mais à la condition toutefois qu'elle sera confirmée et ratifiée par mon Vicaire à qui seul j'ai donné plein pouvoir de lier et de délier ici-bas. » A ces mots la vision s'évanouit.....

« Dès le point du jour François partit avec le frère Masseo pour Pérouse, où se trouvait le Pape Honorius III : « Très Saint-Père, lui dit-il, avec sa charmante simplicité : j'ai réparé il y a quelques années une petite église de vos domaines, qui est dédiée à la Mère de Dieu, et je supplie Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse indulgence, sans obligation d'aumône. »

« — J'y consens, répondit le Souverain-Pontife ; mais dis-moi le nombre d'années que tu requiers pour ce pardon. » — « Saint-Père, qu'il plaise à votre Sainteté de m'octroyer non des années, mais des âmes. » — « Tu veux des âmes, et comment ? »

« — Je désire, si Votre Sainteté l'agrée, que tous ceux qui repentants et absouts, entreront dans l'église de Notre-Dame des Anges reçoivent l'entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre. » — « François, ce que tu demandes là est grand et tout à fait inusité en cour de Rome. » — « Aussi, Très Saint-Père, ne vous le demandé-je point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. »

« Alors le Souverain-Pontife répéta par trois fois : « Au nom

du Seigneur, il nous plait que tu aies cette indulgence. » Sur l'observation de quelques cardinaux qu'une telle faveur nuirait aux pèlerinages de Rome et de Jérusalem, Honorius répliqua :

« Nous ne pouvons révoquer ce que nous avons librement concédé; nous pouvons seulement en déterminer la durée. » Puis, se tournant vers François, il ajouta : « Nous voulons que cette indulgence soit valable pendant la durée d'un jour naturel, depuis les premières vêpres jusqu'aux vêpres du jour suivant. »

« Cependant le jour du grand Pardon n'était pas encore fixé. Dans une autre vision, François, ayant supplié le Seigneur de déterminer le jour de l'indulgence, le divin Sauveur lui dit : « Je veux que ce soit le jour où je brisai les liens de Pierre, le prince de mes apôtres, depuis les premières vêpres jusqu'au soir du lendemain. Va trouver de nouveau celui qui est mon vicaire sur la terre, afin qu'il publie cette indulgence, ma grâce fera le reste. » Le Pape Honorius accueillit favorablement la requête de François. Ses successeurs ont solennellement confirmé cette indulgence, et l'ont étendue à toutes les églises des trois Ordres de Saint-François.

« Tel est l'historique, ajoutons-nous encore avec le père Léopold, de cette célèbre indulgence de la Portioncule, que les peuples ont nommée le grand Pardon d'Assise. Comment la révoquer en doute, lorsqu'elle est affirmée par un saint tel que François, par des témoins intègres, comme le frère Masseo de Marignan, par des historiens aussi consciencieux, aussi éclairés que Bernard de Besse, et saint Antonin, archevêque de Florence ? Et ne peut-on pas dire avec ce dernier, que les sacrées stigmates imprimées un peu plus tard sur la chair du bienheureux, sont comme une bulle du Pontife éternel, qui autorisa et l'Ordre de la Pénitence et le grand Pardon d'Assise. »

Et voilà pourquoi dans le Nouveau-Monde, la foule de nos fidèles s'est ébranlée, et s'est senti attirée vers notre Calvaire, comme mue par une force divine, ainsi que dans la vieille Europe on voit les multitudes des fidèles s'acheminer en rangs serrés vers les sanctuaires des Franciscains en ce beau jour du 2 août.

Ici encore le récit d'une autre fête que nous avons célébrée sur notre chère montagne, celle de l'Exaltation de la Sainte-Croix, fête titulaire de notre église rustique. Cette église étant si étroite, surtout en ce jour, où les habitants des colonies voisines viennent assister à nos solennités, le service divin fut célébré en plein air,

au pied de la croix gigantesque dressée à l'occasion de la mission prêchée par le célèbre père Wenninger. Notre autel brillait par sa simplicité : des guirlandes, des pins en faisaient tout le décor, encadrant au-dessus de la table-sainte de l'autel un tableau représentant le bienheureux Ange d'Acario, notre confrère, illustre missionnaire d'Italie. Du sein de la gloire, il a sans doute jeté un regard de complaisance sur cette multitude de fidèles prosternés au pied de son image, au milieu de ces forêts vierges qu'éclaire le ciel du Nouveau-Monde, si loin des contrées qu'il avait évangélisées ; et qu'elle était bien choisie la place qu'on lui avait réservée là au pied de cette immense croix de mission, puisque trois croix lumineuses avaient brillé au firmament un jour qu'à la fin d'une mission, il procédait à l'érection du signe de la Rédemption.

Nous sortîmes processionnellement de notre église en tronc. La croix et la bannière de la mission ouvraient la marche, le cortège n'était pas long ; quelques acolytes, le Frère Vincent, figurant comme maître des cérémonies, et à qui sa longue barbe flottante donnait la prestance d'un évêque des anciens jours, le missionnaire de Fond-du-Lac, portant le Très Saint-Sacrement, accompagné des deux diacres. Le prédicateur, jeune missionnaire d'une colonie voisine, et moi, nous fermions la marche. Le prédicateur prit pour sujet les trois croix du Calvaire ; le sacrifice fut célébré et la bénédiction donnée au milieu des chants religieux et de la mousquetterie de nos chasseurs de cerfs. Puis chacun rentra dans son *log house*, enchanté de cette belle fête de campagne.

Je ne veux pas clore mon journal de cette année sans entretenir le lecteur d'un saint confrère qui est venu terminer le cours de sa vie sur les rives du lac Ontario. Né à Lavagna, près de Gènes, de parents aussi distingués par leur piété que par leur position sociale, sa jeunesse fut pure. Son unique délassement était la musique. Il excellait dans cet art, et quelques-unes de ses compositions trouvèrent faveur auprès du public. Un rival, poussé par une basse jalousie, osa les revendiquer pour siennes. Dans cette circonstance, César Sambuccini, c'était son nom dans le siècle, donna une preuve de cette grande humilité qui devait être le caractère principal de la sainteté du P. Louis. Si dans un premier élan de l'amour-propre froissé, il chercha à faire valoir ses droits, il en revint bien vite, et alla jusqu'à demander pardon à celui qui l'avait lésé. Ayant

obtenu par l'intercession de Notre-Dame la guérison d'un bras dont les médecins avaient jugé l'amputation nécessaire, il se présenta aux PP. Capucins pour être reçu à titre de Frère convers dans leur Ordre, afin d'accomplir le vœu qu'il en avait fait. On l'admit, mais parmi les novices clercs. Il pratiqua dans son nouveau genre de vie la mortification, l'humilité, l'obéissance à un haut degré de perfection, et, n'écoulant que son zèle, il conçut le projet d'implanter son Ordre au cœur même de l'Angleterre, afin d'opposer aux excès du luxe, de l'orgueil et de la chair l'exemple de l'humilité, de la pauvreté et de la mortification évangélique. Il commença par élever la chapelle de Pekam, à Londres, qui restera un monument durable de son zèle apostolique. Il avait obtenu du Saint-Père l'autorisation de quêter. Quelques semaines lui suffirent pour recueillir une somme considérable en France où il comptait de nombreux admirateurs. Lord Fielding ayant offert à son Ordre un couvent, il s'y retira avec ses confrères. Ayant été désigné pour la mission de Bombay, il se mit en route, mais une forte fièvre l'arrêta à Malte. Guéri, il reçut un contre-ordre, et il fut envoyé dans le Haut-Canada, où il est mort le 17 mars de cette année. Il faudrait une grande page de l'histoire de l'Eglise dans ce pays pour décrire tout le bien qu'il y a fait. Son évêque Mgr Charbonnel, aujourd'hui membre de notre Ordre en France, déclara un jour qu'il préférerait déposer sa mitre et sa crosse que de se passer des services du bon P. Louis.

Je traduis les quelques lignes suivantes d'une correspondance du *Register*, journal du Haut-Canada. « J'ai à vous à vous annoncer la cruelle nouvelle de la mort de notre cher et si bon P. Louis. Il est mort après une courte maladie qu'il a supportée avec une patience admirable et une entière résignation à la volonté de Dieu qu'il a si bien servi trente-deux ans durant. Vous auriez peine à croire combien vive a été la part que notre population a prise à ce triste événement et combien grande est la désolation de la Congrégation de Sainte-Marie. Jamais à Foronto la mort d'un homme n'avait causé des regrets aussi unanimes. Le P. Louis est décédé la veille de la fête de saint Patrice. Bravant les rigueurs de nos hivers canadiens, il vivait strictement d'après la teneur de sa règle; il est mort, comme le saint fondateur de son Ordre, serrant dans ses mains l'image du divin Crucifié. Qu'ardents étaient ses désirs d'aller à son Dieu, mais en même temps que ne faisait-il pas pour

notre salut! Ses dernières paroles ont été encore l'expression de son amour dévoué pour sa Congrégation. — Sa dépouille mortelle est restée exposée trois jours à la cathédrale, non pas entourée de tout l'étalage des pompes funèbres, mais au milieu de cette simplicité qui sied si bien à la sépulture d'un pauvre Frère capucin. Au jour de ses funérailles le concours des fidèles fut immense; chacun avait voulu venir dire un dernier adieu à *poor Father Louis.* »

CHAPITRE IV

Notices.

M'étant proposé de transcrire à la fin de mon journal de chaque année quelques notes que j'ai prises, tantôt en matière d'histoire naturelle, tantôt sous le rapport ethnologique ou linguistique ou religieux, je ferai ici un peu d'histoire naturelle. Je prie le lecteur de ne pas attendre de moi un récit farci de mots consacrés par la science.

J'ai déjà parlé, en passant, du climat de ces contrées. Il est généralement sain quoique variable. Peu de maladies, ce que, peut-être, nous devons attribuer à l'âge moyen et à la santé même de nos colons. L'Europe envoie en Amérique sa jeunesse, ses meilleures forces. En été la chaleur est intense pendant trois à quatre mois, mais non soutenue. En hiver, nous l'avons dit, on se croirait quelquefois transporté en Sibérie. C'est à cette saison que l'on souffre le plus de la variation de l'air. Tantôt le froid reprend avec une terrible recrudescence, et tantôt l'air se radoucit subitement et devient tiède comme au printemps. Un jour la neige tombe à gros flocons, le lendemain sera un jour d'été, A une pluie fine succéderont comme souvenir d'épais brouillards qui envelopperont les forêts comme d'un immense crêpe blanc. Grâce à l'étendue de notre horizon, le lever et le coucher du soleil offrent par un temps clair, un spectacle magnifique. C'est un immense ruban empourpré qui nous encercle et qui nous ferait croire que tout s'embrace autour de nous. A peine l'aurore a-t-elle de ses doigts de rose ouvert les portes du matin, l'astre du jour surgit tout à coup derrière les forêts comme un disque enflammé. L'on se croirait en pleine mer. Le soir on le voit se précipiter tout à coup

derrière les bois comme on le voit se plonger au sein des ondes sur le vaste Océan. Chateaubriand nous a parlé des charmes d'une nuit américaine. Les astres montant vers leur zénith brillent d'un éclat plus vif qu'en Europe et leur vue suggère de grandes et fortes pensées. Infiniment plus près de nous scintillent dans les taillis de petites étoiles dansantes. Ce sont des mouches à feu qui prennent leurs ébats et semblent se réjouir en voyant leurs grandes sœurs du ciel. L'on dirait, en les voyant voltiger ainsi dans la sombre verdure, des bougies scintillantes dans les branches d'un arbre de Noël. Elles me rappellent ces vers de Castel :

D'insectes lumineux mille escadrons légers
Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers.

Mais laissons l'astre du jour monter derrière les bois et éclairer le tableau que nous voulons contempler dans chacun de ses détails. Les forêts frappent nos yeux en premier lieu. L'aspect qu'elles donnent à toute la contrée, est aussi grandiose que sauvage. Elles sont formées essentiellement de pins, de sapins et de chênes. Ces derniers sont d'espèces diverses. On y rencontre aussi des hêtres, des aunes, le *hemloc*, genre de frêne, le *hickory*, espèce de noyer, des érables à la feuille découpée comme celle de la vigne, emblème national des Canadiens, comme le trèfle est celui des Irlandais. Nous allons dire quelques mots sur la préparation du sucre qui se fait avec le suc de cette dernière espèce d'arbres. Cet arbre ressemble par sa taille et par la direction et les courbures des branches à nos plus gros pommiers. Il se trouve dans tous les Etats septentrionaux de l'Union depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'au pied des montagnes rocheuses. Nommé en botanique *acer saccharina*, nos Yankies l'appellent *mapple tree*. Ses fleurs, qui s'épanouissent en avril, sont jaunes et se groupent en forme de grappes. Son fruit, des graines verdâtres, est contenu dans une capsule ailée. Une grande partie de la population des Etats-Unis prépare son sucre avec la sève de cet arbre. Cette sève coule en grande quantité à la fin de l'hiver et les haies faites avec ce bois, répandent une odeur très agréable. Si la gelée a été forte la nuit et que la journée qui suit soit bien ensoleillée, l'écoulement est plus abondant et dans vingt-quatre heures, un seul arbre peut donner jusqu'à dix litres.

Décrivons comment ce sucre est fabriqué par les blancs, nous dirons plus tard comment les Indiens le préparent.

Dans les Etats de l'est bien plus peuplés que le nôtre, la récolte du suc d'érable est devenue, ainsi que dans le Canada, une des branches les plus considérables du commerce, de façon qu'il s'y établit des usines pour le raffiner occupant un grand nombre d'ouvriers. Nous verrons aussi que les Indiens en font un grand commerce. Ici nos *farmers* ne le préparent que pour leur propre consommation.

Avec une petite tarière on pratique à la hauteur d'un mètre une ouverture dans l'arbre, mais à peu de profondeur, le cœur du bois fournissant moins de suc, et du côté exposé au midi. On y introduit un tuyau en bois ou en métal qui amènera le précieux liquide dans des augets ou des vases placés au-dessous. Ces augets ne doivent point être faits d'un bois dont la nature pourrait communiquer au sucre quelque amertume. D'après la température la sève commencera à couler tantôt par gouttes, tantôt par un mince filet; quelquefois ce sera un courant continu. Les augets une fois remplis sont vidés dans les chaudières du bivouac sous lesquelles on entretient un feu très actif qui fait bouillir la sève sucrée; elle se change en sirop qui, passé à travers d'une couverture de laine, se transforme ou en poudre ou en une masse solide. Chose singulière quant à l'ébullition. Est-elle trop forte et le suc tend-il à déborder comme le lait, il suffit d'y jeter un peu de lard ou de beurre pour calmer le trop bouillant élément, de même qu'on a essayé à apaiser les flots irrités en répandant sur eux des tonnes d'huile. *Verbum dulce frangit iram*. La récolte de la sève dure de cinq à six semaines. Vers la fin de la saison, elle coule moins abondante, et a de la peine à se cristalliser; aussi n'en fait-on alors que de la mélasse.

J'ai lu quelque part qu'en Bohême, un prince d'Auenberg, dont les aïeux avaient fait planter des forêts d'érables, récoltait de six à sept mille quintaux de sucre par an, provenant de ses forêts. Je veux ajouter à ces quelques notices sur l'érable les lignes suivantes que je transcris des *Etrennes Helvétiques*, an 1808, dont le contenu est propre à intéresser mes lecteurs de la Suisse française.

« J.-J. Dufour, de Montreux, à son retour d'Amérique, où pendant plusieurs années il a préparé des quintaux de sucre d'érable, a transporté ce procédé dans son pays. Au mois d'avril dernier, il est allé s'établir pour quelques jours au hameau d'Aillères, situé

derrière Jaman, dans la Gruyère fribourgeoise; il a trouvé là plusieurs érables; il les a percés, il en a recueilli la liqueur, il l'a fait cuire, évaporer, coaguler et pour résultat de cet essai, il a obtenu quatre livres d'un sucre aussi doux que celui des cannes, d'un grain beau, fin et luisant, qui se dissout dans le liquide, sans laisser ni dépôt, ni sédiment, et auquel il ne manque que d'être *raffiné* pour valoir le sucre des Iles. Il a fait toutes ces opérations en public, devant plusieurs témoins qui se proposent de l'imiter, surtout du côté de Schwarzenbourg et de Planfayon où les érables sont très gros et très communs. Cette espèce d'arbres réussit au mieux dans les vallées des Alpes, croît assez vite et se multiplie soit de graine soit de bouture. Ses pieds qui sont percés pour en tirer la liqueur, ne périssent point quand on ne les épuise pas; ils n'en deviennent même que plus beaux... Cet arbre est appelé : *Acer pseudoplatanus*. Les Allemands l'appellent : *Grosse Ahorn*.

Occupons-nous maintenant des habitants de nos forêts. Des écureuils de quatre espèces diverses y exécutent leurs gracieuses voltiges : l'écureuil rouge, le gris, le noir et le suisse, dont nous avons déjà parlé. Mais n'oublions pas une cinquième espèce : l'écureuil volant appelé ainsi à cause d'une membrane qui s'étend de chaque côté d'une patte de devant à celle de derrière, et qui, lorsqu'il s'élançe, lui permet, en le soutenant dans l'air, de sauter d'un arbre à l'autre à une grande distance ¹. Les écureuils sont très nombreux dans tous les Etats de l'Union. En voici une preuve : Il y a une dizaine de jours, — raconte le *Saint-Louis Express*, 28 septembre 1857, — une immense colonne d'écureuils gris, qui se comptait par centaines de milliers d'individus, a couvert tout à coup les rives et les eaux du Merrimac, qu'elle traversa en laissant derrière elle des cadavres sans nombre. Elle gagna ensuite le Mississipi, sur lequel cette armée empanachée se laissa aller à la dérive jusqu'au cap Girardeau, où elle prit terre. Les gens étaient accourus pour les tuer par myriades. Terrains, arbres, arbustes, taillis étaient tapissés de ces rongeurs. Il semblait que toute la contrée s'était habillée de gris. A l'entrée de la nuit toute trace de cette armée d'invasion avait disparu.

Il se rencontre dans nos forêts, outre le chat puant, une autre

¹ J'ai eu l'honneur d'offrir à feu M. le comte Philippe de Diesbach une de ces gentilles bêtes, empaillée par une Indienne.

espèce de chat sauvage, nommé *racoon*, à la queue bouffante et rayée en largeur de bandes noires et jaunes. Sa fourrure sert à confectionner de chauds manteaux d'hiver. Sa chair est bonne, mais sent l'huile. Cet animal, qui cause de grands ravages dans les plantations de maïs, est rusé et fourbe comme tous les gens de sa famille. Brikell, dans son histoire de la Caroline, raconte des racoons le trait suivant : « Cette bête est très friande d'écrevisses. Pour les pêcher, elle laisse plonger sa queue dans l'eau aux endroits qui en abondent; dès qu'elle s'y sent pincée par l'un de ces crustacés, elle vire soudainement et vivement de bord, amenant ainsi à terre la proie convoitée, qu'elle mange à son aise sans crainte d'en être pincée. »

Les blaireaux paresseux habitent aussi nos parages en grand nombre. Comme l'ours à Berne, le blaireau figure dans les armoiries du Wisconsin. Pour un pays qui est fier de sa devise *semper excelsior et go ahead*, cet animal a été bien mal choisi comme emblème.

Les cerfs et les chevreuils qui peuplaient cette contrée, disparaissent insensiblement devant le flot de l'immigration. Les retardataires tombent jusqu'au dernier sous les coups de nos trop ardents chasseurs. — Les ours, des bruns et des noirs, deviennent toujours plus rares. Un animal plus rare encore est une espèce de panthère ou jaguar, que l'on confond peut-être avec le loup-cervier. Un sujet de cette espèce a été tué à quelques milles d'ici. Un autre a été abattu au mois de décembre de cette année à Bear-Creek, comté de Juneau. Il pesait deux cents livres et mesurait dix pieds de la tête à l'extrémité de la queue. Nos bois sont aussi infestés par les loups. Trois espèces de renards se sont aussi choisis le Wisconsin pour en faire le théâtre de leur trucs : les jaunes, les gris et les noirs : les derniers sont très rares, et d'autant plus recherchés à cause du prix élevé de leur fourrure. Un chasseur, Jack Cook, refusa quarante dollars pour la peau d'un renard noir qu'il avait tiré près d'Eau-Claire. La compagnie d'Hudson en fait un grand cas. Ces fourrures de renards noirs sont expédiées à Londres, où elles mettent à l'abri du froid les épaules de la haute aristocratie anglaise.

Mais de ces bêtes féroces ou farouches passons à un charmant, doux et bien timide animal, le lièvre, ou plutôt le lapin, dont nos bois pullulent. Nos enfants lui font la guerre, mais le chassent

sans armes. Poursuivi, il cherche un refuge dans la cavité de quelque vieil arbre, où il se blottit. Il n'a pas, hélas! le temps de songer dans son gîte. Les enfants (cet âge est sans pitié) l'en débusquent, et, formant un cercle autour de l'arbre, lui rendent la fuite impossible.

Je vais clore cette série de notes sur la gent mammifère habitant nos bois, par le récit d'une partie de chasse, que m'a fait un jeune colon à qui j'ai donné l'habit de mon Ordre. « Nous partîmes, me raconta-t-il, pour une partie de chasse qui devait durer toute une semaine. Nous étions huit, et un char à deux chevaux nous suivait. Nous élevions chaque nuit une hutte pour nous y abriter et allumions de grands feux. Une nuit des hurlements, ou, plutôt, de vrais rugissements retentirent près de nous, et nos plus vieux chasseurs nous annoncèrent la présence d'une panthère. Je l'aperçus bientôt rôdant autour du feu. Sa vue me glaça le sang dans les veines. Un de mes compagnons plus courageux que moi, l'abattit raide morte d'un seul coup de sa carabine. Les teintes sombres de sa robe, son avant-corps aux proportions démesurées, ses larges pattes armées d'ongles redoutables avaient bien de quoi inspirer de la terreur. Ce fut la seule rencontre dangereuse que nous fîmes, sauf celle d'un loup dont nous eûmes facilement raison. Nous ramenâmes, en outre, en trophée de nos exploits cynégétiques, sept chevreuils, des renards, et une masse de pigeons. La chair de ces derniers avait été toute notre nourriture pendant notre expédition. »

En fait de reptiles, je ne me suis pas trouvé en présence de quelque serpent dangereux, bien que les serpents à sonnettes se rencontrent dans ces contrées, surtout dans la partie sud-ouest de l'Etat. Mais n'oublions par la lente tortue. On la voit se hâter avec lenteur le long de nos marais ou plonger dans nos cours d'eau. Elle est de grandeur bien diverse. J'ai vu, dans une rue de New-York, un homme qui en portait une sur son épaule, de proportions gigantesques. Je suppose que c'était une tortue de mer. On s'est emparé à Sellersville, Etat de Pensylvanie, d'une tortue qui portait sur son écaille le millésime de 1777, et les lettres M. H. B.

En ornithologie mes observations ne seront pas très longues non plus.

Parlons d'abord du pic-vert au plumage si varié, aux couleurs si voyantes. On le voit exercer en grand nombre dans nos bois son industrie d'esprit frappeur. — En voici un de petite taille, à la

tête noire au sommet et blanche en dessous, portant derrière une magnifique ligne rose foncée. La poitrine et le ventre sont blancs; les plumes de la queue sont blanches et noires, les ailes noires semées de points blancs. — En voici un autre, déjà plus gros, d'une allure très comique. En jetant son gros bec en l'air il ressemble à un astronome qui, armé de son télescope, suit la marche d'une étoile. Quel bec court, épais, affilé tout à fois! La tête, emmanchée de ce gros bec à couleur rosée, est massive, de couleur foncée. Cet oiseau a le regard vif, pétillant, et un petit air narquois qui lui sied à ravir. Il porte un manteau noir tacheté de blanc. Le dessous du corps est blanc, mais sur la poitrine se dessinent des taches d'un rose tendre qui font un effet merveilleux. On dirait une touffe de roses dans un vase d'albâtre. Un troisième individu de cette famille n'est pas moins beau. Il a la tête et le cou rouge écarlate, le ventre noir ainsi que les ailes, traversées par une ligne blanche. Le quatrième individu dont j'ai encore à parler, l'emporte peut-être sur les précédents par la richesse et la variété de son plumage. Sa taille est celle de notre merle. Le dessus de la tête et du cou est couleur de cendres, le dessous a la teinte de chocolat, l'occiput est traversé par une ligne empourprée, tandis que deux taches noires courent par dessous l'œil de la racine du bec vers le cou. Il porte sur la poitrine une tache noire en forme de cœur. Bien des gens au cœur noir devraient l'imiter; on saurait alors, à qui on a à faire. Le dessous des plus grandes plumes est jaune, et brille comme de l'or.

Un oiseau bleu s'approche souvent pour recueillir les débris de notre cuisine. Il est de la grosseur de la pie, dont il imite le cri.

Mais écoutez ces miaulements multiples qui partent de la forêt. Ne dirait-on pas que les chats du comté y célèbrent leur *camp-meeting*? Détrompez-vous, ces cris sont le chant d'une espèce d'oiseau que l'on appelle *cat-bird* (oiseau-chat).

Un autre hôte de nos bois est le *black-bird*, l'oiseau noir. Le mâle est noir, tandis que la femelle est grise. Le premier porte au sommet de l'aile des plumes rouges d'un éclat magnifique, mélangées de jaune orange et or, ce qui tranche admirablement sur la robe noire et lustrée de l'oiseau. Les œufs sont de couleur grisâtre, pointillés de noir. Ces oiseaux sont de la grosseur d'une jeune corneille. Ils construisent leur nid dans les hautes herbes et dans le voisinage des eaux.

Un autre oiseau, de même taille, se distingue entre tous les autres par l'éclat de ses couleurs ou plutôt de sa couleur. Le mâle, en effet, est revêtu tout entier du rouge écarlate le plus vif, tandis que la femelle n'a de rouge que le corps; les ailes et la queue sont noires. On dirait une jeune veuve dont le deuil tire à sa fin. Rien de plus beau que ce bel oiseau rouge se dessinant sur la sombre verdure; on le prendrait pour une grande fleur rouge s'étalant sur le fond vert d'un tapis.

Il existe encore dans notre contrée un oiseau de la plus petite espèce qui, *ingentes animos angusto in pectore versans*, avec un courage qui tient de l'audace, ose se mesurer avec les plus gros oiseaux de proie. Quelquefois son courage devient de l'impudence; il se perche sur le dos même de son adversaire, se promenant ainsi dans les airs avec lui. Voilà aussi un comble.

Je n'en finirais pas si je voulais décrire tous les sujets de la gent ailée de ce pays. Presque tous ces oiseaux sont des oiseaux de passage. Cependant, un mot encore sur des oiseaux nocturnes, sur le pigeon sauvage, et sur le charmant colibri.

Les deux oiseaux de nuit dont j'ai à parler ici, sont: le *whip-poor-will*, et l'épervier nocturne. Le premier, ainsi appelé à cause du cri qu'il jette en volant, ressemble à nos chouettes pour le plumage. Ce cri *whip-poor-will*, il le répète coup sur coup sur un ton perçant pendant toute la nuit, tout en décrivant dans l'air des courbes et faisant, en volant, un bruit semblable à celui produit par une verge avec laquelle on frappe l'air avec force. Il s'approche des habitations, s'imaginant, sans doute, que son chant est fort goûté. Il a la bouche démesurément large et profonde, et presque pas de langue, ce qui doit être une grande privation pour la femelle. Nos Yankies, qui se piquent pourtant d'être très prévenants et obséquieux envers les dames, ont osé prétendre que cet oiseau avait pour mission de crier sans cesse aux maris: « *Whip her well!* quelle horreur!

L'autre oiseau est celui que les Américains appellent *night-hawk*, qui, pour la taille, la couleur et certains détails de mœurs, ressemble au premier. Nous allons tout à l'heure constater les points de différence qui existent entre ces deux oiseaux. Un soir que je me rendais auprès d'un missionnaire qui se mourait dans une colonie voisine, j'aperçus au milieu du chemin, à une petite distance devant moi, blotti à terre, un oiseau dont l'obscurité ne me permit

point de distinguer la forme et la couleur. Dès que je fus proche de lui, il s'envola pour aller se placer à terre un peu plus loin, toujours dans la direction que je prenais. Il répéta ce manège jusqu'à ce que je me trouvai à une bonne distance de l'endroit où je l'avais aperçu pour la première fois. Il se jeta alors brusquement de côté et disparut. J'étais à me demander ce qu'était cet oiseau et ce que pouvait signifier cette manœuvre. Un passage d'un traité anglais d'ornithologie sur lequel je tombai peu de jours après me l'expliqua. Je le traduis ici :

« Le *night-hawk* (épervier de nuit) est court et trapu. Il a la tête et les yeux gros, mais le bec singulièrement court, la bouche profonde, s'ouvrant presque jusqu'aux yeux, les jambes courtes et couvertes de plumes jusqu'aux pieds. On le rencontre dans toute l'étendue du territoire de l'Union. On l'a confondu avec le *whip-poor-will*. C'est à tort. Bien qu'ils se ressemblent en certains points, leurs mœurs diffèrent. Le *whip-poor-will* ne se voit que la nuit et ne hante que les bois. L'autre, qui fait ordinairement son apparition vers le soir, se voit, cependant, quelquefois en plein jour, planant dans les airs à une assez grande hauteur. Voici un autre point de différence. Le *whip-poor-will* porte une espèce de barbe qui lui échappe de la partie supérieure du bec; l'épervier de nuit en est dépourvu. L'un et l'autre sont des oiseaux de passage et arrivent dans la Nouvelle-Angleterre, au commencement de mai. Ils se nourrissent d'insectes et leur bouche est admirablement bien faite pour les happer.

« Il arrive quelquefois que la femelle ponde au mois de mai; mais, contrairement aux habitudes des autres oiseaux, ne se souciant pas de la construction d'un nid, elle dépose ses œufs tout simplement par terre ou sur une pierre.

« Vous l'accuserez peut-être d'imprévoyance, de manque de sollicitude maternelle? Détrompez-vous. Elle donne précisément en cela une preuve de sa prévoyance. Elle ne dépose ses œufs que sur un point du sol qui est en saillie et dont la couleur sombre se confond avec celle de son plumage et de ses œufs, qui, reposant sur une saillie, permettent à la pluie de s'écouler tout autour. L'approche d'un ennemi l'oblige-t-elle à prendre son vol, elle ne partira pas brusquement et à tire-d'aile comme tout autre oiseau; elle s'éloignera en voletant pour aller s'abattre un peu plus loin. Si l'ennemi la poursuit, elle recommencera son manège, jusqu'à

ce que son jeu l'ait assez éloigné et qu'elle croie que ses œufs sont en sûreté. Elle s'envole alors tout à fait pour aller les rejoindre. »

Les pigeons sauvages (appelés ici *wood-pigeons* par les Yankees, et *wald* ou *holz tauben* par nos colons) forment la tribu la plus nombreuse, dans ces parages, de la gent ailée. Ils ressemblent de tout point à nos ramiers. Ils construisent leurs nids sans beaucoup de façon. Quelques débris de bois leur suffisent. Les femelles pondent jusqu'à trois fois par an. Ils arrivent de nos côtés vers la fin de mai pour y nicher et élever leurs petits. Ils préfèrent les forêts de hêtres dont le fruit est leur nourriture favorite. Ce qui frappe dans l'histoire naturelle de ces oiseaux, c'est leur nombre fabuleux. On a mesuré des forêts où ils étaient venus se fixer, qui comptaient quelques milles de profondeur sur quarante de longueur et chaque arbre était chargé de nids. Les oiseaux de proie dévorent les petits par milliers. De leur côté, les fermiers amènent dans ces bois leurs troupeaux de pores, qui font leur pâture des jeunes pigeons, abattus à coups de perches ou de fusils.

Lorsque ces oiseaux émigrent d'un endroit à un autre, ils se forment en colonne. Quelquefois, à un point donné, le passage de la colonne dure près d'une heure. On évalue à deux millions le nombre d'individus composant une colonne.

De même que les plis ondoyants d'une riche étoffe vont se réunir sous l'étreinte d'une précieuse agraffe, nous voulons faire aboutir à un bijou de la nature et clore ainsi ces notes ornithologiques, dans lesquelles nous avons fait miroiter aux yeux du lecteur les plus riches couleurs; je veux parler du colibri.

Malgré sa taille si exigüe et ses faibles forces, il ose traverser l'immense distance qui nous sépare de la zone torride; il nous arrive aux plus chauds jours de l'été. Voyez-le de son vol saccadé passer si rapidement d'une fleur à l'autre, plonger au fond de leur calice son long bec perforé comme la trompe du papillon. Voyez comme les ondulations de ce siphon miniature accusent le passage du précieux liquide, qui du fond de la coupe vermeille s'écoule goutte à goutte dans l'estomac du petit sybarite. Comme son plumage scintille, brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel aux chauds rayons du soleil! L'on dirait un bijou qui, ayant pris vie, s'est envolé des profondeurs veloutées d'un écrivain, ou une pierre précieuse échappée à sa monture d'or pour aller étaler en plein soleil toutes les beautés de sa parure.

Hélas ! peu à peu, ces contrées ne recevront plus la visite de ce charmant oiseau. Les trésors de Flore sont foulés aux pieds par les troupeaux, et la tendre fleur qui le nourrissait de son suc, fait place au robuste épi qui nourrit l'homme.

Nous l'avons donc eu devant nous l'attrayant spectacle que nous offre la variété de ces oiseaux, dont le plus grand nombre sont plus beaux les uns que les autres et qui semblent faire exception à cette règle que ce ne sont pas les plus beaux oiseaux qui chantent le mieux et dont le perroquet et le rossignol sont la preuve. Mais ici les oiseaux sont tout à la fois beaux et musiciens, et si maître renard avait, pour obtenir une faveur, à les flatter, il aurait à leur dire sans condition : Votre ramage ressemble à votre plumage. Que la sagesse, la puissance, la bonté de Dieu se révèlent magnifiquement dans le riche plumage et les chants de ces habitants de l'air ! Que l'âme s'élève rapidement et aisément vers Lui au milieu du religieux et majestueux silence qui règne au sein de ces forêts et qu'interrompent seuls les concerts harmonieux de ces oiseaux !

CHAPITRE V

Journal 1859.

La nouvelle année s'est annoncée singulièrement froide. Heureux ceux que leurs occupations ne retiennent pas hors de chez eux. Tout autour de nous, forêts, marais, cours d'eau est devenu neige, frimas, glace. Revivant au milieu de nous, Horace chanterait à nouveau ces vers :

*Video ut alta stet nive candidum
Soracte, nec jam sustineant onus
Sylvæ laborantes, geluque
Flumina constiterint acuto.*

J'ai reçu au commencement de janvier une lettre de M. Heiss, directeur du séminaire diocésain, ecclésiastique unissant à toutes les qualités qui font le bon prêtre, les connaissances les plus étendues. Il a publié sur le mariage un ouvrage théologique très estimé. Aussi a-t-il été nommé plus tard premier évêque du

diocèse de La Crosse, nouvellement érigé. Or, ce vénérable ecclésiastique m'apprend comment il a été préservé par miracle d'une mort certaine, le premier jour de l'an. Traversant en voiture la voie ferrée à un point où la ligne forme une courbe, le train arrive tout à coup sans avoir donné le signal d'usage, le cheval est emporté par la locomotive. Heureusement les traits se sont rompus, et la voiture fut jetée hors de la voie sans que le saint homme, qui, dans ce moment de suprême angoisse, avait invoqué le très saint nom de Jésus avec un ferveur incroyable, en eût souffert le moindre mal. « Priez pour moi, c'est ainsi qu'il termine sa lettre, pour que je mette bien à profit ce sursis de vie que Dieu a bien voulu m'accorder. »

Mais si Dieu s'est montré si bon dans cette circonstance, il a aussi fait éclater sa justice à la même occasion. Un habitant de Milwankée, en apprenant la nouvelle de cet accident, témoigna le regret impie qu'il éprouvait de ce que *le pfaff* n'avait pas succombé. Quinze jours plus tard, au point même de la voie où l'accident avait eu lieu, un train passait sur lui, lui séparant les deux jambes du tronc. Au bout de deux heures, il était mort.

J'intercale ici une autre lettre rédigée en français, que j'ai reçue d'un saint évêque missionnaire, et que je garde comme une relique. Lisez-la, cher lecteur.

« Révérend Père,

« J'ai reçu, il y a quelques jours, votre estimable note du 4 novembre. Je suis content de savoir que vous avez reçu les livres sauvages. Vous ne devez rien pour les livres. Je vous prie seulement de prier pour moi, afin que le bon Dieu me pardonne les péchés que j'ai commis dans mes missions, ainsi que dans l'administration de ce diocèse. Que le bon Dieu vous bénisse et toute votre congrégation !

« *Conservus tuus in Christo Jesu.*

« † FREDERICUS,

« *Episcopus Marianopolis in Michigan.*

« Saut-Sainte-Marie, ce 30 décembre 1858. »

Quel délicieux parfum d'humilité évangélique s'échappe de chacune de ces lignes ! Le saint apôtre des Indiens dans la vie duquel chaque instant est un gage de mérite devant Dieu, il parle de ses péchés !

Cet illustre et infatigable missionnaire est mort il n'y a que peu de temps. Compatriote du célèbre père Knoblecher, apôtre des nègres, il a arrosé pendant de longues années les rivages du Lac-Supérieur de ses sueurs. Il a trouvé au milieu de ses pérégrinations incessantes le temps de compiler un dictionnaire, de rédiger une magnifique grammaire et plusieurs livres de piété dans la langue des Indiens qu'il évangélisait. Les Américains eux-mêmes l'admiraient. Voici les louanges que lui donne un ouvrage publié par la Société d'histoire du Wisconsin : « Que peut-on comparer avec cet exercice de charité parfaite de trente ans, durant lesquels le saint évêque de Sainte-Marie s'est dévoué pour le bonheur des païens Otschipways ? Issu d'une famille noble, en possession d'une grande fortune, il a tout quitté, foyer domestique et patrie. »

Ici encore un récit de voyage, ou plutôt la description de la ville de Milwankée que j'avais promise, et où les affaires de la maison m'ont appelé cet hiver. Je fis ce voyage dans la compagnie de mon cher ami, M. Daël, le missionnaire de Fond-du-Lac.

Cette ville ne comptait alors que 30,000 habitants ; ce nombre a doublé au moins depuis. En 1817, il ne se trouvait en ces lieux que les cabanes de quelques traiteurs, et les wigwams des sauvages. Le grand ami de ces derniers, M. Junneau, un Canadien, dont nous avons déjà parlé, est regardé comme le fondateur de la ville. Mort l'an passé au milieu des Indiens Folles-Avoines, un service solennel a été célébré à la cathédrale pour le repos de son âme.

Le nom de cette ville dérive selon moi du mot Folle-Avoine, *Manawaukée*, abondance. Un vieux sauvage d'origine Potawatomie m'a assuré que ce nom venait de *Amikuoki*, belle terre. D'autres, enfin, trouvent l'étymologie de ce mot dans la désignation d'une plante médicinale très recherchée, qui croît dans cet endroit. Le site de Milwankée était le séjour de prédilection des Indiens à cause de sa beauté et des avantages qu'ils y trouvaient.

Le but de notre première excursion fut le *Salésianum*, le séminaire diocésain, vaste et beau bâtiment situé au bord du lac, au midi de la ville, habité par une vingtaine de séminaristes et d'une centaine d'élèves plus jeunes qui se destinent à l'état ecclésiast-

tique. Quel gage d'un heureux avenir pour l'Eglise catholique en ces contrées, mais aussi quelle magnifique preuve de la générosité des colons ! C'est grâce à leurs aumônes que cette grande œuvre a pu se faire, mais aussi que de bénédictions attachées à cette obole du pauvre colon !

Si mon cœur de prêtre catholique tressaillait de joie en présence de cette grande œuvre, j'éprouvai aussi les sentiments d'une bien douce consolation à mon titre d'enfant de Saint-François. En effet, je rencontrai au grand séminaire des Frères et des Sœurs du Tiers-Ordre du patriarche d'Assises. Les Frères cultivent les terres du Salesianum, tandis que les Sœurs prennent soin du ménage et d'un orphelinat voisin. Elles habitent une maison qui, avec son cloître, ressemble parfaitement à un couvent de mon ordre. L'aspect si pauvre de cette maison, sa petite église gothique surmontée d'un clocher à jour, me firent rêver à nos chers couvents de la Suisse.

De retour à la ville nous visitâmes les diverses églises catholiques qui s'y trouvent : la cathédrale, Sainte-Marie, Saint-Joseph, la Trinité et celle des RR. PP. Jésuites. La chapelle des Sœurs de Notre-Dame est ouverte au public. La position de la ville au bord du lac, qui y forme une rade très sûre, est magnifique. Quelques édifices sont construits dans des proportions grandioses qui les font ressembler à des palais. Presque toutes les maisons sont bâties en briques d'une teinte blanchâtre et paraissent, à une certaine distance, être construites en marbre. Un grand nombre, cependant, sont encore en bois avec trottoirs de même matière. Les rues sont très larges et les quartiers (*wards*) se ressemblent par leurs lignes régulières. Dans l'Ouest, le plan d'une ville future montre les lignes de ses rues et de ses quartiers futurs par les éclaircies et les abattis opérés dans la forêt qu'on veut changer en une cité. Souvent les plans ne s'exécutent pas et les quadrupèdes de la forêt trottent encore dans les rues en herbe que devaient parcourir les Yankies toujours affairés.

Dans la partie qui commande la ville, du côté de l'évêché, s'élèvent les habitations des plus riches particuliers, séparées les unes des autres par de petits parcs. L'architecture de ces maisons est de tous les styles possibles. On dirait un album historique d'architecture avec diagrammes et dessins empruntés à tous les âges. Les unes sont en pierres de taille, d'autres en briques, quelques-unes en bois peint. Ce sont tantôt des bijoux sculptés,

travaillés à jour, avec verandahs et colonnades; tantôt vous voyez un manoir du moyen-âge en miniature aux portes et aux fenêtres à ceintres; plus loin, vous vous croyez au fond de l'Orient, à la vue de ces cottages que vous prendriez pour autant de mosquées ou de kiosques, à leurs balcons à découpures bizarres, et aux innombrables arabesques qui les décorent.

Il nous restait à voir le grand hôpital situé à quelques milles de la ville, au nord, et desservi par des Sœurs de charité. La route qui y conduit est à double *plank-road*, l'un pour les allants, l'autre pour les venants, ce qui offre un grand avantage aux cochers maladroits. L'hôpital est un édifice grandiose, ayant vue sur le lac, et situé sur un monticule dont les eaux du Michigan viennent baigner le pied. On y pénètre par un portique majestueux; la porte est un magnifique ouvrage en chêne; l'escalier est princier et très bien éclairé. A la gauche du vestibule se trouve le parloir avec tapis et une grande toile, portrait de Mgr Henni. J'ai trouvé les salles des malades trop peu spacieuses pour une contrée où les chaleurs de l'été sont quelquefois excessives. Somme toute, c'est là une magnifique œuvre qu'a créée la charité chrétienne.

La journée du 16 février 1859 a été un jour bien solennel pour notre couvent du Calvaire et marquera comme une date mémorable dans l'histoire de notre maison. Les deux prêtres et un des Frères novices convers ont fait entre mes mains leur profession religieuse, après un noviciat qu'avaient traversé des orages, dont la fureur avait menacé non pas seulement leur avenir religieux, mais encore l'existence de la maison même. Dieu en soit loué! ce jour solennel en consolide les fondements: l'œuvre est affermie, j'ai des Frères, et la mission qui m'a appelé en Amérique est remplie presque en entier. Ce jour avait encore plus de charmes et d'attraits pour moi, parce qu'il m'est un doux gage qu'un désir ardent de toute ma vie, celui de me vouer à une mission indienne, pouvait se réaliser bientôt. En effet, dès ce moment la maison pourra faire *da se*; l'aîné des deux prêtres profès pouvait prendre la direction de la maison; d'un autre côté, la mission des Indiens Folles-Avoines ou *Ménomonies*, située dans le nord du diocèse de Milwankée se trouvait sans missionnaire, et elle comptait près d'un millier de chrétiens privés de tout secours religieux. Je vais au devant des vœux de Mgr Henni, en m'offrant à me charger de cette chrétienté. Mon offre est acceptée avec grande joie; et, bientôt, le nouveau su-

périeur du couvent étant nommé dans la personne du P. François, je prends, accompagné de mon fidele *Achates*, le frère Vincent, le chemin du nord, le cœur débordant de joie. Grâce à Dieu, la Bénédiction de saint François reposera sur la maison que je quitte, enfant de mes douleurs et de mes larmes. Une belle église remplacera notre pauvre chapelle de troncs. La tige que j'ai plantée au milieu de mes souffrances est devenue un arbre, qui a poussé un puissant rejeton à Milwankée, et deux autres au sein même de la grande métropole de l'Amérique. Notre ordre compte donc maintenant, outre le couvent du Calvaire, une maison dans la ville principale du Wisconsin, et deux autres à New-York.

CHAPITRE VI

Notices.

Avant de passer à la seconde partie de ce premier volume de mon journal, je veux rédiger quelques notes, comme je l'ai promis, sur les mœurs et coutumes des habitants de ces contrées et sur les diverses sectes qui y pullulent.

En parlant des diverses races qui forment le fond essentiel de la population aux Etats-Unis, je dois me conformer à ce que l'Ecclésiaste a dit du sage : *Per terram gentium alienigenarum pertransiet : bona enim et mala in gentibus tentabit* (39).

Occupons-nous en premier lieu, des colons *allemands* avec lesquels je me suis trouvé en contact. Je ne crois pas être loin de la vérité en affirmant que l'élément tudesque forme au moins un cinquième de la population aux Etats-Unis. Le genre de vie des Allemands en Amérique, leurs mœurs, surtout là où ils sont agglomérés, sont ceux de leur pays d'origine. Leurs rapports mutuels portent le cachet de la « *deutschen Gemüthlichkeit* » et l'on se sent heureux de vivre au milieu d'eux. Malheureusement quelques-uns d'entre eux démentent la réputation de probité et de loyauté dont jouit la race germanique. Les pauvres émigrants allemands fraîchement débarqués à New-York deviennent souvent les victimes de quelque escroc ; l'escroc est presque toujours un compatriote. La grande majorité, cependant, conserve ces habitudes de justice qui distin-

guent si avantageusement les habitants des campagnes et des vieilles cités allemandes. Grand nombre de leurs colonies ont ceci de caractéristique qu'elles se composent en majorité de personnes venues des mêmes localités du pays natal; on dirait des communes entières transplantées outre mer.

Si nos colons allemands se distinguent, comme nous en avons déjà fait la remarque, par leur piété aussi solide qu'éclairée, et la régularité de leur conduite, il y a malheureusement des exceptions. L'abus du *whiskey* fait parmi eux des victimes et devient la source de bien des désordres dans les familles. La révolution de 1848 a envoyé aux Etats-Unis nombre d'Allemands dont la conduite était peu propre à donner aux Américains une haute idée de la race tudesque. Je parle ici plus particulièrement des exilés politiques catholiques. *Corruptio optimi pessima*. Ainsi dans notre voisinage, à Fond-du-Lac, et de l'autre côté du lac, à Oskosh, se trouvent des Allemands dont la mère-patrie n'a pas à s'enorgueillir. Ce ne sont pas eux qui font croire aux *frommen Sinne und frommen Sitten* dont parle le vieil empereur d'Allemagne. Le missionnaire d'Oskosh m'a aussi assuré que près d'une cinquantaine de familles de cette ville et des environs avaient apostasié ou ne donnaient plus un signe de religion. Traversant un jour en bateau à vapeur le lac des Puants, et me trouvant dans le salon avec des Yankies et quelques Allemands, l'un de ces derniers, que l'on me dit être un catholique, éclata tout à coup, à ma vue, en plaintes et en récriminations amères, entrelardées de jurons, prétendant que c'était une honte pour un pays de lumière et de progrès d'y voir ainsi circuler librement un froc de religieux. Le capitaine, un Yankie, ne fut pas de son avis, et appréhendant le malappris au collet, il lui fit passer la porte. Autre détail: à Fond-du-Lac, des catholiques de langue allemande cherchaient à tout prix à vilipender le missionnaire de la localité. L'un d'entre eux alla jusqu'à s'affubler d'une soutane et à faire le tour des gargottes de l'endroit, ainsi déguisé. Bien lui en prit de s'éclipser à temps, lorsqu'il eut appris que des Irlandais le guettaient au passage. S'il était tombé entre leurs mains, ils auraient mis sa robe noire en pièces, non, sans doute, pour les garder comme des reliques; et Dieu sait ce qu'ils auraient fait de ce qui se trouvait dans cette soutane. Mais, hâtons-nous de le dire, l'immense majorité des Allemands catholiques est dans ce pays l'honneur et la joie de l'Eglise, leur Mère,

et on ne peut rendre trop d'hommages à la générosité qu'ils déploient dans la construction des églises et l'établissement des écoles.

Quelques mots maintenant sur nos chers *Irlandais*, les hommes de cette nation dont on parle tant aujourd'hui, et dont la position sociale est une épine dans le flanc de l'Angleterre. Que de contrastes dans le caractère des enfants de l'île verte ! L'Irlandais est l'homme au cœur chaud par excellence. J'ai lu quelque part que le pauvre et l'enfant éprouvaient un grand besoin d'être aimés. Celui qui a dit cela a oublié l'Irlandais. Il aime à être aimé, et celui qui l'aime, fera de lui ce qu'il veut, et l'Irlandais ne vous demandera pas des preuves bien fortes de votre amour pour lui. C'est ici que le mot *Vis amari, ama*, trouve sa pleine application. Et que vive est sa foi, et qu'il sait la professer chaudement, sans souci du qu'en dira-t-on ! Quel attachement à ses prêtres et avec quelle confiance il s'abandonne à leurs directions ! J'ai vu des Irlandais me demander la bénédiction en pleine gare de chemin de fer, au milieu de la rue ; de braves femmes coller leurs lèvres à ma robe de bure toute plaquée de la boue du voyage. Là où les Irlandais sont en bon nombre, on voit les Yankies qui aspirent à quelque place, faire assidûment la cour au missionnaire catholique de la localité. Que personne, ni grand, ni petit, ne s'avise de plaisanter l'Irlandais à propos de sa foi ; à l'instant *Pat* retrouse ses manches, et s'apprête à boxer. Même abandonné au désordre, il ne permettra jamais qu'on dise du mal de son prêtre. Grâce à la vivacité de sa foi, il est rare qu'il ne revienne à lui-même, lorsqu'il a dévié.

Rien de plus profond que la vénération que les Irlandais portent à saint Patrice, leur patron national. Aussi le nom de ce saint est-il le nom de baptême de la plupart d'entre eux. De là le nom de *Pat* que l'on donne en général à tout Irlandais. Transportez-vous le 17 mars, jour de la fête de saint Patrice, dans quelque localité américaine où l'élément irlandais est fortement représenté, quel entrain, quel enthousiasme ! A New-York, par exemple, vous devenez le témoin profondément émotionné d'une démonstration monstre. C'est une colonne de cent mille Irlandais qui défilent là devant vos yeux étonnés avec mille bannières vertes flottant au vent, le trèfle à la boutonnière (c'est le signe national) et la harpe d'or d'Erin se dessinant si gracieusement dans les plis de leurs innombrables drapeaux. Pénétrez dans leurs églises en ce jour si beau

pour eux, vers lequel ils soupirent si ardemment d'une année à l'autre. Tout y est revêtu de la couleur verte, la couleur de la mère-patrie. Le chant national retentit sous les voûtes sacrées avec tout l'accent de l'enthousiasme et de l'inspiration; et lorsque du haut de la chaire le prêtre irlandais avec sa parole de fer rappelle à ses auditeurs les vieilles gloires et les persécutions endurées pendant trois siècles par leurs pères et leurs frères pour l'amour de leur foi, vous entendez battre leurs cœurs dans leurs poitrines, vous voyez s'allumer leurs yeux et leurs larmes en couler chaudes comme la lave d'un volcan. Croyez-vous qu'une nation capable de tant d'amour de la patrie puisse périr? pensez-vous que toutes les baïonnettes de la protestante Angleterre pourront transpercer ce grand cœur jusqu'à y faire tarir la source de la vie?

Pourquoi faut-il qu'à côté de ces belles qualités se trouvent des défauts, et, entre autres un grand défaut, l'intempérance. L'on dit aussi que l'Irlandais pardonne difficilement. Malheureusement aussi les Irlandais ne brillent pas par l'instruction, mais aussi la position que les Anglais leur ont faite, n'est-elle pour rien dans ce manque d'instruction? Si l'on a dit que *plenus venter non studet libenter*, on peut en dire autant du peuple que dévore si souvent la famine, ou que l'Anglais n'a voulu instruire qu'en lui ravissant sa foi. Les femmes et les filles irlandaises jouissent de la réputation méritée d'une grande chasteté. Mais si leur cœur est pur, leurs habitations ne refusent pas par ce que l'on a appelé le luxe de la pauvreté. Toutefois l'accueil si cordial qu'on reçoit dans leurs chaumières fait vite oublier ce que l'ordre et la propreté y laissent à désirer. L'Irlandais a la répartie très prompte et, souvent, très fine. On s'aperçoit que le sang gaulois circule dans ses veines. Donnons-en des exemples. Un brave matelot de cette nation dégringole du haut du mât d'un vaisseau, et vient tomber sur les épaules d'un officier anglais. Celui-ci, presque écrasé et se relevant bientôt, lui demande en colère et avec un juron, d'où il arrive. « Hé! d'Irlande, » — lui répond Pat, avec le plus grand sang-froid, en se relevant lui-même. — Dans une localité des Etats-Unis un temple protestant avait été construit à chaque côté d'une église catholique. On en prit occasion pour plaisanter là dessus un Irlandais. « Rien de remarquable en tout cela, — répondit celui-ci, — c'est parfaitement la représentation de Jésus-Christ crucifié entre deux larrons. » Un autre venait d'assister à un sermon prêché par un

sectaire, dans lequel ce clergyman avait nié l'existence du diable; il s'approche de lui d'un air tout confit, et, lui mettant une pièce de monnaie dans la main, il lui dit: « Sir, ceci est pour vous; mon père m'a toujours recommandé d'avoir compassion des orphelins. » — Un dernier exemple: Un avocat yankie s'était construit un cottage en style ogival, qui lui donnait l'air d'une chapelle. Un irlandais, déçu par l'apparence, se découvrit en passant par là. Le propriétaire, qui s'en aperçut, s'empressa de se moquer de lui en lui disant: « Ah ça! Pat, tu prends ma maison pour une église? » J'avais cru, en effet, que c'était une chapelle, répondit vivement l'Irlandais, mais maintenant que j'ai vu le diable à la fenêtre, je ne le crois plus. »

Occupons-nous maintenant des Yankies. Nous avons déjà dit d'où ils viennent, ce qu'ils sont, et pourquoi ils s'appellent ainsi. Nous avons dit aussi pourquoi cette race tendait à disparaître, pour faire place à l'élément celtique et tudesque. Si du côté des Peaux-Rouges elle n'a plus rien à redouter, l'invasion chinoise la menace également. Elle vient, sans doute, d'édicter une loi qui pendant dix ans doit opposer une digue aux flots de l'immigration de la race jaune. Mais après ?

Avec les Allemands, les Yankies constituent la souche principale d'où pullulent les sectes sans nombre, un des caractères principaux qui distinguent la société américaine, mais aussi que de Yankies qui ne voient jamais l'intérieur d'un temple quelconque, et qui ne sont pas même baptisés ! ¹

Conformément à leur devise nationale *Semper excelsior*, et leur *Go ahead*, ils font beaucoup de bruit à propos de l'instruction du peuple. Pour autant que je puis en juger, il y a là beaucoup plus de surface que de profondeur. Les études sérieuses et classiques ne fleurissent pas en général parmi eux, bien qu'ils aient leurs universités et leurs collèges; aussi rencontrez-vous peu d'hommes vraiment doctes parmi eux. Les savants ne font pas fortune dans ce pays, s'ils ne savent pas appliquer leur connaissance à la vie pratique. Que de professeurs allemands, sans excepter les poètes,

¹ Le *Colporteur*, organe de la Société biblique américaine et étrangère, affirme qu'à New-York et aux environs il se trouve près de 800,000 personnes qui ne fréquentent aucune assemblée religieuse. A Philadelphie et Boston, trois quarts de la population se trouvent dans le même cas. (1859.)

que la Révolution de 1848 avait forcé d'émigrer aux Etats-Unis, ont dû, pour pouvoir vivre, manier la pioche et la pelle !

Ce que le Yankie du commun du peuple sait, il le doit moins à l'école qu'à la lecture des journaux. Comment acquérir quelques connaissances, sauf celle de la langue maternelle, à l'école où presque tout le temps est consacré à apprendre à lire, la prononciation étant si diverse de la manière dont les mots sont écrits ; ce qui a fait dire que si en anglais vous écrivez le mot *Constantinople*, vous devez prononcer *Jérusalem* ?

La grande préoccupation aux Etats-Unis n'est pas d'acquérir la science, mais de faire de l'argent. Un Yankie qui demande des renseignements sur quelqu'un, s'informe avant tout s'il a de la fortune. *How much worth is he* ? Combien vaut-il ? non pas moralement, mais financièrement. Le dieu *Dollar* y règne en maître ; le veau d'or s'y adore. C'est ici que l'on a souvent occasion de s'écrier : *Ad quid non cogit mortalia pectora sacra fames* ? De là l'emploi scrupuleux de chaque minute qui peut procurer le moindre profit. *Time is money*. Il faut s'enrichir à tout prix. Personne ne met plus d'ardeur que le Yankie à mettre en pratique cette recommandation d'Horace : *Si possis, recte ; si non, quocumque modo*. De là le même avis que plus d'un Américain donne à son fils, si ce n'est en parole, au moins par son exemple : *Make money, honestly, if you can ; but make money*. En Amérique plus qu'ailleurs le poète latin aurait raison de dire :

At nunc barbaria est grandis habere nihil,

et le *Chi non ha*, non è trouve aux Etats-Unis sa pleine application.

Je n'ai pas vécu assez longtemps parmi les Yankies pour pouvoir causer longuement de leurs mœurs et de leurs habitudes. J'en dirai cependant ce que j'en sais et ce que j'ai vu.

Les mœurs des Américains sont en général assez douces, sauf quand l'*auri sacra fames* les place dans de fausses positions. Tout en aimant la bonne chère, ils se donnent à peine le temps de manger, ou, plutôt, ils ne mangent pas, ils ingurgitent ; de là, les maux d'estomac dont ils souffrent fréquemment. Peut-être doivent-ils aussi ce genre d'indisposition à la grande consommation qu'ils font de confitures, de *cakes* et de *pies*, c'est-à-dire de pâtisseries. Ils sont friands d'une confiture faite d'une baie rouge qui croit dans les bas fonds marécageux, et qu'ils appellent *cran-berry*.

Je m'explique par cette double cause le teint terne et blafard qui distingue les Yankies; ce n'est pas à tort que les Indiens les appellent les *faces-pâles*. Les Yankies se construisent de charmants cottages qui réunissent tous les agréments et le confort qui se retrouvent dans les habitations de leurs frères anglais. Leurs femmes sont vraiment des *ladies*, si ce n'est pour le degré élevé de l'éducation, du moins pour le rapport extérieur. On peut leur appliquer ce que le Sauveur dit du lis des champs. Elles ne travaillent pas au dehors; tout au plus cultivent-elles leur jardin. Des servantes irlandaises ou allemandes font le gros de l'ouvrage. Les Etats-Unis sont l'eldorado des *ladies*; on leur voue une espèce de culte; les Yankies les comblent d'égards, de prévenances et d'attentions délicates, le tout, disons-le, prodigué d'une manière aussi raide que sèche. Il n'y a que le catholicisme qui puisse donner aux relations sociales cette forme d'exquise politesse qui distinguait si bien les gentilshommes français d'autrefois. Qu'une *lady* se présente à la porte d'un wagon de chemin de fer, qui, ici, s'appelle *car*, tous les gentlemen présents de se lever et de lui offrir une place. Mais ces égards cessent dès que la *femme* est une Allemande emmaillotée dans son épais schawl, ou une pauvre Irlandaise affublée d'un chapeau antique. Les *ladies* aiment à se voir, et passent de longues heures ensemble se balançant dans un mouvement perpétuel sur leur *rocking-chairs*.

Si le Yankie se distingue par la propreté de sa mise et de son linge toujours frais, il ne dispose pas en sa faveur les étrangers sous le rapport de la manière de se débarrasser de certaines muscosités qui descendent du cerveau ou montent du larynx. Ils se mouchent comme on se mouchait avant l'invention du mouchoir, se contentant, après l'opération, d'essuyer leurs extrémités digitales à un mouchoir blanc dont on voit poindre un bout à la poche du côté de leur frac. Les expectorations sont dues surtout à la coutume de mâcher du tabac, répandue généralement parmi les Américains. De là des jets d'un liquide aussi jaune que dégoûtant lancés dans toutes les directions possibles, laissant sur les tapisseries et sur les parquets mille arabesques qui ne figuraient pas dans les dessins originaux du fabricant. Il se trouve pourtant des crachoirs aux Etats-Unis. En voici une preuve. Un brave *farmer* du Kentucky traitant d'affaires avec un gentleman dans le *parlour* de celui-ci, tout en mâchant son tabac, ne cessait, sous forme de

punctuation, d'entrelarder son discours de force jets du liquide fétide. La servante du logis approcha de lui un crachoir, mais notre homme ne connaissant pas ce genre de meuble, et, ignorant, par conséquent, le but de ce mouvement, continua le cours de ses éjections. La pauvre servante fit arriver le crachoir jusqu'au bout de sa botte. Impatienté de cette manœuvre, notre Yankie finit par lui dire : « Ah ça Brigitte, si tu me pousse *cette chose* là encore plus près, je vais finir par y cracher dedans. »

Abstraction faite de ce manque de propreté, le Yankie tient à ce que, mort, il soit aussi proprement et confortablement logé que de son vivant. Les cercueils, au moins pour ceux qui possèdent quelque chose, sont un objet de luxe. L'intérieur est garni d'une étoffe précieuse. La tête du défunt repose sur un coussin de velours. Un autre coussin de même étoffe est placé sous les genoux. Un usage qui m'a frappé, c'est qu'avant de fermer le cercueil, les assistants viennent donner au mort un baiser d'adieu.

On reconnaît le Yankie à la manière dont il s'assied. Il donne à ses jambes la direction horizontale, appuyant ses talons sur le premier meuble qui se trouve à la portée, que ce soit une table d'acajou ou le plus luxueux sofa, peu importe. En hiver, les Yankies appuient leurs talons sur le poêle en fer, et, souvent, dans la chaleur de leurs discussions politiques, leurs bottes se brûlent. En passant devant les vitrines d'un rez-de-chaussée, au Broad-Way, j'aperçus une rangée de bottes appuyées sur le bas de la devanture qui me firent croire que c'était là une boutique de bottier. Point du tout; ces bottes appartenaient aux pieds d'un groupe de Yankies assis dans la position horizontale classique. Un autre trait caractéristique. Le Yankie a l'habitude, tout en conversant, d'appointir un morceau de bois avec son couteau, par un mouvement de dedans en dehors. C'est un signe certain que son esprit est occupé de quelque spéculation, malgré la part qu'il paraît prendre à la conversation. Commence-t-il à tailler son bois dans la direction et avec le mouvement contraire, avec beaucoup de vivacité, vous êtes sûr que son plan est fait et qu'il ne reste plus qu'à l'exécuter. On m'a assuré qu'à la « Maison Blanche », les députés reçoivent leur petit approvisionnement de bois, afin qu'il ne leur arrive pas d'enlever quelques pièces de bois de leurs élégants bureaux, pour vaquer à leur opération favorite.

Rien de plus fort que l'engouement de Yankies pour les célébrités,

justifiées ou non, qui leur arrivent d'outre-mer. Cantatrices, actrices, et autres artistes, qu'une certaine renommée a précédés, sont reçus en triomphe, surtout dans les grandes villes, et les louanges outrées que leur donnent les grands journaux trouvent un écho dans la petite feuille hebdomadaire qui paraît dans le plus petit village perdu dans les forêts du grand Nord-Ouest.

Envisageons les Yankies sous le rapport religieux, mais que d'une manière générale pour le moment. Nous traiterons cette question en détail, quand nous parlerons des sectes qui pullulent dans l'Union. On se garde cependant, dans les Etats, de se servir de ce terme de secte ; on se sert du terme plus poli de *dénomination religieuse*. Mais comment la vérité s'arrangera-t-elle de ce genre de politesse ? Rien de plus intolérant que la vérité.

Commençons par cette remarque générale que le jour du Seigneur est rigoureusement observé aux Etats-Unis, si ce n'est sous le rapport de la sanctification, au moins sous celui du repos du sabbat. On n'y connaît point les trains de plaisir et les courses en bateaux à vapeur le dimanche. On n'y entend aucun bruit. Il est des sectaires qui poussent jusqu'au ridicule la rigueur de cette observance. Le général Scotch, célèbre par son expédition du Nouveau-Mexique, a laissé, sous le rapport de la sanctification du dimanche, un exemple bien édifiant. Obligé de débarquer à San Francisco un jour de dimanche, il s'opposa de toutes ses forces à une démonstration qu'on voulait faire en son honneur.

C'était le 17 octobre 1857. Il fut, malgré lui, reçu en triomphe, et dans le speech qu'il se vit forcé d'adresser à la foule, il prononça ces paroles : *I am a church-going man*. Je suis un homme qui vais à l'église. A moins d'en être absolument empêché, je n'ai jamais, depuis tantôt quarante ans, manqué de m'y rendre le jour du Seigneur, et j'ai éprouvé un véritable regret, chaque fois que je n'ai pu le faire.

J'ai dit qu'un grand nombre de Yankies ne font profession d'aucun culte religieux. Aussi, aux Etats-Unis, comme ailleurs, les pratiques les plus superstitieuses tiennent lieu de religion. Les extrêmes se touchent, et l'abîme appelle l'abîme. L'Union, surtout dans les villes, est un pays de cocagne pour les magnétiseurs, les spiritistes, les devins, les diseurs de bonne-aventure. Dans la seule ville de New-York on comptait en 1857 plus de deux cents personnes vivant aux dépens de la crédulité publique.

En voici un exemple entre mille. C'est une réclame que je transcris d'un journal anglais sérieux de Cincinnati : « Sur réception de vingt dollars, nous expédions par la poste, sur tous les points de l'Union, le grand talisman *arabo-céleste*, accompagné de directions sur le mode de s'en servir. Il fait lire dans l'avenir, permet de deviner ce que font des amis absents, et de prendre les numéros gagnants aux loteries autorisées. S'adresser à Madame Blanche, Cincinnati (Ohio). Voici deux lettres prouvant l'efficacité de ce talisman :

Memphis, Ténéssé, Juillet, 1857.

« Chère Dame, grâce aux numéros que vous m'avez indiqués sur les renseignements que je vous ai fournis sur l'âge de mon enfant, et le quantième et mois de sa naissance, je viens de gagner soixante mille dollars à la loterie d'Augusta, Géorgie. Comment vous témoigner ma gratitude ? Jamais je n'ai été, jamais je n'avais espéré devenir si riche. Sans vous je ne le serais jamais devenue. Il me semble que le monde entier m'appartient. C'est tout ce que je puis vous dire. »

Voici la seconde lettre :

« Selon ma promesse je viens vous parler de l'efficacité de votre talisman ; depuis huit ans que je m'en sers, il ne m'a jamais fait défaut. Il me fait prévoir plusieurs semaines à l'avance, ce qui m'arrivera ainsi qu'aux miens ; aussi que de malheurs j'ai pu conjurer. L'axiome le dit : « Un homme prévenu en vaut deux. » J'ai pris par neuf fois des billets aux loteries de la Havanne et de la Géorgie pour moi ou pour ma famille et chaque fois j'ai gagné de six cent à cinq mille dollars. Mes affaires prospèrent. Je n'échangerais pas mon talisman contre un royaume. Libre à vous de publier ma lettre.

Votre dévoué.

John JONNES.

Nouvelle-Orléans, 3 Juillet 1859. »

Sous le rapport de la moralité, la vieille Europe n'a rien à envier aux Etats-Unis. L'ivrognerie exerce de grands ravages sur toute la surface de l'Union, en dépit des sociétés de tempérance. Il ne faut pas ajouter trop facilement foi aux comptes-rendus publiés par ces sociétés. Tel Yankie qui, en public, ne touche jamais à

rien de ce qui peut enivrer, sait fort bien se dédommager en secret des privations que lui a infligées le respect humain.

A en croire une statistique qui m'est tombée entre les mains, on comptait, en 1859, à New-York, parmi les nombreux ivrognes qui demandaient à être admis dans le *Inebriate Asylum* de cette ville, vingt-huit clergymen, trente-trois médecins, quarante-deux avocats, trois juges, douze éditeurs, sept officiers militaires, cent négociants, cinquante farmers (agriculteurs), cinq cents ouvriers, et quatre cents femmes dont plusieurs appartenant à la haute volée.

Sous le rapport de l'honnêteté, que n'ont pas fait parler d'eux des hommes haut placés dans la société américaine? Nous n'avons pas à parler ici des voleurs au petit pied. Les concussionnaires, les détournements, la dilapidation des deniers publics, se comptant par des chiffres fabuleux, sont assez connus, aussi bien que le respect qu'on porte dans les régions les plus élevées du monde yankie à cette union sacrée qui s'appelle le mariage. Que de scandales causés par ces hommes, qui veulent à tout prix se hisser aux postes les plus élevés dans la magistrature; que de moyens ignobles employés pour s'y maintenir! Je lisais un jour une lettre écrite par un homme contemporain de Washington, à un journal, en 1836, lettre dans laquelle je trouve le passage suivant: « Dans les années 1794, 1795 et 1796 j'assistai fréquemment aux séances du Congrès. J'y suis retourné au mois de mai de cette année, mais ô Ciel, quel contraste! Si le Congrès représente réellement la nation, nous devons avouer que nous nous formons la couche la plus basse et la plus vile de la race caucasienne. » Et, ajoute le journal en forme de remarque, il se trouve au Congrès des hommes, qui s'indignent lorsqu'on leur propose d'appeler par des prières les bénédictions du Ciel sur leurs travaux législatifs... » Et depuis 1836?

Sous le rapport de l'administration de la justice, de la marche des tribunaux, que de remarques à faire! Je n'ai pas à parler de la « Lynch-justice » Le lecteur en sait assez sur ce point là. Si quelquefois les prescriptions légales sont assez bien observées, dans quelques occurrences on saute par-dessus elles à pieds joints. A Janesville, Illinois, un avocat, jouissant d'une certaine célébrité, prie le président de la cour de bien vouloir remettre à une autre heure une séance du tribunal où il doit plaider, parce qu'il a précisément à l'heure fixée pour la séance, trois vaches à traire. — Autre trait sous forme d'exploit juridique rapporté par le *See-bote*

de Milwankée, 21 juin 1859. Un convoi de chemin de fer, grande ligne de Racine au Mississipi, se trouve arrêté tout-à-coup par une barricade élevée au travers de la voie, près de la petite ville de Stocktown (Wisconsin), qui, certainement, dès ce moment, mérita cette dénomination. Le sheriff l'avait fait élever, et, flanqué de quarante hommes armés, il voulait confisquer d'office certains meubles qui devaient se trouver sur ce convoi. Ne les y ayant pas découverts, il permit au convoi de passer outre.

— Autre détail, plus brutal encore. Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, en 1859, un créancier faisait vendre à l'enchère un monument funéraire élevé par son débiteur à la mémoire de son fils, et, aucun acquéreur ne s'étant présenté, il fait emporter le monument chez lui.

De ce que nous venons de dire aux excentricités dont les Yankies ont le monopole, il n'y a qu'un pas. C'est en en disant quelques mots que nous terminerons nos remarques sur leurs mœurs.

Puisque nous venons d'assister à une enchère tenue en plein cimetière, lisons cette épitaphe qui orne une tombe du cimetière de Saint-Diégo (Californie). « Elevé à la mémoire de Henri Guillaume Sharaken, qui est mort d'une balle qui lui a été tirée avec un pistolet Colt, vieux système, garni en laiton. C'est à ceux-ci qu'appartient le royaume des cieux. » (Mots qui, chez les protestants anglais, terminent les épitaphes mortuaires). Voici l'original avec toutes ses fautes d'orthographe: *This yere is sakred to the memory of Henri William Sharaken, who cain to his deth by being shot by a Cold's revolver, one of thelt kind, brass mounted, and of such is the kingdom of heaven.*

Le cabinet de travail des éditeurs de journaux sert de scène à bon nombre des excentricités de nos Yankies. On ferait des volumes en rapportant tout ce qui se passe là entre les éditeurs et ceux qui s'y présentent. Ce sont des abonnés qui viennent s'acquitter en apportant des denrées, d'autres qui se présentent pour insertion d'annonces, d'autres, enfin, qui viennent se plaindre ou demander l'éditeur en duel. Voici un avis donné par les éditeurs du *William's town-Mercury*, Caroline du Nord. « Les personnes, qui ont à nous parler, nous trouveront dans nos bureaux. Nous les prions de bien vouloir, en cas d'absence, laisser sur notre table leur carte de visite ou leur cartel. »

Voici un singulier mode de se lier d'amitié avec quelqu'un. Un

Allemand traverse à cheval une des rues de Sacramento, et il entend tout-à-coup une détonation et une balle siffler au-dessus de lui. Il s'aperçoit en même temps que son couvre-chef a subi une commotion. Il l'ôte, l'examine et le trouve transpercé par une balle. Il regarde autour de lui, et aperçoit, non loin de lui, un individu qu'il suppose être son agresseur. Le colloque suivant s'engage entre eux : « Sir, vous avez tiré sur moi ? » « Oui, sir, parce que le cheval que vous montez, m'a été volé il y a huit jours. » — « Vous faites erreur, Sir ; il y a tantôt huit ans que je l'ai. » — « Dans ce cas, Sir, je vous prie d'agréer mes excuses. Vous plairait-il de prendre un verre avec moi ? » — « Mais très volontiers, Sir. » — Et nos deux nouveaux amis d'entrer dans un *beer-saloon*, et de fraterniser.

La manière dont se fait la réclame dans l'Union, frise les excentricités dont nous venons de parler. Aussi nous en dirons un mot ici. Il est sûr, dit le *Metropolitan Record*, que dix mille dollars, judicieusement dépensés pour annonces, font la fortune d'un individu, peu importe ce qu'il a à vendre. Il n'y a pas de gens qui savent mieux que la gent commerçante de New-York apprécier les avantages que l'on retire de la réclame. Aussi n'est-il pas de cités où elle ait pris plus de développement que dans cette ville. La presse ne suffit plus aux besoins de la réclame. Les façades des maisons, les poteaux, les tas de bois ou de briques, tout est bon pour y appliquer une affiche. Le trottoir même que vous foulez aux pieds sert aux annonces. Des agents parcourent les campagnes pour fixer leurs *avertissements* au premier quartier de rocher qu'ils rencontrent. On organise à cette fin des processions monstres, composées de garçons, à chacun desquels on donne pour rétribution un cerf-volant. D'autres agents, doués d'une grande faconde, et sachant aser de tout, annoncent des conférences scientifiques, littéraires, musicales, etc. Le but, ce n'est pas le progrès dans ces diverses branches, c'est tout simplement l'annonce finale d'un spécifique quelconque. C'est un moyen d'éclairage nouveau qu'on veut annoncer ; vous voyez une voiture éclairée, illuminée au moyen du nouveau fluide illuminateur, décoré de transparents portant des devises, qui font des allusions mirobolantes au nouveau mode d'éclairage annoncé. — Les hommes, portant des affiches monstres devant et derrière, et se promenant solennellement dans les rues, sont connus. Ajoutons encore que la réclame va jusqu'à distribuer

des livres de dévotion dont les pages renferment alternativement des annonces et des prières.

Faisons suivre ce tableau des mœurs américaines de quelques remarques sur l'agriculture et le commerce. Le lecteur voudra bien se souvenir que nous parlons du commencement de la seconde partie de ce siècle.

La production des céréales, surtout du froment, est immense. Elle tendait cependant à diminuer à cette époque dans la Nouvelle-Angleterre, restait stationnaire dans les Etats du centre, mais allait en augmentant dans l'ouest. En 1840, près de douze millions de bushels (près de deux de nos anciens bichets) furent récoltés dans l'Etat de New-York, tandis qu'en 1850 on en avait compté neuf millions seulement. Chicago est le grand entrepôt du nord-ouest, et rivalise sous ce rapport avec Odessa, Dantzic et Saint-Pétersbourg. On observa à la même époque, que la production du seigle, des avoines, des pommes de terre douces et irlandaises, du tabac et des foins avait diminué, tandis que celle du coton, du riz, du maïs, était allée en augmentant. L'extension des brasseries a augmenté la culture du houblon de 50 %. Celle du vin a trois fois centuplé. Le coton a rendu, en 1855, 1,001,000,000 livres; le maïs 800,000,000 bushels en 1856. La récolte du froment a été, en 1859, de 9,000,000.

La viticulture, d'introduction relativement récente, prend une grande extension. Plus de quarante sortes de vin sont cultivés dans l'Union. L'*Ohio Valley Farmer* constatait, en 1856, que près de 2,000 acres de *catawba*, dont 1,600 déjà productifs, étaient cultivés dans les environs de Cincinnati. La Californie est aujourd'hui l'un des Etats les plus riches en vignobles.

Les porcs nous serviront (s. v.) de transition aux quelques notes que nous avons prises sur le commerce. Le commerce de la viande de ces animaux prend une extension qui augmente de jour en jour. Cincinnati est un des plus grands entrepôts. De là le nom de *Parcopolis* qu'on a donné à cette ville. Je trouve dans une statistique que, singulier rapprochement de chiffres, le nombre de ces bêtes nourries presque exclusivement de maïs, est égal à celui des habitants du Grand-Ouest. A l'époque dont je parle, la livre de porc revenait de trois à quatre cents. Il faut que l'élève du porc atteigne des proportions considérables pour que chaque farmer puisse avoir, trois fois le jour, de la viande de porc à sa table.

C'est surtout dans l'ouest du Texas que ces animaux s'engraissent en grand nombre, et sans qu'il n'en coûte rien à leurs propriétaires. Les noix de Pecca, les glands doux du chêne de vie, les glands de Burroath, qui atteignent la grosseur d'un œuf, abondent dans ces contrées.

Dans le Wisconsin, nos fermiers envoient par couples les porcs dans leurs forêts de chênes, et ces animaux en reviennent entourés d'une nombreuse famille.

Si nous en exceptons les Anglais, il n'est pas de nation qui déploie une plus grande activité commerciale que le peuple de l'Union. L'exportation a lieu dans des proportions colossales et embrasse une multitude de marchandises. Les céréales, les viandes, le beurre, les articles de chaussures, le pétrole, le coton, le maïs, le riz, le tabac, etc., prennent un développement qui va toujours en croissant. Il n'y a pas jusqu'aux alligateurs dont la peau ne devienne un objet de commerce. On va jusqu'à les élever dans ce but, comme des oiseaux de basse-cour. Les temps approchent où les fromages et les montres des Etats-Unis feront une concurrence redoutable à l'exportation européenne. Quant à l'exportation des céréales, on démontrait tout dernièrement que le blé américain se vendait en France à un prix pour lequel le cultivateur français lui-même ne peut livrer le sien.

Le commerce de la glace est aussi une des grandes sources de revenus, surtout dans la Nouvelle-Angleterre. De forts chargements de glace arrivent de là jusqu'à Calcutta. Une quantité de pommes sont expédiées en même temps, mêlées à la glace, et arrivent ainsi fraîches jusqu'aux pays méridionaux de l'extrême Orient. J'ai mangé aux Indes des pommes venues ainsi des Etats-Unis, et qu'un gentilhomme d'origine espagnole m'avait envoyées de Calcutta, à une distance de 400 milles — au nombre de *quatre*. — Chacune de ces pommes vallait bien dans ces circonstances cent oranges du pays. En 1857, le roulement des fonds de cette branche d'industrie montait à 7,000,000 de dollars et 10,000 personnes y étaient engagées. Peut-on s'en étonner quand, dans le pays même, la consommation de la glace est si considérable ? Boston en consomme 60,000 tonnes, New-York 200,000, Philadelphie autant, Baltimore 45,000, la Nouvelle-Orléans 50,000.

Les rivages de l'Est, surtout vers Baltimore, étant riches en bancs d'huîtres, le commerce de ces mollusques est également très étendu. Il trouve son principal débouché dans l'Ouest.

Gigantesques sont les proportions qu'a prises dans le Nord le commerce des fourrures, qui embrasse dans ses opérations le continent septentrional d'un océan à l'autre. Qui n'a entendu parler de la *Hudson Company*? En 1783, plusieurs marchands de Montréal constituèrent une société ayant pour objet le commerce des fourrures, qui, en 1787, se fondit avec une autre qui lui faisait concurrence, et c'est ainsi que commença son existence la compagnie du Nord-Est, qui régna en maîtresse sur le Canada et sur les immenses régions qui s'étendent au-delà des grands lacs. Plusieurs années après surgit la compagnie de Makinaw, composée de marchands anglais, et ayant pour théâtre de ses opérations les contrées situées au sud de celles qu'exploitait la compagnie de Makinaw. La Grande-Baie, le Wisconsin, le Mississippi et ses tributaires lui servaient de débouchés. L'*American Fur Company*, fondée par le célèbre Astor, absorba toutes les autres, pour se dissoudre, à l'époque de la guerre de 1812. D'autres se sont formées depuis.

Un mot sur l'imprimerie aux Etats-Unis. La plus petite ville, je dirai même chaque village, a son imprimerie et son journal. C'est dans le Massachusset que se sont établies les premières imprimeries. Le premier journal parut à Boston, quarante ans après la fondation de cette ville. Le premier imprimeur se nommait John Foster, né à Dorchester, en Angleterre, et qui avait pris ses degrés à Cambridge, en 1667. Il publia pendant plusieurs années un calendrier, résultat de ses observations personnelles.

Encore un mot sur les routes et les voies ferrées, les artères du commerce à l'intérieur.

Les routes, surtout vers l'Ouest, méritent à peine ce nom, et souvent là où le *planket-road* n'existe pas, elles sont impraticables à la saison des pluies. Dans le Wisconsin des routes sont pratiquées à travers les immenses forêts du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest; elles sont hérissées des troncs d'arbres qu'on a abattus à la hauteur d'un pied et demi; au voyageur à pied ou en voiture à trouver son chemin à travers ces milliers de troncs.

Les chemins de fer ne se distinguent pas en général par la solidité de leur construction. On est secoué d'une manière terrible et la position n'est pas toujours précisément l'horizontale. Quant à la surveillance, chacun veille à sa propre sûreté. Là où un chemin traverse la voie ferrée, pas de barrière. Un écriteau fixé à l'arbre le plus prochain porte cet avertissement : *Look out for*

the cars. « Faites attention aux trains. » Je vis à Chicago que toutes les voies partaient dans toutes les directions de la gare comme d'un centre, et que l'on peut traverser librement dans tous les sens. La seule précaution prise consiste à agiter une cloche dont chaque convoi est muni, au départ, et à avancer lentement. Mais les pauvres sourds ?

Voilà donc quelques données sur les produits, sur le commerce et sur l'exportation aux Etats-Unis, datant du milieu de ce siècle. Mettons en regard un court tableau de la production et de l'exportation actuelle des céréales, des viandes et du coton.

M. Engelsberg, dans son *Heim*, appelle fabuleux les chiffres qui nous révèlent la position que les Etats-Unis occupent au point de vue de la production et de l'exportation. En effet, ces constellations de chiffres, si nous les envisageons à notre point de vue européen, nous font l'effet de contes de fées. Et cependant ces chiffres reposent sur les données les plus authentiques. Il y a là, en Amérique, surtout aux Etats-Unis, un développement phénoménal dans toutes les directions. Il y a vingt ans, l'exportation des matières brutes ne paraissait à l'œil de l'observateur européen que comme un petit point noir à l'horizon; aujourd'hui, ce point noir s'est développé dans des proportions colossales. Dans ces vingt ans, la production du froment a triplé: celle du maïs a doublé; l'exportation a suivi la même marche ascensionnelle. Le commerce international des céréales se chiffre par 200 millions d'hectolitres; les Etats-Unis y figurent pour 40 %. Le commerce du bétail et des viandes dans le monde entier est évalué à 943 millions de marcs, soit 1,180 millions de francs; les Etats-Unis y sont représentés également par 40 %. Le coton employé annuellement dans le monde entier est de 4,200 millions de livres; les Etats-Unis en fournissent les $\frac{2}{3}$. Oui, ce sont là des chiffres fabuleux, si nous les comparons avec le mouvement européen.

De ces considérations générales que nous venons de faire au point de vue des mœurs et des intérêts matériels, passons à la question religieuse. Parlons d'abord des sectes; nous nous occuperons plus tard des progrès qu'a faits et fait encore la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, aux Etats-Unis. Nous pourrions débiter par l'énumération qu'a faite Cantù dans son histoire universelle, des sectes qui pullulent dans ce pays, mais ce serait trop long. Entrons plutôt en matière, en traduisant ce que nous raconte

M^{me} Seton, l'illustre convertie et fondatrice des Sœurs de charité aux Etats-Unis, sur les tentatives dont elle fut l'objet de la part des diverses sectes qui cherchaient à l'empêcher d'embrasser la foi catholique et à l'attirer à elles.

Rien de plus animé que la relation qu'elle nous en donne, et en même temps de plus propre à nous dépeindre au vif l'esprit de prosélytisme déployé par ces sectes, dont le nom est légion.

« Je reçus, écrit-elle, quelques lignes vivement senties de M. Hobart, ministre épiscopalien, dans lesquelles il me demandait comment je pouvais songer à désertier une église dans laquelle j'avais été baptisée. Malgré le grand poids qu'avait toujours eu pour moi chacune de ses paroles et la profonde estime que je professais pour lui je ne pus m'empêcher de sourire à ses lignes, car n'avait-il pas l'air de me dire qu'un enfant trouve nécessairement la vérité dans le milieu dans lequel il vient de naître. De vieux amis vinrent me trouver dans le même but. Une excellente personne, membre de l'église d'Ecosse, me croyant encore en proie à des indécisions, me dit un jour. « Ah! je vous en prie, ma chère âme, venez, venez, entendre notre cher Révérend J. Mason, et j'en suis sûre, vous vous joindrez à nous. » Peu après arrive chez moi une dame que j'ai toujours beaucoup aimée à cause de la pureté de ses mœurs; elle appartenait à la secte des Quakers, qui m'ont toujours inspiré de la sympathie. Elle cherche à me gagner par des paroles et des manières pleines d'une naïveté et d'une candeur séduisante. « Betsey, me disait-elle, ce que tu peux faire de mieux, c'est de venir à nous. » Et ma vieille et fidèle amie Madame F.... de la société des anabaptistes, comme elle me disait un jour les yeux remplis de pleurs... « Ah! si vous pouviez être régénérée et éprouver tout ce que nous éprouvons, jouir avec nous de toutes les délices du banquet céleste! » Et mon ancienne amie, Marie la méthodiste, comme elle sanglottait en contemplant (c'est ainsi qu'elle s'exprimait) ma pauvre âme toute dévoyée parce que j'étais sans convictions.

Je veux donner ici le chiffre des églises et des diverses sectes, tel que je le trouve en 1859, de la ville de Cincinnati. Cette ville étant de second ordre et se trouvant au centre des Etats, ce chiffre pourra servir de terme moyen pour juger de l'état des sectes dans les Etats autres que l'Ohio :

Episcopaliens méthodistes	17
» » allemands	3
Méthodistes protestants	3
» calvinistes	1
Nègres méthodistes	1
Presbytériens (vieille école)	7
» (nouvelle école)	4
» (réunis)	2
» (réformés)	2
Baptistes	5
» nègres	2
Episcopaliens protestants	8
Congrégationnalistes	3
Disciples du Christ	4
Chrétiens	1
Synagogues	5
Réformés allemands	3
Union évangélique allemande	5
Nouvelle Jérusalem	1
Unitariens	1
Universalistes	2
Les Frères unis en Christ	2
Total des temples	<hr/> 82

Les catholiques possédaient à la même époque quinze églises et chapelles dans la ville de Cincinnati.

Ces sectes considèrent, sans doute, les Saintes Ecritures comme la source unique de leurs doctrines et la base de leur édifice religieux. Ne croyez pas, cependant, qu'elles les traitent toujours avec tout le respect qu'elles semblent professer pour le volume sacré.

Le célèbre prédicateur Henri Ward Beecher parla un jour des apôtres sur un ton peu respectueux dans l'un de ses sermons. Selon lui, les apôtres ont été des hommes sans caractère et sans éducation, sans influence sur le peuple, appelés par Jésus du fond des couches les plus infimes de la société, Paul seul pouvait se prévaloir d'un certain degré d'éducation. Encore ne fut-il appelé qu'après que l'Eglise eût été constituée. Les apôtres ne peuvent être mis en parallèle avec les membres de la société actuelle sous

le rapport de la culture. Vous rencontrez parmi eux des menteurs, des ivrognes, et, même, des traîtres. »

Un autre ministre, Chaunev W. Fitch, de l'église épiscopaliennne, à Piqua, Ohio, a tenté de ressusciter l'hérésie d'Helvedius, réfutée par saint Jérôme, en cherchant à démontrer dans un ouvrage que l'un des Jâques du Nouveau Testament est le fils de Marie et de Joseph, et, par conséquent, le propre frère de Notre-Seigneur.

Et ces pauvres sectes, qui paraissent et disparaissent comme les champignons, osent prédire la chute de la papauté, comme l'avait déjà fait un ministre anglican au commencement de ce siècle. « Les nouvelles qui nous viennent du dehors, écrivait le *Saturday Evening-Post*, 1^{er} septembre 1855, nous apprennent avec quel peu de respect des nations autrefois plongées dans la superstition, comme l'Espagne, commencent à accueillir les réclamations du pape. Le Piémont, quoique sous le poids de l'excommunication, ne paraît pas s'en porter plus mal. Tout cela semble donner raison à l'interprétation protestante du livre de Daniel, qui fixe à 1866 la fin de la papauté. »

Le *Héraut Universel*, organe des Universalistes, faisant mention un jour d'un prédicant du sud, qui avait déserté les rangs des Baptistes pour se faire universaliste, disait de lui qu'il avait travaillé pendant neuf ans à préserver le peuple de l'enfer, et que, maintenant, il y avait tantôt quinze ans qu'il travaillait à délivrer le peuple de la croyance à l'enfer. *To Keep the people out of the hell; to Keep the hell out of the people.*

Nous ne prétendons nullement, en écrivant tout ceci, jeter indistinctement le ridicule ou le blâme sur les ministres de ces sectes. Nous savons de source certaine que plusieurs d'entre eux sont de bonne foi. Et parmi quelques-uns quelle constance à se livrer aux travaux de leur ministère! Un tableau, publié en 1859 par la Conférence méthodique de l'Ohio, en fait foi. Nous y trouvons l'indication du nombre d'années pendant lesquelles les ministres ont vaqué aux travaux de leur ministère à titre de missionnaires ambulants. Ainsi: Jacob Joung, cinquante-trois ans, David Lewis quarante, Jos. Capert, trente, John Stewart, quarante-deux, Zacharie Comel, quarante et un, etc.

Une gazette allemande protestante de la même époque nous informe que, s'il y a des ministres qui travaillent (sans doute à leur façon) dans la vigne du Seigneur, à la sueur de leur front, il

en est d'autres à qui des talents oratoires et le milieu dans lequel ils se trouvent, offrent tous les comforts de la vie. Lisez plutôt : « Les plus grands orateurs de la chaire comme Beecher, Spurgeon, Parker, Chapin, et autres, reçoivent des appointements qui s'élèvent de 5,000 à 20,000 dollars par an. Il est bien permis d'appeler *spéculative* la théologie qu'il cultivent ; il y a de quoi rendre jaloux les banquiers de Wall-Street. On dit que le Révérend Chapin, ministre universaliste, possède à New-York une maison qui vaut ses 25,000 dollars. »

Il paraît qu'à la même époque les ministres des sectes à New-York et aux environs n'auraient pu, durant la bonne saison, s'appliquer ces paroles du psalmiste : *Zelus domus meæ comedit me* ; en effet, près de trois cents temples étaient restés fermés, les ministres étant allés en villégiature,

Le costume distinctif des clergymen commence à disparaître. Déjà en 1859 un journal de Boston avait fait la remarque qu'à l'occasion d'un anniversaire solennel, célébré en cette ville, sur 953 ministres qui y avaient pris part, 73 seulement y avaient paru portant le signe distinctif de leur condition, la cravate blanche. De plus, une chevelure luxuriante, débordant sur leur front, annonçait la tendance qu'ils ont à se confondre avec le commun des mortels. Et quelques-uns, de fait, ont l'air très commun. A Rosendale, Comté de Fond-du-Lac (Wisconsin), un brave maréchal préside le service divin ; comme il ne sait pas lire, il charge son fils de faire la lecture d'un passage de la Bible, qu'il interprète ensuite. A Junction-House, même Etat, on m'a désigné un individu qui, après avoir fait le service de porte-faix et l'épicier pendant la semaine, prêche l'évangile le dimanche.

Quelquefois ce sont des dames qui se chargent du ministère de la parole. M^{me} Lydie Jankins, après avoir suivi un cours régulier d'études théologiques, a débuté à Port-Byron (New-York) dans la chaire évangélique. Je ne sais pas si elle a commenté toutes les épîtres de saint Paul. Une dame Brown se trouvait, en 1853, à la tête de la chapelle congrégationnaliste de South-Butler, Comté de Wayne (Nouvelle-Jersey).

Les communautés sectaires changent souvent de pasteurs. L'église congrégationnaliste de East-Hampton, Connecticut, ayant renvoyé son pasteur, essaya pendant trois ans des services consécutifs de soixante et dix ministres.

Disons quelques mots en particulier sur l'une ou l'autre de ces sectes.

Parmi les diverses sectes, celle des *Baptistes* est celle qui fait les plus grands progrès. D'après une statistique protestante de 1859, ils auraient, dans l'espace de 22 ans, construit 6,565 églises, et se seraient accrus de 593,693 membres et 4,224 ministres. C'est surtout dans les Etats de la Virginie, de l'Alabama et du Missouri qu'ils se recrutent le plus.

Dans son zèle, un journal baptiste, l'*Examiner*, proposait un plan dont la réalisation aurait pour résultat la conversion du monde entier en moins de neuf ans. Le voici : Que chaque chrétien gagne au Christ une âme par an. Nous ne savons pas si notre calculateur entend par chrétiens les baptistes seulement, ou tous les chrétiens en général. Dans ce second cas, moins de deux ans suffiraient. Donné 1,400 millions d'hommes, dont 400 millions de chrétiens et 1,000 de païens, chaque chrétien faisant son œuvre, nous aurions déjà la première année 800 millions de chrétiens, de sorte que la seconde année déjà la tâche serait devenue singulièrement facile, puisque quatre chrétiens n'auraient plus qu'à convertir un seul païen. Mais pour réaliser ce beau plan, il faudrait mettre chaque chrétien en contact avec son païen respectif. *That's the question.*

A New-London (Wisconsin), le ministre baptiste était un menuisier à l'époque où j'habitais cet Etat. Y ayant passé en hiver, il me fut raconté que ce ministre venait de baptiser un néophyte par immersion, selon la coutume de la secte, en plein air et par un froid très rigoureux. La scène s'était passée au-dessous de la ville, dans un ruisseau où l'eau, faisant chute, n'était pas gelée. Ce devait être, sans doute, un spectacle curieux que de le voir immerger à la hâte sa catéchumène et se sauver bien vite dans une maison voisine pour s'y changer et éviter une congélation de cerveau.

Le *preacher* revêt ordinairement des vêtements imperméables pour procéder au baptême. Un témoin oculaire d'un baptême célébré dans le Haut-Canada, en présence d'une grande foule, m'a raconté ce qui suit. Un gamin, pour mieux voir, s'était hissé sur la branche d'un arbre. Au moment de l'immersion, le ministre s'écria dans l'enthousiasme de son zèle : « Je vois le ciel s'entr'ouvrir et le Saint-Esprit descendre sur vous ! » « Eh bien, moi je ne vois

rien, et pourtant je suis placé plus haut que vous » dit tout à coup une voix qui venait d'en haut. C'était celle du gamin. Tableau.

Les *methodistes* forment aussi l'une des sectes les plus répandues dans l'Union. Ils déploient également un grand zèle. Ce sont eux qui organisent ces *camp-meetings* dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire, des réunions religieuses, tenues en plein air, ou dans les bois, durant plusieurs jours, pendant lesquels la prédication n'est pas interrompue un seul instant. Tout inspiré a droit à la parole, et, quelquefois, prédicateurs et auditeurs sont tellement surexcités, qu'on croirait assister à une réunion de convulsionnaires.

Les *Frères Moraves* (Herrenhüter), qui ont des missions dans les régions arctiques et se distinguent par la sévérité de leurs mœurs, avaient un établissement, il y a déjà plus d'un siècle, à Nazareth, en Pensylvannie, sous la direction du comte de Zisendorf.

« Une fête bien étrange, lisons-nous dans le journal sectaire *l'Evangelist*, est celle de l'Amour, célébrée par les Frères Moraves. Leur communauté, accrue de quelques amis, s'est réunie vers dix heures du soir. Le service fut ouvert par la lecture d'un passage de la Bible avec commentaires. Pendant les chants solennels qui suivirent, des serviteurs circulaient dans le temple pour offrir aux assistants du café et des gâteaux ; le prédicateur ne fut pas oublié dans sa chaire. »

Les Herrenhüter sont restés, en général, fidèles à leurs traditions primitives. Il n'y a que quelques années que des modifications assez essentielles ont été introduites dans leurs coutumes. La séparation des sexes n'existe plus, et le sort ne décide plus de celui des époux. De plus, ce qui se possédait en commun a été vendu en grande partie, et les profanes commencent à s'établir au milieu d'eux.

Les *Schakers*, ou *Trembleurs*, nommés aussi quelquefois *Danseurs*, sectaires qui ont beaucoup de ressemblance avec les Moraves, ont reçu leur nom des trémoussements et des danses auxquels ils se livrent dans leurs réunions religieuses, et qui, à leurs yeux, sont l'expression de leurs sentiments de crainte de Dieu. Ils croient en cela prendre pour modèle le roi David. Leur fondatrice, Anna Lee, arriva à New-York en 1774, et établit sa première communauté à Nigurawea, près d'Albany. Pour eux, Anna Lee est le Christ revenu sur la terre ; ils l'appellent aussi la seconde Eve. Ces sectaires

vivent en communauté de biens, gardent le célibat, et se recrutent au moyen de prosélytisme. Ils se distinguent des quakers par une plus grande simplicité dans leur vêtement, et par le profond silence qui marque le commencement de leurs réunions religieuses. Dans leurs colonies, qui révèlent beaucoup de bien-être et de propreté, les sexes vivent séparés et ne se réunissent qu'à l'église, qui a trois portes, l'une pour les hommes, la deuxième pour les femmes de la communauté, et la troisième pour les *mondains*. Une fois réunis, mais chaque sexe restant encore séparé, ils gardent tous, étant assis, le plus profond silence ; puis, à un signal, ils se prosternent et prient. Un cantique ayant été chanté, une exhortation est fait aux femmes. Elle a pour but de leur recommander de ne prendre part à la danse qui va suivre que dans la plus grande pureté d'intention. Bientôt, au cri de : « Maintenant, chers frères et sœurs, mettons-nous en voyage », tout le monde s'ébranle ; les hommes jettent leurs surtouts ; les femmes, leurs mouchoirs et leurs fichus, tous se mettent à danser en ronde en frappant dans leurs mains, en avançant, en reculant, en se jetant de droite et de gauche, aussi longtemps que les forces le leur permettent ; après quoi tout le monde se retire. J'emprunte ces détails à une feuille protestante.

Si d'après une statistique récente on compte en l'an de grâce 1882 près de vingt millions d'hommes livrés aux pratiques du spiritisme, — un danger immense qui menace la société moderne, aussi menaçant que le socialisme, parce qu'il vient des couches élevées de la société, — ne nous étonnons pas qu'aux Etats-Unis, dont le sol est propice à la germination de toutes les erreurs, le *spiritisme* ait éclaté de bonne heure. Constatons quelques faits, fruits des déplorables erreurs de cette nouvelle forme du paganisme moderne.

Un spirite de Bardentown (Nouvelle Jersey), avait un fils qui mourut d'une maladie de poitrine, après avoir été fiancé à une fille de dix-sept ans, livrée elle-même aux pratiques du spiritisme. Du consentement du père du défunt, cette fille voulut célébrer son mariage avec le corps du défunt par l'intermédiaire d'un *medium* ; elle était en grande toilette de jeune mariée, et près de 2000 personnes assistèrent à cette étrange cérémonie. Le moment de l'ensevelissement venu, elle se jeta à corps perdu sur le cadavre, et l'on eut mille peines à l'en arracher. Elle alla ensuite s'établir chez son prétendu beau-père, à la table duquel le service était mis

chaque jour pour le défunt, et sa portion placée sur son assiette; précisément ce que font les Indiens païens au milieu desquels j'ai vécu. Il fallait donc toute notre civilisation pour arriver à un tel résultat!

La *Gazette de Dayton* (Ohio), parle d'un cas remarquable de monomanie qui s'est produit en cette ville dans la personne d'un clergyman universaliste, Rd Josué Upson, qui venait de mourir. Il s'était réduit à l'état de squelette par des jeûnes forcés qui dureraient de quinze à trente jours. Il jeûnait ainsi sur l'ordre précis que lui en avaient donné les « esprits, » qui lui promettaient que par ce moyen il deviendrait le *medium* le plus habile qui fut jamais. Et qu'a fait ce pauvre Josué, sinon ce que font les Indiens dont je viens de parler qui, pour entrer en rapport avec les *Manitous*, jeûnent de longs jours?

J'ai trouvé cette annonce dans le *Telegraph Spiritual*: « Demandée: une servante *méditative*. Un de nos abonnés de Kalamazoo (Michigan), désire attacher au service de sa famille, qui est *méditative*, une servante *méditative* elle-même, et disposée à prendre part à ses exercices spiritistes. »

Un fait s'est passé à Bedford, qui a dû mettre la foi des spirites à une rude épreuve. Un M. Waden avait eu un fils qu'il croyait très certainement être péri dans un naufrage. Ardent spirite, il s'était empressé de se mettre en rapport avec l'âme de son fils au moyen d'un *medium*, et elle lui apprit un jour qu'elle se trouvait au milieu des bienheureux et qu'une couronne de gloire attendait son père. Quelle consolation pour le papa! Mais jugez de la stupéfaction de celui-ci lorsque, un beau jour, son fils vient, en chair et en os, se jeter dans ses bras paternels!

Un meurtrier nommé Ira Stout qui venait d'être exécuté, s'est joué des spirites de Rochester. Il avait chargé un *medium* de leur annoncer qu'il leur apparaîtrait le 31 janvier 1859 à une heure fixe dans la salle Corinthienne, et qu'il se mettrait en rapport avec eux. L'heure venue, la salle regorgeait de curieux, mais Ira Stout ne vint point.

« Il est venu à la connaissance du public, disait le *Pilote de Boston*, dans l'un de ses numéros, que dans certains cercles spiritistes on se réunit dans un état de nudité complète pour démontrer que, grâce à la vivacité de sa foi, on arrive à cet état heureux d'innocence qui met à l'abri des tentations de la chair. »

« A Randolph, comté de Chataouque (New-York), raconte le même journal, une société de spirites construit un édifice dont l'ensemble et l'arrangement sera une représentation du corps humain, les jambes exceptées. »

Qui n'a pas entendu parler des *Mormons*? Ils ont beaucoup fait parler d'eux surtout vers l'année 1858, et plus tard encore, ils ont donné beaucoup à faire au congrès. Cette secte n'a jamais voulu se soumettre aux lois qui régissent l'Union.

Le fondateur du mormonisme, Joseph Smith, est né à Sharon (Etats-Unis). Jeune encore, il prétendit que Dieu l'avait choisi en qualité de prophète. La Bible ne répondant pas à toutes ses inspirations, il assura que l'ange du Seigneur lui avait enjoint de se mettre à la recherche de certaines tablettes d'or qui se trouvaient cachées dans la terre depuis 1400 ans, et qu'il les avait trouvées. Personne n'avait pu déchiffrer les caractères qui y étaient gravés; mais il lui fut donné deux grosses pierres précieuses, ressemblant au diamant, à travers desquelles il put saisir le sens des mots qui y étaient écrits, et qu'il traduisit en anglais. Selon lui, ces pierres étaient le *Urim* et le *Thumim* du grand prêtre des Juifs. Il publia son livre en 1830, intitulé : *Livre de Mormon*, du nom de l'auteur juif. En 1831, de concert avec Ridgon et autres, il annonça qu'il lui avait été révélé l'ordre de se rendre dans le Missouri pour y établir le siège de la nouvelle Jérusalem. Une nouvelle révélation leur apprit que le site choisi se trouvait dans le town d'Indépendance, comté de Jakson, et qu'ils devaient y élever un temple au Seigneur. Le peuple s'ameuta contre eux et les en chassa, parce qu'ils voulaient s'emparer des propriétés d'autrui, sous prétexte que le Seigneur les leur avait données. Ils se réfugièrent dans le comté de Clay, puis, expulsés encore, dans un endroit nommé Commerce, sur le Mississipi dans l'Illinois, auquel ils donnèrent le nom de *Nauvoo*. Ils y construisirent un temple, édifice magnifique, qui mesurait 120 pieds de longueur sur 80 de largeur. Smith organisa un corps armé de 4000 hommes qu'il appela la légion de *Nauvoo*, et dont il se déclara général.

Il introduisit parmi ses adeptes un système de prostitution révoltante, système qu'il colorait du beau titre de « doctrine de la femme spirituelle. » Il appelait la pluralité des femmes la « bénédiction d'Abraham. » Le docteur Foster, un des dignitaires de l'église mormonne, soupçonnant le prophète Smith de chercher

à séduire sa femme, se mit à publier un journal, *l'Expositeur*, dans le premier numéro duquel il fit connaître les *affidavit* de seize femmes que Smith et d'autres avaient tenté de séduire. La conséquence fut la démolition de la maison de Foster et le saccage de son imprimerie; lui-même dut chercher son salut dans la fuite. Cependant, les autorités du pays intervinrent; le prophète et son frère Hyrum furent jetés en prison; mais avant qu'ils pussent être jugés, une troupe d'hommes armés s'emparèrent d'eux et les tuèrent. Ses adeptes n'ont pas cessé pour autant de le reconnaître, quoique mort, pour chef de leur église. A Manchester, l'ancien Hyde déclarait publiquement, le 27 octobre 1846, dans *l'Etoile millénaire*, journal mormon, que Joseph Smith reste encore, comme il l'a toujours été, le président de leur église, et qu'aucun homme ne peut prendre sa place.

Joseph Smith eut pour successeur Brigham Young, né le 1^{er} juin 1801, à White-Haven, Vermont. Son père, un farmer, vint s'établir dans l'Etat de New-York. Brigham disait que dès sa plus tendre jeunesse il s'était efforcé de marcher dans les sentiers de la justice, afin de mériter la vie éternelle. Il fut initié aux doctrines du mormonisme par Samuel Smith, reçut le baptême en 1832, et devint bientôt un des prêtres de la secte. Au mois de septembre de l'année suivante, il se trouvait à Kirkland, Ohio, alors point central du mormonisme. Le zèle qu'il déployait lui avait mérité le nom de « frère infatigable ». A l'entrée de l'année 1834, on l'envoya parcourir les Etats de l'Est en qualité de missionnaire. En 1840, nous le trouvons en Angleterre, où il organise un premier départ d'émigrants mormons. Le prophète Smith ayant été tué à Carthage, Young devint le chef de la secte, envoya des colons dans le Grand-Ouest, et choisit Great-Salt-Lake-City comme centre du mormonisme, et voulut organiser un Etat sous la désignation de *Deseret*, nom mystérieux signifiant : « Pays de la mouche à miel. » Le Congrès ne voulut point reconnaître cet Etat, mais l'admit comme territoire, en lui donnant le nom d'Uttah. Avec l'assentiment du sénat, le président Filmore nomma Brigham Young gouverneur du nouveau territoire.

Il s'est rencontré peu d'hommes qui aient exercé une autorité plus grande que Brigham Young. En dépit de la réputation de tyran qu'on lui a faite, il était révééré parmi les siens comme un père. Il a travaillé à propager sa nouvelle foi dans toutes les parties du monde.

La ville du Grand-Lac-Salé est entourée de fortifications avec fossés ; on y pénètre par trois portes. Les rues, garnies de trottoirs et coupées à angles droits, ont 130 pieds de large. En 1855, on y comptait déjà 15,000 habitants, la plupart anglais et écossais. Le temple unique s'élève au milieu de la cité, et une rue formée exclusivement de magasins y aboutit. On y voyait déjà en 1860 des édifices somptueux, résidence de plusieurs apôtres, entre autres, celle du docteur Richard, qui avait ouze femmes, de J.-M. Grant, qui en comptait cinq, de O Pratt, qui en avait autant. Il serait donc difficile à ces saints d'appeler une épouse sa moitié, à l'exemple d'un brave prussien qui, me parlant de sa femme, l'appelait sa *sacramentalische Hälfte*. La résidence du prophète, située non loin de là, porte le nom de « maison du lion », soit parce qu'elle est ornée de l'image de cet animal, soit parce que le prophète porte le nom de « Lion du Seigneur ». Cet édifice, qui a coûté 30,000 dollars, était habité, à l'époque dont nous parlons, par les dix-huit femmes de Young, qui résidait cependant avec sa famille dans une maison voisine portant la figure d'une ruche, symbole du mormonisme, et surmontée d'un observatoire. Le temple d'alors, ou tabernacle, avait 126 pieds de long sur 64 de large, et pouvait contenir 2,000 personnes. Plus au nord s'élève un autre édifice, le « Bowery », servant aux assemblées et où 8,000 personnes peuvent trouver place. Au nord-est se trouve l'« Endowment House », qui sert aux ordinations. On procédait alors aux travaux de la construction d'un nouveau temple, devant avoir 193 pieds de long, 105 de large et 100 pieds de hauteur jusqu'au toit. Les fondements seuls avaient absorbé un million de dollars.

Je transcris ici, en traduisant aussi fidèlement que possible, quelques articles de foi du mormonisme :

« Nous croyons en Dieu le Père, et son Fils Jésus-Christ, et le Saint-Esprit. Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs seules fautes personnelles.

Nous croyons que tous ceux qui se soumettent aux lois et aux prescriptions de l'Évangile seront sauvés en vertu du sacrifice offert par le Christ.

Nous croyons que les prescriptions de l'Évangile sont les cinq suivantes :

1° La foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ; 2° la contrition de ses péchés; 3° le baptême par immersion pour la rémission des péchés; 4° l'imposition des mains en vue des dons du Saint-Esprit; et 5° la Cène.

Nous admettons l'ordre hiérarchique tel qu'il existait dans l'Eglise primitive, c'est-à-dire le rang des apôtres, des prophètes, des pasteurs, des prédicateurs, des évangélistes, etc.

Nous croyons à l'efficacité et aux dons de l'Evangile éternel, tels que le don de foi, le discernement des esprits, de prophétie, de révélation, de vision, de guérison, le don des langues et l'interprétation des langues, le don de sagesse, etc.

Nous croyons en la parole de Dieu contenue dans la Bible et le livre de Mormon et les autres bons livres.

Nous croyons à tout ce que Dieu a révélé et révèle encore; nous croyons à la révélation future de vérités plus importantes encore concernant le règne de Dieu et la seconde venue du Messie.

Nous croyons au rétablissement de la maison d'Iraël et de ses dix tribus. Nous croyons que le continent occidental verra la réédification de Sion; nous croyons que le Christ règnera personnellement sur la terre pendant mille ans; que la terre sera renouvelée et inondée des joies du paradis.

Nous croyons à la résurrection des corps.

Nous revendiquons le droit d'adorer Dieu selon notre conscience et de ne pas être inquiétés sur ce point, comme nous reconnaissons aux autres celui de servir Dieu comme ils l'entendent.

Nous voulons être soumis aux rois, aux reines, aux présidents, aux magistrats, dociles aux lois, les respectant et leur prêtant notre appui. »

Voici quelques passages tirés d'instructions données aux femmes en forme de catéchisme par les frères et les anciens :

« D. Qu'est-ce que Dieu ?

R. Dieu est une intelligence ayant un corps avec ses diverses parties. Sa forme est celle de l'homme avec la même nature que la nôtre. Il est le type de la perfection que l'homme doit atteindre. Il est le père et le chef de la grande famille humaine. Dieu ne peut se trouver partout à la fois.

D. Que sont les anges ?

R. Ce sont des intelligences appartenant à l'espèce humaine. Plusieurs d'entre eux descendent de nos premiers parents. Ce sont

des êtres divins, fils de Dieu, jouissant avec lui des mêmes attributs ainsi qu'avec Jésus-Christ. — Mais l'enfant faible qui vit aujourd'hui sur la terre, acquerra un jour plus de pouvoir et de gloire que n'en avaient autrefois Jésus et le Père; en retour, la puissance et la gloire du père et du fils iront toujours en augmentant. »

Si nous en croyons l'auteur de la vie du prophète Smith, il aurait existé sous le règne de Zédékiah, roi de Juda, qui fut emmené en captivité à Babylone l'an 590 A. C., un juif nommé Néphi, fils de Léhi, favorisé de révélations divines, pour lesquelles il se vit en butte aux persécutions.

Il se transporta dans « la terre promise » c'est-à-dire en Amérique, où il mit par écrit ce qui lui avait été révélé sur les tablettes d'or dont nous avons parlé plus haut. Voici ce que dit de ce livre l'un des apôtres de la secte, P. Pratt, dans son ouvrage intitulé : « Les voix d'avertissements »

« Le livre de Mormon a été trouvé en 1827 dans le comté d'Ontario, Etat de New-York. Il fut traduit et publié en 1830. Il raconte l'histoire des premiers habitants de l'Amérique, descendants de la tribu de Joseph. Une grande partie d'entre eux ayant été tués dans une bataille livrée cinq siècles avant le Christ, l'un de ses prophètes, nommé Mormon, jugea à propos d'écrire l'histoire de sa race, sa doctrine, ses prophéties sur des tablettes. Son fils Mormoni, qui en hérita, étant poursuivi par ses ennemis, les enfouit dans la terre, après avoir reçu de Dieu la promesse qu'elles seraient retrouvées un jour par le moyen d'une nation païenne qui prendrait possession du pays. Elles furent confiées à la terre l'an 420 avant Jésus-Christ sur une colline, nommée alors Cormora, qui se trouve dans le comté actuel d'Ontario, jusqu'à ce qu'elles en furent tirées par le ministère des anges, et leur contenu traduit par voie d'inspiration. »

Outre le livre de Mormon, les sectaires en ont encore un autre ayant le même volume que le Nouveau-Testament. Ils l'appellent : « Le livre de la Doctrine et de l'alliance; » ils le vénèrent autant que la bible.

Le prophète Smith avait prédit que bientôt les Etats-Unis deviendraient le théâtre d'un massacre général, comme on n'en avait jamais vu. Les tremblements de terre, la grêle, la peste la famine anéantiraient la race impure des païens, et prépareraient les voies aux enfants dispersés d'Israël.

Aucun homme de la nation aveugle et repoussée des gentils n'échapperait aux désastres. Les mormons seuls, nation élue, peuple de Dieu, éviteraient le feu qui brûle toujours. Ils règneront pendant mille ans dans la gloire avec le Christ. Leur foi suffira à elle seule pour les sauver. Auraient-ils commis des meurtres tous les jours de leur vie, se seraient-ils rendus coupables de tous les forfaits imaginables, ils réssusciteront au son de la trompette, grâce à leur foi. Leurs âmes se réuniront à leurs corps parce qu'ils auront reçu le baptême saint qui purifie de tout péché.

Je veux communiquer ici au lecteur la description d'un meeting religieux mormon, tenu en plein air.

L'Ancien commence par implorer sur l'assemblée les bénédictions du ciel. On chante ensuite l'hymne suivante :

O vous les douze élus, vous avez reçu
Les clefs du ministère des derniers jours
Qui embrasse toutes les nations qu'abrite le ciel,
D'un continent à l'autre, d'un océan à l'autre.

Au beau pays de la Colombie
Aux païens l'évangile est d'abord apporté ;
Avant qu'il arrive à l'oreille du Juif,
Il ira retentir aux rivages d'Europe.

Que les villes et les bourgs de l'Europe écoutent
La bonne nouvelle : Angés, amenez-nous
De près et de loin les nations des gentils :
Préparez leurs cœurs à en célébrer les louanges.

Que de l'Inde et de l'Afrique les brûlantes plages,
Accueillent la nouvelle qui leur vient,
Là où règnent les ténèbres, la mort, la douleur,
Là où la tyrannie exerce son empire.

Ecoutez, vous, îles de l'océan,
Car chaque île en doit retentir ;
Nations et langues, jusqu'à ce jour ignorées,
Depuis longtemps perdues, vous serez retrouvées.

Et de nouveau l'Asie l'entendra
Proclamée par les anges une seconde fois ;
L'Eternité en sera l'écho.
Et la terre répétera le solennel Amen.

Les nations les acceptent ces accents si plaisants :
Le Juif et le gentil se joignent à ces concerts ;
Hosanna retentit partout ;
Bientôt le Messie va recommencer son règne ¹.

Une prière, fruit de l'inspiration du moment, succède au chant de l'hymne que nous venons de transcrire, et qui, certainement, ne manque pas de poésie. — Une autre hymne se chante ensuite sur l'air de la chanson anglaise : *The rose that all are praising*.

¹ *Ye chosen twelve, to ye are given
The keys of the last ministry
To every nation under heaven,
From land to land, from sea to sea.*

*First to the gentiles sound the news
Throughout Columbia's happy lands ;
And then, before it reaches the Jews,
Prepare on Europe's shores to stand.*

*Let Europe's towns and cities hear
The Gospel tidings ; angels bring
The gentiles nations far and near,
Prepare their hearts his praise to sing*

*India and Afric's sultry plains
Must hear the tidings as they roll,
Where darkness, death and sorrow reigns,
And tyranny has held control.*

*Listen, ye islands of the sea,
For every isle shall hear the sound ;
Nations and tongues before unknown
Though long since lost, shall soon be found*

*And then again shall Asia hear
Where angels first news proclaimed ;
Eternity shall record bear,
And earth repeat the loud Amen !*

*The nations catch the pleasing sound,
And Jew and Gentil swell the strain,
Hosannah o'er the earth resound ;
Messiah soon shall come to reign.*

La voici :

Le Dieu que d'autres adorent, ne peut être mon Dieu
Un Dieu qui est sans corps, qui ne voit pas, n'entend pas ;
Mon Dieu règne là haut,
Dieu d'amour et de puissance,
Le Dieu qui se révèle, le voilà mon Dieu,
Le voilà, le voilà mon Dieu. (*bis*)

Une Eglise sans apôtres ne peut être la mienne,
Un vaisseau sans mâture, le jouet des flots ;
Elle manque d'un pilote ; je ne veux point m'y trouver.
Mon Eglise est celle que dirigent
Les douze étoiles qui brillent sur sa voile ;
L'Eglise aux solides fondements, la voilà mon Eglise. (*bis*)

L'espérance des Gentils n'est point la mienne ;
Elle est sans lumière, je n'en veux point.
Mon espérance ne me trompe pas,
Car elle m'offre une profonde sécurité ;
L'ancre est son symbole, la voilà mon espérance !
La voilà, la voilà mon espérance ! (*bis*)

Le ciel des sectaires n'est pas le paradis que je désire
Où se trouve-t-il ? Sur la terre ou dans les eaux ?
Je cherche moi mon ciel sur la terre,
Un ciel de lumière et de science. Le voilà mon ciel !
Le voilà, le voilà mon ciel ! (*bis*)¹

¹ *The God that others worship, is not the God for me ;
He has no parts or body, and cannot hear or see.
But I've a God that lives above,
A God of power and of love,
A God of revelation. — Oh ! that's the God for me !
Oh ! that's the God for me !* (*bis*)

*A Church without apostels is not the Church for me !
It's like a ship demanted, afloat upon the sea.
But I've a Church that's always led
By the twelve stars arond its head
A Church with good fundations. — Oh, that's the Church for me !
Oh ! that's the Church for me !* (*bis*)

*The hope the gentiles cherish, is not the hope for me !
It has not hope for knowledge, far from it I would be.
But I have a hope that will not fail
That reaches safe within the rail,*

Quelquefois, on chante une hymne à la mémoire de Smith, le prophète, que l'on croit élevé dans la gloire et intercédant pour ses frères. En voici une strophe :

*He lov'd the saints — he lov'd the saints,
For them he liv'd — for them he died;
Unchang'd in death, with a saviour's love
He pleads their cause in courts above.*

Il a aimé les saints, il a aimé les saints ;
C'est pour eux qu'il vivait, c'est pour eux qu'il est mort.
La mort ne l'a point changé ; aimant comme le Sauveur,
Il plaide leur cause à la cour des cieux.

Après le chant de la seconde hymne, il y eut un sermon, dans lequel le prédicateur chercha à mettre en relief le mérite qu'il y a d'avoir plusieurs femmes, à cause de la plénitude de perfection qu'on met à accomplir par là la parole de l'Évangile qui recommande à se charger de la croix. Il chercha à démontrer que les femmes qui ne se marient pas seront damnées, parce que ce n'est que par le moyen d'un mari qu'elles peuvent entrer au ciel. Si cela était vrai, qu'innombrables seraient les femmes, même mariées, qui n'y entreraient jamais.

D'autres exercices religieux suivirent, entremêlés d'exhortations faites par ceux des assistants qui se sentaient inspirés, et dont l'objet n'était pas toujours exclusivement spirituel.

Les sermons des mormons, nous venons de le constater, ne sont pas toujours très religieux, souvent *irrelevant*, selon l'expression anglaise. Le président Kimball (c'est en 1856) se plaint amèrement dans un sermon de la dissolution des mœurs qui se glisse dans son troupeau. Voici un passage de son *speech* :

« Loin de nous toute corruption. Que chaque homme reste pur, qu'il soit juif, païen, ou un saint des derniers jours. Soyez purs, je

*Which hope is like an anchor. — Oh ! that's the hope for me.
Oh ! that's the hope for me ! (bis)*

*The heaven of sectarians is not the heaven for me !
So doubtful its location, neither on land nor sea.
But I've a heaven on the earth,
The land and home that gave me birth,
A land of light and knowledge. Oh ! that's the heaven for me
Oh ! that's the heaven for me ! (bis)*

n'entends pas que mes femmes conversent légèrement avec les hommes, qu'elles leur permettent des familiarités (j'adoucis les expressions); si elles le faisaient, je les chasserais immédiatement. Qu'on n'aborde ni mes femmes, ni mes filles, à moins que je ne le permette. Je vous parle franchement, car je suis l'ami du Père céleste. Je suis l'ami de tous ses enfants; mais que personne ne porte atteinte à la pureté des mœurs de ce peuple. »

Les jeunes mormons ne font pas toujours preuve de grande dévotion dans ces assemblées religieuses. L'ouvrage anglais auquel j'ai emprunté une grande partie de ces détails sur le mormonisme, raconte que de jeunes hommes plaçaient des miroirs au fond de leurs chapeaux pour y considérer durant le service religieux le reflet des traits des jeunes filles qui se trouvaient derrière eux!

Le symbole des mormons renferme sans doute quelques points de doctrine qui ressemblent à la doctrine chrétienne, et ils enseignent une morale assez pure sous certains rapports, mais leurs mœurs? Oh! ils ont raison de croire que le baptême d'immersion les purifiera de leurs crimes. Les crimes, ils les commettent presque tous, surtout une hypocrisie qui n'a pas trouvé encore sa pareille. Que de fois ne se sont-ils pas déguisés en Indiens pour faire disparaître leurs ennemis impunément! Que de victimes immolées à leur fanatisme! Mais, entrons dans quelques détails. Considérons la manière dont ils traitent leurs malades. Remarquons d'abord que parmi eux c'est une chose parfaitement odieuse que de se rendre le témoin des souffrances de quelqu'un. Un frère tombe-t-il malade, les anciens sont consultés: à eux de décider si on en prendra soin, ou si on l'abandonnera à son propre sort. Les maladies qui éclatent parmi eux revêtent quelquefois un caractère extraordinaire et laissent facilement soupçonner des cas d'empoisonnement. On comprendra que dans ces cas, assister un malade, c'est, aux yeux des anciens, agir directement contre les desseins de la Providence.

Une correspondance de la ville du Lac-Salé, 30 juin 1859, renfermait ces lignes:

« On évalue à 5,000 le nombre des personnes qui sont déterminées à rebrousser chemin vers l'Est, et une fois autant ceux qui voudraient le faire, mais qui en sont empêchés par les dettes qu'ils ont contractées envers l'Eglise. On ne s'imaginera pas toutes les ruses auxquelles les mormons ont recours pour retenir au milieu

d'eux ceux à qui leur position est à charge. On ne soupçonne pas en Europe et même aux Etats-Unis tous les moyens que les missionnaires mettent en jeu pour attirer les colons dans l'Utah; on leur promet monts et merveilles. Un pauvre homme arrive, dénué de tout, avec sa famille. L'église lui fournit tout, sous forme de prêts; mais sa position devient telle qu'il ne peut plus s'acquitter. Le voilà cloué au sol mormon. Quelques-uns cependant, à force d'expédients, parviennent à regagner le pays de l'Est. Mais souvent, au bout d'un jour ou deux, ils se voient poursuivis par les « Danites, » envoyés par l'Eglise à leurs trousses, et dépouillés de leurs bœufs et de leurs wagons. »

Le système des mormons, pour empêcher ce qu'ils appelaient des apostasies, a atteint, à une certaine époque, un degré de cruauté qu'on ne saurait imaginer. On recourait au meurtre là où il devenait trop difficile de s'emparer des dépouilles des victimes. Le massacre de *Mountain's Meadows* (prairies de la montagne) a fait beaucoup de bruit, il y a une cinquantaine d'années. Cette fois, ce ne furent point des apostats, mais de simples émigrants qui traversaient l'Utah pour se rendre plus à l'Ouest, qui furent massacrés. Les anciens (y compris Brigham) les avaient priés de se fixer au milieu d'eux; mais ils s'y étaient refusés et avaient continué leur route: « Bien, leur dit un des anciens, persistez dans l'exécution de votre projet; mais souvenez-vous de ceci: Aucun de vous n'arrivera en Californie. » Et les événements donnèrent raison à cette prédiction. De tous ces émigrants, il ne resta en vie que seize orphelins en bas âge. Près de cent mormons prirent part au massacre. Leur complicité a été démontrée. Une centaine d'émigrants, hommes, femmes, enfants, y périrent.

Les lignes suivantes confirmeront ce que nous venons d'avancer :

Dans un sermon, le prophète Brigham Young, faisant allusion au mécontentement qui avait éclaté parmi les femmes, qu'il appelait des ingrates, témoigna combien il serait avantageux de les envoyer aux champs cultiver le blé et la pomme de terre pendant que leurs maris veilleraient à la sûreté de Sion. Cependant, il ne voudrait pas les y contraindre. Libre à elles de passer au camp des ennemis. Toutefois, il ne voudrait pas répondre de leur sûreté durant le trajet. « Pourquoi les renverrais-je, s'écrie le saint homme? Si je les renvoyais, ce serait pour les envoyer en enfer le plus tôt possible. »

Le frère Kimball reprochait un jour dans un sermon aux femmes de flâner, de tuer le temps dans les causeries, de se faire des visites le jour du sabbat. Il prétend qu'elles sont hantées du diable, il témoigne son mécontentement de ce qui se passe à son propre foyer. « J'ai, dit-il, une ou deux femmes dont je ne puis faire façon. Une mule serait plus traitable. »

Un voyageur qui avait parcouru l'Utah racontait qu'une grande rixe avait eu lieu dans la maison de Brigham. Les enfants qu'il avait de ses diverses femmes s'étaient mis à discuter qui d'entre eux avait la meilleure mère, et en étaient venus aux mains. Le tapage avait attiré les mères. Rien de plus naturel que, le point de litige connu, elles prissent fait et cause pour leurs défenseurs. La mêlée devint générale et ne se termina qu'à l'extinction des forces des combattants.

Terminons cette série de renseignements sur le mormonisme en racontant comment un de ces saints s'en alla à la conquête d'une nouvelle épouse. Ce saint s'appelait le frère Seth, ou plutôt laissons à la femme qu'il convoitait le soin de nous le raconter, après qu'elle eût le bonheur d'échapper aux étreintes du mormonisme.

« Un matin que mon mari était absent, je vis un gentleman se diriger vers notre habitation. Quelques minutes après il entra chez moi sans s'être fait annoncer. Ayant pris un siège sans se faire prier et s'étant assis vis-à-vis de moi : « Sœur Boadicée, me dit-il, je voudrais vous adresser une ou deux questions ; puis-je m'attendre à une réponse ? » — Oui, monsieur, répondis-je.

— Bien, je vais vous parler à cœur ouvert. Vous sentez-vous pour moi une affection assez forte pour qu'elle puisse vous engager à me prendre pour votre époux selon que la loi vous le permet ?

— Mais, Monsieur, je ne vous ai jamais vu de ma vie !

— Certainement, bien aimée sœur Boadicée, vous m'avez vu à nos réunions.

Là dessus je le regarde fixement. — En effet lui répondis-je, je me souviens d'avoir vu votre odieuse figure.

— Pas de plaisanterie, ma sœur. Le frère Pierre vient d'avoir eu une révélation, dans laquelle Dieu lui a appris que ce serait une chose fort louable à ses yeux que je vous prenne pour épouse.

Je fis un pas en arrière tout en clouant mes regards étonnés sur lui.

— Le frère Smith a sept femmes, continua-t-il ; moi-même j'en

déjà neuf, mais je vous préfère à toutes. Soyez mon épouse spirituelle, et que notre union ait lieu la semaine prochaine. Je veux même ce qui est contraire à nos usages, renoncer à elles; je leur procurerai d'autres maris. Il faut faire revivre les temps d'Abraham en ces derniers jours. Quiconque est disposé à se charger de sa croix recevra toute bénédiction. Si vous m'acceptez pour époux, je dirigerai vos pas en ligne directe vers le royaume des cieux. Si vous consentez à me posséder ici-bas, vous serez ma possession dans la vie à venir. Le frère Pierre nous mariera. Gardez le silence jusqu'à ce que j'aie disposé ma maison pour vous recevoir. Que votre mari n'en sache rien encore. Du reste vous connaissez ses relations avec Cephysia la femme de l'ancien Aaron Manor. »

— Avez vous fini, l'interrompé-je brusquement, et ne pouvant plus retenir mon indignation. Partez, mon mari va arriver à l'instant, je lui dirai tout, et je vous préviens que vous allez passer un fort mauvais quart d'heure.

— Mais, sœur Boadicée, ne me croyez-vous donc pas sur parole? Je ne vous ai fait aucune proposition qui ne soit permise devant Dieu et conforme à sa révélation. Etes-vous encore imbue des sots préjugés des païens des Etats? Je vous conseille la soumission, autrement on vous forcera la main; on vous traitera comme une rebelle aux institutions de notre sainte foi, et on vous punira des désordres que vous aurez causés, en vous conduisant à la façon des païens injustes et aveugles.

— Monsieur, lui répliqué-je enfin, si vous ne partez à l'instant, c'en est fait de vous. Là-dessus je tirai un pistolet de ma poche.

Frère Seth, voyant les choses tourner au sérieux, s'enfuit aussi vite que ses jambes le lui permirent. »

Ces scènes si pénibles pour Boadicée se renouvelèrent. La mort violente de son mari, et son propre enlèvement en furent le dénouement. Elle parvint à s'échapper des mains de l'infâme Seth et à gagner le territoire de l'Union.

Voici une chanson que chantait Seth dans les sérénades données à Boadicée.

Je suis un saint, je suis un saint,
Sur la rude surface du globe ;
La terre entière est ma demeure
Et mon Dieu y est mon guide ;
Levez-vous ; que devant la vérité,

Vaincu par sa puissance, tout genou fléchisse !
Je suis l'envoyé, je suis l'envoyé.
Et le salut est offert à tous.

Je ne crains point le vieux sacerdoce,
Ni ses doctrines tombant en ruines :
Une autre charte est mon gouvernail,
Celle qui m'enseigne la loi :
Jamais comme un lâche devant l'erreur
Je ne fléchirai le genou,
Aussi longtemps que Mormon m'inspire
Et que la parole de Dieu m'éclaire de ses révélations

Levez-vous : voici la vérité ;
Devant sa puissance ployez le genou.
Je suis l'envoyé, je suis l'envoyé,
A toi envoyé, ô Babylone expirante !
Je suis l'envoyé, je suis l'envoyé,
Entends-les mes avertissements et fuis.

Le bras du tyran s'étend
Pour semer la terreur.
C'est en vain qu'à nous il s'oppose,
Nous foulons aux pieds ses menaces.
Que nous fait le courroux
De ces hommes vains et égoïstes ?
Nous l'avons bravé jadis.
Nous le braverons encore !

Que les foudres des oppresseurs
Tombent et nous frappent ;
Elles peuvent tuer nos corps
Mais nous ne redoutons pas la mort
Le ciel sur nos têtes.
L'enfer sous nos pieds,
En avant nous marchons toujours
A travers un monde d'erreurs.

Venez, braves, généreux amis ;
L'heure a sonné ; élevons la voix
Revenu de son long, funeste sommeil,
L'ennemi soulève la tempête ;
Mais notre cri de guerre, cri qui nous sauve,
Au sein de Sion, sera celui-ci :

Je suis l'envoyé, je suis l'envoyé
Vers toi envoyé, ô Babylone expirante ;
Je suis l'envoyé, je suis l'envoyé,
Entends-les mes avertissements, et fuis !¹

¹ *I am a saint, I am a saint,
On the rough world wide ;
The earth is my home
And my God is my guide
Up, up ! with the truth,
Let its power bend the knee ;
I am sent, I am sent,
And salvation is free !*

*I fear not old priestcraft ;
Its dogmas can't awe ;
I've a chart for to steer by,
That tells me the law ;
And ne'er as a coward
To falsehood I'll kneel
While Mormon tell's truth
Or God's people reveal !*

*Up ! Up ; with the truth ;
Set its power bend the knee ;
I am sent, I am sent,
Dying Babylon, to thee !
I am sent, I am sent,
Take this warning, and flee !*

*The arm of the tyrant
Fell terror has spread ;
Yet though they oppose us,
Their strongholds we'll scorn
Of the selfish and vain !
We have born it before,
And well bear it again !*

*The fire gleaming bolts
Of oppression may fall,
And Kill off the body ;
Death can't us appal.
With heaven above us,
And all hell below,
Through the wide world of error
Right onward we go.*

La secte des *wakemanistes*, si on peut donner ce nom à la poignée de gens qui la composent, a pour fondatrice Rhoda Wakeman, qui prétendait qu'après avoir été assassinée il y a déjà longtemps; elle avait été envoyée du ciel, où elle était entrée, pour éclairer et sauver le monde.

La secte des *swedenborgiens*, dont la reine Victoire est une adepte, prétend-on, est également répandue dans l'Union. Dans l'un de ses ouvrages mystiques (*de celo et inferno*) Swedenborg fait le récit suivant :

« Dinant un jour chez moi à Londres, à une heure avancée et mangeant de bon cœur, je vis, à la fin du repas, comme un nuage s'élever autour de moi, et des reptiles hideux qui rampaient sur le parquet. Cette apparition s'étant évanouie, j'aperçus, à travers une brillante clarté, un homme assis dans un coin, qui me dit d'une voix terrifiante : « Ne mange pas tant. » Cette clarté fit aussitôt place à une profonde obscurité, qui se dissipa insensiblement, et je me retrouvai tout seul. »

L'Etat de Jowa vit surgir en 1860 une nouvelle secte, celle des *souls sleepers*, « des âmes-dormantes, » qui prétendent que les âmes dorment avec le corps dans le tombeau, pour se réveiller avec lui au jour de la résurrection.

A la même époque les *Adventistes* annonçaient comme certaine (ils avaient déjà fait cette annonce et la feront plus tard) la fin du monde précédée de la ruine totale de la ville de Rome, dans un temps très prochain. Le premier vaisseau venant d'Europe apporterait infalliblement la nouvelle de cette destruction de la ville éternelle.

Toutes les sectes vont en augmentant, ou en décroissant, selon les lieux et les temps, et changent souvent de formes. Que de

*Come on, my brave comrades,
Now's the time you should speak
The storm fiend is roused
From his long dreary sleep.
Our watch-word for safety
In Zion shall be :*

*I am sent, I am sent,
Dying Babylon, to thee !
I am sent, I am sent,
Take this warning, and flee !*

formes diverses le méthodisme, entre autres, n'a-t-il pas déjà pris aux Etats-Unis! Souvent il reçoit ses inspirations d'Angleterre où il n'y pas longtemps, il a pris le nom de « Armée du salut » comptant dans ses rangs ses caporaux, ses capitaines, etc. parcourant les rues en chantant des hymnes. Tout dernièrement il a demandé une nouvelle forme au système des chemins de fer et à l'organisation du télégraphe. Voici la traduction littérale d'un appel qu'il faisait: « Considérez le convoi du chemin de fer qui se dirige vers la gloire » « C'est la voie ferrée du salut » « C'est Jésus qui a construit cette ligne. » « Les vérités célestes sont les rails. » La dernière station est la vie éternelle. » « Voulez-vous vous joindre à nous? »

« Les charriots retentiront sur les voies » (Nahum II, 4.)

« Lisez: Les employés de la Voie ferrée du salut se réuniront à la station de la salle des prières, dimanche 24 janvier 1882. Trouvez-vous à temps. — Pas de retard. — Qu'aucune place ne reste vide! »

Ces diverses sectes ne diffèrent pas toutes entre elles d'une manière essentielle. La différence naît souvent d'une diversité d'interprétation de certains passages de la Bible.

La secte la plus nombreuse en 1881 était celle des baptistes ou mennonites, qui sont généralement des cultivateurs et des marchands, tandis que la haute volée, les employés haut placés sont épiscopaliens. Les baptistes étaient alors au nombre de 2,133,000 ayant 24,700 temples avec 15,402 ministres.

Après eux viennent les méthodistes wesleyens et les méthodistes whitefieldiens. Les deux sectes comptent ensemble 2,400,000 membres.

Les luthériens sont au nombre de 684,570. Il y a encore les presbytériens, divisés en deux camps. Les premiers ayant dans leur église une constitution aristocratique; les autres appelés indépendants ou sécessionnistes, en tout 573,377 membres. Nous avons encore à mentionner les chrétiens les congrégationalistes, les adventistes, les seconds adventistes, les adventistes des Sept-Jours, les libres, les membres de la Nouvelle-Jérusalem, etc, etc.

En présence de cette Babylone de l'hérésie, à la vue de cette confusion incroyable de doctrines si diverses, de cet affreux pêle-mêle d'opinions religieuses, comment nous, catholiques, ne remercierions-nous pas à deux genoux le Seigneur, chaque jour de notre vie, d'avoir bien voulu nous recevoir dans le sein de la véritable

Eglise, — de cette Eglise une, sainte, apostolique universelle, marchant si majestueusement, à travers cette vallée de larmes, vers ses glorieuses destinées, — semblable à l'armée d'Israël, campée dans le désert dans cet ordre parfait qui arrache au prophète ce cri d'admiration : « Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que vos tentes sont belles, ô Israël ! » (Nombres xxiv, 5.)

DEUXIÈME PARTIE

PARMI LES PEAUX-ROUGES

CHAPITRE PREMIER

Journal 1859.

Je quittai avec le frère Vincent le couvent du Calvaire vers le milieu du mois de mai 1859 pour prendre le chemin de Késhéna, la station de la mission indienne que notre évêque venait de me confier, située au nord du Wisconsin. Arrivés à Fond-du-Lac, nous apprîmes que la navigation sur la rivière du Loup était devenue impossible à cause du flottage des bois qui y a lieu à cette saison de l'année. Nous devions remonter cette rivière pour arriver à la mission. Au commencement de l'hiver, des entrepreneurs se rendent, accompagnés de bûcherons, dans les forêts qui bordent cette rivière, pour abattre les plus beaux arbres, les troncs sont amenés sur la glace dont la rivière est prise. Au printemps, la débâcle des glaces ayant lieu, ces troncs descendent la rivière jusqu'au lac de Pohegan, où ils sont réunis en radeaux. Force nous fut d'attendre jusqu'au 26 de mai, où nous apprîmes que la rivière était libre. Avant de nous embarquer sur le lac de Winnébago, qu'il faut traverser, ainsi que le lac Pohégan, avant de s'engager dans la rivière du Loup, nous nous approvisionnâmes de farine et de lard, la disette régnant parmi les indiens Folles-Avoines que j'allais évangéliser.

Le 26 au matin, nous prîmes le bateau à vapeur qui se rendait à Oskosh. Voici l'itinéraire que nous avons à suivre : De Fond-du-Lac à Oskosh 20 milles. D'Oskosh à New-London, sur la rivière du Loup, 40 milles, après avoir traversé le lac des Morts et le lac Pohégan. De New-London à la mission, 40 milles par terre, et 80 par eau. La traversée du lac Winnébagou ou des Puants dura près de deux heures. Profitons du loisir que nous donnent ces deux heures pour communiquer au lecteur quelques notices historiques sur les indiens Puants ou Winnébagos.

Nous avons dit plus haut qu'une partie de cette tribu se trouvait actuellement dans le Minnesota. Les Puants appartiennent à la grande famille des Dacotas ou Sioux, d'origine tartare, à ce qu'on prétend, qui, venant de l'ouest, s'était avancée, il y a environ deux siècles, jusque vers les rivages du Mississipi. Les Puants, leurs pionniers, pénétrèrent jusqu'à Green-Bay, où ils s'établirent au milieu des Indiens du nord. Leur langue différait complètement de celle de leurs nouveaux voisins, qui les nommèrent Puants, ce qui en langue indienne veut dire aussi « eau salée », ou plutôt, ce furent les Canadiens qui leur donnèrent ce premier nom, probablement à cause de leur saleté. Ils conclurent, vers l'année 1640, un traité avec Nicolet, fameux pionnier canadien, qui, paraît-il, a été le premier blanc qui ait mis le pied sur le territoire du Wisconsin. Ils comptaient alors près de cinq mille hommes, décimés plus tard dans leur guerre avec les Illinois. Le célèbre Père Allouez, Jésuite, dont un town, dans le comté de Douglas, porte le nom, fut le premier missionnaire qui les visita. Ce Père érigea une petite chapelle à Green-Bay, apprit leur langue, dans laquelle il traduisit un petit catéchisme, baptisa sept adultes et une cinquantaine d'enfants. Ils vivaient alors au milieu des Sacs, des Renards et des Potavatomis, ou Poux. Leurs bonnes dispositions changèrent vers 1671, où ils massacrèrent un serviteur de la mission et cherchèrent à tuer les missionnaires. Plus tard, 1721, nous les trouvons mêlés aux Sacs, sous l'administration du Père Chardon. Ces pauvres sauvages se trouvèrent entièrement abandonnés à eux-mêmes après la suppression des Jésuites. Le Père Mazuchelli, dominicain, les visita au commencement de ce siècle. Après lui vint M. Petiot, que les agissements d'un employé du gouvernement firent renvoyer. Son successeur, M. Cretin, mort évêque de Saint-Paul, éprouva le même sort. Lorsque la tribu fut transférée à

Longue-Prairie, dans le Minnesota, le chanoine Vivaldi leur fut donné comme pasteur, avec trois Sœurs de Saint-Joseph.

En cinglant vers Oskosh, nous avions à notre droite les bords escarpés du comté de Calumet auquel touche le territoire du Calvaire; les autres rives sont basses et présentent un coup d'œil assez prosaïque. Il en est ainsi de tous les bords des lacs du nord. Oskosh se présente très bien au regard, quand on y arrive du lac. Nous y débarquâmes le lendemain d'un incendie qui en avait dévoré la principale rue. Mais déjà de nombreux ouvriers étaient à l'œuvre, les uns enlevant les décombres, et d'autres travaillant à de nouvelles constructions. Si en Amérique les villes semblent sortir de terre, elles renaissent également de leurs cendres avec la même rapidité. Dans une autre ville de l'Union, pendant qu'un hôtel brûlait, le propriétaire appendait déjà sur une baraque voisine un écriteau portant ces mots : « Ici l'on sert à boire et à manger. » — Comme nous l'avons dit, la ville porte le nom d'un chef de la tribu des Folles-Avoines. Son nom primitif était *Shawkéah*, c'est-à-dire embouchure, parce que la rivière Neenah vient s'y jeter dans le lac.

Le premier vapeur en destination pour New-London ne partant que le lendemain, nous allâmes demander l'hospitalité au missionnaire catholique de l'endroit, M. Keenan, qui, outre l'anglais, parlait le français, l'allemand et l'espagnol.

L'homme propose et Dieu dispose. Le vapeur sur lequel nous nous embarquâmes le lendemain, eut à peine fait trois milles que la rivière se trouva bientôt tellement obstruée de troncs d'arbres que force fut de revenir à Oskosh. Je venais de faire à bord connaissance d'un M. Charles Grignon, d'origine canadienne, fils de M. Augustin Grignon, dont je parlerai plus loin. Un orage venait d'éclater, et comme nous étions en sandales, le chemin était devenu impraticable pour nous; nous nous retirâmes dans le magasin d'un Irlandais. Des Yankies nous avaient aperçus, et, curieux comme ils le sont, deux d'entre eux vinrent demander à notre hôte qui nous étions. Lui, un plaisant, leur répondit sérieusement que nous étions deux serviteurs du Pape, qui, menacé d'être expulsé de ses États, avait résolu de venir s'établir dans le Wisconsin, et que nous étions chargés de préparer les voies. Et les Yankies de colporter la grande nouvelle!

Le lendemain, nous fûmes plus heureux. Avant d'entrer dans le

lac Pohégan, nous fîmes halte à un endroit qui s'appelle *Butte-des-Morts*, non loin d'un village portant le nom de *Winikonè*. A une petite distance se trouve la *Petite-Butte-des-Morts*. La rivière s'élargit ici assez pour former une espèce de lac, qui, lui aussi, porte un nom funèbre : le *lac des Morts*. La Grande-Butte-des-Morts s'appelle en Folle-Avoine *Pakuatonosh*, qui a la même signification ; la Petite-Butte se nomme *Pakuotonashasha*. *Vinikonè*, en Otchipway *Winnekonig*, signifie dans la même langue *Place des Crânes*. Nous nous trouvions donc en pleine région mortuaire. Nous voilà entrés dans le lac Pohégan, dont les bords sont abondants en folle-avoine, espèce de riz sauvage. L'opération de la récolte de cette graine aquatique, s'appelle dans la langue des Folles-Avoines, très friands de cette espèce de nourriture, *Powaukekana* ; de là le nom du lac.

Pendant que nous traversons le lac, recueillons quelques souvenirs historiques qu'a réveillés en nous la vue de la *Butte-des-Morts*.

Cet endroit est célèbre dans les fastes du Wisconsin, et était déjà très connu à l'époque où le commerce se faisait entre le Canada et Saint-Louis par le Mississipi et le Wisconsin. C'est là que demeurait le père de ce M. Grignon dont je viens de parler. Il était le petit-fils d'un M. de Langlade, gentilhomme français, qui s'était distingué dans les guerres que le Canada avait eues à soutenir contre les Anglais et les Américains. La Société d'histoire du Wisconsin a publié dans son volume de 1857 les mémoires de Grignon père, source précieuse pour les futurs historiographes de l'Etat. C'est près de la *Butte-des-Morts* qu'eut lieu, il y aura bientôt cent ans, un grand massacre des indiens Renards. Ces sauvages, qui étaient établis sur ces rivages, se permettaient de prélever sur les bateaux marchands de passage une contribution à laquelle ils n'avaient aucun droit. Fatigué de ces exactions, un marchand canadien nommé Monard ou Morand, amena avec lui des hommes armés sur un grand nombre de bateaux, cachés sous de grandes toiles cirées, tandis qu'un autre détachement (par terre) devait prendre les voleurs par derrière. Le stratagème réussit. Les Indiens, se félicitant de voir arriver cette flotille, se disposaient déjà à prélever l'impôt habituel, lorsque, à un signal donné, les hommes armés, sortant tout à coup de leurs cachettes, mettent pied à terre, tombent sur les sauvages et en tuent une partie. La retraite est coupée à ceux qui échappent, par l'autre détachement, et il y en eut bien peu qui eurent la vie sauve.

A peine entré dans le lac Pohégan on a, sur la gauche, l'embouchure du Neenah, qui en sort bientôt pour aller se jeter, comme je viens de le dire, dans le lac des Puants. Quels grands souvenirs ne réveille pas la vue de ses flots ! Je les ai déjà évoqués en faisant la description du Wisconsin ; mais je ne puis m'empêcher d'y revenir, et de compléter ce que j'en ai déjà dit. La rivière Neenah nous rappelle la mémoire du grand homme qui, le premier des blancs, a guidé son léger esquif sur ces ondes pour aller à la découverte de l'un des plus majestueux fleuves qui arrosent la terre ; je veux dire le R. P. Marquette, de la compagnie de Jésus. Avant lui, son confrère, le P. Allouez, avait déjà remonté en canot le fleuve des Renards, et était arrivé par les deux lacs à un village d'indiens Mascontains, situé sur les bords du Neenah, où il établit une mission. Le P. Marquette, dont le génie a décidé la découverte du grand fleuve, que les récits des Peaux-Rouges lui ont fait entrevoir, laisse derrière lui la mission de son confrère, et remonte le Neenah jusqu'à la source. Sachant qu'il ne peut être bien loin du Wisconsin, rivière que les Indiens lui disent venir du nord, il fait transporter son canot d'écorce à l'endroit où s'élèvera plus tard le fort Winebago, et que les Indiens désignaient du nom de *Onecoming*, en français *Portage* ; ce nom lui est resté. Le hardi explorateur s'embarque sur la belle rivière du Wisconsin, dont les flots se dirigeant bientôt vers l'ouest, lui annoncent qu'elle ne peut être qu'une tributaire du grand fleuve dont les enfants de ces déserts lui ont si souvent parlé. Et ses hardies conjectures ne l'ont point trompé. Le 17¹ juin 1673, date mémorable dans l'histoire du Grand-Ouest, le P. Marquette voit les eaux qui le portent se mêler aux flots du fleuve, monarque des fleuves de l'Amérique du Nord. Nous l'avons dit, le Père voulait l'appeler du beau nom de Marie-Immaculée, mais hélas ! la dénomination indienne a prévalu. Voulant s'assurer si cet immense cours d'eau allait arroser les prairies de l'ouest et se jeter ensuite dans l'Océan Pacifique, ou s'il courait au sud pour mêler ses eaux à celles du golfe du Mexique, il laisse glisser son esquif sur les flots du Mississipi, et il voit fuir derrière lui les terres du Wisconsin. Les oiseaux nombreux dont la présence anime seule avec le chevreuil au pied léger et le bison au regard oblique, les rives du grand

¹ Une erreur nous a fait fixer, plus haut, cette date au 8 décembre.

fleuve, sont les seuls témoins de la course aventureuse du hardi Jésuite. Il a déjà dépassé l'embouchure du fleuve des Illinois, le nom des Indiens qui demeurent sur ses rives, et qu'ils visite, en leur promettant de les revoir à son retour. Plus loin, à sa droite, il voit le Missouri, le roi de l'ouest, se jeter dans le fleuve qui l'emporte, et, à sa gauche, l'Ohio, qui apporte au grand fleuve le tribut de ses eaux, après être descendu des montagnes, de l'Est, et après avoir arrosé d'immenses prairies. Arrivé sur les bords de ces terres qu'on appelle l'Arkansas, la pleine conviction se fait dans l'esprit du grand missionnaire que les eaux du grand fleuve doivent nécessairement se déverser dans le golfe du Mexique. Il ne se trompait pas. Revenant en arrière, il remonte le Mississipi jusqu'à l'embouchure de l'Illinois, où il entre pour évangéliser les Indiens qui en portent le nom. Après avoir séjourné quelque temps parmi eux, il retourne à Green-Bay, en septembre de la même année. Bien qu'accablé de maladies et de fatigues, son zèle ne lui laisse pas de repos. Il retourne au printemps de l'année suivante vers ses chers Illinois. Mais sentant que ses forces diminuent et que l'heure de sa mort approche, et ne désirant rien tant que mourir dans les bras de ses confrères à Makinaw, il s'embarque sur le lac Michigan, avec deux Indiens, en en côtoyant le rivage oriental; mais la mort devait l'atteindre au milieu de sa course. Sentant sa fin très prochaine, il débarqua et se retira à l'écart dans un endroit où se trouve maintenant la mission de la Crosse, Etat du Michigan; là, serrant le crucifix sur sa poitrine, renouvelant de toute l'ardeur de son âme sa profession de foi, et bénissant le Seigneur, de ce qu'il mourait membre de la compagnie de Jésus, il rend sa belle âme à Dieu, sur les rivages de ce lac immense, à l'ombre de ces forêts vierges. C'était le 19 mai 1675. Ses précieux restes furent transportés plus tard à Makinaw.

Continuons notre navigation sur le Pohégan. C'est sur ses bords qu'a séjourné pendant quelques années la tribu des Ménomonies ou Folles-Avoines, à qui je vais annoncer l'Évangile. *Menomonie* veut dire Folle-Avoine, terme qui désigne le riz sauvage dont je viens de parler. Le Père Bonduel, un Belge, était leur missionnaire à cette époque. Les premiers chrétiens de cette tribu reçurent le baptême à Green-Bay vers l'année 1830. S'il avait été donné aux anciens missionnaires Jésuites de continuer leurs travaux apostoliques dans ces immenses contrées, il y a longtemps que les Folles-

Avoines, et bien d'autres tribus, auraient embrassé la foi et reçu tous les bienfaits de la civilisation chrétienne. Mais la philosophie du XVIII^{me} siècle a porté ses fruits jusqu'ici en amenant l'anéantissement de la compagnie de Jésus, enlevant ainsi à l'Eglise ses sentinelles avancées dans le nouveau-monde, perdues au milieu de ces hordes sauvages qui commençaient à connaître et aimer Jésus-Christ; et cependant cette philosophie se faisait gloire d'éclairer l'humanité. Oui, elle qui se vantait d'avoir le secret de la vraie civilisation, elle a replongé des milliers d'hommes dans les ténèbres du paganisme et dans la barbarie.

Mais il est temps de revenir de nos digressions. Nous rencontrons en cinglant vers la rivière du Loup, de longues files de radeaux, remorquées par un bateau plat à roues, mues par des chevaux. Entré dans la rivière du Loup, j'admire ses rivages pittoresques et si variés par les nombreux méandres qui en marquent le cours. Notre voyage sur eau dure toute la journée, et n'offre aucun incident. Les bords sont habités sur tout le parcours jusqu'à New-London, petite ville qui vient de naître, et qui se trouve dans le comté de Waupacca. En y débarquant, nous fûmes accueillis, le frère et moi, par les huées des gamins qui nous accompagnèrent jusqu'à l'hôtel, où nous fûmes très bien reçus. Je réunis le lendemain, un dimanche, les catholiques de l'endroit pour leur dire la messe, leur prêcher, baptiser quelques enfants et entendre leurs confessions dans l'après-midi. Ces catholiques sont des allemands et des polonais. Pour saluer le prêtre, il lui portent un grand coup de chapeau qui s'en va jusqu'à terre.

Nous nous embarquâmes le lundi au matin sur un petit vapeur construit exprès pour naviguer sur la rivière du Loup entre New-London et Shavanow, le dernier village américain dans cette direction. Ce bateau faisait sa première course, et était à peine achevé. Les passagers étaient peu nombreux : un traiteur métis, un interprète du gouvernement auprès des Folles-Avoines, un indien Abanakie, et le frère et moi. L'équipage comptait cinq hommes, plus un menuisier qui, tout en voguant, travaillait à l'intérieur de notre vapeur miniature. Devant passer deux jours sur l'eau, nous nous approvisionnâmes de viande et de biscuits. La navigation, le premier jour, fut lente et dangereuse. Les troncs d'arbres, coupés en hiver, descendaient serrés comme les rangs d'un régiment, et il fallait les écarter sans cesse au moyen de perches. Les eaux étant

hautes et les rives submergées, il fallait avancer avec beaucoup de précautions pour ne pas dévier du lit de la rivière et s'ensabler, ce qui nous arriva plus d'une fois. Ce n'était qu'au prix de mille efforts que nous pouvions nous dépêtrer. Une fois, un horrible craquement se fit entendre ; je crus la coque du bâtiment enfoncée ; le bateau s'était arrêté tout à coup ; nous en fûmes quittes pour la peur. L'une des roues avait donné contre une pièce de bois enfoncée dans le lit, et il n'y eut pas d'autres dommage qu'une palette emportée. Un autre danger se trouvait dans les branches des arbres qui, s'étendant bien en avant sur le miroir des eaux, nous fouettaient le visage et menaçaient d'emporter la cheminée. On aurait dit ces arbres séculaires furieux de nous voir les déranger dans leur profonde solitude et troubler ces eaux limpides dans lesquelles ils se miraient depuis des siècles.

Le spectacle que nous offraient les rives et les eaux du fleuve était trop beau pour pouvoir être décrit. Les forêts bordant les deux rives, leur feuillage aux teintes les plus variées, parfois sombres comme les ombres d'une toile flamande, portaient à la plus douce rêverie. Quelquefois, un rayon de soleil, tamisé par ces rideaux de verdure, répandait une faible clarté au fond de ces sombres solitudes. La vigne sauvage, étreignant de ses mille bras les arbres séculaires, s'élançait jusqu'à l'extrémité de leurs branches d'où elle se laissait retomber en festons et en guirlandes, se balançant mollement sur le miroir des eaux. D'espace en espace, des boules de neige, d'une blancheur éblouissante, se détachaient sur la sombre verdure, et de charmantes fleurs bleues, rouges et jaunes élevaient leurs gentilles corolles au-dessus des herbes touffues qui décoraient les rives du fleuve comme un magnifique tapis vert. Quelques oiseaux aquatiques interrompaient seuls par leurs cris le silence de ces profondes solitudes. Les méandres du fleuve étant si nombreux, les arbres bordant les rives semblaient à chaque instant se réunir comme au fond d'une allée dans un parc, et vous faire croire à la fin de votre course.

Si loin des hommes au milieu de cette solitude immense, je sentais mon âme grandir et s'élever, et comme reportée aux premiers jours du monde ; mais quel étrange spectacle vient me tirer tout à coup de mes méditations ? C'est celui qu'offrent subitement à mes regards étonnés des canots portant des familles entières d'Indiens émergeant du fond de l'un des méandres que forme la

rivière, et descendant rapidement la rivière de notre côté. Bientôt je puis distinguer leurs visages peints en couleurs éclatantes. Leurs canots sont d'une seule pièce, c'est à dire, un tronc d'arbre excavé. Me trouvant assis sur l'avant du vapeur, ces sauvages glissant rapidement de chaque côté, me considéraient avec la plus vive attention. Je m'étais si souvent représenté, en lisant des récits de voyages, les pirogues longues et étroites des sauvages, ces visages au teint cuivré, ces scènes de la vie indienne, et maintenant je les voyais là devant moi ces canots, j'avais sous mes propres yeux l'une de ces scènes de la vie indienne au nouveau monde. Si souvent j'avais soupiré après l'heure où il me serait donné de prêcher Jésus-Christ aux Gentils, et ils glissaient là si près de moi sur les flots, les canots des sauvages que j'étais appelé à gagner à Jésus-Christ. Que de réflexions, que de sentiments divers cette vue n'a pas fait monter en mon âme !

Mais la nuit est venue, impossible d'avancer. Nous atterrons ; l'équipage reste à bord. Nous allons avec les passagers, demander l'hospitalité à un colon yankie établi non loin du rivage. Nous en recevons un verre d'eau pour le souper et une assez bonne couche pour la nuit. A la pointe du jour nous étions à bord et notre petit vapeur reprenait sa course avec une nouvelle ardeur, le repos de la nuit semblait lui avoir donné de nouvelles forces. D'après la carte assez détaillée que j'avais sur moi, nous nous trouvions à 45° et 30, de latitude nord, dans le comté d'Outagamie. Nous entrons bientôt dans le comté Shawanow, de création très récente. Le chef-lieu, où nous nous rendons, porte le même nom. Fidèles à leur manie, les Yankies lui ont déjà donné le nom de *Shawanow-City*. Un vieillard souabe, y arrivant un jour, demanda à son compagnon qui lui disait qu'on était dans la ville de Shawanow : *Aber wo sind die Häuser ?* En effet la prétendue ville comptait alors tout au plus une dizaine de maisons.

Il était déjà tard lorsque nous y débarquâmes. Le vapeur faisant sa première apparition, toute la population de la ville, c'est-à-dire une vingtaine de personnes assistèrent à notre arrivée. Nous allâmes demander l'hospitalité dans une espèce de taverne, où nous eûmes beaucoup à souffrir des moustiques ou mosquitoes, que les Canadiens nomment *maringouins*.

Nous partîmes à pied le lendemain matin, pour nous acheminer vers Keshena, nom que porte la mission des Folles-Avoines, et qui

est celui de l'un de leurs chefs. Nous n'avions plus que huit milles à franchir; nous traversâmes la rivière de Shawanow qui sort d'un lac voisin du même nom et va se jeter dans celle du Loup. Nous n'étions pas seuls à cheminer, des essaims de moustiques nous accompagnaient et nous faisaient singulièrement souffrir. Heureusement, une pluie abondante vint à tomber et dispersa cette armée de petits ennemis, dont les piqûres nous couvraient les mains, les jambes, le visage et la tête de pustules. Et pour parler en particulier de ma tête, elle était devenue tellement hérissée de petites bosses qu'on aurait pu la prendre pour un bas-relief représentant la partie montagneuse de mon pays. Nous aperçûmes non loin du chemin, dans les broussailles, debout au milieu des torrents de pluie, des Indiens se drapant dans leurs couvertures de laine, avec le sérieux d'un Caton, et nous regardant passer avec une superbe indifférence. C'étaient des païens. A mi-chemin nous nous réfugiâmes dans l'habitation d'un traiteur métis, catholique, d'origine canadienne. Sa femme, indienne pur sang, d'une stature colossale, est de la tribu des Ottawas, ou Courtes-Oreilles, qui vivaient autrefois de l'autre côté du lac Michigan. Deux milles plus loin nous mettions pied sur le territoire indien, qui est réservé uniquement aux Indiens, en suite de conventions faites avec le gouvernement de l'Union et sur lequel il est défendu aux blancs de s'établir; ce qui a fait donner à ce territoire la dénomination de « Réserve. » Cette contrée est charmante, très accidentée, traversée par la rivière du Loup, et parsemée de petits lacs. Enfin, nous apercevons l'église en bois de notre chère mission, et derrière elle, la cabane en planches qui nous servira de presbytère. L'une et l'autre ont été construites par les Indiens.

Nous arrivons, nous sommes arrivés. C'est la veille de l'Ascension, le 1^{er} juin 1859. Un métis, qui sait le français, a eu l'attention d'allumer un bon feu pour nous sécher. La nouvelle de notre arrivée est bientôt répandue, et je vois accourir vers le monticule où s'élève l'église des détachements d'Indiens chrétiens; ils me demandent la bénédiction à genoux; la conversation est impossible, puisque nous ne nous comprenons pas. Je comprends cependant de suite qu'ils ont un bien bon cœur, puisqu'ils m'apportent les objets de première nécessité, dont ma cabane manque totalement. Au pied de la colline est situé, sur le bord de la rivière du Loup, le village de Késhéna, non pas un village indien, mais composé de

maisons en bois servant d'écoles, et d'habitations pour les employés du gouvernement auprès de la tribu.

Le jour de l'Ascension je célébrai solennellement les saints mystères. A la vue de cette assistance composée d'un millier d'Indiens catholiques, je me sentais inondé de joie. J'admirai le profond recueillement des fidèles. Quelques sauvages païens, au visage bariolé, attirés par la curiosité, se tenaient debout au fond de l'église. Quelques jeunes Indiens et Indiennes chantaient à la tribune dans la langue des Otchipways ou Sauteurs, avec beaucoup d'aplomb et de gravité. Je m'adressai à mes chers chrétiens en langue française. Une vénérable veuve sexagénaire, Madame Dousman, se tenant debout près de l'autel me servait d'interprète, traduisant mon instruction phrase après phrase. Cette dame, dont le père était un M. Laborde, canadien, s'est vouée tout entière à l'instruction religieuse de ces Indiens dès sa jeunesse. Ils la regardent comme leur mère. Elle a été longtemps leur institutrice; elle est remplacée aujourd'hui par sa fille. Elle continua le service d'interprète au missionnaire pour les sermons et pour les confessions des femmes avec un dévouement admirable. Pour les hommes, on recourt aux bons offices de l'interprète métis dont je viens de parler.

N'allez pas, cher lecteur, vous faire de fausses idées sur la confession à propos de ce que je viens de dire. Les Indiens ne sont nullement obligés, pas même à l'article de la mort, de recourir au ministère d'un interprète pour se confesser. Ils le savent fort bien, et néanmoins, ils ne redoutent nullement, au moins généralement parlant, d'y recourir. Quelques missionnaires se servent pour les hommes d'une méthode qui ne permet pas à l'interprète de savoir le contenu de la confession. Le prêtre met sa main dans celle du pénitent qui la lui serre autant de fois qu'il a commis un péché sur lequel il est interrogé. De cette manière l'interprète connaît la demande, mais il ne sait pas la réponse.

En ce beau jour de l'Ascension et de l'inauguration de mon ministère ici, je baptisai cinq enfants, et le lendemain six autres. Une chose m'a frappé dans ces *bébés* des Peaux-Rouges, c'est la chevelure noire d'ébène déjà si développée qu'ils apportent dans ce monde.

Les chefs chrétiens de la tribu se sont réunis chez moi pour s'entendre avec moi et entre eux sur les moyens de faire bouillir

ma marmite. Ces braves gens se montrent plein d'attentions et d'égards et me témoignent beaucoup de respect. Ils sont vêtus à l'euro péenne (on leur en fait un devoir au jour de leur baptême) et quelques-uns portent leur nouveau costume avec toute la grâce d'un gentleman. J'ai reçu la visite d'un vieux Indien, bredouillant quelques mots de français, entrelardés de jurons qu'il avait hérités de ses rapports avec des Canadiens, et qu'il regardait, sans doute, dans sa bonne foi, comme des notes d'agrément. Celui-ci, par exemple, n'avait pas la façon d'un gentleman; car il portait sa chemise par dessus son pantalon.

Je remarquais, dimanche 4 juin, parmi mon assistance, un chef chrétien portant, comme les autres, son chapelet en guise de collier, mais, de plus, un grand médaillon en argent portant gravés en lettres d'or les saints noms de Jésus et de Marie. Il s'appelle « Aski-Junannierr » (le jeune homme). C'est le frère du grand chef de la tribu d'Oskosh, dont j'ai déjà parlé, mort en 1858. Ce chef est mort païen, après avoir eu quelque velléité de « prendre la prière », expression indienne pour dire « embrasser la foi. » Les médecins ou sorciers l'en ont empêché en lui représentant que, devenu chrétien, il ne se trouverait plus à la tête des siens dans la vie à venir, au pays des chasses abondantes et des pêches fécondes.

Voici le récit que m'a fait un témoin oculaire des cérémonies qui eurent lieu aux funérailles d'Oskosh :

Toute la tribu, chrétiens et païens, y assistèrent. Les chrétiens se bornèrent à porter sur leurs épaules le corps de leur premier chef, et ne prirent aucune part aux cérémonies païennes.

A une petite distance de la cabane mortuaire était posté le corps des guerriers en costume de bataille, le corps nu, sauf une ceinture, armés de fusils, de lances et de couteaux passés dans leur ceinture. Le lieu où était couché le mort, était rempli d'Indiens des deux sexes accroupis sur leurs talons. Le moment venu de commencer les cérémonies funèbres, on apporta au chef de guerre *Shonineu* (corruption de Souigny, nom de l'un de ses ancêtres français), un bâton, portant de petites frisures d'espace en espace. Armé du bâton, le chef de guerre donna l'ordre de faire entrer les guerriers. Ceux-ci apparaissent en jetant trois grands cris, qu'on appelle *sashuaka* (cri de joie). Ils poussèrent ce cri avec une telle force qu'on l'entendit à deux milles de distance. Le chef de guerre

commence alors l'oraison funèbre du défunt. Prenons la chose *ab ovo*, il mentionne tous les chefs qui ont précédé Oskosh à la tête de la tribu, et les expéditions guerrières dans lesquelles ils se sont illustrés, et chaque fois que l'orateur parle de la mort de l'un de ces chefs, il abaisse son bâton vers la terre. Venant à parler d'Oskosh, il montre du doigt les frisures du bâton, dont chacune rappelle l'une des expéditions du chef qu'il pleure, et le nombre des ennemis qu'il a scalpés. Enfin, parlant de la fin d'Oskosh, il abaisse son bâton vers le cadavre, crie d'une voix retentissante : *Okitschida* (le grand chef ! il est mort), et termine ainsi son discours.

Les guerriers répondent à cette dernière parole par un cri formidable, qui fait tressaillir tous les assistants. C'est ce que nos Indiens appellent le « cri du malheur, » cri qu'ils jettent à l'occasion d'un grand malheur ou d'un cas de mort. Les Indiens qui l'entendent accourent de toutes parts vers le lieu du sinistre. Les guerriers entonnèrent ensuite le chant de la mort, qu'accompagnèrent les pleurs et les sanglots des autres assistants ; les femmes surtout poussaient des cris déchirants. On emporta, enfin, le corps au cimetière des païens. Les guerriers le suivaient à distance. La foule des païens venait après. Pendant tout le trajet, les guerriers exécutèrent la danse des morts et celle de la guerre, accompagnés de chants et du bruit du tam-tam, entremêlés de décharges de leurs fusils. Quelques-uns d'entre eux étaient accoutrés d'une manière hideuse ; ils étaient affublés d'une tête de bison, ou d'autres horribles coiffures à la manière indienne, et tous avaient le corps tout entier peint en noir. Arrivé au lieu de la sépulture, le corps fut descendu dans la fosse et les danses recommencèrent avec plus d'ardeur que jamais. Le saut de la veuve termina le cours des cérémonies funèbres, selon l'usage. A l'enterrement d'un Indien, sa femme après avoir couru, éplorée, autour de la fosse, finit par l'enjamber d'un bond. Cette cérémonie a pour but d'apaiser les mânes du défunt. La fosse d'Oskosh ayant été comblée, on y planta le fameux bâton à frisures.

Peu de temps après, des dissensions éclatèrent au sein de la tribu. Une des veuves du chef défunt (il avait eu deux femmes à la fois), s'en vint trouver Madame Dousman et lui dit : « Sais-tu pourquoi la discorde s'est emparée de nos chefs ? » — « Non, répondit cette dame. » — « Eh ! je vais te le dire, » reprit la *squaw*, c'est ainsi que les Yankees désignent une femme indienne. « Ton frère Oskosh

(le grand chef daignait traiter madame de sœur), ton frère, mon cher époux, que je pleure tant, m'est apparu une nuit. Il avait l'air profondément affligé, son visage était morne, ses joues teintes en noir, signe de deuil et de tristesse. « Chère épouse, m'a-t-il dit, que la division qui règne parmi les braves de la tribu ne t'étonne pas. Ils ne portent qu'un châtiment mérité. Je leur avais expressément recommandé d'ensevelir avec moi mon calumet, mon compagnon inséparable, signe de paix et de guerre, taillé dans la roche sainte qui se trouve au delà du grand fleuve. Hélas! on n'a point rempli mes vœux; mon ombre, privée de son calumet, va çà et là sans repos. Les chefs savent pourtant que l'an au bout duquel mon esprit quitte la terre, et pendant lequel je préside à leur conseil, n'est point encore écoulé; mais comment pourrais-je, manquant de mon calumet, y faire régner, en y présidant, la paix et la concorde? » Il dit, et disparut. »

Je parlerai en son lieu du rocher sacré, formé d'une pierre rouge dont les Indiens confectionnent leurs pipes de paix et de guerre. Ce rocher se trouve dans le Minnesota; il est aux sauvages ce qu'est la Kaaba aux Mahométans. Dans leurs traités avec le gouvernement, ce rocher fait toujours l'objet de quelque clause. Nos Folles-Avoines appellent ces pipes rouges *miskopwokon*, d'*opwokon*, pipe, et *misk*, rouge. *Misk* est dérivé de *miskui*, sang.

Parlons ici d'un autre personnage célèbre appartenant par sa mère à notre tribu, qui vivait encore lors de mon arrivée à Keshena, et dont le père était un Français nommé Jordan. Ce personnage est Madame William, veuve du révérend Eléazar William, ministre protestant, dont les prétentions au trône de France ont fait longtemps le sujet de toutes les conversations aux Etats-Unis. Il voulait se faire passer pour le fils de Marie-Antoinette, lui dont toute la tenue, les traits, les petits yeux brillants et le teint cuivré révélaient à tous un enfant des forêts du Nord! Ajoutons un détail à son portrait. Il avait les oreilles démesurément longues, et, pour cacher ce luxe auriculaire, il portait toujours un mouchoir autour de la tête. Les Français auraient été peu flattés d'avoir un roi aux longues oreilles, et les Parisiens ne se seraient probablement pas contentés de dire aux roseaux de la Seine : « Le roi Midas a des oreilles d'âne! »

Les ancêtres de M. William étaient, du côté de sa grand'mère, des Anglais, résidant dans l'Etat de New-York. Pendant la guerre

des Français avec les Anglais, à l'époque de la prise de Montréal, un parti d'Indiens, alliés des Français, fit irruption dans le village où se trouvaient les ancêtres de William, massacrèrent les habitants excepté une petite fille qu'ils emmenèrent avec eux et qui devint la grand'mère de notre prétendu roi de France. Elle resta en Canada avec ces Indiens et s'attacha tellement à eux qu'elle ne voulut plus retourner parmi les blancs. Elle se maria avec l'un d'eux, mit au monde une fille, qui épousa à son tour un sauvage et donna le jour à notre William. Né catholique, et ayant reçu une excellente éducation, on pensa à faire de lui un missionnaire. Mais pendant la guerre de 1812, il passa aux Américains, et devint ministre épiscopalien des Iroquois de l'Etat de New-York. Je ne puis préciser l'époque où l'idée lui vint de passer pour un Capet, ni indiquer les documents sur lesquels il appuyait ses prétentions.

Les Iroquois de sa tribu ayant été, en 1816, transportés à Duck-Creek ou rivière des Canards, près de Green-Bay, fil les y suivit, et c'est là qu'il fit la connaissance de sa femme. Des affaires de la tribu l'appelèrent à Washington, où il introduisit sa femme qu'il faisait passer pour une princesse indienne, dans les plus brillants cercles de la capitale. Elle y fut fêtée et choyée, y fit la connaissance des grands hommes d'Etat de cette époque, les Jakson, Van Buren, Welbster, Clay, Benton, Quincy Adams, etc. William était plus âgé qu'elle de trente ans. De retour au Wisconsin, les liens conjugaux se relâchèrent, l'époux commença à s'absenter souvent, et il mourut enfin, en 1859, dans l'Etat de New-York.

Madame William demeure à quatre milles du Rapide-des-Pères, sur le bord de la rivière des Renards, dans un site très pittoresque. On voit dans sa *parlour* le portrait de son mari. Elle possède une riche collection de livres, d'autographes et d'antiquités. Elle a un fils qui réside près d'Oskosh. Fera-t-il revivre les prétentions de son père?

Si un prétendant au trône de France est mort en Amérique, un autre a fini ses jours au fond des Indes orientales. Voici aussi son histoire ou plutôt l'histoire du fauteuil qui lui a mis dans la tête des idées plus royalistes que royales.

Le fauteuil en question occupait la place d'honneur dans le boudoir de Marie-Thérèse. Marie-Antoinette en fut l'héritière, et il suivit cette reine dans la prison du Temple. Le fidèle Clery l'emporta en Angleterre où il devint successivement la propriété

du prince-régent et du duc de Cumberland; il suivit ce dernier à Berlin où il fut remis à un tapissier pour réparation. L'ouvrier trouva sous les doublures une broche, un portrait miniature et quelques papiers; il s'empara du premier de ces objets et donna le reste à un horloger. Les papiers contenaient des avis de Louis XVI à son fils. L'horloger voulut s'en servir pour passer comme le légitime successeur de ce roi. Après bien des aventures, il s'en alla mourir aux Indes. Le tapissier, sur son lit de mort, découvrit à ses proches tout ce qui s'était passé à propos de ce fauteuil. Ceux-ci le rachetèrent dans l'espoir d'y découvrir de nouvelles richesses. Ils y furent pour leurs frais d'acquisition. Le meuble passa aux mains d'un Français qui l'apporta à Paris où il devint la propriété d'une vieille femme qui mourut à l'hôpital, et il finit par être vendu au prix de cinq francs dans un encan.

Mais il est temps de revenir à Késhéna.

Le fils d'Oskosh qui a succédé à son père en qualité de grand chef, était encore païen. Je le vis assister un jour au service divin. Il portait un pantalon rouge, une redingote blanche, un chapeau de paille et une touffe de ruban à chaque oreille. — J'ai pour voisine une vieille Indienne demeurant seule dans une misérable hutte. On a essayé, mais inutilement, de la convertir; voici la raison de son refus : Dans le paradis promis aux Indiens païens on danse beaucoup; et elle aime beaucoup danser, tandis que la robe noire le défend aux chrétiens. — Le nombre des Menomonies encore païens est de mille à peu près, et la tribu compte environ deux mille personnes.

Nous voici au mois de juillet. Je m'aperçois que tous mes chrétiens n'assistent pas au service divin. Un chef m'en donne la raison. Il y a quelques années, il avait été question de transférer au delà du Mississipi, les Folles-Avoines encore païens. Une partie de ceux-ci furent effrayés, car les sauvages tiennent singulièrement au sol où reposent les cendres de leurs ancêtres; pour n'en pas être arrachés, ils se firent chrétiens, des chrétiens de nom. Je résolus d'aller à leur recherche, et je priai ce chef de m'aider. Je pris avec moi un jeune métis comme interprète. Les métis sont nombreux dans notre tribu, issus, pour la plupart, du commerce illicite des Indiennes avec les blancs. Les enfants sont adoptés par la tribu. Les métis se distinguent des Indiens pur sang en ce qu'ils portent un peu de barbe. Les Indiens n'en ont pas du tout.

A un mille de la mission, au nord-est, nous atteignîmes le rivage d'un petit lac, encadré de collines, d'un aspect délicieux. Un ruisseau aux petits flots argentés s'en échappait près de là, roulant ses eaux limpides sur un lit de sable d'une grande finesse, serpentait quelque temps parmi les herbes touffues des prairies voisines, pour aller bientôt, après avoir coulé au pied de la colline où s'élève l'église, se jeter dans la rivière du Loup. On aurait dit, à ses nombreux méandres, qu'il cherchait à retarder sa course, et qu'il lui en coûtait de quitter ces riantes rives. Ce lac est abondant en poissons. J'y vis pêcher un jeune païen dans un singulier costume. Il portait une espèce de turban, orné d'une queue de coq qui ondoyait sur son dos, tandis qu'une plume d'oie ombrageait son toupet. Du milieu des eaux de cristal du lac s'élevait, à une portée de fusil du rivage, une île délicieuse, ressemblant à une corbeille de verdure, et couronnée de pins. Sa circonférence est celle de l'île de Schwanau, au lac de Lowerz; elle en offrait tous les charmes, les ruines du manoir exceptées. Un canot était amarré là où nous nous trouvions; l'envie me prit d'aller la visiter. Nous nous embarquâmes; mon compagnon guida le léger esquif. C'était une course délicieuse; l'air était si pur, les eaux transparentes et reflétaient si bien les rives pittoresques. Bientôt nous mîmes pied à terre. Ne croyez point, lecteur, que je veuille faire ici de la poésie. Quelle est ma surprise de trouver cette île embellie de nombreux rosiers sauvages en fleurs, et de magnifiques iris mêlant leurs brillantes teintes à la pourpre de la reine des fleurs. Mais il faut quitter cette île enchantée pour songer aux devoirs de mon ministère.

En gravissant une colline, mes yeux rencontrèrent une fleur magnifique que les Anglais nomment *Ladyshoe*, soulier de dame, à cause de sa forme, mesurant cinq centimètres de longueur, à la couleur rose tendre, avec des raies rouge foncé. Elle ferait l'un des plus beaux ornements de nos jardins¹. En général toute la contrée que je parcours ressemble à un immense jardin de fleurs. Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à l'endroit où se trouvait l'ancienne chapelle d'écorce de la mission, desservie alors par un Récollet autrichien, le père Skola. Le site avait été admirablement bien choisi, car il domine un second lac à une petite distance.

¹ Peut-être le *Cypripedium calceolus*, ou sabot de Vénus, une orchidée.

C'est ici que viennent débarquer les Indiens qui se rendent de ce côté à la mission. Ce second lac est beaucoup plus étendu que le premier, dans lequel il se déverse. Une presque île couverte de pins, le coupe presque en deux. J'allais voir, non loin de là, un Indien malade, logeant dans une maison en troncs, construite à la façon de nos chalets suisses. Les Indiens préfèrent en général leurs *wigwams* nationaux à tout autre genre d'habitation. Le *wigwam* des Folles-Avoines est une hutte ronde, pouvant tenir la plus grande famille, construite au moyen de branches dont les extrémités sont fixées dans le sol, et recouvertes de pièces d'écorce, lorsqu'on s'y trouve à demeure fixe; et de nattes, quand on est en voyage. Le feu s'allume au milieu, une ouverture au-dessus sert d'issue à la fumée, et une vieille couverture remplace la porte. Le sol est recouvert de nattes, tressées par les femmes. Le séjour, lorsque la fumée n'incommode pas, en est très agréable.

Je me rendis de là chez un autre malade, un jeune Indien se mourant de consommation, maladie très commune parmi les Indiens et la suite nécessaire de leur genre de vie. Ce jeune homme avait grand besoin des consolations de notre sainte religion. Le seul de sa famille qui ait embrassé la foi, il se trouvait isolé, les siens l'avaient abandonné, et c'est là une des plus grandes épreuves pour le cœur d'un Indien. Ayant continué notre route à travers les broussailles, j'atteignis le loge du chef qui m'avait promis son concours, mais il m'apprit que les brebis égarées que je cherchais, ayant été informées de ma venue, avaient pris la fuite dans les bois. Les autres chrétiens voisins se réunirent bientôt autour de moi pour me demander la bénédiction; je leur adressai quelques paroles d'exhortation, et pris le chemin du retour. La loge de ce chef est située vis-à-vis de l'ancienne mission, de l'autre côté du lac. Je ne suis point étonné que cet endroit ait toujours été habité à cause de la beauté du site; aussi on découvre dans les environs plus d'une antiquité indienne. Pour abrégier le chemin, je m'embarquai dans un canot; mais avant de mettre pied à terre à la vieille mission, je débarquai sur la rive droite pour aller voir un chrétien qui était retombé dans la pratique des superstitions des sauvages. Je trouvai à l'entrée deux vieilles païennes d'un aspect repoussant. L'apostat était accroupi sur une natte au milieu de sa loge. Aux représentations sérieuses que je lui fis, il ne répondit

que par des demi-promesses. Ses regards hagards et son costume païen firent sur moi une impression bien pénible.

La fin du mois de juillet m'apporta une grande consolation. J'ai béni le mariage de deux jeunes Indiens qui vivaient en concubinage depuis de longs mois. Il règne dans la tribu de graves désordres sous le rapport des mariages. Les époux se séparent sans autorisation, sous les prétextes les plus futiles; et il faut encore bénir Dieu quand l'adultère n'est pas la conséquence de ces séparations. Quelle rude tâche pour le missionnaire, s'il veut prévenir ces désordres! Que de pérégrinations dans les bois pour ramener l'époux ou l'épouse infidèle au logis conjugal! Le plus souvent, les coupables se mettent en dehors de ses poursuites en allant s'établir dans ces vastes contrées qui s'étendent de la Réserve au lac Supérieur.

Le lecteur se sera peut-être demandé comment, ne sachant pas leur langue, je faisais le catéchisme à mes petits Indiens. Je vais le lui dire. J'avais sans doute mes interprètes pour les sermons et les confessions, mais je ne pouvais pas requérir continuellement leurs services. Or voici la méthode que je suivais; elle nous reporte au moment de la confusion des langues.

J'eus d'abord mille peines à réunir mes enfants. La première fois, je n'en comptais que quatre. Le nombre s'accrut, et, plus tard, j'en eus une cinquantaine. Il me fallait trouver mes interprètes dans l'assemblée même de mes petits auditeurs, et pour recourir à leur office, il fallait parler plusieurs langues. Commençant mes explications en langue française, je recourais au ministère d'une fille métis qui savait quelques mots de cette langue. Son interprétation ne suffisait-elle pas, je m'adressais en anglais à la petite fille du chef Keshena qui possède très bien cette langue. Celle-ci me faisait-elle défaut, je faisais entrer en ligne de bataille une petite Allemande, fille du maréchal de la mission, qui parlait le Ménomonie couramment, et qui s'acquittait de sa tâche avec un aplomb imperturbable. Elle ne m'interprétait pas, sans doute, toujours avec une précision dogmatique. Un jour elle me fit dire qu'il y a trois *hommes* en Dieu, et une autre fois, à propos du massacre des Innocents, que le roi Hérode avait envoyé des *Américains* pour tuer les enfants de Bethléem. Nos Indiens appellent les Américains blancs *Kitchimokomanok*, grands-couteaux, ce qui veut dire aussi soldats. Et toutes mes petites peaux rouges de rire aux éclats!

Le récit suivant intéressera peut-être le lecteur ; c'est une épisode de l'histoire de cette mission, datant d'un petit nombre d'années ; mais que nous devons faire précéder d'une remarque. Selon la doctrine catholique, un païen marié qui embrasse la foi peut contracter un nouveau mariage si sa femme refuse de le suivre, et que la cohabitation avec elle l'exposerait à retomber dans le paganisme.

Un jeune Ménomonie, nommé *Pije-Pika*, avait pris une femme appelée *Ogita-Komika* dans les rangs des filles de sa tribu. Le plus grand nombre de ses proches avaient déjà embrassé la foi. Leur exemple devait avoir une grande influence sur son cœur naturellement noble et sensible. Il commença à réfléchir sur les aberrations de ses frères païens. Leurs pratiques superstitieuses, leurs habitudes d'ivrognerie lui inspiraient un profond dégoût. Un noble désir monta dans son âme d'en finir avec eux, et de devenir un enfant du grand esprit des chrétiens. Mais que de larmes, que de rudes combats allait lui coûter l'accomplissement de ce désir ! Le tendre amour qu'il porte à sa femme, ses enfants qu'il adore, ce vieux père qu'il vénère profondément, faudra-t-il les quitter ? Mais rien n'est impossible à la grâce. Il quitte tout, traverse la rivière du Loup, et vient au milieu de ses proches chrétiens, les supplier de le préparer « à prendre la prière ». Il est accueilli avec joie ; on lui parle avec empressement du Dieu infiniment bon des chrétiens, du doux Jésus, si humble de cœur, Sauveur des hommes, et de ce beau Paradis qu'il lui prépare. *Pije-Pika* reçoit avec avidité la parole de vie ; la croix triomphe en son cœur sur le démon. Mais lui, le démon, se reposera-t-il ? Il va faire jouer tous les ressorts, il se servira surtout de la voix de la nature, pour ne pas laisser échapper sa proie. Tout en voulant suivre Jésus-Christ, *Pije-Pika* n'a pas oublié que sur l'autre rive du fleuve, le cœur d'une épouse bat fortement pour lui, que ses enfants pleurent son absence, qu'un vieux père trouve la vie insupportable sans sa douce présence. Le souvenir de tous ces êtres chéris est l'épine acérée dont l'esprit pervers se sert pour déchirer son cœur.

Son épouse ne pouvait plus longtemps supporter le noir chagrin qui la consumait elle-même. Elle vient trouver, éplorée, celui qu'elle regrette avec toute l'énergie de l'amour conjugal, au milieu du camp des chrétiens. Là, elle lui dit tout ce que l'amour lui inspire, lui rappelle les joies qu'ils ont partagées, les promesses de fidélité

qu'il lui a faites; elle lui fait le sombre tableau de l'ennui qui la consume, de la désolation qui règne dans son *wigwam*, fait retentir à ses oreilles les cris de détresse de ses enfants, et lui dépeint l'affliction profonde dans laquelle son départ a plongé son vieux père. Elle le supplie au milieu des torrents de ses larmes brûlantes de mettre fin par un prompt retour à tant de désolation. Pije-Pika pourra-t-il résister longtemps à des assauts d'une violence si douce, lui que la foi chrétienne n'a pas encore revêtu de ses armes ?

Il ressent au plus vif de son cœur tout ce qu'il y a de violent et d'infiniment tendre dans ces assauts. Qu'y a-t-il de plus fort et de plus doux dans la nature que l'amour d'un père, la tendresse d'une épouse et l'affection d'un enfant ? Aussi le sommeil fuit ses paupières ; les nuits sont pour lui des veilles pénibles ; il les passe agité sur sa natte tourmentée ; il ne sait plus ce qu'est le repos. Que de fois ses parents chrétiens l'ont entendu gémir sur sa couche, ont écouté les profonds soupirs qui échappaient de sa poitrine oppressée !

Mais il persévère. Le règne de Dieu s'établit peu à peu dans son cœur si éprouvé. Les visites de son épouse se répètent ; mais le combat a déjà perdu de sa violence. Encore fidèle à sa tendresse, Pije-Pika l'accompagne après chaque visite, jusqu'aux rives du fleuve qui le sépare de ses enfants. Quels cruels adieux à chaque séparation ! Que de déchirements de cœur !

Le moment approche où, après la préparation voulue, Pije-Pika va être plongé dans les ondes régénératrices du baptême, où le dernier anneau qui le rattache encore à son épouse, témoignant toujours la plus profonde horreur pour les doctrines chrétiennes, va être brisé.

Le jour du Seigneur est fixé pour célébrer cette grande solennité de son baptême. Elle aura lieu dans la cabane d'écorce dont nous avons parlé. Ogita-Komika le sait. Avec quelles angoisses ne voit-elle pas approcher ce moment qui verra s'écrouler ses dernières espérances ; mais qu'elle souffre surtout en songeant que celui qu'elle adore, se choisira peut-être une épouse parmi les filles chrétiennes de la tribu !

Enfin, le jour du Seigneur est venu. L'on voit arriver de tous côtés par petits groupes les Indiens chrétiens ; l'air solennel qui règne sur leurs traits, la gravité de leur démarche témoignent du profond sentiment qu'ils ont de l'acte solennel auquel ils vont assister. La chapelle rustique s'emplit des flots de la foule des

fidèles. Le vénérable prêtre aux cheveux blancs, un disciple de saint François, monte à l'humble autel. Les païens eux-mêmes sont arrivés nombreux ; entourant la maison de Dieu, ils suivent avec une profonde curiosité, à travers les cloisons d'écorce mal jointes, la suite de ces cérémonies chrétiennes qui leur arrachent l'un de leurs compagnons de chasse, de pêche et de danses païennes. Le jeune Pije-Pika s'est agenouillé devant le prêtre ; déjà la main du ministre du Seigneur s'est levée pour répandre sur son front les ondes régénératrices, et ses lèvres vont prononcer les paroles sacramentelles, lorsque tout à coup un bruit étrange se fait entendre, une sourde rumeur s'élève comme celle des flots courroucés, et un mouvement extraordinaire se produit dans les rangs de l'assemblée ; bientôt l'on voit une femme éplorée fendre à force d'efforts, les flots de la foule, et se frayer, inondée de larmes, le chemin du sanctuaire ; tous les yeux se tournent vers elle, et l'on a bientôt reconnu Ojita-Komika, qui s'écrie au milieu de ses sanglots : « Donnez-moi le baptême et rendez-moi Pije-Pika. » Enfin on l'arrête, on la retient de force, et elle voit de ses yeux s'accomplir l'acte solennel qui fait de son époux un chrétien.

De retour chez elle, entourée des siens, rendue à l'influence païenne, le désir qu'elle a exprimé si publiquement, s'éteint bientôt, comme le feu d'un moment. Mais bientôt aussi une sombre tristesse s'empare d'elle. Elle sait que son époux est prêt à la recevoir si elle veut embrasser sa foi, si, au moins, elle ne veut pas l'accabler de ses amers reproches, mais les préjugés de son enfance, les perfides conseils de son père la retiennent. Pour la distraire, son père l'emmène avec lui dans ses excursions lointaines. Mais une noire mélancolie la poursuit au milieu des forêts et le long des rivières du Nord. Il n'y a plus de repos pour elle. Enfin, la grâce triomphe. Son père, las d'être le témoin de sa tristesse, la renvoie au milieu de sa tribu. Dieu, qui a fait l'âme naturellement chrétienne, y a mis aussi l'amour paternel et maternel, l'amour conjugal comme l'amour filial. Ojita-Kamika ne pourra pas résister toujours à ce triple courant jaillissant d'une même source ; emportée par lui, elle arrivera où ses flots la portent : elle embrassera la foi chrétienne. Aujourd'hui Pije-Pika et Ojita-Kamika et leurs enfants sont une des familles les plus ferventes de la mission.

La belle fête de l'Assomption s'approchait, et il y avait bientôt trois mois que je n'avais eu le bonheur de recevoir le sacrement de

Pénitence. Je me décidai à aller trouver le confrère que je supposais le moins éloigné, le missionnaire de Green-Bay, à près de cinquante milles d'ici, c'est-à-dire près de vingt lieues. Je partis en compagnie d'un traiteur morave. On appelle traiteur les métis et les blancs qui font en sous ordre le commerce de pelletterie avec les Indiens.

Nous nous rendîmes le premier jour chez un métis, M. Warrington, un catholique, dont la femme est une Folle-Avoine, établi au bord du lac Shawanow, où il a mis en culture une dizaine d'acres de terre boisée. Sa petite ferme, entourée de beaux champs de maïs, de pommes de terre et de froment, dont une partie touche au lac, avec la sombre forêt pour fond de la scène, offrait à la vue le plus charmant tableau. J'admirais la ferveur de ces braves gens ; malgré la grande distance, ils ne manquaient jamais d'assister aux offices le jour du Seigneur. Nous fûmes les bienvenus. L'Indienne était un vrai cordon bleu ; du poisson et des perdrix firent le fond de notre souper. Malgré mon besoin de repos, des cantiques en langue sauvage que chantaient mon hôte et sa femme devant le logis, en guise de prière du soir, me tinrent longtemps éveillé. L'Indienne avait une voix très douce, et elle mêlait à son chant des notes d'agrément qui auraient fait honneur à une diva.

Le lendemain matin, le métis nous mit sur la voie dans l'immense forêt qui nous séparait du but de notre voyage, et qui n'était traversée que par l'étroit sentier indien, souvent difficile à discerner, surtout à l'époque de la chute des feuilles.

Nous fîmes une halte vers midi au bord d'un ruisseau. La chaleur était accablante, et les moustiques si nombreux que nous fûmes obligés d'allumer un grand feu pour les écarter durant le repos que nous allions prendre. Nous espérions trouver le *log-house* d'un Irlandais pour y passer la nuit, mais l'obscurité nous surprit longtemps avant de l'atteindre. Force nous fut d'établir notre camp au bord d'un ruisseau. Un bon feu fut allumé pour nous préserver de l'approche des bêtes féroces qui hantent ces bois, comme l'ours et le loup ; nous nous étendîmes à terre ; j'enfonçai la tête dans mon capuchon, couvris mon visage de mon mouchoir pour m'abriter contre les piqûres des moustiques, et je m'endormis profondément.

Le lendemain, nous continuions notre marche à la première lueur de l'aurore. A midi, nous entrâmes dans une ferme de colons,

là où la forêt commence à s'éclaircir, grâce à la hache des blancs. Nous y trouvâmes une Ecossaise qui, à notre demande de nous donner à dîner, répondit par un *non* fortement accentué. Cependant, en passant près de moi, elle aperçut mon chapelet, et demanda si j'étais peut-être un prêtre. Sur ma réponse affirmative, sa figure se dérida tout à coup, et elle nous servit à manger tout ce qu'elle avait de mieux. Cette Ecossaise était une convertie. A quatre milles de là, nous atteignîmes Duck-Creeck (rivière des Canards) où résidait un missionnaire canadien. J'atteignis ainsi, sans y penser, le but qui m'avait fait entreprendre ce long, fatigant et dangereux voyage.

Disons un mot de la colonie de Duck-Creeck. Elle est située sur les deux bords de la rivière de ce nom, composée de Belges, de Canadiens, de quelques Allemands et métis, à trois milles de Green-Bay. La rivière fourmille de canards sauvages, malgré la chasse active qu'on leur fait; elle coule du nord-ouest, et va, après de nombreux contours, se jeter dans la grande baie. L'église est en bois, comme presque toutes les églises de cette contrée. Elle a été construite par le R. P. Jos. Brunner, Jésuite soleurois, qui plus tard a évangélisé les Indes orientales; une de ses sœurs est morte au couvent de la Visitation de Fribourg. C'était un saint missionnaire. On m'a parlé à Duck-Creeck de guérisons miraculeuses qu'il a opérées.

Si près de Green-Bay, je m'empressai d'aller voir M. Bonduel, un des plus anciens missionnaires du pays. Je visitai son église, et je fus bien consolé d'y voir deux cierges brûler devant une statue de la Sainte-Vierge. Qu'il est doux de voir sa Mère honorée sur tous les points de la terre! Le vénérable prêtre me fit voir l'ostensoir dont j'ai parlé plus haut, donné à la mission de Saint-François-Xavier de Green-Bay, desservie par les Jésuites, il y a deux cents ans. Il porte cette inscription : « Ce soleil a été donné par M. Nicolas Perrot à la mission de Saint-François-Xavier, à la baie des Puants. » C'est ainsi que la grande baie s'appelait autrefois. Très probablement ce M. Perrot était un Canadien engagé dans le commerce de pelleterie. M. Bonduel me dit qu'il avait rapporté cet ostensor de Détroit, où il aurait été emporté à l'époque de la suppression de la Compagnie de Jésus. C'est une relique précieuse et un touchant souvenir de l'époque où l'Évangile commença d'être prêché dans ces contrées.

De retour à Duck-Creek, je devais songer à rentrer dans ma mission ; mais les colons me prièrent avec tant d'instances de rester quelques jours au milieu d'eux pour leur prêcher et entendre leurs confessions, que je ne pus m'y refuser. Je ne me repentis pas d'avoir acquiescé à leurs désirs. Ce fut comme une mission improvisée. Je fis, avant de la commencer, une charmante excursion. De l'autre côté de la grande baie, presque vis-à-vis, existait alors un petit couvent de chanoines hollandais de la Sainte-Croix. Je me proposai d'aller les voir. Le missionnaire et moi nous prîmes une grande barque, conduite par un Canadien et un Indien de ma tribu, qui se trouvait en visite chez des parents métis de la colonie. Le vent était favorable, et nous gagnâmes rapidement la grande baie. A gauche et à droite, la *Ménomonie*, ou Folle-Avoine, en latin *zizania aquatica*, croissait en abondance. Des milliers de canards y prenaient leurs ébats, et l'air retentissait de leurs cris nasillards. Je vis un magnifique butor s'envoler des marais voisins. L'outarde n'est pas non plus une étrangère dans ces parages. Je vis de ces îles flottantes, comme on en rencontre sur le bas Mississipi, mais là-bas dans de plus grandes proportions. Celles que je vis à l'entrée de la rivière pouvaient avoir d'un mille à deux de circonférence. Elles sont formées de roseaux, de joncs et de hautes herbes entrelacées, qui se sont détachées des rivages, et le détritit d'une partie de ces plantes en décomposition compose une espèce de sol propre à féconder les graines que les vents et les oiseaux y viennent déposer. Aussi l'on voit la végétation la plus diverse s'épanouir du sein de ces îles, dont quelques-unes sont même couronnées d'arbustes de près d'un mètre de hauteur ; aussi présentent-elles un charmant coup d'œil. Les oiseaux y trouvent un asile assuré, le peu de consistance de leur sol les rendant inabordables au chasseur.

Grâce au vent toujours favorable, nous traversâmes la grande baie en moins d'une heure. Que de souvenirs me frappaient pendant cette traversée ! Que de saints missionnaires avaient glissé dans de légers canots sur la surface de ces eaux pour aller porter aux sauvages établis sur les rives la lumière de l'Évangile ! Nous aperçûmes de loin le couvent et son église en croix latine. Nous y fûmes fort bien reçus par les religieux qui s'y trouvaient au nombre de trois Pères et de quelques Frères convers. Ils portent une robe blanche avec camail et scapulaire noirs, et une croix rouge et bleue

sur la poitrine. Ils desservent les stations de missions disséminées sur cette longue et étroite péninsule qui s'étend entre le lac Michigan et la Grande-Baie.

Le même jour, au soir, j'étais de retour à Duck-Creek, et j'y commençai les exercices de ma petite mission.

Ayant fait mes adieux à ces braves colons, je pris, avec mon compagnon, le chemin du retour.

Nous arrivâmes le soir du premier jour de notre voyage du retour à la cabane irlandaise dont j'ai parlé. La bonne Irlandaise nous donna à souper des pommes de terre, et, malgré nos protestations, le dernier morceau de lard qui lui restait. Un bon lit nous fut préparé sous le toit, où nous grimpâmes au moyen d'une échelle. Une chaleur insupportable se faisait sentir dans ce réduit; et les moustiques, qui y pénétraient en colonnes serrées par une large ouverture du toit, contribuèrent très peu à rendre notre repos confortable. Nous eûmes un nègre pour camarade de chambre, ce qui me fit dire à mon compagnon que les trois grandes races de la famille humaine étaient représentées dans ce réduit : la blanche, la brune et la noire.

Nous nous remîmes en marche le lendemain à la pointe du jour, et bientôt nous nous trouvâmes en face d'un campement de familles indiennes païennes de ma tribu. Rien de plus intéressant que le spectacle qui s'offrit à nous. Ces sauvages venaient de se lever, et quelques-uns d'entre eux vquaient aux soins de leur toilette. Vous vous en étonnez peut-être ? Ecoutez : Un Indien païen porte toujours sur lui son attirail de toilette, son « nécessaire », si vous voulez, qui est contenu dans un sachet qui lui pend au poignet. Il ne renferme pas, sans doute, des cosmétiques, des savons de senteur, mais, au moins, du fard, c'est-à-dire du vermillon, un peigne et un petit miroir. Où la vanité va-t-elle se loger ! Nous vîmes de jeunes Indiens se peignant, se tressant leur longue chevelure, se colorant la face, tout en consultant leur miroir avec une assiduité qui aurait rendu jalouse une dame blanche. Le sauvage est-il marié et a-t-il achevé sa toilette, l'on voit sa moitié cuivrée s'avancer humblement vers lui, et celui-ci dans un mouvement de haute condescendance conjugale, lui passe les pommettes des joues d'un peu du vermillon dont il s'est servi pour peindre sa propre personne. Rien de plus curieux que de suivre ces *petits-crevés* de la forêt dans ces opérations de toilette. Les

filles indiennes se passent en rouge la raie qui marque la séparation de leurs cheveux au sommet de la tête. Pendant qu'une partie de ces Indiens étaient occupés ainsi du soin de leur personne, une autre préparait le pot au feu et y faisait bouillir les pièces de gibier, produit de la chasse de la veille. Les plus âgés, accroupis autour des feux, attendaient, en fumant leurs calumets, dans une gravité solennelle, le bienheureux moment de la manducation.

Nous rencontrâmes un peu plus loin un détachement d'Indiens Abanaquis à cheval, se rendant à Green-Bay. A six heures du soir, nous nous trouvions de nouveau chez le bon M. Warrington, et nous passâmes la nuit dans sa ferme. Le lendemain, pour éviter le sentier difficile et marécageux qui mène de là à Késhéna, nous accompagnâmes notre hôte et sa femme, qui se rendaient à Schawanow par la voie du lac. Nous nous embarquâmes dans un canot fait d'un seul tronc d'arbre que les Indiens nomment *metikosh*, de *metik*, arbre, et *osh*, désinence qui signifie toute espèce de bateau. Etant trois rameurs, nous avançons rapidement. A mi-chemin, un vent favorable s'étant levé, nous gagnâmes la côte, pour y couper un sapelot auquel nous ajustâmes une pièce d'étoffe assez large pour nous servir de voile. Grâce à elle, notre course devint singulièrement accélérée, et sur ce beau lac, et par un temps si clair, j'étais tenté de chanter l'un de nos airs nationaux :

Sur l'onde calme et pure,
Voguons paisiblement ;
Admirons la nature
Qu'enrichit le Léman.

Nous laissons à notre gauche une charmante petite île, et, bientôt, nous entrons dans la petite rivière par laquelle le lac se dégorge dans la rivière du Loup. Cette rivière n'a que trois milles de cours ; son courant est presque imperceptible. Il semble se perdre au milieu des roseaux et des joncs dont ses bords sont couverts. J'admirai au milieu de ces eaux presque dormantes de magnifiques lis aquatiques et une fleur bleue, espèce de nénuphar. Ces bords étaient tapissés de larges feuilles dont les botanistes appellent la fleur *Victoria regia*, feuilles qui, dans les pays méridionaux, sont assez larges pour supporter le poids d'un enfant. Nous débarquons à Schawanow, et au bout de quelques heures, je me retrouve de nouveau au milieu de mes chers Indiens. — Toute la morale que

je tire du récit de ce long et si fatigant voyage est que mes péchés m'ont coûté beaucoup plus qu'ils ne valaient.

Aujourd'hui, le 21 août, l'un des plus ardents désirs de mon cœur vient de s'accomplir. Que de fois j'avais envié l'heureux sort de ces missionnaires à qui le bonheur avait été accordé de convertir les infidèles. Qu'elle était attrayante pour moi la représentation d'un prêtre, qui, entouré d'Indiens, versait sur la tête des catéchumènes agenouillés à ses pieds l'onde régénératrice ! Quel groupe plein d'une poésie toute céleste ! Viendra-t-il pour moi, me demandais-je, le moment heureux où ma main assez bénie se lèverait ainsi sur la tête d'un gentil pour répandre sur elle les eaux du baptême ? Il y avait bientôt trois mois que je vivais au milieu des païens, et ce bonheur ne m'était pas encore échu. Ne devais-je pas croire que mon ministère était frappé de stérilité ? Enfin, je vois agenouillés devant moi deux catéchumènes, un couple de jeunes époux, dignement préparés à embrasser la foi en Jésus-Christ. L'épouse désirait depuis longtemps déjà « prendre la prière », mais la haine que portait son mari aux chrétiens l'empêchait de réaliser ses vœux. Son époux était le second fils du fameux Oskosh. Mais la grâce lui a ouvert les yeux.

Ils sont donc là devant moi, ces chers néophytes, ces prémices de mon ministère parmi les Indiens ! Avec quels regards de douce et tendre complaisance ne les contemplai-je pas ! Au moment de répandre sur eux l'eau sainte du baptême et de bénir leur mariage, il se passait quelque chose en moi que je ne puis décrire. C'était un état de contentement parfait, comme un commencement de joie céleste. Je crois que le poète éprouve quelque chose de semblable au moment de l'inspiration ; de même l'artiste qui, emporté sur les ailes du génie, fait jaillir de son instrument ces torrents d'accords harmonieux que sa main ne retrouve plus lorsque l'heure de l'inspiration s'est écoulée.

Dieu me ménage, le 29 août, une nouvelle consolation. Parmi cinq enfants que je baptise se trouve un enfant de cinq ans dont le père, un païen, est mort, et que sa mère a abandonné. Un couple de jeunes chrétiens se charge de son éducation.

Je fus la nuit précédente le spectateur d'un phénomène météorologique bien singulier dont la vue a causé une grande sensation parmi nos Indiens, si grands observateurs des événements de la nature. Vers huit heures du soir, de longs nuages se déroulaient à

l'horizon en colonnes, tout empourprés des rayons du soleil couchant. Insensiblement ils se groupèrent comme autour d'un centre qui était précisément notre zénith. Durant cette évolution, une clarté douce comme celle de l'aurore illuminait le Nord-Est. Cette clarté s'étant effacée, les nuages qui s'étaient rangés autour de leur centre se colorèrent de diverses teintes roses, blanches et bistrées, et divergèrent dans toutes les directions de l'horizon en s'élargissant; ils formèrent ainsi un immense pavillon tricolore tendu au-dessus de nos têtes. Je n'ai jamais rien vu de plus grandiose. Ce phénomène dura une partie de la nuit.

Inaugurons le mois de septembre en écrivant la biographie de l'une de nos sommités guerrières.

En allant visiter une jeune Indienne malade de l'autre côté de la rivière, j'entrai dans le *wigwam* habité par un vieillard que tous nos Ménomonies vénèrent, le plus vieux guerrier de la tribu, et le second chef de la nation. Il naquit l'année 1772. Il y avait déjà trente ans qu'il avait embrassé le christianisme, alors que ses frères habitaient encore les rivages de la Grande-Baie. Il s'appelle Iomatah; il n'a point su me dire la signification de son nom. Il a joué un grand rôle dans l'histoire guerrière de sa tribu. Il n'est pas étonnant que la Société d'histoire du Wisconsin ait envoyé un peintre jusqu'ici pour prendre son portrait. Son père était le fameux Carron (non hérité probablement d'un Canadien) qui servit sous le célèbre Langlade et combattit sous les murs de Québec aux temps de Montcalm et de Wolf. Ce vieux chef, mort en 1780, à l'âge de soixante ans, près de Green-Bay, avait eu sept enfants, dont quatre chefs, Clode, Tomah, Shekwanew et notre Iomatah, et trois sœurs. Iomatah a survécu à ses frères et à deux de ses sœurs. La dernière se trouvait auprès de lui. Un de nos principaux chefs chrétiens, le plus intelligent, est un des fils de Clode; il a pris le nom de son grand-père. Clode et son frère Tomah étaient de fameux chasseurs. Ils parièrent un jour lequel des deux abattrait le plus grand nombre de chevreuils en un seul jour de chasse. Tomah apporta dix pièces et Clode neuf.

Iomatah se trouvait à Makinah avec d'autres guerriers de sa tribu, lors de la prise sur les Américains du fort de cette île, en 1812. Ses frères Tomah, Shoninew, notre chef de guerre actuel, et Oskosh, alors encore bien jeune, s'y trouvaient avec lui. Les Sioux et les Puants prirent également part à cette expédition.

En 1813 notre héros marcha avec d'autres guerriers Folles-Avoines sur Détroit en faveur du parti anglais, se battit près du fort Meigs, prit part à l'assaut du fort Sandusky si bien défendu par le major Georges Croghan

En 1814 (ce fut sa dernière expédition), il assista à la prise du fort de la Prairie-du-Chien. Il ne fit point la campagne dans la guerre de Black-Hawk (l'Épervier noir), dans laquelle un grand nombre de Ménomonies se trouvèrent engagés.

Iomatah était un chasseur adroit. Il me dit qu'à chaque saison de chasse il abattait quelques ours et un grand nombre d'autres bêtes fauves.

Il faut que je vous fasse maintenant le portrait de notre Nemrod. Il est de haute taille, et a beaucoup de vivacité. Au moment où je le vis, il portait une espèce de petit chapeau sur lequel flottaient quelques plumes, symbole de ses exploits. Il portait suspendu au cou son grand couteau dans un étui. Je le vis sortir d'un coin de sa loge la fourrure d'un chat puant, qui lui sert de poche, contenant son tabac, du kini-kik et quelques petits ustensiles. Cette peau d'animal était ornée de petits grains en verre sous la queue et sous les pattes. Il remplit ensuite sa pipe, qui lui sert en même temps de *tomatowk*, (casse-tête), dont la partie de derrière, une forme de marteau, sert de tête de pipe, et le manche perforé, du tuyau. Le kini-kik est le tabac de nos Indiens, provenant de la seconde écorce d'un certain arbuste. Mélangé au tabac, il a un très bon goût. Le vieux chef me passa sa singulière pipe; j'en tirai quelques bouffées; jamais je n'avais fumé meilleur tabac. Au lieu de kini-kik nos Indiens se servent aussi de la feuille ronde d'une plante rampante, qu'ils appellent *sakakami*.

Nous voilà au commencement de septembre, et la contrée que nous habitons se trouve au 45° degré de latitude nord; mais, singulier pays, voici que deux gelées consécutives sont venues tout anéantir. La famine est à notre porte. Nos Indiens vont être obligés de se disperser dans les forêts pour demander à leurs hôtes ce que la terre leur refuse. Quant à nous, il nous reste encore un peu de la farine que nous avons apportée de si loin. Pour nous faire un peu de soupe, le Frère va fureter à la chapelle, et en rapporte quelques bouts de vieilles chandelles de suif, que les dents des rats ont épargnés. Tout en ayant de la peine à surmonter mon dégoût, je trouve que la faim est bonne cuisinière; j'avoue cependant qu'une

chandelle figure mieux sur un chandelier que dans une marmite.

Heureusement pour tous, l'on se trouve à la veille du paiement des annuités que le gouvernement de l'Union doit à nos Indiens, et dont je vais entretenir le lecteur.

L'agent du gouvernement fédéral, chargé du paiement de l'annuité et de la distribution des vivres, tels que porcs et farine, arrivera ici vers la fin du mois. Mais nous avons d'abord à expliquer ici l'origine des annuités.

Propriétaires autrefois de l'immense territoire qu'embrasse aujourd'hui l'Union, les Indiens ont dû se retirer devant le flot toujours plus envahissant de l'immigration des blancs. Le plus souvent, sans doute, les gouvernements concluaient des traités avec eux, et les pauvres sauvages étaient bien obligés d'accepter. Les sommes provenant du prix de la vente de leurs terres, souvent dérisoire, n'étaient point remises entre leurs mains, au moins ordinairement, mais capitalisées à Washington, et les intérêts leur en sont passés sous forme d'annuités. Dans les Etats de l'Est les Indiens ont dû abandonner entièrement leur territoire en suite de nouveaux traités qu'on leur a imposés, et ce qui en reste encore se trouve dans le Grand-Ouest.

En envisageant cette question à un point de vue élevé, et faisant abstraction des injustices dont ces Indiens ont été les victimes, ne sommes-nous pas obligés d'y entrevoir l'une des voies de la Providence qui n'a pas voulu laisser plus longtemps de si grandes étendues de terre incultes et comme soustraites au travail de l'homme? Et ne peut-on pas aussi reconnaître les traces de la justice de Dieu, qui punit les Indiens de la longue résistance qu'ils ont généralement opposée à la prédication de l'Évangile et des tourments atroces qu'ils ont fait endurer aux missionnaires?

Les marchands des villes de l'Etat les plus rapprochées ont hâte de se rendre à Késhéna pour échanger mille objets dont la vue excite la convoitise de ces pauvres enfants des forêts, contre les pièces d'or et d'argent que l'agent remet aux chefs, et que ceux-ci sont chargés de distribuer aux familles qui composent leur *chêferie*, selon l'expression canadienne. Il en est de même de la distribution des vivres dont le missionnaire a aussi sa part.

Si un bon nombre de nos Indiens, surtout parmi les chrétiens, savent faire un usage judicieux de leur argent et en gardent une partie pour leurs besoins à venir, il n'en est pas ainsi de bien

d'autres, qui se procurent mille choses parfaitement inutiles jusqu'à ce que le dernier centime y ait passé. Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est l'affreux abus que font beaucoup de païens de leur argent. L'époque du paiement donne pour eux le signal de longs jours de débauche et d'orgies. Ils vont dans les villages américains se procurer du *whiskey*, qu'ils appellent *skotawabo* (eau de feu), ils échangent même leurs provisions contre cette boisson, pour s'en gorger, hommes, femmes, enfants, jusqu'à ce qu'ils tombent ivres-morts le long des chemins, dans les bois ou leurs wigwams. J'aurai l'occasion de revenir sur ce triste sujet.

Nos chefs ont cherché à se donner du relief à l'occasion de cette assemblée de toute la tribu et de la présence de l'envoyé du gouvernement de l'Union. J'en profite de mon côté pour faire une revue de leurs personnes, et pour transcrire sur chacun d'eux quelques notices biographiques.

Je ne parlerai pas d'Akwonomi, le grand chef, fils d'Oskosh ; j'ai déjà eu l'honneur de le présenter à mes lecteurs.

Je commence par les chefs païens ma série de monographies. Ils sont au nombre de quatre à cinq.

Voici d'abord de Souligny, le chef de guerre. Les Indiens le nomment *Shoniniew*, parce qu'ils n'ont ni la lettre *L*, ni la consonnance *gn*. J'ai déjà parlé de lui. Il a près de 75 ans. Il doit son nom à sa grand'mère qui était la fille d'un Français nommé de Souligny. Il a perdu un œil dans la guerre de « l'Épervier-Noir, » en 1832, et il se fait gloire d'avoir reçu sa blessure de la main même du grand chef des Sauks et des Renards, qui lui décocha une flèche. Je le rencontre quelquefois, et il me salue toujours gracieusement de son *bojo, bojo* (bon jour). Je l'engageai un jour à « prendre la prière ; » il me répondit que notre religion a été faite pour les blancs, et que la sienne a été faite pour les Peaux-Rouges. Il était au grand gala le jour du paiement. Il portait sur la poitrine deux médailles d'argent, dons de deux présidents de l'Union ; ses jambes étaient, de la cheville au genou, emprisonnées dans deux espèces d'étuis, dont l'un était rouge et l'autre noir. Il avait le visage peint à la façon des guerriers, et il portait dans sa main, avec un grand air d'autorité et de complaisance, son calumet à la tête de pierre rouge artistement façonnée et polie, et tout ornée de rubans de diverses couleurs. Il jouit parmi les siens d'une grande réputation de talent oratoire.

Un autre chef païen est *Waiawasha*, le petit ours, qu'alors je ne connaissais pas personnellement. Je savais qu'il ne nous était pas hostile; en voici une preuve. Un de ses frères, chrétien de longue date, mais l'un de ces chrétiens que l'on compte, mais que l'on ne pèse pas, menait la vie d'un païen. Son frère, le chef, lui dit un jour : « Mon frère, tu as pris la prière; eh bien, vis comme les hommes de la prière. Pourquoi ne vas-tu jamais au wigwam de la prière? Pourquoi manges-tu la viande le jour de la Croix (vendredi)? Pourquoi t'abandonnes-tu à l'ivrognerie qui est défendue aux hommes de la prière? »

La bande païenne la plus nombreuse et la plus vaillante, celle qui possède les chasseurs les plus habiles, est commandée par le chef *Wika*, nom d'une plante appelée *Belle-Angélique*, à la racine très amère, et que les Anglais nomment *Sweet-flag*. Elle compte parmi ses Indiens des *Potawatômies*, ou Poux, comme les Canadiens les appellent, dont les ancêtres habitaient autrefois les côtes occidentales du grand lac Michigan. De là les noms des villes qui ont remplacé aujourd'hui leurs villages. *Chicago*, Chat-Puant; *Kitinèashing*, Grande-Pointe; *Waukigan*, Fort; *Kenosha*, de *Kinonjekanin*, brochet; *Ossaukie*, de *Ossakissiping*, rivière des Sauks ou Sacs, d'après la dénomination canadienne; *Manitouwoc*, qui signifie « les esprits; » *Two-Rivers*, ou les Deux-Rivières, de *Nijohkavian*, même signification en indien; *Kéwaunee*, de *Kiwaning*, perdrix, mot dont le son imite le cri de la perdrix.

Je rencontrai un jour un détachement de la *Chèferie* de *Wika*; je n'ai jamais rencontré de si beaux hommes. Leur taille était au-dessus de la moyenne et très bien prise, les épaules larges, et se tenant aussi droits qu'un homme qui a fait son école militaire. Nos Indiens ont généralement une attitude vraiment noble. Vous ne rencontrez pas parmi eux cette pose disgracieuse, fatiguée, pesante, ces gestes maladroits de nos paysans et de nos ouvriers de villes d'Europe, à la marche lourde et au corps courbé vers la terre. L'Indien marche la tête haute, la poitrine en saillie, les épaules effacées. Si c'est un chrétien vêtu à l'euro péenne, vous croiriez avoir devant vous un gentleman ayant reçu une éducation soignée quant au physique, et ayant fait un cours complet de gymnastique.

Ces guerriers de *Wika* étaient en grand gala. Ils avaient tous la face barbouillée de couleurs; ils portaient de longs pendants d'oreilles, et quelques-uns avaient sur la poitrine des plaques de

métal poli. Ils portaient une espèce de turban d'où s'échappaient des plumes d'aigle, signe distinctif de guerre. Tous étaient enveloppés dans leurs grandes couvertures, rouges, vertes, bleues, blanches, ce qui donnait à leur groupe un aspect fantasque. Chacun tenait sa pipe, forme de hache de guerre, ornée de rubans aux couleurs variées, et leurs pieds emprisonnés dans de légers mocassins, auraient, par leurs proportions exiguës, excité l'envie de plus d'une dame européenne. Cette chaussure est celle que portent tout Indien, hommes, femmes et enfants. Elle est faite de peau de cerf ou de chevreuil que les Indiennes savent fort bien apprêter avec la cervelle du même animal. Le devant est couvert d'une pièce de peau d'une teinte plus foncée, et sur laquelle les femmes brodent au moyen de perles ou de dards de hérissons qu'elles savent teindre en diverses couleurs, des figures dans le style indien. Une autre pièce brodée de même court d'une cheville à l'autre du pied au-dessus du talon.

Rien qui charme l'œil comme la vue de ces guerriers à cheval sur leurs ponnies. S'ils montent à cheval du côté droit, ils ont aussi leur manière à eux de mettre pied à terre; ils passent la jambe par dessus la tête de l'animal. Ils se servent rarement de selles et d'étriers. Parfaits écuyers, ils mettent toujours leurs montures au galop, tenant leur fusil sur l'épaule d'une main et laissant tomber l'autre, la bride reposant sur le col du cheval, qu'ils guident de la voix ou du genou. Les femmes excellent aussi à monter à cheval; elles ne se tiennent pas à la façon de nos amazones. Lorsque les Indiens voyagent en familles, le cavalier a quelqu'un en groupe.

Après avoir ainsi passé en revue nos chefs païens, occupons-nous de nos chefs chrétiens. Le plus en évidence est Carron, dont nous avons parlé, le neveu de Jomatah. Lui aussi est orateur, et c'est toujours lui qui prend la parole, lorsque dans les réunions des chefs les intérêts des chrétiens sont engagés. Il a remplacé en qualité de chef son oncle, que ses infirmités et la vieillesse empêchent de prendre part aux délibérations de ses collègues.

Les autres chefs chrétiens sont Oskiininew, frère d'Oskosh; j'en ai déjà parlé; puis Lamothe, nom que nos Indiens prononcent *Namothé*, parce qu'ils ne peuvent prononcer la lettre *L*. Lamothe, dont le nom est évidemment d'origine française, et qui a reçu le

baptême déjà en 1830, à Green-Bay, est presque un géant, et, en même temps, le meilleur enfant du monde.

Un quatrième chef chrétien est *Pikwakona* (l'aile sans plume), un excellent chrétien, qui partage avec moi tout ce qu'il a. Sa femme, qui a l'ampleur d'une cabaretière suisse, est toujours prête à rire aux éclats. C'est ce qu'elle se permit de faire au baptême d'un enfant dont elle était la marraine, en entendant la manière dont je prononçais les noms des parents, des parrains et des marraines, — noms qui sont démesurément longs.

Voici un autre chef: *Okomenekinosh*a (ce nom vient à l'appui de ce que je viens de dire), nom qui signifie *la petite vague*. Il marche toujours armé d'un grand bâton, et n'exerce presque aucune influence sur les siens.

Wakitschion (nez crochu) est également un chef chrétien jouant un rôle insignifiant.

Këshéna, dont notre mission de Saint-Michel porte le nom, est l'un des premiers chefs chrétiens. Il est meilleur chasseur que chrétien zélé. Il a une fille d'une dizaine d'années que madame Dousman s'est chargée d'élever, et qui porte le nom d'*Okémakew* (princesse). J'en ai parlé à propos de mon catéchisme. C'est une enfant des plus intéressantes. Elle a appris parfaitement l'anglais; je lui ai fait déclamer une pièce de vers dans cette langue: elle mit beaucoup de feu dans son débit, y mit toute son âme; ses yeux pleins de flamme lançaient des éclairs.

Citons encore les noms de trois autres chefs chrétiens: *Akiniboï* (l'homme debout), baptisé, je crois en 1844, à la Prairie-du-Chien, par M. Cretin, plus tard évêque; *Mamakivcet* (le chef de guerre), et *Wetashé* (le chef brave par excellence).

Mille actions de grâces soient rendues au Seigneur, Dieu de toute miséricorde! Il a daigné bénir de nouveau les efforts de son pauvre missionnaire. Que de bonnes choses j'ai à raconter ces jours! Baptême d'une païenne dans son *wigwam* au milieu de circonstances bien dignes d'intérêt; dans le camp même des païens, baptême de deux jeunes gens. Voici le sujet du récit suivant :

Il y a deux mois, un jeune Indien, accompagné d'un chef chrétien, était venu me demander le baptême. C'était un sauvage d'une taille au-dessus de la moyenne, un vrai type de l'Indien. Il portait de longs pendants d'oreilles; sa chevelure aussi noire que

l'ébène, retombait en tresses nombreuses sur ses larges épaules. Il portait le vrai costume indien dans tous ses détails. Je lui donnai de quitter la compagnie des païens, de résider auprès de ce chef chrétien, pendant qu'il recevrait l'instruction préalable à la réception du baptême. Je croyais à une conversion sincère. Mais quel ne fut pas mon étonnement en apprenant que ce jeune homme, marié à une païenne, fréquentait une fille chrétienne, et qu'il n'avait d'autre but, en prenant la prière, que de prendre une seconde femme et de laisser la première. Mais qu'il allait être attrapé!

Son épouse païenne se présente à moi, accablée de tristesse : « Mon mari, me dit-elle, au milieu de ses larmes, m'a quittée à mon insu. J'apprends qu'il veut prendre la prière. Mais pourquoi ne me le dit-il pas? Moi aussi je veux être une femme de la prière, que je désirais prendre déjà à l'époque de mon mariage. Je le sais : c'est pour m'abandonner qu'il prend la prière; il ne m'a pas quittée uniquement pour la prendre. » — Je consolai cette femme éplorée, lui conseillé de recommencer à réciter les prières qu'elle avait apprises avant son mariage, et je lui promis de faire mon possible pour lui regagner l'affection de son époux infidèle. Qu'arriva-t-il? Apprenant l'entrevue que j'avais eue avec cette malheureuse païenne et en entrevoyant les conséquences, mon soi-disant néophyte disparaît un beau matin de la mission avec la fille chrétienne, sa complice, et ils descendent ensemble en canot la rivière du Loup. Au moment de leur départ, la mère de l'épouse abandonnée, païenne elle-même, les rencontre. C'est une virago qui manie l'aviron et le fusil de chasse aussi habilement que nos guerriers. L'œil en feu, elle adresse à la chrétienne coupable ces paroles : « Infâme fille, que je suis bien aise de te rencontrer! C'est donc toi qui as ravi à ma fille le cœur de son mari; c'est donc toi qui l'as plongée dans une affliction incroyable! Ah! heureusement pour toi que je crains le *Mékata-Koneia* (la robe noire, le missionnaire); autrement je te mettrais en pièces. Vas le remercier de ce que je le crains. Mais prends-y garde; si je te rencontre encore, cette crainte pourrait bien ne pas se trouver dans mon cœur; alors il ne resterait plus rien de toi. »

Cet abandon jeta la jeune femme païenne, qui aimait encore tendrement son mari, dans une affliction si profonde qu'elle en tomba dangereusement malade. Je m'empressai d'aller la voir pour la

gagner à Jésus-Christ. Le moment n'était sans doute pas propre, quant à ma sécurité personnelle, à me transporter au milieu du camp des païens. En effet, le paiement venait d'avoir eu lieu, et les sauvages s'étaient procuré de l'eau de feu en abondance ; et c'étaient dans leurs wigwams des orgies épouvantables. Si, à jeûn, le Menomonie est doux et pacifique, il devient, échauffé par le *whisky*, violent et cruel. Ceux d'entre eux qu'on appelle les sorciers ou hommes de la grande médecine, en veulent au missionnaire et exercent une grande influence sur les sauvages qui, une fois ivres, agissant sous cette influence, se portent facilement aux plus grands excès. Malgré mes appréhensions, je me sentais heureux d'entreprendre cette course. Après avoir traversé la rivière du Loup accompagné de mon interprète, gravi plusieurs collines, franchi plusieurs ruisseaux, nous arrivâmes au wigwam de la malade. Nous n'avions rencontré aucun païen. Il paraît qu'ils couvaient dans ce moment leur eau de feu.

Je trouvai cette pauvre femme étendue à terre sur des nattes, en compagnie de trois femmes païennes. Je lui demandai si elle désirait encore se faire chrétienne. Sur sa réponse affirmative, et, voyant qu'il ne lui restait plus que peu de temps à vivre, je l'instruisis des principaux points de la doctrine chrétienne, lui conférai le sacrement de baptême, et lui imposai mon nom. Que je me félicitais de pouvoir, dans ce wigwam d'écorce, dans le camp même des païens, gagner ainsi à Jésus cette pauvre femme abandonnée !

Peu de jours après, le 14 octobre, je confiais à la terre sainte la dépouille mortelle de cette infortunée. Que dis-je, infortunée ? N'est-elle pas heureuse, plus heureuse que nous qui gémissons encore dans cette vallée de larmes ? Elle est morte, mais les anges ont reçu son âme revêtue de la robe blanche de l'innocence baptismale, cette âme qui avait passé au creuset de si cruelles souffrances.

Et ces souffrances sont devenues pour elles la clef du Ciel. Que je me sens heureux d'avoir contribué à son bonheur ! Sans doute elle prie pour moi au plus haut des cieux ; elle y priera pour la conversion de celui qui l'avait si honteusement abandonnée.

Pour revenir du camp païen j'avais pris un autre chemin. Je me sentais si heureux. Les rayons du soleil me semblaient plus brillants, l'eau de la rivière plus transparente, la verdure du feuillage des pins d'un plus beau foncé, le fond du ciel plus bleu. Hélas ! ces douces impressions devaient peu durer. Elles allaient faire place à

une grande tristesse. Mon chemin me conduisit non loin d'un wigwam, d'où partaient des cris, des vociférations mêlés à des chants sauvages qui me firent frissonner. Des païens y célébraient une de leurs orgies, et s'y abandonnaient à tous les désordres qui naissent de l'ivresse. Un autre spectacle, tout aussi affligeant, m'attendait un peu plus loin. Je vis une païenne ivre gravissant une colline, sa longue et noire chevelure flottant au vent, les yeux hagards, sa couverture se tenant à peine à ses épaules. Elle gesticulait des deux mains d'une manière étrange. Tantôt elle pleurait et hurlait comme une personne prise de désespoir, tantôt elle faisait entendre des chants pareils à ceux du démon, si le démon chante. Arrivée à l'entrée d'un wigwam elle s'y engouffre, disparaissant tout à coup comme un mauvais esprit. Il me semblait avoir eu une vision funeste.

Ces désodres durent aussi longtemps qu'il reste à ces sauvages quelques sous de l'argent du gouvernement. Et ce sont les Américains qui leur fournissent l'eau de feu, source de ces désordres; ce sont eux qui les dépouillent quelquefois, en échange de ce poison, jusqu'à leur chaussure. Ah! ceux qui mettent si bien en évidence dans leur *parlor* la sainte Bible, qu'ils feraient bien de l'ouvrir et d'y lire ce passage de la prophétie d'Amos, chap. II, v. 6: « Je ne changerai pas l'arrêt que j'ai prononcé contre lui, parce qu'il a vendu le juste pour de l'argent, et le pauvre pour les choses les plus viles. » Nos chrétiens, grâce à Dieu, restent en dehors de ces désordres, sauf de rares exceptions. Ils restent fidèles à l'engagement solennel qu'ils prennent en recevant le baptême, de ne jamais toucher à une liqueur quelconque.

C'est le 18 octobre. Je viens d'enterrer une Indienne de quinze à seize ans. Elle m'a édifié, pendant sa maladie, par sa grande délicatesse de conscience. « Je ne crains pas la mort, me disait-elle, mais je crains d'offenser encore Dieu avant de mourir! » Le même jour, j'ai baptisé deux jeunes païens, dont l'un surtout m'a comblé de consolations. C'était un beau jeune homme de vingt ans. Son air si recueilli, la profonde émotion avec laquelle il répondait à mes demandes, les pleurs dont ses yeux étaient mouillés, m'obligeaient de croire à la sincérité de sa conversion. Quant à l'autre, certaines raisons tempéraient la joie que son baptême aurait dû me donner. Il y avait quelque temps qu'il vivait avec une chrétienne, et il prévoyait bien que je la forcerais de le quitter,

s'il ne prenait pas la prière. Comme il avait témoigné, cependant, depuis longtemps déjà de son désir de se faire chrétien, j'augurais bien de son avenir. Après son baptême, je bénis son mariage.

Mes Indiens se sont confessés en grand nombre, car ils vont tous partir pour les grandes chasses d'automne. La plupart n'en reviendront que pour les fêtes de Noël. Comme ils n'ont pas d'almanachs, et que, du reste, ils ne savent pas lire, je leur marque sur un bout de papier, au moyen de certains signes de convention, les jours de jeûne de l'Avent; ce que je ferai aussi pour le Carême. Toutes les familles, hommes, femmes et enfants, vont installer leurs camps sur les bords de la rivière d'Oconto, ou sur celles de la rivière des Folles-Avoines, ou encore dans l'immense forêt qui nous sépare de Green-Bay.

J'ai à citer un nouvel exemple de la dépravation des mœurs qui règne parmi les Indiens, due à la présence des blancs venus des Etats ou du Canada.

Les Français venus du Canada pour s'établir parmi les sauvages du Nord-Ouest n'ont pas toujours coopéré à la civilisation de ces derniers; ils se sont plutôt rendus semblables à eux. L'on a vu un gentilhomme français prendre toutes leurs habitudes, s'habiller, ou plutôt se déshabiller, comme eux, se peindre le visage, et prendre part à leurs danses. Du commerce des blancs, Canadiens et Américains, avec les Indiennes, le plus souvent illicite, sont nés en grand nombre, nos métis.

L'un d'eux, jeune d'une vingtaine d'années, nommé Le Blanc, vivait maritalement avec une Folle-Avoine païenne, qui lui avait donné deux enfants, une fille de deux ans et un garçon encore à la mamelle. J'ignorais leur existence. Le Blanc avait été baptisé, à la Prairie-du-Chien, par le célèbre missionnaire, M. Cretin, mort évêque de Saint-Paul, dans le Minnesota. En revenant d'une longue excursion, il trouva sa complice vivant avec un païen. Profondément affligé, il vint demander consolation et conseil au ministre de cette Eglise sainte toujours disposé à accueillir les pécheurs et à consoler les affligés. Après lui avoir vivement représenté tout ce qu'il y avait de criminel dans sa conduite et la nécessité absolue qu'il y avait pour lui de revenir à Dieu, je l'engageai à m'amener sa complice afin de la gagner à Jésus-Christ et de bénir leur mariage. Elle vint le lendemain, eut l'air de se rendre à mes exhortations; de retour chez son père, un homme de la grande

médecine, *Shepocon* (la feuille-verte), c'était son nom, se laissa gagner par lui et renonça à prendre la prière. Le lendemain matin, elle veut s'embarquer avec lui et ses deux enfants pour descendre la rivière du Loup et s'enfuir. Mais au moment où elle va prendre le large, des femmes chrétiennes la rencontre, se jettent sur elle, lui arrache l'aîné de ses enfants, mais lui laissent l'autre qui est encore à la mamelle. *Shepocon* dit alors à ces Indiennes : « Allez, dites à la *robe-noire* que je ne tiendrai pas la promesse que je lui ai faite hier ; je resterai païenne. Là-dessus, le canot qui la porte s'éloigne et disparaît bientôt à l'un des détours de la rivière. Le Blanc, que le malheur a rendu mûr pour les effusions de la grâce, m'amène sa chère enfant que je baptise, et lui-même purifie également son âme dans les eaux du second baptême. Puisse Dieu toucher le cœur de sa complice et accorder un jour à l'enfant qu'elle emporte, le bonheur du saint baptême !

Quel coq-à-l'âne je vais faire ici en passant de ces récits de missions à une notice sur Fribourg en Nuithonie ; mais que ne pardonne-t-on pas à qui est né à l'ombre de la tour de Saint-Nicolas ; et surtout ceux-là de mes lecteurs me pardonneront qui ont eu le bonheur de voir la lumière du jour à la même ombre que moi !

Or, voici qu'il m'est tombé par hasard, je ne sais d'où, entre les mains, un vieux numéro d'un journal de New-York contenant, à ma très grande surprise, un récit de voyage fait à Fribourg, en 1818, et décrit par un célèbre littérateur américain, M. Edouard Everett. Voici ce qu'il en dit :

« Nous atteignîmes un peu avant la nuit, Fribourg, ville de 7000 à 8000 habitants, presque tous catholiques romains, chef-lieu du canton du même nom. On n'y compte pas moins de neuf couvents ou monastères. Nous ne pouvons supposer que tous ceux qu'abritent leurs murs soient d'origine fribourgeoise. Ce sont autant de lieux de refuge où se retirent des hommes dont quelque infortune a brisé le cœur, et des femmes qui éprouvent le besoin de la solitude, venus de tous les points de la Suisse et des contrées limitrophes de la France et de l'Allemagne.

« Fribourg occupe un site remarquable, assise qu'elle est sur un promontoire abrupt, formé par les sinuosités d'une rivière appelée Sarine. Un grand nombre de maisons sont bâties sur le bord même des rochers à pic. Sur quelques points les rues passent

au-dessus des maisons creusées dans le roc, tant ces rues sont escarpées. Les remparts, encore debout, avec leurs nombreuses tours et leurs portes d'entrée fortifiées, offrent à l'œil du voyageur un spectacle des plus intéressants. Ils ont été construits avec une pierre du pays, de teinte verdâtre, calcaire, mêlée de sable et d'argile, semblable à celle dont on se sert à Cincinnati. Les rues sont étroites, les maisons mal bâties et plusieurs menaçant ruine. Sous ce rapport l'aspect de la ville n'a rien d'attrayant.

« Ce qui est en particulier digne de curiosité, c'est le vénérable tilleul planté le 22 juin 1476, en mémoire de la célèbre bataille de Morat dans laquelle l'armée des Bourguignons, conduite par Charles-le-Téméraire, fut taillée en pièces par les Suisses. La tradition rapporte qu'un jeune homme qui y fut blessé, quitta le champ de bataille pour apporter en toute hâte à Fribourg l'heureuse nouvelle. A peine arrivé il ne put dire que cette seule parole : « Victoire », et il tomba mort. On planta la branche de tilleul qu'il tenait à la main; elle devint un grand arbre mesurant 20 pieds de circonférence. Quoi qu'il en soit de son origine, cet arbre est très vieux. Sa conservation est l'objet de beaucoup de sollicitude.

« Une cour de justice en matière peu importante se tenait autrefois sous ses branches. La cathédrale est l'un des plus beaux édifices parmi les anciennes églises de la Suisse. On jouit du sommet de son clocher d'une vue magnifique qui dédommage bien des fatigues de l'ascension. Le portail, sous la tour, est orné d'un bas-relief représentant le jugement dernier. Il s'y trouve des groupes formés de personnages très grotesques. Je visitai le collège des Jésuites qui vient d'être restauré par la majorité du conseil cantonal, malgré les véhémentes protestations de la minorité.

« La ville de Fribourg a cela de particulier qu'elle est comme un trait d'union entre les deux langues française et allemande. La première est parlée dans la ville haute; l'allemand est en usage dans la basse ville. Les habitants de la campagne parlent un patois mêlé de *romanche* (?); ainsi notre postillon voulant dire : « sept heures et demie », s'exprimait ainsi : *Shat or è demi*. »

J'ai eu hier, 16 novembre, une entrevue avec Souigny, le chef de guerre, dans son wigwam. Il était tombé malade et l'influence qu'il exerce sur les gens de la tribu me faisait un devoir particulier d'aller le voir et d'essayer de le convertir.

J'en parlai à Madame Dousman. « Mon Père, me répondit-elle,

vous voyez ce haut sapin au sommet de cette colline ? Eh bien ! allez lui prêcher, et vous serez aussi avancé qu'en cherchant à convertir *Shonineu* (Souligny). Païen encroûté, il cherche de toutes ses forces à éloigner ses frères de la prière. » — « Voyez, leur dit-il, les fruits qu'ont recueillis nos frères de la prière ; ils se sont appauvris ; leurs enfants meurent ; des maladies inconnues à nos ancêtres éclatent parmi nous ; rien ne prospère : le maïs gèle au milieu de l'été. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Le Grand-Esprit ne doit-il pas se venger de ceux qui l'abandonnent ? »

Elle-même avait déjà engagé le vieux guerrier à embrasser la foi. « Mais, ma nièce (c'est ainsi qu'il s'adressait à elle), me prenez-vous pour un enfant ? Croyez-vous que moi, l'homme de la grande médecine, je n'ai pas réfléchi sur toutes choses ? Je sais fort bien quelle est la religion qu'il faut aux faces-pâles, et celle dont les Peaux-Rouges ont besoin. Tous, nous adorons le même Grand-Esprit, mais divers est le chemin qui nous conduit à lui. »

Notre Souligny mérite une place au Panthéon, à côté de Jean-Jacques et compagnie.

Je fus assez bien reçu du vieux chef, et, après m'être informé de l'état de sa santé, j'entrai de suite en matière, lui parlai de mon ardent désir de faire de lui un chrétien, de l'heureuse impression que ferait sa conversion sur toute la tribu, et je lui citai l'exemple de plusieurs illustres chefs qui avaient pris « la prière. » « *Akka, akka*, oui, oui, me répondit-il, mais sur ce ton qui chez les Folles-Avoines signifie autant que non.

Il me donna encore une autre réponse, tout aussi indirectement négative. « Quand j'étais jeune, me dit-il, je pratiquais des jeûnes très rigoureux, pour connaître ce que le Grand-Esprit voulait de moi. A la fin de l'un de ces jeûnes il m'apparut et me prédit tout ce qui m'est arrivé jusqu'à ce jour. Il m'a dit que je ne mourrai qu'après que l'âge aurait blanchi tous mes cheveux. »

Il est des païens qui, sollicités d'embrasser la foi, répondent en toute sincérité, qu'il leur serait impossible de renoncer à l'eau-de-feu, et qu'il valait mieux être de bons païens que de mauvais chrétiens.

Un récit de course apostolique que j'allais oublier :

L'une des soirées du mois d'octobre, arriva chez-moi un vieil Indien, *ottawa* d'origine, qui avait été baptisé à la Baie, il avait déjà une trentaine d'années. Il s'appelait *Nowachton* (midi), et

était presque aveugle ; un petit chien l'accompagnait. Il m'apprit que sa fille, âgée de seize ans, était dangereusement malade et qu'elle désirait ardemment faire sa première communion avant de mourir. Une autre grave circonstance me faisait un devoir de me rendre à la demande du vieux Midi. J'avais appris que lui et la femme avec laquelle il vivait, chrétienne et mère de cette fille malade, n'avaient point été mariés par le prêtre. Il fallait bénir leur mariage ; la mère elle-même était très âgée et malade.

Le voyage était long, car ces pauvres gens demeuraient au-delà de la rivière d'Oconto (*Ocontong*, poisson doré), c'est-à-dire près de trente milles de la mission. Je partis à cheval à la pointe du jour, accompagné de mon interprète ; au bout de cinq milles nous nous trouvions dans une solitude complète semée de quelques bouquets de pins. Nous passâmes près d'un lac riche en poisson blanc et peuplé de canards, rendez-vous favori de nos gens. Aux approches de la rivière d'Oconto l'aspect du pays devenait plus pittoresque, les arbres plus nombreux, et de tous côtés nous entendions le gentil murmure des ruisseaux qui allaient se déverser dans la rivière. J'eus de la peine à décider mon cheval à traverser ce large cours d'eau assez profond et je n'étais pas sans crainte d'autant plus que je portais sur moi le Très Saint Sacrement. Arrivé de l'autre côté, et traversant une plaine marécageuse, mon coursier s'abattit sous moi. Grâce à l'élasticité du sol, bien que j'eus une jambe engagée sous l'animal, je me relevai sans aucun mal. Nous traversâmes ensuite pendant quelques heures une forêt magnifique. Vers le milieu de l'après-midi nous touchions à notre destination.

J'entendis la confession de la jeune Indienne et de sa mère. Je fis faire sa première communion à la première et j'administrai le Viatique et l'Extrême-Onction à la seconde, sa faiblesse étant extrême. Le vieux Midi était arrivé sur ces entrefaites. J'entendis aussi sa confession et bénis, ensuite, son mariage avec sa vieille compagne. Ainsi cette vieille Indienne, perdue au milieu des bois, venait de recevoir, pour ainsi dire en même temps, quatre sacrements à la fois. Quel cas extraordinaire de fréquentation des sacrements !

Après avoir pris quelque nourriture, je songeai au retour, le soleil était encore haut, Je rencontrai un garçon à qui je demandai en anglais, s'il était américain. *No, sir.* — « Etes-vous un Irlandais ? » — *No, sir.* — « Vous êtes peut-être un Allemand ? » —

No, sir. — « Vous êtes donc un Hollandais ? » — *No, sir.* — « Mais enfin, qui êtes-vous donc ? — *Jam a Yankie* (je suis un Yankie) me répondit-il, enfin, d'un ton d'impatience. Ainsi finit notre dialogue. La nuit se faisait insensiblement; l'obscurité croissante ne permettait plus de reconnaître le sentier que nous suivions, et, arrivés au bord de l'Oconto, il était presque impossible de distinguer l'eau de la forêt. La prudence ne nous permettait pas de tenter le passage de la rivière dans de telles conditions. Aussi fimes-nous nos préparatifs de campement.

Souffrant de la soif, je voulus, en tâtonnant, m'approcher de l'eau, quand mon compagnon, devinant mon dessein, me saisit brusquement par le bras en me disant vivement : « Arrête, ou tu es mort ! » Surpris, je lui demande la raison de cette véhémence apostrophe. Il me la donne en me disant que le long des bords de la rivière l'eau fourmille d'animalcules que les Canadiens appellent *castors* (espèce de têtards), dont un seul, si on l'avale, tue son homme. Et pourtant j'avais si soif ! C'aurait été vraiment fichant de voir, ou plutôt, d'entendre couler à ses pieds une rivière, et de mourir de soif ! La nécessité est mère de l'industrie. Je tirai de mon sac un cierge que j'allumai, et mon flacon d'eau bénite que je vidai ; mon interprète le remplit de l'eau de la rivière ; avant de l'avaler, j'en examinai le contenu à la lumière de mon cierge, m'assurant que des *castors* ne s'y trouvaient pas. Je rendais le flacon vide à mon charitable samaritain pour le remplir encore. Ce manège dura quelque temps, car le flacon était petit, et la soif était grande.

La nuit était devenue tout à fait noire, et le froid très vif. Nous fimes du feu pour nous réchauffer et pour tenir éloignés les animaux de la forêt qui hurlaient à distance. Que mon cierge fut le bienvenu en nous permettant de quérir du bois mort ! Nous attachâmes le cheval à l'arbre le plus voisin ; je me servis de la selle en guise d'oreiller, et bientôt nous nous endormîmes d'un profond sommeil. A la pointe du jour nous traversâmes la rivière sans encombre, et à midi nous nous trouvions à la mission.

J'eus, le 27 novembre, le bonheur de recevoir dans le sein de l'Eglise une Indienne très âgée, mère de plusieurs enfants, qui depuis longtemps déjà avaient embrassé la foi. La grâce avait enfin triomphé du démon dans cette âme.

J'eus le lendemain une consolation de plus. Un jeune homme

aveugle que conduisait son petit enfant, est venu me demander le baptême que je me suis empressé de lui promettre, et de lui donner dès qu'il eut reçu l'instruction suffisante. Il ne savait pas, le cher petit, toute la bonne œuvre qu'il faisait en guidant ainsi vers moi les pas de son père!

Le 1^{er} décembre je rédigeai sur les *métis*, dont j'ai déjà parlé en passant, les notices que je transcri ici.

Ce mot est écrit quelquefois *métisse*, ou aussi *métif*, on est allé jusqu'à les appeler des *Canadiens sauvages*, une dénomination que beaucoup d'entre eux n'ont pas volée. S'ils sont catholiques, ils ne se distinguent pas généralement par leur ferveur. Faut-il s'en étonner? Un grand nombre est issu d'un commerce criminel des blancs avec les Indiennes. Si la mère est chrétienne, quelle éducation donnera-t-elle à ses enfants, elle qui s'est ainsi abandonnée? Est-elle païenne, elle fera de son enfant un petit païen ou une petite païenne. Je connais deux métis dont l'un et l'autre parlent le français et qui sont païens. Impossible à moi de définir l'impression singulièrement pénible que j'éprouve en entendant un païen parler ainsi cette si belle langue française, dont un Indien me dit un jour qu'en l'entendant, il lui semblait entendre le chant d'un oiseau. Le premier de ces métis que quelques brins de barbe seuls distinguent des sauvages, se livre à toutes les pratiques extravagantes et superstitieuses des païens; sa sœur est mariée à un homme de la grande-médecine, nommé *Wapous* (le lapin), que j'avais essayé de convertir. Mais ce disciple d'Esculape m'avait répondu qu'il ne changeait pas pour deux raisons: 1^o parce qu'il était déjà trop vieux: 2^o parce qu'il aimait la danse à la folie, et qu'il comptait bien ne pas y renoncer ni dans ce monde, ni dans l'autre!!!

Plusieurs de ces métis, parce qu'ils bredouillent un peu de français ou d'anglais, s'imaginent être des puits de science, et se posent comme les chefs intellectuels des sauvages. Les voilà, les beaux fruits de civilisation qu'apportent les blancs aux sauvages! Je l'ai dit plus haut: certains Indiens de notre tribu portent des noms français: Souigny, Lamothe, Le Blanc, Courville, Ducharme, La Rose, etc. Un de mes chrétiens, un Canadien pur sang, nommé Mullote, celui-là un brave homme, marié à une Indienne chrétienne, m'assurait que son père venu de la Champagne, mort à Montréal, était un chevalier de Saint-Louis. Trop souvent les

Français, au lieu de travailler à civiliser les Indiens, se sont faits semblables à eux. La pêche, la chasse, la danse leur souriaient! Déjà en 1685, M. de Sénonville, gouverneur du Canada, écrivait à Louis XIV, qu'on avait cru longtemps qu'il fallait rapprocher de soi les sauvages pour les civiliser; mais que c'était une erreur; par ce rapprochement les sauvages ne devenaient pas français, mais qu'au contraire les Français devenaient des sauvages,

A d'autres faits :

Dans l'Etat de Michigan, qui, il n'y a pas longtemps, était presque entièrement occupé par les Indiens *Ottavas* (Courtes-Oreilles), se trouvaient encore une de ces dernières années un grand nombre de métis. Un Canadien, grand commerçant de fourrures, avait eu de son mariage avec une femme ottava trois enfants, un garçon et deux filles, qui tous les trois furent élevés dans la religion catholique. Mais que divers allait devenir, hélas! leur avenir religieux! Le fils, irrité de ce que son père avait contracté un second mariage avec une Indienne, prit la fuite, et alla vivre avec les païens de la tribu de sa mère, se fit à leurs habitudes, et devint même un homme de la grande-médecine!

Ses deux sœurs reçurent leur éducation dans un couvent. L'une embrassa la vie religieuse et devint la supérieure d'un monastère de la Visitation aux Etats-Unis. Quelle contraste entre sa vie et celle de son frère! Elle, une sainte fille de saint François de Sales, lui, un serviteur du démon! Elle élève ses mains pures vers l'Agneau sans tache, s'offrant à lui en holocauste; et lui, il célèbre d'affreuses danses au fond de la forêt, et sacrifie au *Matchi-Awétowok!* L'autre sœur, foulant aux pieds les serments de fidélité qu'elle avait faits à sa Mère l'Eglise, a uni son sort à celui d'un protestant, avec lequel elle vécut dans l'île de Makinaw, où elle déploya un grand zèle pour sa nouvelle religion. Elle ne rougit pas de faire arrêter l'illustre évêque Baraga par le shériff pour une piètre somme qu'elle prétendait lui être due par ce saint missionnaire.

Heureusement que tous les métis ne ressemblent pas à ceux dont nous venons de parler. Je compte dans ma mission de pieux chrétiens parmi eux. J'ai fait la connaissance d'une métisse, une vraie *lady*, qui est une excellente catholique. Elle était venue depuis l'île de Makinaw, où elle réside, pour engager son frère, demeurant près de Késhena, à remplir ses devoirs religieux.

Nous avons vu plus haut qu'une de nos filles folles-avoines, mariée à un métis, ministre épiscopalien, et prétendant au trône de France, avait joué un certain rôle dans les salons de Washington. Voici un autre exemple de sauvagesse ou de demi-sauvagesse devenue un ornement dans la haute société de la capitale de l'Union.

Au Saut Sainte-Marie vivait, il y a quelques dizaines d'années, une dame indienne pur sang, mariée à un Anglais; elle était reçue dans les premiers cercles de l'endroit fréquentés par les officiers américains de la garnison. La position sociale qu'elle occupait, ne l'empêchait pas de se faire gloire de son origine, très noble, à ses yeux, puisqu'elle était la fille d'un chef indien. « Que signifient bien, — disait-elle, à ces messieurs, — ces charges et ces dignités que vous revêtez aux Etats-Unis? Rien, absolument rien. Elles durent trois, quatre ans, et après vous êtes mis de côté. Chez nous le rang, la noblesse sont héréditaires et ne s'éteignent pas. » Cette dame peau-rouge eut plusieurs enfants, entre autres une fille qui épousa un agent du gouvernement, M. Schoolkraft, dont un comté du Michigan porte le nom, et qui a publié plusieurs ouvrages très appréciés sur les Indiens du Nord, sous la dictée de sa femme. Appelé à Washington en qualité d'attaché au bureau indien, son épouse qui avait toutes les manières du grand monde et était d'une grande beauté, devint l'étoile, comme s'expriment les Yankies, des salons de cette ville. Un des derniers ouvrages de Schoolkraft a été ses annotations sur le poème de *Hiavatha* de Longfellow.

Citons un autre exemple qui démontre combien les chefs indiens sont fiers de leur dignité, et leurs filles, de leur titre de princesses.

Il fut une époque, il y a longtemps de cela, où nos Folles-Avoines avaient leurs esclaves, non pas des nègres, mais des hommes de leur race. Ils étaient souvent en guerre avec les Osages, qui occupaient une partie du vaste territoire qui s'étend du Mississipi aux Montagnes-Rocheuses. Aujourd'hui encore ces deux tribus se portent une haine implacable. Vers l'année 1830, alors que les Folles-Avoines résidaient à la Grande-Baie, se trouvait au milieu d'eux une Indienne, fille d'un chef osage, esclave, attachée au service de M. Augustin Grignon, dont nous avons parlé, qui alors y avait établi sa demeure. On avait donné le nom de Françoise à cette prisonnière de guerre, bien qu'elle ne fut pas chrétienne. Malgré sa triste position, elle se montrait très altière, parlait souvent de sa personne et du rang qu'elle avait occupé dans sa tribu avec une

ostentation sans pareille. Elle frémissait de colère lorsqu'on la traitait d'esclave. Elle s'acquittait néanmoins avec zèle de tous les ouvrages qui lui étaient confiés. Sa maîtresse eut l'imprudence, un jour que Françoise avait fait une gaucherie, de s'armer d'un nerf de bœuf pour l'en frapper. Plus prompte que l'éclair, l'Indienne se jette sur elle, lui arrache son arme, et, l'en frappant à coups redoublés, elle l'aurait achevée si l'on n'était venu au secours de la victime. « Apprends, — lui dit la fière Indienne, — que si je suis une prisonnière, je ne suis point une esclave. Tue-moi, tu en as le droit; mais ne me maltraite pas. Ah! si les guerriers de ma tribu avaient su les mauvais traitements que tu me préparais, une forêt de lances se serait hérissée et serait venue me délivrer. Regarde, — ajouta-t-elle, en se découvrant le sein et en se dénudant les bras, regarde ces signes de ma noblesse; ce sont ceux que portent sur leurs personnes les chefs de notre nation et les princesses, leurs filles, afin que chacun puisse les reconnaître et les respecter. »

La pauvre et fière captive mourut bientôt de nostalgie et le cœur brisé.

Il se trouve dans ma mission un métis dont le père était un Français et la mère de la tribu des *Sawks* ou *Sacs*, qui a eu une vie très aventureuse. Il est marié à une Folle-Avoine, et a une fille habillée en *lady*, portant voile et crinoline, et que j'ai vue mâcher du tabac à l'église. Il s'appelle Kourville; il a vécu au milieu des diverses tribus, et a parcouru une grande partie des territoires de l'Union. Rien de plus intéressant que le récit qu'il m'a fait de quelques unes de ses aventures.

A l'époque de la guerre de l'Épervier-Noir, dont on parle au Wisconsin, comme nous parlons en Suisse de la guerre du Sonderbund, Kourville accompagnait dans une course au sud du Wisconsin le vénérable Père Mazuchelli, le vénérable missionnaire dominicain, dont nous avons déjà parlé. Cheminant à cheval non loin du Portage et du lac Vert, ils rencontrèrent un Yankie dépouillé de tout, il venait de tomber entre les mains d'un parti de *Winnébagos* ou *Puants*. Ces sauvages lui avaient pris son cheval et tout ce qu'il portait sur lui, et l'avaient obligé de rebrousser chemin. Le bon Père avait lieu de s'effrayer : il continua néanmoins sa route avec Kourville. Arrivés au camp de ces sauvages, qui reconnurent le compagnon du missionnaire, ils furent les bienvenus. On s'empressa de les faire entrer dans un wigwam et de leur faire tous les honneurs

de la cuisine *puante*. Nous venons de le dire : la mère de Kourville était une *Sac*, c'est-à-dire de la tribu dont les *Puants* sont les alliés, « Les Indiens reconnaissent leur sang », me dit Kourville.

A la même époque, Kourville, jeune homme alors, faisait l'office de messenger à Minéral-Point, comté actuel de Iowa. Faisant sa route à cheval, il rencontra trois Américains, dont l'un un maréchal d'un village voisin, qui prenaient leur repos sur le bord d'un ruisseau; ils étaient à la recherche d'un troupeau de porcs. Il s'aperçut que le maréchal portait une montre en or. Continuant sa marche, il se vit tout à coup entouré d'un groupe d'Indiens du parti de l'Epervier-Noir, qui le laissèrent passer à cause de son origine maternelle. L'on peut juger des craintes que lui inspira cette rencontre, sur le sort des Américains qu'il venait de quitter. Ses craintes étaient fondées : il entendit bientôt retentir des coups de feu ; et bientôt il vit passer près de lui, ventre à terre, et les étriers vides, le cheval du maréchal. Le général Dodge qui venait d'arriver avec un escadron, lança à l'instant ses hommes sur le lieu de l'engagement. Mais il était trop tard ; les Indiens avaient disparu et n'avaient laissé que les cadavres des Américains horriblement mutilés.

Il y avait quarante ans alors : Kourville habitait Saint-Louis. Il fut le témoin, à cette époque, d'une émigration indienne opérée dans des proportions colossales, qu'il accompagna lui-même, et qui fut marquée d'un incident bien propre à intéresser le lecteur. Voici le récit qu'il m'en fit :

Le général Clarke était à cette époque, gouverneur de Saint-Louis ; le gouvernement avait décidé de transporter au-delà du Mississipi des Indiens qui habitaient le rivage du Wabash, fleuve qui arrose l'Indiana. L'oncle de notre narrateur, qui remplissait l'office d'interprète, reçut l'ordre de se rendre au milieu d'eux avec deux cents chariots de réquisition. Une troupe nombreuse de bœufs, destinés à nourrir les émigrants, devaient accompagner l'expédition. Kourville fut emmené par son oncle dans ce voyage. L'émigration était formée de trois tribus : les *Kikapousses*, les *Delawares*, et les *Shawnos*. Le jour du départ arrivé, on vit s'ébranler cette multitude innombrable d'Indiens, hommes, femmes, enfants, tous à cheval, et cette ligne interminable de bœufs et de chariots ; on aurait pu croire à une nouvelle invasion de barbares, ou assister à la sortie du peuple d'Israel de l'Egypte.

Des bords du Wabash au rivages du Mississipi le voyage dura deux mois et demi. Chaque soir l'on campait et de sept à dix bœufs étaient abattus. Arrivés vis-à-vis de Saint-Louis, un *ferry-boat* transporta de l'autre côté du grand fleuve cette multitude avec bœufs et chariots. Quinze jours furent employés à ce passage, qui offrit un spectacle grandiose, bien digne d'être reproduit sur la toile. Représentez-vous, en effet, cette foule innombrable d'hommes, de femmes, d'enfants indiens au costume aussi varié que pittoresque. Le mugissement des bœufs, le hennissement des chevaux, les cris d'angoisse des mères indiennes qui tremblent de la crainte d'être séparées de leurs enfants, le vagissement et les cris de terreur de ceux-ci, tous ces bruits divers et confus mêlés à celui que fait entendre le grand fleuve, tout cela était bien propre à émouvoir le spectateur, même le plus glacé.

Quinze jours furent consacrés au repos à Saint-Louis, il fallait bien laisser à ces pauvres gens le temps de se refaire un peu, et de reprendre de nouvelles forces pour une marche dont la longueur égalait celle que l'on venait de faire. Notre narrateur fut aussi de la partie de cette moitié du voyage. Le général Clarke accompagna l'expédition depuis Saint-Louis.

Il y avait tantôt trois semaines que l'on traversait les vastes prairies qui séparent le Kansas où l'on allait, du Missouri, quand, au coucher du soleil, on atteignit un rocher escarpé, dont le pied était baigné par une rivière. Tout à coup, des cris de mort, comme en jettent les Indiens au moment du combat, retentissent de tous côtés. Ces cris jettent la terreur au cœur des blancs qui accompagnent l'expédition. Mais ils se rassurent bientôt en voyant des milliers et des milliers de mains dirigées vers le rocher et indiquant la bouche béante d'une caverne, à l'entrée de laquelle l'œil exercé des Indiens avait distingué les formes massives d'un ours.

Les Indiens avaient juré de s'en emparer pour en faire un festin. On campa sur les lieux, et pendant toute la nuit on entendit les voix de ces sauvages qui demandaient : « Où est le brave qui ira chercher l'ennemi en sa noire demeure ? Où est-il le guerrier qui, se dévouant pour ses frères, leur procurera les joies du festin désiré ? » Au point du jour ce brave, ce guerrier se présentait. C'était un Kikapous. Il avait les bras, les jambes, les reins nus. Il portait, d'un côté, sa hache passée à sa ceinture, et, de l'autre, son large couteau. L'une de ses mains tenait un fusil. Son visage

était peint à la façon des guerriers. Les Indiens le reçoivent avec les clameurs d'une joie frénétique, car il va leur donner un spectacle qui fait leurs délices; ils en sont plus avides que l'étaient les Romains des combats des gladiateurs.

Notre héros se présenta au général pour formuler une bien modeste demande. Il demandait seulement un bout de chandelle pour l'éclairer pendant le combat qu'il allait livrer aux hôtes ténébreux de la caverne. Ce bout de chandelle lui fut refusé, le général craignant de contribuer à la mort de cet homme. Notre *Kikapous* ne se laissa pas décourager, se fit un flambeau à sa façon, et se dirigea vers la caverne. Tout est prêt. Le spectacle va commencer. Il est vrai que les principales scènes se joueront derrière le rideau; Mais tous les spectateurs verront le dénouement final. Les spectateurs eux-mêmes auraient fourni à l'observateur un spectacle unique en son genre. Il aurait vu ces groupes nombreux de Peaux-Rouges, stationnés au pied du rocher, leurs gestes animés, leurs yeux dévorant déjà la proie qu'il regardent comme assurée; car ils ne doutent pas un instant du courage et de l'habileté de leur frère.

Après avoir gravi la pente raide qui conduit à la caverne, notre brave promène des regards satisfaits sur la multitude qui l'acclame, et à la vue de laquelle il sent grandir son cœur. Il pousse le cri indien de guerre et de mort, répercuté par les échos du rocher et trouvant un écho plus fidèle encore au cœur de ces milliers de ses frères. Bientôt on le voit se baisser et pénétrer, en rampant, dans l'intérieur de la caverne. Que va-t-il se passer en ses entrailles ténébreuses? De quel combat vont être témoins les parois de cette antre dont le silence n'a jamais été réveillé par aucun bruit humain?

Tout à coup retentit un bruit terrible, comme celui d'un coup de tonnerre, dans les entrailles du rocher, et l'on voit bientôt s'échapper de l'entrée de la caverne un nuage de fumée. A peine s'est-elle dissipée que paraît à cette ouverture béante, une troupe de serpents à sonnettes, qui, terrifiés et remplissant l'air d'horribles sifflements, se précipitent en dehors, et viennent tomber pêle-mêle au bas du rocher. Les Indiens se jettent sur eux en poussant des cris aussi terribles que les leurs, et les assomment à coups de massue. Ils s'en font à l'instant des articles de toilette, se les attachent à leurs cheveux, et les laissent pendre derrière en cadenettes démesurément longues.

Mais le drame se déroule. Une autre scène succède à ces deux premières. Tous les regards se sont de nouveau dirigés vers la caverne, et ils distinguent bientôt la masse informe d'un ours noir, qui se meut insensiblement vers le dehors de la caverne, puis, par un mouvement subit, en sort tout à fait ; et on aperçoit derrière lui les pieds du brave qui l'avait poussé au dehors, et qui se retirèrent immédiatement après. Au bout de quelques secondes une autre décharge retentit ; et quelques secondes après une deuxième masse ensanglantée apparaissait. Jugez des cris frénétiques que jetèrent les Indiens à cette vue, et quels *bravos* étourdissants furent envoyés à leur vaillant compagnon. Encore une troisième décharge, suivie de l'apparition d'un troisième ours mort. L'enthousiasme de nos Peaux-Rouges était arrivé à son comble. Enfin, le vaillant Kikapous apparut lui-même. Qui redira l'ovation que lui firent ses frères ? Ils le proclamèrent sur place chef en premier rang des trois tribus. De suite on procéda au préparatifs du festin, qui se célébra le lendemain, et force fut au général d'accorder un jour de halte de plus à ces enfants du désert.

Il se fit raconter par le héros lui-même toutes les péripéties de cette singulière chasse, et il en rédigea la narration par écrit. Le brave Kikapous raconta comment, après avoir pénétré en rampant dans la caverne, et après avoir allumé son flambeau, il avait découvert toute une colonie de serpents-à-sonnettes, qui, furieux de se voir dérangés dans leur repos, élevèrent leurs têtes au-dessus des cerceaux que formaient les nombreux replis de leurs corps, dardant leurs langues aigües, en faisant entendre d'horribles sifflements. Effrayés par la lueur de la torche, les reptiles n'avaient pas poussé plus loin les démonstrations de leur colère. Notre chasseur pénétra plus avant dans cette sombre caverne, et son œil perçant distingua bientôt les formes de trois ours blottis au fond de l'ancre, qui de leurs yeux qu'éclairait une lueur sinistre, suivaient ses mouvements d'un air effaré. Eux aussi se gardèrent bien de prendre un rôle agressif. Le guerrier abattit sans tarder l'un d'eux d'un coup de fusil, et, tandis que la fumée chassait les serpents de la caverne, l'Indien traîna le corps de l'ours tué vers l'entrée, et le poussa dehors de ses pieds. Les deux ours survivants s'étaient tenus cois, comme pétrifiés de terreur. Revenu sur ses pas, l'intrépide chasseur leur eut bientôt fait subir le sort qu'avait éprouvé le premier.

Je fis, le 12 décembre, une course en traîneau attelé de deux poneys et conduit par le fils de l'un de nos chefs, qui fut pour moi une vraie récréation. Je devais aller administrer les sacrements à une Indienne mourante, dont la loge se trouvait de l'autre côté d'un lac tout à fait pris de glace. Nous prîmes le chemin le plus court, c'est-à-dire celui du lac, et au bout de bien peu de temps nous étions à destination.

Je viens de faire une tentative de conversion qui ne m'a guère réussi. J'étais, étant en course, entré dans la loge d'une chrétienne pour m'y réchauffer, le froid étant d'une rigueur excessive. Disons-le en passant : le froid sévit quelquefois, mais jamais d'une manière durable, dans cette contrée, avec une intensité qui rappelle les hivers de la Sibérie. Le thermomètre descend quelquefois jusqu'à 32° Fahrenheit, qui équivaut, si je ne fais erreur, à 35° centigrades. Il m'est arrivé de me réveiller dans mon lit avec des glaçons pendant à ma moustache. Les ardeurs d'un saint Ignace ou d'un saint Philippe de Néri seraient les bienvenues au moment de la célébration de la sainte messe par des matinées si froides. A peine entré, je fus suivi par deux païens qui vinrent prendre place au feu. Ces pauvres gens étaient à plaindre. Les temps sont passés où ces Indiens s'enveloppaient chaudement de fourrures. Ils ne portent que leurs couvertures de laine, une simple chemisette en coton, une espèce de caleçon qui ne leur va qu'à mi-jambe, et c'est tout. L'un d'eux paraissait être un dandy de la tribu, il avait les cheveux tressés en une seule natte et portait une hausse-col d'officier, probablement un souvenir de la guerre de l'Epervier-Noir. Leur ayant demandé s'ils ne songeaient pas à « prendre la prière », l'un d'eux me répondit par un non, accompagné d'un éclat de rire, comme on en fait à une proposition qui paraît souverainement ridicule. Je leur parlai de Jésus-Christ, de la nécessité pour tous d'embrasser sa loi, des châtimens éternels réservés à ceux qui ne croiront pas. Nouveaux éclats de rire. Je n'insistai pas.

Depuis quelque temps je me suis occupé à préparer une crèche pour la fête de Noël. Sans m'écrier avec un grand peintre : « Et moi aussi je suis peintre ! » je réussis à représenter tant bien que mal l'Enfant Jésus, la Sainte-Vierge et saint Joseph, que je plaçai dans une étable au-dessus de l'autel. Inutile de dire que, grâce au talent du peintre, l'étable fut mieux réussie que le reste. La représentation fut entièrement du goût de mes Indiens. De chaque côté furent

placés des sapelots garnis de bougies qui, allumés, firent un charmant effet sur leur sombre verdure, spectacle nouveau qui plut singulièrement à nos enfants de la forêt. Trois petits Indiens que j'avais transformés en enfants de chœur, portaient très gracieusement leur robe rouge; mais que de gaucheries au moment des cérémonies!

Nos Folles-Avoines étaient accourus en foule, de retour de leurs chasses, à ces touchantes solennités de la nuit de Noël, auxquelles ils tiennent de tout leur cœur. Les hommes s'étaient revêtus de leurs plus beaux habits; les femmes avaient mis tous leurs atours, leurs colliers et leurs mocassins garnis de perles. Tous ne cessaient de porter sur l'Enfant Jésus leurs regards pleins de la plus sainte avidité.

Les Indiens abanakies, nos voisins, étaient venus en grand nombre, avec leur ministre presbytérien, un Indien pur sang, et sa femme. Quelques-uns de nos païens étaient là aussi. Enveloppés de leurs couvertures, blottis dans les recoins de l'église, ils suivaient avec une grande curiosité toutes les parties de nos belles cérémonies.

CHAPITRE II

Notices.

Nous réunissons dans ce chapitre toutes les notices que nous avons prises sur les croyances religieuses de nos Folles-Avoines païens, sur leurs pratiques superstitieuses, dans lesquels l'art médical en usage chez eux joue un grand rôle, et sur leurs traditions, qui se rattachent étroitement à leur système religieux.

Il serait difficile de rédiger le symbole de leurs croyances. Nous nous trouvons en face de trois idées religieuses principales : celle du Grand-Esprit, souverain seigneur de toutes choses (ils ne s'occupent pas plus de l'origine du monde que nos savants modernes); l'idée de l'existence d'esprits subordonnés, plutôt mauvais que bons, et dont il faut conjurer l'influence pernicieuse; enfin, l'idée d'une vie heureuse, au-delà de la tombe pour tous ceux qui auront bien vécu, et d'un état de souffrance qui attend dans la vie à venir tous ceux qui auront fait le mal. Nous pouvons conclure de ces données que la religion des Folles-Avoines consiste essentiellement

dans le déisme, et un déisme qui semble ouvrir la porte au christianisme. Si de prime abord on serait tenté de les accuser d'idolâtrie ou de fétichisme à cause des figures de bois sculptées ou de certains objets qui se rencontrent dans les sacs de médecine de leurs Esculapes, qui jouent le rôle de prêtres parmi eux, nous comprenons bientôt, en constatant l'usage qui en est fait, qu'ils ne servent que de talismans ou d'amulettes, et ne sont nullement regardés comme des dieux. Nous rangeons ces notices en trois classes : idées religieuses, superstitions, traditions et *totems* (armoiries).

A. IDÉES ET PRATIQUES RELIGIEUSES

A en juger par leurs discours et par leurs actes, les Ménomonies croient à l'existence d'un seul Dieu, maître de tout, rémunérateur, qu'ils appellent *Metz-Awetok*, le Grand-Esprit. Il me serait difficile d'affirmer si les sacrifices qu'ils font, par exemple celui d'un chien, est offert directement au Grand-Esprit, ou s'ils veulent par là se soustraire à l'influence maligne d'esprits subordonnés. Ils suspendent quelquefois aux branches des arbres des peaux tendues sur lesquelles figure la représentation grossière d'un astre. Peut-être cette pratique se rattache-t-elle aux fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de Wabanon, l'étoile du matin ou le feu. La danse du feu constitue l'un des rites célébrés dans ces fêtes. Leur code moral est la loi naturelle inscrite par Dieu dans la conscience de tout homme. Il semblerait pourtant que l'intempérance n'est pas à leurs yeux une transgression de la loi naturelle, puisqu'ils s'enivrent sans aucun scrupule. Bien plus, l'eau de feu joue un grand, pour ne pas dire le principal rôle dans leurs cérémonies religieuses. A coup sûr, ils ne tiennent pas cette funeste manière d'honorer le Grand-Esprit, de leurs ancêtres, puisque l'usage d'eau de feu est d'introduction récente parmi eux. Ils croient à une vie à venir, mais sous une forme plutôt matérielle que spirituelle et sans aucune idée précise d'une résurrection. C'est au moyen d'une pérégrination que les âmes des défunts arrivent aux contrées heureuses ou malheureuses qui seront leur demeure dans la vie future. De là l'usage de déposer de la nourriture et du tabac sur leurs tombeaux pour faciliter et égayer le voyage. Saint Augustin nous apprend que les païens de son temps avaient l'habitude de placer de la nourriture et du vin sur la tombe de leurs morts. Arrivés au terme de leur voyage, les

défunts ont à subir une épreuve qui décide de leur sort pour la vie future; ils ont à traverser un pont très étroit, jeté sur un abîme, dont les profondeurs renferment tous les maux possibles. Les bons le traversent heureusement et arrivent dans les contrées où la pêche et la chasse sont d'une abondance merveilleuse; les méchants, au contraire, sont pris de vertige et précipités dans cet abîme de maux. Toutefois le fait suivant permettrait de supposer qu'aux yeux de nos Indiens ces pérégrinations des âmes peuvent avoir lieu dans ce monde. Le célèbre Oskosh entreprenait souvent avec *Shoshé*, second chef de la tribu, père de Keshéna, des parties de chasse lointaines dans le comté actuel d'Adam, sur la rive gauche du Wisconsin, non loin d'un rocher appelé *couché doré* à cause de sa forme qui le fait ressembler à un poisson que les Canadiens désignent de ce nom, parce qu'il paraît couché de côté et a la teinte de l'or. *Shawikashit* est son nom indien. Or *Shoshé* assura Oskosh qu'il séjournerait dans ces mêmes lieux après sa mort. « Lorsque tu chasseras de ces côtés, lui dit-il, je te ferai entendre le *hohopé* (le cri de joie de l'Indien). » Et Oskosh, si nous nous en tenons à son témoignage, entendit le cri de joie de *Shoshé*, lorsqu'il alla chasser, après la mort de son ami, du côté du *couché-doré*.

B. SUPERSTITIONS

Des idées religieuses si pauvres, une vie si misérable, le manque d'une lumière supérieure devaient amener l'Indien à toutes sortes de pratiques superstitieuses, qui, dans leurs traits généraux, se retrouvent chez tous les peuples tombés dans l'état sauvage. Nous avons d'abord à nous occuper des objets généralement en usage dans ces pratiques; nous parlerons ensuite de ceux qui s'en servent; et, enfin, de la manière dont ils s'en servent, complétant ainsi tout ce que nous avons déjà dit sur ce sujet.

Je l'ai dit au début de ces notices, le Ménomonie n'est ni idolâtre, ni fétichiste. Les statuettes ou petits bons hommes en bois que nous avons trouvés dans les sacs de médecine de nos païens convertis, ne sont point des dieux, mais des amulettes ou talismans. Dans une brochure éditée en Europe, le bon père Bonduel avance au sujet de ces statuettes, comme aussi des *totems* dont nous parlerons plus loin, certaines opinions auxquelles je suis bien loin de me ranger. Selon lui, elles portent un cachet égyptien, ou accusant

des formes chinoises, qui indiquent la route que ce peuple a tenue dans son émigration au Nouveau-Monde. Nos païens fabriquent ces statuètes selon l'inspiration du moment. Les unes ayant des bras et des mains et d'autres n'ayant ni les uns ni les autres, je suis d'accord avec l'auteur pour y voir divers degrés d'efficacité dans ces figures, mais je ne crois pas avec lui qu'elles représentent des divinités supérieures ou inférieures. Une preuve qu'elles servent simplement de talismans, ce sont les médicaments qu'elles portent dans un creux dont leur poitrine est trouée.

Les plumes d'aigle, ou à défaut de celles-ci, les plumes d'épervier ou d'autres oiseaux de proie, jouent un grand rôle en matière de superstition, de même qu'elles sont aussi un symbole de courage. Aussi les braves seuls osent les porter. Nous en parlons sous l'un et l'autre de ces rapports.

Nous retrouvons dans l'idée que l'Indien se fait de l'aigle, celle que nous en a laissée la mythologie des anciens païens, qui considéraient l'aigle comme l'oiseau favori de Jupiter, tenant dans ses serres les foudres du maître des dieux. Aux yeux de l'Indien folle-avoine la foudre et l'aigle ou l'épervier sont un seul et même être; l'aigle est le Bien, tandis que le serpent, c'est le Mal (*Kinèpèk*). Quand la foudre tombe, c'est l'aigle qui se précipite sur le serpent; c'est la lutte entre le bien et le mal. De là la profonde horreur que nos Indiens ont du serpent. J'en trouvai un jour un sur mon chemin, et, pendant que je m'en approchais pour l'examiner de près, des païennes qui passaient par là jetèrent des cris de terreur et reculèrent épouvantées. Une vieille chrétienne à qui je montrais un autre serpent, me dit avec un geste d'horreur :

Ené matchi awetok, « c'est le démon ! »

« Le démon — écrit l'auteur des *Splendeurs de la foi* (vol. III., pag. 1007) — ou le serpent qui lui sert d'emblème, se retrouve dans les traditions de tous les peuples: 1° comme bon et d'une nature supérieure à la nôtre; 2° comme un être mauvais et l'auteur de nos malheurs; 3° comme ayant été plus particulièrement en relation avec la femme. J'invite mes lecteurs à lire la démonstration développée de ces trois assertions dans la *Bible sans la Bible* de M. l'abbé Gainet (1^{re} édition, t. I. pag. 100 et suiv.); je ne puis ici que l'esquisser. Les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, les Mexicains, les Africains ont adoré et adorent le serpent. Chez ces mêmes peuples, le dieu du mal est représenté sous la forme d'un

serpent ou d'un python. Les Grecs ont imaginé qu'un de leurs dieux s'est transformé en serpent pour séduire une femme; ils prétendaient qu'une certaine race humaine, appelée les Ophiagènes, était issue d'un serpent et d'une femme; chez les Epirotes, une vierge toute nue avait seule accès, comme prêtresse, dans le bois consacré aux serpents que le peuple adorait; elle seule pouvait leur apporter des aliments et les interroger sur l'avenir. Il en fut de même chez les Romains et les Africains; les prêtresses des serpents étaient de jeunes filles... En Amérique, la mère de notre chair est appelée la femme aux serpents: *Cibia cuobiali*; dans tous les symboles de ces peuples, elle est toujours en rapport avec un grand serpent... Le monde entier nous enseigne aussi que le serpent, être à la fois bon et mauvais, a reçu partout les honneurs divins. Comme être bon, on lui a donné une origine céleste, on en a fait le symbole du soleil, de l'Eternité, du Dieu tout-puissant; on en a fait un habile enchanteur faisant perdre la raison par un charme irrésistible et mystérieux; on le doue d'une prudence, d'une intelligence, d'une éloquence incomparables; on le consulte sur le bien et sur le mal, l'avenir, etc., et ce sont les femmes qui lui font rendre ces oracles. Comme être mauvais, on en fait un monstre hideux, épouvantable, d'origine inconnue, ayant déclaré la guerre à Dieu et corrompu ses œuvres, auteur de tous les maux que souffrent les hommes, et dont la terre ne pourra être délivrée que par un Dieu incarné. »

Si mes observations ne me trompent pas, les Ménomonies considèrent le serpent exclusivement comme un esprit pervers et principe du mal. Aussi les sacs de médecine que portent les so-disant sorciers, sont-ils faits d'une peau de serpent, ou renferment au moins des peaux de serpents.

Pour revenir à cette croyance qu'ont nos Indiens à cette lutte interminable engagée entre l'aigle et le serpent, le bien et le mal, je veux citer un fait dont j'ai été, pour ainsi dire, le témoin. La foudre était tombée sur la maison de la bonne dame Dousman et l'avait traversée en entier sans faire aucun mal aux personnes qui s'y trouvaient. Une vieille païenne dit à cette occasion à ma vénérable interprète: « L'oiseau du tonnerre n'a rien pu sur toi, parce que tu es plus forte que lui; » mais un autre païen dit à cette dame: « Ne t'étonne point que l'oiseau de la foudre ne t'ait pas fait de mal. Ce n'est pas à toi qu'il en voulait; c'est son ennemi

acharné, le serpent d'eau qu'il cherchait à exterminer. » Je m'explique la manière de voir de ces païens par la tradition suivante qui a cours parmi nos Indiens. Dans des temps très reculés, des guerriers célèbres se firent une guerre à outrance. L'un des partis put se métamorphoser en oiseau du tonnerre, où le tonnerre lui-même. L'ennemi, réduit au nombre de sept hommes, se mit à l'abri d'un immense rocher, que l'oiseau de la foudre réduisit en poussière. Six furent anéantis; le septième échappa à la mort en se changeant en un serpent. De cette époque date la guerre éternelle entre l'oiseau du tonnerre et le serpent.

Aussi l'aigle ou l'épervier signifiant le bien, tout ce qui s'y rattache ne peut, aux yeux de nos Indiens, qu'exercer une influence bienfaisante. De là ces plumes dont les guerriers ornent leur chevelure; elles leur portent bonheur à la guerre; de là aussi ces becs, ces serres d'oiseaux de proie que renferment les sacs de médecine que portent ceux qui ont pour mission de guérir et non pas de nuire à leurs semblables, comme le font les sorciers; de là aussi ces figures d'oiseaux sculptées en bois servant d'amulette ou de talisman. J'ai trouvé dans le sachet de médecine d'une femme que j'ai baptisée, la peau d'un épervier avec son bec crochu et ses serres acérées. La confiance qu'ont nos Indiens dans l'influence salutaire qu'exerce la plume de l'oiseau de la foudre, s'étend aux plumes des autres oiseaux. Ainsi les hommes du *Wabanon*, qui célèbrent les danses du feu ou de l'étoile du matin, et forment une classe diverse de celles des médecins et des sorciers, ornent-ils leurs calumets de têtes de piverts, comme on peut le voir à celui dont nous avons fait don au musée de Fribourg.

Encore sous l'impression de l'influence bienfaisante des plumes, et n'oubliant pas qu'il avait été l'un des premiers braves de la tribu, *Jamatha*, dont j'ai parlé plus haut, et que sa grande vieillese avait fait retomber dans l'enfance, avait la passion des plumes. Il trouvait son bonheur à en hérissier ses cheveux. La première plume venue lui servait à enrichir sa collection. Il fit un jour la riche trouvaille d'une queue de poule sauvage. Il n'eut rien de plus empressé que de l'appendre à son vénérable occiput, où pourtant on prétend que siège l'esprit. Or, il arriva que le feu prit à son wigwam pendant qu'il était seul. Epouvanté, il chercha à fuir, mais la fumée épaisse qui remplissait le logis, ne lui permit point d'en trouver la sortie. Heureusement que des voisins entendirent ses

cris de détresse et vinrent l'arracher à sa périlleuse position. Au milieu des efforts qu'il avait faits pour échapper au danger, la précieuse queue s'était détachée de son chef, et le plus riche joyau de sa couronne était devenu un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans aucune langue. Cette perte l'affligea plus que celle de son wigwam.

Il se trouve aussi dans les sachets de médecine, des aigles et des éperviers en bois, comme nous l'avons dit, complètement vermillonnés, ayant un peu de tabac suspendu au cou. « Ce tabac — dit M. Bonduel, — est une marque d'adoration rendue à la divinité dont ces éperviers sont l'emblème. Les sauvages païens en portent toujours avec eux dans leurs voyages. Ils le déposent religieusement sur de grosses pierres dont la forme bizarre les fait passer à leurs yeux pour des divinités et sur lesquelles ils font des onctions. Ces pierres sont les *Bethels* de l'Asie et de l'Europe. Tradition sensible mais défigurée de la religion et de la foi de Jacob. »

Le tabac est, en effet, tenu en grand respect parmi nos Indiens. Il joue un grand rôle dans leurs pratiques religieuses. Je parle ailleurs du sacrifice d'un chien noir, portant au cou du tabac, immolé pour obtenir la guérison de la femme du Petit-Ours. Outre la portion congrue de nourriture, leurs morts reçoivent aussi leur ration de tabac. Voici un détail qui nous prouve que nos Indiens regardent le tabac comme un don propre à offrir aux esprits.

Il existe dans le comté d'Adam, à quelques milles de la rive gauche de Wisconsin, un rocher qui a la forme d'un vaisseau, d'une très grande hauteur, et que je crois identique avec celui du *couché-doré*, dont je viens de parler. Ce rocher recèle dans ses entrailles un antre d'une certaine profondeur; il est à pic, et une de ses surfaces latérales, passablement unie, est couverte de signes tracés par les mains des anciens Indiens, représentant pêle-mêle des figures d'hommes, de femmes, d'animaux et d'instruments de toutes sortes. Ce rocher est en grande vénération parmi les Peaux-Rouges. D'après leurs traditions, l'intérieur de ce rocher avait été habité autrefois par une bande d'Indiens appelés *Awétok-Apénishok* (jeunes hommes dieux), probablement des demi-dieux. Ils eurent de rudes assauts à soutenir de la part de troupeaux de bisons qui se ruaient avec impétuosité contre le rocher pour le faire tomber. Aujourd'hui encore la caverne est sacrée aux yeux de l'Indien. Ce n'est que dans des sentiments de terreur qu'il y pénètre pour y

présenter au Grand-Esprit son offrande de tabac. Un jeune métis me raconta que dans un voyage qu'il fit de ces côtés, l'envie lui prit de pénétrer dans la caverne ; ayant fait de la lumière, il ne vit que les parois nues du rocher et le sol jonché de paquets de tabac ; il ne crut rien faire de mieux que d'en faire une bonne provision pour son usage, en dépit de toutes les remontrances que lui fit l'Indien qui l'accompagnait. Les Canadiens ont aussi donné à ce rocher le nom de « Rocher écrit » ce que nos Yankies orthographient par *Roche à cree ! !*

Mais revenons à notre sujet, c'est à dire aux objets en usage dans les pratiques superstitieuses. « Ce sont — dit encore M. Bonduel — de petits arcs et de petites flèches : instruments fabriqués par la main du fanatisme, qui enseigne au sauvage que la flèche qu'il décoche au hasard, mais qui, dirigée par le souffle de la divinité qu'il invoque, s'en va frapper un arbre, frappera aussi de mort l'individu que sa haine ou sa vengeance lui a désigné. »

Nous verrons plus loin un autre usage que nos magiciens font de ces petits arcs et de ces petites flèches. Il arrive, cependant, que de petits arcs et flèches trouvés dans un sac de médecine, ni sont pas toujours destinés à nuire à un ennemi : ils signifient simplement, quelquefois, le nom de celui qui les possède. J'ai connu un nouveau-né à qui on avait donné le nom d'un oncle, *Wemítikit* (l'archer), et pour consacrer le souvenir de ce joyeux événement, le cher oncle fabriqua un petit arc et des flèches en miniature à l'usage de son neveu, et pour indiquer son nom.

Outre le sachet médicinal, l'usage du tambour ou *tam-tam* est inévitable dans l'emploi du contenu de ces sachets, dans les cérémonies religieuses et les pratiques superstitieuses. Il n'est pas de récits de voyages parmi les tribus sauvages où mention ne soit faite de tambours ou de *tam-tam*. Qui me donnera, au point de vue psychologique, l'explication de l'influence de cet instrument tapageur sur le cœur de l'homme ? « A mon avis, — écrit Livingstone, dans le récit de ses voyages en Afrique, — le grand tapage fait au moyen des tambours à l'occasion de funérailles est dû à la croyance qu'ont ces gens au pouvoir qu'a le son des instruments d'endormir les *Barimos* ou esprits. Chaque village a ses tambours, et quelquefois on en entend le bruit pendant toute la nuit. » Nos médecins indiens tambourinent toute la nuit lorsque ils sont appelés à guérir un malade. Ils font ce tapage pour éloigner les

esprits, cause des maladies. Outre les grands tambours, nos Indiens se servent encore d'une espèce de tambour de basque. Des gourdes remplies de grains de maïs forment encore un autre instrument dont ils se servent pour faire du bruit. Le criminel condamné à mort, conduit au supplice, est accompagné d'Indiens agitant ces gourdes et chantant le chant de la mort.

Ajoutons quelques mots sur l'une ou l'autre des pratiques superstitieuses de nos Folles-Avoines. Lorsque quelqu'un d'entre eux souffre de mal de tête, il s'applique à la tempe un os qui se trouve dans la tête d'un certain poisson. Cet os, de teinte de nacre, est rond et porte sur l'un de ses côtés la figure d'une feuille de trèfle.

Plusieurs de nos Indiens m'ont rapporté comme autant de faits certains, qu'ils ont vu tomber du ciel comme des boulets de feu qui s'enfonçaient dans la terre en faisant un bruit comme celui de la foudre ; il s'agit évidemment ici de bolides ou d'aérolithes. Des fragments de cuivre, quelquefois de proportion assez considérables, trouvés dans le sol à une certaine profondeur, sont aux yeux de nos gens identiques avec ces aérolithes. Ils partagent ainsi la manière de voir des premiers Romains qui, selon le témoignage de leurs poètes, se faisaient des armes primitives de blocs de métal qu'ils trouvaient dans le sol et qu'ils croyaient tombés du ciel. Nos païens attribuent à ces morceaux de cuivre de grandes vertus, et, entre autres, celle de porter bonheur à la chasse.

Ce que nous venons de dire nous mène, par une transition naturelle, à parler de ces charmes dans lesquels, semblables aux païens de tous les temps et de tous les lieux, nos gens mettent malheureusement une grande confiance. Nous étonnerons-nous que de pauvres païens, ignorants comme ils le sont, puissent se laisser aller à de telles aberrations, quand, dans la métropole de l'Amérique, la ville par excellence du *go-aheadisme*, un docteur Boswell annonce par les cent bouches de la renommée, qu'il vend un philtre, extrait d'une herbe qui croît dans une vallée de la Perse et dont la culture est le secret des prêtres du pays ? Trois gouttes de cette liqueur suffisent pour changer la plus violente affection en une haine mortelle. En Afrique, au témoignage de Livingstone, le soufre constitue pour certains nègres le charme le plus efficace ; aussi donnent-ils ce qu'ils ont de plus précieux pour s'en procurer. Nos filles païennes portent sur elles certains charmes, en vue de complaire aux jeunes sauvages. Les chasseurs lient leurs armes

en faisceaux et les font passer sur un feu entretenu au moyen de certaines racines qui ont la propriété, comme ils le croient, de leur porter bonheur dans leurs expéditions cynégétiques.

Lorsqu'un de nos médecins magiciens est prié par un païen de lui composer un charme, en vue de nuire à son ennemi, le magicien cherche avant tout à se procurer un cheveu de la personne à laquelle on veut nuire. Ce cheveu est mêlé à une certaine composition faite de racines et de certaines poudres, et l'emploi de ce charme ne manquera pas, dans l'opinion de ces gens, de priver cet ennemi de l'usage de la raison.

Passons de ces charmes aux maléfices, aux rêves auxquels nos Ménomonies ajoutent grande foi. On a qu'à parcourir les *Annales de la Propagation de la Foi* ou le *Journal des missions* pour se convaincre que cette foi aux rêves leur est commune avec tous les peuples sauvages de la terre. « Nous étions sur le point de quitter Makondo — écrit encore Livingstone — lorsqu'un homme de notre compagnie raconta à ses camarades qu'il avait vu en rêve que l'un des hommes avait été fait prisonnier. Cela suffit pour jeter la terreur au cœur de tous. Je leur demandai si c'étaient leurs rêves qu'ils devaient prendre pour guide et non l'autorité dont leur chef m'avait revêtu. L'un d'eux m'avoua que non seulement un rêve, mais le moindre cri d'un oiseau de mauvaise augure pouvait le détourner d'une entreprise. » Nos chrétiens ne sont pas tous à l'abri de l'influence qu'exerce cette confiance dans les rêves. Il paraît qu'ils n'y mettent pas de mal, puisqu'ils viennent me faire part de leurs rêves avec la plus grande candeur du monde. Ainsi un vieillard m'assura nous avoir vus, en songe, le Frère et moi, dans notre habit religieux, quelques jours avant notre arrivée, bien qu'il n'eut encore jamais vu le costume de notre Ordre. Une de nos chrétiennes qui s'était de nouveau abandonnée aux pratiques païennes dut sa conversion à un rêve dans lequel elle vit une église magnifique. Elle regarda ce rêve comme un avertissement du Ciel et revint à récipiscence. Une chrétienne me racontait qu'étant tombée évanouie, elle se trouva au pied d'une échelle qui arrivait jusqu'au ciel et qui brillait comme de la glace aux rayons du soleil; elle aurait bien voulu l'escalader, mais à chaque effort qu'elle faisait pour gravir le premier échelon, elle se voyait jetée à terre.

Si chez nos Indiens les rêves revêtent les formes les plus fan-

tastiques, nous devons l'attribuer à la vivacité de leur imagination et à cette disposition naturelle qu'ils ont pour la vie contemplative. Une grande faiblesse physique, conséquence des jeûnes forcés qu'ils doivent faire quelquefois, devient aussi la cause d'étranges hallucinations. Un chrétien me fit également le récit d'un rêve dont il avait cherché en vain l'explication ; la mort de deux enfants la lui donna. « Je voyais, me dit-il, la lune en son plein au milieu du ciel, de chaque côté de cet astre se balançait un cœur ; l'un de ces cœurs descendit insensiblement vers un lac et vint s'y plonger. Il fut bientôt suivi du second, que les eaux du lac reçurent également dans leur sein. »

Les païens s'imposent volontairement des jeûnes très rigoureux qui durent quelquefois huit à dix jours, pour s'attirer les faveurs du Grand-Esprit, pour entrer en communication avec le monde des esprits et pour lire dans l'avenir. Dans les accès de fièvre qui résultent nécessairement de cet état d'inanition causée par la faim, ils voient tout ce qu'ils désirent. Si un enfant a eu un rêve et en parle à ses parents, ceux-ci le font jeûner le jour suivant et lui peignent le visage en noir. Je suppose que les plus malins se gardent bien de dire qu'ils ont rêvé.

Maintenant un mot sur la double vue dont quelques Indiens sont doués, dit-on. Je vais rapporter deux faits à ce sujet.

Je tiens le premier d'un témoin oculaire, très digne de foi qui, au commencement de ce siècle, se trouvait à l'île de Makinaw, où le fait s'est passé.

L'île de Makinaw avait alors une garnison américaine, tandis que non loin de là des soldats anglais occupaient le poste de Saint-Joseph. Un jour un détachement de la garnison de Makinaw vint s'y approvisionner d'empois, mais au retour, le canot qui les portait fut jeté sur une côte déserte. Le commandant de l'île inquiet sur le sort de ses hommes consulta un jongleur de la tribu des Ottawas, doué de la seconde vue, qui lui fit connaître l'endroit où se trouvaient ses hommes, et alla jusqu'à dire qu'il voyait l'un d'entre eux se détacher de leur compagnie pour aller manger quelque chose de blanc à une certaine distance. Un détachement fut expédié vers l'endroit indiqué ; on y trouva presque morts de faim ceux qu'on cherchait, et on apprit que l'un d'eux avait mangé de l'empois pour apaiser la faim qui le dévorait.

Voici le second fait, qui s'est passé au milieu de nos gens, alors

que la Mission se trouvait encore sur les bords du lac Pohégan. M. Bonduel, qui la dirigeait, s'était absenté, et son absence s'était prolongée au delà du terme qu'il avait fixé pour son retour. Les Indiens chrétiens en étaient très inquiets, et pour de bonnes raisons : les forêts que le prêtre traversait étaient infestées de bêtes féroces, et le zèle qu'il avait mis à protéger les Indiens contre les injustices des blancs, lui avait suscité bien des ennemis parmi ceux-ci. Désolée de cette longue absence, une chrétienne, entièrement dévouée au missionnaire, pria une Indienne, chrétienne comme elle, et qu'on disait être douée du don de seconde vue, de lui faire connaître ce qu'était devenu M. Bonduel. Elle se refusa d'abord à cette demande. On réussit à faire taire ses justes scrupules à force de raisonnements et de prétextes, et elle promit de donner le lendemain matin des nouvelles du missionnaire. Le lendemain à la pointe du jour, elle annonçait que le prêtre arriverait vers le milieu du jour et qu'elle l'avait vu venir. En effet, à midi le vénérable missionnaire rentrait sain et sauf à la Mission.

Passons maintenant à la rédaction des notes que j'ai prises sur les hommes de la grande médecine et sur leurs pratiques, dont quelques-unes étonneront peut-être le lecteur et lui feront entrevoir combien grande est l'influence exercée par le démon sur ces malheureux païens.

Si mes observations ne me trompent pas, je crois que le plus grand nombre des observances religieuses et superstitieuses en honneur parmi nos Folles-Avoines et qui forment comme le fond de leur culte, sont essentiellement pratiquées par trois classes d'Indiens, qui portent le nom générique d'hommes de la grande médecine... La première classe est formée des médecins proprement dits, qui ont pour mission de guérir ; ils sont nommés *mités*, ou aussi *Mano-moskikew-inaniwog*, c'est-à-dire, hommes de la bonne médecine ; les hommes de la seconde classe appelés *Wabanon* ou hommes du feu, ont, outre le pouvoir de guérir, celui de nuire au moyen de poisons et de maléfices. Ils sont nommés aussi *Matchi-moskikew-inaniwog*, hommes de la mauvaise médecine. Ce sont les sorciers ou magiciens du pays, très redoutés des Indiens. Enfin, viennent les *Kisakies*, qui forment la troisième classe du corps médical. Les Canadiens les appellent jongleurs. Ce sont les *mediums* du spiritisme indien.

Chaque membre de la Faculté occupe un certain rang dans la

Faculté médicale, qui a sa hiérarchie et ses degrés. On n'y est reçu et on ne monte de degré en degré qu'à force de cadeaux faits à toute la Faculté. Ceux qui n'occupent que les degrés inférieurs ne peuvent guérir que certaines maladies. Ceux qui sont arrivés aux plus hauts degrés ont le droit et le pouvoir non pas seulement de guérir mais encore d'envoyer les gens dans l'autre monde. A la réception d'un candidat, il lui est remis une broche en bois, passée en vermillon, portant à un bout une plume blanche. C'est son diplôme. Les Indiens des deux sexes et de tout âge peuvent être reçus. L'acte d'admission est accompagné de certaines cérémonies. Le président, qui est de la classe des magiciens, impose les mains au candidat et lui frotte les oreilles et le front d'une composition, à teinte bleuâtre. Chaque onction est accompagnée d'une exhortation.

Cette distinction entre magiciens et prophètes qui existe chez nos Indiens et qui se retrouve chez les Esquimaux me porterait à croire que les uns et les autres appartiennent à la même race. Je lis en effet dans le célèbre ouvrage du Docteur Kane *Arctic Explorations*, vol. II, page 126, que les Esquimaux ont leurs prophètes ou devins, qu'ils appellent *Angeloks*, « qui — écrit M. Kane — croient eux-mêmes en l'efficacité de leurs pratiques. Je n'ai jamais pu découvrir de leur part la moindre trace de supercherie, sauf le changement de voix, parce qu'il sont ventriloques. Ils ont leur jargon, comme les autres membres de sociétés savantes. »

Outre les *Angeloks*, les Esquimaux ont leurs sorciers ou magiciens, nommés *Issiutoks*. Ce sont les Wabanons de nos Ménomomies, qui savent prendre la forme d'un animal, composer des charmes, et donner lieu aux enchantements. « On rencontre parmi les Esquimaux — je cite encore Kane, — outre les *Angeloks*, les *Issiutoks*, les hommes du mal qui s'occupent de charmes, d'enchantements et de métamorphoses. Le trouveur de la pierre runnique, le vieux Pélèmut, l'un d'eux, reçut le châtimeut de ses méfaits. Sans remonter plus haut que l'année 1828, deux autres furent mis à mort le même jour pour des crimes pareils, l'un à Kerménok, l'autre à Upernavik. Ce dernier fut exécuté d'après l'ancien usage, c'est-à-dire harponné, éventré, et la peau du front rabattue sur le visage pour couvrir à tout jamais « le mauvais œil » (*bad eye*).

Quelques portions du cœur furent dévorées par les Esquimaux, qui voulaient par là rendre impossible le retour du sorcier dans ce monde. »

LES BONS MÉDECINS

Les médecins des trois classes se distinguent les uns des autres par la peau de l'animal dont ils font le sachet où ils resserrent leurs médicaments. Les hommes de la bonne médecine se servent communément d'une peau de loutre. Ce sachet renferme des racines, des herbes, des minéraux, des débris d'un certain bois rougeâtre d'une odeur très âcre, des dents de serpents à sonnettes, qui servent à percer la peau à l'endroit qui doit être frotté de certains onguents, etc. Les bons médecins ont leurs réunions dans lesquelles ils chantent, dansent, pérorent, invoquent les esprits, tiennent leurs peaux de loutres inclinées vers le sol avec accompagnement de fortes insufflations, tout en imitant le cri de cet animal.

Appelés chez un malade, ils dirigent tour à tour au bruit du tambour leurs peaux de loutres vers le patient en soufflant fortement. L'application des remèdes ne se fait qu'au milieu de toutes sortes de jongleries. Ainsi ils prétendent reconnaître la nature d'une maladie en avalant des coquillages qu'ils rendent ensuite à force de contorsions et en se frappant la poitrine à grands coups de poings.

Un jeune homme me raconta que sa mère souffrant d'un rhumatisme volant avait appelé un de ces médecins. Celui-ci lui déclara que, pour connaître son mal, il allait passer toute la nuit auprès d'elle. Le matin venu il annonça d'une manière très solennelle que le principe du mal se trouvait dans un petit caillou qui voyageait d'un membre à l'autre du corps de la malade, et qu'il allait l'extirper. Là-dessus il appliqua ses lèvres à l'une des jambes de la malade, et après une succion de quelques moments, il rejeta de la bouche la petite pierre cause de tout le mal, au grand ébahissement de tous les niais de l'assistance. La guérison néanmoins ne fut pas radicale, car peu de temps après, de nouvelles douleurs engagèrent la malade à appeler un autre membre de la faculté, cette fois-ci une vieille femme, qui, comme son confrère, procéda par mode de succion. Au lieu d'une pierre elle rendit une gorgée de sang, sans qu'il parut une seule trace de succion là où elle venait d'appliquer les lèvres.

LES MAUVAIS MÉDECINS

Que le lecteur ne s'étonne point des pratiques nombreuses auxquelles se livrent les hommes de la mauvaise médecine, les *Wabanons* et les *Kisakies*, dont je vais parler; qu'il examine ce qui se passe au sein de la société moderne, qu'il lise le passage suivant de Tertullien, et il dira avec moi: *Nil novi sub sole*.

« Vos magiciens, — écrit aux Gentils le grand Docteur africain, — évoquent des fantômes, interpellent les âmes des morts dans des apparitions sacrilèges, font rendre des oracles par les lèvres d'un enfant, opèrent des merveilles en tournant dans un cercle plein de prestiges, plongent à leur gré leur victime dans le sommeil: voilà ce qu'il peuvent faire par l'intervention des démons, et c'est ainsi qu'on les voit exercer l'art divinatoire autour de leurs tables. Qu'on produise un de ces malheureux que vous croyez tourmentés par une divinité, qui se trouvent subitement investis par une puissance occulte, aux pieds des autels,.... qui s'agitent hors d'haleine et prédisent l'avenir au milieu d'effroyables convulsions. C'est Junon, Esculape, ou tout autre de vos dieux, croyez-vous qui manifeste sa volonté par cet intermédiaire. Eh bien! si le chrétien qui les interpellera ne les force pas à dire devant tous qu'ils sont des démons, saisissez ce chrétien et livrez-le à vos bourreaux. »

LES WABANONS

Ces médecins de la première classe sont ainsi nommés de l'étoile du matin ou l'étoile du feu. On pourrait les appeler les grands-prêtres du feu. Il semblerait qu'ils sacrifient au soleil principe du feu selon eux. Ce sont les magiciens et les sorciers de la tribu. Ils assistent avec les *Kisakies* aux réunions médicales dont nous venons de parler, y prennent les premières places, président aux *tractandis*, entonnent les chants, et préludent à la danse. Les chants et les danses sont accompagnés du bruit d'un tambour passé en rouge et du cliquetis d'un bâton au bout duquel est suspendu un paquet d'osselets. — Le sac de médecine du *Wabanon* n'est pas une peau de loutre, mais celle d'un chat-tigre ou d'un

ours gris, le caractère de ces animaux répondant à leurs pratiques. C'est dans le ventre, dans les pattes, ou dans la tête même de ces animaux qu'ils cachent leurs instruments de magie et leurs poisons.

Ont droit à être reçus au rang de Wabanon tous ceux qui ont vu en rêve l'étoile du matin ou quelque autre signe extraordinaire. Pour obtenir du Grand-Esprit une faveur aussi signalée, les Indiens entreprennent de longs jeûnes. Ne songeant nuit et jour qu'à l'étoile du matin, affaiblis par le jeûne, il n'est pas étonnant qu'à un moment donné ils croient avoir vu très réellement l'astre désiré. Disons, à ce propos, qu'un païen croit qu'il deviendra un excellent chasseur s'il voit le soleil en rêvant. Si c'est une face blanche, même pronostic, mais il lui en coûtera la vie de sa femme et de ses enfants, parce que l'homme blanc est l'image du diable (ce qui est peu flatteur pour les faces pâles), et c'est à ce prix que le diable se paiera des bons services qu'il lui rendra dans ses chasses.

A certaines époques les Wabanons préparent une peau de cerf qu'ils tannent fort proprement, y peignent la figure du soleil et la suspendent au sommet d'un arbre. Cette espèce de sacrifice est accompagné de danses et de festins. Les sacs de médecine ne sont pas apportés à ces danses. Une personne très digne de foi, qui a été le témoin de l'une de ces danses célébrées en l'honneur de l'étoile du matin, me rapporta que la danse fut célébrée autour d'un feu immense, ce qui me rappela ce vers d'Ovide :

Certe ego transilii positas ter in ordine flammis.

Sur le brasier étaient suspendues des marmites dans lesquelles des pièces de gibier cuisaient à gros bouillons. Les Wabanons presque nus, dansaient en tournoyant autour du feu, en faisant des gestes terrifiants. De temps en temps l'un des danseurs saisissant un tison enflammé, le brandissait dans l'air d'une façon étrange et s'en frappait la poitrine et les bras, puis jetant le tison au feu, il plongeait ses bras nus dans l'une des chaudières brûlantes, en retirait une tête d'ours ou celle d'un chevreuil qu'il agitait au-dessus de lui. Les marmites retirées, l'un ou l'autre des Wabanons s'étendait tout de son long sur le brasier, et s'en retirait sans avoir reçu la moindre brûlure.

Mais ces hommes de feu ne bravent pas toujours aussi impunément les atteintes de cet élément. Deux d'entre eux prétendaient un jour que leur pouvoir ne connaissait pas de bornes, et que le

feu n'avait pas de prise sur eux, et, bientôt, l'un renchérissant sur l'autre, ils se portèrent l'étrange défi qui des deux resterait le plus longtemps couché sur un lit de charbons ardents. Le jour fixé pour la mise en scène arrivé et la couche de feu disposée, l'un d'eux s'y étendit en présence d'une foule de curieux, sans douter de sortir sain et sauf de cette terrible épreuve; il en sortit, il est vrai, mais avec le corps transformé en une masse horrible de chair et d'os calcinés. Il lui en coûta la vie. Le rival de son côté ne jugea pas à propos de tenir le pari.

Les Wabanons enfoncent quelquefois dans la terre en forme circulaire ou triangulaire plusieurs broches de bois vermillonnées, dont ils perforent le centre et qu'ils remplissent ensuite de médicaments, comme ils le font pour la partie creuse des statuettes. Ce sont des opérations de magie qu'ils font dans les lieux solitaires comme au milieu d'une grande prairie, au fond d'une épaisse forêt, ou sur le bord de quelques marais fangeux, choisissant ces lieux écartés, parce qu'ils pensent que les démons les y inspireront plus facilement, et qu'il leur y est plus aisé de creuser un trou dans la terre au milieu d'un cercle ou d'un triangle, d'où ils invoquent les esprits en vue de causer la mort de quelqu'un, ou au moins de lui porter quelque préjudice. Ils recourent également à l'emploi de poisons lents pour arriver aux mêmes fins criminelles.

J'ai parlé de petits bons-hommes en bois, d'arcs et de flèches en miniature que l'on retrouve dans les sacs de médecine de ces gens-là. Voici un trait qui nous fera connaître l'un des usages qu'ils en font. Je le tiens de la bouche de l'une de mes meilleures chrétiennes.

« Je demeurais, me raconta-t-elle, étant encore bien jeune, avec un oncle sur la lisière d'une forêt. Nous avions une malade dans le wigwam que nous habitons. Mon oncle s'absentait souvent, et comme il était de la grande-médecine, je supposais que c'était pour aller se livrer à ces pratiques superstitieuses. J'allais plus loin encore dans mes suppositions, car voyant notre malade dépérir de jour en jour malgré les soins que nous lui donnions, j'accusai dans mon cœur mon oncle d'en être la cause directe. Je ne me trompais pas. Un jour que j'étais dans la forêt, j'aperçus mon oncle, mais sans avoir été vue de lui. Il était sur le point de procéder à l'une de ses pratiques diaboliques. Je me blottis bien vite derrière quelques troncs d'arbres d'où je pouvais tout observer; mais j'étais si près de lui que je devais retenir ma respiration pour

ne pas trahir ma présence. Je n'aurais pas voulu pour tout au monde qu'il me surprît l'épiant au milieu de ses pratiques, car il m'aurait fait un mauvais parti. Or, voici ce que je vis :

Il commença par déblayer la neige tout autour de lui, sortit de son sac un petit bonhomme dont la poitrine était perforée, le plaça debout au milieu de l'endroit qu'il venait de nettoyer; puis, se tenant debout devant cette figure, il lui parla à haute voix, l'appelant d'un nom qui était précisément celui de notre malade, et lui fit des gestes de menace. Après cette apostrophe il tira de son sac des broches de bois qu'il fixa en terre autour du bonhomme, et dont colora l'extrémité avec du vermillon.

Ces préparatifs achevés, il prit encore dans son sac un arc de la longueur de la main et quelques petites flèches. Il en adapta une à son arc, et la décocha contre la statuette, mais celle-ci tint bon. *Anem* (chien) fit-il en grognant. Il lui décocha une seconde et troisième flèche, et elle tomba. Là-dessus mon oncle resserra de nouveau toutes ses pièces dans son sac et disparut. Quelques jours après nous portions notre pauvre malade à sa dernière demeure. Le distique suivant d'Ovide nous montre que ce genre de maléfices n'était pas inconnu aux anciens :

*Devovet absentes, simulacra cerea fingit,
Et miserum tenues in jecur urget acus.*

« Ces magiciens — écrit M. Bonduel, — jouent quelquefois le rôle de ceux que le peuple appelle *loups-garous*. Ils se couvrent la tête et une partie du corps d'une peau d'ours; ils s'appliquent aux oreilles de grandes plaques de cuivre jaune, auxquelles ils attachent un grand nombre de petites sonnettes du même métal, afin de ressembler d'autant mieux à l'image que les Indiens se font du démon. C'est dans ce costume qu'ils se promènent à l'écart à l'entrée de la nuit ou durant la nuit. »

Nos Indiens croient fortement au pouvoir que les Wabanons prétendent avoir de prendre la forme du feu, d'un ours, d'un loup, etc. Mille contes plus ridicules et plus fantastiques les uns que les autres circulent parmi eux à ce sujet. Pas un d'eux qui ne croit avoir le droit de dire avec Virgile :

*His ego sæpe lupum fieri, et se condere sylvis
Mærin..... vidi.*

Nombre de mes chrétiens croient également à la réalité de ces métamorphoses ; mais selon eux, le moindre contact d'un Wabanon ainsi transformé avec un objet consacré du culte catholique le force de reprendre sa force naturelle.

Voici un fait horrible, conséquence de cette croyance, arrivé dans ma mission au printemps de 1859. Un de mes chrétiens, encore faible dans la foi, souffrait beaucoup d'une jambe ulcérée. Dans un accès de violentes douleurs il assura qu'un de ses proches, chrétien comme lui, et qu'il désigna par son nom s'approchait de son wigwam, sous la forme d'un ours, et lui causait ainsi ses douleurs. Son oncle « l'Oiseau-du-Sud », ordonna à un guerrier présent de s'armer d'un fusil et de se mettre à l'affût du monstre. L'ours était invisible. Mais, plus tard, le malade hurlant de douleurs et répétant ses accusations, l'Indien sortit armé de son fusil, espérant rencontrer le monstre et le tuer. Dans ce moment même le cousin du malade arrivait pour le voir, ne se doutant de rien ; le guerrier déchargea son arme sur lui, et l'étendit roide mort.

Ne reprochons pas à ces pauvres Indiens leur croyance à la possibilité de ces métamorphoses. Des auteurs très sérieux et appuyant leurs assertions de preuves juridiques, nous parlent de faits de ce genre arrivés en Europe. « Quand la vie d'un homme, écrit l'illustre Görres dans sa *Mystique*, a subi des influences démoniaques, elle se prête aisément à de telles transformations, qui n'en rendent la dégradation que plus profonde. L'homme, autrefois le roi de la création, en est devenu le tyran par sa chute ; il s'est identifié à elle, et plus sa chute est profonde, plus l'animalisme se développe en lui. De là il n'y a qu'un pas jusqu'à la métamorphose. » Telle est la doctrine du grand Görres. Bien des faits qui aux yeux d'un pédant sont des contes bleus, sont quelquefois de terrifiantes réalités. A l'appui de sa manière de voir, le célèbre philosophe cite plusieurs exemples, entre autres ceux d'un nommé Pierre Bourgot et d'un Michel Verdung, qui, devant les tribunaux de Poligny, diocèse de Besançon, avouèrent s'être rendus coupables de meurtres, sous la forme d'un loup, qu'ils pouvaient prendre. Görres cite encore un autre fait, qui donna lieu à une procédure à Bordeaux, en 1603. Un loup s'était jeté, en plein jour, sur une jeune fille, nommée Marguerite Poirier, et avait cherché à la dévorer. Un jeune homme, Jean Grenier, s'était vanté d'avoir commis cet attentat. Il avoua plusieurs meurtres dont on

l'accusait, et assurait avoir reçu du démon le pouvoir de se changer en loup, disant qu'après chaque excursion qu'il faisait sous cette forme, il se sentait horriblement fatigué, et que ses mains et ses pieds portaient les traces des déchirures que lui avaient faites les ronces et les épines au milieu desquelles il avait couru. Condamné à être enfermé dans un couvent, il mourut en 1610.

LES KISAKIES

Ces gens appartiennent à la seconde classe des médecins. Ce sont eux qui font les plus grands tours de force en fait de jongleries et de spiritisme. Ils sont regardés comme les devins et les prophètes de la tribu. On les consulte sur les choses cachées, sur les secrets de l'avenir ; on s'adresse à eux lorsqu'un Indien a disparu. Si un malade ne guérit pas et qu'on suppose que quelque magicien lui a administré du poison, c'est encore au Kisakie qu'on a recours pour connaître l'empoisonneur. La manière dont le Kisakie demande une réponse au monde des esprits se rapproche du pur spiritisme.

J'ai déjà parlé des wigwams sacrés que ces gens se construisent pour y évoquer les esprits. Ce sont quatre poteaux qu'ils fixent assez fortement en terre pour qu'il ne soit pas aisé de les ébranler ; ils les enveloppent de peaux, de façon à donner à l'ensemble l'apparence d'une tour. Le devin y pénètre en l'escaladant ou en y rampant par-dessous. Il commence ses évocations, appelle les esprits dont il a besoin, chante sur un ton lugubre dans la langue des Sauteux, et agite la gourde remplie de grains de maïs. Bientôt, les réponses des esprits se font entendre. Ces devins sont-ils ventriloques ? Je ne le sais. Mais il est certain que lorsque les esprits sont censés parler, les voix partent d'en haut, tandis que la voix du devin monte. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que le wigwam entier se met en mouvement, se jetant de gauche et de droite, d'abord lentement, puis plus vite, et enfin avec une rapidité vertigineuse. C'est le moment où les esprits rendent leurs oracles. Il paraît que ces opérations fatiguent beaucoup le jongleur, car il demande qu'on lui passe de l'eau du dehors pour se rafraîchir. Dans ces conjurations, il évoque tantôt l'esprit des tempêtes, tantôt celui des vents ou des nuages.

Dans le petit ouvrage dont j'ai déjà fait mention, M. Bonduel

donne sur ce sujet quelques détails intéressants que je vais transcrire :

« Ce sont ces derniers (les devins ou prophètes) qui invoquent les démons, non pas dans les assemblées générales, mais quand ils sont seuls, dans une petite cabane de 12 à 18 pieds de hauteur. C'est dans cette cabane qu'ils invoquent les démons ou le démon, pour qui ils ont une prédilection particulière et auquel ils sont entièrement abandonnés. Le sauvage, ou plutôt le magicien, qui s'y est enfermé, invoque le démon, l'appelle de toutes ses forces. Il l'invoque en chantant et en frappant sur un tambourin vermillonné avec un bâton dont l'une des extrémités représente la forme d'un animal. La note de son chant est lugubre et solennelle; et les paroles qu'il harmonise avec elle, indiquent qu'il doit avoir vu le monstre infernal qu'il appelle à lui, puisqu'il le désigne et l'invoque en ces termes : « O toi qui es armé de dix griffes, viens et descends dans ma cabane. » Le magicien continue ainsi son chant jusqu'à ce qu'il soit visité par l'esprit infernal ou les esprits infernaux qu'il invoque. Les mouvements irréguliers de la cabane, qui est balancée par une puissance réelle mais invisible, et dont le sommet touche presque à la terre, sans tomber, annoncent l'approche de l'esprit des ténèbres.

« La cabane frémit ! L'oreille est avertie par le bruit d'une chute au centre de cet asile d'iniquité, et une conversation a lieu, qui n'est comprise que par les êtres initiés à ces sombres mystères.

« Voilà des faits dont j'ai été témoin, et dont l'existence peut être confirmée par tous les missionnaires qui ont étudié les mœurs des sauvages qu'ils ont évangélisés, et qui ont été eux-mêmes témoins d'une foule de faits semblables à ceux que je viens de citer. »

M^{me} Dousman me racontait avoir assisté, à Green-Bay, à une de ces évocations faite par un jongleur folle-avoine. Chose surprenante, au moment de l'évocation, l'intérieur du wigwam avait retenti comme d'un formidable coup de tonnerre. Sept esprits avaient été mis à réquisition, mais chacun d'eux avait déclaré se trouver incapable de donner les réponses voulues et avait engagé le devin à s'adresser à quelque esprit plus puissant.

Une de ces séances de spiritisme devint l'occasion de la conversion de celui qui y présidait. Pendant que ce devin vaquait à

ces évocations, un M. Roussin, Canadien et fervent catholique, glissa une croix bénite dans l'intérieur du wigwam. Dès ce moment, il fut impossible au jongleur d'aller plus avant dans ses opérations. Il avoua qu'il ne pouvait plus se mettre en rapport avec les esprits. « *Ton manitou*, dit-il au Canadien, est plus grand et plus fort que le mien. » Et, conséquent avec lui-même, il se fit chrétien.

Voici un autre fait que je tiens de la bouche de l'un de mes chrétiens et dont le père, un *Kisakie*, fut le héros :

Il se trouvait un jour, encore païen, avec un détachement de sa tribu, commandé par son père, sur les bords du haut Wisconsin, où ils espéraient rencontrer des traiteurs et échanger leurs pelleteries et autres produits de chasse contre des marchandises et surtout du tabac, dont ils étaient complètement dépourvus. Ils en souffraient beaucoup, non parce que ce manque les forçait de ne fumer que du *kinikinik* ou du *sakakami*, mais parce qu'ils se trouvaient ainsi à la merci des mauvais esprits que la fumée du tabac a la vertu de dissiper. Il fallait du tabac à tout prix; mais les marchands de tabac les moins éloignés se trouvaient sur les bords du lac Pohégan, et la distance était grande. Le chef annonça qu'il allait recourir aux bons offices des esprits, et il promit à ses hommes du tabac pour le lendemain. Il se construit un wigwam sacré, s'y enferme; on l'y entend chanter, hurler, évoquer les esprits toute la nuit; et le lendemain au matin, une grosse carotte de tabac se trouvait au pied du wigwam. Le devin désigna le nom du marchand chez qui les esprits étaient allés faire cet emprunt forcé, et annonça qu'il le paierait à la première occasion.

● TRADITIONS — TOTEMS

Impossible, en reproduisant les traditions et les légendes nationales de nos Folles-Avoines, de suivre un ordre chronologique quelconque. Jamais, non plus, leur histoire ne pourra être écrite. Le peu de faits historiques que l'on peut apprendre de leur bouche, ne remontent pas plus loin que le milieu du dernier siècle. Le reste se perd dans un nuage de légendes et de fables pareilles à celles que nous ont laissées les temps fabuleux des dieux et des demi-dieux. Nous n'oublierons pas que les ancêtres de nos Folles-Avoines ont été évangélisés par les anciens Récollets et Jésuites,

que plusieurs d'entre eux se firent chrétiens, pour retomber dans le paganisme lorsque ces missionnaires eurent disparu jusqu'au dernier, grâce à la philosophie du XVIII^e siècle. De là des traditions chrétiennes se croisant avec les fables indiennes, et formant quelquefois un monstrueux mélange.

Commençons par une légende dont le héros semble se perdre dans la nuit des âges, et qui est regardé comme le restaurateur de la race rouge. C'est le Hiawatha des Folles-Avoines. Il s'appelait *Minowabojo*. Le lecteur trouvera plus loin, dans le résumé du poème de Longfellow qui a chanté Hiawatha, les caractères principaux qui marquent la légende de notre héros. Nous y trouverons d'admirables traces de cette croyance commune à tous les anciens peuples, que le restaurateur promis au genre humain naîtrait d'une vierge. Cette légende, comme bien d'autres, fait les frais des conversations de nos Indiens, assis autour du feu du wigwam, pendant les longues soirées d'hiver.

Il y a longtemps de cela, vivait dans cette partie du monde une femme très âgée, nommée *Akihi* (la terre). Elle n'avait qu'une fille qui était un modèle de toutes les vertus indiennes. Humble, chaste, retirée, elle ne se complaisait que dans la compagnie de sa mère. Celle-ci s'aperçut un jour, à son profond étonnement, que sa fille était enceinte. Son enfant jura par le Grand-Esprit qu'elle était innocente, et qu'un Manitou était le père de l'enfant qu'elle portait sous son cœur. Sa délivrance ne fut point accompagnée des circonstances qui marquent toute naissance d'homme. Elle en mourut de suite après, et *Akihi* n'aperçut pas autre chose qu'une mare de sang qu'elle recouvrit d'une natte. Quelque temps après, en relevant la natte, elle vit un charmant lapin blanc qu'elle prit dans ses mains en s'écriant : *O minowabojo!* Elle le replaça, cependant, à terre, et le recouvrit de sa natte. Un peu plus tard, au lieu du lapin, elle trouva un petit enfant, d'une beauté merveilleuse. Elle le nomma *Minowabojo*, l'appellation dont elle avait salué le lièvre blanc qu'il venait de remplacer. Elle ne douta pas un instant qu'il ne fût l'enfant de sa chère fille. Aussi cet enfant l'appellerait-il : *Nokomis*, ma grand-mère. Aux yeux d'*Akihi*, les événements extraordinaires au milieu desquels son petit-fils avait paru dans ce monde, présageaient les grandes destinées auxquelles l'appelait le Grand-Esprit. Elle l'adopta comme son propre enfant et en prit le plus grand soin.

Sous la protection de Nokomis, notre héros grandit et devint un beau jeune homme. Akihi cultiva soigneusement son cœur et son esprit, lui apprit les divers noms des êtres de la création, leurs fonctions et la fin pour laquelle ils avaient été faits. Sans avoir suivi un cours de pédagogie, elle excellait dans la méthode intuitive. Souvent, elle entreprenait avec lui des excursions lointaines. Un jour, ils arrivèrent sur les bords de la grande rivière Ménomonie ou des Folles-Avoines, et la cotoyèrent jusqu'au point où ce fleuve vient mêler ses eaux à celles du lac Michigan. Le jeune homme ne pouvait revenir de sa surprise en voyant cette immense nappe d'eau qui ne prenait pas de fin. En apercevant la multitude des poissons qui y prenaient leurs ébats, il voulut s'élançer sur la surface de l'élément liquide pour y aller jouer avec eux, si grand était encore son manque d'expérience. Nokomis le retint et lui promit de lui apprendre l'art de naviguer sur le miroir des eaux, et les règles à suivre dans la construction d'un canot. Avec le secours d'une pierre tranchante, elle façonna du bois de cèdre en forme de côtes pour faire le squelette du canot. Elle enleva au *wikikosh* (le bouleau) son écorce flexible pour en revêtir la charpente de sa légère embarcation. Elle en cousut les divers pièces avec du *watap* (fibres de racines de jeunes pins), et les larmes dorées que versent les vieux pins dans la douce mélancolie de leur solitude, lui servirent à sceller et à rendre imperméables les coutures.

Grâce à l'habileté d'Akihi, le canot était terminé, et il lui coûta peu d'efforts pour lancer à l'eau le léger esquif. Qui dira le ravissement de Minowabojo, lorsque, entré dans le canot et le dirigeant d'après les avis de sa grand'mère, il se sentit porté si légèrement sur les flots, poussé par une douce brise qui l'éloignait peu à peu du rivage, d'où Nokomis applaudissait maternellement au premier essai de son petit-fils dans l'art de la navigation? Etonnés d'une apparition si étrange, les habitants des eaux accouraient de toutes parts à tire de nageoire pour considérer de plus près ce nouveau monstre. Minowabojo eut un instant la pensée de s'emparer de quelques-uns d'entre eux; mais les trouvant trop petits, « Où est votre roi? leur demanda-t-il, il faut que je le fasse prisonnier, et que je l'amène aux pieds de Nokomis. » Frappés de stupeur à la vue de tant d'audace, les poissons se précipitent vers les profondeurs où *Wisho*, leur monarque, balançait orgueilleusement au fond des eaux sa

majesté aquatique, et lui rapportent ce qu'ils ont vu et surtout entendu. Furieux d'apprendre qu'un étranger est venu envahir son empire, il s'élançe par bonds prodigieux vers la surface des eaux. Cette course furibonde du maître de l'onde agite le lac dans ses plus intimes profondeurs. Mais l'envahisseur avait disparu ; il avait eu hâte de regagner le rivage pour raconter à sa grand'mère tous les incidents de cette première expédition nautique.

Quelques jours après, notre jeune héros tentait une nouvelle excursion sur le lac. Wisho était là à l'attendre. Minowabojo, ne soupçonnant pas l'ombre d'un danger, se réjouit à la vue du poisson colosse, une proie magnifique selon lui. Il brandit courageusement le javelot à la pointe munie d'un caillou tranchant, dont Nokomis a armé son bras, et le lance à la tête du monstre. Wisho répond à l'attaque par un seul coup de sa queue qui fait chavirer le canot. Le héros est précipité dans les eaux, et le monstre le reçoit dans sa gueule béante. Voilà le petit-fils d'Akihi enseveli vivant dans les cavernes ténébreuses formées par les entrailles du roi des eaux. Il y aurait dû périr, mais *Metz-Awétok* (le Grand-Esprit) veillait sur lui. Le héros ne demeure pas inactif ; il travaille si bien les froides et élastiques parois de son étrange prison des pieds et des mains, que le monstre ne peut supporter plus longtemps les douleurs qui le déchirent. Dans l'excès de sa souffrance, il vient rejeter sur le rivage celui qu'il avait cru engloutir pour toujours, et il commence à le redouter comme un être supérieur. Minowabojo ne le tint pas quitte à un prix si facile. D'une voix formidable, il lui commande de quitter ces parages. « Vas, lui dit-il, habiter d'ors en avant les plaines liquides qui recèlent le sel, et ne reparais plus en ces lieux. » Et Wisho abandonna les eaux bleues des grands lacs pour aller régner sur l'Océan.

Voici l'autre légende sur Minowabojo. Je la tiens d'une femme folle-avoine, mais d'origine otchipway :

« Dans des temps bien anciens, où les Indiens étaient plus nombreux que les feuilles de la forêt, vivait dans un grand village une vierge que le Grand-Esprit aimait d'une manière toute particulière. Elle avait pratiqué, en son honneur, de longs jeûnes, et en retour, elle jouissait de sa protection la plus visible. Aussi, le *Matchi-Awétok* (l'esprit du mal) était-il jaloux des vertus de

cette vierge et des faveurs dont elle était devenue l'objet. Il jura sa perte et lui déclara une guerre à outrance. Tous les moyens dont il disposait, les ruses les plus fines, les stratagèmes les plus habilement conçus, tout fut mis en jeu pour la perdre. Tantôt il déchaînait les éléments contre elle; tantôt, se revêtant de la forme d'une bête féroce, il la poursuivait dans les profondeurs des forêts ou sur les rivages du lac, mais toujours en vain; le Grand-Esprit veillait sur sa protégée. Ce fut au milieu de ces persécutions toujours renaissantes que la vierge s'aperçut, à son effroi et à son étonnement, qu'elle allait devenir mère, elle qui avait toujours vécu si pure. Loin d'avoir compassion d'elle, l'esprit du mal sent redoubler sa fureur; il enveloppe dans la haine qu'il lui a jurée, tous les habitants du village. Les monceaux de leurs ossements, qui montent toujours, sont les preuves des terribles effets de sa colère. La vierge se trouve bientôt seule dans le wigwam qui l'abritait, elle et son frère. Elle se voit obligée de subvenir elle-même à l'entretien de sa vie. Glisse-t-elle légèrement dans son canot sur les eaux bleues du lac, pour faire sa provision de poisson, à l'instant *Matchi-Awétok* soulève une terrible tempête qui menace d'engloutir la vierge dans les abîmes des eaux. Mais le Grand-Esprit donne à ses bras la vigueur qui conduit son esquif à travers les flots furieux, le fait bondir sur les vagues courroucées, et amène sauve au rivage la vierge persécutée. Est-elle assise seule, à l'ombre de son wigwam, occupée à broder avec les dards du porc-épic, teints de couleurs éclatantes, les mocassins en peau de chevreuil qu'elle a préparés de ses mains, soudain, son ennemi ébranle la loge avec une violence extrême, et menace de l'ensevelir sous ses ruines. C'est en vain que, pour repousser ses attaques, la vierge agite dans les airs le sac de médecine de son frère; c'est en vain qu'elle fait monter de la pipe de pierre rouge sacrée des colonnes de fumée, l'ennemi s'acharne contre elle avec plus de furie que jamais.

Mais cette haine était trop impétueuse pour durer longtemps; une crise devait se déclarer.

Un jour, le méchant Manitou déchaîna contre le wigwam de notre héroïne tous les vents du nord et toutes les neiges de l'hiver. La tempête hurlait autour des parois d'écorce; la neige tombait sur la loge à gros flocons serrés et ne cessait de tomber. On aurait dit que l'hiver avait concentré toutes ses neiges et ses glaces, tous

ses frimas sur le wigwam de la vierge. La neige s'entassant toujours plus en masses énormes sur la frêle habitation, ses minces parois commençaient à fléchir, et l'écorce dont elles sont faites, faisait entendre déjà de sinistres craquements. Croyant toucher à son moment suprême, la vierge agite avec frénésie le sac de médecine; coup sur coup et avec une hâte fiévreuse, elle arrache à la pipe sacrée des tourbillons de fumée : rien n'arrête les fureurs de l'ennemi. Ces masses menaçantes allaient s'abîmer sur elle, lorsqu'elle se sentit tout à coup prise des douleurs de l'enfantement, mais elles ne durèrent qu'un instant. Elle était devenue la mère d'un héros, portant sur la tête trois plumes d'aigle, signe des braves, et ayant le bras armé d'une massue de porcelaine. A peine né, le héros s'élançait vers l'ouverture du sommet du wigwam, et met en fuite l'ennemi de sa mère. Sous les coups redoublés de sa massue, les neiges et les glaces se sont fondues et le vent du nord s'est tu. Il rentre au wigwam pour rassurer sa mère, lui parle de sa haute origine et de ses grandes destinées; il lui annonce qu'il va la quitter pour un temps, afin de remplir sa grande mission, et lui prédit le jour de son retour. »

Dans les traditions suivantes, se rattachant encore à la personne de Minovabojo, le héros ne nous apparaît pas sous un jour aussi flatteur pour sa renommée que dans celles qui précèdent :

« Tourmentés de désirs aussi divers que violents qui ne leur laissaient aucun repos, quatre guerriers folles-avoines étaient venus trouver notre héros, qu'ils regardaient comme le seul être sur la terre capable d'accomplir tous leurs vœux. Minovabojo, qui séjournait alors sur les rives de la Grande-Manomonie, les reçut à merveille, les introduisit dans son wigwam, les fit asseoir autour de son feu, et s'informa du motif de leur visite. Ils se mirent à formuler leurs désirs. Le premier demanda pour sa part toutes les qualités qui font un guerrier vaillant et redoutable; il fut exaucé. Le deuxième exprima son ardent désir de voir toutes ses chasses couronnées de succès; Minowabojo accomplit son vœu. Le troisième demanda de pouvoir exister jusqu'à la fin du monde. « Mon ami, lui répondit le héros, je vais écouter ta prière à l'instant; tu vas ici même rester jusqu'à la fin du monde. » Dans ce moment, le malencontreux sollicitateur fut transformé en un quartier de roche, que l'enchanteur relégua dans un coin du wigwam. Cette leçon

aurait dû rendre le dernier des demandeurs très modeste et prudent dans l'expression de ses vœux. Il n'en fut point ainsi. Il osa formuler le fol désir qu'il avait de devenir l'objet des affections de toutes les jeunes Indiennes de la contrée. Minowabojo lui promit l'accomplissement de ses vœux, mais pour son plus grand malheur. Il se vit tellement poursuivi, harcelé, traqué, demandé par toutes les *misses* peaux-rouges du pays, qu'il mourut bientôt des tourments que lui causèrent les perplexités dans lesquelles le jetaient l'embarras du choix d'une femme.

Le ciel eut donc pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.

Un jour, Minowabojo se mit en tête d'aller chasser et pêcher, et surtout de faire une razzia d'oiseaux aquatiques. Tout magicien qu'il fût, son pouvoir n'allait pas jusqu'à s'emparer du gibier à poil ou à plumes sans peines et sans ruses. Il se fabriqua des nœuds-coulants avec de l'écorce de *Jingob*, et, se dirigeant vers les eaux du lac, il aperçut toute une flotille de cygnes, d'outardes, de canards et de poules d'eau qui voguaient gaîment sur les flots. Il s'en alla plonger bien loin de là pour arriver sous eux sans en être aperçu. Il lui fut facile, au moyen de ses nœuds-coulants, de se saisir d'eux par les pattes. Il en prit autant qu'il eut de lacets; et, fier de son butin, il regagna le rivage. Comme les cris d'effroi de ses victimes, dont la voix est déjà si peu harmonieuse de sa nature, l'impatientait, il eut recours à l'un de ses trucs pour les faire taire.

« Mes bien-aimées sœurs, se mit-il à leur dire d'une voix bien douceuse, ne vous effrayez pas, calmez vos angoisses. C'est à une partie de plaisir que je vous emmène. Une joyeuse danse vous attend. Mais j'ai une recommandation à vous faire : c'est de tenir les yeux soigneusement fermés, pour une raison très grave, aussi longtemps que la danse durera. » Et ces oiseaux débonnaires de promettre à Minowabojo de s'en tenir consciencieusement à sa direction. Le magicien entonne un air très vif et très gai, les oiseaux aquatiques se mettent en branle, et commencent sur leurs larges pattes une ronde joyeuse, tout en tenant leurs yeux très scrupuleusement clos. Tout en chantant, Minowabojo se saisit.

tantôt de l'un des danseurs et tantôt d'un autre et lui tord le cou. Et la danse joyeuse et funèbre tout à la fois continue ainsi. Et ici, lecteur, est-il nécessaire de faire avec vous ou pour vous toutes les réflexions morales que ce récit, tout fabuleux qu'il est, ne manque pas de suggérer ?

Il arriva, cependant, que l'un des danseurs eut la curiosité ou le courage d'entr'ouvrir un œil seulement pour se rendre compte de l'ensemble de la fête. Mais qu'elle ne fut pas sa terreur en voyant le sol jonché des cadavres de plusieurs de ses compagnons, et les survivants sauter et bondir joyeusement sur ces corps inanimés ! Ce spectacle, plein d'horreur, lui arrache un long cri d'angoisse. A ce cri de détresse, tous les yeux des danseurs se sont ouverts, et un seul regard a suffi pour leur faire entrevoir toute l'étendue du danger qui les menaçait. En un clin d'œil, toute cette gent ailée s'est envolée. Voyant sa proie lui échapper de tous côtés, Minowabojo cherche à atteindre les plus lents, mais c'est en vain. Il n'y eut que la poule d'eau qui lui tomba entre les mains. Dans sa colère, il lui assène un grand coup de bâton sur le dos, qui le lui brise à moitié et fait contracter à ses pattes une roideur nerveuse qui lui restera toujours. Il ne l'achève cependant pas, malgré sa colère, mais il la lâche en lui disant : « Vas, et porte éternellement les traces de mon courroux. »

Depuis lors, la poule d'eau a toujours porté sur son dos à demi-enfoncé une empreinte bleuâtre, la marque du coup que lui avait donné le brutal magicien.

Voici un autre tradition, en honneur parmi nos anciens Indiens, d'après laquelle Minowabojo ne joue pas non plus un rôle bien honorable :

« Il fut un temps où existait parmi les Sauteurs un chef, qui n'avait qu'une sœur, et qui possédait un sifflet merveilleux. Il n'avait qu'à monter sur le faite du wigwam et y tirer quelques tons de ce sifflet pour attirer tous les bisons du voisinage. On les voyait accourir à fond de train et commencer une course folle autour du wigwam, comme retenus dans un cercle magique par une puissance surnaturelle. Les chasseurs du village, prévenus, s'y donnaient rendez-vous, et faisaient tomber sous leurs coups les plus beaux de ces animaux. — Une tradition semblable a cours parmi les tribus qui habitent le nord de la Sibérie. Un magicien

n'avait qu'à faire retentir son sifflet pour faire arriver le gibier qu'il voulait abattre ¹.

Or, il arriva que ce chef dut faire une absence. Pour ne pas laisser manquer sa sœur de provisions, il lui laissa son sifflet magique, en lui recommandant d'en faire le plus prudent usage. « N'en tire jamais plus que deux ou trois tons à la fois, lui dit-il, et, surtout, recommande aux chasseurs de ne pas toucher au bison blanc, le chef de la troupe. » Ces recommandations étaient bien inutiles, car, dans la crainte de commettre la moindre imprudence, la timide Indienne se garda bien de se servir du sifflet.

Minowabojo, enchanteur redoutable, qui savait prendre toutes sortes de formes, vivait à cette époque. Il avait connaissance du merveilleux sifflet, et avait appris l'absence de son propriétaire. Il prit sa forme et se rendit dans le village de celui-ci. Les habitants, déçus, furent enchantés de ce prompt retour, et la sœur du chef absent ne trouvait pas assez de voix et de gestes pour en témoigner son bonheur. A peine entré dans le wigwam, Minowabojo demande le merveilleux sifflet et se hâte d'escalader le sommet de la loge, où il se met à jouer avec son instrument tous les airs imaginables. A l'instant, débouchent de toutes les forêts voisines d'innombrables bisons, qui bientôt commencent autour du wigwam leur ronde furibonde avec le chef blanc à leur tête. Mais bientôt celui-ci s'est aperçu de ce que les sons du sifflet ont d'étrange. On voit ses poils se hérissier tout à coup, ses yeux flamboyer, ses naseaux fumer de colère, et sa queue chevelue se dresser menaçante vers le ciel. Il a reconnu son ennemi mortel, Minowabojo. A l'instant il cherche à s'élancer vers l'enchanteur. Les chasseurs, accourus de leur côté craignant pour les jours de celui qu'ils prennent pour leur bienfaiteur, font pleuvoir sur le bison blanc une grêle de flèches, et l'une d'elle va percer le flanc du noble animal. Dans le même moment, le charme est rompu, le sifflet a perdu

¹ Ces traditions se rattachent, semble-t-il, à celle du déluge, au moins sous le rapport d'un détail mentionné par Catherine Emmerich dans l'une de ses révélations. Cet appel des bêtes sauvages au moyen d'un sifflet magique offre une analogie frappante avec le chalumeau dont Noé se serait servi pour convoquer les animaux de la création. « Après que Noé eut achevé la construction de l'arche — écrit l'extatique — je le vis rendre rendre grâces à Dieu. Et Dieu lui commanda d'appeler au son d'un chalumeau tous les animaux des quatre coins du monde. »

toute vertu ; ses sons ne retiennent plus les bisons près du wigwam ; ils disparaissent épouvantés dans les profondeurs des forêts, pour gagner de là les rives du Mississipi, dont ils traversent les eaux à la nage, pour ne plus revenir.

C'est ainsi que la méchanceté de Minowabojo à privé depuis ce jour ses frères les Indiens du Nord et du grand fleuve, des immenses avantages que leur procurait la chasse de *Maskodè-Péjékiwe* (le bison).

Cette tradition met en contact avec l'histoire moderne de ces contrées les temps fabuleux de l'histoire indienne. En effet, j'ai des données certaines que dans la première moitié du dernier siècle il se trouvait encore des bisons dans le Wisconsin. Un M. B. W. Brisbois ait assuré avoir entendu dire à une dame Cardinell, venue du Canada à Green-Bay, l'année 1726, que, voyageant avec son mari le long des rives du Wisconsin, elle avait rencontré des troupes de bisons en nombre considérable.

Passons à une tradition qui se rattache à ce que nous avons dit de la guerre interminable que, selon la croyance de nos Indiens, se font l'aigle et le serpent, l'aigle qui représente également la foudre, principe du bien, et le serpent principe du mal.

En un temps bien éloigné de nos jours, un chasseur folle avoine traversait une plaine immense, lorsqu'il fut surpris par un orage d'une violence extrême. A tous les points du ciel, les éclairs sillonnaient et déchiraient les nues, se succédant avec une rapidité telle que le pauvre chasseur en avait les yeux entièrement éblouis. La fureur de la tempête allait en croissant ; l'oiseau du tonnerre enveloppait l'Indien de tous ses feux, frappant coup sur coup et faisant voler en éclats les arbres et les arbustes avec un terrible fracas. Voyant que le terrible oiseau s'acharnait à le perdre, le chasseur chercha son salut dans la fuite ; mais plus rapide que lui, la foudre venait se précipiter et éclater à ses pieds. Il crut sa dernière heure venue. Dans son angoisse, il porte la main droite à son côté et rencontre, caché sous ses vêtements le serpent, l'ennemi de l'oiseau du tonnerre. Il le jette loin de lui, et le reptile n'avait pas encore touché terre que déjà la foudre l'avait anéanti. L'orage cessa tout à coup, et tout, autour du chasseur, devint paix et tranquillité.

Voici une tradition où figurent, comme héros, une fille, un *Wabanon* et un *Manitou*.

Une jeune fille avait, pour se rendre favorable le Grand-Esprit entrepris plusieurs jeûnes. Ces jeûnes duraient quelquefois de longs jours. Elle espérait ainsi en obtenir quelques rêves, gages de son bonheur futur. Un jour elle se retira dans la solitude, et y ayant jeûné pendant cinq jours, elle eut une vision, dans laquelle il lui fut promis que tous ses vœux seraient accomplis. De retour chez sa mère, elle lui raconta tout ce qu'elle avait vu et entendu. Sa mère l'engagea à prolonger son jeûne jusqu'au dixième jour. Docile, la jeune fille retourna dans la solitude, mais le dixième jour écoulé, elle n'en revint plus. Sa mère inquiète se rendit aux lieux où sa fille avait élevé son *wigwam*, mais tout avait disparu, jeune Indienne et *wigwam*. Les lieux mêmes avaient changé d'aspect; on aurait dit qu'un torrent avait passé par là.

En proie à la plus vive douleur, désolée d'avoir engagé sa fille à prolonger son jeûne, la pauvre mère alla demander conseil et consolation à un *Wabanon* fameux, nommé Kéné (le redoutable). Celui-ci apprit que sa fille avait été enlevée par un *Manitou* qui la gardait auprès de lui dans l'intérieur d'un rocher dont le pied est baigné par les eaux de la Folle-Avoine. Il lui promit d'aller à la découverte et de lui ramener sa fille.

Arrivé au pied du rocher, le *Wabanon* y frappa. Le *Manitou* répondit à sa question et nia formellement la présence, dans sa retraite, de la jeune fille. Kéné recourut aux menaces, menaces terribles, même pour un esprit, dans sa bouche, car il était grand *Wabanon*. Effrayé, le *Manitou* avoua qu'il était en possession de la jeune Indienne, et ajouta que le jeûne prolongé qu'elle avait fait ne lui permettait pas de la rendre; toutefois sa mère et ses proches pouvaient venir fixer leur *wigwam* vis-à-vis du rocher, où rien ne manquerait, ni gibier, ni maïs, et que de temps en temps la mère aurait la consolation de voir sa chère fille.

La mère s'en vint donc séjourner sur les rives de la Folle-Avoine, vis-à-vis du rocher fatal. A certaines époques ce rocher entr'ouvrait ses entrailles pour laisser le passage libre à la jeune fille qui, bondissant sur les eaux, traversait la rivière et venait embrasser sa mère. Peu à peu elle apparut moins fréquemment et alors la jeune fille ne s'élançait déjà plus si légère sur la surface des flots, son corps plongeait à demi dans les eaux du fleuve. Dans les visites suivantes, ce ne fut plus que sa tête qui s'élevait au-dessus des flots. Enfin, elle ne reparut plus, elle était devenue elle-même un *Manitou*.

Nous avons dit que les traditions fabuleuses de nos Indiens étaient mélangées des souvenirs chrétiens que leur ont laissés ceux de leurs ancêtres qui avaient embrassé la foi. En voici un exemple.

Schoninew, le grand chef de guerre, raconte qu'il existait jadis un chef indien, un héros, qui s'appelait le *Grand Etendard*. Sa mère était vierge, et elle l'avait conçu du Grand-Esprit. Devenu grand, il prédit que son étendard s'élèverait triomphant au-dessus des étendards de toutes les autres tribus et qu'il les subjuguerait toutes. Il annonça également que ses ennemis le feraient mourir, mais qu'il reviendrait à la vie pour achever le cours de ses victoires. Un forgeron avait pris soin de lui et de sa mère, mais, dans un moment de colère, il était allé vendre son fils adoptif dans une grande ville. C'est alors que ses ennemis s'emparèrent de lui pour le mettre à mort.

Interrogé si dans les traditions indiennes il n'était pas fait mention d'un déluge, le vieux chef de guerre répondit que, à l'époque où vivait Minowabojo, les hommes étaient très méchants, ce héros excepté. Courroucé, le Grand-Esprit envoya de grandes eaux, qui submergèrent toute la terre. Minowabojo échappa à la destruction générale au moyen de son canot.

Les héros qui figurent dans les traditions indiennes ne sont pas toujours des hommes : les animaux y jouent également un rôle. En voici quelques exemples.

Nos Folles-Avoines prétendent que le castor et le rat musqué sont cousins. Leur parenté date du temps où eut lieu le fait suivant, c'est-à-dire à une époque qui se perd dans la nuit des temps. Le rat musqué portait alors la queue aplatie et volumineuse du castor, tandis que celui-ci avait pour appendice la queue ténue et effilée du rat d'eau. L'un et l'autre trouvèrent qu'un malentendu avait eu lieu lors de la formation de leur arrière-train, qui était loin de répondre à la manière de vivre de l'un et de l'autre. Un échange fut décidé, mis à exécution et de chaque côté on s'en trouva fort bien. Cet échange fit grand honneur au castor et acquiesça la réputation de grande sagacité, dont il jouit auprès des Indiens. Il est, à l'ouest du Mississipi, des Indiens qui regardent le castor comme l'égal de l'homme, moins un avantage que l'homme a sur cet animal, c'est-à-dire que l'homme sait s'emparer du castor, tandis que le castor n'est pas assez rusé pour pouvoir se rendre

le maître de l'homme. Emule de Darwin, un clan de notre tribu se flatte d'avoir eu un castor pour premier père, comme nous allons le dire tout à l'heure.

Nos Indiens expliquent, par la tradition suivante, comment il s'est fait que les ours aient la plus grosse articulation de leurs pattes, c'est-à-dire le pouce, comme ils disent, tournée en dehors.

Dans des temps très anciens, racontent-ils, la gent ourse était raisonnable comme vous et nous, pourtant dans la saison d'hiver, elle se retirait dans les cavernes, à la manière des vrais ours. Il arriva que, pour certains méfaits dont elle s'était rendue coupable, elle encourut l'indignation du *Kijé-Manitou*, qui lui prédit que le jour viendrait où elle serait réduite à l'état de vrais ours. Un jour que ces gens étaient campés en un certain endroit, les chefs donnèrent soudain l'ordre de lever le camp. Aussi tous se hâtèrent de faire leurs préparatifs de départ et, de leur côté, les mères s'empressèrent de chausser leurs marmots de leurs petits mocassins. Pour l'intelligence de ce récit, nous devons faire remarquer au lecteur que, au bout de quelques jours d'usage, des mocassins neufs prennent exactement la configuration des pieds qui les chaussent. Or, dans la précipitation du départ, deux petits orphelins qui n'avaient pas de mère pour les chausser comme leurs petits compagnons, mirent, dans leur hâte, leurs mocassins à l'envers. La prohubérance formée par le gros orteil se trouva sur le petit doigt de leurs pieds mignons. A la première halte que la troupe fit, le premier chef s'en aperçut et, reprochant à ses gens la négligence dont ces orphelins avaient été l'objet, il leur prédit qu'un nouveau châtiment s'ajouterait à celui qui les menaçait déjà; que, non seulement ils deviendraient de vrais ours, mais que, de plus, ils porteraient leur gros orteil en dehors.

Relatons une autre tradition dont mère tortue fait les frais.

Vous avez sans doute déjà vu une tortue. Vous vous êtes aperçu à première vue de l'air nargueur et frondeur qui la distingue. Quand elle allonge son long cou, mettant le nez au vent, n'a-t-elle pas l'air de se moquer de vous? Et sa tête qu'elle sait si bien jeter de côté, et son air narquois, et ses petits yeux malins, comme ils annoncent ses habitudes de persiflage. Mais vous aurez remarqué aussi la conformation de ses pattes de devant, et vous aurez cherché à vous rendre compte pourquoi chacune de ses pattes semble avoir subi l'amputation d'un doigt. La tradition suivante

vous en donne la raison en vous apprenant comment mère tortue a été cruellement punie de ses habitudes de persiflage.

Il arriva donc, racontent nos Indiens, que mère tortue se mit en voyage en quête d'aventures. Plusieurs de ses lentes compagnes la suivaient. Ses instincts de curiosité la dirigèrent vers un *wigwam*, dans lequel elle pénétra sans souci des règles de la politesse. Sa tête moqueuse, grâce à son long cou, se balançait tantôt de ci, tantôt de là, s'élevant, s'abaissant, clignotant à gauche, regardant à droite, jusqu'au moment où la commère aperçut, suspendue au fond de la loge, la tête énorme d'un ours, ornée de *wampuns* et d'autres colifichets, trophée et souvenir du rare courage de l'Indien qui avait abattu la bête monstrueuse. Il ne faut jamais se moquer de personne, et encore moins d'un malheureux. Mais la tortue, à tête sans cervelle, oublia cette règle de sagesse. Ses regards eurent à peine rencontré cette tête que ses yeux pétillèrent d'une joie maligne, elle se sentait tout heureuse de trouver un objet dont elle pût se moquer à cœur joie. Elle commença à rire d'un rire fou à la vue de cette tête chamarrée, et se tournant vers ses compagnes, elle cherche à leur faire comprendre tout ce qu'elle trouve d'infiniment ridicule dans cette apparition, et ne cesse de leur montrer du doigt indicateur de l'une de ses pattes l'objet de ses rires et de son mépris. Mais un *Manitou* était là pour la punir. Il l'obligea de tenir son doigt moqueur dans la direction de cette tête d'ours jusqu'à ce qu'il séchât et lui tombât.

Depuis lors la gent tortue n'a pas cessé d'expier, par la privation de ses doigts indicateurs, cette faute de l'une de ses ancêtres.

Ce que je vais dire sur les origines fabuleuses de la nation des Folles-Avoines servira tout à la fois de transition et d'explication à ce que j'ai à apprendre plus loin au lecteur sur le chapitre des *totems* ou armoiries de nos chefs et de leurs clans.

On ne peut leur attribuer une origine commune. Chacun des clans de cette tribu a son histoire particulière, ainsi que celle de son *totem*. Ce furent des circonstances fortuites qui les réunirent en corps de nation.

Le premier Ménomonie dont les vieillards ont souvenance, si nous exceptons Minowabojo, s'appelait *Opwokon* (le calumet). Il avait été primitivement oiseau. Le Grand-Esprit, qui avait sur lui des desseins particuliers, lui dit un jour : « Je ferai de toi un Indien. » Et quelque temps après, l'oiseau fut changé en Peau-

Rouge. Il avait fixé son le séjour sur rivage oriental du lac des Puants, là où se trouvent aujourd'hui les comtés de Stokbridge et de Calumet. Opwokon devint père de famille. Un jour qu'entouré de ses enfants il promenait ses regards sur l'étendue du lac, il aperçut un objet qu'il croyait être un canot, cingler vers lui. Ce n'était pas un canot ; c'était *Namah* (le castor), qui de l'autre rive avait aperçu les nouveaux habitants de la côte opposée, et venait faire leur connaissance. Opwokon et les siens l'appelèrent *Kénéwon-wétanot* (celui qui s'approche des oiseaux), se souvenant ainsi de leur propre origine. *Namah* se lia d'amitié avec eux, devint le père d'un nouveau clan, car lui aussi fut métamorphosé en Peau-Rouge. Il fut appelé du nom indien de *Piwétino* (celui qui sort de l'eau). Le *totem* de ce clan porta la figure du castor, comme celui du premier était orné de l'image d'un oiseau. Ce second clan est celui du chef *Keshena*, qui remplace le vrai chef nommé *Paiawesha*. Ces deux clans se rendirent sur les bords de la rivière de la Folle-Avoine pour s'y livrer à la pêche de l'esturgeon. C'est sur ces mêmes bords que se rendirent peu à peu d'autres clans ; ils y constituèrent la tribu des Ménomonies ou Folles-Avoines.

Un autre clan, presque éteint aujourd'hui, puisqu'il ne compte plus que trois guerriers, *Okemoshä*, chrétien, *Kishètchépaien* et *Wapitètchiä*, païens, était celui dont le premier père était une grue. Cette grue vivait sur les rives du Wisconsin, et comme cet oiseau a les épaules très rapprochées l'une de l'autre, cette grue transformée en Indien fit donner à celui-ci le nom de *Washètinit* (les épaules serrées). Il s'entend que le *totem* de ce clan représente la grue. Les descendants de *Washètinit* sont donc les Gruyériens Peaux-Rouges de ce pays. Honni soit qui mal y pense.

A l'époque d'Opwokon vivait sur la longue langue de terre qui forme la Grande-Baie, anciennement la Baie-des-Puants, un loup que le Grand-Manitou changea en un Indien qui devint le chef d'un clan, et fut nommé *Okemaunikén* (la grande vague). Voici à quelle occasion. Il séjournait à *Metshwikito*, aujourd'hui *Sturgeon's-Bay*. Le Grand-Esprit qui voulait faire de lui un des chefs de la nation des Folles-Avoines, lui ordonna de s'embarquer, lui et les siens, sur une vague gigantesque qui était venue déferler à ses pieds. Cette vague les transporta à la rive opposée, là où la rivière de la Folle-Avoine vient se jeter dans la Grande-Baie. L'époque où a vécu ce premier chef ne doit pas être fort éloignée

puisque le chef actuel du clan, qui porte le même nom, prétend être son arrière petit-fils. Aussi nous voyons ici les temps fabuleux de l'histoire de nos Indiens toucher à l'histoire moderne.

Avant ce merveilleux passage sur une vague, Okemauniken avait eu deux enfants: *Metzmenonomie* (le Grand Folle-Avoine) et *Wapakomia* (la fille à plaques d'argent), nommée ainsi parce que ses vêtements étaient chamarrés de plaques de ce métal. Elle était regardée, grâce à ce luxe, comme occupant le premier rang parmi les Indiennes. Le nom de *Metzmenonomie* avait été donné au fils aîné de ce chef, pour contenter le désir qu'il avait manifesté de porter un nom impérissable, et on n'avait pas cru mieux faire que de lui donner le nom de cette plante qui restera à jamais la gloire des Ménomonies et qui fleurira aussi longtemps que la terre sera terre et que l'eau sera eau.

Metzménomonie fut un guerrier célèbre. Il combattit les Français, côte à côte avec les Anglais. Il lui fut demandé quel nom il désirait pour son fils, qui avait vaillamment partagé ses dangers. Il demanda pour lui celui d'*Okemosha* (le petit chef). Lui et son fils moururent sur les bords de la Folle-Avoine. C'est à Okemosha que fut délivré, de la part des Anglais, un témoignage de haute satisfaction, signé Robert Rogers Esq. major et commandant de la garnison de Sa Majesté à Mikillimakinak, etc., 13 juillet 1767.

Okemauniken avait eu plus tard un autre fils, qu'il appela de son nom et qui eut lui-même un fils nommé *Shawanow*. Okemauniken II jouit, comme son père, des faveurs du gouvernement anglais. Un témoignage de haute satisfaction, daté de Niagara, lui fut délivré par l'honorable sir William Johnson, Baronet, agent et surintendant de Sa Majesté pour les affaires des Indiens du Nord, etc. Un témoignage pareil fut accordé à *Shawanow*, daté de Montréal, 17 août 1778, signé Fréd. Haldimand, capitaine général et gouverneur en chef de la province de Québec, etc. Ce document, accompagné d'une médaille, conférait, en même temps, à *Shawanow* le titre de grand chef de la nation. *Shawanow* mourut non loin de la Prairie-du-Chien. Il eut quatre fils, dont le plus jeune Okemauniken III, chef, dont je tiens ces derniers détails, était alors le seul survivant. Il est loin de ressembler pour la taille et la vaillance à ses glorieux ancêtres. Aussi, les Canadiens lui ont-ils donné le nom de *petit gland*. Les Yankies l'appellent *little wave*, la petite vague.

Le clan, dont le chef actuel est Akwonomie, que j'ai baptisé, et qui est le Grand-Chef de la tribu, a eu pour premier père l'ours. Cet ours vivait sur les rives de la Folle-Avoine. Le grand-père d'Akwonomie s'appelait *Schekatzokemo*.

Parlons maintenant des *totems*, qui sont consacrés à un double usage : d'abord pour consigner au moyen de figures très grossières peintes en vermillon les traditions indiennes, et, en second lieu, pour servir de blason ou d'armoiries par la représentation de l'animal auquel chaque clan fait remonter son origine. Ces totems sont faits de planches ou de pièces d'écorce de bouleau. Ils sont disposés sur les tombes des défunts pour indiquer le clan auquel ils ont appartenu, ou sont renfermés dans les sacs de médecine. L'un de nos païens avait dans son sac une tablette sur laquelle était tracée en vermillon la figure d'un Indien, qui, voguant sur les eaux, recevait dans son canot des animaux de toutes sortes. Qui n'entrevoit dans ce totem des vestiges de la tradition universelle concernant le déluge ?

Dans l'ouvrage que j'ai cité plusieurs fois déjà, le bon M. Bonduel attribue à l'un ou l'autre de ces totems une antiquité qu'ils sont loin d'avoir, et les explications qu'il en donne font honneur à la vivacité de son imagination que les glaces de l'âge n'avaient pas refroidie. Les totems que j'ai vus accusent une origine récente. Et d'après les explications que les Indiens en donnent eux-mêmes, on ne peut faire remonter à une époque bien reculée les circonstances qui les ont fait naître.

En abordant la question de ces totems, l'auteur embouche la trompette épique. « Je me sens pressé, dit-il, de traiter cette dernière partie de mon sujet avec toute l'attention qu'elle mérite, parce que son développement peut aider l'historien et l'antiquaire à déterminer la localité d'où les tribus indiennes de l'Amérique du nord sont parties dans leur émigration ; à fixer l'époque de leur émigration, et à spécifier la religion de leurs pères, lorsque, pour la première fois, ils quittèrent le foyer paternel. »

« Je veux parler d'un *totem*, ou blason égyptien, que j'ai trouvé parmi les objets qui m'ont été laissés par les Ménomonies convertis au christianisme. » Ici déjà notre auteur, en sage observateur, aurait dû s'apercevoir que la fameuse planche à totem, dont il va parler, était loin d'être de provenance égyptienne, puisqu'elle était d'un bois qui ne croît pas dans le pays des Pharaons.

« C'est une planche — continue-t-il, — de forme oblongue, de dix-huit pouces de long et de dix de large. Les deux extrémités sont arrondies représentant au centre de chacune d'elles deux têtes de lézards qui se touchent et se regardent mutuellement. L'autre partie du corps de chaque lézard longe le bord de la planche dans sa partie la plus longue, et se dirige vers la queue de celui des lézards dont la tête est tournée à l'Est et la queue au Nord. Par la même raison et de la même manière, les deux autres lézards ont la tête tournée à l'Ouest et les queues font face, comme dans l'autre cas, l'une au Nord, l'autre au Sud. L'une des faces de cette planche présente deux autres figures, celle d'une tortue et celle d'un tapir. Ils se tournent tous deux le dos. La tête de la tortue fait face au Nord, celle du tapir, au Sud; chacun regardant dans un sens inverse la tête des deux lézards, qui se trouvent placés comme en famille devant eux.

« La tortue n'a pas de marque distinctive; mais le tapir a les griffes vermillonnées, ainsi que la partie inférieure de l'épine dorsale, les oreilles et le groin. On lui voit au côté droit, vis-à-vis du cœur, la marque d'une blessure mortelle qu'il a reçue, d'où part une ligne vermillonnée qui se prolonge jusqu'à la mâchoire inférieure de l'animal, dont la gueule entr'ouverte semble vomir le sang et indiquer une mort certaine. Chacune de ses pattes est armée de quatre griffes très longues et très aigües. On a enchâssé au milieu de la panse un petit miroir. Les sauvages s'en servent pour leurs devinations, comme un instrument de clairvoyance, pour connaître la maladie de ceux qui les consultent, comme médecins, et pour prédire l'avenir en consultant les entrailles palpitantes de de l'animal qu'on a immolé, circonstance bien marquée par la blessure de celui qui figure sur une des faces du totem. Ce miroir, qui est un objet d'usage moderne, y a été ajouté après coup, mais la planche elle-même est d'une grande antiquité et laisse dans mon esprit une conviction irrésistible que la famille ou les peuples qui l'ont transmise à ceux dont je la tiens, étaient d'une origine égyptienne.

« L'autre côté de la planche me confirme encore davantage dans cette opinion, qui est tellement établie dans mon esprit, qu'elle a pour moi une conviction aussi forte, que celle que me donnerait la connaissance d'un fait bien prouvé, par cela seul qu'il représente des figures des divinités bizarres de l'Égypte, que nos

sauvages de l'Amérique du Nord n'ont jamais vues ni connues, mais qu'ils tiennent de leurs ancêtres, et qu'ils ont religieusement conservées depuis des siècles jusqu'au jour où la lumière de la foi vint briller à leurs yeux. »

L'auteur ne nous donne aucune preuve positive de tout ce qu'il avance de cette provenance égyptienne. La seule qui aurait eu quelque apparence de probabilité, il l'a oubliée à l'occasion de ces figures d'Indiens à la tête ornée de la plume classique dont il parle plus loin. En effet, le dieu par excellence des anciens Egyptiens était représenté avec une plume flottant sur la tête, signe de l'intelligence et du mouvement.

A mon avis, la planche de ce totem est de fabrication plus récente que le miroir qu'on y a adapté après coup. Il est certain que l'auteur ne s'est point servi de ce miroir comme d'un instrument de clairvoyance, en étudiant les origines de ce totem. Les figures que nous y voyons ne sont pas autre chose que la représentation d'animaux qui habitent le pays, et les Chams et les Dorés peaux-rouges dessinent ces figures de telle manière qu'avec un peu d'imagination on fait de chacune de ces figures tout animal possible. Je n'ai jamais lu non plus, que les Egyptiens aient mis à mort ces divinités animales que, du reste, comme d'autres orientaux, ils traitaient avec tant de soins. Que veut donc ce pauvre tapir avec sa large blessure ? Puis, y a-t-il des tapirs en Egypte ? Je ne le crois pas. Il y a le tapir de l'Inde et le tapir d'Amérique. Et tapir y aurait-il, il est mal représenté en ce totem, puisqu'il n'a ni groin ni griffes. Les doigts du tapir sont terminés par de petits sabots arrondis et leur nez allongé forme une petite trompe très mobile, mais qui ne sert pas d'organe de préhension.

Mais laissons M. Bonduel nous expliquer l'autre face de son totem.

« On y voit un crocodile qui regarde la tête des deux lézards qui se trouvent à l'une des extrémités de la planche. Derrière ce crocodile et au centre de la planche même, on voit aussi la figure d'une sirène qui semble régner dans la mer au milieu de deux rochers qui ont une forme quadrangulaire. Ces rochers sont vermillonné sur toutes les lignes qui tracent leurs formes et marquent leur position.

« La sirène a une longue chevelure, deux petites mains ornées de quatre doigts, une jambette et une longue queue fourchue. Elle

occupe un domaine à part, parce qu'elle est une divinité distincte du crocodile, qui en est une autre et qui règne en souverain dans son empire, c'est-à-dire dans les grands fleuves des pays méridionaux, dans les marais fangeux et dans les étangs, tandis que la sirène maintient une puissance indépendante dans la vaste étendue des mers. C'est pour cette raison que, bien que ses regards soient tournés du côté du crocodile, les limites de son empire établissent une distinction exacte entre la nature de sa puissance et celle du crocodile, pour indiquer, sans doute, cette divinité de l'Égypte que les eaux des rivières et des fleuves, où il règne à son gré, doivent entrer dans le domaine de la sirène, et que le dieu du Nil doit rendre hommage à une puissance beaucoup supérieure à la sienne. »

Nous voyons que l'imagination du bon M. Bonduel se plaît à errer le long des rivages du Nil, et qu'elle a décidément fixé sa demeure en Égypte. Mais permettons-nous ici encore de ne pas partager sa manière de voir sur le revers de son totem.

Ce qui aux yeux de l'auteur représente un crocodile, soit un alligateur du Nil, pourrait bien être le caïman d'Amérique, dont une fantaisie de l'artiste indien aura reproduit l'image sur son totem. Le caïman n'est pas inconnu à nos Indiens. Une partie de leurs ancêtres a résidé sur les bords du Mississipi, et comme ils entreprenaient en canot des excursions très lointaines, ils ont pu descendre assez les eaux du grand fleuve pour se trouver nez à nez avec ces peu gracieux amphibiens. Du reste, il existait il y a deux siècles, sur les bords de ce fleuve, au Sud de l'Illinois actuel, une tribu qui paraît avoir été identique à celle de nos Folles-Avoines.

Une circonstance pourrait militer en faveur de la prétendue haute antiquité de ce totem : c'est le vermillon dont il est coloré. L'usage de colorer ainsi en rouge certaines figures remonterait, selon le témoignage des Livres saints, bien au delà de quinze siècles avant l'ère chrétienne. Le verset suivant (Sagesse XIII) en fait foi : « Le reste, qui n'est d'aucun usage bois courbé et noueux, il le taille avec soin dans son oisiveté ; par son art, il lui donne une figure, et il en fait l'image d'un homme ou de quelque vil animal ; le frottant de vermillon, il lui donne une couleur rouge. »

Venons en maintenant à dame sirène. Telle que le totem la représente, elle ne se présente pas revêtue de bien des grâces. Elle nous dédommagerait peut-être de ce manque d'attraits, si elle chantait. Nous ne reprocherons pas trop vivement à M. Bonduel

d'en faire une déesse de l'Orient. La fable de la sirène remonte à deux traditions universellement répandues parmi les anciens peuples. L'une, parlant de l'homme-poisson, le fait sortir des eaux de la Mer-Rouge, le divise, ensuite, en deux êtres dont l'un est masculin et l'autre féminin, qui deviennent notre premier père et notre première mère. La seconde tradition fait de l'homme-poisson une déesse.

Sous le rapport de cette seconde tradition, nous ne pourrions affirmer que l'interprétation de M. Bonduel soit tout à fait dénuée de fondement. Nous rencontrons chez les Philistins un dieu mi-homme et mi-poisson, Dagon, qu'ils adoraient. Or, nos Indiens pourraient avoir hérité de leurs ancêtres cette idée d'un dieu homme-poisson, si nous admettons une tradition en vertu de laquelle les Chananéens, chassés de leur pays par Josué, auraient traversé l'Afrique pour s'établir sur la côte occidentale de ce continent, d'où les tempêtes les auraient poussés vers l'Amérique.

Le nom *Dagon* serait dérivé de *Dag*, mot hébreu signifiant poisson. Dagon était particulièrement adoré à Ascalon sous la forme de cet animal. Il était regardé tantôt comme un dieu et tantôt comme une déesse. On l'appelait aussi *Dercetus* et *Atergatim*. « L'histoire fabuleuse — écrit Cœlius Rhodiginus — prétend que Sémiramis était la fille de la déesse Dercetus, son temple se trouvait à Ascalon (Syrie) près d'un étang très poissonneux. Vénus ayant rencontré cette déesse lui inspira un amour criminel... Pénétérée de regret, elle se jeta dans un étang, où elle fut métamorphosée en poisson. Pline l'appelle Atergatim, parce qu'elle avait la tête humaine et le reste du corps était celui d'un poisson. » Serarius prétend que Dagon n'était autre chose que la déesse Vénus. La Fable raconte qu'elle est née de la mer.

*In piscem sese Cytherœa novavit
Cum Bablyoniacas submersa profugit in undas.*

La sirène de notre totem est-elle un vestige de ces anciennes traditions ? Je ne le pense pas. Nos Folles-Avoines ne considèrent pas dans la figure qui la représente un être féminin. Demandez au premier venu d'entre eux la signification de cette figure. « C'est *Namo-Inanew* » (l'Esturgon-poisson) répondra-t-il. Si vous le questionnez sur l'origine de cet être étrange, voici la fable qu'il vous

racontera ; fable qui peut-être remonte cependant aux traditions universelles que je viens de mentionner.

« Il y a bien longtemps de cela, vivaient sur les rivages du Wisconsin, non loin du Rocher-Ecrit, deux Indiens unis l'un à l'autre par les liens de l'amitié la plus tendre. Ils prenaient un jour leurs ébats sur les bords de la rivière. Tout Indien de quelque âge qu'il soit, est enfant et se plaît à jouer comme un enfant. L'un de ces deux amis proposa à l'autre de prendre leur récréation dans les eaux du fleuve. Il excellait dans l'art de la natation, tandis que son ami ne savait pas nager du tout. Celui-ci menacé par son compagnon de rupture d'amitié s'il ne se rendait pas à son invitation, se jette à l'eau, très profonde en cet endroit. Après avoir disparu un instant, il reparut bientôt pour faire à nouveau le plongeon. Pendant qu'il disparaissait et reparaissait ainsi, les flots le poussaient vers le pied d'un rocher qui commandait l'eau de l'autre côté. A son grand effroi, son ami s'aperçoit que la partie inférieure du corps de son compagnon s'est transformée en celle d'un esturgeon. Et bientôt son effroi se change en la plus grande consternation en voyant que le rocher s'entr'ouvre pour recevoir dans ses entrailles son infortuné compagnon et se referme sur lui, en laissant sur la paroi dont le pied est baigné par les eaux du fleuve la figure d'un Indien mi-homme et mi-poisson, tracée en couleur rouge. » Telle est l'origine du *Namo-Inanew* (l'Esturgeon-Homme) de nos Folles-Avoines, que le bon M. Bonduel est allé chercher en Egypte.

C'est là une fable ; mais chose singulière, on peut voir encore aujourd'hui à l'endroit indiqué par cette tradition, la représentation de l'homme-poisson, tracée en lignes rouges sur la paroi de ce rocher qui domine le niveau de eaux du Wisconsin, à une hauteur que personne ne peut atteindre.

« Le domaine de l'homme — sur la terre — c'est ainsi que M. Bonduel continue l'explication des figures de son totem, — y est aussi marqué par la position et l'attitude des deux sauvages qui se trouvent aussi placés au dehors de celui de la sirène. Ils ne sont nullement tournés du côté des lézards ni du côté de la sirène. Ils semblent se féliciter mutuellement de leur bonheur et de ce qu'ils occupent un rang distingué parmi les divinités de la terre, c'est-à-dire parmi les manitous, bons ou mauvais, sorciers ou magiciens. On les voit danser, et on dirait qu'on les entend chanter pour

exprimer la joie que leur procure le haut rang qui les distingue parmi ceux de leur race, dignité qui est exprimée par les deux longs bâtons vermillonnés qu'ils tiennent à la main. »

Ces deux figures seraient donc, selon M. Bonduel, celles de deux Egyptiens. Mais que cette version perd de son prestige, si nous savons que tout Indien qui reproduit dans un dessin de sa façon un homme de sa race, le représentera exactement sous la forme de nos deux Egyptiens.

Mais terminons ce chapitre sur les *totems* par une conclusion générale. Un totem représente ou la figure d'un animal, comme blason de l'individu auquel il appartient, ou un trait se rapportant à quelque tradition fabuleuse de nos gens. Toute autre figure ou représentation n'est point un totem, mais le produit de l'imagination ou du caprice de son auteur.

CHAPITRE III

Journal 1860.

Nos Indiens ont emprunté aux Canadiens la coutume de célébrer le premier jour de l'an en se faisant des visites. Ils appellent cette fête le jour des promenades. Ils célèbrent également le festin des Rois, où la fève, ou plutôt trois fèves sont tirées. Aux trois rois de l'année à donner le festin de l'année suivante. Ce n'est pas trop de trois rois pour suffire aux frais du banquet, car ceux qui ne sont pas invités s'invitent eux-mêmes; il y vient même des païens, qui sont loin de supposer que ce festin rappelle les prémices de la conversion des gentils.

Le Frère et moi nous fûmes invités à un premier banquet, que devait suivre un second, le lendemain, sur un autre point de la Mission. Notre hôte, le chef *Pikwakona*, aidé de ses deux royaux collègues, avait fait des préparatifs formidables, rappelant les festins des anciens temps. Nous trouvâmes, en arrivant, une foule d'Indiens qui attendaient le bienheureux moment où ils pourraient exercer librement et pleinement leurs facultés digestives; les hommes, debout, fumaient autour de plusieurs feux; les femmes, accroupies dans la neige, semblaient savourer avec délices tout ce qu'il y avait de moelleux dans leurs blancs sofas. Pendant le

dîner un chœur de jeunes gens chantait des cantiques. C'était la *Tafel-Musik* indienne.

Le dîner des rois du lendemain fut donné par le chef chrétien *Carron*. J'y vis figurer notre premier chef, *Akwonomie*. Il s'était mis sur son trente-deux. Il portait un large collier de perles en porcelaine; ses oreilles étaient hérissées de pendants d'oreilles en argent; ses pieds étaient chaussés de mocassins brodés de perles, et des jarretières dans le même genre, qui n'avaient pas de bas à retenir, complétaient sa parure. A la fin du dîner il voulut bien me passer son calumet, dont le tuyau était l'œuvre de ses mains royales. Détail gastronomique: entre autres viandes qui furent servies, figurait un énorme hérisson.

Le chef païen *Wikan* assistait également au festin. J'ai déjà parlé de lui; je veux compléter ici ce que j'ai déjà dit de lui et de son clan.

Le village de *Calumet*, situé sur la rive orientale du lac des Puants, tire son nom, ainsi que le comté où il est situé, d'un ancien chef de cette branche des Indiens folles-avoines, appelé *Opuokon* (pipe). Des Américains appellent encore aujourd'hui ce village *Pipe-village*. *Opuokon* eut pour successeur son fils *Powekona* (la plume qui tombe). Ce clan habitait la contrée où s'élève le couvent que j'avais été chargé de fonder. *Powekona* a été l'un des plus vaillants guerriers dont se glorifie la tribu des Ménomonies. Il mourut deux ans après la guerre de l'Épervier-Noir. Son fils *Shékétok* (le redoutable) prit sa place, et hérita de la bravoure de son père. Il mourut païen sur les rivages du lac Powégan, où la tribu avait été reléguée. Son frère et successeur *Wueskino* fut un pauvre sire, mena une vie vagabonde, se livra à tous les excès de l'intempérance, et fit une fin malheureuse. Déjà avant sa mort *Wikan* avait été chargé de le remplacer en qualité de chef. Voici comment mourut *Wueskino*:

Il était entré un soir, non loin de la Petite-Chute, dans le wigwam de deux frères païens comme lui, dont l'un, *Wenowat*, était marié. Celui-ci, perdant de vue les devoirs de l'hospitalité, reprocha à son chef son inconduite, et lui plongea son couteau dans le cœur, et comme la malheureuse victime respirait encore, son frère l'acheva.

Le sang appelle le sang. Pendant longtemps personne ne sut ce que ce chef était devenu. Or il arriva que *Wenowat* ayant répudié

sa femme, celle-ci pour se venger, révéla aux gens de *Wikan* l'horrible drame de la Petite-Chute. A l'instant les guerriers de *Wikan* se mettent à la poursuite de *Wenowat*, qui, apprenant qu'on a soif de son sang, prend la fuite. Mais c'est en vain qu'il demande un abri à mille lieux divers, aux profondeurs des forêts, aux antres des rochers, aux roseaux des lacs, il est impitoyablement traqué, et périt, enfin, sous les coups de ses ennemis, au printemps de 1859. Son frère s'est fait chrétien, peut-être pour se soustraire à leur vengeance, les païens ne s'attaquant que rarement aux chrétiens; mais j'appris qu'ils n'avaient pas renoncé tout à fait à assouvir leur vengeance.

Je me trouve à la fin de février; le Carême a commencé; et en pays de Mission on peut faire sa confession pascale longtemps avant Pâques ou un ou deux mois après. — C'était bien le moins que je pusse faire comme missionnaire que de remplir ce devoir. Il y a six mois j'avais demandé mon confesseur au Nord; cette fois-ci j'irai le quérir dans le Sud, à Fond-du-Lac, où, d'ailleurs, j'avais des affaires à régler avec l'agent indien, qui y réside. Cette fois aussi mes péchés me coûtèrent plus qu'ils ne valaient.

J'avais pour compagnon de voyage le bohémien traiteur avec qui j'avais fait la course de Green-Bay. Nous eûmes tort de partir en traîneau, car, arrivés à New-London, toute neige avait disparu. Nous y échangeâmes notre traîneau contre un char, et y passâmes la nuit. De là à Oskosh, nous traversâmes de longues plaines, sillonnées par des routes courant au nord et au sud, de l'est à l'ouest en ligne directe, hérissées de troncs et entrecoupées de fondrières. Nous nous arrêtâmes pour dîner dans une espèce de taverne, portant le titre pompeux d'hôtel. Les tenanciers étaient des spiritistes, paraissait-il, car j'y trouvai un journal de la secte étalé sur une table, et une des *ladies* s'était empressée de me poser cette question: « *Do you know anything about clairvoyance?* » Je mis toute la clairvoyance dont je disposais, à faire honneur à l'excellent dîner qui nous fut servi: du porc rôti, du poisson, des confitures, des gâteaux et des huîtres. Qui se serait attendu à trouver des spiritistes et des huîtres au fond de ces bois!

Après avoir passé la seconde nuit de notre voyage dans une autre taverne, nous arrivions, enfin, à Fond-du-Lac, où je fus le bien venu. Aux consolations que donne la réception du sacrement de pénitence, vint s'ajouter le doux plaisir éprouvé en revoyant

un ami aussi dévoué que l'était l'excellent missionnaire de cette ville, le P. Daël. J'eus, de plus, la consolation de recevoir à la profession du Tiers-Ordre de Saint-François sept Irlandaises. — Ayant réglé toutes mes affaires, je pris le chemin du retour. Craignant de ne pas pouvoir me trouver dans ma Mission pour le dimanche suivant, si je faisais route avec mon compagnon, dont le cheval était rendu, je pris à Oskosh le *stage*, ou diligence, qui me transporta jusqu'à New-London, d'où je partis à pied le lendemain pour traverser les immenses forêts qui me séparaient de Keshena.

Vers le milieu du jour je m'arrêtai à un hôtel. Un hôtel au milieu de ces forêts qui semblent inhabitées, demanderez-vous ? Lisez plutôt sur cette planche qui court d'un arbre à un autre, ces mots en caractères gigantesques : *Case's Hotel*. L'architecture de l'édifice frappe au premier abord. De gros troncs superposés, dont les interstices sont bouchés avec de la terre glaise, forment la façade principale. Une porte, du genre le plus primitif possible, conduit à la première pièce, ou *parlour*. J'y trouve deux charmants enfants qui s'amuse à faire entrer à grands coups de marteau de gros clous dans le plancher. La dame de céans paraît avec toute la grâce d'une *lady* yankie pure sang. Je lui demande un dîner en maigre, c'est un vendredi. Au bout de quelques minutes, le repas était prêt. On me fit entrer dans la salle à manger; même style que le *parlour*. Voici le menu : un peu de beurre, des petits pains à peine cuits, un gâteau, à l'état de lune en son dernier quartier, et du thé. Ayant demandé à la fille qui me servait, un peu de lait, elle me répondit que l'on n'avait pas de vache. Je lui demandai quelle heure il était. Elle me répondit que l'on n'avait pas d'horloge. Cependant pour ne pas avoir que des refus à me faire, elle voulut bien regarder par une trouée de la toiture où l'astre du jour se trouvait dans sa course, et elle me dit du ton le plus apodictique qu'un docteur puisse prendre : « Il est deux heures et demie. » Le quart d'heure de Rabelais venu, on me fit payer non pas pour la valeur de mon dîner, mais pour les proportions gigantesques de l'enseigne.

Je comptais atteindre la rivière des Embarras, où je devais baptiser un enfant avant la nuit, mais elle me surprit si noire, que pour ne pas m'exposer à m'égarer, je songeai à camper là où je me trouvais.

Tout à coup, en levant les yeux, je vois à une petite distance

une petite lueur dans les branches de pins, je m'en approche et bientôt j'entends des voix d'hommes. Elles parlaient d'un *log-house*, dont je distingue aussitôt les formes grossières; j'en cherche la porte et j'y frappe. *Come in, come in* répondent à la fois plusieurs voix. J'entre, et je me trouve en présence d'une douzaine de bûcherons assis autour d'un grand feu. Ils m'accordent de grand cœur l'hospitalité que je leur demande, et je vais m'installer au milieu d'eux. Ces bûcherons, aux ordres d'un entrepreneur, passent l'hiver dans ces forêts pour y abattre les plus beaux bois de construction. Les troncs sont amenés sur la glace dont la rivière voisine du Loup est prise, et le tout descend le cours de la rivière à l'époque de la débâcle des glaces. Après m'être chauffé un peu, je fus conduit par l'un de ces hommes, qui, à ma grande surprise, se trouvait être un Saint-Gallois, d'Altstätten, à la cuisine du camp, où je fis un excellent souper de beurre, de haricots et de thé. De retour au *log-house*, et, le moment du repos venu, nous nous étendîmes tous sur un seul et même lit, c'est à dire, sur une couche de foin; et une seule longue couverture fut déroulée d'un bout à l'autre sur tous les dormeurs. Je pus me souvenir en m'endormant du *ominibus omnia factus* de saint Paul.

A la pointe du jour tout le monde fut sur pied au son d'un cornet; je déjeunai et me mis en route. Je cheminai toute la journée et atteignis à la tombée de la nuit l'habitation d'un traiteur catholique chez qui je dînai et soupai tout à la fois, et qui, voyant que je pouvais à peine me tenir debout de fatigue, eut la bonté de me faire conduire en char le même soir jusqu'à ma Mission. Le lendemain, un dimanche, je me trouvais de nouveau gai et dispos.

Vers la fin de février j'allai voir un chrétien qui se mourait. La neige était haute, et je n'avançais que difficilement. Heureusement qu'un traîneau, conduit par un jeune païen, prenant la même direction, me rejoignit. Le jeune homme m'invita à prendre place près de lui. Je l'en remercie, en lui disant que je le paierai de son service en lui donnant « la prière ». Il agréa ma malicieuse action de grâces par un très gracieux sourire. C'est le frère d'un chrétien et d'un chef païen, nommé *Waïassa* (le petit ours), qui, à ma grande joie, témoigne quelque velléité d'embrasser la foi. Voici un détail assez intéressant sur les derniers moments du père de ce chef.

Il avait manifesté son désir de prendre un jour la prière, mais il avait remis à plus tard de le mettre à exécution. La mort, de son

côté, n'attend pas, et notre païen se trouve tout à coup à son dernier moment. Il dit alors à ses quatre fils qui entouraient sa couche de mort: « Mes enfants, j'avais résolu de prendre la prière ; mais il n'en est plus temps ; je vais mourir. Il faut que l'un de vous prenne la prière en ma place. » Ses fils s'engagèrent solennellement à accomplir son vœu. Qui d'eux l'accomplira? *That's the question.* Car ce n'est pas une petite affaire pour un païen de se faire chrétien, c'est-à-dire, de renoncer à l'ivrognerie. Aussi il y eut de rudes débats entre les frères quand il s'agit de savoir qui d'eux accomplirait le vœu paternel. L'un d'entre eux se dévoua enfin, mais cette manière de se faire chrétien n'était guère propre à produire des fruits de bénédictions. Je n'ai pas, en effet, à me louer beaucoup de ce nouveau chrétien.

Depuis quelques jours nos Indiens sont revenus de leurs chasses d'hiver. A leur retour ils viennent me demander la bénédiction. Nous voici en même temps, à la veille de la fabrication du sucre d'érable. Nos chrétiens font leurs préparatifs pour aller s'établir dans les forêts où abondent les arbres à sucre. Dans quelques jours d'ici les habitations de la Mission seront presque toutes désertes.

Cette circonstance me laisse le loisir de rédiger par écrit plus d'une observation que j'ai faites, et, entre autres, sur le genre de vie que menaient les traiteurs canadiens parmi les Indiens, et sur l'orgueil incroyable de ceux-ci. Voici le récit d'une scène bien dramatique qui explique ce que je viens de dire.

Parmi les hardis et vigoureux Canadiens qui se trouvaient au service de l'ancienne Compagnie du commerce de fourrures du Nord-Ouest, se trouvait le fameux François Germain, renommé par sa force herculéenne, dont il se plaisait parfois à donner des preuves à ses compagnons d'aventures. Ces gens-là, à la quête des fourrures, parcouraient le Grand-Ouest dans toutes les directions. François n'était pas seulement fort ; il était la bonté même. Il se faisait un plaisir de devancer, tout chargé qu'il était de peaux et de pelisses, ses compagnons, pour allumer le feu au lieu où ils devaient passer la nuit et y préparer le souper, de sorte qu'arrivés, ils n'avaient qu'à prendre leur repas et se reposer tranquillement. On comprend qu'un tel homme était le chéri de ses camarades.

La renommée de sa force s'était répandue parmi toutes les tribus qui commerçaient avec les agents de la Compagnie. Les Indiennes en prenaient occasion de narguer leurs époux et leurs frères de ce

qu'il se trouvait une face pâle plus vaillante que toutes les peaux-rouges. Ces reproches allèrent jusqu'au plus profond du cœur d'un chef de la tribu des Otchipways ou Sauteurs, nommé *Mènèkiwa*, qui était réputé le plus brave entre les braves. Il était las d'entendre ces femmes raconter les hauts faits d'une face pâle. Il se mit à la recherche de François et visita tous les forts et postes de la Compagnie, afin de se mesurer avec lui, et de prouver que toutes ces *squaws*, c'est ainsi que les Yankies désignent les femmes indiennes, en avaient menti.

Il le rencontra, enfin, un matin que le Canadien sortait d'un petit fort où il était arrivé la veille. Le vaillant Sauteur, le toisant de son regard d'aigle de la tête aux pieds, lui demande fièrement : — « Es-tu Germain ? — « Oui, » — répond François. — « Es-tu François Germain ? » — « Oui » — « Germain, la face pâle forte ? » — « On me nomme quelquefois ainsi. » — « Me connais-tu ? » — « Non ; que veux-tu de moi ? » — Je suis *Mènèkiwa*, le chef des Sauteurs Grands-Ours. Je suis venu pour me battre avec la pâle face vigoureuse. » — Et en disant ces mots, l'Indien se dressait fièrement dépassant presque de la tête celui qu'il provoquait ainsi. — « Es-tu un brave ? » — ajoute-t-il en se rengorgeant toujours plus. « S'il ne s'agit que de toi ou de quelqu'un des tiens, — répond Germain, — je me sens assez brave. — « Ouf, ouf, » fait le chef d'un ton plein de mépris. — « Face pâle, veux-tu te battre avec moi ? » — « Oui. » — « Et quand ? » — « Quand tu le voudras ; maintenant si tu aimes mieux. » — « Non ; nous sommes ici sans témoins. — Demain, au lever du soleil, là-bas. Nous nous battons notre main gauche liée l'une à l'autre, la droite libre, armée du scalpel. Celui qui tuera l'autre, sera regardé comme le plus brave. Qu'en dis-tu, facé blanche ? » François n'était pas homme à reculer. « J'accepte, — répondit-il, — à demain. »

Le chef tourna brusquement le talon là-dessus, et laissa Germain à ses réflexions. A la nouvelle de l'engagement qu'il venait de prendre, ses amis furent consternés, ils connaissaient trop bien l'habileté de l'Indien dans le maniement du scalpel. Sans en rien dire à François, l'agent du fort chercha à détourner le chef de l'exécution de son projet à force de présents. Celui-ci n'en devint que plus hautain. Il les repoussa. « J'ai voyagé pendant plusieurs lunes, — répondit-il, — afin de rencontrer la vigoureuse face pâle. Trop longtemps déjà nos *squaws* me cornent les oreilles du bruit

de ses exploits. Je suis le brave des braves. Il faut que je le prouve à mes frères, afin qu'ils aillent annoncer à ces femmes que sur toute la surface de la terre, il n'est aucun homme plus brave que *Mènèkiwa*. Si Germain ne veut pas accepter le combat, qu'il vienne à moi m'avouer sa lâcheté comme un loup rampant. »

On n'insista pas. Les blancs, confiants dans le sang-froid, la bravoure et la force de François, attendirent tranquillement l'heure de la lutte.

A peine les rayons du soleil levant dorèrent-ils les herbes des prairies, que le chef indien se trouvait déjà sur le tertre où le combat devait avoir lieu. Bientôt l'on vit François franchir d'un pas rapide le seuil de l'entrée du fort, suivi de ses amis. Il se trouva bientôt face à face avec son adversaire. Se regardant l'un l'autre d'un air farouche, chacun attendait que son adversaire le saluât le premier. Il y eut un moment de silence que le chef rompit par un ouf, ouf, qu'il prononça d'un ton railleur, en se tournant vers les siens, et en leur disant : « Voyez-vous, comment la face pâle commence à fléchir ? » Puis se tournant brusquement vers le Canadien. « Es-tu venu pour te battre ? » — lui demande-t-il d'un ton plein d'ironie. — « Cela s'entend, » répond laconiquement le traître. — « Mais alors, — reprend l'Indien, — pourquoi, hier soir, ton cœur t'a-t-il manqué, puisque tu m'as envoyé l'un de tes frères racheter ta vie au prix d'une couverture de laine et d'un coup d'eau de feu ? » « Mensonge, » — s'écrie alors François, pris de rage, et qui, en même temps, saisissant entre le pouce et l'index de sa main droite le nez de son adversaire, le lui arrache presque entièrement de sa base. Furieux l'Indien met la main à son couteau, mais ses frères se jettent sur lui et l'arrêtent. Ils demandent que le combat commence immédiatement d'après le programme fixé. « Qu'il en soit ainsi, » dit François, et, se tournant vers ses amis, il leur dit en souriant : « Je connais mon drôle ; avant qu'il m'ait fait le moindre mal, je vais le faire hurler comme une panthère. »

En attendant, l'Indien hurlait déjà de douleur, son œil flamboyait de colère, et tout en se laissant lier la main gauche à celle du Canadien, il lui disait : « Chante ton chant de mort, car bientôt ton âme va errer dans le pays de chasse des esprits. »

L'opération est terminée, l'un et l'autre tiennent dans leur droite leur couteau acéré, dont la lame brille aux rayons du soleil. A peine le signal du combat est-il donné, que l'Indien, se rejetant

brusquement en arrière, a déjà levé son couteau, rapide comme l'éclair, pour le plonger dans la poitrine de François, mais celui-ci d'un regard aussi rapide a suivi le double mouvement de son adversaire, et au moment où le couteau va s'abattre sur lui, il a jeté le sien loin de lui, saisi l'Indien au poignet, et, le serrant comme avec des tenailles, il en broie les chairs, les nerfs et les os avec une telle violence que l'Indien lâche son scalpel, et n'en pouvant plus et tremblant comme la feuille du peuplier, il crie miséricorde. « Faisons la paix, — dit-il, — et soyons amis pour toujours. »

J'ai promis plus haut quelques détails sur la manière dont nos Indiens préparent le suc d'érable. Je viens tenir ma promesse.

Je me dirigeai l'un de ces jours vers une magnifique érablière, située à quatre milles d'ici. Je traversai sur la glace la rivière du Loup pour abrégér ma course. L'objectif de ma promenade était la sucrerie d'un chef de famille chrétien. Je m'étais muni de quelques provisions pour les offrir à ces braves gens, car, ensuite des gelées de l'année précédente, ils manquaient de tout, et l'on peut dire littéralement qu'ils ne vivaient que de sucre qu'ils confectionnaient au fur à mesure. On serait étonné en Europe d'entendre dire que pendant une famine le sucre est le seul moyen de subsistance. Le sucre d'érable donne en peu de temps de l'embonpoint aux Indiens, entrés dans les sucreries avec de vraies figures de Carême.

La cabane où notre hôte faisait son sucre était un *log-house*, dont la construction me rappelait nos chalets suisses. Des chaudrons et des marmites y étaient suspendus, dans lesquels cuisait le suc précieux de l'érable. Nos Indiens le recueillent et l'apportent dans des vases faits d'écorce de bouleau. On laisse cuire ce suc jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine épaisseur et on le coule ensuite dans un baril, à travers un linge, pour le purifier. Il y est alors remué avec une pièce de bois jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre. C'est à cet état que le sucre est ordinairement livré au commerce. Plus on le remue, plus le grain en devient fin et blanc. Nos Folles-Avoines se sont fait un nom par les soins qu'ils mettent à la préparation de ce sucre.

Le sirop sucré résultant de la cuisson n'est pas toujours réduit en poudre. On le laisse bouillir plus longtemps, et on le coule dans des moules en forme de pains de sucre.

Nos Indiens ne se contentent pas de livrer le sucre aux confiseurs. Ils se font confiseurs eux-mêmes, et fabriquent des bonbons dont nos Moosbrugger et nos Brännisholz seraient jaloux. Ecoutez plutôt. Ils savent faire du sirop d'érable une gomme appétissante qui le dispute, pour la finesse du goût, aux caramels les plus exquis. Le sirop bouillant est versé dans un vase d'écorce, sur une couche de neige, où il se fige. Tantôt on le mange à cet état de gomme, tantôt on lui donne une autre forme, en en faisant ce que les Canadiens appellent de la *tire*, et qui la fait ressembler à la pâte de guimauves, dont elle a le goût. Voici comment elle se prépare. L'Indien prend cette gomme à deux mains, puis l'étend pour la doubler encore, jusqu'à ce que la gomme devienne blanchâtre. Elle est ensuite tordue ce qui lui donne une apparence assez appétissante. Ce bonbon est renfermé dans une enveloppe d'écorce de bouleau et offert en cadeau aux amis. Cette enveloppe est sans doute loin d'avoir les formes gracieuses d'une bonbonnière parisienne ou Suchard.

Le sucre en poudre est renfermé dans de grandes boîtes faites d'écorce de bouleau, la *Bétula*, que nos Indiens nomment *Wiki*. Ces boîtes sont appelées *Mokaw*. Elles sont faites d'une seule pièce, dont les bords sont cousus ensemble au moyen de racines très minces. Les femmes fabriquent de plus petites boîtes, enjolivées de dessins faits au moyen de dards de porc-épics, teints en diverses couleurs très vives. Elles en font des cadeaux. (Il s'en trouve une au Musée cantonal.)

L'écorce du bouleau sert à bien des usages. Enlevée dans la bonne saison, elle est très souple. Elle se compose de couches très fines, qui, sous l'action de la chaleur, se séparent aisément les unes des autres, et dont les plus ténues ressemblent à du parchemin ou à du papier de soie. On peut très bien écrire sur ce *papyrus* du Nord. Les anciens traiteurs s'en servaient pour rédiger leurs notes et leurs comptes. Les païens s'en servent également pour y tracer les figures monstrueuses dont sont formés leurs *totems*, ou armoiries.

La même écorce sert à fabriquer des seaux, qui, pour la forme, ressemblent à nos anciens seaux de cuir à incendie. Pour les rendre imperméables, les Indiens cuisent de l'écorce d'orme jusqu'à ce qu'elle soit rendue à l'état de glue, et bouchent avec cette glue les interstices. La construction des canots avec la même écorce de

bouleau est digne d'intérêt. J'ai donné au Musée de Fribourg un canot-miniature de ce genre. Ces canots sont singulièrement légers et d'une grande utilité pratique dans cette contrée où les *portages* sont si nombreux. En effet, sur une surface de trente milles carrés, au milieu de laquelle je me trouve, je ne compte pas moins de dix petits lacs.

Terminons cet article sur le sucre d'érable, en répondant à la question que le lecteur me fait sans doute sur la manière dont les Indiens faisaient leur sucre avant l'arrivée des blancs, alors qu'ils n'avaient ni chaudières, ni marmites. La voici : ils se creusaient, au moyen du feu des auges en bois dur, dans lesquelles ils versaient le suc d'érable qu'ils faisaient bouillir avec des cailloux, chauffés à un feu très ardent, et qu'ils saisissaient au moyen de tenailles en bois. Le reste se faisait d'après la méthode actuelle. Je connais des vieillards qui se rappellent avoir vu confectionner le sucre de cette façon. Pour allumer leur feu, les anciens Indiens se servaient de deux morceaux de bois très secs, dont ils appuyaient l'un sur la poitrine ; ils faisaient tourner l'autre entouré de la corde de leur arc sur le premier, comme le font les serruriers avec leur vilebrequin ; le bois prenait feu et le communiquait à une touffe d'herbe sèche tenue prête.

Revenant, vers la fin de mars, d'une visite faite à une jeune malade dans les érablières et à qui j'administrai les secours religieux, je traversai le camp des païens, abandonné dans ce moment. Mon chemin me conduisit près du lieu de leurs sépultures. De petits drapeaux blancs flottaient au vent sur les tombes, dont chacune était surmontée d'une caisse en bois, avec une ouverture par laquelle on passe aux mânes des défunts de la nourriture et du tabac. Je vis près de l'une de ces tombes, peinte sur une planche, la figure d'un homme portant une tête d'oiseau. Je ramassai plus loin, pour l'emporter, un *totem*, représentant l'*homme-poisson* (*Namo-inanieu*), dont j'ai parlé au chapitre précédent.

Je retournai voir ma jeune malade ; mais elle venait de rendre sa belle âme à Dieu. Idole de ses parents, sa mort les avait plongés dans la plus profonde tristesse. C'est avec un grand saisissement que je considérai sa forme inanimée, étendue sur une natte, près du feu du wigwam. Une sérénité céleste était répandue sur ses traits. Des Indiens l'emportèrent sur leurs épaules à la Mission. Rien de plus religieusement poétique que la vue du cortège funè-

bre, traversant les bois sombres, et les faisant retentir de prières et de cantiques.

Le dimanche suivant, 2 avril, je vis la mère de la jeune défunte longtemps agenouillée sur cette tombe, fraîchement recouverte, plongée dans ces sombres rêveries que font naître les grandes douleurs. Si l'Indien est rêveur de sa nature et né pour la contemplation, combien intense devait être le recueillement douloureux de cette pauvre mère ! Comme elle aurait bien servi de modèle au sculpteur chargé de modeler une statue du deuil ou de la tristesse.

Je fus appelé, le 5 mars, dans une érablière éloignée, où une mère de famille se mourait. Je dus longer près de six milles la rivière du Loup, en amont. Ses bords escarpés, hérissés de noirs sapins, ses eaux à la teinte foncée me rappelaient la Sarine, et les nombreux méandres qu'elle forme dans cette direction, lui donnent un aspect pittoresque. Après l'avoir traversée, je me trouvai dans une forêt dont les arbres étaient si rapprochés les uns des autres que je me crus surpris par la nuit. Mais le jour se fit de nouveau une fois que j'eus gagné l'érablière. Au pied de chaque érable se trouvait un seau d'écorce, destiné à recevoir la précieuse liqueur qui découle du tronc. Entré dans le wigwam où gisait la pauvre malade je fus presque aveuglé par la fumée qui remplissait la loge. Que cette bonne Indienne fut heureuse de recevoir les derniers sacrements, et que de *wawanem* (merci) elle m'adressa lorsque je la quittai !

Deux de ses fils, encore jeunes, m'accompagnèrent pendant quelque temps à mon retour. Ils étaient armés d'arcs et s'en allaient pêcher pour apporter à leur mère quelque nourriture. Ils s'étaient fournis d'une liasse d'écorce de bouleau, dont on se sert en guise de flambeaux dans les pêches nocturnes.

J'ai également profité des loisirs que me faisait la saison des sucres, pour confectionner deux transparents que j'adaptai aux fenêtres de ma rustique chapelle. Le baptême d'un païen et la représentation d'une Indienne morte en odeur de sainteté en faisaient les sujets. La vie de cette dernière est trop édifiante pour que je n'en trace pas ici le tableau à grands traits. Si Rose de Lima a embaumé l'Amérique du Sud du parfum de sa sainteté, le Nouveau-Monde septentrional est encore aujourd'hui tout parfumé de l'odeur des vertus héroïques pratiquées, il y a deux siècles, par Catherine Tegakwita. C'est le nom de notre sainte Indienne du Canada.

Orpheline dès son enfance, elle appartenait à la tribu redoutée des Iroquois; elle avait été élevée par un oncle païen, qui, comme les gens de sa tribu, détestait les chrétiens. Elle fut redevable à une grande faiblesse de vue, qui l'obligeait à mener une vie retirée, du grand esprit de solitude et de modestie qui l'a toujours distinguée. Elle eut l'occasion d'obliger, quoique encore païenne, des missionnaires catholiques, pour lesquels elle se sentait pénétrée du plus profond respect. Combien elle aurait voulu leur ouvrir son cœur et leur parler de son immense désir de « prendre la prière », mais elle ne le pouvait à cause de la crainte qu'elle avait de son oncle. Cependant il arriva qu'un missionnaire, profitant d'un jour où les habitants étaient dispersés dans les bois et dans les champs, pénétra dans le village, pour y visiter les malades, et eut ainsi l'occasion de voir Tegakwita, qu'une blessure à un pied retenait chez elle. Elle s'ouvrit à lui, manifesta ses désirs, mais parla aussi de la grande opposition qu'elle rencontrerait de la part de ses proches. Le prêtre ne voulut pas se hâter, l'hiver fut consacré à son instruction, et le jour de Pâques 1676, elle recevait le saint baptême à la Mission de la Prairie.

Dès ce moment Catherine, ce fut son nouveau nom, fut tout à Dieu et sa vie ne fut plus alors qu'un enchaînement de bonnes œuvres, d'austérités et d'actes de patience pratiqués au milieu des persécutions que lui attirait son titre de chrétienne. Un jour un Indien, le casse-tête au poing, entra furieux dans son wigwam. Catherine crut sa dernière heure venue, et se jeta à genoux; mais l'air de modestie répandu sur ses traits, et quelque chose de singulièrement solennel qui régnait dans toute sa contenance, déconcerta tellement cet Indien, qu'il prit la fuite, comme vaincu par une force surnaturelle.

La calomnie, à son tour, chercha à l'atteindre de ses morsures venimeuses, et sa position étant devenue à la longue intolérable, elle prit la fuite, pour gagner la Mission de la Prairie. Se voyant poursuivie par son oncle, armé de toutes pièces, elle put se blottir dans les fourrés, et elle le vit passer près d'elle inaperçue. Elle se trouva en parfaite sécurité dans la Mission de Saint-François du Saut, où elle ne songea plus qu'à tendre à la plus haute perfection. Elle aurait bien voulu être reçue dans l'une des communautés religieuses de Québec, mais Dieu ne l'y appelait pas; il l'avait destinée à être le modèle des Indiennes chrétiennes. Elle avait

renoncé entièrement à toutes ces parures et à tous ces colifichets, pour lesquels les Indiennes ont un si grand faible ; elle fit le vœu de chasteté perpétuelle, et on l'entendait s'écrier : « Qui m'apprendra à complaire toujours plus à l'Époux divin que je me suis choisi ? »

De nouvelles épreuves vinrent s'ajouter à celles qu'elle venait de traverser, et firent arriver ce fruit choisi à sa pleine maturité. Ses forces déclinerent rapidement vers la fin de l'année 1672, et elle contracta bientôt une maladie mortelle, en suite d'un voyage sur la glace. Elle ne put plus que se traîner à la chapelle, et bientôt, elle dut garder sa loge. Pour l'en dédommager, le missionnaire réunissait chez elle les enfants pour leur faire le catéchisme. Les forces lui manquèrent complètement au commencement de la Semaine-Sainte. On fit exception pour elle en lui administrant dans son wigwam les derniers sacrements, que les Indiens moribonds recevaient dans la chapelle où on les amenait dans un chariot d'écorce. Elle s'endormit doucement dans le Seigneur, le Mercredi-Saint.

Elle fut enterrée près de la chapelle, et sa tombe devint un lieu de pèlerinage, où, entre autres personnages distingués, se rendirent l'évêque du diocèse et le vice-roi de la Nouvelle-France. Des miracles y furent opérés et la piété des Indiens en reçut un grand élan. En 1683 un ouragan terrible renversa la chapelle dans laquelle se trouvaient trois missionnaires ; tout s'éroula sur eux, la cloche vint tomber aux pieds de l'un d'entre eux, mais ils n'en reçurent aucun mal. Depuis ce désastre toute trace de la chapelle avait disparu, sauf une croix, qui s'appelait la croix de Catherine, le seul objet qui rappelait encore le souvenir de cette pieuse Indienne.

Mais tant de sainteté ne devait pas être vouée à un oubli éternel. A une époque récente des démarches ont été faites pour obtenir la béatification de Catherine et des martyrs du Canada, dont je parlerai plus loin.

Une cérémonie bien touchante et qui remplit de joie les Indiens catholiques de ces contrées, eut lieu le dimanche 23 juillet 1843. Ce fut celle de l'érection d'une nouvelle croix sur la tombe de Catherine et dans laquelle on avait enchâssé des reliques de cette sainte fille. Les Indiens Caughnawagad, conduits par leur missionnaire, s'y trouvaient, ainsi qu'une foule de Canadiens et d'Américains, attirés par la piété ou la curiosité. A chaque côté de la croix flottaient les bannières de la Prairie et du Saut, et au pied se

voyait l'image de la Vénérable. Le clergé s'avança au milieu des décharges de l'artillerie, en chantant le *Vexilla Regis*; puis un sermon français, suivi du chant d'un cantique en langue iroquoise. Le missionnaire des Indiens leur fit également un discours en leur langue. Un sermon anglais du Grand-Vicaire de Montréal couronna avec la bénédiction de la croix cette belle fête.

La nouvelle des souffrances qu'endurait à cette époque l'immortel Pie IX, nous était parvenue. A l'exemple de millions de leurs frères dans la foi, mes Indiens avaient voulu témoigner à « la plus grande des robes noires » la vive part qu'ils prenaient à ses épreuves. Une adresse fut rédigée pour être transmise à Rome par notre évêque; la petite *Okémakew*, notre princesse des bois, la transcrivit en langue folle-avoine sur une feuille d'écorce de bouleau. En voici la traduction :

Très Saint-Père,

« La nouvelle de tes douleurs est arrivée jusqu'aux rives de nos lacs et de nos rivières. Des hommes méchants ont décoché contre ton cœur de père leurs flèches aiguës. Que nous souffrons en apprenant de notre Robe-Noire tout ce que tu endures! Quel étonnement pour nous d'apprendre qu'il peut avoir des ennemis, notre père dont le cœur resserre en lui les faces-pâles, comme les enfants du désert!

« Apprenant que tes enfants te disent de toutes parts ce qu'ils souffrent en te voyant souffrir et promettent de prier pour toi le Grand-Esprit, nous aussi nous venons te le dire et te le promettre. Vrai est-il que nous sommes jeunes dans la prière, et peut-être n'as-tu jamais entendu prononcer le nom de notre nation; néanmoins nous t'aimons et nous te sommes dévoués autant que ceux qui, au-delà des grandes eaux, sont nés dans la prière. Ignorants comme nous sommes, nous ne savons t'envoyer des paroles écrites à la manière des faces-pâles, mais nous souffrons comme eux, et, comme eux, nous prions Jésus de te donner un cœur fort. »

Tes enfants :

Les Chefs et les Braves de la Tribu des Ménomonies
(Folles-Avoines).

(Ecrit à la Rivière du Loup, là où se trouve la maison de prière de Saint-Michel, au mois de la Croûte sur la neige (mars 1860.)

Pour donner au lecteur une légère idée de la longueur des mots en cette langue, des inombrables *K* dont elle est hérissée, et des difficultés à surmonter pour l'apprendre, je mets ici sous ses yeux deux mots seulement, le premier signifiant : « Veux-tu te confesser », et le second : As-tu soif. » *Kekatapaketsikémet*. — *Kipékapakémet*.

A ce propos l'aimable lecteur a peut-être songé à me demander où j'en suis de mes études en cette langue. Hélas ! je suis tenté de dire de mes progrès ce que le patriarche Jacob a dit des jours de sa vie : *breves et mali*, « courts et mauvais ». Et comment progresser quand on manque de tout livre élémentaire en cette langue ! Je ne puis avancer qu'à tâtons. Et déjà en abordant cette étude, on recule effrayé à la vue des *ka, ké, ki, ko, kew* qui, en nombre formidable, se croisent dans tous les sens sur les lèvres de l'Indien. N'ayant pas la clef du système grammatical, comment se faire comprendre avec des mots que l'on a péniblement retenus, mais qu'on ne sait pas appliquer à leur valeur ? Exemple : Je demande à un petit Indien : Comment va ton père ? Il me regarde d'un air fort étonné, puis sourit, et finit par me répondre : « Je n'en sais rien, puisque je ne le connais pas. » Je lui avais demandé comment allait *mon* père !

Ce que découvris en premier lieu fut la terminaison du pluriel des substantifs. Je fus longtemps à la recherche des pronoms possessifs — *frigidum verbum* — je ne savais pas que ces petits fripons se cachaient dans le nom de la chose possédée. Voici le procédé qui me servit à les mettre à jour. Me trouvant avec deux Indiens, je demandai au plus intelligent, en mettant la main sur l'un de mes yeux : Comment appelles-tu cela ? — *Kishkëshikon*, fit-il. Je mis ma main sur l'un de ses yeux, « et ceci, lui demandai-je : — « *Nishkëshikon* » — Enfin, je mets la main sur l'un des yeux de son camarade, « Et cela ? dis-je. — « *Oshkëshikon*. » J'y étais *Ni, Ki, O*, représentaient les pronoms possessifs. Génies tutélaires de la langue folle-avoine, je vous remercie !

De là à la découverte des pronoms personnels il n'y avait qu'un pas. Il me fut facile d'observer que tous les verbes commençaient par l'une de ces monosyllabes. Ce devait être les pronoms personnels.

Plus grande fut la difficulté quand je me mis à la recherche du pronom relatif. Je ne le trouvai pas, parce qu'il n'existe pas du tout. Un participe le remplace comme en latin.

Je m'aperçus également que le verbe avait tous les modes

possibles, et que pour les formes ils nous dépassait. Il a la forme active, passive, impersonnelle, causative et dubitative. Quand je me mis à étudier les terminaisons, ou plutôt, les affixes et suffixes des verbes personnels réciproques, je me trouvai dans un dédale dont je ne pouvais plus sortir. Je fus tenté de jeter le manche après la cognée.

Vous connaissez, lecteur, ces petits mots qui jouent un si grand rôle dans toutes les langues, et qui, sans doute, au jour de la création de la langue folle-avoine, ont dû s'offrir à son auteur et lui dire : Nous voici : vous ne ferez rien sans nous ; petits êtres, qui tantôt remplissent une mission toute pacifique, en unissant les propositions d'une même phrase, et, tantôt vrais esprits de contradiction, en font des ennemis réciproques. Quelquefois, affublant le bonnet de docteur, ils se permettent de tout expliquer. Le lecteur reconnaît là les conjonctions, leur rôle prédominant me les fit facilement discerner dans la langue folle-avoine.

Il n'en fut pas ainsi des adverbes et des prépositions. Les premiers se cachent souvent dans les entrailles du verbe comme des microbes, et, semblables à des bacilles cholériques, les prépositions se collent à la fin du substantifs, comme pour masquer leur présence. Elles nous rappellent les terminaisons des neuf ou dix cas des déclinaisons des langues anciennes. Je reviendrai plus tard sur ce sujet.

En présence de tant de difficultés, dont quelques-unes me paraissaient insurmontables, aussi longtemps que je resterais livré à mes moyens personnels, je pris un parti héroïque : celui d'étudier la langue congénère des Sauteurs ou Otchipways, dont la folle-avoine est un dialecte. Mgr Baraga m'avait envoyé, comme je l'ai dit plus haut, une grammaire et autres livres qu'il avait composés en cette langue. Ce n'était pas, semblerait-il, le plus court chemin pour apprendre une langue que d'en étudier une autre. Et cependant je suivis la bonne méthode. Dans les Indes orientales les professeurs de sanscrit font étudier la langue grecque à leurs élèves, pour les initier plus aisément aux secrets de la construction de cette langue morte de la grande péninsule.

Mais il me fallait un professeur pour me traduire en folle-avoine le texte Otchipway de ma grammaire. Il se trouva à ma portée. Ce fut un vieillard folle-avoine, qui possédait parfaitement les deux langues. Il s'appelait *Metz-Kincw* (le Grand-Oiseau). J'eus confiance

en lui et ne doutai pas qu'il ne me portât sur ses ailes jusqu'aux hautes régions où plane le génie de la langue des Folles-Avoines. Il se mit à ma disposition chaque fois que la chasse ou la pêche ne l'en empêchait pas. Je le faisais dîner avec moi les jours de leçons; ce qui ne veut pas dire que ses appointements fussent brillants; et, faisant mentir le proverbe : *plenus venter, non studet libenter*, mes progrès furent rapides. J'étais étonné de la facilité avec laquelle mon docte Peau-Rouge traduisait chaque phrase sans la moindre hésitation. Il aurait fait l'admiration de l'Institut de France. Il m'aida, de plus, à traduire tous les évangiles de l'année ecclésiastique.

Mais je laisse cette digression philologique pour reprendre le fil de mon journal.

Dans une excursion que je fis le 9 avril, le long de la rivière du Loup en aval, je trouvai, à demi caché dans les broussailles, l'un de ces wigwams sacrés dans lesquels nos jongleurs évoquent les esprits. Il avait à peu près deux mètres de hauteur sur un de diamètre. Me voyant seul, je l'arrachai de sa base au prix de grands efforts, et je fis rouler dans la rivière cette machine diabolique.

Je vis plus loin des Indiens occupés à la pêche de l'esturgeon. Les eaux montant à la fonte des neiges, ce poisson remonte le fleuve depuis les lacs pour frayer, et s'avance jusqu'à la Mission. Les rapides qui s'y trouvent, l'empêchent d'aller plus loin. Ces Indiens montaient leurs canots armés de harpons. J'admire leur adresse à se tenir debout un pied sur chaque bord de leur si léger esquif. Cette pêche n'est pas sans danger. Il arrive que les plus gros individus de cette espèce de poisson, entraînent avec eux, une fois blessés, harpons et pêcheurs. L'un de ces canots portait, outre le pêcheur, une jeune fille qui, assise à l'arrière, se servait de sa rame en guise de gouvernail. L'Indien portait le costume des chasseurs canadiens, c'est-à-dire, une espèce de carrik en peau de chevreuil, dont les coutures étaient agrémentées de petits glands de même matière.

La chair de l'esturgeon est fort bonne, et fournit un bouillon succulent. La peau, rude, est sans écailles, sauf une série de petites plaques carrées qui paraissent le long du dos comme incrustées dans les chairs. Les gourmets en vantent le caviar. Je lui ai trouvé un goût assez fade. Les Indiennes coupent la chair

en lanières pour les faire sécher à l'air, et les gardent comme provisions.

J'ai reçu la visite d'un vieillard, un peu sourd et aveugle, qu'on conduisait au bout d'une ficelle. Il n'était chrétien que depuis peu de temps, s'appelait Ducharme, et avait du sang canadien dans les veines. Il parlait le français avec une pureté d'accent qui m'étonna singulièrement, tout en mêlant à son discours ces formes poétiques qui marquent le langage indien. Je lui demandai quel âge il avait, et, n'étant pas sûr d'avoir saisi ma question, il me répondit : « Tu me demandes, mon père, combien j'ai d'hivers ? »

Nous voilà au mois de mai ; la saison des sucres touche à sa fin, et tous nos Indiens se livrent à la pêche de l'esturgeon. Que paternelle se montre la Providence en envoyant à nos pauvres Indiens ces gros poissons, et de si loin ! A cette saison ils manquent presque de provisions. La pêche est presque miraculeuse cette année-ci. Un Indien a pris en un seul jour une trentaine de ces sturioniens. Aussi ne mourrons-nous pas de faim pour le moment. Quelle vie de Lucullus ! Après avoir vécu de sucre pendant deux mois, on va vivre maintenant d'excellent poisson.

L'autre jour, en revenant en canot d'une visite de malades, j'eus l'occasion de voir avec quelle dextérité l'Indien sait darder le poisson. Tout en voguant, j'avais vu un objet briller tout à coup au fond de l'eau. Je n'avais pas eu le temps de me rendre compte de ce que pouvait être cet objet, que déjà il se trouvait à mes pieds. C'était un poisson que mon nocher avait aperçu en même temps que moi. Le voir, le darder de sa pique, et le jeter au fond du canot avait été l'affaire d'une seconde.

Riez un peu, cher lecteur, de l'incident que je vais vous raconter, et qui m'a beaucoup ému à son début.

Deux Indiens, un homme et une femme, se présentent à moi dans ma cabane d'une manière assez brusque, pérorant l'un et l'autre pendant quelques instants avec beaucoup de vivacité, sans que je puisse comprendre un traître mot de leur adresse, puis tombent à genoux en faisant le signe de la croix. Pensant qu'ils me demandaient la bénédiction, je la leur donnai. Mais à peine l'ont-ils reçue, je les vois se donner l'un à l'autre la main droite, s'embrasser le plus cordialement du monde, puis se levant comme un ressort, disparaître comme un couple de chevreuils. Un doute me traversa soudainement l'esprit, pendant que j'étais là debout,

morfondu. Ces Indiens ont-ils peut-être voulu se marier ainsi devant moi. Bien vite j'appelle mon interprète qui m'amène bientôt mon prétendu fiancé. Tout s'explique, et je ris de grand cœur. Ces gens étaient venus se réconcilier après une vive altercation qu'ils avaient eue ensemble. L'un de mes prédécesseurs avait introduit la louable coutume de venir se réconcilier ainsi devant la Robe-Noire. Si cette coutume était introduite partout, il faudrait dans certaines villes un curé exclusivement destiné *ad hoc*.

Autre histoire de rire. Deux époux, ne pouvant tomber d'accord, vinrent chez moi se plaindre l'un de l'autre. Le mari, Joseph Schékinak (l'étourneau) chercha à atténuer ses torts, en m'assurant que ce n'était point lui qui avait cherché sa femme, bien au contraire, et voici la preuve qu'il m'apporta. « Lorsque la Robe-Noire — me dit-il, — demanda à Chochette (Josette, sa femme) le jour de notre mariage : — Chochette, voulez-vous prendre Shékinak pour votre époux, elle leva les yeux vers le haut de l'autel, et répondit : — Oui, notre père, grand merci ! »

Tout vindicatif qu'il soit de sa nature, l'Indien trouve dans les principes de la foi assez de force d'âme et d'esprit, d'abnégation pour imposer silence à ses instincts de vengeance et tendre la main de la réconciliation. L'un de nos chefs, ayant appris que l'un de ses neveux lui avait juré une haine mortelle, alla le trouver dans sa loge avant de communier, et le supplia à deux genoux de se réconcilier avec lui.

Voici un trait qui caractérise certains rapports existant entre chrétiens et païens.

L'un de mes chrétiens, chrétien de nom, marié avant son baptême, avait une femme encore païenne, nommée *Nakan* (le soir). Cette femme était la mère d'un enfant qui avait été volé par des Yankees, enlèvement dont je parlerai plus tard en transcrivant un discours que fit à cette occasion devant un tribunal américain le chef de guerre de notre tribu. J'avais fait des tentatives de conversion auprès d'elle, et j'espérais. En effet, elle venait se faire instruire à la mission. Un jour elle se plaignit de ce que son mari la battait chaque fois qu'elle revenait de l'instruction. L'ayant cité à ma barre, il m'écouta fort tranquillement, puis me dit : « Notre père permet que je parle à mon tour. » Là dessus, avocat habile et disert (tout Indien est un orateur au petit pied), il commença par réfuter l'une après l'autre les accusations portées contre lui, puis

passant à la partie positive de sa démonstration. « J'ai battu ma femme, — dit-il — cela est vrai. Pourquoi ? Elle appartient à la Grande-Médecine, et a voulu suspendre à la paroi de notre loge son sachet de médecines, ce que je n'ai point voulu endurer. Hier matin il y eut réunion et danse de la Grande-Médecine. Elle s'y est rendue en emportant un gentil petit chien, qui faisait les délices de mes enfants ; elle voulait monter un degré plus haut dans l'art de la médecine, et, en échange de ce chien immolé et mangé, être initiée à de nouveaux secrets de cet art, lui permettant de traiter des malades de certains maux qu'elle n'a pas encore le pouvoir de guérir. Ne t'étonne donc pas, Robe-Noire, que je l'ai battue de la belle manière. »

Jusqu'alors les processions des Rogations n'avaient pas encore eu lieu dans la mission. Mes Indiens commençant à se vouer à l'agriculture, je crus de mon devoir d'introduire au milieu d'eux cette antique dévotion, pour attirer sur leurs travaux les bénédictions du ciel et les initier toujours plus aux solennelles et touchantes cérémonies du culte. Le terme de la procession fut le site occupé par l'ancienne chapelle en écorce de la Mission. La croix, accompagnée des chantres, ouvrait la marche. Je venais après, suivi de la foule des Indiens, marchant sur deux rangs, et récitant le chapelet. Un wigwam avait été dressé pour abriter l'autel, et les Indiennes l'avaient décoré avec beaucoup de goût. Des touffes de verdure, semées de bouquets de violettes, couraient le long des bords de ce charmant sanctuaire, dont le sol était couvert de nattes aux dessins les plus variés. C'est là que je chantai la grand-messe. Cette délicieuse chapelle indienne, dominant le lac dont la nappe si bleue se déroulait à nos pieds, ces groupes d'Indiens prosternés tout à l'alentour, auraient fourni à un artiste le sujet d'un tableau ravissant.

Il arrive malheureusement que de jeunes chrétiennes, faibles dans la foi, se laissent séduire par des païens, et vivent avec eux. En voici un exemple. Je laisse ici la parole à ma vénérable interprète, M^{me} Dousman, la mère de nos Indiens. Voici le récit qu'elle me fit à propos de l'une de ces malheureuses jeunes Indiennes.

« En revenant, l'autre jour, d'une visite que je venais de faire à une malade au camp des païens, je rencontrai une Indienne qui dès qu'elle m'eut aperçue, se couvrit le visage d'un pan de sa couverture pour ne pas être reconnue. J'allai droit à elle, et je me

trouvai en présence d'une jeune chrétienne qui avait renié sa foi pour vivre avec un païen. Voyant que je la reconnaissais, elle se mit à fondre en larmes. « Ah — lui dis-je — c'est donc toi. Veux-tu rester dans la déplorable position où tu te trouves ? » — Elle ne me répondit que par des sanglots et de nouveaux torrents de larmes. « Pauvre enfant, — continuai-je — est-ce que l'Indien avec qui tu vis, ne veut pas prendre « la prière ? » « Hélas non, » — répondit-elle en jetant un profond soupir. — « Mais alors — lui dis-je — il faut le quitter et revenir vers les chrétiens, tes frères. » — « Je ne le puis » — répondit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Je la quittai en lui adressant ces dernières paroles : « Malheureuse enfant, réfléchis bien, pendant qu'il en est temps. Tu es chrétienne, et si tu t'obstines, tu te trouves en pleine voie de perdition. Prie, au moins ; prie le Grand-Esprit de ne pas te punir. Prie pour la conversion de ton mari et pour la tienne. » Je la laissai baignée dans ses larmes. »

Nous touchons à la fin de mai. J'ai introduit parmi mes Indiens la dévotion du mois de Marie, surtout en vue d'obtenir la conversion de quelques-uns de mes pauvres païens ; et Notre-Dame a bien voulu m'exaucer. Une jeune femme païenne que j'allais voir dans sa maladie a demandé le baptême, que je lui ai donné, et que pouvais-je faire en cette circonstance pour témoigner ma reconnaissance à Notre-Dame de Bon-Secours, sinon l'appeler de ce beau nom ? Et prodigue de ses dons maternels, la Mère de Miséricorde m'a amené une fille païenne que j'ai admise au nombre des catéchumènes ; les heureuses dispositions qui l'animent, me sont un gage de sa persévérance.

Je suis retourné auprès de l'Indienne que je venais de baptiser dans le camp des païens. Elle s'affaissait visiblement. Je lui mis entre les mains le crucifix indulgencié que bien des mourants à Fribourg avaient tenu dans les leurs. Je la quittai toute heureuse. A ma grande consolation, j'appris que bon nombre de mes chrétiens s'étaient rendus auprès d'elle, pour la veiller, et adoucir ses derniers moments en chantant des cantiques selon l'usage indien. Qu'il est touchant de voir ainsi ces chrétiens de la veille réunis autour de la couche de mort d'un nouveau frère, d'une nouvelle sœur dans la foi que Dieu vient de leur donner, d'entendre retentir ainsi au milieu même du camp des païens les hymnes de la foi catholique, si près de ces wigwams allongés où ceux-ci célèbrent

leurs fêtes en des danses diaboliques et en remplissant l'air de leurs cris frénétiques.

En revenant, à cette occasion, du camp païen, mon interprète me fit remarquer une Indienne qui plantait du maïs. Elle portait des pendants-d'oreilles d'une longueur démesurée. « Cette femme — me dit-il, — est la belle-sœur du chef de guerre. Elle occupe le premier rang parmi les gens de la Grande-Médecine. Elle a droit de battre le tambour à leurs assemblées, d'ouvrir les danses, de porter la plume de l'aigle, et autres insignes auxquels on reconnaît les initiés de la franc-maçonnerie indienne. Elle a le droit de préparer les poisons. »

Je rencontraï plus loin une païenne dont les joues étaient passées en noir. C'était la marque du deuil qu'elle portait d'un enfant qu'elle venait de perdre. Cette marque de deuil se porte pendant dix jours à la mort d'un enfant, et pendant un mois lunaire pour un défunt adulte.

J'ai érigé le chemin de la Croix dans notre chapelle. Je me sens singulièrement ému et consolé chaque fois que je vois l'un ou l'autre de mes Indiens vaquer à cette dévotion si essentiellement chrétienne. Cette vue me fait faire des réflexions dont je veux confier quelques-unes à mon lecteur.

Je suivais, l'autre jour, du regard un beau jeune homme engagé dans cet exercice, tout entier. C'était le type parfait de la race rouge. On le reconnaissait à sa luxuriante chevelure, noir d'ébène, ruisselant sur ses épaules, à la démarche pleine de noblesse qui marque le pas de ces hommes parcourant les vastes forêts dont ils se sentent les rois. Qu'il était émouvant de le voir ainsi contempler l'Homme-Dieu, le roi de toutes les races humaines, dans les diverses phases de sa Passion, l'air si recueilli, si pénétré, les yeux si humblement baissés, dans sa marche d'une station à une autre !

Et n'oubliez pas, lecteur, que ce jeune Indien était, il n'y avait que peu de temps, livré à toutes les pratiques des superstitions païennes. Païen, l'orgueil était pour lui une vertu ; la cruauté, du courage. Chrétien, il suit aujourd'hui, le cœur brisé de contrition, Celui qui est le modèle de toute humilité et douceur. Païen, il n'aurait oublié une injure qu'après l'avoir lavée dans le sang de celui qui la lui avait faite ; aujourd'hui, il puise au pied de la croix les sublimes enseignements sur le pardon des injures. Païen, il ne

pensait qu'à jouir de la réputation d'un brave et à en donner les preuves; la vanité indienne lui peignait le visage de couleurs aux teintes éclatantes, lui ornait les oreilles d'anneaux d'argent, hérissait ses cheveux de plumes d'aigle, gloire de l'Indien, et lui couvrait la poitrine de plaques de métal aux brillants reflets; aujourd'hui, sous l'humble vêtement du chrétien, son air plein de modestie, ses inclinations profondes, ses yeux si humblement baissés, nous annoncent la connaissance qu'il a faite de cette vertu essentiellement chrétienne que les païens, l'eussent-ils connue, n'auraient pu exprimer dans aucun mot de leurs langues diverses — l'humilité.

La vue d'un Indien pratiquant la dévotion du Chemin de la Croix nous représente de la manière la plus vive et la plus imagée l'influence de la religion chrétienne sur la nature humaine telle que l'a faite le péché.

Considérons cette dévotion du Chemin de la Croix, pratiquée par un Indien à un autre point de vue, celui-ci étant d'une couleur plus locale encore.

Cette dévotion, sous ce rapport, doit être plus chère encore au cœur de l'Indien, puisque son existence actuelle est une véritable image du Chemin de la Croix. Les blancs ont fait du chemin de sa vie une vraie voie douloureuse. Sa vie errante, des pérégrinations forcées de l'est à l'ouest, que sont-elles pour lui sinon le Chemin de la Croix? La main des blancs ne le pousse-t-elle pas sans trêve d'une station à l'autre vers les montagnes rocheuses, de même que les Juifs pressaient sans pitié les pas de Jésus vers le sommet du Golgatha? Et une fois arrivé à ces cîmes neigeuses, pressé de tous côtés par les flots de l'immigration des faces pâles, il s'écriera de sa voix mourante: « Tout est consommé! Le dernier soleil, en se couchant, a éclairé le dernier des Indiens! »

Le 8 juin nous célébrions la Fête-Dieu. La veille nos Indiens s'étaient réunis pour faire les préparatifs à cette grande solennité. Armés de haches et de houes, ils aplanirent le terrain qui devait servir au parcours de la procession. Quoique chrétiens, ils n'ont rien perdu de la fougue de leur race. Un arbre, un tronc obstruait-il le passage, ils poussaient d'une seule voix le terrible *Haw, haw* indien, et l'obstacle avait disparu. D'autres Indiens ornaient de petits sapins l'avenue et l'intérieur de la chapelle. Quatre wigwams, comme celui que j'ai décrit plus haut, furent élevés pour servir

de reposoirs. Les Indiennes les décorèrent de guirlandes, de nattes et d'étoffes aux couleurs voyantes.

Rien de plus pittoresque que l'aspect de notre procession. Un jeune Indien, en robe rouge, portant la croix processionnelle en ouvre la marche. Les petits Indiens viennent après, suivis des chantres. Une troupe de jeunes filles jettent des fleurs contenues dans de charmantes corbeilles, ouvrage des Indiens abanakies. Je suivais portant le Très Saint-Sacrement sous un dais de ma fabrication, et porté par quatre chefs. La foule de nos chrétiens fermait le cortège. Les païens étaient accourus en grand nombre pour voir défiler la procession, à l'exemple d'un bien plus grand nombre de catholiques d'Europe. Que se passait-il dans ce moment au cœur de ces païens? Sans doute, ils devaient faire un rapprochement entre leurs hideuses cérémonies et ce déploiement si solennel, si propre à remplir l'âme de grandes pensées, du culte chrétien. Ils se sentaient profondément impressionnés à la vue de cette religieuse placidité qui rayonnait dans les traits de leurs frères chrétiens, si différente de cette agitation démoniaque qui marque leurs pratiques superstitieuses.

Voici un petit détail que j'ai réservé jusqu'ici pour ne pas faire tache au tableau que je viens de tracer. L'un des quatre chefs qui portaient le dais, le gigantesque Lamothe, pensant probablement avoir un air plus solennel en se mettant ainsi, portait sa chemise par dessus son pantalon. *Risum teneatis, amici.*

Faisons maintenant un peu d'histoire naturelle. En feuilletant assidûment le grand livre de la nature, nous apprenons toujours mieux à connaître, à aimer et à servir notre Créateur. Les attentions prévenantes de mes Indiens, qui connaissent mes goûts, me fournissent souvent l'occasion de lire l'une ou l'autre page de ce grand livre.

A la fin de ce mois, une vieille Indienne m'apporta le petit d'une biche. J'espérais pouvoir le conserver et en faire un animal domestique, comme il se pratique dans ces contrées. Avant mon arrivée, un métis en se rendant à l'église, était accompagné par un chevreuil, jusqu'à la porte. Hélas, ma chère petite bête a péri. C'était un animal charmant; il avait l'œil si doucement velouté, le regard si calme, les jambes si déliées, et la pose si gracieuse. Deux lignes blanches couraient parallèlement le long de ses flancs et se détachaient si agréablement à l'œil sur sa robe jaune-fauve.

Un Sauteux, grand chasseur, qui a épousé une Folle-Avoine, m'a apporté un castor qu'il a tué à une centaine de milles de la mission. Cet animal a été pris dans une trappe. Il est difficile de s'en emparer autrement. J'en ai fait don au musée de ma ville natale. Ce rongeur palmipède, aux oreilles très courtes, et dont la tête ressemble à celle de la loutre, a sept décimètres de longueur, sur trois de hauteur, et le pelage roux foncé, quelquefois noir. Il porte à la mâchoire supérieure deux dents, longues, très aiguës. Nous allons voir tout à l'heure l'usage qu'il en fait. Sa queue large, plate, dégarnie de poils, lui sert tout à la fois de voiture et de truelle. Elle renferme, comme dans un étui, une matière ayant la transparence du lard.

Rien de plus intéressant que d'entendre, ou plutôt de voir un Indien vous raconter les faits et gestes du castor, car les gestes de l'Indien en disent autant que ses paroles. Il vous dépeint de la manière la plus imagée, comment ces animaux si sagaces, que, devanciers de Darwin, ils considèrent comme leurs ancêtres, construisent des villages, coupent avec leurs dents des arbres entiers, les font tomber dans la direction où ils veulent établir leurs domiciles au bord de l'eau. L'Indien vous montre comment, réunis par détachements, ils s'attaquent au pied de l'arbre que leur instinct a désigné de concert, le rongent aux trois quarts, s'en éloignent à temps pour prévenir tout accident; comment, lorsque l'arbre tarde à tomber, l'un ou l'autre se détache pour aller lui donner, les derniers coups de dents et déterminer la chute, et comment, lorsque la cime de l'arbre commence à pencher dans la direction voulue, un castor en vedette jette un cri aigu pour avertir les ouvriers rongeurs, de même que dans nos montagnes le chamois sentinelle avertit par un sifflement strident le troupeau de ses frères de l'approche du chasseur.

Les castors dépouillent de leur écorce, de leurs rameaux et de leur feuillage les jeunes arbres qu'ils ont fait tomber, et enfoncent ces arbres dans le lit de la rivière. Ils en font comme une chaussée; mais il faut boucher les intertices. A cette fin quelques-uns mettent leur queue à plat sur le sol et d'autres ouvriers la chargent de terre argileuse; ils voient leur charge vers la chaussée, la gâchent, l'appliquent sur la charpente, se servant de leur queue comme d'une truelle. Ils construisent ensuite leurs huttes composées de deux étages, dont l'un sert d'office et l'autre de boudoir.

Il s'y trouve deux issues, l'une donnant sur le rivage, l'autre vers l'eau, pour s'y réfugier quand ils sont poursuivis. On leur faisait autrefois une chasse très active, alors que l'on se servait de leurs poils pour la fabrication de chapeaux. L'introduction dans la société actuelle des chapeaux de soie les a laissés un peu en repos.

Je préfère ces données que m'ont fournies les Indiens sur cet animal si sagace, à ce raconter d'un naturaliste, que j'ai lu quelque part, qui assure avoir vu un vieux castor pleurer sur la carcasse d'un antique chapeau-castor, abandonné dans une solitude où il vivait. Les sanglots que lui faisait pousser la vue de ces restes de l'un des siens attirèrent tous les castors du voisinage; ils vinrent mêler leurs larmes aux siennes; et ce fut un chorus de gémissements, de soupirs et de sanglots qui aurait attendri un cœur de pierre, que provoqua la vue des débris de ce vieux chapeau dans lequel ils avaient découvert les restes de l'un de leurs frères.

Occupons-nous un moment de la mère tortue. Cet animal se rencontre souvent dans ces parages. Il s'en trouve de dimensions assez considérables. J'ai mangé de la chair de cet animal; je l'ai trouvée succulente. Ses œufs, plus ou moins grands, ronds et de couleur blanche, ont la coque souple, cédant à la pression des doigts, mais reprenant après leur forme ordinaire. J'en ai goûté, et je leur ai trouvé la saveur des œufs de poule. Une Indienne m'en apporta un jour trente-six provenant tous, à ce qu'elle me dit, d'une seule et même tortue.

Un autre animal dont on me fit cadeau, fut un jeune blaireau. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a choisi pour symbole de la paresse. J'ai étudié ses mœurs et ses habitudes. Il ne songe qu'à dormir, si toutefois le sommeil lui laisse le temps d'y songer. Il ne mange que pour pouvoir mieux dormir. Il se pelotonne pour dormir, de manière que jamais oreiller ne manque à sa tête. Ce qui le distingue, cependant, avantageusement des paresseux bipèdes implumés, c'est qu'il n'est pas difficile sur la nourriture; la première feuille venue lui suffit.

Les animaux qui habitent ce pays, sont ceux que j'ai décrits plus haut: le chevreuil, l'ours, le linx, le loup, le jaguar, le hérisson (grande espèce), le pékan, le foutreau (*mink* en anglais), le rat musqué, que nos Indiens mangent, la loutre, et une espèce de fouine, ou *pol-cat*.

Il se trouve dans nos lacs une espèce de crapaud-géant, que

les Yankies appellent *bull-frog* (grenouille-bœuf) et les Canadiens, *wawaron*, probablement à cause du bruit qu'il fait en coassant. Sa voix, en effet, a quelque chose de terrifiant, quand on ne sait pas d'où elle vient. Lorsque ces animaux chantent en chœur, celui qui les entend, trouve bien faible le

Veterem in limo rauce cecinere querelam.

Chose singulière! les yankies pêchent à la ligne ces crapauds monstres pour les manger, et pourtant ils sont les frères de ces Anglo-Saxons qui appellent les Français *frog-eaters*, mangeurs de grenouilles.

A la fin du mois de juin j'ai fait une excursion dans les forêts du comté de Shawanow, après avoir visité un Irlandais malade dans le village américain de ce nom. L'objectif de cette excursion était la ferme d'un métis, catholique, il est vrai, mais que je n'avais pas encore vu dans ma chapelle. Plus zélée que lui, sa femme se rend régulièrement au service divin, malgré les quinze milles qui la séparent de la Mission. Le chemin conduisait à la ferme à travers les marais et les taillis. Je fus bien reçu, et mes observations trouvèrent un bon accueil. La ferme est entourée de quelques arpents de terre mise en culture. Cette partie de la contrée était à cause du voisinage du lac un lieu de prédilection pour les Indiens, déjà à une époque bien reculée. Des tertres courant parallèlement à travers la forêt, et déjà boisés, indiquent la place des champs où ils cultivaient leur plante favorite, le maïs.

Non loin de là, s'élève dans le lac à une assez grande distance une langue de terre, ressemblant à un môle, aux bords garnis de folle-avoine. Les Indiens Shawanows, qui ont donné leur nom au lac et au comté, venus des rives du lac des Hurons, ont séjourné dans ces lieux, il y a longtemps. A mon départ, le métis me fit don d'une pointe de flèche en silex, de débris d'un ancien vase et d'une tête de pipe, souvenirs des anciens Indiens, trouvés dans le voisinage.

Que je me sens heureux d'enregistrer ici une nouvelle conversion. Je baptisai le 15 juillet une veuve, jeune encore, dont le mari avait été tué par un Otchipway; Dieu s'est servi de ce malheur pour l'amener à la foi. Abandonnée à elle-même, elle s'était liée pendant la saison des sucres avec l'une de nos familles chrétiennes. On lui parla du divin Sauveur, et son cœur s'ouvrit à la grâce. Je

n'ai pu douter de la sincérité de sa conversion, car elle avait mis le plus louable empressement à apprendre par cœur toutes les prières qu'un chrétien doit savoir. Elle appartenait à l'ordre de la grande médecine et m'avait apporté son sachet d'amulettes pour les brûler, selon l'usage. Que de choses renfermées dans ce sachet, dont elle se servait, soit pour traiter certaines maladies, soit pour procéder aux pratiques superstitieuses en usage chez les païens! J'y trouvai des racines de diverses plantes, des paquets de poudres, des peaux de petits quadrupèdes, renfermant également des poudres, un petit vautour desséché, aux serres et au bec acérés, la fourrure d'une belette d'une blancheur éclatante, etc.

La fin du mois de juillet m'a également apporté bien des consolations. J'ai baptisé un jeune veuf de 24 ans et son enfant, âgé de quatre semaines. Quel bonheur pour moi de transformer ainsi en même temps le père et le fils en fils du Dieu vivant et en frères de Jésus-Christ!

J'ai répandu également l'eau de la régénération spirituelle sur le front d'une Indienne de 25 ans, nommée *Nokakomik* (terre-molle), oui, terre molle, qui s'est laissé imprégner de la rosée de la grâce, et qui, je l'espère, produira des fruits au centuple.

Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. Le lendemain du baptême de *Nokakomik* me remplit de tristesse.

Deux femmes païennes, poussées par la faim, étaient venues me demander à manger. Leurs faces décharnées me disaient assez combien elles souffraient du manque de nourriture. Je leur donnai ce que j'avais. J'appris de l'une d'elles que l'un de ses enfants se mourait dans leur wigwam. N'ayant pas répondu par un refus positif au désir que je lui témoignai d'aller le baptiser, je me mis en route tout de suite après son départ.

J'eus de la peine à trouver ce wigwam. De fausses indications me firent pénétrer dans une loge où se trouvaient plusieurs familles païennes, dont la stupéfaction fut grande en voyant paraître si soudainement la robe noire au milieu d'elles. On me fit des réponses très sèches aux informations que je demandai. Au milieu de la loge était suspendu une chaudière dans laquelle des citrouilles cuisaient à gros bouillons. Tout autour se tenaient accroupis hommes, femmes, enfants, dans un débraillé qui ne faisait pas l'éloge de leur modestie. Ils se livraient à tout le bonheur que fait goûter la *dolce far niente* indien.

D'après les renseignements que je leur arrachai, je découvris enfin, le wigwam que je cherchais. Malheureusement le père de l'enfant se trouvait là, un païen très hostile aux chrétiens. Il était assis à l'entrée, mâchant du sucre que je venais de donner à sa femme. Le silence affecté qu'il garda au commencement, son air rembruni, le sourire moqueur qui plissait ses lèvres, me disaient combien ma visite lui était à charge. Dès que je lui eus dit que j'étais venu dans l'espérance de baptiser son enfant, il secoua la tête et me répondit qu'il ne me le permettrait jamais. Je voulus insister; ce fut inutile. Je revins bien triste, et recommandai à un chrétien voisin de baptiser l'enfant, dès que le père s'absenterait.

L'un de mes chrétiens les plus dévoués m'a causé une bien agréable surprise, en m'apportant un canot miniature, en écorce de bouleau de trente centimètres de longueur, ainsi qu'un autre en bois. Le premier est construit exactement sur le modèle des grands canots de ce genre, qui servent pour les voyages de long cours entrecoupés de portages. Le second portait l'appareil nécessaire pour la chasse à la plonge, dont je parlerai au chapitre suivant.

C'est dans les sentiments d'une vraie joie de missionnaire que j'ai rédigé les lignes suivantes sur la cérémonie d'érection de la grande croix de notre cimetière, que nous avons célébrée le 5 août.

Nous avons abattu un magnifique pin pour en faire la croix. Elle devait se dresser sur un piédestal à gradins d'un mètre et demi de hauteur. Les Indiennes avaient orné la croix de guirlandes. Les fidèles s'étant réunis, le *Veni Creator* fut entonné, et nous nous dirigeâmes en procession vers le lieu du repos. Je montai sur une estrade qui avait été préparée près de l'endroit où la croix allait être dressée, pour faire le discours de circonstance. Vingt jeunes gens se tenaient sur deux rangs près de la croix qui reposait à terre, toute couverte de verdure et de fleurs. Notre fête avait attiré une foule de païens qui, accroupis en groupes sur le gazon, écoutaient avec beaucoup d'attention.

Cette assemblée en plein air de la majorité de la tribu, l'aspect pittoresque de ces groupes indiens, et les rayons du soleil qui brillaient de tout leur éclat, donnaient à cette fête un cachet tout particulier; et dominant toute cette foule du haut de ma chaire improvisée, je me trouvais tout heureux d'être missionnaire. Je m'efforçai d'approprier mon discours aux circonstances de cette

fête, du lieu, et, surtout, de ceux qui m'écoutaient. En voici le résumé :

« Voici la croix, l'étendard de notre grand Chef, Jésus-Christ, que nous allons arborer. C'est le signe de sa puissance et de son amour. Voilà pourquoi nous l'élevons sur les tombes de nos frères comme sur le wigwam de la prière.

C'est l'étendard, signe de la puissance de notre grand Chef. Devant lui le paganisme disparaît comme la nuit aux premiers rayons du soleil. Le grand Chef l'a arboré, il y a longtemps déjà, sur les terres qui se trouvent au-delà des grandes eaux, que la robe noire a traversées pour venir planter la croix au milieu de vous. Vos frères païens disent que parmi leurs *manitous* il s'en trouve un, s'appelant le Grand-Etendard. Cet Etendard c'est celui de notre Chef, que les premières robes noires ont arboré sur la rivière de la Folle-Avoines et sur les rivages de la Baie-des-Puants, où résidaient vos ancêtres.

La croix est encore le signe de l'amour que porte à tous le Grand-Chef : aux enfants des forêts et des prairies, comme aux faces pâles. Il est mort sur une croix comme celle-ci, pour nous sauver tous. Nous avons tous fait le mal, mais nous ne pouvions point nous libérer du mal que nous avons fait. Le Grand-Esprit était courroucé contre nous ; le Grand-Chef a apaisé sa colère en mourant pour nous. Les païens ont cherché à désarmer la colère du Grand-Esprit, en répandant le sang de leurs prisonniers de guerre et celui de certains animaux, par des libations d'eau-de-feu, mais tout est resté inutile. Lui, seul, le Grand-Chef, parce qu'il était homme et Grand-Esprit tout à la fois, a pu opérer notre délivrance. Aussi tous les hommes, de quelque race qu'ils soient, doivent croire en lui, s'ils ne veulent pas que la colère du Grand-Esprit pèse à tout jamais sur eux.

Nous élevons encore ce signe de puissance et d'amour sur les tombes de nos frères, parce que nous croyons que le Grand-Chef écoute les prières que nous lui offrons pour le repos de leurs âmes, et qu'il agrée les bonnes œuvres que nous pratiquons pour leur apporter quelque soulagement, si elles souffrent en leur voyage vers le Ciel. Vous païens, vous déposez de la nourriture et du tabac sur les tombeaux de vos frères. Mais à quoi bon ? Ils ne mangent plus et ne fument plus, puisque leurs âmes n'ont plus de corps.

Nous soulageons les âmes de nos frères par des prières et autres bonnes œuvres. Nous ne dansons pas sur leurs tombes; mais nous nous y rendons uniquement pour prier le Grand-Chef de les recevoir au plus tôt en son beau paradis. Vous ornez les tombes de vos défunts de certains signes rappelant le nombre des ennemis qu'ils ont scalpés. Nous ornons les nôtres du signe de notre Grand-Chef, en souvenir de la grande victoire qu'il a remportée sur nos ennemis, les méchants *Manitous*.

O païens, que cet étendard devienne le vôtre, et vous, chrétiens, restez y toujours fidèles! »

Après cette allocution, le *Vexilla regis* fut chanté en langue indienne. Durant le chant, les vingt jeunes Indiens élevèrent la croix et la fixèrent dans son piédestal, où elle se dressa bientôt majestueuse avec ses guirlandes, un vrai signe de victoire! Je procédai ensuite à la bénédiction de la croix. Cette belle cérémonie se termina par le chant du *Laudate Dominum omnes gentes*, qui a tant d'actualité en pays de mission.

Grâce à Dieu, encore une victime arrachée au démon! Au beau jour de la fête de sainte Claire, je donnai le baptême à un jeune païen, nommé *Kishina*. Ses parents ne s'y sont point opposés; ils s'en réjouirent, au contraire, et, cependant, à l'exemple d'autres païens, ils résistent eux-mêmes à la grâce. Aveuglement fatal, criminelle inconséquence! Cet adolescent fait preuve des plus heureuses dispositions. Il est d'une candeur que je ne puis assez admirer; la corruption qui ronge de si bonne heure au cœur des païens, ne l'avait pas encore atteint. L'empressement qu'il a témoigné à « prendre la prière » m'a rappelé une fois de plus, l'*anima humana naturaliter christiana* de Tertullien.

Voici une nouvelle preuve de l'esprit de défiance qui anime l'Indien, et de sa grande propension à la superstition. A la veille de recevoir des provisions du gouvernement des Etats-Unis, le bruit s'était répandu parmi nos gens, que plusieurs barils de lard, à eux destinés, contenaient du poison; un païen assurait même avoir vu en songe les barils infectés, et disait qu'il se ferait fort de les désigner quand ils seraient arrivés. Pour me moquer d'eux, je dis aux Indiens qui m'en parlaient, de bien vouloir mettre à ma disposition tous les barils suspects.

Le 27 août m'apporte une bonne nouvelle. La femme du premier chef me parle de son intention d'envoyer sa fille aînée à mes

catéchismes. De fait, elle nous arrive. C'est une charmante enfant, qui me fait bien augurer de la conversion de ses parents.

Voici une petite anecdote qui met en relief la manière d'envisager la nécessité ou l'opportunité de se faire chrétien, de la part de nombreux païens. On les dirait de l'école éclectique.

J'allais voir un jour une petite païenne dangereusement malade, et, contre tout attente, je fus bien reçu par ses parents. Après les préliminaires voulus, j'abordai la question du baptême. Le père, drapé stoïquement dans sa couverture, me répondit en ces termes : « Je ne m'oppose pas tout à fait à ce que tu donnes la prière à ma fille ; mais je veux d'abord appeler les hommes de la grande médecine. Si au bout de trois jours, ils ne l'ont pas guérie, tu peux la baptiser. »

Et les fils d'Esculape de ces forêts furent convoqués. Ces réunions des hommes de la grande médecine ne ressemblent pas tout à fait aux consultations de nos docteurs d'Europe. On n'y remarque point ces chuchotements ominieux, ces prises de tabac, humées d'un air mystérieux qui distinguent les délibérations de ces derniers. Ce sont de vrais soubresauts, exécutés par les membres de la Faculté à peau rouge. L'un d'eux agite avec grand bruit une gourde remplie de grains de maïs ; tour à tour chaque docteur s'approche du patient, faisant vers lui, en tenant des deux mains son sac de médecines, le geste d'un homme qui lance un javelot et soufflant sur lui. Il va sans dire que ces démonstrations hippocratiques ne se terminent pas sans que les docteurs ne se soient administré à eux-mêmes une bonne dose d'eau de feu, pour le plus grand bien du malade. Ces docteurs eurent de la chance en cette circonstance : l'enfant guérit, et aux yeux des païens la robe noire a tiré la courte paille en cette affaire.

J'ai fait au commencement de septembre une excursion tout à fait apostolique. Une néophyte m'avait fait demander dans une forêt où elle était tombée malade. Cette course me donna l'occasion de gagner à Dieu d'autres âmes. De la loge de cette néophyte je gagnai celle d'un païen aveugle, qui depuis longtemps vivait avec une chrétienne. Je dus faire à cette dernière les reproches qu'elle méritait, et, apprenant que son complice connaissait les principales vérités de la foi et savait par cœur l'une ou l'autre de nos prières, je lui demandai s'il ne voulait pas mettre fin à cette vie de désordre en embrassant la foi. Le voyant bien disposé, ainsi que sa

concubine, je leur ordonnai de se rendre à la chapelle au plus tôt, afin que je pusse baptiser l'un, confesser l'autre, et marier les deux.

Mais nouvelle raison de bénir mon bon ange d'avoir dirigé mes pas dans ces forêts. Sur le point de reprendre le chemin du retour, j'appris qu'une fille païenne se mourait dans ces mêmes forêts. Je m'y fis conduire. Sa mère était adonnée à toutes les superstitions païennes et elle avait un fils chrétien qui n'avait plus voulu vivre avec elle, à cause des nombreux sacs de médecine et objets superstitieux qui encombraient le wigwam maternel. Il avait pris auprès de lui sa sœur malade, que sa mère lui avait *cédée*, selon l'expression indienne. Il s'était fait son protecteur. Je trouvai cette jeune fille étendue à terre sur une simple natte, à peine couverte de quelques haillons, et dévorée par la fièvre. Son visage si pâle, ses traits décharnés, cet état d'indigence extrême m'émurent profondément. Dès le moment où je fus entré dans ce pauvre wigwam, elle ne détacha plus ses regards de moi. Sa physionomie respirait l'intelligence ; ses yeux n'avaient pas le regard fauve et inquiet des autres païens. Son regard était si doux, plein d'une suavité ineffable ; c'était bien le regard d'une âme attendant le baptême avant de s'envoler au Ciel. Je lui demandai si on lui avait déjà parlé de notre sainte religion. « Quand j'étais encore bien petite — me répondit-elle — j'appris à faire le signe de la croix. » Je lui demandai si elle ne serait pas heureuse de recevoir le saint baptême. *Aka* (oui) répondit-elle, mais d'un ton si doux, si pénétré, que j'en fus ému jusqu'aux larmes. Jamais je ne l'oublierai cet *aka* ; toujours il retentira à mes oreilles plus doux que la plus suave musique.

Elle était si près de sa dernière heure que je ne voulus point remettre son baptême à plus tard. Je l'instruisis des vérités fondamentales de la foi, et je la fis prier avec moi. Sa mère, qui était venue la soigner, apporta l'eau nécessaire d'un ruisseau qui coulait près de là, et je versai sur le front de la jeune Indienne les flots de l'eau de la régénération spirituelle. Que son nom païen *Metzmitemo* (la grande femme) reçut alors sa véritable signification ! Qu'elle était devenue maintenant grande devant Dieu et aux yeux de ses anges !

Peu de jours après, elle rendit sa belle âme à Dieu. Les Indiennes chrétiennes étaient accourues auprès de leur sœur cadette dans la foi et avaient transformé l'intérieur de ce pauvre wigwam. Elles

lui avaient préparé un lit, recouvert de nattes les minces cloisons d'écorces, et semé le sol d'herbes odoriférantes. Leurs mains avaient orné d'images pieuses la natte qui recouvrait la paroi la plus près de son lit; en un mot, elles lui avaient prodigué tous ces petits soins, dont leur bon cœur a le secret. C'était un spectacle plein de poésie que celui offert par l'intérieur de ce wigwam, et la muse qui a chanté *des Natchès la tristesse touchante*, en aurait été inspirée.

Elle s'est donc envolée au Ciel, comme une blanche colombe qui des bords d'une claire fontaine prend son essor vers la voûte azurée. O Marie, — c'est le beau nom que je t'ai donné, — souviens-toi de moi qui t'ai engendrée à Jésus-Christ; ne m'oublie pas au milieu des luttes qui me restent à soutenir. Qu'il me soit donné de te rencontrer au milieu des lumières du Ciel, comme je t'ai rencontrée en cette sombre forêt de la terre!

On apporta bientôt au champ du repos la dépouille mortelle de Marie. C'est bien pour elle que le cimetière avait sa signification de *dortoir*. Comme elle y reposera si doucement, à l'ombre des pins touffus qui l'ombragent! Que je voudrais dormir de son sommeil! De nombreux Indiens l'ont accompagnée à sa dernière demeure. Une vieille païenne suivait immédiatement le cercueil de Marie. C'était sa mère. C'était la mort qui suivait la vie!

Le dimanche après la pérégrination apostolique dont je viens de parler, je vis, me trouvant à l'autel, avancer vers moi du fond de l'église l'aveugle mentionné plus haut. Détail touchant: il était conduit à la main par sa petite fille, charmante enfant de quatre ans, que sa mère, toute dépravée qu'elle fût, avait fait baptiser. Un cœur chrétien aurait-il pu ne pas se sentir ému en voyant ce païen jusqu'alors doublement aveugle, amené ainsi à l'autel par cette enfant? C'était là une image vivante de l'Ange gardien conduisant au salut l'âme qui lui a été confiée. Elle ne savait pas, sans doute où elle dirigeait les pas de son père, en conduisant ainsi à la source de la vie surnaturelle celui qui lui avait donné la vie naturelle, et pendant que l'eau de la régénération spirituelle coulait sur le front de son père, elle jouait au pied de l'autel. Bientôt après, je bénissais le mariage de ses parents.

Ce même jour, je baptisai un Potowatomie de trente-quatre ans, qui vivait au milieu de notre tribu. Il avait pris le costume de nos chrétiens. La première fois qu'il s'était présenté il portait celui de

sa nation, c'est-à-dire une espèce de turban, et d'énormes pendants d'oreilles en argent. Toute sa personne présentait le véritable type de la race rouge.

Des femmes chrétiennes m'apportent de magnifiques nattes, ouvrages de leurs mains, pour couvrir le marchepied de l'autel. Elles excellent dans cette branche de l'art textile. Ces nattes sont faites de roseaux teints en diverses couleurs d'une grande fraîcheur, qu'elles préparent au moyen de décoctions de racines, d'herbes et d'écorces. Elles savent entrelacer dans le tissu des figures d'un dessin très varié et ne manquant pas de proportions. Sur l'une de ces nattes, longue de quatre mètres, figuraient des croix et des étoiles, et sur une autre un ostensor entre chandeliers et pots de fleurs.

Botanistes célèbres, étonnez-vous ! Liné, sortez de votre tombe ! Tournefort et Jussieu, applaudissez ! Je vous ai trouvé des devanciers dans le Nouveau-Monde. La différence sexuelle dans les plantes, dont la découverte avait fait tant de bruit dans le vieux monde, n'était pas inconnue aux habitants de nos forêts. En voici une preuve. J'avais demandé à une vieille Indienne le nom d'une plante portant des fleurs bleues que je venais de cueillir : *Weshikopak*, répondit-elle. Je montre plus tard à un Indien une autre plante à fleurs bleues dont la structure différait un peu des premières, et je leur en demande le nom. *Weshikopak*, me répondit-il encore. « Mais — leur dis-je en produisant la première tige, voici deux plantes qui ont le même nom ? » « Oui, répondit-il — mais celle-ci est *inaneu* (homme), et celle-là *mitèmo* (femme). Eh bien, botanistes à face plus ou moins blanche, que pensez-vous de nos botanistes à peau rouge ?

Je fis le premier dimanche de septembre une fière razzia dans le camp du démon, en baptisant cinq petits païens, confiés aux soins de femmes chrétiennes. Elles sont admirables de dévouement ; si pauvres qu'elles soient, elles n'hésitent jamais à se charger des nouveaux petits baptisés, plus ou moins abandonnés qu'on leur confie. Parmi ces enfants se trouvait une fille de douze ans à qui je donnai le nom de Rose de Lima, pour la placer sous la protection de celle qui a été, au Nouveau-Monde, le premier fleuron à la couronne de sainteté qui encercle le front de l'Épouse du Christ.

Je vais, pour donner un peu de variété à mon journal, transcrire une série de noms indiens de notre tribu, avec leur signification,

dont quelques-uns ne pourraient pas se rêver plus poétiques. Les Indiens païens n'ont pas de nom de famille ; chaque individu porte son nom propre à lui-même. En les baptisant le missionnaire cause parmi eux une véritable révolution sociale, les descendants d'un Indien baptisé devant à l'avenir porter le nom du chef de la famille. C'est l'un des grands-pères, si grand-père, il y a, qui impose le nom au nouveau-né païen. Tant pis pour celui-ci, si au moment de sa naissance, le grand père est de mauvaise humeur ; il sera doté d'un nom qui ne sera ni trop poétique, ni flatteur pour lui. Presque tous les noms qui figurent ici permettent de croire que les aïeux étaient de belle humeur, lorsqu'ils les donnèrent.

NOMS MASCULINS

<i>Takaskomaiëpina</i>	Casse-Tête	<i>Aiashew</i>	Vindictif
<i>Mékatépènisch</i>	Oiseau noir	<i>Apaktaanakwot</i>	Ciel mi-couvert
<i>Shawanopènisch</i>	Oiseau du sud	<i>Papitawanakwot</i>	Nuageux
<i>Wabanosha</i>	Petite étoile	<i>Shépakéshik</i>	Ciel du matin
<i>Shawanokeshik</i>	Ciel du Sud	<i>Tiko</i>	Vague
<i>Wapinémékew</i>	Tonnerre blanc	<i>Wawkéshion</i>	Nez crochu
<i>Wanakakwonet</i>	Ailé	<i>Wishanakwot</i>	Vent d'orage
<i>Wémitikit</i>	Archer	<i>Kishiwiaata</i>	Fort-voix
<i>Oskosh</i>	Brave	<i>Waposh</i>	Lapin
<i>Wika</i>	Angélique(plante)	<i>Poshitshininew</i>	Fier et envieux
<i>Mishakwot</i>	Temps clair	<i>Wapikinew</i>	Aigle blanc
<i>Shawanomété</i>	Danse du Sud	<i>Pikwotshininew</i>	Sauvage
<i>Keshina</i>	Agile	<i>Mémakirwet</i>	Vengeur
<i>Konménikin</i>	Gros flocon ^d eneige	<i>Oshanakwot</i>	Nuage jaune

NOMS FÉMININS

<i>Nokakomik</i>	Terre molle	<i>Pamipanio</i>	Voltigeante
<i>Washapan</i>	Plusieurs jours	<i>Mékatakoneiakew</i>	Robe noire, prêt ^{esse}
<i>Apaktakeshikiew</i>	Demi-jour	<i>Aianosha</i>	Beauté
<i>Namonèkiew</i>	Terre argileuse	<i>Keshikokew</i>	Le jour

Ces noms d'Indiens démontrent leur affinité avec les nations asiatiques chez lesquelles chaque individu a son nom propre ; ce que nous retrouvons également chez les anciens peuples de l'Europe. Ces noms individuels des anciens peuples avaient dans leur signification une grande ressemblance avec les noms indiens. Citons-en quelques exemples :

Chez les Hébreux : *Jonas*, colombe ; *Joseph*, accroissement ; *Isaac*, le rire ; *Mathieu*, don de Dieu ; *Anne*, gracieuse ; *Jémima*, aussi belle

que le jour. Job a donné ce dernier nom à l'aînée de ses trois filles. Il nomma la deuxième *Cassia*, la casse aromatique, ancienne dénomination botanique de la cannelle, nom qu'aucune dame ne désirerait porter aujourd'hui. La troisième fille de Job s'appelait *Cornustibie*, qui rappelle le *Schminkhorn*, des dames allemandes d'autrefois.

Les Arabes donnent à leurs femmes des noms tout aussi poétiques : *Sobéisha*, l'aurore ; *Redhya*, douce, gracieuse ; *Zahra*, fleur ; *Saïda*, heureuse ; *Amina*, fidèle ; *Selima*, pacifique ; *Saïfa*, pure et choisie ; *Naziha*, délicieuse ; *Luln*, perle ; *Kengie*, trésor ; *Maliba*, belle ; *Lobna*, blanche comme le lait, etc.

Nous avons en grec : *Alexandre*, qui aide les hommes ; *Héròde*, fils de héros ; *Chloë*, herbe verdoyante ; *Julie*, douce comme le duvet ; *Phébee*, qui brille ; etc.

Vers la mi-septembre je fis mes préparatifs pour aller visiter à 70 milles d'ici, au nord, un clan de la nation des Sauteurs, qui résidaient sur les rives du lac du Poteau. Ce lac est la source de la rivière du Loup. Pas de chemin qui y conduise ; il faut le trouver à travers les taillis. Sur le point de partir, j'appris qu'un Indien de ce clan venait d'arriver à la mission ; je le fis appeler et il m'apprit que tous ses frères venaient de quitter le lac du Poteau pour se disperser de tous côtés. La Providence avait envoyé cet Indien pour m'éviter un voyage aussi inutile que long et dangereux. Cette dispersion soudaine de ce clan de Sauteurs avait eu lieu en suite d'un meurtre récemment commis au milieu d'eux. Le Sauteur que j'avais devant moi, était court et trapu et parlait avec la volubilité propre aux gens de sa nation. Il était accompagné de sa femme et d'une fille. La physionomie de ces femmes était vraiment sauvage. La fille surtout avait un regard de va et vient comme celui d'une bête fauve. Ses bras étaient garnis de bracelets. La femme portait les cheveux coupés sur le front comme les dames d'aujourd'hui, ou nos milices de la Singine d'autrefois.

Voici des détails sur les premières causes du meurtre dont je viens de faire mention.

Il y a quelques années, un Sauteur ou Otchipway du lac du Flambeau, 80 milles nord de notre mission, avait tué un Folle-Avoine. Il devait s'attendre à être traqué à mort par les proches de la victime, selon la coutume indienne. Pour couper court aux angoisses inséparables d'une telle situation, il résolut de se mettre entre

les mains des Folles-Avoines pour être tué à son tour ou pour racheter sa vie à force de cadeaux. Il arriva donc à la mission dans la tenue que prend l'Indien dans des circonstances pareilles, c'est-à-dire, presque nu et le visage entièrement peint en noir. Il était accompagné de sa femme, de ses enfants et de quelques Indiens portant des présents au moyen desquels ils espéraient racheter sa vie. Le lecteur peut juger des cruelles émotions éprouvées par sa pauvre femme et ses enfants durant ce long voyage dont le terme devait décider de la vie ou de la mort de l'être qui leur était le plus cher en ce monde.

La tribu des Folles-Avoines fut réunie pour se prononcer sur son sort. Pendant tout le temps des délibérations, le malheureux resta couché sur le dos au milieu de l'assemblée dans une immobilité complète. Le premier chef de la nation, Oshkosh, qui vivait encore, prit la parole en faveur du meurtrier, attribuant son crime aux effets de l'eau-de-feu, rejetant la faute sur le chef du clan, qui aurait dû les réprimer, et demanda grâce pour lui en disant que trop de sang avait déjà été répandu. La majorité se rangea à son avis; et rien d'étonnant en cela puisqu'elle était composée de chrétiens. Le calumet de la paix circula; tous en tirèrent une bouffée, en signe de pardon; une seule femme, païenne et proche parente de la victime, le refusa. Ce refus donna lieu à un incident bien touchant. Au moment où elle refusait le calumet de la paix, l'enfant qu'elle portait dans ses bras, s'en empara tout à coup de ses petites mains et en aspira une ou deux bouffées. Cette femme reconnut en cela la volonté du Grand-Esprit, et pardonna à son tour. A cet incident tous les yeux s'étaient mouillés de larmes.

Hélas ce drame devait se dérouler plus sanglant encore. Dans l'automne de cette année, une Indienne otchipway du lac du Poteau, qui avait la réputation d'une amazone et se disait la parente du Folle-Avoine qui avait été tué, résolut dans un accès d'un criminel orgueil et surexcitée par l'eau-de feu, de venger la mort de son proche. Elle décharge son fusil sur un jeune homme, parent du meurtrier qui avait obtenu son pardon, et le tue. A son tour, un proche de cette seconde victime décharge son arme chargée de dragée sur le mari de cette forcenée. Ce dernier n'en meurt point; il extrait de ses plaies chaque grain de dragée, en charge son fusil, et se met immédiatement à la poursuite de son assassin. Très probablement cette poursuite s'est terminée par un nouveau meurtre.

Nos Folles-Avoines ne donnent pas toujours des preuves de la douceur de caractère qu'on leur attribue. En voici une preuve.

A l'époque où ils étaient établis sur les bords du lac Powégan et de la petite rivière des Renards, c'est-à-dire, vers l'année 1849, vivait au milieu d'eux un vieillard païen, qui avait élevé deux jeunes filles, qui étaient sœurs, avec toute la bonté d'une mère. Il arriva, à l'époque où se récolte le maïs, que des clameurs terribles retentirent tout à coup dans le camp des païens. « A l'assassin, à l'assassin » entendait-on crier de toutes parts. C'était ce même vieillard qui dans un accès de frénésie venait de tuer l'une de ses protégées, et qui, bientôt revenu à lui-même, fut trouvé, au lieu de fuir, accroupi auprès du cadavre de la jeune fille, dont la sœur était absente au moment où le crime fut commis. Celle-ci eut bientôt appris l'horrible nouvelle. Elle arrive, échevelée, les yeux flamboyant de vengeance, et proférant d'horribles menaces. S'armant d'une hache, elle fend la tête à celui qui avait veillé avec tant de tendresse sur son enfance.

Voici un autre fait qui démontre combien le sentiment de la vengeance pousse de profondes racines au cœur de l'Indien. Il m'a été rapporté par M^{me} Dousman qui a passé sa première jeunesse aux lieux où ce fait s'est passé, c'est-à-dire, vers la fin du dernier siècle.

A cette époque, l'île de Makinawk était l'entrepôt général du commerce de pelleterie dont les opérations embrassaient l'immense territoire qui s'étendait de la ligne des grands lacs jusqu'à Saint-Louis. Les marchands canadiens et les sauteurs qui venaient y échanger leurs fourrures contre des marchandises anglaises, s'y rendaient en grand nombre.

Un jour que l'un de ces Indiens, accompagné de sa femme et d'un petit garçon de cinq ans, circulait paisiblement dans les rues du village de Makinawk, un Canadien sortit de son habitation, saisit par la main cette femme indienne, et, l'ayant introduite par force dans sa maison, il en ferma la porte. Indigné de la violence faite à sa femme et de l'affront sanglant que lui-même venait de subir, l'Indien chercha, mais inutilement, à enfoncer cette porte. Après avoir assouvi sa passion, le Canadien ouvrit la porte pour pousser sa victime dans la rue ; mais, rapide comme l'éclair, l'Indien ne lui laissa pas le temps de la refermer, et le tua sur place. Des Canadiens accoururent pour venger la mort de leur compatriote ; devenu furieux, l'Indien tua sept d'entre eux. Voyant le nombre de

ses ennemis croître d'un moment à l'autre, il chercha son salut dans la fuite. Tous les habitants du village se mirent à ses trousses le poursuivant d'une grêle de pierres. Le malheureux tombe, se relève, retombe, après avoir, à moitié assommé, essayé quelques pas d'une fuite inutile. Pendant ce temps-là le commandant anglais était accouru à la tête de quelques hommes pour mettre fin au désordre. Peu s'en fallut que la fureur des Canadiens ne se tournât contre lui. Tout à coup un marchand arrache à l'officier son épée et en transperce de part en part l'infortuné Indien.

Victime de ce double crime, et noyée dans ses larmes, la malheureuse Indienne gagne à la hâte avec son enfant l'endroit du rivage où se trouvait amarré le canot qui l'avait transportée à cette terre de malédiction. Son fils, dont ces terribles malheurs semblaient avoir mûri tout à coup le jugement, la consolait en lui disant : « Sèche tes larmes, ô ma mère ; je grandirai, et, devenu homme, je saurai bien te venger. » Et cet orphelin tint terriblement sa parole dès le jour où il commença à fouler le sentier de la guerre et de la chasse. Plus de vingt traiteurs Canadiens qu'il tua, durent laver dans leur sang l'affront fait à sa mère et expier la mort de son père.

Le 23 septembre m'apporte l'insigne consolation de donner le baptême à deux païens de vingt à trente ans. Et, nouvelle joie, le dernier jour de ce mois, je reçois l'abjuration d'un Indien presbytérien, étranger à notre tribu. Les formes si froides qui marquent le culte des sectaires de ce nom, étaient loin de satisfaire ses aspirations religieuses ; il était venu nous demander ce calme durable de l'âme que la religion véritable peut seule nous donner.

Je veux raconter ici, comment, selon la tradition indienne, l'usage pernicieux de l'eau-de feu ou whisky, a été introduit parmi nos Ménomonies.

Voici la narration que m'en a faite un homme de la tribu. Les Folles-Avoines — il y a longtemps de cela, — vivaient sur les rives de la rivière Ménomonie, quand ils virent la première fois des faces pâles. C'étaient des marchands, qui arrivaient avec toutes sortes d'articles de commerce et des barils d'eau de vie pour nouer des relations de commerce avec ces sauvages. Ceux-ci à la première vue de ces Européens, se retirèrent, effrayés, dans leurs bois. Les blancs firent semblant de se retirer de leur côté en laissant leurs barils derrière eux. Les croyant à grande distance, nos Peaux-Rouges

reparurent et s'approchèrent des barils, non sans avoir pris toutes sortes de précautions de sûreté. Ils se mirent à les palper, à les secouer, et comprirent tout de suite qu'ils contenaient un liquide. Pour ces Indiens il n'existait jusqu'alors que deux espèces de liquides : l'eau, et les potions médicinales ou composées de poisons. Ces barils ne pouvaient pas évidemment être remplis d'eau. Était-ce donc une liqueur médicinale ou empoisonnée? Il fallait s'en assurer. Deux vieillards, un homme et une femme, furent choisis pour tenter l'épreuve. Aux yeux de ces sauvages, la perte de ces pauvres vieillards n'aurait pas été grande, s'ils en avaient dû mourir. Un baril est enfoncé, et les deux vieillards prennent chacun quelques gorgées du liquide qui s'y trouve. Aussitôt après, leur physionomie s'épanouit, leurs yeux commencent à papillonner d'une manière étrange; ils font claquer leurs langues, donnant à entendre qu'une sensation agréable au possible a réjoui leur palais; puis, ils se mettent à rire, à danser, à chanter, et paraissent surexcités comme dans une danse de Wabanon. Enfin, ils tombent dans un profond sommeil dont ils ne se réveillent que pour demander à grands cris une nouvelle portion de la merveilleuse liqueur, qui, à leur dire, avait chassé de leur corps la faiblesse et la vieillesse. Il n'en fallut pas davantage pour engager tous ces sauvages à se jeter sur les barils et à les vider jusqu'au dernier. Les blancs revinrent sur leurs pas; il leur fut facile de commencer les échanges avec des gens qui se trouvaient de si belle humeur. Depuis lors, l'eau de feu n'a pas cessé d'exercer ses ravages parmi les Folles-Avoines.

C'est avec des sentiments religieux et patriotiques à la fois que je trace les lignes qui suivent, à l'occasion de la visite pastorale qui vient d'avoir eu lieu ici, de Mgr Henni, du canton des Grisons. Sa Grandeur nous arriva le 18 octobre, au matin. Des soi-disant beaux-esprits pensent faire un tour de force intellectuel en prétendant que, dans les temps anciens, les évêques étaient d'or, et leurs crosses de bois, et que de nos jours nous avons le contraire. Plût à Dieu qu'ils eussent assisté à l'arrivée de notre évêque! Ils auraient vu un évêque d'or, et, pris de respect, ils auraient baisé sa crosse de bois, ils l'eussent baisée encore, eût-elle été d'or. Ils auraient admiré ce vénérable vieillard qui, pour visiter ses pauvres enfants du désert, venait de franchir, au prix de tant de fatigues, l'immense distance qui les sépare de sa résidence.

Les Indiens reçurent l'évêque, rangés sur deux lignes et avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Le prélat pouvait à peine se tenir debout de lassitude; ce qui ne l'empêcha pas, à peine arrivé, de célébrer la sainte messe. A la grand'messe, chantée par le missionnaire qui accompagnait le prélat, eut lieu la communion générale.

Après le service du matin, ma cabane ne se désemplit pas de flots d'Indiens venant offrir leurs hommages à leur premier pasteur. Que je me sentais attendri en le voyant prodiguer ses caresses, à l'exemple du divin Maître, à ces petits enfants que lui présentaient leurs mères. A leurs yeux quel gage de bénédiction pour leurs nourrissons que ces saintes et paternelles caresses!

L'administration de la Confirmation eut lieu l'après-midi. Les cérémonies commencèrent par l'invocation du Saint-Esprit, répétée par les deux cent trente Indiens qui recevaient le sacrement qui fait les forts. Elle fut suivie par une instruction en langue anglaise traduite par notre interprète.

Le festin que j'offris à Sa Grandeur fut tout apostolique, assaisonné à point par la pauvreté évangélique. Je fus bien désappointé, quand tout fier d'offrir à Sa Grandeur une queue de castor débarrassée de son étui en peau de chagrin, elle ne voulut point y toucher. Et cependant c'est le plat d'honneur chez les Indiens! L'aimable et pieux évêque nous quitta déjà le lendemain pour aller visiter les fidèles d'Oconto à cinquante milles nord de notre mission.

Aux consolations de cette visite pastorale vint s'ajouter deux jours après la joie que me donna le baptême d'une veuve et de sa jeune fille qui, elle aussi, répondit à la demande que je lui fis si elle voulait « prendre la prière » avec un *aka* prononcé d'un ton que je trouvai plus doux que le miel. Je donnai à la mère le nom de sainte Ursule dont nous faisons justement la fête, et à sa fille celui de Claire, noms difficiles à prononcer pour les Indiens, puisque leur langue n'a ni *l* ni *r*, mais je tenais à mettre mes deux néophytes sous la protection de ces deux saintes. Au commencement de novembre, je recevais encore dans le sein de l'Eglise le dernier des membres de la même famille qui n'était pas encore chrétien. Comme dans la nature tout se relie dans le monde surnaturel; une conversion en appelle une autre. Ce sont les flots du lac, doucement agité, poussant d'autres flots devant eux et faisant

avancer la nacelle du salut vers les rivages de la bienheureuse Eternité.

L'année 1860 est sur le point d'aller rejoindre ses sœurs aînées dans l'océan de l'Eternité. Elle me laisse une grande joie en disparaissant. Je baptise deux filles païennes. Une autre joie marque la fin de l'année : après avoir vaincu mille obstacles, je commence à entendre *seul* les confessions de mes Folles-Avoines. Les *ka, ké, ki, ko, kew* ne m'effraient plus.

Un grand feu d'artifice céleste, une magnifique aurore boréale solennise la clôture de l'an de grâce 1860. Toute la partie septentrionale du ciel se trouvait voilée par un immense rideau de noirs nuages, tandis qu'au sud mille étoiles scintillaient dans tout leur éclat sur le fond bleu foncé du firmament. Tout à coup, semblables à des étincelles jaillissant d'une machine électrique, mille gerbes d'une lumière blanchâtre s'élançèrent vers le milieu du ciel de cette masse de sombres nuages. Le spectacle était féérique.

Je veux clore mon journal de cette année par une notice sur les métis de la Rivière-Rouge au Dacotah, parce qu'elle peut intéresser l'un ou l'autre de mes compatriotes de la Suisse française. Un de mes métis qui a passé une partie de sa vie parmi ces colons, me disait qu'un parti d'émigrants suisses français était venu (il y avait alors trente-quatre ans de cela), joindre la colonie de la Rivière-Rouge, ou de Pembina. Ces Suisses s'appelaient les *Meurons*.

Je ne fais que traduire ici un passage que j'emprunte à un rapport envoyé au bureau indien de Washington par l'un de ses agents.

« Nous rencontrâmes le 16 juillet 1854 un parti de chasseurs de la Rivière-Rouge, conduisant 824 charriots, accompagnés de leurs familles, en tout 1300 personnes. Durant les campements, ces charriots servent de retranchements. Pendant le jour, leurs bêtes de somme paissent en dehors du camp; on les fait rentrer la nuit. Ces chasseurs résident ordinairement à Pembina et dans ses environs. Ils sont agriculteurs, cultivent le froment, l'orge, le maïs et la pomme de terre. Chacun d'eux à une quinzaine d'acres en culture. Ils sont industriels et sobres; ils appartiennent presque tous à la religion catholique. Leurs prêtres les accompagnent dans leurs expéditions. Fidèles à leurs prescriptions religieuses, ils assistent régulièrement au service divin le jour du Seigneur, et se gardent bien de voyager ou de chasser en ce jour. Leur gouvernement a le caractère paroissial. Ils sont répartis en quatre paroisses

dont chacune est régie par un chef portant le titre de capitaine. Ils se choisissent un chef principal qui s'appelle le gouverneur de chasse, chargé de diriger les expéditions, de trancher les différends, etc. Ils s'occupent d'agriculture jusqu'à mi-juin, époque où ils partent pour la première chasse du bison, dont ils ne conservent que la viande, la fourrure ne valant rien alors. Mais en octobre, saison de la seconde chasse, ils gardent l'une et l'autre, qu'ils vendent en grande partie aux agents des Compagnies de pelleterie du nord et du sud.

La colonie de la Rivière-Rouge est composée de métis, de traiteurs de la Compagnie d'Hudson, d'Indiens, d'Ecossois, d'Irlandais et de Canadiens. Ces gens parlent un jargon formé de mots empruntés aux langues de ces diverses nationalités. Ils sont vêtus de laine, portent des ceintures servant de poches, avec leurs poires à poudre et carnassières retenues par de larges cordons couverts de dessins brodés avec des piquants de porcs-épics et des perles, de plus, le *kinkinik* dans une poche, et le briquet, la pierre à feu et l'amadou dans une autre. L'arme à feu dont ils se servent ordinairement, est le fusil court du Nord-Ouest. »

CHAPITRE IV

Notices.

Je réunis dans ce chapitre en un faisceau toutes les notes qu'il m'a été donné de prendre sur les aptitudes intellectuelles et physiques, sur le caractère, les mœurs et les habitudes de nos Folles-Avoines.

Sous le rapport physique, ces Indiens sont bien constitués; leur taille est en général au-dessus de la moyenne. On rencontre rarement parmi eux des défauts physiques. Rien de plus noble que leur démarche; on voit qu'ils se sentent les monarques de ces lacs et de ces forêts. Ils ont cependant une façon de marcher qui leur est propre, celle de poser un pied devant l'autre; de là ces sentiers si étroits qu'ils tracent dans les dédales des forêts, et si difficiles à discerner à l'époque de la chute des feuilles; de là aussi la trace si étroite que laisse après lui le premier Indien qui a frayé le chemin à travers les hautes neiges.

On est convenu d'appeler les Indiens les hommes de la race rouge et d'en faire une race à part. Je crois que l'on se trompe. Tout m'engage à les ranger parmi les hommes de la race jaune. Je donnerai des preuves de ma manière de voir dans la troisième partie de mon journal américain. Leur teint est plutôt jaune que rouge, et le feu du wigwam, sans parler du manque de propreté, n'y est pas étranger. Ils ont la bouche armée de formidables mâchoires; de là les pommettes des joues si saillantes. Leur chevelure touffue, mais plate est d'un noir magnifique.

Ils n'ont pas besoin d'un cours de gymnastique pour déployer une agilité et une souplesse de membres remarquables. Ils ont les mains et les pieds très petits, ce qui est dû peut-être à leur genre d'occupations : la chasse et la pêche; les païens ont horreur de tout travail un peu rude, comme celui de la culture des terres; et les chrétiens n'y vaquent que pour l'acquit de leur conscience, le missionnaire leur en prêchant la nécessité. C'est un préjugé général chez les Indiens que l'homme rouge n'a pas été créé pour les travaux de l'agriculture qui sont réservés à l'homme blanc.

Leurs aptitudes intellectuelles vont généralement de pair avec leurs qualités corporelles. La musique exerce sur eux un grand charme. Ils retiennent facilement un air musical, et, bien qu'ils n'aient pas le sens des accords, ils chantent d'une manière assez juste. Nos chantres chrétiens savent un grand nombre de cantiques composés en la langue des Sauteurs par Mgr Baraga, et ils les chantent de manière à satisfaire une oreille non trop exigeante. Ils sculptent assez adroitement des ustensiles de ménage en bois, et se servent pour ce travail des dents si effilées et si aiguës du castor.

Les femmes brodent, à leur façon, des ceintures, des mocassins, des éventails. Elles se servent pour broder, de perles, de piquants de hérissons qu'elles teignent, au moyen de la décoction de certaines racines, en couleurs très vives. Elles se servent aussi des poils de l'original (l'élan du Canada) qu'on appelle aussi caribou. Cet animal a le mufle du chameau, bois plat du daim et les jambes du cerf. Les broderies de nos Indiennes ont leur cachet particulier. Rien de plus gentil que les petites boîtes à sucre d'érable qu'elles couvrent de broderies de ce genre pour en faire des cadeaux. Le lecteur ne doit pas s'étonner de ce que l'art de la broderie ait pénétré ainsi dans les forêts du Nouveau-Monde. Qu'il lui plaise de

lire les lignes suivantes tirées des « Lectures de M. H. Blanc sur la géographie industrielle ».

« La broderie est fort ancienne dans le monde; la nouveauté pour les nations modernes, n'est que dans une appropriation de ses formes au goût dominant, aux usages reçus. Son mérite, autrefois, était de trancher sur le tissu tandis qu'aujourd'hui elle s'étudie, tout en l'ornant, à s'y confondre. Ainsi, il n'est sorte de matières qu'on ne fut parvenu à introduire dans les étoffes d'apparat : l'or, l'argent, les pierres précieuses chez les peuples policés; les coquillages, les écorces d'arbre, les plumes d'oiseaux chez les tribus nomades. La Chine et l'Inde y excellait; la Judée en avait des rudiments; Babylone s'y montra sans égale.... La Grèce connut aussi ce luxe; on y brodait jusqu'aux chaussures.... L'exécution variait selon le degré de civilisation, l'habileté de la main, la nature des mélanges; au fond et partout on y retrouvait cet instinct qui pousse l'homme vers les raffinements de la parure. Le Nouveau-Monde, dans ses solitudes inaccessibles, n'y était pas plus étranger que l'ancien. Dans le Canada, quand on en fit la découverte, des essais informes prouvèrent qu'un certain art existait là où la civilisation n'avait jamais pénétré. Les femmes brodaient avec leurs cheveux, avec des poils d'animaux; elles mêlaient à leurs étoffes des fourrures patiemment assorties ou des peaux de serpents, découpées en lanières. Les effets bizarres, les contrastes de couleurs sont préférés dans cette enfance du goût; on assortit tant bien que mal tout ce qu'on a sous la main : des joncs, des cuirasses d'insectes, des noyaux de fruits, des pièces de monnaies. Quelquefois le choix de l'ornement n'est plus un caprice; il prend une signification, marque le rang et devient un attribut; les chefs, les pontifes ont des insignes qui les distinguent, et que, seuls ils ont le droit de porter. »

Nous pouvons rattacher à ce genre de broderie indienne la fabrication des nattes, l'une des principales occupations de la femme Folle-Avoine, qui sait faire entrer dans la texture de gentils dessins de sa façon. Quelques-unes de ces nattes feraient bien même dans un salon. Il s'en confectionne de quatre mètres de long sur un et demi de large. On en couvre les bancs et le sol, ainsi que les parois des wigwam, ce qui donne à l'intérieur quelque chose de *heimlig*.

Nous trouvons chez l'Indien la preuve vivante de la vérité du proverbe : « La nécessité est mère de l'industrie. » Représentez-vous un

Indien surpris au fond des bois par une tourmente de neige et une nuit très noire qui lui rendent impossible la construction d'un wigwam provisoire. Que fait-il ? Il se fait un lit bien tendre avec des branches de sapin, s'y étend mollement bien enveloppé dans sa couverture, se moquant de la neige qui s'entasse sur lui, et attend ainsi tranquillement le retour du jour.

Ou revient-il de bien loin chargé d'un sac de farine qu'il est allé quérir dans quelque village américain, il soupera de sa farine au bord de quelque ruisseau, s'il est surpris par la nuit. Mais sous quelle forme s'en nourrira-t-il ? Il n'a rien sous la main pour en faire du pain ni même un vase pour en faire de la bouillie... mais voyez : il ouvre son sac, va puiser avec les deux mains de l'eau du ruisseau, la verse sur sa farine, pétrit ce qui en est humecté, allonge cette pâte en forme de saucisses, qu'il suspend à des branches au-dessus du feu qu'il a allumé, à une distance qui lui permet de les faire cuire sans les charbonner... On prétend que cette espèce de galette est fort bonne à manger.

Supposons qu'un Indien, n'ayant qu'une hache pour toute arme ou ustensile, se voie condamné à passer de longs jours au fond d'une immense forêt, il se tirera d'affaire, tandis qu'un blanc, dans les mêmes conditions, périrait de misère. Cet Indien dressera immédiatement au moyen de sa hache son wigwam hermétiquement fermé et aux bêtes sauvages et aux intempéries de l'air. Il s'y préparera un lit de mousse. Son pauvre vêtement est-il allé en lambeaux dans sa course à travers les broussailles, il se fait maître-tailleur. Il va quérir une liasse d'écorce de bois blanc, qu'il sait réduire en une sorte de filasse qu'il tresse; il coud ces tresses ensemble au moyen d'un fil de même matière qu'il a roulé dans ses doigts ou sur sa cuisse, comme le cordonnier. La première épine venue lui a servi d'aiguille. Le voilà donc logé et habillé; mais il faut aussi pourvoir à la cuisine. L'Indien se fera des filets avec la même matière qui a servi à l'habiller. Il s'en servira pour prendre du gibier de petite taille ou du poisson, si une rivière coule dans le voisinage. La confection d'un arc et de flèches suivra de près. Le gros gibier tombera à son tour; la cuisine sera mieux fournie encore et au vêtement primitif qu'il s'est fait, viendront s'ajouter les fourrures. Des débris de silex ou de jaspé, s'il en trouve, il se fera des instruments tranchants pour se fabriquer de la vaisselle de bois. Avec l'écorce du bouleau il se fera un seau pour apporter au-

wigwam l'eau nécessaire. En un mot, il ne manquera de rien au fond de sa forêt. Et un homme qui aurait suivi tous les cours d'une Université, que deviendrait-il à sa place ?

Nos Indiens se montrent aussi très adroits dans la confection des *raquettes* (terme canadien) dont ils se servent pour marcher sur la neige. Ils les appellent *akimak*, et les Américains *snow-shoes*. Elles sont faites d'un bois mou qui est travaillé de manière à former un cadre ovale dont l'intérieur est garni d'un réseau fait de lanières de cuir de chevreuil, et au milieu duquel s'attache le pied. Cet appareil ne permet point d'enfoncer dans la neige. Mais malheur au maladroit qui se laisse choir. Etendu de son long sur la neige, il lui est impossible de se relever à cause de la position verticale qu'ont prise ses raquettes.

Un Indien surpris dans sa marche par une surabondance de neige sait se fabriquer des raquettes provisoires, en coupant une branche, qu'il courbe en forme de cercle et dont il garnit l'intérieur avec de la filasse d'écorce de bois blanc tressée; et ces raquettes lui serviront pour quelques heures de marche.

J'ai parlé de la confection des canots d'écorce dont un specimen miniature se trouve au Musée de Fribourg; les Indiens s'en servent pour les voyages de long cours, entrecoupés de plusieurs portages. L'Indien en fabrique de provisoires pour pêcher. Il détache d'un gros arbre une grande pièce d'écorce, lui donne la forme d'un canot en rapprochant les extrémités qu'il coud ensemble au moyen de racines ténues, puis il enduit les coutures avec de la résine. Et c'est dans ce frêle esquif qu'il ose s'aventurer sur les eaux.

Occupons-nous maintenant des heureuses dispositions de nos Indiens à embrasser la religion catholique. Leur système religieux, abstraction faite des pratiques superstitieuses, est comme le vestibule du christianisme. Nous rencontrons dans l'âme de l'Indien surtout « l'âme naturellement chrétienne » de Tertullien. De son côté, la religion catholique seule peut civiliser l'Indien dans la véritable acception de ce mot. Pour nous convaincre de cette vérité, nous n'avons qu'à parcourir les pages de l'histoire de l'Union; la race indienne, au lieu de se civiliser, disparaît ou tend à disparaître aux approches du protestantisme. Les missions catholiques indiennes de la Californie, si florissantes autrefois, ont été anéanties à son contact, et les Indiens se sont retirés dans les montagnes pour retomber dans l'état sauvage. L'Indien ne peut vivre exclusivement

d'idées ; il lui faut une religion dont le culte parle à ses yeux comme à son cœur, et soit un reflet de ces beautés de la nature dans la contemplation desquelles son âme trouve ses délices.

L'Indien goûte singulièrement la doctrine catholique, qui lui apprend à se recueillir et développe en lui le penchant naturel qu'il a pour la contemplation. Les abstinences et les jeûnes qu'elle lui prescrit, il les accepte sans répugnance, puisqu'un instinct religieux lui a déjà fait entrevoir les complaisances que trouve le Grand-Esprit à ces pratiques.

Que la foi au Purgatoire est facile à l'Indien que croit à un long et pénible voyage que doivent faire ses chers défunts avant d'arriver au Paradis tel qu'il se le représente ! Il a cru, païen, pouvoir les assister par les moyens matériels ; il lui en coûtera peu d'admettre, une fois chrétien, que des âmes sans corps puissent trouver allègement dans des œuvres d'une nature spirituelle faites en leur faveur.

Comme toute autre nation païenne, nos Indiens croient à la nécessité du sacrifice, et du sacrifice expiatoire en particulier, toujours renouvelé, parce que l'homme ne vit pas dans le passé, et que tout péché a une terrible actualité. Ils sentent tout aussi vivement le besoin de participer au sacrifice en se nourrissant des chaires immolées qu'ils regardent comme la nourriture du Grand-Esprit ; et mangeant ainsi avec lui, assis à sa table, ils regardent comme complète leur réconciliation avec lui. Mais qu'ils deviennent chrétiens, comme ils saisiront facilement les merveilleux enseignements de la foi en la sainte Eucharistie, et du sacrifice de la messe en particulier.

C'est au milieu des Indiens que l'influence du christianisme sur l'homme dégénéré devient, pour ainsi dire, palpable. Un seul coup d'œil suffit pour discerner l'Indien chrétien du païen. Celui-ci a le regard louche, oblique, effaré ; le regard du chrétien est doux, limpide, révélant le calme qui règne dans son âme. S'il y reste encore quelque chose de fauve, attribuez-le au genre de vie qu'il mène. Chez le païen les manières sont saccadées, rudes et rustres ; la religion les a réglées et adoucies chez le chrétien.

La différence s'accroît encore plus chez l'Indienne. Sans doute là où le mari nouveau converti n'est pas encore assez pénétré de l'élément chrétien, la femme ne jouit pas encore de la plénitude des droits que lui accorde le christianisme. Mais généralement parlant, c'est bien dans une mission indienne qu'on peut le mieux

apprécier tout ce que la femme doit à la religion chrétienne et surtout à ses enseignements sur les prérogatives de la Bienheureuse Vierge Marie. Son sort est encore aujourd'hui parmi les sauvages celui qui lui a été fait au milieu des peuples anciens. Aux yeux du mari païen, la femme est une esclave, un meuble, un ustensile; il ne saurait voir en elle une compagne. A elle sont réservés les travaux les plus pénibles, le soin d'apporter au wigwam l'eau et le bois nécessaires pour le ménage; elle doit apprêter les peaux des animaux tués par son mari, tandis que celui-ci, mollement étendu sur les nattes qu'elle a tressées, suit de son œil oisif les nuages de fumée qui s'échappent de son calumet. La famille va-t-elle transporter ses pénates ailleurs, le mari ne portant que son fusil, suivra, en se prélassant, sa pauvre femme surchargée de l'attirail du ménage et des plus petits enfants. Dès que le mari a abattu le pesant ours ou le cerf agile, il appelle sa femme d'un coup de cornette, car c'est encore elle qui est chargée d'écorcher, de dépecer l'animal, et d'en apporter les pièces au logis.

Les Indiens chrétiens se montrent, en général, très dociles aux avis que leur donne la robe noire. Un demi-mot suffit souvent pour obtenir ce que l'on désire d'eux. Au commencement de mon séjour à Keshéna je m'étais aperçu que les mères allaitaient à l'église leurs nourrissons sans trop se soucier des règles de la modestie. Je fis cesser cet abus au moyen d'une allusion indirecte que j'y fis, pendant la dévotion du Chemin de la Croix. Je n'eus qu'à insister à la dixième station sur la souffrance endurée par Jésus-Christ en se voyant dépouillé de ses vêtements devant tout un peuple, et sur la nécessité d'une grande modestie à garder dans ces habillements, surtout à l'église.

Autre exemple propre à intéresser mes lectrices, si lectrice il y a. Un jour que je traversai les bois pour visiter les malades, je rencontrai un groupe de jeunes Indiennes qui se rendaient à l'église. A ma grande surprise, elles avaient l'air de vrais ballons, grâce à un appareil de leur invention. C'était à l'époque des crinolines. Elles avaient vu des ladies américaines à la mode, et elles avaient voulu les singer. Je les tançai vertement, et je continuai mon chemin. La leçon ne fut pas perdue, car à mon retour je vis suspendus aux branches des sapins les *corpora delicti*, en formes de cerceaux faits avec des branches d'arbustes. Elles avaient tenu à me mettre sous les yeux les preuves visibles de leur docilité.

J'ai déjà parlé de l'amour plein d'une tendresse incroyable que nos mères indiennes portent à leurs enfants. Elles ne peuvent s'en séparer un instant ; elles les apportent à l'église, et les vagissements de tant de marmots couvrent souvent la voie de nos chantres. Elles ont une manière à elles de porter sur le dos leurs nourrissons. Elles étendent d'abord leur couverture à terre, puis saisissant l'enfant par les mains, elles le font tourner sur lui-même et le placent sur le dos, ramassant en même temps la couverture dans les plis de laquelle elles l'emprisonnent, ne lui laissant libre que la tête. Elles retiennent dans leurs mains les quatre coins de la couverture. Pour les courses de longue haleine elles ont un berceau plat sur lequel l'enfant est emmailloté, et qu'elles portent suspendu sur les reins au moyen d'une courroie qu'elles se passent sur le front.

Considérez une Indienne jouant avec son enfant. Comme elle sait se faire enfant avec lui ! Comme son œil pétillant d'amour maternel suit tous ses mouvements ; elle ne s'en détache pas une seconde ! Le moindre geste drôlatique de son cher *itchion* provoque chez elle des explosions d'un rire fou. Mais aussi, quand la cruelle mort vient le lui arracher, quelle désolation !

Les occupations du ménage ou la culture du maïs l'oblige-t-elle de se séparer de son enfant pour quelques instants, elle fixe aux parois du wigwam ou à deux arbres opposés l'un à l'autre deux cordes qui vont en s'écartant l'une de l'autre vers le milieu, au moyen de deux pièces de bois qui les séparent. C'est là que la mère étend son nourrisson sur une couverture repliée sur elle-même. C'est une espèce de hamac.

Les hommes portent une grande affection à tous les enfants en général. Je retrouve chez les Folles-Avoines ce que Livingstone nous rapporte sur ce même point des Béchuanas, chez lesquels tout enfant qui se trouve près de personnes prenant leur repas, est sûr d'en recevoir sa petite part.

Si les Folles-Avoines sont en général d'un caractère doux et pacifique, et que beaucoup d'aménité règne dans leurs rapports mutuels, les maris païens se montrent quelquefois bien cruels envers leurs femmes. Il arrive que dans un accès de colère provoqué par la femme, le mari lui emporte le nez d'un seul coup de ses dents. J'avais parmi mes Indiennes converties, plusieurs qui manquaient pour cette raison, de cet ornement facial. On dit vulgairement que jamais grand nez n'a défiguré beau visage, pour la raison

obvieuse que jamais beau visage n'a porté grand nez, mais pas de nez du tout est chose pire encore.

J'ai été frappé de la profonde répulsion que les Indiens ont pour les Nègres. Aussi les individus nés d'un Nègre et d'une Indienne sont-ils extrêmement rares dans ces contrées; je n'en ai rencontré qu'un seul. A leurs yeux le Nègre est un *matché-awétok*, un démon. Ignorant cette répulsion, j'avais préparé un groupe représentant l'adoration des Mages pour les placer à l'église le jour de l'Epiphanie; et j'avais fait un Nègre de l'un des trois rois. Je dus renoncer à cette exhibition en voyant quelques Indiens reculer d'horreur à la vue de mon roi noir.

Elle est déjà bien éloignée l'époque où, avant l'arrivée des blancs, nos Indiens étaient confortablement et richement vêtus. Hommes et femmes se couvraient alors de chaudes fourrures. Les premières années après la venue des Européens, le gibier se trouvant encore en assez grande abondance, les Indiens se procuraient mille articles de parures conformes à leurs goûts, grâce à leurs relations de commerce avec les compagnies anglo-américaines. Les femmes se surchargeaient d'ornements en argent. Les hommes portaient des pendants-d'oreilles du même métal, de forme circulaire, aplatis, travaillés à jour. Ils se couvraient la poitrine de plaques d'argent, ayant la forme d'un hausse-col, qui du cou au bas de la poitrine diminuaient de dimension. Dans ce temps, l'or n'était pas encore connu de ces Indiens. Les pendants-d'oreilles en or sont d'importation récente. Nos femmes païennes continuent à les porter en argent, sans parler des petits anneaux dont le contour de leurs oreilles est garni. Cet usage n'a pas encore disparu du milieu des païens. Les hommes se perforaient le cartilage du nez pour y suspendre un anneau. Les femmes portaient encore de nombreux bracelets, et couvraient leurs couvertures de broches d'argent, appelées épinglettes par les Canadiens, et quelquefois si rapprochées les unes des autres qu'à une certaine distance on aurait pris cette pièce de leur vêtement pour de l'étoffe brochée d'argent.

Les femmes ont renoncé à l'ancienne coutume de se teindre en rouge le visage et les cheveux, elles se contentent aujourd'hui de se passer en rouge les joues et la ligne de séparation de leur chevelure. Les hommes continuent à se peindre le visage de diverses couleurs, ce qui leur donne un aspect hideux.

La principale parure de l'Indien est le *wampun*, espèce de tissu

ou cottes-de-mailles formée de grains de porcelaine ou de petits coquillages. Il en est souvent fait mention dans les traditions de la race américaine. Nous avons vu Minobojo disperser avec une massue de porcelaine les ennemis de sa mère; nous verrons plus loin le Minobojo des Otchipways, *Hiawatah*, dépouiller de son wampun *Mokwa* (le grand-ours); conquête qui nous rappelle celle de la toison d'or. Ces colliers en porcelaine, nos Indiens les ont-ils hérités de leurs ancêtres. Mais ceux-ci, où se les ont-ils procurés? Immanquablement au pays dont ils sont venus, de la Chine, patrie de la porcelaine, ou des contrées voisines. Des grains de porcelaine enfilés dans des baguettes étaient apportés d'une tribu à une autre par des hérauts en signe de guerre ou de paix, rouges, si c'était une déclaration de guerre, blancs, s'ils signifiaient la paix.

Les pièces qui composent aujourd'hui l'habillement de nos païens, sont la couverture de laine, la camisole en coton, une espèce de mi-culotte en peau et les mocassins. Les chrétiens s'habillent à l'européenne, sauf les mocassins. Les femmes, chrétiennes et païennes, ont gardé le costume national, qui consiste en la couverture, une camisole, une jupe descendant jusqu'aux genoux, les *mitaches*, sorte d'étui en drap orné de rubans, emprisonnant la jambe du genou à la cheville du pied, et les mocassins; elles réunissent leurs cheveux en une longue tresse qui retombe sur le dos, et se couvrent la tête d'un pan de leur couverture à la manière des femmes de l'Orient. En hiver, hommes et femmes portent des mitaines en peau de chevreuil. Gants et mitaines semblent être un produit propre aux contrées septentrionales. La mitaine appelée *Vöttr* par les Islandais, était nommée *Wante* par les Scandinaves, d'où est venu le mot latinisé *Wentus* et *gant* en français. Ces gants du nord de l'Europe étaient des mitaines comme celles de nos Indiens. Dans la légende d'*Edda*, *Thor* se réfugia dans la *Wante* ou mitaine du géant *Skrymir*. Au moyen-âge des broderies ornaient le dessus des gants et des mitaines comme chez nos Folles-Avoines. Plusieurs Indiens portent comme costume une espèce de carrick en peau de chevreuil, dont les coutures sont agrémentées de franges de même matière.

Un article de toilette indienne ne figurant que dans les occasions solennelles, comme danses des morts et de guerre, consiste dans des têtes évidées d'animaux sauvages, encore armées de leurs cornes, dont se coiffent les guerriers, et qui leur donnent un air

sinistre, nous rappelant les coiffures de nos pères, les anciens Helvètes.

Une autre parure, portée sur la poitrine, est une poche brodée de perles et de piquants de hérisson, dans laquelle l'Indien resserre sa provision de tabac, de sakakami ou de kinikinik, avec un étui orné de la même manière, dans lequel il glisse son grand couteau ou scalpel.

La chair de gibier à poil et le poisson constituent le fond de la nourriture chez nos Indiens. Quant au gibier à plume, c'est au canard sauvage qu'ils en veulent le plus, surtout en automne où ce palmipède devient très dodu, grâce à la folle-avoine dont il se nourrit. La chair du chevreuil prend le premier rang dans leur nourriture; vient après elle celle du castor, de l'ours, du hérisson, du racoon, du chat-puant et du rat musqué. A l'époque du payement annuel, ils vivent des provisions de farine et de viandes de porc, qui leur est distribuée à cette occasion.

La seule plante nutritive qu'ils cultivent assidûment, est le maïs. Les pommes de terre et autres légumes ne sont pas en faveur chez eux. Après le maïs, la folle-avoine est leur nourriture de prédilection. C'est une espèce de riz sauvage, la *zizania aquatica* des botanistes, appelée aussi le riz du Canada, appartenant au genre des graminées et à la tribu des orysées. On commence à la cultiver en France. Renfermés dans un sac et laissés dans l'eau pendant quelque temps, les grains de cette plante prennent la blancheur du riz ordinaire.

Ce mode de nourriture fait de la vie de l'Indien une pérégrination continuelle. Ce n'est pas à lui qu'il faut rappeler la parole de saint Paul: *Non habemus hic permanentem civitatem*. Ou est-ce peut-être un besoin irrésistible de mouvement qui les oblige à se nourrir ainsi? Quoi qu'il en soit, ils ont pour les travaux agricoles une répugnance invincible. Pourrions-nous leur en faire de trop vifs reproches? Leur genre de vie offre tant de charmes! Passer sa vie au milieu de ces magnifiques forêts, au bord des grands fleuves, sur le rivage des lacs, se choisir les plus beaux sites pour y dresser le wigwam, voir ses jours s'écouler au milieu de ces distractions, et de ces émotions que font naître la chasse et la pêche, quoi de plus attrayant! Que de gentilshommes venus du Canada s'y sont laissé prendre! Au lieu d'amener les Indiens à se vouer à la culture de leurs terres, ils se sont mis à chasser et à pêcher, avec ou sans l'accent circonflexe, dans leur société.

Nos chefs indiens ont chacun leur Ganymède, c'est-à-dire, un jeune homme à leur service, qui, dans les occasions solennelles, a pour charge de préparer leur pipe et de la leur présenter. Ces jeunes gens remplissent également les fonctions de hérauts auprès des nations voisines. Livingstone nous parle de jeunes nègres qui chez certaines peuplades africaines sont chargés des mêmes fonctions.

Sans appartenir officiellement à la classe des médecins, presque tous les Indiens pratiquent la médecine et la chirurgie à leur façon. Plus d'une fois ils ont guéri des colons malades que des médecins américains ne réussissaient pas à soulager. Ils ont une méthode primitive d'appliquer les ventouses, celle qui a donné l'origine à notre mot patois *cornatâ*. Ils taillent d'abord les chaires avec un éclat de silex, ils y appliquent ensuite une corne évidée, perforée à sa partie évasée d'un petit trou, par lequel ils aspirent fortement l'air renfermé dans la ventouse. Ils établissent ainsi le vide, qui fait jaillir le sang. Ils se servent également d'un éclat de silex pour pratiquer les saignées.

Dans son ouvrage publié à l'occasion de son exploration arctique, le docteur Kane nous donne sur les coutumes et mœurs des Esquimaux de nombreux détails dans lesquels je trouve une ressemblance frappante avec celles de nos Folles-Avoines. Citons l'un ou l'autre de ces traits de ressemblance. Nos Indiens se servaient autrefois d'éclats de silex, de jaspe pour la pointe de leurs flèches; les Esquimaux se servent à la même fin de dents de varrus ou de morsures. Si nos Indiens sont très habiles à prendre les bêtes sauvages au moyen de trappes, les Esquimaux ne le sont pas moins en usant de quartiers de rocher dans le même but. Les huttes de ceux-ci ont la même forme que celles de nos Folles-Avoines sauf qu'un couloir souterrain conduit l'habitant du nord extrême dans sa résidence hyperboréenne. Les Esquimaux s'habillent à peu près de la même manière que nos Indiens autrefois, lorsque les fourrures abondaient.

Les armes de nos Folles-Avoines sont le fusil, le scalpel, la hache de guerre et le casse-tête, appelé par les Anglais, je ne sais pour quoi *tomahawk*. Nos Indiens appellent le casse-tête *pakamakon*. Cette arme est faite d'un bois très dur, et ressemble un peu au *morgenstern* de nos vieux Suisses. Le musée de Fribourg en possède un exemplaire. La hache de guerre est quelquefois conformée de

manière à servir de calumet, la partie opposée à celle du tranchant étant en forme de pipe, et le manche servant de tuyau. Cette arme devient entre les mains des Peaux-Rouges un instrument terrible de destruction. Grâce à Dieu, dans la main du Folle-Avoine, elle ne se teindra plus du sang de la face pâle; elle ne sert plus aujourd'hui qu'à charmer ses loisirs, comme calumet, et, comme hache, à relever dans la main d'un chef le prestige d'une autorité qui a fait son temps. La hache des anciens Indiens était en pierre; ils l'appelaient *inanapakoshew*. J'en ai vu dont le dos était perforé, évidemment pour y attacher le manche au moyen du nerf principal tiré de la cuisse du chevreuil. Ce nerf se nomme *sina*. L'étymologiste allemand va, sans doute, s'emparer de ce mot pour expliquer l'origine du mot *Seine*. Depuis l'introduction des armes à feu, l'arc n'est plus en usage, sauf chez les enfants.

Dans les fréquents rapports qui se sont établis entre les blancs et les Indiens, ceux-ci se procurent les ustensiles de ménage qu'ils se fabriquaient eux-mêmes autrefois. Leur vaisselle était anciennement en bois. Des nœuds de l'érable ils confectionnaient des plats auxquels ils savaient donner le plus beau poli. Ils appelaient leurs cueillères de bois *emikwon*.

Nos Indiens savent fort bien s'amuser et jouer. Ils ont leurs jeux de société et des jeux consistant en exercices corporels plus violents les uns que les autres.

Pendant les longues soirées d'hiver ou lorsque le mauvais temps les retient au logis, ils écoutent, accroupis autour de leur feu, quelques récits de chasse, de pêche, d'expéditions de guerre que leur fait quelque beau conteur de la société, ou prêtent l'oreille au Nestor de l'assemblée, leur rappelant les anciennes traditions en honneur dans la tribu.

D'autres fois ce sont des assauts d'esprit auxquels prend part toute la société, des feux de file de pointes d'esprit, un chassé-croisé de lazzis, de railleries, souvent très fines à l'adresse d'un absent, ou d'un Indien présent dont la maladresse en paroles ou en actes a provoqué l'hilarité de tous, le tout interrompu fréquemment par les éclats d'un rire homérique.

Un jeu de société en grande faveur parmi les païens est celui que les Canadiens nomment le jeu *du soulier*. Il consiste à cacher un objet dans un mocassin qui est confié en secret à l'un des joueurs. Un autre doit le trouver, et pendant les recherches le

tam-tam ne cesse pas de retentir. L'ardeur que met l'Indien à ce jeu en rend la marche très dramatique. Des journées entières y sont quelquefois consacrées.

Je ne mentionnerai qu'un seul des jeux auxquels nos Indiens se livrent en plein air ; c'est celui de la *crosse*, selon la désignation canadienne. Il se joue avec une balle et un bâton, dont une extrémité est recourbée en forme de crosse d'évêque. L'espace formé par la courbure est rempli par un réseau fait de lanières de cuir de chevreuil ; la balle est faite de peau d'esturgeon ou de cerf. Ce jeu a une grande ressemblance avec celui du *ballsteck* fribourgeois. La balle est jetée au moyen de la crosse. L'Indien déploie une grande adresse à faire tournoyer la balle avant de la lancer, sans qu'elle sorte de sa poche, où à la ramasser avec son instrument.

L'occupation favorite est la pêche et surtout la chasse. L'Indien est le chasseur par excellence. Les fatigues de la chasse sont pour lui de vrais délassements. S'il prend souvent le gibier au moyen de trappes, il se complaît, avant tout, à le poursuivre. Rien ne peut plus l'arrêter une fois qu'il est sur la piste de l'animal ; il le poursuivra, s'il le faut, toute une journée, jusqu'à ce que la pauvre bête, presque rendue, lui permette de l'atteindre sûrement de son plomb meurtrier.

Il chasse quelquefois à l'affût. A cette fin il construit un échafaudage en branches, sur lequel il se perche, aux lieux fréquentés par le gibier ; et il l'attend là avec une patience que le plus long délai ne peut lasser.

Dans les grandes chaleurs, alors que les moustiques sont le plus âpres à la curée, la chasse au chevreuil a lieu la nuit à la *plonge*, selon une autre expression canadienne. Embarqué dans son canot et armé de son fusil, le chasseur côtoie les bords des lacs et des rivières, ne faisant que le moins de bruit possible en ramant, caché derrière une planche, devant laquelle brûle un flambeau. Les chevreuils viennent se plonger dans les eaux pour se rafraîchir et se débarrasser des nuées de moustiques qui les poursuivent. Frappés subitement par la lueur de ces flambeaux, ils s'arrêtent, les regardent avec complaisance de leurs yeux veloutés, mais bientôt une balle meurtrière leur fait expier cruellement leur fatale curiosité.

Des accidents bien regrettables marquent quelquefois ce genre de chasse. Il arrive souvent aux Indiens de dormir à la belle étoile, sur les bords des eaux, enveloppés dans leurs couvertures de laine

blanche ; la robe des chevreuils prend également dans l'obscurité une teinte blanchâtre ; et il arrive que le chasseur à la plonge, prenant à distance l'Indien endormi pour un chevreuil, décharge son arme sur lui. Un de mes Indiens chrétiens ayant été tiré de cette manière par un autre chrétien, je craignais beaucoup que le frère de la victime, un homme violent, ne cherchât à se venger. Je l'appelai chez moi, et je cherchai par tous les motifs possibles à le détourner de tout projet de vengeance. Je fus écouté. Je me rendis à la loge où gisait le cadavre, que je trouvai entouré d'une foule de chrétiens. Aux pieds du mort se tenait accroupi le meurtrier involontaire, qui, par cette humble attitude, toute pleine de supplications, cherchait à désarmer la colère des proches de la victime. Et il resta là jour et nuit jusqu'à l'heure des funérailles. Jamais je n'oublierai l'impression que fit sur moi un tel spectacle.

J'ai déjà parlé de la pêche de l'esturgeon et de la dextérité avec laquelle nos Indiens harponnent toute autre espèce de poisson. Ils pêchent aussi la nuit à la lueur d'un flambeau attaché au bout d'une perche fixée sur l'avant du canot. Le pêcheur, debout sur son esquif, distingue facilement, de son œil d'aigle, le poisson attiré par la lumière. Ma cabane se trouvant au haut d'un monticule dont le pied est baigné par la rivière du Loup, j'étais souvent le témoin de cette pêche au flambeau ; et ces lumières descendant et remontant l'eau au milieu d'une profonde obscurité offraient un spectacle qui avait un charme particulier.

En hiver, nos pêcheurs ménagent un trou dans la glace dont est pris le lac ou une rivière, et tout couverts de leur couverture pour masquer la lumière du jour, ils se tiennent accroupis penchés sur l'ouverture, leur harpon en main, jusqu'à ce qu'il plaise à un poisson de s'y montrer. Le voir et le harponner est l'affaire d'une seconde pour le patient pêcheur qui a passé peut-être de longues heures à l'attendre.

Quelques détails relatifs à la célébration des mariages et des funérailles chez nos Folles-Avoines. Il est difficile d'obtenir d'eux à ce sujet des renseignements précis : les convertis éprouvent une sorte de honte d'en parler, et il ne convient pas de s'en informer auprès des païens, car ils s'imagineraient que l'on fait quelque cas de leurs pratiques superstitieuses.

Les parents d'un jeune homme aspirant à la vie conjugale, font la demande en mariage auprès du père et de la mère de la fille

qu'ils désirent pour leur fils. La demande est accompagnée de cadeaux. La fille interpellée donne ordinairement son consentement. Si les cadeaux ne sont pas renvoyés, il y a acceptation formelle. La demande a lieu le plus souvent une année d'avance, et pour cultiver les bonnes grâces des parents de la fiancée, les cadeaux continuent. Ils changent de nature selon la saison. C'est du sucre d'érable au printemps, des nattes en été, des marchandises à l'époque du paiement annuel, des pièces de gibier aux approches de l'hiver. Les fiancés ne se voient pas pendant ce temps. Quelle leçon donnée par des païens à nos coureurs de nuit fribourgeois !

Le jour du mariage venu, les parents de la fiancée la conduisent en grande cérémonie au wigwam du jeune homme, gravement assis sur une natte au milieu de sa loge. La fiancée est placée auprès de lui sur une autre natte. Il paraît que c'est dans cet acte que consiste la célébration du mariage. En effet, depuis ce moment, les deux jeunes gens ne se quittent plus.

Passons à quelques notices sur les funérailles et sépultures de nos païens. Les funérailles se célèbrent par des cérémonies extravagantes, parmi lesquelles nous rangeons surtout les danses des morts. Comme il répugne à l'Indien d'être mort, étendu de son long dans la terre, il demande le plus souvent à être déposé en terre, assis ; ce sont surtout les guerriers qui manifestent ce désir. On excave à cette fin une large fosse dont on couvre les parois de pièces d'écorce de cèdre ou d'orme. Le mort y est déposé assis sur ses talons avec ses armes, sa pipe et son sac de médecines sur les genoux. Des planches réunies en forme de dos d'âne couvrant l'orifice de la fosse, permettent de voir le mort par les deux extrémités.

Ce mode de sépulture nous rappelle ce que raconte Kane des Esquimaux qui, ne pouvant confier leurs morts au sein de la terre, les placent accroupis sur la terre gelée, la poitrine appuyée sur les genoux, entourés de divers ustensiles ; ils les renferment dans une enceinte de pierres formant une espèce de dôme. Ces simples cénotaphes durent éternellement.

D'autres fois le défunt est mis dans une espèce de bière qui se place sur les branches entrecroisées de deux arbres, assez fortes pour le soutenir ; ce qui nous rappelle les sépultures des enfants chez les Natchez. Il est laissé là jusqu'à ce que les ais se déjoignent de vétusté et que les ossements se répandent sur le sol. Ils sont

recueillis et mis en terre. Les morts sont toujours ensevelis avec ce qu'ils possédaient de plus précieux. Aujourd'hui, nos païens défunts sont le plus souvent enterrés, et une caisse en bois est placée sur la tombe, portant une ouverture par laquelle on passe la nourriture et le tabac aux mânes du mort, pendant une année.

Durant ce temps, les proches se passent le visage en noir ou seulement les pommettes des joues. La famille qui porte le deuil, fait, si elle en a les moyens, célébrer la danse des morts quelques mois après le décès, ou, au moins, au bout de l'an, ce qui entraîne de grandes dépenses; car il y a, à cette occasion, distribution de cadeaux et d'eau de feu. Un repas est offert, auquel sont conviés tous les passants. Aussi que nombreux sont les Indiens qui trouvent des raisons de passer par là à cette occasion !

Un homme marié meurt-il, sa veuve lui coupe quelques mèches de cheveux pour en faire un petit paquet, qu'elle suspend à une des parois de sa loge, et qu'elle doit conserver avec un soin religieux. Près de ce reliquat se trouve un plat sur lequel elle dépose quelque chose de la nourriture qui se prend à chaque repas. Si un hôte arrive, on lui offre la portion du mort. La veuve est tenue de garder ainsi pendant trois ans ces cheveux de son mari comme marque de la dépendance dans laquelle elle se trouve vis-à-vis de son beau-père, à qui elle doit faire de temps en temps quelques cadeaux. Il ne lui est pas permis pendant ce temps de convoler à de nouvelles noces, à moins qu'un frère de son mari ne la demande en mariage. Les trois ans révolus, la veuve apporte à son beau-père les cheveux de son mari défunt; et dès ce moment elle est devenue parfaitement libre.

CHAPITRE V

Journal 1861.

A la fin de mon journal pour 1860, je remerciais Dieu des conversions dont il avait daigné me faire l'instrument. Je ne prévoyais pas qu'au soir même du dernier jour de la même année, une nouvelle grande consolation viendrait s'ajouter à celles qu'elle m'avait déjà apportées.

Le jour de la saint Sylvestre touchait à sa fin, lorsque je vis un traîneau à deux ponnies s'arrêter à ma porte, et un Indien chrétien en descendre. Il venait me prier d'aller voir sa sœur païenne, la femme d'un chef, également païen, dangereusement malade, et qui, autrefois, avait témoigné le désir d'embrasser la foi. Elle s'appelait *Apakta Keshiko* (demi-jour) et son mari *Awashesha* (le petit ours). Nous partîmes aussitôt, et après avoir traversé la rivière du Loup sur la glace, nous nous trouvâmes au bout d'une heure chez la malade, au cœur du camp païen. J'aperçus près de la loge un poteau portant la figure sculptée d'une tête d'homme et le corps mort d'un chien noir, au cou duquel était suspendu un sachet de tabac. C'était un sacrifice qui avait été offert pour obtenir la guérison de la malade.

Je trouvai de nombreux païens réunis dans la loge. Le chef était lui-même alité. Sa femme ne me parut pas jouir de son bon sens; elle me regardait d'un air hagard, et ne répondit à aucune de mes questions. Le chef me dit qu'elle avait manifesté le désir d'être enterrée dans sa couverture, c'est-à-dire à la manière des païens. Il ne me restait qu'à retourner chez moi. Mais à peine eus-je pris place dans le traîneau qu'un Indien vint me dire que le chef venait d'exprimer le désir de me voir baptiser sa femme. Je m'empressai de rentrer, et, admirable effet de la grâce, la pauvre malade était revenue à elle; elle me demanda le baptême, que je lui administrai séance tenante, après lui avoir parlé des principales vérités de la foi. Je la croyais à l'extrémité. Je profitai de cette occasion

pour exhorter les païens présents à embrasser la foi qui seule peut nous sauver.

Il existe entre les chrétiens et les païens comme une convention tacite, en vertu de laquelle il est libre aux premiers d'aller chanter des cantiques auprès d'un malade qui vient de se convertir. Je crois devoir attribuer cet usage de chanter auprès des moribonds, chants auxquels le malade lui-même mêle quelquefois sa voix, au chant de mort que tout Indien touchant à sa dernière heure doit faire retentir comme une preuve suprême de son courage. Dans la nuit qui suivit le baptême de la femme de ce chef païen, la loge retentit des chants religieux des chrétiens qui étaient venus s'y réunir.

Le premier jour de l'an, j'eus force visites de mes chers Indiens qui étaient presque tous de retour de leurs chasses d'automne, occasion favorable de donner plus d'un bon avis, et de faire connaissance de physionomies jusqu'alors inconnues. Au service divin du matin, pendant que je prêchais, une bonne vieille entra dans l'église en souhaitant à haute voix une heureuse nouvelle année au Grand-Esprit.

Le 14 janvier m'apporte une grande consolation. Je baptise dans sa loge une femme qui m'avait déjà demandé le saint baptême; mais je n'avais pas encore pu me rendre à ses désirs. Elle était tombée dangereusement malade et elle m'avait fait savoir combien elle serait inconsolable de mourir sans avoir « pris la prière ». Son mari n'avait fait aucune opposition; sur la demande de sa femme, il assista lui-même à cet acte solennel.

Au commencement de mars, j'ai confié à la terre sainte la dépouille mortelle de la jeune femme du dernier des fils du célèbre Oshkosh. Elle avait été avec son époux les prémices des fruits de mon ministère parmi les païens. Quelle mort sainte elle a faite! Depuis le moment de son baptême, elle n'avait cessé de m'édifier par la vivacité de sa foi et la solidité de sa dévotion. Le ciel s'est plu à répandre sur elle ses faveurs les plus choisies. Avec quel empressement elle venait se purifier au sacrement de pénitence des légères souillures qu'elle pouvait avoir contractées! Et aurais-je pu tarder longtemps à nourrir cette belle âme du Pain des anges: qui plus qu'elle avait le droit de dire: *Nikeshshawenéktakoshim* (j'ai été heureuse), le terme dont se sert l'Indien pour dire qu'il a eu le bonheur de communier? Et, grâce nouvelle! notre évêque venait

de nous visiter et elle avait reçu le sacrement qui fait les forts. Elle était toute mûre pour le ciel, cette belle âme. Atteinte d'une maladie de poitrine, cette jeune chrétienne marchait à grands pas vers la tombe. Quelle admirable patience elle montrait dans ses souffrances. Quelle sérénité dans sa préparation à la mort ! Quels témoignages de la plus vive reconnaissance ne me donna-t-elle pas au moment suprême ; avec quelle effusion ne me fit-elle pas les derniers adieux ! J'en fus touché jusqu'au plus profond de mon âme. Que j'ai béni Dieu de s'être servi de moi pour lui frayer la voie du ciel !

Je trouve dans mes Indiens une disposition toute particulière pour les choses surnaturelles, et, bien dirigés, ils feraient aisément de rapides progrès dans la vie intérieure. On les croirait également doués d'une certaine facilité à se mettre en contact avec le monde des esprits. Une fille de seize ans, morte dans le courant du mois de mars, munie des saints sacrements, touchait à ses derniers moments, lorsque les assistants virent son visage s'éclairer subitement d'une lumière surnaturelle, et ses yeux brûler d'un feu extatique. Bientôt elle s'écria d'une voix inspirée : « Le voyez-vous, mon petit frère qui descend du ciel et vient me prendre l'une de mes mains ? Et voici la petite Ursule (une cousine morte depuis peu) qui me prend l'autre. Qu'ils sont beaux et tout resplendissants ! Ils viennent me chercher, mais je leur dis que mon heure n'est pas encore venue. » Elle s'endormit paisiblement dans le baiser du Seigneur quelque temps après. Qui n'envierait une telle mort ?

Je baptisai vers la même époque le fils d'un des chefs du clan d'*Opwokon*, dont j'ai parlé plus haut. Je goûtai une consolation toute particulière d'avoir gagné à Jésus-Christ un descendant des bandes indiennes qui avaient hanté les lieux où s'élève aujourd'hui notre couvent du Calvaire. J'avais pu ainsi non pas seulement contribuer à purifier par la prière les lieux qu'avaient souillés leurs orgies et leurs danses diaboliques ; mais il m'avait été donné encore de les suivre jusque dans ces forêts du nord pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Appelé chez un malade qu'avait recueilli son frère païen, j'aperçus, avant d'entrer chez lui, une longue perche fixée en terre, portant de distance en distance des anneaux en couleur rouge et au bout une pièce d'étoffe rouge flottant au vent. L'ayant questionné là-dessus, il me répondit que c'était là une espèce de

sacrifice que son frère avait offert, à son insu, pour obtenir son rétablissement.

Mon grand et dévoué ami, M. Daël, qui avait été transféré à Appleton, la ville à université dont j'ai déjà parlé, m'avait prié de venir ériger le chemin de la Croix dans son église. Je rencontrai dans les rues de cette ville plusieurs Indiens païens de ma tribu, avec qui je liai conversation au grand plaisir de mon ami, enchanté de nous entendre parler en langue sauvage. Nous fûmes abordés, en même temps, par des colons allemands, canadiens et irlandais ; bien plus, je rencontrai encore un Valaisan avec qui j'échangeai quelques mots patois, ce qui fit rire aux éclats M. Daël. C'était là une vraie confusion des langues. L'érection du chemin de la Croix eut lieu au milieu d'une grande affluence de fidèles, auxquels se joignirent bon nombre de Yankies. C'est une chose qui m'a frappé en pays de mission de voir avec quel empressement ces pauvres colons assistent aux cérémonies religieuses ; ah ! au milieu de leurs privations, dans cette espèce d'exil où ils se trouvent, ils cherchent leur consolation là où leur cœur se trouve véritablement consolé.

Le saint jour de Pâques de cette année a été véritablement pour moi un jour de joie. C'est en ce beau jour que j'ai prêché la première fois à mes Indiens en leur langue. J'en étais fier, car jamais Folle-Avoine n'avait entendu prêcher en sa langue. Mes prédécesseurs ne parlaient qu'en la langue des Sauteurs, comprise par les plus vieux Indiens, mais que la nouvelle génération ne comprenait pas. Le lecteur me pardonnera ce mouvement de vanité en se souvenant de toutes les difficultés que j'ai eu à surmonter pour m'assimiler les premiers éléments de cette langue.

Le 3 avril m'apporte une bien bonne nouvelle. Je reçois la visite de deux des principaux chefs païens, *Akwonomie*, le premier chef, et *Wika*. A mon grand étonnement, le premier s'ouvre à moi de son désir de « prendre la prière » ; sa royale moitié m'avait déjà témoigné ce désir pour elle-même. *Akwonomie* avait assisté au service divin le saint jour de Pâques.

J'ai fait dans le mois d'avril deux excursions hors du territoire indien.

Dans la première, je me suis rendu à dix-huit milles de distance sur les bords de la rivière des Embarras, appelée ainsi par les Canadiens à cause des nombreux troncs d'arbres qui en obstruent le cours. Nos Yankies écrivent et prononcent *Imbérés*. J'y admi-

nistrai les derniers sacrements à un vieillard d'origine badoise. J'y rencontrai un gentleman yankie, membre du congrès des Etats-Unis. Malgré sa haute position, il n'habitait qu'un simple *log-house* dans le voisinage. Dans son ignorance de la langue française, il donnait au nom de la rivière des Embarras une origine indienne.

La seconde excursion me conduisit vers l'Est. J'avais été appelé chez une jeune Indienne dangereusement malade dans les forêts qui entourent le lac Shawanow. Elle appartenait à la tribu des Sauks ou Sacs et était venue du Kansas se réfugier chez un oncle de la même tribu, marié à une Folle-Avoine, l'un et l'autre catholiques. Outre sa langue maternelle, elle parlait couramment la langue ménomonie. Je partis sur un poney, accompagné d'un Indien nommé *Massénash*. Nous dûmes faire un long détour, la fonte des neiges ayant enflé le cours des eaux que l'on traverse en prenant le chemin le plus court pour arriver au lieu où se trouvait la malade. Nous nous enfonçâmes dans l'immense forêt du lac, ne trouvant aucune route tracée devant nous. Mon guide conduisait mon cheval à la bride, cherchant sa route à travers les broussailles qui offraient le passage le plus facile. Un moment je crus que j'allais subir le sort funeste d'Absalon. En effet, m'étant baissé pour éviter le contact d'une branche d'arbre sous lequel je passais, une autre vint s'introduire dans mon capuce, de sorte que je restai suspendu en arrière pendant que le cheval allait de l'avant. Heureusement que je trouvai encore assez de voix dans mon gosier pour attirer l'attention de mon guide, qui se montra plus compatissant que Joab. J'arrivai chez la malade à la nuit tombante, et, la trouvant en danger de mort, je lui administrai les derniers sacrements. Elle souffrait de la fièvre cérébrale; je lui fis appliquer des compresses de neige, et le lendemain elle se trouvait mieux.

Je la quittai, et pour prendre le chemin le plus court, je résolus de traverser le lac de Shawanow. J'avais trois rameurs, mais arrivés au milieu, nous touchâmes à un banc de glace qui prenait le lac d'un bout à l'autre. J'ordonnai à mes gens de hisser le canot sur la glace et de le traîner jusqu'à ce que nous pussions nous rembarquer. J'étais sorti du canot pour cheminer avec eux, mais ils m'obligèrent de me rembarquer. « Tu es lourd, robe-noire, la glace pourrait bien se rompre sous toi », me dirent-ils. Que je fis bien de leur obéir! A peine eurent-ils fait quelques pas que la glace se fendit sous nos pieds. Mes compagnons ne firent qu'un

bond pour se trouver dans le canot. Encore quelques coups de rames, et je me trouvai de l'autre côté du lac. Au bout de quelques heures j'étais de retour, non sans avoir couru plus d'un danger en traversant les rivières débordées.

J'eus là une magnifique occasion de remercier de toute mon âme la divine Providence de la protection signalée dont elle m'avait couvert pendant cette course apostolique : Elle m'avait préservé d'une pendaison qui aurait eu lieu selon toutes les règles, sauf l'assistance du *sherif* ; elle n'avait point permis que je finisse mes jours au fond d'un lac, dans les eaux duquel je n'aurais guère pu, à cause de ma bure, observer les règles de l'art natatoire. Il ne fut donné à personne de chanter sur les eaux se fermant sur moi : *Abyssî operuerunt eum ; descendit in profundum sicut lapis.*

Il a plu à Dieu de m'accorder une nouvelle consolation au commencement du mois de mai, celle de baptiser le fils unique du roi de la nation. Il était bien malade ; j'étais allé le voir, et j'avais supplié ses parents de ne pas le laisser mourir sans la grâce du baptême. Il n'avait que six ans. Je lui donnai mon nom, me faisant ainsi bien de l'honneur, puisqu'il était le fils unique du roi de la tribu ; je n'aurais cependant pas voulu du sien, car il s'appelait *Kakakesha* (le jeune corbeau), nom sans doute plein d'harmonie imitative, mais qu'on ne saurait prononcer sans parler comme un petit corbeau.

Le jour solennel de la Pentecôte a été marqué par le baptême d'une vieille païenne et par les funérailles du jeune prince que je venais de baptiser.

Cette païenne, septuagénaire, sourde, boiteuse avait été instruite par l'une de mes meilleures chrétiennes. Malgré ses infirmités, elle s'était traînée jusqu'à l'église pour y devenir l'enfant de Dieu. Quel bonheur ! Elle avait déjà un pied dans la tombe, et Dieu la recevait dans sa grâce ! Qu'il est vrai que pour lui il n'y a pas acception de personnes. Et le plus souvent ce sont les pauvres, les simples qu'il choisit de préférence pour les faire asseoir au banquet de la vie éternelle ; tandis que d'orgueilleux savants passent leur vie à se demander si la religion de Jésus-Christ est la véritable, ou à se forger un système religieux à leur image et ressemblance, et finissent par être laissés en dehors de la salle du festin. Toute leur science n'a pu leur montrer cette vérité si simple qu'aucun homme ne peut se faire une religion. Et elle se choisissait la

bonne part pour toujours, cette pauvre vieille, si simple, si caduque, qui se traînait ainsi à mes pieds.

Près d'elle se tenait debout, également sur le point de recevoir l'onde régénératrice, une jeune fille de dix ans, sœur de *Wabanonmitemo* (femme du Soleil levant) que j'avais baptisée le dimanche précédent. Oui, Dieu se choisit ses élus dans tous les rangs et dans tous les âges, parmi ceux qui n'apparaissent à l'horizon de la vie que pour un instant, comme parmi ceux dont de nombreux hivers ont déjà blanchi les cheveux.

Parlons des funérailles faites à mon royal petit Antoine. Il avait succombé à la maladie qui le minait depuis tantôt dix mois. J'avais été le voir encore la veille de sa mort. A peine m'eut-il aperçu, qu'il tendit vers moi ses petites mains avec une joie incroyable. J'avais tant prié Dieu de le conserver pour le plus grand bien de la mission, sa mort devant confirmer le sot préjugé qu'ont les païens que le baptême fait mourir les enfants. Dieu en avait décidé autrement ; il avait appelé parmi les anges le petit Antoine. Je m'en consolai en espérant qu'il obtiendrait au ciel la conversion de ses parents.

Les jeunes chrétiens placèrent le petit mort sur un char funèbre qu'ombrageaient un drapeau noir et une bannière des Etats-Unis donnée autrefois au grand-père de l'enfant, le célèbre Oskosh, par un président de l'Union. Le grand chef suivait immédiatement le char funèbre traîné par les jeunes gens chrétiens. Son air sombre, toute son attitude disait assez combien il souffrait d'avoir perdu son fils unique, qui devait lui succéder dans le gouvernement de la tribu. Il était accompagné de nombreux païens, dont le visage était noirci en signe de deuil. Durant le trajet, le chœur chanta des cantiques en langue des Sauteux. Le cercueil fut introduit dans l'église ; après y avoir fait les prières d'usage, le cortège se dirigea vers le lieu du repos, où je confiai à la terre sainte, profondément ému moi-même, la dépouille mortelle du fils, héritier présomptif du roi des Ménomonies.

Et l'espoir que j'avais mis dans les prières de cet ange qui venait de s'envoler au ciel, ne m'avait point déçu. La part prise par tous les chrétiens aux funérailles de leur enfant avait vivement touché le cœur du premier chef et de sa royale épouse ; la grâce de Dieu avait fait le reste. Ils vinrent les deux, au commencement de juin, me demander le baptême pour eux et pour leurs deux

filles, qui les accompagnaient. Je me mis à les instruire, et quelques chrétiens zélés se rendirent chaque soir auprès d'eux pour les aider à apprendre par cœur les prières que tout catholique doit savoir. Au bout de quelques semaines, je crus pouvoir les recevoir dans le sein de notre sainte mère l'Eglise.

Grande fut la joie de mes chrétiens en voyant leur premier chef embrasser la foi en Jésus-Christ. Aussi les préparatifs au beau jour de son baptême se firent-ils en grand. Nos Indiennes décorèrent l'église de mille guirlandes. Là cérémonie se revêtit d'une plus grande solennité encore : trois autres Indiens de premier rang devaient recevoir le saint baptême avec leurs femmes et leurs enfants, en même temps que le premier chef de la nation ; entre autres le chef dont j'avais baptisé la femme le dernier jour de l'année précédente. Le nombre des païens que je baptisai en ce beau jour, s'éleva à dix-neuf. Au moment où je répandis les flots de l'onde sainte sur le front du grand chef, les chasseurs indiens firent une décharge générale de leurs fusils aux abords de l'église. Je renonce à décrire ce que j'éprouvai dans ce moment. Les cérémonies religieuses ayant pris fin, le grand chef avec tous les autres convertis furent conduits au son de la flûte et du tam-tam au lieu du repas, festin pentagruélique, auquel prit part toute la tribu, chrétiens et païens, ces derniers trouvant le christianisme très avenant sous cette forme.

Préalablement tous mes néophytes, membres de la Grande-Médecine, avaient dû me remettre tous les sachets renfermant leurs remèdes, amulettes et autres objets de jongleries et de superstitions. Je fus curieux, avant de les livrer aux flammes, de voir ce qu'ils contenaient. Et supposant que le lecteur partagera ma curiosité, je lui mets ici sous les yeux le résultat de mon *visum repertum*.

C'étaient des peaux d'éperviers en grand nombre, armés encore de leurs becs et de leurs serres, des sachets de médecines en peaux de loutres, de belettes, de chats-puants, contenant des ingrédients tirés du règne végétal et minéral, de petits arcs accompagnés de faisceaux de flèches de dimensions minuscules dont j'ai déjà décrit l'usage. Il se trouvait également dans ces sachets de petites figures à face humaine en bois, servant d'amulettes, ou représentant les ennemis dont on veut se défaire ; enfin deux peaux de serpents,

mesurant plus d'un mètre, portant vers la tête un sachet rempli de remèdes.

Les conversions se sont multipliées au delà de mes espérances pendant le mois de juin. Le 10, je baptise une Indienne de vingt ans, et la petite fille d'un païen. Le 15, j'administre encore le sacrement de la régénération spirituelle à quatre adultes, deux hommes et deux femmes, dont l'une est *Nakam* (le soir), dont j'ai déjà parlé, la mère du petit Indien volé par une famille américaine, et dont il sera fait mention dans la troisième partie de mon journal à propos de l'éloquence de nos orateurs indiens. J'ai encore le 30 juin une immense consolation, celle de baptiser à la fois six païens : un homme d'âge mûr, une femme avec ses deux filles, et la mère très âgée du chef *Awashèsha*. Cette dernière m'apporta toute une cargaison de sacs de médecines, qui, entre autres objets, renfermaient un bec d'oiseau armé de dents semblables à celles d'un jeune alligateur. Une autre de ces converties me remit une tortue desséchée et une espèce de collier formé de sabots de chevreuils.

Vers la fin du mois d'août un vieillard vient me demander la permission de guérir un enfant au moyen d'une pierre tombée du ciel, et qu'il gardait avec un soin tout religieux. Nos Indiens attribuent aux aërolithes, qu'ils croient venir directement du Grand-Esprit, une efficacité singulière pour la guérison des malades. Tout en conversant avec lui, je découvris qu'il gardait encore maints objets servant aux pratiques païennes.

Je les lui fis apporter. Parmi ces objets figuraient deux colibris desséchés au plumage étincelant. Les Indiennes s'en formaient autrefois des pendants d'oreilles ; les guerriers en portent sur eux comme gage de succès dans leurs expéditions. Il s'y trouvait encore une sorte d'écuelle, de matière osseuse, qu'on aurait pu prendre pour le sommet d'un crâne humain, agrémentée de cordons garnis de perles et de piquants de hérissons ; plus un sachet de médecine, talisman que les guerriers portent sur eux en guise de collier, enfin, un autre petit sac en peau de chevreuil, rempli de becs de piverts.

Je veux rapporter ici un fait se rattachant à l'un de ces incidents douloureux qui marquent quelquefois l'existence des colons européens dans le Grand-Ouest de l'Amérique du Nord.

Un compatriote, frère d'un prélat de la grande vallée du Rhône et d'un vénérable missionnaire bien connu dans le canton de Fribourg, était venu s'établir sur les limites de notre territoire indien. Il avait une fille et deux fils, un garçon de quinze ans et un grand jeune homme qui s'était enrôlé dans un régiment de volontaires, à l'époque de la guerre de sécession. C'était un bon vieillard, excellent catholique, qui, malgré son âge et la distance, venait assister le dimanche au service divin de la mission. Un lundi soir de septembre, je le vis arriver chez moi tout en pleurs, m'apprenant que son fils s'était égaré dans les immenses forêts du voisinage, et qu'il n'avait pu retrouver la moindre trace de ses pas. Je comprenais sa douleur et ses angoisses, ces bois étant hanté par les ours et les loups, et n'offrant pour toute nourriture que quelques baies sauvages. Rendu de fatigue par les recherches qu'il venait de faire, je lui fis passer la nuit chez moi, et donnai avis à mes Indiens pour aider le pauvre père à retrouver son enfant. Le lendemain le pauvre vieillard reparut sans avoir pu retrouver son fils. Je célébrai la messe à laquelle il communia, en l'honneur de saint Antoine de Padoue, pour attirer la bénédiction de Dieu sur les nouveaux efforts qu'il allait tenter. Nos vœux furent écoutés, mais après de longs jours d'angoisses. Le soir du dixième jour depuis que l'enfant s'était égaré, je vis arriver ce pauvre vieillard, portant son fils sur ses épaules. Il me raconta que la veille, à la tombée de la nuit, au moment de se retirer dans une pauvre cabane abandonnée, il s'était senti inspiré d'appeler encore une dernière fois ce jour son cher fils par son nom. C'était bien là une inspiration divine, car une voix faible, presque éteinte, répondit à ce dernier appel. C'était la voix de son enfant. Il courut vers le point d'où elle partait, et il trouva son fils étendu mi-mort, au milieu des broussailles, les vêtements et les jambes déchirés par les ronces. Mais, enfin, il était retrouvé !

Qui peut sonder les desseins de Dieu ? Tantôt sa miséricorde se répand comme les flots de la mer, tantôt sa justice éclate comme l'irruption soudaine d'un volcan. En voici un exemple :

Au mois d'octobre, une femme païenne, en état d'ivresse, était tombée dans le feu de son wigwam, et elle en avait reçu des blessures mortelles. La violence de ses souffrances lui ouvrit les yeux de l'âme ; elle demanda le baptême, le reçut, et le lendemain son âme régénérée s'envolait au ciel. Mystère de miséricorde !

Mystère de réprobation ! Une autre femme, celle-ci une chrétienne, meurt dans le péché. Elle vivait depuis vingt ans avec un païen ; ce que j'ignorais. Elle se montra fort peu touchée des remontrances que je lui fis à la première occasion que j'eus de la voir. Son complice et leur fils aîné ne me firent pas même l'honneur d'une réponse, lorsque je leur adressai la parole pour tenter un essai de conversion. Dans une seconde entrevue, je renouvelai mes instances auprès de cette malheureuse chrétienne. Elle n'en fit aucun cas. Qu'arriva-t-il ? Le même jour elle mourut de mort subite !

Vers la fin de novembre, j'ai le bonheur de baptiser une famille entière, composée de cinq personnes, et, à la même occasion, un jeune homme aux formes herculéennes, ainsi qu'une fille de quinze ans.

Aux derniers jours de décembre, Dieu me fait la grâce de baptiser quinze autres païens, dont deux enfants. Pouvais-je mieux, comme missionnaire, terminer l'an de grâce 1861 ?

Je veux transcrire ici trois faits, avant qu'ils échappent à ma mémoire, se rattachant à l'histoire moderne de la race rouge dans ces contrées du Nord-Ouest. Ils m'ont assez frappé pour que je leur donne une place dans cette partie de mon journal.

Voici le premier.

Vers l'année 1836, alors que les Ménomonies étaient disséminés sur toute la surface du Wisconsin septentrional, un colporteur américain avait été assassiné par deux chrétiens de cette tribu. Ces malheureux étaient ivres lorsqu'ils commirent ce meurtre à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'université d'Appleton. Les meurtriers avaient été jetés en prison avec un troisième Indien qu'on avait regardé à tort comme leur complice. Or, il arriva que le geôlier entrant dans la prison où ils étaient renfermés, les trouva tous les trois baignant dans leur sang, la gorge coupée au moyen d'un petit couteau qu'on trouva près de leurs cadavres. Qui sait que pour l'Indien la captivité est le plus insupportable des maux, comprendra facilement ce qui s'était passé.

Le deuxième fait m'a été raconté par une dame métis de la tribu des Courtes-Oreilles. Elle compte plusieurs proches parents parmi les gens de la nôtre. Se trouvant à Makinaw, un Indien sauteur, païen, avait été condamné à être pendu pour avoir tué un blanc.

Le missionnaire catholique s'était empressé d'aller le voir pour le convertir, et Dieu avait béni ses efforts. Ce pauvre sauvage, dès le moment de son baptême, ne cessa pas d'édifier ceux qui le virent ; il avait ses yeux continuellement attachés sur une image de la Sainte-Vierge qu'il tenait sur ses genoux. Au moment de son exécution il adressa une chaleureuse exhortation à ses frères du désert pour les détourner de l'usage de l'eau de feu, cause de son malheur, les assurant en même temps qu'il s'estimait heureux de mourir, étant réconcilié avec le Grand-Esprit. Puis, d'un air extatique, il leur dit qu'il voyait la Sainte-Vierge lui apparaître dans toute la splendeur de sa beauté, l'invitant à monter au ciel. Une minute après, il était lancé dans l'éternité, comme disent les Anglais.

Mais son âme n'avait pas encore quitté la terre. Le missionnaire ayant demandé son cadavre pour lui donner la sépulture ecclésiastique, s'aperçut que son pouls battait encore. On lui prodigua tous les soins requis en pareille occurrence. Mais il était trop tard. Le lendemain, à la pointe du jour, le pauvre supplicié rendait son âme à Dieu.

Le troisième fait que j'ai à raconter est étrange. Les lecteurs versés dans la science physiologique ne s'en étonneront pas ; et ceux de mes lecteurs fribourgeois qui connaissent leur musée d'histoire naturelle dans tous ses détails, en seront encore moins surpris.

Je tiens ce fait de M^{me} Dousman qui l'a appris de la bouche de son père, M. Laborde, un marchand de la Compagnie du Nord-Ouest.

Dans l'une de ses courses de longue haleine qu'il faisait au nord du lac Supérieur, il rencontra dans un wigwam un enfant indien qui avait les apparences d'un monstre, car la partie supérieure de son corps était plutôt celle de l'avant-corps d'un chevreuil que celle d'un être humain. Le reste du corps était celui d'un homme. Sa mère raconta à M. Laborde qu'étant enceinte de cet enfant, elle vit dans la forêt où elle se trouvait, un chevreuil mâle furieux fondre sur elle, et elle ne put échapper à son attaque qu'en tournant autour d'un arbre au milieu d'horribles angoisses, jusqu'à ce que son mari eut pu abattre d'un coup de fusil cet animal furieux, qu'il venait de blesser légèrement à la chasse.

CHAPITRE VI

Notice sur la langue des Folles-Avoines

§ 1. SOMMAIRE DE LA GRAMMAIRE FOLLE-AVOINE

C'est aux philologues et aux linguistes que je dédie ce chapitre, vrai monument funéraire que j'érige à la mémoire de la langue folle-avoine, qui, dans cinquante ans d'ici, au plus, aura cessé d'être parlée. Les mots en cette langue, qui vont figurer dans cette étude, peuvent dire au lecteur, comme autrefois les gladiateurs à César : *Morituri te salutant*. Oui, encore un demi-siècle, et personne au monde se doutera qu'il fut parlé autrefois une langue appelée la langue des Folles-Avoines ou des Ménomonies. Deux ou trois philologues américains exceptés, qui en ont fait mention en passant, je crois être le seul qui se soit occupé un peu sérieusement de l'étude de cette langue. Aussi est-ce avec un mouvement d'orgueil, que le lecteur me pardonnera, que je cite ici ce passage tiré de Malte-Brun : « Les Ménomènes parlent un langage singulier, qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre, mais tous comprennent l'Algonquin, et s'en servent pour les négociations. »

Cette langue, comme toutes les langues américaines, appartient à cette deuxième classe générale des langues appelées agglomératives ou agglutinatives, que les linguistes du nouveau monde nomment *polysynthétiques*. Les langues agglutinatives sont parlées par la majorité du genre humain. Bon nombre de savants rangent parmi ces langues le Basque, le Finlandais, le Hongrois, le Turc, et les idiomes tartares. Depuis le Finland jusqu'au Japon, et de là jusqu'aux rives de l'océan atlantique, il ne se parle, en général, que des langues polysynthétiques.

Mais restons en Amérique. Si de la mer Glaciale au cap Horn les langues indiennes ont la même construction grammaticale, elles sont loin de se ressembler toutes sous le rapport des mots. De là une classification de langues au point de vue de la ressem-

blance plus ou moins grande des expressions. Nous n'avons à nous occuper ici que des langues appartenant à la famille alléghanique, dont la folle-avoine fait partie, et qui étaient parlées dans l'immense territoire limité par l'Atlantique, l'extrême nord, le Mississipi, et le golfe du Mexique. Elles se divisent en quatre branches principales. 1° La Mobile-Natchez ou floridienne; 2° celle des Waukons-Catawba; 3° celle des Iroquois; 4° la dernière, la plus répandue, est celle des Lénnapes ou Chipways-Delaware, ou Algonquins-Mohikaws. La langue de mes Indiens appartient à cette dernière branche. Il s'entend que les Indiens qui parlaient cette foule de langues, ou n'existent plus, ou leurs descendants ont été transférés, pour la plus grande partie, à l'ouest du Mississipi. Voici les subdivisions de cette dernière branche :

1. Langue des Shawanos, habitant la Géorgie, le Kentucky, et la Pennsylvannie. Il s'en trouvait entre le Hudson et le Connecticut. Les Kikapous appartenaient à cette tribu.

2. Langue des Sakis-Outagamies (Sacs et Renards). Cette langue, comme celle des Sauteurs, a les sons nasaux : ces deux nations, dont une partie occupait le Wisconsin, exterminèrent les Missouris, les Illinois, les Kahokias, les Kaskakias et les Péorias. Elles comptaient parmi leurs chefs le fameux Epervier noir.

3. Langue des Folles-Avoines. Duponceau, célèbre linguiste américain, dit que ces Indiens étaient appelés les Indiens blancs à cause de la blancheur relative de leur teint. Il dit encore qu'ils étaient renommés pour leur intelligence et leurs mœurs patriarcales. Je ne puis que lui donner raison.

4. Langue des Miamis-Illinois, nation qui séjournait dans la partie sud du Michigan, l'Indiana et l'Illinois. Les Pottawatomies faisaient partie de cette nation.

5. Langue des Lénnapes (Delaware en anglais, et Loups en français), anciens habitants des côtes orientales de l'Atlantique.

6. Langue des Sankikanis, à l'est de l'Hudson.

7. Langue des Narangasets et des Péquots, habitants de la Nouvelle-Angleterre.

8. Langue des Massachussets, dont un Etat de la Nouvelle-Angleterre porté le nom.

9. Langue Powhaton, parlée par les anciens habitants du Maryland.

10. Langue des Mohégan-Abanakies; une partie de ces Indiens

a été transférée au nord de ma mission, et une autre dans le voisinage du couvent du Calvaire. Quelques-uns sont restés dans la Nouvelle-Angleterre. Le R. P. Bapst, S. J., de La Roche, canton de Fribourg, a évangélisé ces derniers. Cet illustre compatriote, plus tard provincial de son Ordre à Boston, martyr vivant, a enduré de la part de protestants fanatiques le cruel supplice en usage dans les Etats-Unis, qui consiste à être enduit de goudron et roulé dans des plumes.

11. Langue des Etéchemines, dans le Maine et le N. Brunswick.

12. Langue des Mikmaks ou Souriquois, habitants du Canada oriental, de l'Acadée, et des îles voisines.

13. Langue des Skoffi-Skétapushoït, qui habitaient l'ouest du Labrador.

14. Langue des Takoullies, disséminés dans la Nouvelle-Calédonie.

15. Langue des Cris ou Crecks, qui, avec celle des Sauteux, ressemble le mieux à celles des Folles-Avoines. Ils vivent sur les rives du lac Makensie et sur les bords de la Rivière-rouge. Et pourtant, quel espace immense de terre entre eux et mes Indiens! Un de ces derniers ayant fui de la mission, en suite de querelles de ménage, me raconta à son retour qu'il avait séjourné loin, bien loin de Keshéna, au milieu d'un peuple qui parlait presque la même langue que lui. Ils s'appelaient les *Kistinowok*. C'est là le nom des Cris dans la langue des Ménomonies et des Sauteux.

16. Langue des Otchipways ou Sauteux, nos plus proches voisins, dans la direction du nord, nation disséminée sur un espace immense le long du lac Supérieur et dans les contrées adjacentes. Dans l'Etat du Michigan, ils s'appellent *Ottawok* ou *Courtes-Oreilles*. Je suppose que les Canadiens leur ont donné le nom de *Sauteux*, de l'entrée du lac Supérieur, appelée Sault de Sainte-Marie, qui a également donné son nom au vicariat apostolique, dont Mgr Baraga a été le premier évêque. Ce prélat célèbre a publié de nombreux ouvrages dans la langue des Sauteux. La langue de mes Indiens en est l'un des dialectes.

Mais abordons l'étude sommaire de cette langue.

Pour me conformer à l'usage, je commence par les lettres.

La voyelle *u* se prononce *ou*. Le *b* ne s'emploie que pour remplacer le *f* et le *v*, que nos Indiens ne connaissent pas; *d* se prononce *t*; ainsi *David* se prononce *Tabit*. Le *c* est toujours dur;

le *f* ne peut être prononcé par nos Indiens; le *j* a le son de *ch*. Le *k* pourrait être appelé la lettre nationale des Folles-Avoines. Quelquefois cette lettre prend le son du *x* grec ou russe, ou du *ch* allemand, comme dans *loch*. Pour le distinguer du *k* ordinaire, je mets un point dessous (*k̇*). Il est peu de mots où le *k* ne figure pas. Ces Indiens remplacent par *n* la lettre *l* qu'il leur est impossible de prononcer.

La lettre *q* leur est inconnue, comme elle devrait l'être à notre langue, qui a déjà bien assez du *k*. Aucun de mes Indiens ne peut arriver à prononcer la lettre *r*, qu'ils remplacent par *n*. Ainsi prononcent-ils le nom de *Marie* : *Manie*. Le double *v*, si fréquent dans la langue anglaise, l'est également dans celle de mes Indiens, surtout à la 2^e et 3^e personne, pluriel. La lettre *s* a plutôt le son de *ch* que de la lettre *s* pur. Nos Indiens ne connaissent pas les lettres *z* et *x*, et, cependant, dans la langue congénère des Delaware, cette dernière lettre revient très souvent. Et, détail singulier, les Iroquois, tout entourés d'Indiens de la famille algonquine, manquaient dans leur langage des lettres *m* et *p*, en usage chez leurs voisins; et, chose plus singulière encore, les Hurons, appartenant à la même race, avaient le *p*, mais, par contre, manquaient des lettres suivantes : *b*, *f*, *m*, *n*, *v*, *u*, *g* et *r*.

Dans la langue folle-avoine, les diphthongues les plus communes sont : *Aïa iew*, *öw*, *üe*. Cette dernière paraît très rarement.

En passant en revue les diverses parties du discours en cette langue, je ne prétends pas épuiser le sujet, mon intention n'étant pas de composer une grammaire.

Comme dans les autres langues américaines, la langue folle-avoine a, quant aux substantifs, deux genres, divers des genres admis dans nos grammaires; on distingue le genre *animé* et *inanimité* des objets dont on parle, distinction qui affecte le verbe lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets ayant vie et mouvement qui appartiennent au genre animé, mais encore tout autre objet que l'Indien considère comme tel pour des raisons qu'il serait difficile d'expliquer.

Le nom comme son verbe peut être au duel, non un duel identique avec celui de nos langues anciennes, mais un duel indiquant si l'objet dont on parle se rapporte à toutes les personnes à qui l'on parle, ou seulement à quelques personnes au nom de qui l'on parle. Il est encore un autre duel ayant pour but de distinguer une

troisième personne d'une autre dont il est déjà question, forme très propre à prévenir toute amphibologie. Les philologues l'appellent la seconde-troisième personne.

Il n'existe aucun substantif pris dans un sens abstrait, comme le mot *père*. Tout nom indique un rapport réel avec d'autres êtres.

Rigoureusement parlant, on peut dire que toute partie du discours se conjugue. Les substantifs et les adjectifs sont très souvent des participes. Le mot *Tépénitchiket*, Seigneur (*Dominus*), signifie : Celui qui possède (le possédant) habituellement; *Tépénikeion*, ô mon Seigneur (toi qui me possèdes); *Tépénikeia*, ô notre Seigneur (toi qui nous possèdes).

Les formes presque innombrables que prend le verbe indien avec une régularité inflexible dans chacune de ses formes, exprimant en un mot une idée qui en d'autres langues ne pourrait s'exprimer qu'au moyen de plusieurs, nous forcent de convenir que l'origine de cette langue est marquée au coin du génie. Rien de plus vrai que les remarques faites sous ce rapport par M. Schoolcraft sur la langue des Sauteurs, remarques qu'on peut appliquer à tout autre idiome américain :

« Les inventeurs de cette langue, dit-il, paraissent avoir eu principalement en vue d'exprimer succinctement, et avec le moins de mots possible, les idées qui ont prédominé dans leur esprit. De là, la concentration est devenu le trait principal du langage. Le prénom, l'adjectif, l'adverbe, la préposition, quoique dans certains cas on puisse s'en servir sous une forme disjonctive, sont principalement employés comme des matériaux au moyen desquels l'orateur est à même de remplir la trame compliquée du verbe et du substantif. Rien dans le fait ne peut être plus dissemblable que la langue considérée dans son état primitif et élémentaire, par exemple, dans un vocabulaire, et la même langue avec ces éléments amalgamés dans les formes usitées du discours. »

Dans un rapport sur le caractère général et les formes grammaticales des langues américaines, adressé au Comité américain d'histoire et de littérature, en 1819, M. Duponceau a tracé les lignes suivantes :

« J'ai essayé de démontrer que les formes polysynthétiques existent dans les langues de différentes nations au nord, au centre, et au midi de ce continent..... J'entends par ces formes celles qui expriment le plus grand nombre d'idées par le plus petit nombre

de mots. Cela se fait principalement de deux manières : 1° par un système de composition qui ne consiste pas seulement par la réunion de deux mots pour n'en former qu'un seul, ou dans une variété d'inflexions ou de terminaisons, comme dans la plupart des langues anciennes et modernes d'Europe, mais dont la méthode s'opère par la jonction de syllabes significatives, et, même, de sons simples extraits de différents mots, pour en former des locutions composées qui éveillent à la fois dans l'esprit de l'auditeur toutes les idées que les différents mots auxquels les syllabes sont empruntées, expriment séparément. 2° Par la combinaison fondée sur des principes d'analogie, des différentes parties du discours, étonnés, pour ainsi dire de se trouver ensemble, et qui sont surtout jointes au verbe; de manière que par ses formes et ses inflexions variées, non seulement l'idée de l'action principale et de ses incidents ordinaires, mais le plus grand nombre des idées morales et physiques peuvent s'y associer, tandis qu'elles ne peuvent se rendre en d'autres langues que par des locutions distinctes et séparées. »

De ce qu'il vient de lire, le lecteur aura déjà jugé de la longueur quelquefois démesurée, que doivent avoir, dans ces conditions, les mots indiens.

Traduisons en exemples les observations que nous venons de faire, et que nous ferons encore sur la langue folle-avoine en particulier. Je tire ces exemples de la grammaire en cette langue que je me suis faite, et que j'ai calquée sur la grammaire otchypway de Mgr Baraga.

Le féminin d'un être du genre animé se forme en ajoutant *kew* au nom masculin : *okémo*, chef; *okémokew*, la femme du chef. Cette désinence vient du mot sauteux *ikwe* signifiant « femme ». Quelquefois le féminin s'exprime par un mot différent : *Inanew*, l'homme; *mitémo*, la femme.

Les noms animés prennent *ok* au pluriel; les inanimés *on* : *Opwokon*, la pipe; *opwokonok*, les pipes. (La pipe est un être animé pour les Indiens; probablement à cause du grand rôle qu'elle joue parmi eux); *petzèton*, le péché; *petzètonon*, les péchés.

Bon nombre de substantifs se forment du verbe : *onèpikew*, il écrit; *onèpikon*, l'écriture.

Les pronoms personnels *nina*, *kina*, *wina*, deviennent possessifs par le retranchement de la seconde syllabe et en s'incorporant au nom de la chose possédée, n'indiquant, par conséquent ni le genre

ni le nombre, qui se reconnaissent par la terminaison du nom.

L'article défini et indéfini n'existe pas. L'article démonstratif se remplace par le pronom de même nature. *Aiom nidjion*, cet enfant, mot à mot, celui-ci, enfant.

Les pronoms interrogatifs sont: *Avenita*, qui? *Aveniko*, qui sont ceux qui? *Wékita*, quoi? *Tane enakomiko*, qu'il y a-t-il?

Les pronoms indéfinis ne font pas défaut: *Weiak*, quelqu'un; *kon weiak*, personne; *awenetok*, qui que ce soit; *wékitowok*, quoi que ce soit.

Le participe remplace le pronom relatif.

Nous pouvons diviser les verbes en transitifs et en intransitifs.

Aux premiers appartiennent:

1° Les verbes actifs animés et inanimés: *nitapano nona*, j'aime mon père; *nitapeton masinaikon*: j'aime le livre.

2° Les verbes réfléchis à la terminaison caractéristique *shim* de la première personne.

3° Les verbes réciproques, formés par la lettre *t* insérée dans la terminaison.

Aux intransitifs appartiennent:

1° Les verbes neutres: 2° les verbes indiquant une habitude blâmable, se reconnaissent à l'insertion de *k* avant la terminaison. On pourrait les appeler « verbe de reproche ». 3° Verbes transformatifs formés par la terminaison *wim* à la première personne, présent indicatif sing., ajoutée au substantif qui désigne l'objet de la transformation: *Nitakiwim*, je suis terre, de *aki*, la terre. 4° Verbes d'abondance en *tzkim*. 5° Verbes impersonnels.

Tout est si rigoureusement régulier dans la conjugaison des verbes qu'on peut les ranger en neuf classes. Remarquons que c'est ordinairement à la première personne sing. du présent de l'indicatif que se reconnaît la conjugaison d'un verbe, comme en latin à l'infinitif présent. Je ne veux pas effrayer le lecteur en mettant ici sous ses yeux le tableau de ces neuf conjugaisons.

A la première appartiennent les verbes neutres terminés par une voyelle à la troisième personne sing. du présent de l'indicatif, les verbes réfléchis et les verbes de reproche.

La deuxième embrasse des verbes neutres se terminant par *m*, à la même personne.

A la troisième appartiennent les mêmes verbes finissant par *in*.

La quatrième comprend les verbes actifs et passifs.

Le verbe actif, à la première et seconde personne, prend le nombre et le genre de son régime comme de son sujet. C'est là une des causes de la longueur de certains verbes, allongés encore par la préfixe et la suffixe *kon-on*, quand le sens est négatif : *Konpapametawanowowon onikihèkowowon* ; ils n'obéissent pas à leurs parents.

Le passif se forme de l'actif en changeant en *kem* la terminaison *o* de ce dernier.

On pourrait former une cinquième conjugaison, mais non sous les formes ordinaires, des verbes pronominaux réciproques, qui constituent la partie la plus complexe et la plus ardue de la grammaire indienne. Je me garderai bien d'introduire le lecteur dans ce labyrinthe ; je risquerais de ne pas en sortir moi-même avec lui. Du reste, j'en ai déjà donné un aperçu.

La sixième conjugaison comprend les verbes actifs inanimés.

La septième renferme les verbes impersonnels terminés par une voyelle, et la huitième les mêmes verbes finissant en *t*, ainsi que des verbes impersonnels en *kwot*, *Shanakwot*, c'est difficile.

Enfin les impersonnels en *n*, et quelques numératifs appartiennent à la neuvième.

Complétons ce que nous avons dit de la formation de certains verbes selon des règles qui permettent d'exprimer en un mot ce qui exigerait des périphrases en d'autres langues. L'idée de fiction s'exprime par l'addition de la terminaison *koshim* : *Népa*, il dort ; *népakoshim* il fait semblant de dormir : idée de causation au moyen de la terminaison *ého* ou *oho* : *Nitokemawim*, je suis chef ; *nitokemahého*, je le fais chef ; idée de multiplication ressemblant au redoublement grec, en doublant la première syllabe : *Nipakamo*, je le frappe ; *nipapakamo*, je le frappe à coups redoublés ; idée de doute par l'insertion de la particule *ts*.

La langue folle-avoine a, en fait de temps, le présent, l'imparfait, le plus que parfait, les deux futurs dans les modes de l'indicatif, du subjonctif et du participe, mode qui dans cette langue joue un rôle prédominant, puisqu'il remplace des phrases entières. Le conditionnel, l'optatif se forment du subjonctif au moyen de préfixes conjonctives ou adverbiales.

Abordons le chapitre des adjectifs.

Il en est de variables et d'invariables. Les premiers peuvent être

regardés comme des verbes : *Nepwoke*, sage, signifie rigoureusement « il est sage » ; *wapishkew*, blanc, « cela blanchit. »

Les invariables peuvent être considérés comme des adverbes ; le nom auquel il se rapporte, a alors la forme verbale : *Mano inanew*, un honnête homme ; à la lettre : « celui qui est homme honnêtement. »

Comme en français, le comparatif se forme au moyen des mots : plus, le plus, moins, le moins : *Plus* s'exprime par *apashik*, *moins* par *apashik manawatz*, littéralement : plus que moins.

Il y a un superlatif absolu et relatif. Le premier se rend par le mot *iapitzno*, absolument, ou *mayamano*, ce qui est au-dessus de tout. Le deuxième s'exprime par *ketz*, répondant au mot français *très*.

Passons aux noms de nombre.

Les cardinaux jusqu'à dix sont les suivants :

1, *Nikot* ; 2, *Nish* ; 3, *Nanew* ; 4, *Niew* ; 5, *Niewnon* ; 6, *Nikotoshita* ; 7, *Noékon* ; 8, *Shuoshik* ; 9, *Shaköw* ; 10, *Métata*.

Pour exprimer les nombres de onze à vingt, on se sert des neuf premiers chiffres avec l'addition *éné*, en les faisant précéder de *métata*. Exemple : Onze, *métata nikoténé*. De vingt à cent on fait précéder *metata* des premiers nombres : Exemple 50 *Niewnonmétata*. Pour les centaines et les milliers on ajoute *ok*.

Les nombres cardinaux varient leurs terminaisons d'après la nature des objets qu'ils indiquent, terminaisons verbales puisque tout se conjugue dans les langues américaines.

Si l'objet est en bois, la terminaison est *tik* (de *metik*, arbre) ; une croix de bois *nikotik anémaktik* littéralement : « manche à prier. » Les objets sont-ils de forme ronde, la terminaison est en *minok* : Une rave, *nikoteminok tchiss*. S'il s'agit d'une paire, d'une couple, la terminaison est *ivan* : *nikotiwan mokashinon*, une paire de souliers.

Les nombres cardinaux prennent les formes des verbes animés et inanimés : Il est seul (animé) *nikonenawöw* (littéralement il est un). Il y a dix commandements de Dieu (inanimé) *métatanenon Kishe-Manito kakikotakonon*.

Des cardinaux se forment les nombres ordinaux jusqu'à onze au moyen de la préfixe *esh* et la terminaison *nekem* ; depuis onze *esh* se change en *eshis*.

Nous divisons les prépositions en trois classes :

La première comprend celles qui précèdent leur substantif : *Tchék mihikoné*, près du village ; *kiotch wikiwam*, autour de la loge.

La deuxième, les propositions suffixes: *Nipihè*, en été; *nèpèhè*, dans l'eau; *akìhi*, sur la terre. Elles rappellent les nombreux cas de déclinaisons dans les langues très anciennes.

La troisième est celle des prépositions intercalées dans le nom. Dans cette position elles tiennent de la nature de l'adverbe: *Nive-pemo weiak*, je mange avec quelqu'un.

La langue folle-avoine ne manque pas d'adverbes. Je ne veux pas fatiguer le lecteur en en faisant l'énumération ici.

Citons quelques conjonctions: *asho*, afin que; *kishpin*, si; *ashmék*, pendant que; *potz*, quoique; *nawenash*, ou et peut-être; *thémìn*, (placé après le premier mot de la proposition) et: *kon*, *kon*, *min*, *ni-ni*; *kon asho*, de crainte que; *ano*, cependant; etc. *Posh*, (*Utinam*) précédant le subjonctif forme le mode conditionnel.

N'oublions pas quelques interjections folles-avoines.

L'Indien témoigne son étonnement par l'exclamation: *Ataia!* L'Indienne, par *niah!* *ïoh!* ou, plaçant un doigt sur ses lèvres fermées, elle fait entendre un son guttural prolongé.

Les autres interjections sont les suivantes: *Shénawano*, doucement; *shè*, fi; *kokew*, en avant; *anash*, va-t-en; *pena*, bien, courage!

Mentionnons quelques particules qui s'incorporent aux verbes et sont de vraies racines, et d'autres qui ajoutées à d'autres parties du discours en renforcent la signification:

Pish, idée d'arrivée; *hinew*, idée de ce qui surviendra; *awè*, idée de progrès, de continuité; *ani*, de ce qui est passé; *kata* précédant le verbe, exprime l'acte de vouloir; *pipim*, à travers.

Ta, ainsi que *et*, se met à la fin du verbe au sens interrogatif, et *ka* au sens affirmatif: *Kitapanola Kische-Manito?* Aimez-vous Dieu? *Nipanoka*, oui je l'aime. La particule *nop* ajoutée au pronom personnel signifie autant que le mot français *même*, et quelque chose de plus: *Winanop*, lui-même, ou, mieux, *ipsissimus*.

Pas de remarque à faire sur la syntaxe. Les règles élémentaires de cette partie de la grammaire ressortent de ce que nous avons déjà dit. Le lecteur a pu se rendre compte des rapports qui existent entre le verbe, le sujet, le régime quant au genre animé et inanimé, et la seconde-troisième personne. Quelquefois plusieurs sujets ne régissent que le singulier. Citant les paroles d'une personne, ce n'est qu'à la fin de la citation que celle-ci est mentionnée. Un verbe précédé d'un autre se met toujours au subjonctif: Je pense partir, *nitananikton asho matshion*. Je prie le lecteur de se rappeler

que k avec un point dessous se prononce comme le *ch* allemand suisse; exemple: *Loch*.

§ 2. GRAMMAIRE COMPARÉE. — IDIOTISMES.

BEAUTÉ DE LA LANGUE FOLLE-AVOINE

Toutes les langues se ressemblant en quelques points, je veux constater quelques traits de ressemblance de la langue de nos Folles-Avoines avec quelques langues non américaines.

Quelques analogies entre les dialectes du Nouveau-Monde et les langues sémitiques ont induit quelques savants à dériver de l'hébreu les langues américaines; mais il y a loin du système trilittéral à la construction polysynthétique de ces langues. Le changement interne du verbe pour la formation du participe y a peut-être donné lieu: *manohew*, il est bon; *maïano*, étant bon; — comme aussi l'analogie suivante: les pronoms personnels indiens commencent précisément par les mêmes lettres qui dans les langues sémitiques indiquent le pronom personnel en tant que régime, ou désignent, à la fin d'un mot exprimant une chose possédée, la personne qui la possède. Autre analogie: *Nina*, moi; hébreu, syriaque, etc.: *an*, *ani*, *ana*. — *Wèna*, lui; chaldéen *ina*, éthiopien *wena*. La différence entre *wikwcam*, habitation, et le mot hébreu *vaiscunu*, ils habitèrent, n'est pas grande. — *Enèka*, par là; *hénaka*, en arabe, signifie: « Là. »

Si dans les conjugaisons turques la terminaison *mi* est employée pour exprimer la négation, le Fol-Avoine se sert dans la même fin de la terminaison *on*. Il appelle le Mississipi, le grand fleuve *Metz Shipiew*. Les anciens peuples ont appelé l'un des deux grands fleuves de la Mésopotamie d'un nom synonyme: *Euphrâte*; racines: *U*, très, *frata*, large.

La langue de nos Indiens a avec plusieurs langues anciennes une analogie caractéristique consistant dans la lettre *m*, propre à la première personne singulière et plurielle des verbes. Grand nombre des verbes folles-avoines se terminent par *m*, et toujours à la première personne plurielle, se trouve cette même lettre. Comparez: *sum*, je suis; *didomi* (grec), je donne; *em* (arménien) je suis. En gaëlique *m* termine toujours le verbe à la première personne.

Nous l'avons vu, les verbes indiens sont composés de racines qui, comme dans le grec, donnent tant de vie à l'expression d'une idée et lui permettent de prendre toutes les formes dont elle est capable.

De plus, la grande ressemblance qui existe entre le mot grec *pneuma* et le génitif de ce nom, et le verbe folle-avoine *pematishim*, je vis, mérite notre attention. La conjonction grec *kai* (et) et la même conjonction *gaie* en sauteurs, sont d'une ressemblance frappante. Quelle ressemblance également entre *quignosko* et *kekeno* (je connais) deux verbes de ces mêmes langues. De même qu'en grec, le *t* est la lettre caractéristique du sens interrogatif en folle-avoine: *Tis* (grec) qui? *Tantanano*, *tanito* (folle-avoine) combien de fois? Combien?

S'il est des savants qui ont cru trouver dans les langues américaines des éléments sémitiques, il en est d'autres qui y découvrent la construction grammaticale des idiomes turaniens, et, entre autres, du basque. Le professeur Vater pensait que cette dernière langue avait été fondue dans le même moule que les langues des aborigènes de l'Amérique. Duponceau qui avait comparé avec ces langues un ouvrage écrit en basque, prétend y trouver la structure grammaticale de celles-là. « Il est à présumer, dit-il, que la langue basque était parlée autrefois par une partie considérable des habitants de l'ancien monde..... Comment est-il arrivé que les formes polysynthétiques, qui la distinguent, aient disparu du continent de l'Europe et se soient conservés dans une langue qui n'est parlée que par un petit nombre de montagnards? » Bien des choses s'expliqueraient, par exemple, l'origine de bien des monuments attribuées aux Celtes, ayant leurs pendants en Amérique où les Celtes n'ont pas pénétré, si la science pouvait solidement démontrer l'opinion de plusieurs savants que la race jaune habitait l'Europe avant l'arrivée des Celtes, et qu'elle a été la première à couvrir de ses flots le Nouveau-Monde, aussi bien que le nord de l'Asie. Du reste, il y a une grande affinité entre le Basque et le Finlandais et le Hongrois. Et les Finlandais et les Hongrois sont venus du nord de l'Asie, ainsi que les Turcs les congénères de ces derniers. A propos de Hongrois, qui d'après cette hypothèse seraient aussi les congénères des Indiens, je me permets de faire part au lecteur de l'une des premières impressions de mon enfance. Je vis un jour sur les bords de la Sarine, des

Hongrois qui vauquaient aux soins de leur toilette; scène qui m'intéressa vivement; or, trente ans plus tard, je vis sur les bords d'un lac américain les premiers Indiens qui s'étaient offerts à ma vue, et je crus voir parfaitement ces mêmes hommes que j'avais vus sur le rivage de la Sarine, tant la ressemblance était grande entre eux sous le rapport physiologique, et même sous celui du vêtement. La même opinion pourrait nous expliquer pourquoi certaines rivières d'Europe portent le même nom que des cours d'eau asiatiques. En France, nous avons la *Saône*, dans le canton de Fribourg la *Sarine* (*Saane*, en allemand) et le ruisseau de la *Saûna*; une rivière de l'Inde qui se jette dans le Gange, s'appelle également *Sonna*. Est-ce là peut-être un terme générique désignant une rivière qui a été léguée par les premiers habitants d'Asie et d'Europe dans ces contrées? « Ce qui (au Japon) excita en moi le plus vif intérêt, surtout arrivant du midi de la France, ce fut d'apprendre que le mot *Gava* veut dire « rivière », de même que celui de *Gave* dans les vallées des Pyrénées. » (*Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, par Russel-Killough.)

Donnons quelques exemples de similitudes d'expressions américaines et asiatiques, désignant un seul et même objet. Les exemples pour l'Amérique sont tirés de la langue folle-avoine: *Kesho*, soleil; *Kétché* (Tchermisse); *aki* terre; *chaki* (persan); *anak*, étoile; *alac* (assano); l'Indien changeant la lettre *l* en *n*; *Kéméwan*, la pluie, *kéma*, dans le Caucase; *kokosh*, porc, *kokhai* (Mongol); *késhik*, œil, *kasok* (Jakoute), et *kiss* (tartare); *kishèsha*, fille; *késhu* (Jakoute) et *kissim* (Tchermess); *kina*, toi, vous; *kou* (Tougouse) et *kis* (Kamtchatka). Je n'ai trouvé dans la langue indoustane qu'un seul mot équivalent à un mot folle-avoine pour le sens et pour le son; c'est le mot indoustan *shishik*, et le mot folle-avoine *shishikwon*; petite bouteille.

Comme curiosité disons en passant que le mot *mitchishim* (je mange), en folle-avoine, ressemble assez au mot *midji*, patois gruyérien. Lorsque un Folle-Avoine a fait un bon repas, il se met les deux mains sur le ventre et dit d'un air plein de contentement: *Ni kwoiak kish-mitchishim*. Ce geste je l'ai vu faire à un grand personnage allemand après un copieux dîner, accompagné de cette parole, identique à l'expression de mes sauvages: *Wir haben gelebt*.

Le *napikon* (canot) folle-avoine rappelle la racine *naw* d'où sont

dérivés tant de mots grecs, latins français, etc., signifiant vaisseau, vaisselle, vase, etc., et le *navét* fribourgeois.

Nous avons déjà vu que la langue de mes sauvages manque de certaines lettres, à l'instar de celles d'autres peuplades de l'ancien monde. Comme dans le nord, certaines tribus du centre et du sud de l'Amérique ne connaissaient pas les trois lettres *f*, *l* et *r*; ne pouvaient pas même les prononcer. Voici une remarque que fait à ce propos Cornelius a Lapide (*in Levit*): *Barbari Brasiliæ in sua lingua carent tribus litteris, scilicet F, L, R, idque apposite, nam carent FIDE, LEGE, REGE. Testis est Asorius et Maffei in historia indicæ.* Les Indous du Béhar ne peuvent pas non plus prononcer la lettre *f*. « Les Chinois — dit Russell-Killough dans l'ouvrage cité plus haut — ne peuvent jamais prononcer l' *r*, et mettent une *l* à la place; c'est justement le contraire chez les Japonais qui nous mettent des *r* partout. »

Signalons ici quelques beautés de la langue folle-avoine, et quelques-uns de ses idiotismes.

Au point de vue religieux la multiplicité des formes verbales et les tournures pleines d'images de cette langue rendent l'enseignement très propre à exciter l'attention et à intéresser vivement l'auditoire. Grâce aux participes, le dogme de la Sainte-Trinité, par exemple, se définit bien mieux que dans nos langues. Le Père est représenté comme engendrant continuellement, le Fils comme engendré sans cesse, et le Saint-Esprit comme un foyer inextinguible de sainteté. L'Indien dit en un mot qu'il y a trois personnes en Dieu : *Kishe-Manito nanew*. Dans cette langue l'expression d'une action prenant une forme diverse selon qu'on la considère dans le sens actif ou passif, il est facile de comprendre, lorsqu'on parle, par exemple, d'un sacrement, s'il est question de l'administration de ce sacrement ou de sa réception.

Je regarde comme une vraie beauté de langage une forme de verbes adjectifs de la langue des Otchipways, mais que je n'ai pas pu retrouver dans celle de mes Indiens, exprimant admirablement l'élément surnaturel dont doit être pénétrée toute action d'un chrétien, au moyen d'une simple affixe, ou syllabe qui indique une influence exercée par Dieu sur l'action désignée par le verbe. Exemple. Je suis heureux, *ninjawendagos*; je suis heureux par la grâce de Dieu; *nijawendagowis*.

La langue indienne est riche en formes propres à peindre le

bonheur dont jouissent les élus. En voici une très imagée. Ce ne serait pas répondre à toutes les aspirations d'un Indien chrétien que de lui dire qu'une fois sauvé, il se trouvera auprès de Dieu. Sa grande félicité sur la terre c'est d'être assis, à la manière orientale, dans son wigwam, auprès de ceux qu'il aime. Aussi l'article du symbole qui lui représente Jésus-Christ assis à la droite de son Père, exerce-t-il sur lui un certain charme. Le missionnaire doit lui promettre qu'il sera assis auprès de Dieu. Et dans sa langue cette proposition : *Kishe-Manito wetapomono*, signifie littéralement : « je serais assis avec Dieu et auprès de Dieu. »

A l'exemple des Otchipways, mes Indiens désignent les sacrements, sauf l'un, par des expressions tirées de leur propre langue, et qui, par conséquent, rappellent mieux que des termes exotiques la nature et les effets de ces moyens de salut. *Shékahapwicon* (baptême), effusion; *shokitéhéshkatwon* (confirmation), ce qui rend fort; *eucharistiwin* est un mot emprunté au français; par contre l'Indien désigne l'acte de la communion par une expression aussi juste que touchante : *nikeshshaweniktakoshim*, j'ai eu le grand bonheur. Le terme choisi pour exprimer le sacrement de pénitence n'en rend qu'une idée incomplète, c'est *pakitzikon*, jeter loin de soi, c'est-à-dire ses péchés; ce qui ne signifie que cette partie du sacrement qui est la confession. *Anaméha-péméwinéton* (l'extrême-onction) signifie : « Onction accompagnée de prière. » *Mékatakoneiawin* (l'ordre) veut dire : devenir une robe noire. » En otchipway le sacrement du mariage s'exprime par le mot *anamié-widigendwin* (cohabitation inaugurée par la prière); en folle-avoine ce sacrement s'appelle *anéméha nipowin*, « la prière debout, » parce que les fiancés indiens se tiennent debout pendant la bénédiction nuptiale, ce qui signifie peut-être pour le fiancé : prêt à partir en portant sa croix. En parlant des élus nos Indiens se servent d'une expression qui dit tout à la fois qu'ils sont saints et heureux; mais aussi par sa longueur semble-t-elle être le commencement de l'éternité :

KITCHITWAWENTAKOSHITWO.

Rien de plus conforme à l'esprit de notre religion que la manière dont nos Indiens désignent les jours de la semaine : dimanche, *anaméha-késhikot* (jour de la prière); lundi, *kishani-anaméha-késhikot* (le lendemain du jour de la prière); mardi (dédié aux Saints-

Anges), *ancheni-keshikot*; mercredi (consacré à saint Joseph), *shoshé-keshikot*; jeudi, *spénikon-heshikot* (jour de l'Ascension); vendredi, *animaktik-keshiko* (jour de la croix); samedi, *mani-keshiko* (jour de Marie). Ces indiens se montrent donc plus chrétiens que nous qui, habitant des contrées chrétiennes depuis de longs siècles, n'avons pas encore su nous débarrasser des noms païens dont nous désignons les jours de la semaine. En effet, nous les avons hérités de l'antiquité païenne, dont l'usage général était de donner aux jours de la semaine les noms des planètes ou de quelque héros fameux de l'histoire ou de la mythologie. Le dimanche est le jour du soleil, en allemand *Sontag*; le lundi, celui de la lune; le mardi, celui de Mars dans les pays de langue latine, mais celui de *Tuiscon* dans les contrées du nord; de là le *Dienstag* des allemands et le *tuesday* des anglais. Le mercredi est le jour de Mercure au midi de l'Europe, et le jour consacré à Odin dans le nord. Le jeudi, jour de Jupiter, est dans le nord le jour du tonnerre. Le vendredi est le jour de Vénus (quel contraste avec le jour de la croix!) en allemand, même signification païenne, *Freitag*, jour de licence; de *Frigga* ou *Freia* (libre), femme d'Odin, dont quelques attributs étaient précisément ceux de Vénus. Le samedi est le jour de Saturne, dont le nom gaulois était *Sadura*; *Samstag* en allemand, *saturday* en anglais.

Les Indiens, païens ont conservé l'année lunaire; les chrétiens suivent le calendrier catholique. Ils appelaient le soleil *kesho*, la lune *tépakesho* (le soleil de la nuit). Les noms des saisons sont *shikwon*, *opotonépèn*, *takokwot*, *pépon*. Pour exprimer la saison prochaine, ils ajoutent *owek*.

Kesho, en folle-avoine, signifie mois; *gisis* en sauteux. Nos chrétiens ont gardé pour les mois les anciennes dénominations, empruntées aux divers phénomènes de la nature, qui marquent la marche de l'année, désignations bien plus poétiques que celles du calendrier des sans-culottes. Il n'y a que le premier et dernier mois qui fassent exception. Les voici dans les deux langues.

MOIS FOLLES-AVOINES

Janvier	<i>Awétok-kesho</i> , mois de l'esprit.
Février	<i>Namépin-kesho</i> , mois de carpes.
Mars	<i>Wané-kesho</i> , mois de la croûte sur la neige.

Avril	<i>Pakwon-kesho</i> , mois où poussent les cornes (des chevreuils).
Mai	<i>Oshakwonowet-kesho</i> , mois des fleurs.
Juin	<i>Atahémin-kesho</i> , mois des fraises (baies en forme de cœur).
Juillet	<i>Anokon-kesho</i> , mois des baies (mûres et framboises).
Août	<i>Men-kesho</i> , mois des myrtilles.
Septembre	<i>Manomie-kesho</i> , mois de la folle-avoine.
Octobre	<i>Pinipimokot-kesho</i> , mois de la chute des feuilles.
Novembre	<i>Képatin-kesho</i> , mois de la gelée.
Décembre	<i>Awétokesh-kesho</i> , mois du petit esprit.

MOIS OTCHIPWAYS OU SAUTEUX

1. *Manito-gisiss*. 2. *Nomebini-gisiss*. 3. *Onabani-gisiss*. 4. *Bebokwédagimíng-gisiss* (mois qui casse les raquettes). 5. *Wabigonè-gisiss*. 6. *Odémini-gisiss*. 7. *Miskwimini-gisiss* (mois des baies couleur de sang, framboises). 8. *Min-gisiss*. 9. *Manomi-gisiss*. 10. *Binakwi-gisiss*. 11. *Gash agins-gisiss*. 12. *Manitogisissons*.

La signification est la même qu'en folle-avoine, sauf pour le mois d'avril et celui de juillet, ainsi que je l'ai indiqué.

Ces significations de mois nous rappellent celles en usage chez les anciens peuples. Les hébreux nommaient le mois de juillet le « mois des épis ». Ceux de mes lecteurs qui savent l'allemand, liront peut-être avec intérêt la nomenclature des mois en langue tudesque, telle qu'elle était parlée au IX^e siècle. Eginhard rapporte que Charlemagne avait commencé une grammaire en cette langue. Il y donne des noms aux vents et aux mois.

Winter	manoth,	Mois de l'hiver.
Hornung	»	» de la boue.
Lentzin	»	» du printemps.
Oster	»	» de Pâques.
Winne	»	» de l'amour.
Brach	»	» du soleil.
Hewin	»	» du foin.
Aran	»	» de la moisson.
Wintu	»	» des vents.
Windume	»	» de la vendange.
Herbist	»	» de l'automne.
Heilag	»	» de la mort.

Une différence dans la prononciation de certaines lettres existant entre les Allemands du nord et ceux du sud, se retrouve, chose curieuse, entre les Sauteurs et les Folles-Avoines, qui vivent au sud des contrées habitées par ceux-là. Le *K* des seconds est beaucoup plus guttural que celui des premiers. La lettre *s* que les Sauteurs prononcent toujours très purement, devient un *ch* devant une consonne dans la bouche de mes Indiens; ils le prononcent comme nos suisses Allemands devant *t*. Le Sauteur prononce *b, d, j*, comme un Français; le Fol-Avoine en fait *p, t, ch*, et du *g* un *k*.

La langue de mes Indiens a cet avantage, qui lui est commun avec les langues anciennes, de pouvoir préciser le degré exact de la parenté, par exemple, oncles, tantes paternels et maternels, frères, sœurs aînés, puînés, cadets, etc.

Comme l'italien, elle a certaines terminaisons pour jeter le mépris, le ridicule sur les personnes ou sur les objets.

Le participe, remplaçant les prénoms relatifs, rendent la proposition plus énergique, mais non toujours plus courte. En voici un exemple : Bienheureux ceux qui voient ce que vous voyez : *Shaweniktakoshiwok waïapatakwo waïapatamek*; donc, trois mots indiens pour exprimer une pensée qui en exige huit en français; mais, par contre, onze syllabes françaises contre quinze indiennes.

Au moyen de la suffixe *kénop*, l'Indien indique qu'un objet n'est plus en sa possession. Il faudrait en français une périphrase pour exprimer cette idée : exemple, *Nitakakenop*, la marmite qui m'appartenait autrefois.

Entrevoiyant dans le sommeil l'image de la mort, l'Indien conjugue les verbes *dormir* et *mourir* presque de la même manière; *ninépam, kinepam, onépou*, je dors, tu dors, il dort; *ninépim, kinepim, onépwo*, je meurs, tu meurs, il meurt.

Voici un exemple de la variété de formes que revêt le verbe indien et qui se conjugue dans chacune de ses formes, pour exprimer les nombreux sens de ce seul et même verbe. Je ne donne que le texte français pour ne pas être trop long. Que le lecteur n'oublie pas que le sens s'exprime en un seul mot.

Il marche — il marche de temps en temps — il marche souvent — il est grand marcheur — il marche peu — il marche à petits pas — il commence à marcher — il fait quelquefois quelques pas — il fait quelques pas souvent.

En vertu du génie de la langue, les noms composés se forment facilement et heureusement. Le mot français « géomètre » est composé de deux mots grecs. L'Indien appellera le premier arpenteur qu'il verra fonctionner, d'un nom composé de deux mots, équivalant les deux mots grecs dont est formé le terme « géomètre », c'est-à-dire, *tépahaakit*, de *tépahikem*, je mesure; et d'*aki*, la terre, le mesurant la terre.

La langue indienne est riche en expressions propres à exprimer les divers états dans lesquels peut se trouver un homme, physiologiquement ou psychologiquement parlant. Un philosophe allemand en ferait ses délices. S'il souffre moralement, l'Indien dit *nikotakènikton*; si sa souffrance est corporelle, il dit *nikotakéton*.

Sensible comme il est et vivant beaucoup en lui-même, il trouve des expressions aussi énergiques qu'imaginées pour redire ce qui se passe en son âme. S'avoue-t-il mauvais chrétien, il dit que le diable est assis sur son cœur. Se plaint-il de son inconstance, « mon cœur, dit-il, tourne au dedans de moi ». L'expression « langue fourchue » est fréquemment employée pour désigner un homme plein de duplicité.

Le mot *késhiko*, dont la racine signifie la lumière, la clarté, l'éclat, s'emploie pour désigner le ciel et le jour. Et que l'Indien a raison d'appeler le paradis de ce même nom, puisque tout y est lumière, le jour par excellence, *nesciens occasum!*

De la même racine, l'Indien appelle « l'œil » *késhik*. Les rapports existant entre le ciel, la lumière, notre œil, lumière de notre âme et de notre corps, nous disent combien juste est le choix de cette expression. D'accord avec les Indiens, les poètes latins ont appelé les yeux *lumina*. Saint Bernard nous montre d'une manière si touchante le Sauveur fermant ces yeux divins (*lumina*) qui éclairaient l'univers.

Est-ce que cette racine *sk* ou *kes* serait l'une de celles au moyen desquelles des linguistes s'efforcent de reconstituer les éléments de la langue primitive? Sans parler du mot indoustan *ank*, œil, du mot latin *oculus*, du mot grec *skopeó*, examiner, etc., je prie le lecteur de lire le passage suivant, tiré de l'*Esthétique* de Jungmann, 2^me édition, p. 50 et 51, et il sera frappé de l'affinité des mots indiens que je viens de citer, avec les racines et les mots de source indo-européenne qui reviennent dans ce passage. Je traduis, l'ouvrage étant écrit en allemand :

« Le mot *schön* (beau) s'exprimait dans l'allemand antique par *schoene*, ou *schöne*, *scóni*, *scaoni*; en gothique, *skaun̄s*. La racine commune à tous ces mots est l'indo-germanique *skav*, qui se reproduit d'une manière très accentuée dans les anciens mots germaniques *scawon* ou *scauwón*, *schouwen*, et dans l'expression gothique *shavjan*; en allemand moderne : *schauen*.....

« Cette racine indo-germanique (indo-européenne) *skav* signifie, comme les mots dérivés indiqués ci-dessus, que le regard s'arrête sur son objectif, sens que renferment les mots *schauen* *anschauen*, soit *besehen*, *betrachtend* *ansehen*, en latin, *considerare*, *contemplari*, *speculari*. »

L'arrivée des blancs a fait connaître aux Indiens bien des objets nouveaux pour eux; et, en général, ils ont été heureux dans le choix des termes dont ils se servent pour les désigner. L'étude de l'origine de ces néologismes est parfois très curieuse.

Les Indiens ne connaissaient pas le pain avant l'apparition des faces pâles. Les voyant couper le pain par tranches, ils appelèrent cette substance alimentaire *pakwéshikon*, mot qui signifie une chose qui se coupe ainsi.

Le fermier envoyé à mes Indiens par le gouvernement, pour les former à l'agriculture, était un Allemand. Il introduisit le seigle. De là le terme *anémo-pakwéshikon* (pain allemand) par lequel ils désignent le seigle. Ils ont appris des Canadiens à donner ce nom aux fils de la Germanie, mais n'ayant pas la lettre *l*, qu'ils remplacent par *n*, et n'ayant pas non plus la nasale *an*, comme les Sautoux, ils disent *anémo*, au lieu d'« allemand ».

Comme le seigle, l'avoine a été importée parmi mes sauvages qui l'ont désignée dans leur langue d'une manière très heureuse, et portant un cachet tout local. L'avoine ressemble beaucoup à la folle-avoine (*manomie* en indien). C'est à cause de cette ressemblance que les Canadiens ont appelé cette plante « folle-avoine ». Nos Indiens ayant vu des blancs donner de l'avoine à leurs chevaux, l'appelèrent *peshikokoshiew-manomie* (folle-avoine des chevaux).

Singulière est l'origine de la dénomination qu'ils ont donnée aux Français, soit Canadiens, c'est-à-dire *wemtikoshiwok* (ceux qui marchent chaussés de bois). Les premiers français qu'ils virent portaient, paraît-il, le sabot national. Si quelque fils de la belle France allait se formaliser de cette étymologie, j'adoucirai son chagrin en lui apprenant que le catéchisme indien répond ainsi à

l'une de ses premières demandes : « Quelle est la religion véritable ? » « C'est la religion catholique, c'est-à-dire, la religion des Français. »

Mes Indiens appellent *awetokesha* (sauteurs *maniton*) la punaise, dont l'Amérique est le séjour de prédilection. L'un et l'autre de ces termes signifient « petit esprit ». Cette appellation m'étonnait singulièrement mais mon étonnement augmenta (ou devrais-je dire : cessa) quand je tombai un jour sur un passage d'un ouvrage anglais m'apprenant que les Celtes appelaient également cet insecte « esprit ». Que diront les ethnologues de cette coïncidence ? Voici ce passage qui se termine par une remarque exégétique assez curieuse : « Le nom de *bug* (punaise) donné aujourd'hui à cette sorte d'insecte a une singulière origine. En celtique, ce mot signifie autant que « gobelin » « esprit » (spectre, revenant), et ce n'est que depuis une époque récente que l'on a commencé à appeler ainsi « cet épouvantail à six jambes rampant dans la nuit. » Et en preuve de tout ceci, l'auteur des *Mélanges entomologiques* constate que la Bible Matthew traduit ainsi le 5^{me} verset du 91^{me} psaume : *Thou shall not be afraid of any bugs by night* ¹. De ce qui précède il suit que le mot anglais *bug* aurait signifié primitivement « esprit. » De là l'ancien terme anglais *bug-bear* « épouvantail. »

Complétons cette étude sur la langue de mes chers Indiens par quelques réflexions sur le mot *inaneew* (homme) de cette langue, réflexions propres, à mon avis, à intéresser vivement les ethnographes et les linguistes.

Les Indiens américains, comme leurs congénères d'Asie, s'appellent en général « hommes » dans leurs langues respectives. Ainsi le mot *Apache* signifie « homme ». Dans les dialectes du groupe alléghanique la racine *en* ou *in* revient invariablement dans toutes les dénominations des tribus appartenant à ce groupe, et signifiant toujours « homme ». Dans le dialecte des *Lénnapes*, nous avons *lèno*, dans celui des Sauteurs *inini* et *anishinabeg* ; dans celui des Illinois *inini*. Les Esquimaux appellent l'homme *innuit*, et les Finlandais *ishminémo*. Les Chiquitos, indiens de l'Amérique du Sud, se donnent le nom de *nakinoneis*. Comparez avec tous ces mots le terme hébraïque *Enos*, signifiant également « l'homme. »

¹ *Non timebis a timore nocturno* dans la Vulgate Ps. 91. « Vous ne craignez rien de tout ce qu'on peut craindre durant la nuit. »

Chose singulière! Cette racine *in* qui se trouve dans le mot folle-avoine *inaneu*, se retrouve dans le mot de cette même langue signifiant: il pense (*inanihton*), comme si les premiers hommes qui ont parlé cette langue avait voulu nommer l'homme par la faculté de penser et le distinguer ainsi des autres êtres de la création.

Et, rapprochement merveilleux! nous trouvons une origine parfaitement analogue pour les mots allemands désignant l'homme *Mann* et *Mensch*. Les anciens Germains entendaient désigner par ce terme « l'être qui pense. » C'est là la signification radicale du mot *Mensch* en particulier. Nous trouvons dans l'ancien indou *manu*, *manusia*, dans le gothique *manna*, *manisko*, dans l'antique haut-allemand *mennisco*, autant de mots signifiant « homme » et dérivés de la racine *man*, penser. Et autre rapprochement; en breton *man* signifie idée, notion, impression. Et quels rapports étroits les mots que nous venons de transcrire, n'ont-ils pas avec ces mots grecs et latins: *menos*, *mantis*, *mens*, *memini*, *Minerva*, etc., et surtout avec *homo*, *hominis*! Nous retrouvons le mot *man* dans bien d'autres langues encore: le gallois, l'irlandais, le ture, le mongol, le chaldéen, le persan.

Tout ce que je viens de dire sur le mot indien *inaneu*, et *inineu* (au pluriel *inaniwok*, — *ininiwok*) me porte à croire que la dénomination des Indiens que j'ai eu la consolation d'évangéliser, devrait être dérivée des deux mots: *manomie* et *inaniwok*, c'est-à-dire les hommes de la folle-avoine; *manominiwok*. En effet, la folle-avoine constituait l'aliment principal de ces Indiens.

Tirons une conséquence bien importante de cette étude sur la langue folle-avoine. La construction grammaticale de cette langue, les beautés qui la parent, l'admirable organisme de ses conjugaisons, d'un côté, et, de l'autre, l'état actuel de la tribu qui la parle, tribu qui vient d'être initiée aux éléments de la civilisation, tout nous force d'admettre qu'une telle langue n'a pu être parlée dans le principe que par des hommes ayant atteint un haut degré de culture intellectuelle. Ainsi que les anciens monuments du Nouveau-Monde, les langues américaines démontrent que les anciens peuples de ce continent étaient arrivés à un assez haut degré de civilisation.

C'est là une de ces preuves qui font entrevoir l'erreur de ceux qui prétendent que la condition primitive des hommes a été l'état

sauvage. C'est sous l'influence de cette même erreur qu'on s'est trop complu, en la généralisant, dans l'hypothèse des âges ou époques successives de la pierre, du bronze, du fer. Dans son travail sur l'origine de l'homme, et dans un autre *De la création de l'homme*, Maupied démontre que la pierre éclatée, la pierre polie et le fer ont été en usage simultanément. Dans la Genèse le fer est mentionné avant le déluge, tandis que la pierre éclatée et autres ne sont mentionnées qu'après, et, spécialement, à propos de la circoncision. Dans Job il est fait mention en même temps du fer et du bronze. Homère nous montre que le fer et le bronze étaient en usage en même temps que la pierre. Si Moïse a élevé des stèles et un autel en pierres brutes, il ne faut pas en inférer qu'il ne connaissait pas l'usage du fer. Jéhovah avait défendu de les tailler avec du fer. Le célèbre abbé Collet conclut des explorations d'un nombre considérable de monuments, dolmens, menhirs tumuli, tombeaux, tombelles, que les trois âges sont confondus; ce qui prouve du moins que l'usage de la pierre s'est conservé jusqu'au dernier âge de fer.

Rien qui démontre mieux que dès les âges les plus reculés le genre humain était loin d'être formé de sauvages ignorants et ne connaissant nullement l'usage du fer, que les études faites par Piazzi Smith sur la grande pyramide de Gizeh, le plus ancien édifice du monde peut-être, et dans laquelle s'est trouvé le fer travaillé. Bien plus, Smith prouve que tous les éléments de construction de cette grande pyramide forment un monument géométrique et astronomique, d'autant plus qu'il fournit les mesures terrestres et astronomiques qui n'ont été trouvées que dans ces derniers temps. Ces données achèvent la ruine du système défendu par les partisans d'un état sauvage primitif et d'un développement de l'humanité dû exclusivement à ses propres forces.

Et revenant de cette digression, je vais encore plus loin sous le rapport de la langue parlée par mes pauvres Indiens. Loin de se perfectionner et de s'enrichir, elle s'est appauvrie au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du foyer de civilisation d'où leurs pères étaient partis. Que de termes exprimant mille objets en usage dans la vie civilisée perdus à tout jamais dès qu'ils se furent enfoncés dans les forêts du Nouveau-Monde! « La conclusion que l'on puisse tirer — dit Vater, — en voyant une affinité si extraordinaire entre des langues séparées les unes des autres par des centaines de lieues

(en Amérique), c'est que toutes ont rayonné d'un centre commun de civilisation. »

Et il en est des arts que cultivaient les anciens Indiens, comme de la langue. Donnons-en une preuve. Il fut un temps où les premiers habitants du Pérou connaissaient l'art de perforer les émeraudes, tandis que leurs descendants actuels sont incapables d'entreprendre des travaux qui exigent bien moins d'industrie. Roselly de Lorgues a eu bien raison de tracer les lignes suivantes :

« L'homme sauvage n'a jamais été et ne pouvait l'être ; l'homme prétendu sauvage n'est que l'homme dégradé. L'homme appelé primitif est plutôt l'homme dernier, jeté volontairement ou fatalement hors de la société générale, réduit à un démembrement de société, par conséquent à un démembrement d'intelligence et d'humanité ; et, loin d'être l'homme qui commence, le sauvage est l'homme qui finit (*Le Christ devant le siècle*)¹. » Ajoutons à ce témoignage celui de Frédéric de Schlegel : « Bien loin d'admettre avec Rousseau et ses adeptes l'état naturel de l'homme, serait-il même représenté par des sauvages d'un excellent naturel et pleins de noblesse, comme le véritable berceau de l'humanité et le fondement du contrat social, nous ne pouvons y entrevoir qu'un état de décadence ayant pour effet la vie sauvage. »

Appliquons aux langues cette vérité. L'état sauvage en isolant les tribus et les familles, et en faisant souvent des ennemis entre eux, a nécessairement détruit ces germes de civilisation qui rapprochent les hommes les uns des autres, et a dû faire naître une diversité indéfinie de langues et de dialectes.

« Les Papoux ou nègres orientaux, — dit le docteur Leyden — semblent tous divisés en petits Etats, ou, plutôt, en petites sociétés, qui n'ont que très peu de rapports ensemble. De là leur langue est brisée en une multitude de dialectes, qui, à la longue, par séparation, par accident, par corruption orale, ont perdu presque toute ressemblance. » (*Recherches asiatiques.*)

« Les langues, — dit à son tour Crawford — suivent la même marche ; dans l'état sauvage elle sont très nombreuses ; dans l'état

¹ « Le savant naturaliste Lamanon disait à La Pérouse avec lequel il avait abordé à l'île Samoa : « Les Indiens valent mille fois mieux que nous. » Le lendemain il était massacré par ces bons Indiens et La Pérouse écrivait : « Les philosophes qui portent aux nues les sauvages me mettent plus en colère que les sauvages eux-mêmes. CANTU, *Histoire Universelle.*

perfectionné elles le sont peu. L'état des langues sur le continent américain fournit une preuve convaincante de ce fait, et il ne se manifeste pas avec moins d'indépendance dans les îles de l'Océan indien. Les races nègres qui habitent les montagnes de la péninsule malaise dans l'état de la dégradation la plus profonde, quoiqu'elles soient très peu nombreuses, sont divisées en une très grande quantité de tribus distinctes, parlant autant de langues différentes. Parmi la population éparsée et grossière de l'île de Timor, on croit qu'il n'y a pas moins de quarante langues parlées. Dans les îles d'Ende et de Flore on trouve aussi une multitude d'idiomes, et parmi la population cannibale de Bornéo, il est probable qu'on en parle plusieurs centaines. » (*Histoire des Indiens de l'Archipel.*)

Voici ce que, à ce propos, nous lisons dans le dictionnaire de linguistique de Migné :

« Un savant et ingénieux écrivain, qui a fait une étude attentive du caractère des Américains aborigènes et qui a su profiter habilement des facilités toutes particulières qu'il avait pour acquérir sur ce sujet d'amples informations, a été amené à penser que l'état de barbarie dans lequel nous voyons les nations du Nouveau-Monde n'est pas leur état primitif, que ces nations ne doivent pas être considérées comme conservant jusqu'à ce jour leur simplicité originelle d'une nature inculte; mais, au contraire, comme nous offrant les restes d'une race qui a été anciennement assez haut placée dans l'échelle de la civilisation, et qui aujourd'hui, au dernier degré de la décrépitude, est pour ainsi dire sur le point de s'éteindre.

« Le docteur Martius a observé parmi plusieurs tribus américaines des traces d'anciennes institutions qui semblent n'avoir pu naître qu'au sein d'une civilisation assez avancée qui indique un état social fort éloigné de la simplicité primitive : ainsi il trouve des formes très complexes de gouvernement, des monarchies qui ne sont pas du pur despotisme, des ordres privilégiés, des cérémonies d'investiture pour certaines dignités, etc., qui ne contrastent pas moins avec les habitudes simples, irréfléchies des nations restées longtemps étrangères à la civilisation. » (Martius, *Ueber die Vergangenheit und die Zukunft der Americanischen Menschheit.*)

Je transcris ici quelques prières en folle-avoine en forme d'appendice à cette étude sur cette langue, avec la traduction mot à mot en latin au-dessous. J'ai préféré la langue latine au français, parce qu'elle rend mieux les tournures indiennes, surtout grâce à ses nombreux participes.

SIGNE DE LA CROIX

Owishwon; Wéwonimé thêmin. Wêkishimé thêmin
In suo nomine Semper parens, et semper generatus et

Waïeshkishit-Awétok. Apenki.
Semper Sanctus Spiritus. Amen.

Oraison Dominicale

Nonino, keshiko epian, nashkot ketzapitonitakwot
Noster Pater, in celo degens utinam sanctificetur

kiwishwon; nashkot pimakot kitokémawin; nash
tuum nomen; utinam veniat tuum regnum; utinam,
eshineniktaman, kot eshekin tépa keshiko iosh thêmin akihi.
ut vis, fiat sicut in celo hic etiam in terra.

Méshina iope ash keshiko nipakishikonim:eno énéko eweia
Da nobis nunc cum dies est nostrum panem quo egentes

tanano kaïeshiko; ponikitétawina kaïeshishnékéhènon
quoties dies est; dimitte nobis quæ tibi mala fecimus

eshponikitétawikitwo kaïeshnékéhiametwo; pon thêmin
ut dimittentes sumus illis qui offenderunt nos; nec

eshiashina kakishtipènitwonè, miakonamawina ta mète. Apenki.
inducas nos in tentationem, libera nos sed a malo. Amen.

Salutation Angélique

Kitanamékon, Mani, maioshkineshkakoian shawénétahikon
Te saluto, Maria, plena gratia,

Tepenitchiket kiwitshiok; kokia eneko kikitchitwaweniktakoshim
Possidens me habitat tecum; super omnes benedicta es tu

étashitwo mitèmoshok, kitchitwaweniktakoshew thêmin
existentes mulieres, benedictus et

kaïeshkikeshkawat Chéshus.
quem tu portasti in sinu, Jesus.

Kitchitwa Mani, Wekiashimé kishé-awétok, kékitotamawina
Sancta Maria, semper parens summi Spiritus, ora pro nobis
iopè épé thêmin anipeia Apenki.
nunc, quando et morituri. Amen.

CHAPITRE VII

Journal 1862.

Les premiers jours de cette nouvelle année s'annoncent heureux sous le rapport des espérances que j'entretiens de nouvelles conversions. A peine entré dans l'an de grâce 1862, j'appris qu'une vieille païenne se mourrait; je m'empressai de lui faire demander si elle ne désirait pas « prendre la prière » avant de paraître devant le Grand-Esprit. Une réponse affirmative m'arriva de sa part, et je fus bientôt près d'elle. Des femmes chrétiennes m'y avaient devancé. La voyant à l'extrémité et la trouvant animée des meilleures dispositions, je me hâtai de l'instruire d'une manière sommaire et de lui administrer le sacrement de la régénération spirituelle.

L'hiver se montre cette année d'une rigueur extrême. Le 12 janvier, à 7 heures du matin, mon Fahrenheit indique 29 degrés. J'étais à me demander avec angoisse ce que devenaient par ce froid insupportable mes pauvres Indiens occupés à la chasse, et comment ils pouvaient passer la nuit, sans geler, sur leurs lits improvisés dans leurs forêts, consistant en quelques branches de sapins.

Une lugubre nouvelle nous arrive au milieu de ces tristes jours d'hiver : le bon Père Bonduel, l'ancien missionnaire de mes Indiens, n'est plus. Plus d'une fois dans mon journal, j'ai parlé de ce saint apôtre du Wisconsin et de nos Indiens en particulier. Je dois, au rôle important qu'il a rempli dans cette partie de l'Amérique du Nord, et à sa mémoire si vénérée, de parler ici un peu au long des derniers moments de sa carrière apostolique. Je dois en même temps cet hommage à sa sainte mémoire à cause de ces rapports si étroits qui l'ont rattaché à la tribu que j'évangélise.

Comment pourrais-je ne pas accorder une large part dans ce journal à la mémoire de celui qui ne cesse de bénir ces enfants des forêts? Je veux remplir ce devoir sacré en traduisant ici un article nécrologique publié à l'occasion de la mort de cet apôtre, dans un journal américain, par M. Kéénan, missionnaire d'Oskosh, que j'ai eu déjà l'honneur de présenter à mes lecteurs. Les lignes qu'il y trace montrent bien que son cœur a dirigé sa plume. Et qu'il est consolant pour un cœur catholique d'apprendre par ces lignes en quelle estime on sait tenir en ces contrées éloignées, où se rencontrent des hommes de toutes les races, le vrai prêtre de Jésus-Christ, l'apôtre infatigable.

« M. Florimond Joseph Bonduel vient de rendre sa belle âme à Dieu en la mission de la Baie-Verte. Il est mort des suites d'un refroidissement pris à Dépère où il avait passé de longues heures au confessionnal, prêché et exercé les autres fonctions du saint ministère dans la chapelle, qui est une vraie glacière. L'attaque fut si violente que le saint prêtre y succomba au bout de quelques jours. Il reçut les sacrements avec cette ferveur qu'il savait si bien inspirer aux pauvres colons et aux Indiens en leurs derniers moments, et il trouva, malgré sa grande faiblesse, assez de voix pour entonner l'hymne du *Pange lingua* au moment où il reçut en viatique son Dieu et son Sauveur.

« Issu d'une très respectable famille de la Belgique, et né à Corinne, le trois thermidor 1799, il fit ses études, commencées à Roulers, au collège de Tournai, dont il fut un élève distingué. Il offrit en 1831 ses services à la mission des Etats-Unis, où les prêtres manquaient. Il fut ordonné à Détroit, où il travailla pendant six ans. Envoyé à Milwaukée, où il fut l'un des fondateurs de cette mission, devenue le siège d'un des plus importants sièges du Nord-Ouest (aujourd'hui métropolitain). Il fonda les paroisses de Fond-du-Lac et de Green-Bay où il vint de mourir; et fut chargé, ensuite, de la mission des Folles-Avoines, dont il devint l'ardent défenseur et protecteur. En effet, il fit dans ce but le voyage de Madison, capitale du Wisconsin et une autre fois celui de Washington.

« Il se rendit en Europe en 1855. A Rome, il fut l'objet de grandes attentions, et donna à Paris une conférence sur sa mission indienne. De retour au Wisconsin, la paroisse de Green-Bay lui fut confiée, son évêque voulant lui épargner les rudes travaux d'une mission indienne.

« Dès que la nouvelle de sa mort fut connue, les vaisseaux qui mouillaient dans la baie, amenèrent leurs pavillons en signe de deuil, et les cloches firent retentir leur glas funèbre. Les cérémonies mortuaires eurent lieu dans l'église française, où le R. P. Daël, le compatriote de l'illustre défunt, fit son oraison funèbre. Le cortège, formé du clergé, des autorités civiles, du corps des pompiers, et d'une foule énorme appartenant à toutes les classes et à toutes les dénominations religieuses, offrit le spectacle d'obsèques comme on n'en avait encore jamais vues dans ces contrées. »

Engagé ainsi que je l'étais dans mes travaux d'évangélisation de mes Indiens du grand *Far-West*, m'arrive une lettre de mon supérieur provincial de Suisse, m'enjoignant de me rendre dans les Indes orientales, auprès de Mgr Anastase Hartmann, membre de ma province, vicaire apostolique de Patna, qui, déjà avancé en âge, avait demandé un confrère suisse pour l'assister dans les dernières années de sa vie. J'avais été désigné pour remplir cette belle mission. Cette nouvelle fut pour moi comme un coup de tonnerre par un ciel serein. Je me voyais arraché tout à coup à un genre de vie qui avait pour moi tant d'attraits. Quel changement total dans mon existence! Sous le rapport de la distance, j'allais passer, littéralement parlant, d'un bout du monde à l'autre; sous le rapport du climat, je passais également d'un extrême à l'autre; en effet, du 32° degré au-dessous de zéro au 115° au-dessus de Fahrenheit (maximum); au point de vue religieux, je quittais une population dont les croyances religieuses approchent du théisme pour aller évangéliser une nation ensevelie dans l'idolâtrie la plus crasse.

Nous quittâmes, le Frère et moi, la mission le cœur bien serré. Le couvent du Calvaire devait en être chargé. Nos préparatifs de voyage furent bientôt faits. Deux sacs de nuit contenaient toute notre fortune. Nous n'allions pas quitter le Nouveau-Monde à la façon des premiers Espagnols. Nous devions toucher l'argent nécessaire pour le voyage dans la maison Benziger, à Cincinnati, ou à New-York. Le Frère Vincent devait m'accompagner jusqu'en Suisse pour y rester. Pauvre Frère! il ne vivra pas longtemps après avoir revu les belles montagnes et les lacs riants de la chère patrie. Les privations endurées avaient miné ses forces, et bientôt après son retour, il alla recevoir la récompense de ses fatigues apostoliques et de son dévouement fraternel pour moi.

Je ne pouvais pas quitter le Nouveau-Monde sans revoir encore une fois ce cher couvent du Calvaire, dont la fondation m'avait coûté tant d'angoisses et de larmes, sans embrasser une dernière fois ces confrères que j'avais enrôlés sous la bannière de mon Père saint François. Que mon cœur se dilata en voyant que leur nombre s'était accru et que les fondements de l'église venaient d'être jetés.

Le 25 mars, nous prîmes la route de Milwaukée, où nous trouvâmes dans la maison-mère des Sœurs des écoles la plus généreuse hospitalité. J'y passai toute une journée à entendre les confessions des postulantes et novices, d'où le lecteur peut conclure combien grande est la pieuse population de cette sainte maison. En effet, c'est au nombre de quarante et cinquante à la fois que les vêtements et les professions y ont lieu. Je me rendis à la villa du couvent, à une lieue de distance, pour y voir deux jeunes Indiennes, dont j'avais confié l'éducation aux bonnes Sœurs. Dès qu'elles me virent, elles éclatèrent en sanglots et en pleurs. Elles étaient prises de nostalgie, et regrettaient amèrement leurs wigwams et leurs forêts.

Le Frère Vincent accompagna jusqu'à New-York Mgr Henni, qui se rendait à Rome, en prenant la route du Canada. Je pris le chemin de Cincinnati en société de M. Etchmann, prêtre du Wisconsin, qui devait accompagner Sa Grandeur dans la Ville-Eternelle. Arrivés le soir à Chicago de Milwaukée, nous partîmes la même nuit pour nous diriger vers le Sud, et le lendemain, à midi, nous nous trouvions à Cincinnati, grâce à la vitesse des trains américains. A cette saison de l'année, cette transition du nord au sud des Etats-Unis paraît singulièrement brusque; il semble qu'on tombe d'un glacier dans une prairie émaillée de fleurs.

Nous demandâmes l'hospitalité aux PP. Récollets allemands, qui y ont un couvent avec une magnifique église, et un peu plus loin, une autre résidence avec une église qui ne le cède pas à la première en dimensions et en beauté. Nous fîmes une excursion à Burlington, séparée de Cincinnati par l'Ohio. Les PP. Bénédictins de la célèbre abbaye de Latrobe (Pensylvanie) y ont un prieuré. Leur église à trois nefs est magnifique. Le grand autel, tout en bois, est splendide; il m'a rappelé le grand autel de l'ancienne église des PP. Augustins de ma ville natale. C'est l'ouvrage d'un Frère. De nombreuses niches d'un travail exquis attendaient des statuts qui devaient venir de Munich.

Cincinnati est une grande et belle ville. L'élément germanique y est fortement représenté. Devant la maison d'école catholique, voisine du couvent franciscain, je vis une foule d'enfants qui se précipitèrent vers moi, à peine m'eurent-ils aperçu, pour me baiser la main, témoignage touchant de la foi et de la piété de leurs parents. Les catholiques allemands possèdent dans cette ville un magnifique édifice où ont lieu leurs réunions et leurs fêtes, qu'ils savent célébrer avec tout l'entrain de la *deutschen Gemüthlichkeit*. La maison Benziger occupe au rez-de-chaussée un vaste magasin.

Nous nous acheminâmes vers New-York, enchantés de l'hospitalité que nous avons trouvée. Aucun incident ne marqua notre voyage, sauf la rencontre de nombreux blessés revenant du théâtre de la guerre fratricide que se faisaient alors les Etats de l'Union. Durant le parcours d'une nuit, nous fûmes installés dans un wagon à couchettes, organisées comme celles d'un vapeur de l'Océan, franchissant ainsi une immense distance mollement étendus dans nos lits. Ceci ne ressemblait guère au train d'émigrants qui m'avait transporté de New-York à Buffalo. Nous y trouvâmes au matin ce qui était nécessaire pour faire notre toilette, tout comme dans un hôtel. A Pittsburg, capitale de la Pensylvanie, nous changeâmes de train. Le nouveau convoi qui devait nous conduire à New-York à travers les monts Alléghanies, nous offrit un autre genre de confort. Les sièges étaient des fauteuils à dossiers mobiles s'adaptant à toute position que peut prendre une personne assise. Bien plus : un coussinet, également mobile, surmontant le dossier, prêtait son appui à l'occiput du voyageur, suivant tous les mouvements que peut faire une tête humaine, surtout une tête hantée par la curiosité. Depuis Pittsburg, la traversée devint très accidentée. Nous commençâmes à gravir les versants occidentaux des Alléghanies. Les sinuosités de la voie ferrée, les détours à angles très peu optus, au-dessus des précipices, ne manquaient pas de causer un peu d'effroi. Nous aperçûmes sur les plateaux de nombreuses usines, et déjà là haut, la Juniata et la Susquenata, rivières si chères aux Indiens d'autrefois, roulaient dans un large lit leurs eaux limpides et tranquilles. Vers midi, nous atteignîmes Harrisburg, ville d'une certaine importance, mais dont l'aspect n'avait déjà plus cette teinte de nouveauté et de fraîcheur qui distinguent les villes de l'Ouest. Depuis là jusqu'à la métropole des Etats-Unis, le paysage est uniforme et

presque plat. La monotonie est rachetée par le nombre croissant toujours des habitations, et par la vue de charmants cottages qui se multiplient aux abords des villes. Il était nuit quand nous mîmes pied à terre pour traverser le Jersey sur un *ferry-boat*, dont la rotondité lui donnait l'air d'un ballon. Encore quelques minutes, et je me trouvais de nouveau au milieu de cette immense ville de New-York, où il se fait tant de bien et tant de mal. Mgr Henni et le Frère Vincent nous y avaient précédés.

Le surlendemain, 3 mai, nous nous dirigeâmes vers le *dock*, où mouillait le vapeur *City of New-York*, qui devait nous reconduire vers le vieux monde. Il devait lever l'ancre au coup de midi. Mais une fois à bord, qu'elle ne fut pas ma consternation en n'y retrouvant pas mon sac de voyage, renfermant tous mes papiers, et entre autres mes notes de voyage. M. Etschmann s'était chargé de le faire transporter au vapeur avec ses effets. Je descends à terre pour le chercher parmi une masse de colis amoncelés sur le quai. Hélas! je ne trouvai rien. Je remontai pour continuer mes perquisitions. Vaines recherches. Je voulus descendre une seconde fois; un officier m'arrêta en me disant qu'on allait partir. Voyant ma consternation, le bon M. Etschmann se laissa glisser par la planche sur laquelle on avait passé les bagages, pour chercher encore, au risque de rester dans le Nouveau-Monde. Pendant ce temps-là je fais un vœu à saint Antoine de Padoue. O prodige! ce charitable ecclésiastique trouve mon sac gisant seul à un endroit où des milliers de personnes venaient de circuler. Il remonte à bord à la hâte et me remet, aussi joyeux que moi, ce cher sac dont la perte m'avait causé tant d'angoisses.

Et il en était temps. Un coup de canon venait de retentir, et le colosse qui nous portait commençait déjà à s'ébranler. Une émouvante scène eut lieu en ce moment. Les adieux les plus sonores se font entendre du rivage et du vaisseau; mille mouchoirs s'agitent des deux côtés; trois hurrahs formidables, comme en savent pousser des poitrines anglo-saxones, ébranlent l'air; et, bientôt sous la conduite d'un pilote qu'un vapeur miniature qui nous suit ramènera, nous traversons la baie par laquelle nous gagnons la haute mer.

Le temps était splendide. Du soleil ruisselaient des torrents de lumière sur la baie tout encadrée de la plus fraîche verdure. Aussi, équipages et passagers sont-ils de la plus belle humeur et se

promettent la plus heureuse traversée. Le pilote nous quitte à la sortie de la baie formée par la terre ferme et Long-Island, et de nouveaux hurrahs saluent son départ. Peu à peu les rivages du Nouveau-Monde s'effacent, et bientôt nos regards n'ont plus pour spectacle que l'immense voûte du ciel et des plaines liquides sans fin.

Adieu donc, belle terre d'Amérique! J'avais cru trouver en toi ma seconde patrie, et voilà que je te quitte. En te voyant fuir ainsi derrière moi, il me semble que je meurs une première fois. Adieu, noble république, que baignent deux océans, plus grande encore par la liberté que tu accordes à tous ceux qui te la demandent et qui savent s'en montrer dignes! Quel enseignement tu donnes à ta sœur aînée de la vieille Europe, qui trop souvent n'a pour ses enfants catholiques que le cœur d'une marâtre! Adieu, frères dans la foi, bientôt innombrables, qui adorez si dignement le Seigneur, sous les voûtes sacrées de ces splendides temples que vous élevez au Très-Haut au prix de vos sueurs; comme vous dédommangez le cœur de votre Mère l'Eglise des amertumes dont remplissent son cœur les défaillances d'un si grand nombre de ses enfants! Adieu, chers confrères dans l'apostolat, qui arrosez de vos larmes et de vos sueurs, comme vos prédécesseurs l'ont arrosée de leur sang, cette immense portion du champ du Père de famille; puisse le Seigneur bénir toujours vos travaux, et remplir vos mains de gerbes abondantes! Adieu, religieux sans nombre, qui, en si peu d'années, avez fait éclater tous ces prodiges de vertu et de science, qui, pendant de si longs siècles, ont fait l'admiration de la vieille Europe! Adieu, troupe de vierges héroïques, qui, sur des milliers de points de cet immense territoire, consacrez votre jeunesse, votre santé, vos forces, toute votre vie à l'éducation de la jeunesse, au soulagement de toutes les misères, adieu! O Eglise d'Amérique, encore si jeune et déjà si forte et si belle, adieu! Qu'elles s'accomplissent en toi ces paroles du royal prophète: Vous mangerez le fruit des travaux de vos mains. Vous êtes heureux et le succès vous couronnera. Vous serez comme une vigne chargée de fruits. Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers autour de l'arbre qui les a produits. Que le Seigneur vous bénisse de Sion, que vous contempriez les biens de Jérusalem tous les jours de votre vie, et que vous voyiez les enfants de vos enfants et la paix en Israël (Ps. 127). » Oui, ô

monde nouveau, puisse le nom adorable de Jésus retentir dans les profondeurs de toutes tes forêts, être chanté le long de tous les fleuves et sur toutes les rives de tes grands lacs ! Que ce très saint Nom soit célébré sur toutes les côtes de l'Atlantique, trouve un écho sur toutes les plages que baigne l'Océan Pacifique, pour être répété bientôt sur tous les rivages de l'extrême Orient !

Nouveau monde ! quel sort admirable t'a réservé le Tout-Puisant en t'appelant à combler les vides qu'ont faits dans les rangs des enfants de son Eglise le schisme de l'Orient et la grande apostasie de l'Occident du vieux monde. Voyez plutôt : les sillons creusés, ensemencés par une poignée d'ouvriers évangéliques qui semblaient perdus dans ces immenses solitudes, se sont couverts de riches moissons ; d'année en année, les enfants de l'Eglise vont en se multipliant, et forment de nouveaux fleurons à sa glorieuse couronne. Que le regard plonge dans l'avenir de l'Eglise d'Amérique ; et il n'est point nécessaire que ce regard soit celui d'un prophète pour en entrevoir les glorieuses destinées.

Les maisons d'éducation, les communautés religieuses, les grands et petits séminaires se multiplient de jour en jour ; autant de ruches fécondes dont s'élanceront un jour des essaims de missionnaires, non pas seulement vers l'extrême Orient, mais même vers la vieille Europe. Et ils arrivent par milliers au Nouveau-Monde les enfants du Céleste empire ; ils ne fermeront pas toujours les yeux à la foi ; eux aussi enverront des ouvriers évangéliques à la vieille Asie, qui verra le soleil de justice se lever sur elle du Nouveau-Monde, comme elle en voit venir chaque matin l'astre du jour. Et ces ouvriers venus du Nouveau-Monde tendront la main à ceux venus d'Europe, les remplaceront même, lorsque l'Europe, plongée dans le paganisme moderne, aura cessé d'en envoyer.

Mais peut-être faudra-t-il un vent de tempête pour pousser ces essaims à l'est ou à l'ouest, comme le vent d'orage transporte au loin les semences ailées pour féconder d'autres terres. Quand la grande ruche américaine sera devenue assez riche pour essaimer de tous côtés, Dieu ne suscitera-t-il pas le vent de tempête pour porter les essaims au-delà des deux océans ? Et pouvons-nous attendre que les ennemis de l'Eglise en Amérique, frères en Satan de ceux d'Europe, assisteront toujours impassibles au spectacle qu'offre au monde cet immense développement de l'Eglise du Dieu vivant ? Oui, adieu, Eglise américaine, qui portes en ton sein de si grandes destinées ; adieu !

TROISIÈME PARTIE

ORIGINES AMÉRICAINES

Mon journal, quant à l'Amérique, cesse en quelque sorte ici. En complétant les notices qui l'accompagnaient, cette troisième partie, ainsi que la quatrième, forment, cependant, comme un appendice à cette partie de mon journal, et, en même temps, un ouvrage à part. J'ai voulu réunir en un double faisceau une foule de notes que j'ai recueillies sur la race rouge et sur les commencements de l'histoire de l'Eglise au Nouveau-Monde, notes qui n'ont pas trouvé place dans mon journal.

Je me propose un double but dans ce travail : mieux faire connaître ce qu'était la race rouge avant l'arrivée des Espagnols, et, en second lieu, démontrer ces trois propositions : Les indiens d'Amérique constituent une seule et même famille ; cette famille est d'origine asiatique ; elle est une sous-division de la race jaune.

Pour atteindre cette double fin dans ce travail sur les « Origines américaines », nous devons étudier la race rouge au point de vue ethnologique, nous rendre compte des traces qu'elle a laissées, enfin, nous occuper des immigrations successives de diverses peuplades sur le sol du Nouveau-Monde. De là la division de ce travail en trois sections : la première, ethnologique ; la deuxième, archéologique ; la troisième, historique. C'est un champ immense qui s'ouvre devant moi, et je n'y suis pas entré sans prendre mon courage à deux mains.

I. SECTION ÉTHNOLOGIQUE

Elles sont presque innombrables ces tribus de la race rouge, que nous devrions passer en revue, et combien d'elles ont disparu ne laissant après elles que leur nom ! Nous les étudierons au point de vue physiologique et psychologique ; nous nous rendrons compte, au moins d'une manière sommaire, des langues qu'elles ont parlées

ou qu'elles parlent encore; nous chercherons à découvrir la nature de leur religion et de leur culte; enfin, nous recueillerons les traditions qui ont cours parmi les Indiens, du nord au sud de l'Amérique. Et nous verrons à chaque pas que nous ferons dans cette étude, se dégager toujours plus cette vérité, inéluctable à mes yeux, que les nations du Nouveau-Monde appartiennent à la race jaune, soit touranienne, second rejeton de la famille de Japhet. Cette section embrassera donc un nombre de chapitres correspondant à celui des sujets que nous venons d'énumérer.

CHAPITRE PREMIER

Notices physiologiques et psychologiques

§ 1. AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Contrairement à la méthode militaire, nous commençons notre revue par les plus petits des aborigènes américains, pour arriver plus loin aux grenadiers de la race rouge, les Patagons. Je veux parler des Esquimaux, qui habitent, disséminés, le territoire immense qui s'étend d'un océan à l'autre, et qu'on appelle les possessions britanniques. Il y a une vingtaine d'années, on comptait 10,000 Esquimaux dans le Labrador; 100,000 du Labrador à l'ancienne Russie américaine; et 40,000 dans cette dernière contrée. Si l'Esquimaux est d'une taille chétive, ce n'est pas là une raison de le regarder comme étranger à la grande famille américaine. La rigueur du climat, une vie toute de privations en sont la cause. L'Esquimaux, comme les Indiens vivant plus au Sud, prétend être sorti de l'ancienne Russie américaine. Ce pays, l'Alaska, arrosé par un fleuve aussi large que le Gange, est habité par quatre tribus diverses dont les caractères physiologiques ne se distinguent guère de leurs voisins d'Asie.

Quittons l'extrême Nord-Ouest pour faire une revue sommaire des Indiens qui ont vécu ou vivent encore entre le Mississipi et l'océan Atlantique. Nous avons déjà fait l'énumération des tribus de l'Est. Nous rencontrons dans ce vaste territoire les Sioux, qui

s'appellent *Dakotahs*, les Minétaris (Mandans et Corbeaux), les Osages, les Kansas, les Yoways, les Missouris, les Pieds-Noirs, les Shoshonies ou Serpents; plus au Sud, les Commanches, les Kiawas, les Uttahs, les Pawnies, les Apaches, et les Indiens de la Californie, qui portent le nom collectif de *Tularénos*, et se distinguent des autres Indiens par leur teint plus foncé, et, quelquefois, presque noir.

Or, la grande ressemblance physiologique aussi bien que psychologique qui existe entre ces diverses tribus d'un océan à l'autre, nous force d'admettre qu'elles ne constituent qu'une seule et même famille. Les Indiens appartenant à ces tribus si éloignées les unes des autres, portent tous ces traits caractéristiques : front fuyant, absence de poils, pommettes saillantes, cheveux noirs et plats, mains et pieds petits, très souvent yeux obliques comme chez les Asiatiques.

§ 2. AMÉRIQUE CENTRALE

Le même type se retrouve chez les Indiens de l'Amérique centrale, c'est-à-dire, des Antilles, du Mexique, et de la partie septentrionale de l'Amérique du Sud. On a cherché en vain à donner aux Caraïbes une origine polynésique; d'après leurs propres aveux leurs ancêtres sont venus du Nord. Les traditions mexicaines rapportent qu'à une époque qui coïnciderait avec le VII^e siècle de l'ère chrétienne, les Toltèques descendirent des montagnes rocheuses pour venir s'établir au Mexique. Ils laissèrent quelques notions de civilisation aux Kémékos qui les dépossédèrent de leurs terres pour êtres chassés à leur tour, vers l'an 1200, par les Alkohuans. Pendant ce temps, les Aztèques, sortis de la Californie, s'avançaient par étapes vers le Sud, et, en 1325, ils fondaient le célèbre empire mexicain sur les ruines des villages des Alkohuans, empire que les Espagnols devaient anéantir deux siècles plus tard. Devons-nous nous étonner en présence de ces immigrations parties du Nord-Ouest, que les Indiens du centre aient une si grande ressemblance avec ceux du Nord, ressemblance que le climat a sans doute altérée, mais non oblitérée ?

Parmi les peuplades voisines du Mexique, mentionnons les Zapotèques, les Moustiques, les Otamites et les Tarasques.

§ 3. AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

Alcide d'Orbigny a réduit les Indiens qui vivent au sud de l'Equateur, à trente-neuf peuples principaux, qu'il distribue en sept groupes ou familles : les familles Quichuenne (Bolivie, Pérou, Quito), l'Antisienne (Andes de la Bolivie), l'Araucásienne (Andes confinant au Chili et à la Patagonie). On peut considérer comme appartenant à cette dernière famille les Fuégiens ou Pêcherais, qu'on pourrait appeler les Esquimaux du Sud. Enfin, les familles Pampéonne, Chiquitienne et Garanienne, dont la dernière vit en partie au nord de l'Equateur. Les trois premières habitent les immenses plaines ou *pampas*, qui s'étendent au pied du revers oriental des Andes. Toutes ces tribus, au témoignage des voyageurs, portent le type de leurs frères du Nord, et, à l'exemple des tribus errantes dans les steppes asiatiques, elles vivent toujours à cheval. Ernest Michel, dans sa correspondance *En route pour le tour du monde*, dit avoir vu des orphelins patagons qui ressemblaient aux Indiens du Nord et aux Japonais. La famille Guaranienne s'étend de la mer des Antilles jusqu'au Rio de la Plata. Elle embrasse les Caraïbes, dont les ancêtres, nous venons de le voir, sont venus du Nord.

Je suis heureux de voir abonder dans mon sens le capitaine Gabriel Lafont qui, à une époque relativement récente, a parcouru le Nouveau-Monde. Il réduit tous les Indiens à une seule et même famille. Selon lui, les peuples qui habitent le Nord, à Unalaska, et le côté Nord-Ouest, ressemblent à ceux de la Terre-de-Feu.

« Les peuples du rameau méridional, dit M. d'Halloy, présentent une grande variété de caractères et rappellent souvent la race jaune..... leur tête est ordinairement moins allongée....., leurs yeux fréquemment obliques. Terminons cette série de notices physiologiques par un passage que je tire de la *Théologie dogmatique* du P. Albert a Bulsano, Capucin, et qui vient à l'appui de la proposition que je défends, sur l'origine touranienne des Indiens, venus évidemment du nord de l'Asie, comme je le prouverai plus amplement encore : *Putant eruditi hanc nationem (magog) nomen hausisse a Magog, filio Japheti, cujus posteri sunt antiquitus Scythæ, nunc vero Tartari dicti, de quibus Card-Gotti et Serarius observant, quod etiamnum principem suum Gog appellant.*

Les Indiens ne manquent pas d'intelligence, généralement parlant; ils se distinguent par une grande finesse des sens qui ne manque pas de réagir sur leur intelligence.

Le célèbre missionnaire des Sauteurs et des Sioux, le P. Pierz, parle, dans les notices qu'il a publiées sur ces Indiens, de leur grande sagacité et de la finesse de leurs sens. Il y fait mention de leur agilité à la course, qui leur permet d'atteindre un cheval qui s'est enfui au galop; il parle en particulier en ces termes de la finesse de leur vue et de leur ouïe. « Un jour, raconte-t-il, que je me trouvais assis à la porte de ma hutte, située sur le bord d'un lac, un jeune Indien vint me dire qu'il apercevait dans le lointain un canot d'écorce se dirigeant de notre côté. Je braquai ma lunette d'approche dans la direction indiquée : je ne distinguai qu'un point noir à une quinzaine de milles de distance. Une heure plus tard, ce jeune homme me nomma les trois Indiens qui montaient le canot, tandis que je ne pouvais distinguer un personnage de l'autre. Le même jeune homme lisait aisément au milieu de l'obscurité. Nos Indiens chassent la nuit avec autant de succès que durant le jour. » En parlant de la finesse d'ouïe de ces sauvages, le même missionnaire nous apprend qu'un Indien saisit tout ce que l'on dit à voix basse, qu'il aime qu'on lui parle de cette manière, et qu'un ton criard lui déplait souverainement.

CHAPITRE II

Langage

L'ensemble des notes que j'ai prises sur la nature des langues américaines, m'a convaincu que le même système grammatical se retrouve en chacune d'elles, comme conséquence de l'unité de race, et que ces langues portent le cachet turanien, c'est-à-dire, agglutinatif. Nous considérerons les langues indiennes sous un double point de vue : langue parlée, langue écrite, ou plutôt symbolique.

§ 1. LANGUE PARLÉE

Tout ce que j'ai déjà dit de la langue des Folles-Avoines, concernant le système grammatical, nous pouvons l'appliquer à

toutes les langues indiennes. Toutes reposent sur une seule et même base : le système *polysynthétique*, qui est aussi celui des langues que parlent les autres familles de la race jaune dans l'ancien continent.

J'ai déjà parlé de la classification des langues du Nord. Celles parlées dans le centre et le Sud ne sont pas moins nombreuses. Les mots de ces langues peuvent ne pas se ressembler du tout ; la construction grammaticale est la même. Dans la seule contrée du Paraguay, on a compté jusqu'à 55 dialectes divers, et près de 20 dans le Mexique. L'une ou l'autre de ces langues parlées autrefois dans des territoires d'une immense étendue, servent encore aujourd'hui de moyen de communication entre des peuplades qui ont leur langue propre. Ainsi, au Nord, la langue des Sauteux est comprise par des tribus séparées les unes des autres à une très grande distance. Dans le Sud, les tribus des Pampas du Chili se comprennent au moyen du Puelche ; celles du Paraguay et du Choca oriental au moyen du Guarani. Comme je l'ai dit plus haut, une diversité de dialectes ou de langues doit nécessairement s'établir parmi les groupes d'une grande famille que de grandes distances ont séparés les uns des autres. Voici ce que, à propos de cette dissemblance quant aux mots, écrivait M. Galatin, de New-York, au lieutenant Emory, engagé dans son expédition au Nouveau-Mexique, qui lui avait envoyé une vingtaine de mots tirés de la langue des Coco-Marikopas et de celle des Timos : « J'ai comparé votre vocabulaire avec celui des quatre langues mexicaines en ma possession ; je n'y ai pas trouvé la moindre ressemblance. Cette langue m'est complètement étrangère. J'y trouve un mot qui m'a frappé : *apache* (homme) ; les lois de l'analogie me forcent de conclure de ce mot que ces Indiens appartiennent à la famille des Apaches. Parmi les tribus algonquines, les noms des *Illinois* et des *Linno Linnap* sont évidemment dérivés du mot *Linno*, homme. »

« Les fleuves infranchissables, les obstacles d'une végétation pressée, la chaleur qui, sous les tropiques, fait craindre de s'exposer dans les plaines, étaient cause, en interrompant les communications, de cette extrême variété de langage..... Malgré la variété qui atteste l'isolement de la vie sauvage, quelques idiomes ont une disposition artificielle qui annoncerait de la culture et de l'étude, si les langues étaient combinées par les

hommes; certaines d'entr'elles, qui ne sont cependant parlées que par les sauvages, comme le groënlandais, le cora, le tamanac, le totanac, le chieux, ont une richesse de formes dont il n'y a d'exemples sur notre continent si ce n'est dans le Congo et chez les Basques, restes des anciens Cantabres. Dans presque toutes, les verbes rendent par des expressions distinctes chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les objets; ils revêtent des formes particulières pour exprimer les pronoms réfléchis à chaque personne. »

Ce passage tiré de l'*Histoire universelle* de Cantù, volume XIII, confirme ce que j'ai déjà dit sur cette unité de construction grammaticale, se reproduisant surtout dans les verbes pronominaux d'une manière merveilleuse; elle sanctionne, en même temps, quant aux Basques, ce que j'ai déjà dit en affirmant que la race jaune, qui a peuplé le Nouveau-Monde, avait également inondé de ses flots l'Europe jusque dans ses parties les plus méridionales, à une époque bien antérieure à celle de la venue des Celtes.

Mais continuons de citer Cantù sur le même sujet : « En général, les langues du continent américain, tout en différant beaucoup l'une de l'autre quant aux vocabulaires, se rapprochent pour l'ordre grammatical..... Dans la Nouvelle-Espagne, la langue atomia, qui, après l'aztèque, est la plus répandue, a beaucoup du chinois pour sa composition monosyllabique et pour ses racines, mais qui oserait affirmer qu'elle en est dérivée, quand elle se trouve au centre du continent américain ?

Le P. Rasle, S. J., célèbre missionnaire des Abanakis, vers la fin du XVII^e siècle, tout en avouant les difficultés qu'offre l'étude des langues du Nouveau-Monde, fait l'éloge des beautés qu'elles renferment. « On ne peut disconvenir, écrivait-il, que la langue des sauvages n'ait de vraies beautés et je ne sais quoi d'énergique dans le tour et la manière dont ils s'expriment : je vais vous en rapporter un exemple. Si je vous demandais pourquoi Dieu vous a créé, vous me répondriez que c'est pour le connaître, l'aimer et le servir, et par ce moyen mériter la vie éternelle. Que je fasse la même question à un sauvage, il me répondra dans le tour de sa langue : Le Grand Génie a pensé de nous : qu'ils me connaissent, qu'ils m'aiment, qu'ils m'honorent, et qu'ils m'obéissent; pour lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité..... La langue des Hurons est la maîtresse langue des sauvages; et, quand

on la possède, en moins de trois mois, on se fait entendre aux cinq nations iroquoises; c'est la plus majestueuse, et, en même temps, la plus difficile des langues des sauvages. »

Le bon Père, disons-le en passant, eut d'autres difficultés à surmonter que celle de l'étude des langues de ses sauvages : « Ce qui me révolta le plus, écrivait-il encore, lorsque je commençai à vivre avec les sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas..... Ils s'aperçurent de ma répugnance. « Il faut te vaincre, me dirent-ils, cela est-il si difficile à un patriarche qui sait prier ? Nous nous surmontons bien nous autres pour croire ce que nous ne voyons pas. »

En 1722, ce Père échappa aux Anglais qui envahirent sa Mission à main armée, et s'emparèrent de ses écrits, parmi lesquels se trouvait son célèbre dictionnaire *abanaki*, précieuse relique des premiers travaux philologiques sur les langues indiennes. Il est conservé avec le plus grand soin au collège de Harvard. Il fut commencé en 1691 et augmenté successivement jusqu'au moment où il tomba au pouvoir des Anglais, qui, quelque temps après, firent de son auteur un martyr.

Dans son célèbre ouvrage sur les Etats-Unis, M. Toqueville reconnaît l'uniformité des règles grammaticales qui président à la construction des langues indiennes. Selon lui, ces règles diffèrent de celles qui ont concouru à la première formation du langage, et les idiomes du Nouveau-Monde seraient le fruit de nouvelles combinaisons dont les Indiens des derniers siècles ont été évidemment incapables. Il cite un exemple des tours gracieux dont ces langues sont susceptibles. Une indienne Delaware, jouant avec un chat ou un petit chien, l'appellera *Kuligatchiss*, mot composé de ces quatre racines : *K*, toi; *uli*, de *wuli*, joli; *gat*, de *wishgat*, patte; et *schiss*, terminaison diminutive. Elle dit ainsi en un seul mot : « Ta jolie petite patte. »

Je transcris ici, en le traduisant, un passage tiré d'une série d'articles sur les Indiens, envoyés par le P. Pierz à la *Kirchen-Zeitung* de New-York. L'accent diffère selon les tribus. Le Siou parle du fond du gosier; le Puant, des dents; le Courte-Oreille, les lèvres presque fermées; le Sautoux a une prononciation claire et distincte.

« Au dire des linguistes, la langue de ces derniers serait la plus belle, la plus riche, la plus digne d'avoir une littérature. Elle a

des idiotismes que l'étranger ne peut saisir que pour autant qu'il est rompu dans la connaissance de cette langue. Mgr Baraga, qui avait pourtant consacré vingt ans à l'étude de cette langue, avouait qu'il se sentait encore loin d'avoir épuisé la mine si riche que cette étude lui avait offerte.

« Citons quelques exemples de la structure de cette langue pour en donner quelque idée au lecteur. Le Sauteux, parlant de son père, se sert du mot *nos*, mon père; en lui parlant à lui-même, il lui dit : *nosé*, mon père. En parlant de son père défunt, qu'il a connu, il dit : *nosihan*; s'il ne l'a jamais vu : *nosigoban*. Si, ayant des frères il parle de son père, mais non en leur nom, il dira : *nosina*, mais si c'est en leur nom, et en s'adressant à eux, il dit : *kosina*.

« Ce sont surtout les verbes qui offrent le plus de difficultés, à cause des formes presque innombrables dont ils sont susceptibles. Je connais un missionnaire qui avait couvert les parois de sa chambre avec les tableaux des diverses conjugaisons d'un seul verbe. Par le moyen des affixes et des suffixes ajoutées à une racine verbale, un mot peut compter jusqu'à vingt et même trente syllabes : *Wananagatawenindisowagobanénawag* (ils s'examinaient.) »

« Les langues américaines, lisons-nous dans l'Introduction au *Dictionnaire de linguistique* de Migne, ont un air de famille bien plus prononcé que n'ont entr'eux les idiomes de l'Afrique et de la Malaisie. Elles sont surtout remarquables par leur homogénéité grammaticale et par une tendance à l'agglutination beaucoup plus prononcée que dans aucune autre famille linguistique à l'exception du basque. Cette agglomération de mots par contraction, par suppression d'une ou plusieurs syllabes des radicaux combinés, sert à former de nouveaux mots qui sont traités comme des mots simples, susceptibles d'être employés et modifiés comme ceux... Cette propriété a fait donner aux langues du Nouveau-Monde le nom de *polysyntétiques* (Du Ponceau) ou *holophrastiques* (Lieber).

« Les idiomes américains possèdent encore quelques autres signes distinctifs; ainsi au lieu d'un genre masculin ou d'un genre féminin, ils ont un genre animé et un genre inanimé; ils ont deux pluriels, et quelquefois deux duels, l'un particulier et l'autre général.... »

Nous trouvons également dans cette même introduction l'explication de la diversité et de l'unité grammaticale de ces langues.

« Les formes grammaticales ont toujours reparu. Dans l'Amérique du Nord, on a vu des peuplades indiennes, à la suite de dissensions, se séparer en deux tribus, aller vivre chacune dans des endroits éloignés, en évitant désormais tout contact entr'elles; des habitudes nouvelles, des conventions particulières, des impressions locales n'ont pas tardé à transformer les mots du vocabulaire dont ces tribus se servaient... Un vocabulaire nouveau a été créé, mais la grammaire est restée la même. Les formes verbales, le mode d'emploi des catégories du discours subsistent identiquement quant au fond, et, en dépit du changement de peau, la similitude du squelette accuse la communauté de race.....

« Les langues du Nouveau-Monde ont passé par des phases de développement très diverses; mais alors même qu'elles atteignaient, comme dans le Quichua et le Guarani, un degré remarquable d'élaboration, elles ne pouvaient cependant dépasser les formes élémentaires sur lesquelles elles ont été échafaudées..... »

« Quelques langues américaines, a écrit Malte-Brun, présentent une combinaison si artificielle, si ingénieuse que la pensée en rapporte nécessairement l'invention à quelque nation civilisée; je ne dis pas civilisée à la façon des modernes, mais comme l'étaient les Grecs d'Homère, ayant des idées morales développées, des sentiments exaltés, une imagination vive et ornée; enfin assez de loisir et de tranquillité pour se livrer à des méditations, pour se créer des abstractions. »

C'est bien ainsi que je me suis toujours représenté les ancêtres des Indiens américains. Cette tranquillité, dont parle Malte-Brun, ils ne l'ont pas à coup sûr trouvée en Amérique. Ils ont nécessairement apporté d'un foyer commun de civilisation ce mécanisme grammatical déjà tout fait, et où trouver ce foyer sinon en Asie?

Mais reprenons le fil de notre citation: « C'est principalement sur la formation du verbe que les inventeurs (?) ont exercé leur génie. Presque dans tous les idiomes la conjugaison de cette partie du discours tend à marquer, par des inflexions particulières, chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent; en général les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes sont susceptibles de prendre des formes particulières à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire.....

« Ce merveilleux accord dans un mode particulier de former les

conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre, favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à peu près semblables existent dans la langue du Congo et dans la langue basque..., on est forcé de chercher l'origine de ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain. »

Cette analogie avec le basque ne fait que corroborer l'opinion que je défends, puisque nous avons constaté quelques-uns des rapports qui rattachent les anciens Cantabres à la race jaune. Quant à la langue du Congo, le célèbre linguiste américain Du Ponceau n'admet une ressemblance que sous le rapport du verbe. En défendant notre thèse, nous n'attribuons pas l'origine des Indiens à un seul peuple primitif, mais en général à la partie de la race jaune établie en Asie.

Citons encore deux grandes autorités sur cette congénéité des langues du Nouveau-Monde.

« En Amérique, écrit M. de Humboldt, depuis le pays des Esquimaux jusqu'aux rives de l'Orénoque, et depuis ces rives brûlantes jusqu'aux glaces du détroit de Magellan, les langues mères, entièrement différentes par leurs racines, ont, pour ainsi dire, une même physionomie. On reconnaît des analogies frappantes de structure grammaticale, non seulement dans les langues perfectionnées, comme la langue de l'Inca, l'Aymara, le Guarani, le Mexicain et le Cora, mais aussi dans les langues extrêmement grossières. »

« Au milieu de la grande diversité que présentent les langues américaines, dit à son tour Galatin (*Archæologia americana*), quand on les envisage seulement sous le rapport de leurs vocabulaires, il existe entre elles relativement à la structure et aux formes grammaticales une ressemblance qui a été aperçue et signalée par les philologues américains. Le résultat de leurs recherches paraît confirmer l'opinion déjà soutenue par Du Ponceau, Pikerling et autres écrivains, savoir que les langues parlées en Amérique... ont un certain cachet qui leur est commun à toutes. »

Donnons une preuve plus précise de cette analogie, et ici nous verrons l'analogie s'attacher aux mots mêmes.

Le docteur Scouler a observé que les idiomes de certaines tribus de l'extrême nord-ouest offrent des indices d'une ancienne affinité avec le mexicain-aztèque. Anderson avait déjà fait remar-

quer que la langue des Nootka (N.-O.) ressemble beaucoup au mexicain par les désinences des mots et le retour fréquent des mêmes consonnes, retour que le lecteur a déjà pu remarquer dans le Fol-Avoine. Humboldt a comparé des vocabulaires du nord avec ceux du centre, et il a exprimé son étonnement des ressemblances de sons et de terminaisons qu'il y a trouvées.

Je ne pense pas que l'absence de certaines lettres en diverses langues puisse servir d'objection sérieuse à la thèse que je défends, l'homogénéité de la structure grammaticale... Cette objection tomberait devant la masse de témoignages établissant la grande analogie existant entre toutes ces langues.

Le lecteur trouvera peut-être quelque intérêt à savoir les lettres qui manquent aux divers idiomes américains, et l'absence des mêmes lettres dans des langues parlées par des peuplades bien éloignées les unes des autres, absence uniforme qui est une nouvelle preuve à l'appui de ma thèse.

Les Groënlandais manquent de plusieurs lettres, et aucun mot de leur langue ne commence par les lettres *b, d, f, g, l, r, z*; *k, r, t* dominant par contre. Les Esquimaux occidentaux manquent des lettres *f, j, r, s, z*. J'ai déjà fait remarquer que les trois lettres *f, l, r* manquent à la famille algonquine.

Les Artèques ne connaissent pas les lettres *b, d, f, g, r, s*, et les Mozcas, les lettres *d, l, z*.

Dans la langue des Chiliens Picunches, la lettre *s* fait défaut; elle est remplacée par *r* ou par *d*; ces Indiens ignorent également l'emploi du *z*, auquel ils substituent un *g* nasal, équivalant à *ng*. Ils ont le *th* anglais et le *u* des français.

La connaissance des langues américaines donne la clef de la signification d'une foule de noms de lieux des Etats-Unis. Nous en avons fourni des exemples quant au Wisconsin. J'en donne ici quelques autres specimens, dont, toutefois je ne garantis pas l'authenticité. *Connecticut*, Etat, du Mohican *Kwontakut*, long fleuve; *Massachusset*, Etat, contrée autour des grandes montagnes; *Michigan*, Etat et lac, chute du poisson; *Illinois*, hommes; *Minnesota*, Etat, eaux sombres; *Missouri*, murmurant; *Ohio*, en langue Shawnie, beau fleuve; *Tenessé*, Etat et fleuve, rivière tortueuse; *Kentucky*, Etat, tête du fleuve; *Kansas*, Etat et fleuve, eau fumante; *Alabama*, Etat, lieu de repos; *Wyoming*, Etat, langue Delaware, grande plaine; *Dakotah*, en langue des Sioux, confédérés; *Utah*, Etat, nom

des Indiens de cet Etat; *Texas*, contrée des Indiens; *Niagara*, tonnerre des eaux.

La langue de ces pauvres Indiens a sur celle des Européens l'avantage de ne se prêter d'aucune manière aux jurements. Plût à Dieu que sous ce rapport tant de chrétiens ne parlissent que ces langues sauvages. « Les Indiens jurent-ils? » Telle est la demande que se posa un jour le *Saturday-Post* de Philadelphie. La réponse que lui fit M. Schoolcraft est bien propre à faire rougir des chrétiens. « On peut, écrivait-il, accuser les Indiens de bien des défauts, mais non de celui de jurer ou de blasphémer. J'ai compulsé leurs vocabulaires sur ce point; l'expression la plus vive ou la plus forte que leur arrache un mouvement de colère ou d'indignation, est le terme *matché-animosh* « méchant chien ». Ils s'adressent sans doute les uns aux autres des injures, mais jamais sous la forme d'un juron ou d'une imprécation. »

Nous avons jusqu'ici démontré l'unité des langues américaines, preuve bien forte de l'unité de la race rouge; passons à la seconde partie de ce paragraphe en vue de démontrer son origine asiatique, en mettant sous les yeux du lecteur quelques analogies existant entre les langues du Nouveau-Monde et quelques dialectes d'Asie. Nous en avons déjà relevé quelques-unes en passant.

« C'est dans les idiomes de l'Amérique, écrit Malte-Brun, qu'on a cru trouver des preuves positives d'une émigration des nations asiatiques à laquelle le Nouveau-Monde devrait sa population. Smith-Barton a donné le premier à cette hypothèse une sorte de consistance en rapprochant un grand nombre de mots pris dans divers idiomes américains et asiatiques. Ces analogies ainsi que celles qu'ont recueillies l'abbé Hervas et M. Vater, sont, sans doute, trop nombreuses pour être considérées comme un jeu du hasard. »

C'est un fait que les tribus de l'extrême nord-ouest et des îles Aléoutiennes parlent un langage presque identique avec celui des habitants des côtes asiatiques opposées. La langue othomis (Amérique centrale) présente dans les voyelles des nuances de ton que notre alphabet ne peut pas rendre, se rapprochant d'une manière frappante de la variété des tons du chinois.

Selon le célèbre philologue Klaporth, le Péruvien, le Finnois, le Hongrois et le Wolgaïque seraient les branches d'une seule et même famille, preuve de plus de l'origine asiatique des Indiens et de leur parenté avec la race jaune, cette branche touranienne de

la descendance de Japhet, et dont le langage est agglutinatif. Nombre de savants incorporent les Finnois à la race jaune ou mongolique, et le célèbre savant finnois, M. Castrem, prétend avec raison que ses compatriotes, les Turcs et les Samoyèdes, forment un groupe complet. Du reste, l'affinité des Samoyèdes avec les Turcs ou Tartares est un fait acquis à la science.

Terminons la seconde partie de ce paragraphe par une dernière preuve.

Cette preuve consiste dans le tableau suivant renfermant les désignations du cycle de dix jours en usage chez les Japonais et les Muyscas du plateau de Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade :

<i>Muyscas</i>		<i>Japonais</i>	
Ata	Ta	Tititoui	Muika
Bozha	Kuhup	Buzka	Nanuka
Mika	Zuhuzka	Mika	Joka
Mhuika	Aka	Jokka	Konoka
Itiska	Ubshihika	Itska	Tuka

Analogie frappante bien propre à nous faire croire à une seule et même origine de ces deux peuples si éloignés aujourd'hui l'un de l'autre.

§ 2. LANGUE GRAPHIQUE

Les Indiens ont ignoré l'art de l'écriture phonétique, sauf de rares exceptions. Ils exprimaient leurs pensées aux absents au moyen de caractères ou signes symboliques. Ce genre d'écriture a atteint chez certaines nations plus avancées en civilisation, assez de développements pour leur permettre de rédiger leur histoire. Commençons par citer les faits que nous avons recueillis à ce sujet quant aux Indiens, puis nous les comparerons avec les données de même genre que nous avons quant à l'Asie. Nous y trouverons une nouvelle preuve de l'origine asiatique des indigènes américains.

Commençons au nord. J'ai déjà fait mention du *Wampum*, qui joue un si grand rôle dans l'histoire des tribus septentrionales, servant tantôt d'ornement ou d'arme défensive, et tantôt de signes symboliques. La forme, la couleur des grains de porcelaine ou des petits coquillages dont il est fait, sont tour à tour des symboles de guerre ou de paix. Les Canadiens appellent *rassades* les wampuns indiens.

Le nom d'*Otchipway* (écrivain) donné aux Sauteurs par les autres indiens, nous autoriserait à croire qu'ils se distinguaient parmi leurs frères du désert par l'art graphique, qui, toutefois, ne consistait qu'à tracer sur l'écorce lisse du bouleau des signes conventionnels tels que ceux que j'ai indiqués plus haut.

Dirigeons-nous vers le Sud où nous verrons l'écriture symbolique s'y développer en même temps que la civilisation.

« Les Aztèques, dit Cantù, avaient des hiéroglyphes simples pour indiquer l'eau, l'air, la terre, le vent, le jour, la nuit, minuit, la parole, le mouvement, et d'autres pour représenter les nombres, les jours, les mois de l'année solaire; ces signes, joints à la peinture d'un événement, exprimaient d'une manière très ingénieuse si l'action se passait de jour ou de nuit, quel était l'âge des personnages, s'ils avaient parlé, et lequel d'entr'eux avait parlé le plus. D'un autre côté, on trouve chez les Mexicains des vestiges d'hiéroglyphes *phonétiques*, représentant non pas les choses, mais les sons et les mots. Chez les peuples à demi-barbares, les noms des villes, des montagnes, des individus, font généralement allusion à des objets qui frappent les sens, comme, par exemple, la forme des plantes et des animaux, le feu, l'air ou la terre; or, cette circonstance fournit aux peuples aztèques les moyens *d'écrire* les noms des villes et ceux de leurs souverains. La traduction verbale d'*Axajacatl*, est « visage d'eau »; celle d'*Ithuicamina*, « flèche qui frappe le soleil »; en conséquence, pour exprimer le roi Montézuma, *Ithuicamina*, et *Axajacatl*, le peintre réunissait les hiéroglyphes de l'eau et du ciel à la figure d'une tête et d'une flèche. »

Les Mexicains se servaient aussi de fils de diverses couleurs et de nœuds pour conserver le souvenir des événements et exprimer leurs pensées. Au dernier siècle, le chevalier Boturini en a découvert au pays des Tlascaltèques. C'est au VII^e siècle que l'écriture figurative remplaça ce moyen graphique si élémentaire. A l'époque de la conquête du Mexique par les Espagnols, de nombreux Indiens furent trouvés occupés à peindre, soit en composant à neuf, soit en copiant, les faits de l'histoire nationale, sur des peaux, sur des toiles de coton, ou sur des feuilles de maguey.

« Les Mexicains, ajoute Cantù, se servaient de couleurs préparées pour faire des tableaux, qui non seulement exprimaient des actions, mais fixaient encore la parole; car ils notaient à l'aide

d'hiéroglyphes aussi mystérieux que ceux des Egyptiens, les événements et les faits nationaux. »

Il a été trouvé chez une tribu des Panos, peuplade du Brésil, sur les bords de l'Ucayale, une espèce d'écriture hiéroglyphique, dont un spécimen, envoyé à Lima, a été examiné par Humboldt. Les pages de l'espèce de livre dans lequel il consistait, étaient couvertes de peintures dont les figures étaient alignées dans un ordre admirable.

Je traduis ce qui suit de l'*Histoire de l'Eglise* de Soutermans (1684). « Pour écrire leur histoire, les Péruviens se servaient de cordelettes en laine, de diverses couleurs, avec des nœuds. Les parois de leurs demeures en étaient tapissées. Elles leur rappelaient des événements passés, avec la précision de notre écriture. Les plus intelligents d'entr'eux étaient chargés de ce genre de rédaction. De même qu'avec les lettres nous formons les syllabes et les mots, ainsi ces cordons à diverses couleurs et ces nœuds servaient à peindre la parole. Les Péruviens convertis s'en servaient pour l'accusation de leurs péchés. »

« Les Péruviens, écrit Laharpe, n'avaient aucune connaissance de l'écriture avant l'arrivée des Espagnols. Cependant, ils avaient trouvé le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité, et de se former une sorte d'histoire, qui comprenait tous les événements remarquables de leur monarchie..... Ils suppléaient au défaut des lettres, en partie par des peintures assez informes, comme les Mexicains, et beaucoup plus par ce qu'ils appelaient *quippos*; c'étaient des rangs de cordes, où, par la diversité des nœuds et des couleurs, ils exprimaient une variété surprenante de faits et de choses. Acosta, qui en avait vu plusieurs, et qui se les était fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non seulement tout ce qui appartenait à l'histoire, aux lois, aux cérémonies, aux comptes des marchandises, était exactement conservé par ces nœuds, mais les moindres circonstances y trouvaient place au moyen de petits cordons attachés aux grandes cordes. Des officiers établis sous le titre de *quippa camayo*, étaient les dépositaires publics de cette espèce de mémoire, comme les notaires le sont de nos actes, et l'on n'avait pas moins de confiance en leur bonne foi. Les *quippas* étaient différents suivant la nature du sujet, et variés si régulièrement, que les nœuds et les couleurs tenant lieu

de nos 24 lettres, on tirait de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'écriture et des livres. »

Abordons la seconde partie de ce paragraphe, et recherchons les analogies qui existent entre l'Asie et l'Amérique sous le rapport de l'écriture symbolique, pour nous en faire autant de preuves de l'origine asiatique de nos Indiens.

Les anciens Chinois ont fait usage des cordelettes employées par les indigènes du Nouveau-Monde. Qu'il plaise au lecteur de parcourir les lignes suivantes que nous empruntons aux *Nouvelles Annales de philosophie catholique*, septembre 1880.

« Malgré toute leur vénération pour l'empereur Fou-hy, les Chinois ne lui attribuent point la première invention de l'écriture ou de ce qui en tenait lieu. Bien avant ce souverain, Soûy-jên-ché, disent les historiens, apprit à leurs ancêtres à connaître l'image du feu et les cordelettes à neuf fils, qui, par les couleurs, les nombres, les distances, et les divers assemblages de leurs nœuds coulants, apprenaient aux absents ce qui s'était passé dans les marchés, pour les échanges de fruits et d'animaux servant à la nourriture.

« C'est également au moyen de cette sorte d'abaque à nœuds coulants, comme celui qui chez nous sert à marquer les points au jeu de billard, que les souverains de cette époque reculée intimaient au peuple leurs décrets, leurs ordonnances. On enseigna, par leurs cinq couleurs, le rouge, le vert, le blanc, le noir et le jaune, les cinq éléments, savoir : le métal, le bois, l'eau, la terre, le feu ; les qualités qu'ils représentent en toutes choses, et qui, par analogie, s'appliquent également au moral ; l'humide, le pesant qui descend, et le salé, le sec, le léger qui monte, et l'amer, le droit, le courbe et l'acide, le ductile, le poli, le mordant et l'aigu, la fertilité enfin et la douceur, leurs sens subordonnés aux cinq planètes qui président à ces éléments et qui sont représentés par les mêmes couleurs.

« On soumit à la même représentation la division du monde, d'après les quatre vents et le milieu ; la division toute semblable de la Chine, le ciel ici-bas, de ses palais, de ses temples, image de l'univers ; celle du temple et du jour en cinq saisons ou parties ; les cinq classes de génies protecteurs du monde et des citoyens de tous les ordres de l'Etat, etc.

« On fixa par les lois cinq sortes de devoirs, cinq sortes de

supplices. On reconnut cinq sortes de terre, de grains, de pierres précieuses, d'odeurs, de goûts, de sons, de désirs, de passions, de félicités, de malheurs. On fixa, enfin, la connaissance de toutes choses représentées par les cinq couleurs du premier instrument de compte, dont le nombre de nœuds de chaque corde formait un caractère, et l'assemblage des cordes une espèce de livre. »

Que le lecteur compare ce qu'il vient de lire avec ce que nous avons dit plus haut de l'écriture péruvienne, et il sera forcé d'avouer que je ne m'éloigne au moins pas de la vérité, en attribuant aux Indiens une origine asiatique.

Quelques notions sur les cycles d'années et sur le zodiaque en usage en Asie et chez quelques peuples américains, serviront de conclusion à ce chapitre, ainsi qu'au précédent, puisque ce sujet a rapport et à la langue et aux aptitudes des Indiens. Nous y trouverons une preuve de plus de leur origine asiatique.

Avant d'entrer en matière, je prie le lecteur de se souvenir que, touchant le zodiaque, les dénominations des signes qu'il renferme ont dû nécessairement subir plus d'une modification, selon les mœurs et les habitudes des peuples qui s'en servaient. Il s'entend aussi que nous ne pouvons avoir ici en vue que des peuplades arrivées à un certain degré de civilisation, possédant une certaine somme de notions astronomiques, et non point des tribus isolées, depuis longtemps détachées de leur souche.

D'après Pluche, les Chaldéens ayant observé la route annuelle que suit le soleil, remarquèrent aussi les différentes constellations, qui marquent son passage. Ils en déterminèrent douze, trois pour chaque saison, et leur donnèrent des noms se rapportant aux occupations des hommes et aux productions de la terre propres à chaque saison. La *Balance* servit à désigner l'égalité du jour et de la nuit à l'équinoxe d'automne. Les plus anciens égyptiens conservèrent le zodiaque tel que leurs pères l'avaient apporté des plaines de Sennaar, bien que la moisson se fasse en Egypte avant l'époque qu'indique la Vierge à la touffe d'épis.

Un fait qui a étonné les savants, c'est l'analogie entre le calendrier mexicain et celui de certains peuples de l'Asie orientale. Humboldt a fait ressortir cette analogie d'une manière particulière quant aux Japonais. On ne saurait regarder comme purement accidentelle une telle analogie, puisqu'elle ne repose sur aucun phénomène naturel. Le même savant a également démontré l'identité

des dénominations mexicaines du zodiaque mexicain avec celles reçues chez les Asiatiques orientaux.

Occupons-nous du cycle chinois, que nous ne pouvons envisager comme une invention locale, puisque de nombreuses considérations nous forcent d'en rechercher l'origine au berceau du genre humain.

Le cycle chinois des années nous rappelle, même dans les dénominations, la célèbre roue des Mexicains. Humboldt l'a retrouvé chez les Muyscas de l'Amérique du Sud, légèrement modifié. Les Araucaniens divisent le jour naturel, comme le font les Chinois, les Japonais et les Taïtiens, en commençant à compter depuis minuit.

Chez les Chinois, les premiers nombres (les premières divisions reconnues) étant ceux du ciel et du temps fixés par le cours invariable des astres, ont, en vue de la nature des choses, donné le jour aux nœuds commémoratifs. Le nombre devait être fixé d'après les divisions du ciel et du temps et d'après celles du monde par les quatre côtés et le milieu. Les jours formèrent un cycle de dix, et les heures un cycle de douze, correspondant aux douze signes célestes et aux douze lunes ou mois de l'année. Ces deux cycles furent combinés de manière à former un cycle de soixante ans.

L'étude des monuments récemment découverts d'un grand nombre de peuples anciens nous montre que ce cycle de 60 ans, produit de la combinaison des deux autres, étant commun à ces anciens peuples, nous devons en attribuer l'origine à un peuple de la Chaldée.

Le passage suivant tiré de l'ouvrage de M. de Humboldt : *Vues des Cordillères*, servira de conclusion à tout ce que je viens de dire, et le lecteur y trouvera une corroboration de ma thèse.

« Beaucoup d'analogies peuvent sans doute exister entre les Péruviens et les Mongols, mais on peut facilement les faire venir d'autres sources. Toutefois, les données chronologiques, la nature de la religion qu'ils établirent, les monuments qu'ils érigèrent, ne permettent pas de douter que le Thibet ou la Tartarie ne fut la patrie originaire de l'émigration de Manco-Capac.

« Secondement, la computation du temps parmi les Américains présente une coïncidence trop marquée avec celle de l'Asie orientale, pour être purement accidentelle. La division du temps en grands cycles d'années, subdivisées en portions plus petites dont chacune porte un certain nom, est, sauf des différences insigni

fiantes, le plan adopté par les Chinois, les Japonais, les Kalmouks, les Mongols et les Mantchoux, aussi bien que par les Toltèques, les Aztèques et d'autres nations américaines. Le caractère de leurs méthodes respectives est précisément le même, surtout si l'on compare celle des Mexicains et des Japonais. Mais une comparaison du zodiaque, tel qu'il existe chez les Thibétains, les Mongols et les Japonais, avec les noms donnés par cette nation américaine aux jours du mois, satisfera, je pense, les plus incrédules. Les signes identiques sont : le tigre, le lièvre, le serpent, le singe, le chien et un oiseau, signes dont aucune aptitude naturelle n'a pu évidemment suggérer l'adoption sur les deux continents. Cette étrange coïncidence est encore complétée par le fait curieux que plusieurs des signes mexicains, manquant dans le zodiaque tartare, se retrouvent dans les *Shastras* indiens, dans les positions exactement correspondantes. Et ces signes ne sont pas plus arbitraires que les premiers : c'est une maison, une canne à sucre, un couteau, et trois empreintes de pied. »

En présence de l'abondance de formes grammaticales des langues américaines, de la facilité qu'elles offrent à exprimer dans toutes les nuances possibles les formes que peut revêtir une idée, ne nous étonnons pas que l'éloquence populaire a joué un grand rôle parmi les nations américaines. Aussi vais-je mettre sous les yeux du lecteur, en forme d'appendice à ce chapitre, ou plutôt, sous le titre d'un troisième paragraphe, quelques traits d'éloquence populaire indienne, en citant quelques discours ou passages de discours, tenus par des chefs en certaines occasions solennelles.

Avant de citer ces exemples, il faut que j'insiste encore sur la cause de cette éloquence populaire en grand honneur parmi les Peaux-Rouges.

M. Du Ponceau adressa au président du Comité d'histoire et de littérature de la Société philosophique américaine, un rapport sur le caractère général et les formes grammaticales des langues américaines, rapport lu au Comité le 12 janvier 1819. Voici un passage de ce rapport ayant trait à la richesse de mots et de formes grammaticales qui distingue les langues américaines, et à laquelle les orateurs indiens doivent leur éloquence, ou plutôt leur faconde.

« La langue delaware (comme aussi toute langue américaine) paraît avoir été inventée plutôt par des philosophes dans leur

cabinet que par des sauvages. Si quelqu'un me demande comment telle chose a pu arriver, je n'ai rien à répondre, sinon que j'ai été chargé de recueillir des faits, et non d'imaginer des théories.

« Les descriptions et les exemples de la langue delaware que M. Heckenwelder (missionnaire protestant) a accumulés dans sa correspondance, peuvent donner une idée de la structure des autres langues, qui m'ont paru en général se ressembler quant à leurs formes. Partout où domine le système polysynthétique, il est naturel de supposer qu'il est accompagné de ces incidents que j'ai déjà mentionnés; la manière dont les mots sont composés dans ce genre de langues, le grand nombre et l'immense variété d'idées qu'elles peuvent exprimer par un seul mot, particulièrement par le moyen du verbe, tout cela leur imprime un caractère d'abondance, de force, de compréhension, de sorte que ces accidents doivent être compris dans la dénomination polysynthétique. On ne peut pas même séparer en imagination l'ordre de la méthode et de la régularité qui les caractérisent, car il est évident que sans cet ordre, sans cette méthode, des formes de langage aussi complexes ne pourraient pas exister, et la confusion qui s'en suivrait les rendrait incapables d'exprimer même les idées les plus simples.....

« On dit et on dira encore que les peuples sauvages, qui n'ont que peu d'idées, n'ont besoin d'un petit nombre de mots, et par conséquent, que leurs langues doivent être nécessairement pauvres. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner si les sauvages ont peu ou beaucoup d'idées; tout ce que je puis dire est que, s'il est vrai qu'ils n'en ont qu'un petit nombre, il n'est pas moins certain qu'ils ont beaucoup de mots pour les exprimer. Je pourrais même dire qu'ils en ont une quantité innombrable, car Colden, dans son *Histoire des six Nations*, observe avec vérité que les langues de ces peuples sont tellement organisées, qu'ils peuvent composer des mots nouveaux *ad infinitum*. »

Je ne puis que souscrire à toutes ces observations; l'expérience que j'ai acquise en cette matière, m'y oblige. Que de fois les chefs de la tribu des Folles-Avoines se sont réunis chez moi pour délibérer sur les intérêts religieux et matériels de la mission, et chaque fois, que de discours à perte de vue! Leur habileté à envisager une question sous toutes ses faces, et à exprimer

leur manière de voir, m'étonnait ; le chef Carron surtout avait à sa disposition mille ressources oratoires.

J'avoue que le cercle des connaissances d'un Indien peut être bien circonscrit, surtout en matière scientifique, technique. Mais il est loin de l'être sous d'autres rapports. En fait d'histoire naturelle, l'Indien en sait plus long que le vulgaire en Europe. Au point de vue psychologique, il sait rentrer en lui-même, s'étudier lui-même, vivre de sa vie intérieure, et il trouve une foule de termes pour exprimer ses affections jusque dans leurs moindres nuances. C'est ce que le commun du peuple en Europe ne fait pas, et s'il le faisait, il ne saurait pas le redire. Les expressions dont se sert l'Indien pour exprimer ses pensées, sont souvent d'un pittoresque charmant. Son langage est émaillé de figures, d'images qui révèlent son talent d'observation des êtres de la création, et l'art qu'il possède de les comparer entr'eux.

§ 3. ELOQUENCE INDIENNE

En transcrivant quelques exemples de l'éloquence des Indiens, je dois le pas à un discours de *Shoninew* (Souligny), comme chef de la tribu que j'ai évangélisée. J'en emprunte le texte sans en garantir l'authenticité, ainsi que celle des discours suivants, à une brochure publiée par M. Bonduel. Voici dans quelles circonstances eut lieu ce discours.

A l'époque où les Folles-Avoines résidaient sur les bords du lac Powégan, des Américains enlevèrent un enfant à une femme païenne de cette tribu, femme que j'ai baptisée. L'enlèvement eut lieu en 1852. Les chefs réclamèrent cet enfant auprès des autorités américaines voisines ; et un procès s'en suivit. *Shoninew* dut paraître comme témoin, et sa déposition fut un discours.

« Mes amis, dit-il en se drapant dans sa couverture, et s'adressant aux membres de la cour, nous, Indiens, nous voulons la paix ; vous, vous voulez la guerre. Quelques mots, d'abord, sur l'histoire de notre tribu, sur notre conduite envers vous, et sur la vôtre à notre égard ; ils vous démontreront cette vérité d'une manière plus claire que le jour.

« Ce grand et vaste Etat du Wisconsin était autrefois le ter-

toire de nos aïeux. La ville d'Oskosh, qui a demandé son nom à notre premier chef, que vous voyez ici, redira à vos petits neveux que les Ménomonies étaient, il n'y a pas longtemps, les paisibles possesseurs de l'immense contrée que vous occupez aujourd'hui.

« Ces contrées, nous les avons conquises par la force des armes, en repoussant au-delà du Grand-Fleuve les Sioux et les Sauks. Ces redoutables ennemis de notre nation avaient, pendant de longues années, dressé leurs wigwams sur les bords de la rivière qui porte encore leur nom. C'est le fleuve, que vous voyez d'ici. Il arrose les jardins de votre ville et va mêler ses eaux à celles du lac Winé-bago, que vos regards découvrent également de cette enceinte. C'est la valeur indomptable de nos guerriers qui les en a chassés; et nous aussi nous laissons les traces de notre nom et de notre histoire.

« L'historien de notre tribu, comme celle de ses peuples, ne périra jamais, parce qu'elle se rattache aux souvenirs de la rivière des Ménomonies, si chère à nos cœurs; ils s'identifient avec nous. Nos ancêtres ont vécu pendant trois fois cent ans sur les bords escarpés qui l'encadrent. C'est là que reposent, à l'ombre des forêts, leurs restes vénérés; c'est là que nous avons juré au Grand-Esprit, qui gouverne l'univers, de défendre ces restes précieux de toute profanation, au prix même de tout ce que nous avons de plus cher. Nos cœurs se tournent sans cesse vers ces rivages sacrés, où vivent encore tant de souvenirs immortels et si glorieux pour nous. C'est là qu'au milieu de fêtes solennelles nous implorions la protection des Esprits tutélaires de notre nation, les priant de chasser loin de nous les Renards, les Sauks, les Sauteurs, les Potawatomes, et les Courtes-Oreilles, dont nous étions entourés.

« Vous le voyez: nos vœux ont été exaucés, et nous avons répondu aux inspirations de ces Esprits. La neige qui blanchit nos déserts et couronne nos collines escarpées, ne sera plus pressée par le pied de ces ennemis des Ménomonies. Ils poursuivent maintenant, avec les Sioux et les Assiboines, le bison et le cougard dans les vastes prairies de l'Ouest.

« Ces immenses terrains nous appartenait donc par droit de conquête. Ils ont été délimités par le traité conclu en 1827, à la Grande-Butte-des-Morts, entre le gouverneur Cass et notre tribu,

et ratifié la même année par votre gouvernement à Washington. Alors nous étions puissants, et vous étiez faibles, puisque vous ne possédiez pas dans notre territoire un pouce de terre pour y planter le maïs ! Vous aviez le sentiment de votre faiblesse, alors que vous vîntes nous demander en grâce quelques arpents pour y reléguer les Abanakis et les Iroquois. Nous vous avons écoutés, soit par aveuglement, soit par trop de bonté. Ah ! si je n'avais pas été un insensé moi-même, j'aurais dû prévenir les maux qui pèsent aujourd'hui sur nous ! Pourquoi n'ai-je pas marqué sur l'écorce du bouleau le nombre de fois que le corbeau croassant d'un ton sinistre et voltigeant autour de mon wigwam, et prenant son essor tantôt vers le nord et tantôt vers l'ouest, me prédisait les maux que nous allions subir ? Aveuglement profond, dont m'a frappé cet oiseau de mauvais augure ! Sans nous prémunir contre l'avenir, nous avons sacrifié nos intérêts les plus chers, pour rester en possession de cette paix que nous avions achetée au prix de longues guerres. Cet amour de la paix nous a poussés à vous céder cette partie de notre territoire dont vous aviez besoin pour étendre le vôtre et favoriser votre commerce.

« En vous donnant ces preuves de notre dévouement, nous nous sommes attiré la haine implacable des tribus qui inquiétaient vos frontières ; nous vous avons même aidés à les refouler vers l'ouest. Notre sang, celui de nos enfants, a arrosé ces terres pour procurer paix et bonheur à plusieurs d'entre vous qui n'étiez pas encore nés, lorsque nos flèches perçaient ces ennemis qui menaçaient à chaque instant la vie de celles qui vous ont donné le jour.

« Nous avons toujours gardé religieusement la foi des traités, parce que nous vénérons le Grand-Esprit, et que nous aimons la justice et l'équité. Ce n'est pas ainsi que vous agissez à notre égard. Pour un peu d'argent qu'un enfant, né d'hier, peut tenir dans le creux de sa main, vous nous payez les terres que nous vous vendons ; et les annuités qu'on nous paie de ce peu d'argent, diminue encore en arrivant jusqu'à nous, comme si la main de vos employés avait la vertu de limer l'or et l'argent. »

Après le tableau des injustices commises contre ses frères, l'orateur va toucher au vif de la question.

« Si on examine sérieusement le motif qui a poussé les Patridge et leurs dignes associés de Wapakie (les Américains coupables de l'enlèvement du petit Indien et prétendant que cet enfant leur

avait été volé à eux-mêmes) à nous faire cette funeste querelle, nous le trouvons bien plutôt dans cette faim insatiable de s'enrichir à nos dépens, que dans leur désir d'avoir entre leurs mains le petit Nikabianong, qu'ils réclament si injustement. Ha! ils le savent au fond de leur cœur que le fils de Nakan n'est pas le fils de cette pâle Américaine que vous voyez ici. Ce fils de Nakan est mon petit fils (nojishim), que si souvent, au retour de la chasse, je prenais dans mes bras pour me délasser, par ses tendres caresses, de me rudes fatigues. Ils savent, je le répète, que la vérité est dans mon cœur, bien plus encore que sur mes lèvres, à moins que cet œil qui me reste (j'ai perdu l'autre en vous défendant contre l'Epervier-noir) ne puisse plus distinguer les traits de ceux dont il ne doit jamais oublier l'image. Oui, ils savent que je dis vrai; mais ils savent aussi que nous avons en dépôt à Washington de fortes sommes; et ils espèrent en tirer cent mille francs en indemnité du vol dont ils accusent Nakan, comme s'ils s'imaginaient que les membres de ce tribunal aient si peu de lumière qu'ils ne puissent découvrir les pièges qu'ils tendent à leur sagesse et à leur intégrité.

« Ce que je viens de dire démontre clairement que non seulement on veut nous enlever nos terres, mais encore nous ravir l'argent que le gouvernement est convenu de nous payer, comme prix de la session d'une partie de notre territoire, ou plutôt comme reconnaissance du don que nous avons été obligés de lui faire. Oui, on nous opprime, on veut nous dépouiller tout-à-fait; et pour réussir, tous les moyens sont bons, mensonges, astuce, violation directe ou indirecte des traités, tantôt les basses adulations et tantôt la violence; souvent tous ces moyens sont employés à la fois pour arriver à ces fins détestables.

« Pour tout homme sensé, il est évident que vous voulez la guerre, tandis que nous avons tout sacrifié pour maintenir la paix, ainsi que nous l'avions juré sous les yeux du Grand-Esprit. Ce médaillon que je porte sur ma poitrine, que j'ai reçu des mains du président de Washington, porte gravé le signe de la paix et de la bonne foi réciproque que nous avons jurée. Et comment ne désirerions-nous pas le maintien de la paix, maintenant que nous sommes devenus si faibles? Nous ne possédons plus qu'un coin du Wisconsin, et la mort a moissonné la plus belle portion de notre tribu.

« Si nous vous avons protégés, alors que nous étions forts et nombreux et que vous étiez faibles, au lieu de vous combattre, comment songerions-nous à vous attaquer maintenant que nous sommes devenus faibles, comme le tendre arbrisseau, dont les lièvres de nos forêts rongent l'écorce au printemps? C'est là cependant ce dont on nous accuse, en reprochant à Nakan le vol d'un enfant américain, comme si les mères indiennes, surtout les nôtres, dépouillées de tout, n'avaient pas assez de peine à nourrir leurs propres enfants, sans prétendre encore nourrir ceux des femmes américaines. Et les haillons sous lesquels nous paraissions ici, ne vous redisent-ils pas assez combien grand est notre dénûment. Oui, je le répète, on veut nous provoquer d'une manière indigne de votre nation et du nom que vous vous glorifiez de porter. Vous voulez la guerre pour le plaisir inhumain de la faire à des peuples sans défense; nous désirons, nous, la paix, parce que nous aimons la justice et cette paix même qui fait notre bonheur. »

Kwoiak kish-kikitew, ni-t-okemo (notre chef a bien parlé), s'écrièrent alors les Indiens. « Eh bien! reprend Shoninew, mes chers amis, guerriers magnanimes (et il accentue ces mots d'une voix vibrante d'émotion), n'ai-je pas dit toute la vérité? » « *Akka, akka* (oui, oui) » lui répondent d'une seule voix les autres chefs. Là-dessus, l'orateur s'enveloppe majestueusement dans sa longue couverture, comme un sénateur romain se drapant dans sa toge, s'assied avec un grand air de dignité, et se met à remplir de *kinikinik* sa pipe rouge, se promettant de la fumer au sortir de la séance. Le tribunal donna gain de cause à la tribu, rendant ainsi un homme bien mérité à l'éloquence de son chef de guerre.

Voici un trait d'éloquence indienne, qui revêt une forme toute poétique. C'est le discours d'un chef qui veut prémunir ses frères contre l'usage de l'eau de feu, en leur faisant le lugubre tableau des maux dont cette funeste boisson a rendu victime son propre père.

« Frères, écoutez-moi, et que vos cœurs recueillent docilement mes paroles. Mon père *Kimanchie* (le pied rapide de la prairie) était un chef illustre. Que son pied était léger; le vent pouvait seul le devancer à la course! Son bras était semblable à une branche du chêne de la montagne. La joie allait à sa rencontre, lorsqu'il revenait de la chasse, et la seule vue de son ombre, qui s'étendait comme celle d'un grand arbre au coucher du soleil, remplissait le cœur de sa femme et de ses enfants de paix et de félicité. Son œil

avait l'éclat de l'éclair; parlait-il aux assemblées, ses frères se baignaient dans les flots de paix que répandait sa parole. Alors l'herbe épaisse couvrait le sentier de la guerre; les jours s'écoulaient en paix, comme les flots profonds et tranquilles d'un grand fleuve, tandis que souvent la joie faisait bondir nos cœurs comme les eaux retentissantes d'une grande chute.

« Et la beauté et la force de Kimanchie et de ses frères allaient en s'épanouissant ainsi à la clarté du jour, aussi longtemps qu'ils étanchèrent leur soif aux sources de la forêt ou des rochers. Aujourd'hui, hélas! où est Kimanchie? Que sont devenus ses frères? L'esprit de feu, portant la mort sur ses ailes, s'est abattu sur nous, pareil à de noirs nuages déchirés par la foudre qui broie tout.

« L'œil de Kimanchie s'est obscurci, son bras est retombé sans force, son pied rapide n'a plus connu le sentier de la chasse. Il est tombé lourdement comme un bison percé par la flèche. La joie a disparu de l'entrée de son wigwam.

« Il est tombé comme l'arbre sous les coups de la foudre, pendant que l'orage chasse devant lui les feuilles tourbillonnantes et que la montagne mugit dans ses profondeurs. Il est tombé sous le poids des maux dont l'esprit du feu l'a accablé; et le reste du cours de sa vie a été semblable au ruisseau enflé de sang un jour de bataille et ne roulant que des flots désolés. »

Voici un discours qui, sous le rapport chronologique, devrait figurer à la tête de ces citations, discours aussi admirable de justesse que de sublimité, adressé par un chef Indien de Haïti à C. Colomb, qui venait de débarquer dans l'île de ce nom :

« Nous ne savons si vous êtes des hommes ou des dieux; mais vous montrez une telle force que ce serait folie de vous résister. Nous nous trouvons donc à votre merci. Etes-vous des dieux, vous agréerez nos offrandes, et vous nous serez favorables. Etes-vous des hommes, souvenez-vous que vous mourrez, et que dans la vie à venir, un sort divers attend les bons et les méchants. Si vous croyez à votre propre mort, si vous croyez que dans une vie future chacun sera traité selon qu'il aura vécu sur terre, vous vous garderez de faire du mal à ceux qui ne vous en font point. »

Vers la fin du XVII^e siècle, la guerre étant à la veille d'éclater entre les Anglais et les Français, le gouverneur de Boston chercha à détourner les Indiens du Canada de faire cause commune avec ceux-ci. Un chef lui répondit en ces termes au nom de ses frères :

« Grand capitaine, tu nous dis de ne pas nous joindre au Français, si tu lui declares la guerre. Sache que le Français est mon frère ; nous avons une même *prire*, lui et moi ; nous sommes dans un même wigwam à deux feux ; il a un feu, et moi j'ai le mien. Si je te vois entrer dans le wigwam du côté où est assis mon frère le Français, je me mets à t'observer attentivement de la natte où je suis assis auprès de mon feu. Si je m'aperçois que tu portes une hache, je me demande : l'Anglais, que prétend-il faire avec cette hache ? Je me lève alors de ma natte pour bien suivre tes mouvements. Et si tu lèves la hache sur mon frère le Français, je saisis la mienne, et cours à toi pour t'en frapper. Est-ce que je pourrais voir frapper ainsi mon frère dans mon wigwam et rester assis sur ma natte ? Non, non ; j'aime trop mon frère pour ne pas le défendre. Ainsi, je te dis, grand capitaine, ne fais rien à mon frère, et je ne te ferai rien ; demeure tranquille sur ta natte, et je resterai en repos sur la mienne. »

La chapelle de ces mêmes Indiens, qui étaient catholiques, ayant été ruinée durant la guerre, le gouverneur de Boston, dans une entrevue qu'il eut avec quelques-uns d'entre eux, s'offrit à reconstruire leur chapelle à ses frais à condition qu'ils recevraient le ministre anglican qu'il leur destinait. L'un de ces Indiens répondit à la proposition en ces termes :

« Ta parole m'étonne, et la proposition que tu nous fais me surprend étrangement. Quand tu vins ici, tu me vis pendant longtemps dans la société du gouverneur français. A cette époque, ni ceux qui t'avaient précédé, ni même tes ministres n'eurent souci de me parler de la *prire* du Grand-Esprit. Ils ont vu mes pelleteries, mes peaux de castor, d'original, c'est la seule chose dont ils s'occupaient alors et qu'ils cherchaient avec ardeur. Je ne pouvais leur en fournir assez ; leur en apportais-je beaucoup, j'étais leur grand ami, et voilà tout. Par contre, ayant un jour perdu mon canot, je perdis ma route en le cherchant, et, après avoir erré longtemps à l'aventure, je me trouvai dans un grand village, habité par des Algonquins, près de Québec. Des Robesnoires les enseignaient. A peine arrivé, je vis venir à moi l'un

d'eux ; j'étais chargé de pelleteries, mais il ne daigna pas même les regarder. Immédiatement, il se mit à me parler du Grand-Esprit, d'un paradis, d'un enfer, de la *prière*, unique moyen d'arriver en paradis. Je l'écoutai, je restai dans le village pour en jouir plus longtemps. Enfin, la *prière* gagna mon cœur, je demandai à être instruit, et je reçus le baptême. Je retournai ensuite dans mon pays, où je racontai ce qui m'était arrivé. Mon bonheur excita l'envie de mes frères ; on part, et l'on s'en va demander le baptême à la Robe-noire. Voilà comment le Français en a usé avec moi. Si dans tes premières visites, tu m'avais parlé de la *prière*, je t'aurais écouté, et j'aurais eu le malheur de *prier* comme toi, n'étant pas capable de démêler si ta *prière* était la bonne. Ainsi, je te le dis, je tiens ma *prière* du Français ; elle m'agrée, et je la conserverai jusqu'à la fin. Garde donc ton argent, tes ouvriers, ton ministre ; je ne t'en parle plus. Je dirai au gouverneur français, qui est mon père, d'envoyer les ouvriers dont nous avons besoin. »

Au commencement de ce siècle, des Américains ayant traversé le Mississipi pour s'établir sur la rive droite du grand fleuve, un vieux guerrier, Osage, adressa le discours suivant aux agents du gouvernement fédéral :

« Le Grand-Fleuve nous séparait de vous. Pourquoi venez-vous nous chercher et vous établir sur notre rivage ? La terre du matin ne vous suffisait-elle pas ? Elle a, comme la nôtre, des eaux, des montagnes, des forêts ; elle vous offre, comme à nous, ses fruits, ses animaux, ses ombrages. J'en ai parcouru les contrées dans la fleur de ma jeunesse, le tomahaw à la main, quand j'allais enlever les chevelures de mes ennemis, pour parer ma hutte sauvage. Les plaines où je triomphais m'ont paru belles : ont-elles changé de nature ? Sont-elle devenues stériles ? Ne reçoivent-elles plus l'eau des nuages et les rayons du soleil ? Les fleuves, où flottait ma pirogue, ont-ils suspendu leur cours ? Ces régions sont vastes : vous ne pouvez les remplir encore, et, si elles vous suffisent, pourquoi changer de demeure ? Vous avancez, et devant vous, tout ce qui avait vie, tombe et disparaît ; l'incendie précède vos pas, chasse devant lui ceux que vous ne pouvez atteindre, et vous vous emparez du désert que vous avez fait.

« J'ai prévu le sort qui attend tous les hommes rouges, quand du haut de nos montagnes j'ai vu les terres que vous envahissiez, se dépouiller de ces belles forêts, notre séjour d'autrefois ; quand

sous mes regards pleins de tristesse s'éclaircissaient les troupeaux de bisons, de cerfs, qui gagnaient les savanes et les prairies de l'Ouest, pour disparaître un jour au fond de nos solitudes.

« Nos pères nous ont appris que d'autres contrées s'étendaient au delà de ces montagnes; mais si nous franchissons cette barrière, les peuples que nous rencontrerons, voudront-ils nous recevoir? La terre qu'ils habitent ne leur a-t-elle pas été donnée par le Grand-Esprit, pour qu'ils puissent en parcourir paisiblement les forêts? Et, nul doute, vous nous poursuivriez encore jusque là. Les débris de nos nations, refoulés les uns sur les autres, ne laisseront plus dans les vastes régions qu'elles possédaient, que quelques légères traces de leur passage. Qui sait même s'il en restera le moindre vestige sur la terre? On dit que ces contrées au delà des monts ont leurs limites opposées entourées d'eau, comme d'une immense ceinture. Si vous ne cessez de nous pousser toujours plus vers ces lointains rivages, il viendra le jour où nos enfants, ne pouvant pas fuir plus loin, et ne voulant pas plier sous votre joug, regarderont cet abîme des eaux comme leur dernier refuge et ne demanderont plus qu'à s'y ensevelir. »

(*Etats-Unis d'Amérique*, par ROUX DE ROCHELLE.)

Le fameux *Tecumseh*, chef de la nation des Shawanies, s'est rendu célèbre par son éloquence, et plus encore, par la haine implacable qu'il porte aux Américains. Il réussit à organiser contre eux une ligue formidable des tribus de l'Ouest. Il fut aussi d'un grand secours aux Anglais durant la guerre de 1812. Il fut tué à la bataille décisive de Moravian-towns.

Dans une conférence avec le gouverneur Harrison, à Vincennes, le même chef, à qui on n'avait pas offert un siège, en parut offensé. On s'en aperçut, et on s'empessa de lui en présenter un, en lui disant : « Votre père (le gouverneur) vous prie de vous asseoir. » « Mon père? répondit-il en s'asseyant par terre, mon père est le soleil; la terre est ma mère; je veux me reposer sur son sein. »

Voici un autre trait d'éloquence indienne. Il est de l'« Etoile-du-Matin », chef des Wallahs-Wallahs. Des guerriers de sa tribu avaient fait, à son insu, une incursion dans les terres des blancs, dans laquelle ils perdirent plusieurs hommes. Ils revinrent à la charge pour les venger, et, marchant au combat, ils chantaient :

« Frères, dormez en paix ; vous allez être vengés. En voyant couler le sang de vos meurtriers, vos veuves cesseront de pleurer sur vous ; et vos orphelins vont bondir de joie à la vue des chevelures des assassins de leurs pères. »

Au moment où, comme un vent d'orage, ils allaient fondre sur leurs ennemis, l'Etoile-du-Matin se trouve tout à coup sur leur chemin. « Frères, s'écrie-t-il en leur barrant le passage, où allez-vous ? Vous n'étiez, il y a à peine trois neiges, qu'un peuple bien faible et bien peu nombreux, tandis que vos ennemis étaient forts et puissants. Notre cœur était devenu alors celui d'un enfant. Alors nous fuyions devant eux comme le cerf devant le chasseur ; alors nous n'avions que les creux des rochers pour nous abriter quand le tonnerre retentissait et que la pluie tombait par torrents.

Aujourd'hui nous sommes rentrés en possession des terres qu'habitaient nos pères ; il nous est donné de garder leurs tombeaux ; et nos cœurs sont redevenus grands dans nos poitrines. Nous sommes derechef une nation. Mais à qui le devons-nous ? Aux Faces-pâles qui nous ont protégés ; et maintenant vous oseriez répondre à ces bienfaits par la plus noire des ingraturités ? A-t-on jamais vu un guerrier au cœur généreux, au bras fort, se jeter ainsi sur un ami ? »

Grâce à cette éloquence de l' « Etoile-du-Matin », les esprits se calmèrent, les projets de vengeance furent abandonnés, et le calumet de la paix circula de nouveau dans les rangs confondus des Faces-pâles et des Peaux-rouges.

« La Jaquette-rouge », chef de la tribu des Sénécas, près de Buffalo, s'est aussi fait un nom par son éloquence.

Shinandoah, chef célèbre des Onéides, a laissé aussi des souvenirs de l'éloquence naturelle qui le distinguait. Dans le dernier discours qu'il tint en public à un âge très avancé, il dit entre autres choses : « Je suis un vieux mélèze. Le vent de cent hivers a sifflé à travers mes branches. Je me sens mort jusqu'à la cime. »

Pushmataha, un vénérable chef de l'une des tribus de l'ouest, se trouvant à Washington, où les affaires de la tribu l'avaient appelé, et se sentant près de sa fin, prononça ces paroles dans un discours qu'il adressa à une réunion d'employés de la Maison-Blanche : « Mes enfants continueront d'errer dans les forêts, les vents, de secouer le feuillage des arbres, les fleurs, de s'épanouir le long de nos sentiers. Mais Pushmataha ne reverra plus ses

enfants ; il n'entendra plus rugir le vent de la forêt ; son œil ne se réjouira plus à la vue de ces fleurs. Il va passer. Et quand la nouvelle de sa mort parviendra aux oreilles de ses Indiens, elle les frappera comme les craquements que fait entendre un vieux chêne qui tombe au fond de la forêt. »

Terminons ce paragraphe en transcrivant le beau discours qu'adressa à ses vainqueurs, le célèbre chef des Sioux, l'« Epervier-noir » dont nous avons déjà parlé, après être tombé entre les mains des Américains dans la bataille de la Prairie-du-Chien, le 27 août 1832. Prisonnier, il ne craint pas de reprocher à ses vainqueurs leurs torts envers la race rouge.

« Vous m'avez fait prisonnier, moi et mes guerriers. Si je n'eusse pu vous vaincre au premier choc, j'aurais au moins espéré vous résister plus longtemps, vous harceler en toutes manières avant de tomber. Aussi cette défaite m'accable. J'ai voulu vous préparer des embûches, mais votre général (Atkinson) connaissait la tactique indienne. Je résolus de vous attaquer de front ; j'ai combattu vaillamment ; mais votre tir était trop juste ; vos balles nous atteignaient nombreuses comme des nuées d'oiseaux ; elles sifflaient à nos oreilles comme le vent d'hiver à travers les branches nues.

« J'ai vu mes guerriers tomber autour de moi, et le malheur s'approcher comme un géant. Ha ! ce jour le soleil s'était levé sans éclat, et en disparaissant derrière les nuages il avait ressemblé à un globe ensanglanté. C'était le dernier soleil qui se couchait sur l'Epervier-noir, car mon cœur est mort, et je suis un homme mort aux yeux des Faces-pâles. Elles feront de moi ce qui leur plaira. L'Epervier-noir sait souffrir ; il ne redoute pas les tortures ; il n'est pas un lâche, il ne craint pas la mort. L'Epervier-noir est un Indien.

« Vous ne trouverez rien, ô Faces-Pâles, dans toute ma conduite, qui puisse me faire rougir. C'est pour l'amour de ses frères que l'Epervier-noir a combattu ces faces pâles, qui viennent à nous pour nous tromper et nous chasser de nos terres. Vous ne savez que trop pourquoi nous sommes entrés dans le sentier de la guerre, et vous devriez en rougir. La Face-pâle regarde l'Indien avec dédain, et l'expulse ; mais lui, l'Indien, n'est ni un trompeur, ni un voleur. Nous, nous ne tolérerions pas un seul instant parmi nous un Indien qui vous ressemblerait ; la hache de guerre l'aurait bientôt eu livré à la gueule des loups. Ha ! vous prétendez nous rendre meilleurs,

vous dont le regard est plein de ruse et les actions remplies d'astuce ! Vous nous souriez ; c'est parce que vous voulez nous tromper ; vous nous tendez la main ; c'est pour vous saisir de nous ; vous nous offrez l'eau de feu ; c'est pour nous enivrer et avoir plus aisément raison de nous. Nous vous avons supplié de nous laisser à nous-mêmes ; mais vous vous êtes glissés comme des serpents au milieu de nous, pour nous infecter de votre venin.

« Ne nous trouvant plus en sûreté, courant le danger de devenir semblables à vous, nous avons élevé nos yeux vers le Grand-Esprit ; nous avons recouru à notre père (le Président des Etats-Unis) ; de belles promesses nous furent faites. En attendant leur accomplissement, notre position allait en empirant ; et déjà la famine nous regardait en face.

« Nous nous sommes rassemblés. L'esprit de nos pères nous est apparu, et il nous a exhorté à nous venger ou à mourir. Nous avons poussé le cri de guerre ; nous avons déterré le tomahawk, nous avons aiguisé nos couteaux ; et le cœur de l'Epervier-noir s'est dilaté en sa poitrine en conduisant ses guerriers au combat.

« Il a fait son devoir ; il est content ; content, il entrera au séjour des esprits. Son père y viendra au-devant de lui, et l'accueillera avec bonheur.

« L'Epervier-noir est un vrai Indien ; il ne pleurera pas comme une femme. Il s'est dévoué pour son épouse, pour ses enfants, pour ses frères. Il n'a pas vécu pour lui-même. Il plaint ses frères. Les blancs, sans doute, ne les scalperont pas ; mais, hélas, au bout de quelques hivers, ils ressembleront aux Faces-pâles.

« Adieu, mes frères. L'Epervier a voulu vous sauver, vous venger, mais il est maintenant prisonnier ; son soleil va se coucher pour toujours : il ne peut plus rien faire pour vous. Adieu ! L'Epervier-noir vous dit : Adieu ! »

CHAPITRE TROISIÈME

Religion

Toujours poursuivant mon but, je cherche à démontrer dans ce chapitre, que les aborigènes américains n'ont jamais eu et n'ont encore qu'une seule et même croyance religieuse, celle qui est professée par le plus grand nombre des nations asiatiques

orientales, c'est-à-dire, le déisme mêlé au sabéisme, avec une légère teinte de métempsycose, implicant, en somme, la foi en l'existence d'un Grand-Esprit rémunérateur, et le culte rendu au soleil, principal représentant visible de ce Grand-Esprit. Le culte prend nécessairement des formes plus variées et plus solennelles là où les populations se trouvent agglomérées sur un seul point. Ce chapitre établit un parallèle, sous le rapport religieux, entre les tribus américaines et les tribus asiatiques. Nous commençons par les Américains.

A. RELIGION EN AMÉRIQUE

Les traits principaux, caractéristiques de la croyance religieuse de la race rouge, consistent dans leur croyance à l'existence d'un Grand-Esprit, d'une vie future, heureuse ou malheureuse, de celle d'esprits inférieurs, bons ou mauvais. Le culte consiste en sacrifices offerts généralement au soleil, et dont souvent les victimes sont des malheureux tombés entre les mains des Indiens. Nous rencontrons partout des devins, sorciers, ou médecins, qui sont chargés de présider les cérémonies religieuses, de paralyser l'influence des esprits pervers et de guérir les hommes de toutes sortes de maux au moyen de pratiques superstitieuses, plus ridicules les unes que les autres. Dans la revue générale que nous allons faire, nous nous occuperons de tout ce qui se rattache à l'élément religieux.

§ 1. *Amérique du Nord*

Nous commençons notre revue par les habitants de l'extrême Nord.

Les Esquimaux croient à une vie à venir où, ceux qui l'auront mérité à force de travail et de peines, trouveront un genre de vie bien plus agréable que celui de la vie que l'on mène ici-bas. Ils se figurent un paradis qui répond aux aspirations que leur suggère l'idée des plaisirs qu'ils peuvent trouver dans leur existence si misérable sur la terre. C'est une mer donnant avec une abondance incroyable tout ce que la mer peut offrir à l'homme, ou c'est un point du ciel où se trouve tout le bonheur possible. D'après cette dernière idée, l'âme, venant de quitter le corps qu'elle animait, arrive

le premier soir à la lune, où elle se met à danser avec d'autres âmes qu'elle y rencontre. Ce sont ces danses qui causent les aurores boréales. Ces âmes dressent leurs tentes sur les bords d'un lac très poissonneux et que les eiders fréquentent en grand nombre.

Les Esquimaux admettent l'existence d'esprits subordonnés au Grand-Esprit, les uns d'un rang supérieur, ayant leurs prêtres ou devins, appelés *anguékok*s, qui offrent les sacrifices, s'occupent d'une foule de pratiques superstitieuses, et évoquent les esprits. Voici ce que nous raconte sur ce dernier point le capitaine Graah dans le récit qu'il a laissé d'une expédition au Gröenland. C'est précisément ce que nous avons raconté à ce sujet en parlant des devins des Folles-Avoines. Au lieu du wigwam sacré, nous avons ici tout simplement une chambre.

« Un gröenlandais, nommé Ernenek — raconte Graah — était absent depuis plusieurs jours, et l'on voulait savoir s'il était vivant ou mort; on l'avait cherché en vain de tous les côtés, et ses femmes remplies d'inquiétude eurent enfin recours à un *anguékok*, qui promit de les tranquilliser. Il vint, en conséquence, le soir, et, avant de commencer ses conjurations, il fit éteindre les lampes, étendre des peaux devant les fenêtres, car l'obscurité est une des conditions indispensables au succès. Il se plaça ensuite sur le plancher près d'une peau de veau marin séchée, qui y était suspendue, et se mit à la battre, à jouer du tambourin, et à chanter, tous les assistants faisant chorus avec lui. Son chant était interrompu de temps en temps par les cris de *goïé, goïé*, qui portaient tantôt d'un coin de la cabane, tantôt d'un autre. Au bout de quelques instants le silence régna, et l'on n'entendit plus que l'*anguékok*, qui haletait et soufflait, comme s'il avait été en lutte contre un être plus fort que lui; puis il se fit entendre un son semblable à celui des castagnettes, puis encore une répétition de la chanson et du même cri de *goïé, goïé*. Il s'écoula de cette manière une heure entière avant que le *torngak* (l'esprit) eût pu être forcé de se rendre à l'appel. Il vint pourtant à la fin, et son approche s'annonça par un bruit étrange, semblable à celui qu'eût fait un grand oiseau volant sur le toit. L'*anguékok*, toujours en chantant, lui posa les questions, et les réponses furent faites par une voix étrangère qui semblait partir du corridor d'entrée, auprès duquel l'*anguékok* s'était posté. Ces réponses furent rendues en

style d'oracle, en sorte que les femmes d'Enenek furent obligées d'en demander de plus positives. Alors il leur annonça que leur mari était vivant et en bonne santé, et qu'il ne tarderait pas à revenir. Après cela, les lampes furent rallumées, et une expression d'effroi était visiblement peinte sur la figure de l'anguékok. Selon toute apparence, il avait reçu de l'un de ses confrères des nouvelles d'Enenek, car ainsi qu'il l'avait prédit, Enenek ne tarda pas à paraître, bien portant, à la vérité, mais épuisé de fatigue. »

Le culte que les Indiens vouent aux morts est dû à l'idée d'une vie future et du voyage qui y conduit, durant lequel le mort a besoin de l'assistance de ceux qu'il a laissés sur la terre. Dans l'extrême nord, le tombeau est formé de pierres sur quelque point élevé. Un peu de mousse est étendue au fond de la fosse, là où une fosse peut être creusée. Le défunt est couché sur une peau, enveloppé dans sa plus riche pelice; une autre peau avec du gazon le recouvre; et le tout est surmonté d'un tas de pierres qui garantissent le corps des bêtes sauvages. On place près du mort les ustensiles dont il se servait, afin que rien ne lui manque pour son voyage dans l'autre monde.

« Les tristes Gröenlandais — lisons-nous dans la *Collection des Voyages de Laharpe* — ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hiver pour célébrer le retour de cet astre, qui ramène, quoique à pas lents, la saison de la chasse et de la pêche. Il est même singulier que l'on fête le soleil dans le temps où les nuits sont les plus longues et le froid le plus rigoureux, lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour, lorsque la nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence et l'engourdissement de la mort! » Que conclure de cette fête, sinon que les aïeux des Gröenlandais l'ont célébrée en des lieux plus méridionaux, où le retour de l'astre du jour lui donnait une signification plus actuelle?

Le passage suivant tiré des écrits du P. Petitot, missionnaire dans le nord, a trait à la crémation des morts en usage dans l'extrême nord-ouest. Si cet usage tient d'un côté de la nature du sacrifice, de l'autre, il se rapporte à l'intention qu'ont les Indiens d'apporter quelque soulagement à leurs défunts durant leur voyage d'outre-tombe. Et quel plus grand soulagement en ces pays de givre et de glace que la chaleur que retirent les mânes de la crémation de leurs corps? Ceci me rappelle le purgatoire tel que se le repré-

tent les habitants du Haut-Valais dans leurs légendes, les âmes des défunts faisant leur purgatoire dans les glaciers des hautes Alpes. Si le rite de la crémation n'a lieu aujourd'hui que dans l'extrême-nord, il paraîtrait que, autrefois, selon Morey, on brûlait les morts à Mexico.

« Le mode kolouche d'incinération — écrit M. Petilot — est purement indostan. Le mort est consumé sur un bûcher élevé et les cendres sont renfermées dans un sac que l'on suspend à un arbre. Les kolouches Tongwan conservent ces cendres près de leurs yourtes dans des boîtes qui rappellent les cistes funéraires de l'Himalaya chez les Kassias.

« Chez les Esquimaux Cachalots on trouve des sortes de mégalythes, semblables aux kromlechs de la Bretagne et de l'Himalaya. Ce sont des enceintes circulaires ou ovales de pierres dressées. C'est là qu'on expose les restes des cadavres qui ont reçu l'honneur de la crémation. On y dresse une nouvelle pierre chaque fois qu'un nouveau cadavre y a été déposé. »

Voici un autre rite qui servira à expliquer comment au milieu des enceintes mégalythiques, dites kromlechs, karmachs, etc., de notre Europe occidentale, on trouve souvent des traces de feu et de cendres mêlées à des os de ruminants ainsi que des ossements humains calcinés ou noircis. Il s'agit ici de véritables sacrifices humains dont les victimes sont des personnes inutiles ou des vieillards.

« La victime est conduite à un ovale de pierres peu profond, que l'on a rempli de lichen. Deux grandes pierres sont placées l'une à sa tête, l'autre à ses pieds, et maintiennent immobiles deux perches disposées parallèlement sous elles et auxquelles on a fixé des cordes. Un renne est tué, et avec son sang on arrose la pierre du chevet. La victime est couchée sur le dos, les bras liés et attachés aux perches. On lui demande si elle persiste à désirer la mort, car il faut que le sacrifice soit volontaire. Si la réponse est affirmative, on lui bouche les narines avec une drogue stupéfiante, puis on lui entr'ouvre l'artère du bras, et on la laisse saigner jusqu'à ce que la mort s'en suive. On place du suif, du lichen, des branches autour du cadavre qui est brûlé, mais non pas jusqu'à incinération à cause de l'insuffisance du combustible. Il n'y a donc que crémation. Si la réponse est négative, la chair d'un renne est brûlée à sa place.

« Ces traces de feu, de cendres, d'ossements d'hommes et de ruminants s'expliquent aussi par la pratique suivante

« Pour leurs scènes de jongleries, les *chamans* (hommes de la grande médecine) se transportent dans l'enceinte des pierres dressées ou menhirs au milieu de laquelle un feu est allumé. On y apporte le corps d'un renne; et le chaman, après avoir déposé sur chaque pierre commémorative un morceau de lard de renne, se livre à une danse dévergondée. Cette scène dure jusqu'à ce que le jongleur tombe d'épuisement, alors les spectateurs font rôtir le renne et le mangent en commun. Ces détails sont tirés des récits de l'amiral russe Von Wrangell, et confirmés par W. H. Dall. »

Avant de nous acheminer vers le sud, arrêtons-nous chez les Sixicaques ou Pieds-Noirs (Dakotas). Eux aussi, comme les autres Indiens du nord, rendent un culte au soleil. Nous avons vu les Folles-Avoines rendre également un culte à l'image du soleil peinte sur une peau, et vénérer le feu dans le culte de Wabanon. Voici la description que nous donne M. Petitot de la fête du soleil célébrée chez les Pieds-Noirs, et à l'occasion de laquelle il s'ingénie à lui trouver une origine juive.

« D'après un ordre de leur législateur Napi, les Pieds-Noirs observent annuellement une grande fête du soleil à l'époque du renouvellement de la lune août-septembre. En vue de cette fête, ils s'occupent durant ce mois à recueillir des provisions de bouche de toute espèce : viandes, baies sauvages, racines escultentes, etc.

« Quatre jours avant la nouvelle lune, la tribu arrête sa marche; l'on choisit un lieu de campement, et l'on se prépare à la fête par le jeûne et des bains de vapeur. Le grand-prêtre du soleil et les sept ordres de la hiérarchie militaire et sacerdotale prennent la direction et le gouvernement du camp, et l'on fait choix de la vierge du soleil, qui doit représenter la lune à la fête.

« Le troisième jour des préparatifs, après la dernière purification, on construit le temple du soleil, pendant que le grand-prêtre compose le fagot sacré, qu'on recouvre d'une peau de bison et qu'on lie au faite du temple. Cette construction est un pavillon circulaire, fait de clayonnages et soutenu par un poteau central, appelé « le poteau sacré ». Tout au fond se trouve une section nommée « la terre sainte », dans laquelle s'élève un petit autel, que l'on entoure d'herbes odoriférantes, et qui supporte une tête

de bison teinte en noir et en rouge. A côté de l'autel se trouve la place réservée à la vierge du soleil.

« Le moment de la fête arrivé, le grand-prêtre, la vestale et tout le peuple sixicaque se rendent processionnellement au temple du soleil, au son des tambours et des *tchitchickwès*. On plante le poteau sacré et on allume le feu sacré; après quoi on allume le calumet que l'on présente au soleil dès qu'il se montre à l'horizon. Cela fait, le grand-prêtre adresse une prière à l'astre du jour, impose les mains aux mets qui doivent servir au repas sacré, et dépose sur l'autel la portion réservée à Natus lui-même. De son côté, la vestale, sortant du pavillon, distribue à chacun sa part du festin; puis elle y rentre pour y dormir le sommeil de guerre.

« Alors commencent parmi la foule des chants, des cris de joie, des proclamations et des danses. Le grand chef de la tribu, à cheval, s'avance vers le poteau sacré, le frappe de sa lance, et fait quatre fois le tour du temple, en entonnant un chant de triomphe.

« Pendant quatre jours que dure la fête, le grand-prêtre reçoit toutes les offrandes et les présente au soleil ou plutôt à Natus, résidant au milieu des astres. Les dévots se livrent durant ce temps à des macérations et à des pénitences publiques identiques à celles que s'imposent les fâquirs de l'Inde et les fanatiques de Bénarès et de Jugguernaut. Ils se font des mutilations, se suspendent au poteau sacré par des crocs ou des cordes qui passent sous la peau du dos. Ces pénitences sont faites en l'honneur du dieu solaire pour obtenir des faveurs.

« A son réveil, la vierge raconte au grand-prêtre le rêve qu'elle est sensée avoir fait, et que celui-ci commente avec éclat devant la tribu. Pendant les offrandes, la vestale s'occupe d'entretenir le feu sacré, en y jetant des herbes odoriférantes. Elle offre aussi le calumet au soleil. La fête se termine le huitième jour au soleil couchant par une autre prière du grand-prêtre et les vœux de toute la tribu. »

Quittons ces contrées boréales pour nous acheminer vers les contrées au climat moins constamment rigoureux qui forment aujourd'hui le nord des Etats-Unis. Nous ne nous arrêterons pas parmi les Indiens algonquins, parce que ce que j'ai déjà dit des Folles-Avoines, sous le rapport religieux, peut leur être appliqué. Donnons cependant, comme en passant, quelques renseignements sur les Courtes-Oreilles ou Ottawoks, qui habitaient l'Etat actuel

du Michigan. Tout en croyant à l'existence du Grand-Esprit, ces Indiens vénéraient des esprits subordonnés. Pour eux, il y avait un esprit *Woussakita*, présidant aux bêtes qui cheminent sur la terre, et à celles qui volent dans les airs. En partant pour la chasse, ils lui offraient du tabac et des peaux apprêtées. Avant de naviguer et de pêcher, ils jetaient dans l'eau, à son honneur, du tabac et des vivres. Chacun se faisait un *manitou* à son propre usage, sous la forme d'une peau d'ours ou de castor ou d'un oiseau aquatique, qu'ils portaient sur eux à la guerre, à la chasse, en voyage, comme un gage de succès. Le premier animal qu'ils voyaient dans un rêve, était le *manitou* de leur choix; ils tuaient un individu de cette sorte de bête, en préparaient la peau ou le plumage pour lui assigner la place d'honneur dans leur wigwam, célébraient également en son honneur un banquet, pendant lequel ils lui adressaient un *speech* très respectueux.

Les Illinois qui ont donné leur nom à l'Etat situé au sud du Wisconsin, étaient de la famille algonquine, ne différant en rien de leurs confrères sous le rapport religieux. Aussi nous ne nous arrêtons pas à en parler; remarquons, cependant, qu'eux aussi pratiquaient envers leurs prisonniers ces actes de cruauté, trait caractéristique de la race américaine, et triste preuve de son hémogénéité. Ces malheureux prisonniers servaient de victimes à leurs sacrifices. Voici ce que nous raconte à ce sujet le célèbre Père Rasles, Jésuite, missionnaire des Abanakies, mais qui, pendant quelque temps, travailla à la conversion des Illinois :

« Quand le prisonnier est condamné à mort, ils plantent aussitôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains; on lui fait chanter le chant de la mort, et, tous les sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de là un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fusils, et d'autres ferrements; ensuite ils viennent les uns après les autres, et les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps; il y en a qui les brûlent avec des tisons ardents; quelques-uns lui déchiquettent le corps avec leurs couteaux; d'autres lui coupent un morceau de chair déjà rôtie et la mangent en sa présence; on en voit qui remplissent les chairs de poudre et lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu. Chacun le tourmente selon son caprice, et cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours; plus les cris que la violence de

ses douleurs lui fait jeter, sont aigus ou perçants, plus le spectacle est divertissant pour ces barbares. »

Je ne parlerai pas non plus des Iroquois dont les mœurs féroces sont trop connues, et de leurs pratiques religieuses qui ressemblent à celles des autres Indiens du Nord.

Plus à l'Ouest, nous rencontrons les Pawnies qui, eux aussi, offraient à Wabanon, le feu ou l'étoile du matin, des victimes humaines. Le sacrifice d'un être humain avait lieu chaque année au moment des semailles pour obtenir une ample moisson. La victime, un prisonnier ou une prisonnière de guerre, était richement revêtue, traitée avec les plus grands égards, les prêtres, qui l'accompagnaient partout, allaient au-devant de tous ses désirs. En un mot, on cherchait à *engraisser* la victime afin de rendre le sacrifice d'autant plus agréable aux esprits. Que le lecteur compare avec ce détail ce que je dirai plus loin en parlant des sacrifices offerts dans l'Amérique du Sud, et il se convaincra que toutes ces tribus appartiennent à une seule et même race.

Avançons dans la direction du Sud-Est, où nous rencontrerons les Tchactos, qui, au commencement du dernier siècle, avaient fait cause commune avec les Français de la Louisiane lors de l'extermination des Natchèz par ceux-ci, et qui ne fut qu'une juste représaille. Les récits de leurs missionnaires nous représentent dans leurs pratiques religieuses tous les traits particuliers qui marquent celles de leurs frères du Nord. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, mais sans trop savoir ce que celle-ci devenait après la mort. Ils s'imaginaient qu'après la sortie d'un corps elle errait pour un temps dans les forêts voisines. Ils se mettaient à sa recherche chaque matin, mais abandonnaient bientôt cette chasse singulière, la voyant inutile. Ils entretenaient quelques idées métempsycologiques; tiraient mauvais augure du chant de certains oiseaux; surtout d'une espèce de moineau à couleur cendrée. Si, au moment de se mettre en voyage, ils entendaient son chant, ils rebroussaient chemin.

Ce que je vais dire des Natchèz au point de vue religieux, nous transporte d'avance au milieu des Mexicains et des Péruviens, tout en nous rappelant vivement ce que je viens d'écrire sur le culte du soleil chez les Pieds-Noirs. Nous nous trouvons ainsi, sous ce seul rapport du culte du soleil, en présence d'une preuve écrasante de l'unité de la race rouge. Ce point de ressemblance entre quatre

nations si éloignées les unes des autres nous fait entrevoir l'erreur de ces savants qui, séduits par certaines ressemblances des antiquités mexicaines avec les égyptiennes, attribuent aux Aztèques une origine africaine, tandis que ces nations, s'appuyant sur leurs propres traditions, assurent que leurs ancêtres sont venus du Nord-Ouest. La religion des Natchèz a, sous le rapport du culte rendu au soleil, de grands rapports avec celle des Péruviens. Ce culte prend chez les Natchèz un plus grand développement que dans le Nord. Il en devait être ainsi; la douceur du climat, la fertilité des terres favorisant l'agglomération de la population sur un seul et même point du pays, permettaient un plus grand déploiement des cérémonies de ce culte, que dans les contrées âpres du Nord. Le culte religieux des Natchèz est comme une transition du culte des Indiens septentrionaux à celui des Mexicains et des Péruviens.

Le premier chef des Natchèz s'appelait le Grand-Soleil. Il portait sur la poitrine une figure de l'astre du jour, dont il prétendait être descendu. Il était monarque absolu et pontife, tout à la fois, nouvelle preuve d'une origine asiatique. A sa mort, ses femmes et ses serviteurs s'ôtaient la vie afin de le servir au delà de la tombe. La religion des Natchèz avait quelque chose d'analogue à celle des anciens Romains. Ils avaient un temple peuplé de figures d'hommes et d'animaux. Ce temple, de cent pieds de circonférence, avait la forme d'un four. Il renfermait aussi les ossements des anciens chefs et de ceux qui les avaient suivis volontairement dans l'autre monde. Le feu sacré perpétuel y était entretenu. Le chef saluait le soleil à son lever en lui envoyant les premières bouffées de son calumet. Voici ce qu'écrivait le P. Petit, missionnaire, au commencement du dernier siècle, sur la manière de ce peuple d'ensevelir ses morts.

« Lorsqu'un de ces sauvages meurt, ses parents viennent pleurer sa mort pendant un jour; on le couvre ensuite de ses plus beaux habits, on lui peint le visage et les cheveux, et on l'orne de ses plumes; après quoi, on le porte dans la fosse qui lui est préparée, en mettant à ses côtés ses armes, sa chaudière et des vivres. Pendant l'espace d'un mois ses parents vont, dès le point du jour et à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure sur sa fosse.... Ceux qui sont parents au premier degré, continuent d'en faire de même pendant trois mois; ils se coupent les cheveux en

signe de deuil ; ils cessent de se peindre le corps, et ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance. »

Acheminons-nous vers l'est. Nous rencontrons en premier lieu les anciens habitants de la Virginie. Leurs temples, ayant la forme de leurs wigwams, renfermaient des ossements humains enveloppés dans des nattes, des tomahawks sculptés et peints, etc. Autour se trouvait une enceinte de pieux fixés en terre, dont le sommet était façonné en forme de têtes humaines, passées en couleur. Ces sauvages avaient leurs devins. Voici, sur le savoir-faire de ces jongleurs un fait qui me paraît incroyable, rapporté par le colonel Bird, au témoignage de La Harpe :

« Bird, colonel anglais, a rendu solennellement témoignage d'un fait qui s'était passé sous ses yeux. On éprouvait tous les maux d'une grande sécheresse dans la partie haute du James-river, où Bird employait quantité de nègres dans ses plantations. Il était si estimé de tous les Indiens voisins, que son seul nom suffisait pour les contenir dans le respect. Un d'entre eux parut touché de voir périr le tabac d'un homme si aimé, et vint offrir à l'inspecteur de faire tomber de la pluie, s'il voulait lui promettre au nom du colonel, qui était absent, deux bouteilles de liqueur anglaise. Quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence de pluie, et que l'inspecteur n'eût pas beaucoup de confiance en la magie indienne, les deux bouteilles furent promises au retour du maître. Aussitôt l'Indien commença ses conjurations ; en moins d'une demi-heure on vit paraître un nuage épais, qui amena une grosse pluie sur le grain et le tabac du colonel, sans qu'il en tombât sur les terres voisines. »

« Ces barbares, dit le même auteur, sont accusés de sacrifier quelquefois de jeunes enfants ; mais ils s'en défendent ; et si l'on voit disparaître ces jeunes victimes, ils assurent que leurs devins les écartent de la société pour les former à leur profession. Smith donne la relation de l'un de ces sacrifices : « On peignit de blanc, dit-il, quinze garçons des mieux faits, qui n'avaient pas plus de douze à quinze ans. Le peuple passa une matinée entière à danser et à chanter autour d'eux avec des sonnettes à la main. L'après-midi, ils furent placés sous un arbre, et l'on forma autour d'eux une double haie de guerriers armés de petites cannes liées en faisceaux. Cinq jeunes gens, vifs et robustes, prirent tour à tour l'une des victimes, la conduisirent au travers de la haie, la garantissant à leurs dépens des coups de cannes que l'on faisait pleuvoir

sur eux. Pendant ce cruel exercice, les mères pleuraient à chaudes larmes, et préparaient des nattes, des peaux, de la mousse et du bois sec pour servir aux funérailles de leurs enfants. Après cette scène, on abattit l'arbre avec furie, on mit en pièces le tronc et les branches; on fit du feuillage des guirlandes pour couronner les victimes. » Smith ne peut dire ce qu'elles devinrent.

« Les offrandes qu'ils présentent à leurs idoles, sont des fourrures, de la graisse, et les meilleures pièces de gibier, des fruits et particulièrement du tabac dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs fêtes sont réglées par les saisons; ils célèbrent une fête à l'arrivée des oiseaux sauvages, c'est-à-dire des oies, des canards, etc.; une autre, à l'époque de leurs chasses; une troisième, à la maturité de leurs fruits. La plus solennelle est celle de la moisson, à laquelle ils travaillent tous sans exception de rang et de sexe, comme ils travaillent en commun à la culture de leurs terres. »

Transportons-nous maintenant dans la Floride. Nous retrouvons parmi les anciens habitants de cette contrée des idées et des pratiques religieuses identiques avec celles de leurs frères du Nord et de l'Ouest. « Les Floridiens, écrivait Laudonnière, il y a deux siècles, n'ont pas pour leurs prisonniers la cruauté des Canadiens, et, quoi qu'ils soient anthropophages, ils ne poussent pas l'inhumanité jusqu'à se faire un plaisir de voir souffrir un malheureux captif, ni un art de le tourmenter. Ils se contentent de réduire à l'esclavage les femmes et les enfants qu'ils enlèvent. Ils immolent les hommes au soleil, et se font un devoir de religion de manger la chair de ces victimes... Il paraît que le soleil est leur unique divinité, ou du moins, tous leurs temples sont consacrés à cet astre, mais le culte qu'ils lui rendent varie avec les cantons... On rend de grands honneurs aux chefs pendant leur vie et plus encore après leur mort. Le lieu de leur sépulture est environné de flèches plantées en terre, et la coupe dont ils se servaient pour boire, est placée sur leur tombe. Toute la population pleure et jeûne pendant trois jours. La cabane du mort est brûlée avec tout ce qui servait à son usage, comme si personne n'était digne de s'en servir après lui; ensuite les femmes se coupent les cheveux et les sèment sur le tombeau où plusieurs vont tour à tour pendant six mois pleurer trois fois chaque jour. »

L'usage de déposer de la nourriture sur les tombeaux se retrouve chez toutes les nations américaines. Nous le verrons plus

loin, cet usage est d'origine asiatique. Le culte des morts, un grand attachement aux lieux où reposent leurs ancêtres, sont l'un de leurs traits caractéristiques. Je veux citer un trait de la profonde tristesse que leur inspire la vue de leurs anciennes sépultures dans les endroits d'où les blancs les ont expulsés. Je l'emprunte à un journal anglais de l'Iowa, *le Red-Wing sentinel* : « En creusant le sol dans une rue de notre ville, des ouvriers mirent à découvert des tombeaux et jetèrent sur la voie publique les ossements qu'ils y trouvèrent. Un Indien, accompagné de sa femme et d'un petit garçon, passant par là, reconnut aussitôt dans ces ossements les restes de ses frères du désert. Il s'arrêta pour suivre d'un regard plein d'une morne tristesse les mouvements des ouvriers, et, bientôt, vaincu par son émotion, il s'assit, attirant sur son sein sa femme et son enfant et se mit à pleurer amèrement. On respecta leur douleur et le travail ne fut repris qu'après qu'ils se furent éloignés. »

Comment s'expliquer cette tendresse de cœur unie dans l'Indien avec tant de cruauté envers les prisonniers? Ne nous en étonnons pas : il y a longtemps déjà que saint Paul nous a dit que les païens sont sans entrailles, de même qu'au témoignage du divin Sauveur, ils n'aiment que ceux qui leur sont attachés par les liens du sang et de l'amitié. Nous n'avons qu'à nous rappeler les Romains des derniers temps aux mœurs si raffinées et cependant si cruelles en même temps. Et les Indous aux manières si douces, révèlent quelquefois des sentiments de cruauté que n'égale pas celle des tigres de leurs jungles. Et dans l'histoire moderne des révolutions en ces pays de l'Europe si civilisée, mais où le paganisme moderne prend le dessus, que de traits d'horrible cruauté!

Nous ne voulons pas gagner l'Amérique centrale en terminant cette revue des peuples du Nord entreprise au point de vue de la religion, sans ajouter quelques mots sur les hommes qui président chez eux à la célébration du culte, ou, plutôt, à leurs pratiques superstitieuses, souvent diaboliques, et que nous retrouverons chez les nations du reste de ce continent. Ce sont les devins, ou sorciers, ou jongleurs, qui remplissent les fonctions de médecins et de prêtres, comme chez toutes les peuplades païennes.

Nous avons déjà parlé de l'évocation des esprits en usage chez les Folles-Avoines, et cité, à propos des Esquimaux, un exemple analogue. Citons, pour les tribus du Nord, un dernier fait, en

matière d'incantation, arrivé chez les Sauteux, et que m'a rapporté un témoin digne de foi. Il s'est passé non loin de Green-Bay, au commencement de ce siècle. Le voici :

Un Sauteux avait juré de se venger d'une jeune fille qui n'avait pas accepté ses offres de mariage, en recourant à des pratiques diaboliques en usage chez les Indiens appartenant à un degré élevé dans la « Grande-Médecine. » C'était à l'époque où les Indiens, dispersés dans les forêts, fabriquent le sucre d'érable. Les personnes qui habitaient le wigwam où se trouvait cette jeune fille, s'aperçurent d'un grand changement en elle, se manifestant par des signes d'insanité, qui bientôt, chaque soir, dégénérent en de vrais accès de folie. A un moment donné, elle se dépouillait soudainement de ses vêtements, bondissait par-dessus le feu, et, prenant la fuite, allait se cacher dans les profondeurs des forêts, où on ne la retrouvait qu'après de longues recherches. Un jongleur ou devin que l'on consulta, évoqua les esprits, déclara que la jeune fille était la victime d'un maléfice, et en désigna comme auteur le jeune homme dont elle avait refusé les offres de mariage.

On épia ses démarches, et il fut surpris au moment où, avec deux compagnons, il vaquait à des pratiques superstitieuses. Assis autour d'un feu, ils tiraient d'un sac de médecine une sorte de poupée qu'ils affublaient comme une Indienne, puis la dépouillant pièce par pièce de son vêtement, au milieu de grands éclats de rire, ils se la jetaient l'un à l'autre par-dessus le feu, comme une balle, jusqu'à ce que l'un d'eux s'élançant hors du wigwam avec la poupée, allait se cacher dans la forêt. Ce manège se renouvelait chaque soir justement au moment où la jeune fille était prise par ses accès de folie, pratiques odieuses qui nous rappellent celles des anciens Romains, et auxquelles ce vers d'Ovide fait allusion :

Devovet absentes, simulacraque cerea fingit.

Gørres, dans sa *Mystique*, fait mention d'un fait analogue arrivé en Italie. « L'auteur des *Alexic. Disput. IV*, nous dit-il, raconte que son professeur le P. Syn-Lupus, lui rapporta qu'il avait connu trois hommes de Bergame, adeptes du fameux magicien Simo, qui avaient fait un pacte avec le démon, afin d'obtenir pour chacun d'eux mille pièces d'or et la possession en commun d'une certaine jeune fille. Pour réussir, ils devaient brûler quelques cheveux de celle-ci, avec de

l'encens, sur un autel dressé au fond d'une forêt, en l'honneur de Satan. La jeune fille, au lieu de leur donner les cheveux qu'ils lui demandaient, leur remit sans qu'ils s'en doutassent, des poils de sa vache, pour se moquer d'eux. Or, il arriva qu'au moment où ils vauquaient à leur détestable offrande, la vache dont ils brûlaient les poils au lieu des cheveux de la jeune fille, s'échappa furieuse de son étable, gagna la forêt pour aller se ruer sur eux, et les travailla si bien des cornes et des pieds qu'ils en restèrent couverts de blessures. Des gens accoururent, s'emparèrent de leurs personnes, et les remirent entre les mains de la justice. Ils furent condamnés aux galères. »

Chez tous les Indiens, les rêves deviennent l'occasion de pratiques superstitieuses. Ce que nous en avons dit par rapport aux Folles-Avoines, est applicable à tous. Souvent le rêve qu'un Indien prétend avoir eu, n'est qu'un moyen d'exploiter la bonne foi des autres, un *modus acquirendi*, les rêves étant regardés comme une espèce d'inspiration, et imposant, par conséquent le devoir pour les autres de s'aider à le réaliser, selon le cas. En voici un exemple assez plaisant à l'époque où une grande partie du territoire actuel des Etats-Unis appartenait encore à l'Angleterre. Sir William Johnson, représentant de ce pays parmi les Indiens de l'Est, jouissait d'une influence sans bornes sur ces sauvages, bien qu'il sût déjouer leurs ruses en les prenant dans leurs propres filets, au grand avantage de la nation qu'il représentait. Un *sachem* (chef) vint un jour l'informer qu'il l'avait vu en rêve lui faisant cadeau d'un uniforme militaire complet. Le gouverneur anglais, trouvant qu'il ne lui conviendrait pas de lésiner vis-à-vis d'un chef, s'exécuta, mais pour prendre sa revanche. Le lendemain, il informe le sachem que lui aussi vient d'avoir un rêve, et que dans ce rêve le chef lui avait fait don d'une vaste étendue de terres indiennes. Le sachem dut s'exécuter à son tour. « Le terrain est à toi, dit-il au gouverneur, mais dorénavant ne rêvons plus ni lun ni l'autre. »

Terminons ce paragraphe par quelques réflexions sur un fait bien propre à attrister une âme chrétienne, et qui s'est reproduit plusieurs fois : je veux parler de ces troupes d'Indiens païens qui se rendent en Europe pour donner en d'écœurantes exhibitions le spectacle de leurs mœurs barbares et de leurs pratiques superstitieuses.

Voici un passage, que je traduis pour le lecteur, d'un ouvrage

du célèbre Bayard Taylor, intitulé, *Views at foot*, dans lequel il parle d'une troupe d'Indiens embarqués sur le vaisseau qui le conduisait en Europe, où ces sauvages se rendaient pour s'y produire.

« Il se trouvait à bord une bande d'Indiens de l'Iowa, sous la conduite du célèbre chef « La Nuée-Blanche ; » ils se rendaient en Angleterre. Leur présence ne contribua pas peu à diminuer les ennuis de la traversée. Si la tenue du chef fut constamment pleine de dignité, il n'en fut pas de même de ses compagnons, qui se montrèrent très bruyants. Ils exécutèrent un jour une danse guerrière sur le pont au grand plaisir des spectateurs. Le chef battait le tam-tam avec deux compagnons ; les danseurs, la face hideusement peinte, sautaient en ronde, brandissant des lances et des casse-têtes ; chaque tour se terminait par un cri effrayant. Quelques-uns d'entr'eux étaient de beaux hommes ; les femmes étaient par contre d'une laideur incroyable. Une mince cloison séparait ma cabine du compartiment où ils logeaient en commun. Leurs chants et leurs hurlements ne me laissaient pas un moment de repos. Ils se frappaient la poitrine à grands coups de poings..... L'un de ces Indiens attira mon attention d'une manière particulière ; c'était un vieillard qui paraissait être leur patriarche. Il se tenait le plus souvent immobile sur le pont, ressemblant à une statue de Jupiter. Un calme plat donna lieu à un incident de la part de ces Indiens, qui piqua vivement notre curiosité. Craignant d'être retenus indéfiniment au milieu de la mer, ils songèrent à invoquer leurs manitous, pour obtenir un vent favorable. L'un d'eux, prophète ou devin, paraît-il, eut recours à sa pipe, et se mit à fumer de l'air le plus solennel possible, interrompant de temps à autre la série de ses bouffées par des paroles sacramentelles bredouillées d'une façon mystérieuse. Il termina le cours de ses incantations en versant dans la mer le contenu d'une bouteille de bière qu'il avait demandée au capitaine. Le lendemain, un bon vent d'arrière enflait nos voiles, et nos Iowas ne manquèrent pas d'en attribuer la cause à l'habileté de leur magicien. »

Que penser au point de vue du christianisme de ces voyages d'Indiens venant en Europe s'y donner en spectacle pour de l'argent ? Les applaudissements que leur donnent les chrétiens doivent nécessairement les encourager à persister dans leurs pratiques païennes, à se féliciter d'avoir fait la sourde-oreille aux

missionnaires qui leur ont prêché l'Évangile. Que le lecteur me permette de lui rappeler un fait de fraîche date. Le vapeur « Cimbria », qui sombra dans la mer d'Allemagne dans une nuit d'hiver, en 1884, ramenait en Amérique une troupe de sauvages Sauteurs qui eux aussi étaient venus se donner en spectacle aux chrétiens d'Europe. En cette horrible nuit, voyant l'abîme s'entr'ouvrir sous leurs pieds, ils cherchèrent à s'emparer d'une chaloupe, et tombèrent à coups de hache sur ceux qui voulaient les en empêcher. Ils périrent dans leur tentative; mais les chrétiens pourraient-ils leur faire un crime de cet acte d'égoïsme brutal, eux qui les avaient encouragés de leur argent à rester païens, et le paganisme n'a jamais appris à l'homme à sauver la vie de son semblable aux dépens de la sienne.

§ 2. *Amérique centrale.*

Gagnons l'Amérique centrale par la voie des Antilles, où nous nous arrêterons un instant pour recueillir quelques notions religieuses sur les premiers habitants de ces îles, notions identiques à celles qui précèdent, et également favorables à la thèse que nous défendons dans ces pages. Selon l'aveu des Caraïbes qui, semblerait-il, ont été les premiers à habiter l'archipel, leurs ancêtres seraient sortis des vallées apalaches, et auraient, de là, pénétré dans la Floride pour passer plus tard aux îles Lucayes. Ils auraient fait de la Guadeloupe leur quartier général. Bon nombre d'entr'eux allèrent s'établir sur la terre ferme de l'Amérique du Sud. On retrouve leurs traces sur l'Orénoque et dans le Brésil.

A l'époque de Christophe Colomb, ces insulaires montraient à Haïti une caverne d'où, selon leurs traditions, sont sortis le soleil, la lune et les premiers hommes. Ils croyaient, comme leurs frères du Nord, à l'existence du Grand-Esprit tout en invoquant les *Tzémés*, esprits inférieurs, dont ils gardaient des images monstrueuses. Eux aussi avaient leurs devins, qui en aspirant ou prenant par infusion certaines poudres, entraient dans un état de délire durant lequel ils prétendaient avoir des visions. Comme dans le Nord, ils guérissaient les malades au moyen de toutes sortes de superstitions.

Gagnons maintenant les rivages du Mexique. Nous ne pouvons nous étendre au long sur tout ce qu'il y aurait à dire de ses

anciens habitants sous le rapport religieux ; on en ferait des livres. Sous le beau ciel de ces contrées, grâce aux richesses renfermées dans leur sein, une nation innombrable devait les habiter et, conséquence inévitable, les formes du culte devaient y prendre le plus grand développement. L'observateur qui ne se laisse pas tromper par le dehors y découvre, toutefois, les traits caractéristiques qui marquent les pratiques religieuses de peuples moins nombreux, et même des groupes isolés d'Indiens vaquant dans les profondeurs de la forêt au culte de leurs manitous. Aussi nous assistons au Mexique aux sacrifices sanglants de milliers de victimes humaines, tandis qu'une tribu isolée n'immole que le petit nombre de prisonniers tombés dans ses mains.

Les statues des dieux, soit les figures sensées représenter le Grand-Esprit ou les esprits subordonnés, ainsi que les sanctuaires qu'on leur élève, prennent des proportions aussi monstrueuses que gigantesques. Ce ne sont plus des wigwams sacrés, mais des constructions colossales dont les dispositions basées sur des notions astronomiques accusent l'origine asiatique de ceux qui les ont élevées et qui doivent appartenir à une nation demi civilisée déjà avant son établissement dans cette partie du Nouveau-Monde. Les ruines des édifices élevés par cette nation durant les diverses étapes de sa marche du Nord-Ouest au Mexique et dont nous parlerons plus loin, accusent le passage d'un grand peuple.

Les Mexicains croyaient en un Etre suprême, principe de tout bien appelé *Téotl*, nom d'origine évidemment asiatique. Ils admettaient également l'existence d'un dieu méchant, *Tlécatécolotl*. Il entrait quelques notions métépsychologiques dans leur système religieux. Ils croyaient à une récompense et à un châtement dans la vie à venir. Comme leurs frères du Nord, ils rendaient un culte au soleil, personnifié dans le fameux *Witzliputzli*.

Les temples ou *Téocallis* étaient construits en forme de pyramides, au sommet desquelles se dressaient les figures des dieux, et où on entretenait le feu sacré comme chez les Natchèz ; c'est là aussi qu'on égorgeait les victimes. Outre la foule des prêtres, il y avait encore des femmes attachées au service des temples et chargées de l'entretien du feu sacré. Des fêtes mobiles ou à époque fixe étaient célébrées chaque mois. Les morts étaient brûlés et quelquefois avec eux leurs femmes et leurs serviteurs. On honorait

en certains lieux des divinités champêtres, douces divinités, qui, selon une tradition, étaient appelées à détrôner un jour les dieux sanguinaires. Si nous en exceptons les sacrifices sanglants, l'ensemble des institutions religieuses des Mexicains rappelle celles des Chinois.

Selon la coutume commune à tous les peuples américains, les Mexicains traitaient fort bien les prisonniers destinés à être immolés en sacrifice, et c'est surtout chez eux que le prisonnier était regardé comme un être sacré. On lui présentait tout ce qui pouvait flatter ses sens ; on le conduisait en cérémonie à travers les rues où le peuple s'agenouillait devant lui ; les mères lui présentaient leurs enfants, on lui demandait guérison pour les malades. La nuit, cependant, on le gardait dans une forte cage pour l'empêcher de s'échapper. Trouvées enfin assez grasses, ces malheureuses victimes étaient immolées et leur chair dévorée dans un banquet religieux.

§ 3. Amérique méridionale.

Transportons-nous, pour terminer notre revue religieuse, dans l'Amérique du Sud. Mais avant de nous enfoncer dans les immenses solitudes du Brésil et de pénétrer de là par les Andes dans le célèbre empire des Incas, étudions les mœurs religieuses des Galibis, les indigènes de la Guyane.

Eux aussi se nourrissaient de la chair de leurs prisonniers. Ils célébraient diverses fêtes durant lesquelles, parés de leurs diadèmes et de leurs ceintures de plumes, ils passaient la journée en dansant et en arrosant leurs festins d'une liqueur très forte appelée *ouicou*. Ils adoraient les astres et redoutaient beaucoup un mauvais génie du nom de *Piyaté*. Ils enterraient les morts dans la hutte qu'ils avaient habitée pour en retirer plus tard les ossements qu'ils réduisaient en poudre. Ils avalaient ensuite cette poudre funéraire, mais non sans faciliter cette absorption au moyen de forces rasades de leur liqueur favorite.

Ils avaient leurs médecins-jongleurs. Les aspirants à la faculté étaient soumis à des jeûnes très rigoureux. Les médecins se réunissaient dans une case pour mieux initier le postulant au grand art de l'évocation des esprits ; ils le faisaient pirouetter jusqu'à ce qu'il tombât sans connaissance ; ils le rappelaient à

lui-même en lui appliquant des sachets remplis de fourmis noires ; puis, pour le familiariser avec les plus violents remèdes, on lui faisait avaler du jus de tabac. Une fois diplômé et ayant reçu le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies, il devait encore, pour ne rien perdre de sa puissance à guérir, observer pendant trois ans un jeûne rigoureux, consistant à se contenter, la première année, de millet et de cassave ; la deuxième, de quelques grappes en surplus, et la troisième, d'y ajouter quelques petits oiseaux. Que de ressemblance sous le rapport de la réception des médecins galibis avec celle dont j'ai parlé à propos des Folles-Avoines, et cependant ces deux nations étaient séparées l'une de l'autre par un territoire immense. Quelle nouvelle preuve de l'unité de la race américaine !

Nous rencontrons donc chez les Galibis les quatre grands caractères religieux communs à toutes les tribus : immolation des prisonniers, culte des astres, caste des jongleurs et culte des morts.

Pénétrons maintenant dans les solitudes presque inaccessibles du Brésil. Nous ne nous trouvons pas ici en présence d'une grande nation et d'un déploiement grandiose du culte religieux. Ce sont des tribus isolées, sauvages, barbares et desquelles et chez lesquelles il était difficile d'obtenir des renseignements précis sur leurs coutumes religieuses. On y retrouve, cependant, les principaux traits qui distinguent les pratiques religieuses de leurs frères du Nord et de l'extrême Sud.

La race d'hommes qui, à l'époque anticolombienne, se trouvaient entre les fleuves des Amazones et de la Plata, trahissait par son teint brun foncé, tirant sur le rouge, une origine commune avec celle des Indiens du Nord, comme nous le rapporte Wasconcellos. Ils mangeaient dans des repas religieux la chair de leurs morts. Ils croyaient à des esprits malins que leurs prêtres, médecins-jongleurs, avaient mission d'évoquer ou de conjurer. Ils immolaient leurs prisonniers de guerre, qu'ils traitaient le mieux possible pour rendre leur chair d'autant plus tendre et succulente. Le jour de l'exécution arrivé, on dansait et faisait bonne chère ; la victime devait y prendre part, et célébrer dans son chant de mort ses prouesses passées.

Leur croyance en une vie future se révèle dans le culte qu'ils rendaient à ceux de leurs morts qu'ils ne mangeaient pas. Ils

plaçaient dans leur tombe, à côté d'eux, leurs arcs et leurs flèches, pour leur permettre de pourvoir à leur existence dans l'autre monde, et afin que la faim ne les forçât pas à venir pourchasser les vivants dans celui-ci. Les funérailles se célébraient au milieu des pleurs et de chants dans lesquels on faisait la louange du défunt. Les chefs étaient ensevelis avec leurs plumes, leurs colliers et leurs armes.

Pénétrons à travers les Andes, dans le célèbre empire des Incas, dont la découverte ménagea aux Espagnols tant de surprises. Sous le ciel si doux du Pérou, les populations devaient s'agglomérer comme au Mexique, et, par conséquent, les cérémonies du culte prendre le plus grand développement. Nous y trouverons moins de cruauté que dans le Mexique, parce que la caste des prêtres n'y était pas identique avec celles des guerriers.

Les constructions élevées en l'honneur des divinités péruviennes étaient marquées au cachet de la grandeur. Je ne parlerai que de trois des temples qui existaient à l'époque de la conquête. Le premier se trouvait à quatre milles de Lima. Un dieu, à formes hideuses, y rendait, dit-on, des oracles. Dans le deuxième, à Cuzco, se trouvaient figurées toutes les divinités honorées par les Péruviens. La plus grande de ces figures représentait le soleil. Les murailles du sanctuaire étaient découvertes de plaques d'or d'un doigt d'épaisseur, et la vaisselle sacrée d'une richesse incroyable. Le troisième temple, situé sur le fleuve Tichikak, était également consacré au soleil.

Comme chez tous les peuples indiens, nous trouvons au Pérou la croyance à l'existence d'un Grand-Esprit, dont le soleil est le représentant visible ; des figures diverses représentent les esprits subordonnés. Les Péruviens vénéraient, en effet, *Pakakama*, Esprit suprême et créateur, âme de l'univers, n'habitant aucun lieu particulier sur la terre. Voici un fait historique à l'appui de cette croyance en un maître absolu du monde. En un jour de fête célébrée en l'honneur du soleil, il arriva que l'un des derniers empereurs du Pérou, Guaynakava, se mit à regarder le soleil pendant les cérémonies, ce que défendait la liturgie péruvienne. Le pontife l'en reprit. — Permettez-moi, lui répondit le monarque, de vous faire une remarque. Vous savez que je suis le souverain de ce pays. Or, je vous le demande, en est-il un seul d'entre vous qui oserait m'ordonner de quitter ces lieux pour entreprendre un voyage qui

devrait durer toujours ? — Personne n'oserait se rendre coupable d'une témérité semblable, répartit le grand-prêtre. Très bien, reprit le monarque ; maintenant, je vous demanderai encore si parmi les princes de mon empire, il s'en trouverait un seul qui osât me désobéir, si je lui demandais de se rendre au Chili ? — Non, sans doute, répondit le pontife. — S'il en est ainsi, poursuivit l'empereur, le soleil, notre père, doit avoir nécessairement un maître, le surpassant en puissance et en gloire, puisqu'il est obligé de voyageur sans trêve ni repos. Si le soleil était son propre maître, il s'arrêterait quelquefois sans doute pour prendre un peu de répit. Il faut en conclure qu'il existe un être supérieur au soleil, et qui lui a ordonné de voyager ainsi sans cesse.

Les Péruviens rendaient encore un culte à la lune, à la foudre, etc. Ils admettaient l'immortalité de l'âme, et, point qui les distingue des autres Indiens, ils croyaient à la résurrection. On a prétendu que quelques Péruviens adoraient le dieu *Tangatanga* : *unus et trinus*. Ils offraient à leurs divinités toutes sortes de dons. Ils sacrifiaient des chiens noirs pour obtenir à leur monarque la grâce d'être préservé d'empoisonnement. De jeunes garçons et de jeunes filles étaient offerts en sacrifice en l'honneur du souverain représentant du Souverain absolu de toutes choses, et pour obtenir sa guérison lorsqu'il tombait malade. La confession des péchés était aussi pratiquée parmi eux, mais l'empereur ne se confessait qu'au soleil. Les fêtes étaient célébrées au milieu des danses. Ils avaient une sorte de communion, consistant à manger des gâteaux pétris avec du riz et du sang des victimes, et, en les mangeant, ils se figuraient manger de la chair de leurs dieux. Il existait au Pérou des communautés de jeunes filles, parmi lesquelles l'empereur et les princes se choisissaient leurs femmes. Elles vivaient sous la surveillance de certaines matrones, prenaient soin des temples, entretenaient le feu sacré, et devaient rester vierges, sous peine d'être enterrées vives, aussi longtemps qu'elles étaient attachées au service du culte. Des relations anciennes nous apprennent qu'il se trouvait également parmi les anciens Indiens du Nord une sorte de religieuses. Les prêtres vivaient en communauté et étaient chargés de l'éducation des jeunes nobles. Les Péruviens avaient aussi leurs devins et leurs prophètes, qui avaient pour mission d'évoquer les esprits ; on leur attribuait le pouvoir de prendre toutes sortes de formes.

Les femmes, les enfants, les serviteurs se laissaient immoler sur les tombes de leurs parents, de leurs époux, de leurs maîtres, pour leur tenir compagnie dans l'autre vie. L'usage de placer sur les tombeaux de la nourriture existait au Pérou. Nous y retrouvons également la coutume d'enterrer les morts avec tout ce qu'ils avaient de précieux. Le souverain décédé était muré dans l'appartement où il venait de mourir avec tous les meubles qui s'y trouvaient. Le mode de sépulture des Péruviens avait quelque chose d'analogue avec celui des Esquimaux. Leurs tombes étaient recouvertes de pierres, de briques, formant une sorte de mausolée. Les personnes que des liens d'amitié rattachaient au défunt, se faisaient un devoir, en passant près de sa tombe, d'y jeter une pierre, de sorte qu'à la longue, la tombe se transformait en une colline artificielle. Ces *tumuli* ont, de tout temps, excité la cupidité des Espagnols. Si, en fouillant ces sépultures, ils y ont quelquefois trouvés des objets précieux, le plus souvent, ce qu'ils en ont retiré n'avait de prix qu'au point de vue archéologique.

Quittons le Pérou pour gagner la rive droite du Paraguay. Nous y trouvons les Indiens guaicourous, qui ont aussi leurs médecins, jongleurs et prophètes, ayant la prétention de guérir toutes les maladies au moyen de pratiques aussi extravagantes que superstitieuses. A l'exemple des docteurs Folles-Avoines, ils vauaient à leurs opérations thérapeutiques en agitant des calebasses remplies de petits cailloux. Ils savaient imiter le chant de certains oiseaux : ce chant était la voix de l'esprit du mal dont souffrait leur patient, et il leur disait si le malade guérirait ou non. Une jeune fille était enterrée avec ses bijoux ; on lui peignait le visage, et on plaçait dans sa tombe son rouet auprès d'elle ; car ces sauvagesses savaient filer et tisser le coton. Sur la tombe des hommes étaient déposées les armes dont ils s'étaient servis pendant la vie.

Continuons notre course plus au Sud pour pénétrer dans les terres des Patagons, où nous terminerons notre revue religieuse. Nous empruntons les détails qui suivent à une lettre du P. Piepn, missionnaire mariste :

« Les Patagons ont des médecins qui joignent à leurs fonctions celles de prêtres et de sorciers... Leur médecine consiste dans l'usage de certaines plantes, des saignées faites adroitement avec des coquilles, le tout entremêlé de singeries et de superstitions pour chasser le mauvais génie. La sépulture de leurs morts est

accompagnée de grandes cérémonies ; ils enfouissent avec eux leurs armes, leurs habits, leurs peaux d'autruche et de guanaco, et immolent des chevaux sur leurs tombes, quelquefois même des prêtres, si ce sont les funérailles d'un grand chef. La femme qui a perdu son mari, doit demeurer un an sans se laver, toujours peinte en noir et mise avec beaucoup de négligence. Il ne lui est pas permis pendant son jeûne de manger de la chair de cheval et de guanaco, sorte de lama, qui est le chameau de l'Amérique du Sud. En fait de religion, les Patagons reconnaissent un Dieu, créateur du monde, mais ne s'occupant plus de son œuvre, dont il a laissé la direction à deux génies inférieurs, l'un bon, l'autre méchant. Ces deux divinités ont chacune leur suite formée de diables et de diabolins, d'anges et d'angelots..... Ces tribus croient encore à une vie à venir, mais analogue à la vie présente, c'est-à-dire qu'on y boit, mange et chasse. » (*Annales de la Propag.*, mars 1850.)

Cette foule de renseignements que, au point de vue religieux, nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, sont bien propres par cette uniformité quant aux caractères principaux qui les marquent, à le convaincre de l'unité de la race américaine. Et pour faire ressortir au même point de vue l'origine asiatique de cette même race, je veux mettre dans les pages suivantes en parallèle quelques-unes des croyances et des pratiques religieuses de peuplades asiatiques avec ce que je viens de dire des tribus américaines sous le même rapport.

B. RELIGION EN ASIE

En vue d'une marche méthodique, je classerai mes notes sur la religion des peuples asiatiques en autant de paragraphes répondant aux principaux caractères du système religieux du Nouveau-Monde, savoir : Croyance en l'existence d'un grand Esprit et d'esprits inférieurs ; croyance en une vie à venir ; culte et sacrifices ; carte des prêtres et devins, et pratiques superstitieuses qui s'y rattachent ; et, enfin, culte des morts.

Avant d'entrer en matière et de démontrer par les renseignements qui suivent, l'origine asiatique de la race rouge, je prie le bienveillant lecteur de me permettre d'exprimer ici toute la satisfaction que j'éprouve en me trouvant d'accord sur ce point

avec un auteur du XVII^e siècle, le P. Southermans, S. J., qui, dans son *Histoire de l'Eglise* (1684), a tracé les lignes suivantes : « On a le droit de supposer que les premiers Péruviens étaient des descendants des Tartares, qui, issus de Japhet, fils de Noé, se sont dirigés vers le Nord pour se répandre dans la Tartarie, d'où ils gagnèrent le Pérou vers l'année 264 de l'ère chrétienne, selon le calcul de Torneltius. Cette opinion se base sur la grande ressemblance qui existe entre les Chiliens, voisins du Pérou et les Tartares sous le rapport de la religion et des coutumes. Les uns comme les autres ne bâtissaient pas de villes, mais menaient une vie nomade. Plus tard, étant arrivés, comme leurs frères d'Asie, à un certain degré de civilisation, ils se constituèrent en nation et se donnèrent des rois. »

A l'occasion de ces notions générales que je communique au lecteur sur la religion des nations asiatiques, je fais la même observation que j'ai déjà faite quant aux peuples de l'Amérique, c'est-à-dire que là où les peuplades se constituent en corps de grande nation, les formes du culte prennent un très grand développement, tandis qu'elles restent bien modestes chez des tribus isolées.

Les lignes suivantes que j'emprunte à l'*Histoire universelle* de Cantù, et qui peuvent servir d'introduction à ce parallèle, montre que la manière de voir du grand historien ne diffère guère de la mienne quant à la thèse que je défends.

« Les prêtres venus (en Amérique) avec les premiers Européens qui découvrirent ces contrées, s'étonnèrent de trouver parmi les Mexicains le souvenir d'une mère qui pécha; d'un grand déluge dont n'échappa qu'une seule famille; d'un immense édifice élevé par l'orgueil des hommes et foudroyé par les dieux. L'usage de baigner les enfants nouveau-nés, de former de petites idoles avec de la farine et de les distribuer par parcelles dans le temple, la confession des péchés, la séquestration des hommes et des femmes dans des espèces de couvents, la croyance que la religion du pays avait été changée par de saints personnages au teint blanc, et portant une longue barbe, toutes ces circonstances réunies firent adopter l'opinion qu'il y était venu autrefois des missionnaires chrétiens. Si l'on ne peut démentir précisément cette opinion, on doit toutefois remarquer qu'on a rencontré des idées semblables parmi les peuples de l'Asie méridionale chez les Chamanes, chez

les Bouddhistes, de qui les Mexicains peuvent les avoir reçues, dérivation que pourrait confirmer le dogme de la métempsycose très répandu parmi les Tlascalitains.

« Nous retrouvons au Pérou les quatre âges du monde, dogme fondamental de la théogonie des Indiens et des Thibétains, de même que certaines formes calendaires propres aux Mongols, et d'autres circonstances encore qui indiqueraient que les législateurs américains venaient de l'Asie orientale, et appartenaient à des peuples en contact avec les Thibétains, avec les Tartares-Chamanes, avec les Ainos-Barbos des îles de Jesso et de Sagatien; mais comment concilier le Bouddhisme, si plein de douceur, avec des rites sanguinaires? Puis on rencontre ici des femmes qui déposent leurs enfants dans la poudre de bois pourri, comme les Tongouses; des hommes qui enlèvent les chevelures de leurs ennemis, comme les Scythes; des Incas qui labourent la terre, comme les empereurs de la Chine. »

(Tome XIII, 3^{me} édit. Paris 1862.)

§ 1. *Croyance à un Esprit Suprême
et à des Esprits subordonnés. — Culte.*

Nous n'avons pas à démontrer la croyance des Asiatiques en un Être Suprême, comme nous l'avons fait quant aux Indiens. Nous nous occupons plutôt des esprits occupant un rang inférieur.

La coutume de passer en rouge les *totems* et les petits manitous consacrés aux esprits subordonnés, communes à toutes les tribus du Nouveau-Monde, surtout quant aux figures et statues de l'Amérique centrale, était en pleine vigueur chez les Assyriens. Les découvertes modernes en font foi, et le prophète Ezéchiel en fait mention. Nous lisons (chap. 23, v. 14-15) : « Des hommes étaient peints sur la muraille, des images des Chaldéens tracées avec des couleurs, qui avaient leurs baudriers sur les reins, et sur la tête des tiars de différentes couleurs. » On peut voir dans l'ouvrage de Botta *Monuments de Ninive*, des personnages décrits de la même manière, peints en vermillon. La tiare et le parasol du roi sont rouges en partie. On y voit aussi Sargon, peint en vermillon.

Recueillons maintenant quelques renseignements sur la croyance de quelques tribus asiatiques aux esprits subordonnés. La ressemblance en ce point des Asiatiques avec les Américains est frappante.

Un voyageur moderne, M. Erman, nous apprend, d'après le témoignage d'un prêtre grec qui résidait chez les Ostiaques de l'Obi, que ces peuples avant d'avoir eu aucun rapport avec les missionnaires, croyaient à l'existence d'une divinité suprême et se faisaient sur sa nature des idées très pures et très élevées. Ainsi en est-il de nos païens indiens. Ils n'avaient jamais songé, pas plus que ceux-ci, à la représenter sous des formes matérielles, tandis qu'ils avaient des images des esprits inférieurs, devant lesquelles ils déposaient des dons propitiatoires. Le plus célèbre de ces esprits, qui pour eux était une espèce de puissance médiatrice, portait le nom d'*Oertidk*. Ce nom qui se conserve parmi les Magyares sous une forme très reconnaissable (*Oerdig*), servit aux premiers missionnaires en Hongrie à désigner le démon. On exécutait devant cette image des danses qui, suivant Erman, ressemblent beaucoup aux danses de guerre que ce voyageur a observées sur le continent américain chez les Kolusthiens de Sitcka.

Passons aux Samoyèdes :

« La religion des Samoyèdes, lisons-nous dans le dictionnaire ethnologique de Migne, est fort simple. Ils admettent l'existence d'un Etre-Suprême, créateur de tout, souverainement bon et bien-faisant, qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte et de lui adresser des prières.... Ils joignent à cette idée celle d'un être éternel, invisible, très puissant quoique subordonné au premier et enclin à faire du mal : c'est à cet être qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent. Cependant ils ne lui rendent pas non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelque cas de leurs *kædesnicks* ou *Tadèbes* (devins), ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet esprit malin, se soumettant d'ailleurs avec une espèce d'insensibilité à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connaître des moyens de les détourner. » « Ce sont autant d'idées religieuses que partagent avec eux les Indiens américains.

Chez les Japonais, on appelle *Camis* une sorte de demi-dieux dont la représentation rappelle certaines figures en vénération chez les Péruviens et Mexicains. Des idoles étrangères sont venues plus tard disputer aux *Camis* les hommages des Japonais. L'ensemble des croyances et pratiques religieuses de ce peuple, telles

que les voyageurs nous les dépeignent, porte une ressemblance frappante avec celles du Pérou et du Mexique.

Besoin n'est pas de parler de la croyance des peuplades de l'Asie en une vie future, croyance qui leur est commune avec tous les habitants du Nouveau-Monde. Je veux cependant mettre en relief l'idée du paradis qu'avaient les Assyriens afin de donner occasion au lecteur de la comparer avec celle que s'en forment les Indiens américains.

« Le ciel assyro-chaldéen est décrit d'après M. Chad Boscawen, s'appuyant sur diverses inscriptions, comme « la demeure de la félicité, la maison de la vie, la terre « de vie. » La vie des bienheureux est représentée comme agréable; ils reposent sur des lits, buvant des breuvages purs, dans la compagnie de leurs parents et de leurs amis. Le guerrier a autour de lui le butin qu'il a pris dans les combats, y compris ses prisonniers, et il donne de grands festins dans sa tente. »

(VIGOUROUX, *la Bible et les Découvertes modernes*, T. III, p. 123.)

Le lecteur, à cette description, se rappellera facilement ce que j'ai dit des sépultures indiennes, surtout des chefs enterrés avec leurs armes, leurs trophées; les esclaves ou prisonniers de guerre, immolés pour les accompagner dans l'autre vie, etc.

§ 2. *Devins, médecins, songes, superstitions.*

Faisons la connaissance des devins, médecins, prêtres asiatiques; il nous sera facile de retrouver en eux l'image de leurs confrères américains.

Nous rencontrons des devins, déjà à une époque bien reculée, dans les contrées, berceau de l'humanité, qui, rayonnant de toutes parts, ont envoyé au Nord-Ouest de l'Asie de nombreuses peuplades de la race touranienne. Les découvertes modernes portent témoignage de la confiance qu'avaient dans les songes les anciens Assyriens comme l'ont de nos jours encore les Indiens. Les inscriptions cunéiques nous apprennent qu'Assurbanipal se laissa influencer par des songes en plusieurs circonstances. Les souverains d'Assyrie avaient leurs devins ou voyants. Que le lecteur se rappelle ici l'histoire du prophète Daniel. On trouve dans ces inscriptions une classification de médecins et d'enchanteurs assez semblable à celle que j'ai faite pour les Folles-Avoines.

« La manière dont Assurbanipal parle dans ses Annales des voyants, nous montre assez de quelle considération et de quels égards ils jouissaient à la cour. C'étaient les savants et les docteurs de l'époque. Ils avaient donné une forme scientifique à l'interprétation de tous les présages, rédigé par écrit leurs observations, etc.

« Le récit sacré nomme les classes diverses des docteurs et des enchanteurs de Babylone. Elles sont au nombre de cinq.....

« Les livres magiques, découverts à Ninive dans la bibliothèque d'Assurbanipal, justifient l'exactitude de cette classification. Les *Kasdim* sont les astrologues, et les *Gazrim* les devins. Les premiers annonçaient l'avenir au moyen des astres; les seconds, par les procédés divers de divination. Les *Hartumim* étaient des conjurateurs; les *Hakamim*, des médecins, et les *Asafim*, des théosophes. Ces trois dernières espèces de sages babyloniens correspondaient aux trois parties du grand ouvrage magique dont les scribes d'Assurbanipal avaient fait des copies..... L'un des trois livres portait le titre de *Mauvais Esprits*. Il fournissait aux *Hartumim* des formules de conjurations destinées à repousser les esprits mauvais, à détourner leur malice et à paralyser leur action malfaisante.

« Le deuxième livre nous présente dans ce qui a échappé aux ravages du temps, un recueil d'incantations auxquelles on attribuait la puissance de guérir les diverses maladies. C'étaient les remèdes qu'employaient les *Hakamim* pour rendre la santé. Le dernier livre renferme des hymnes à certains dieux. On attribuait au chant de ces hymnes un pouvoir surnaturel et mystérieux. Ils se terminent tous par le mot accadien *kakamo*, que la traduction assyrienne explique par *amanu* « Amen. » Les *Asafim* se servaient sans doute de ces chants pour des fins particulières, et, spécialement pour consulter les oracles des dieux. La porte de la chapelle supérieure de la pyramide de Borsippa, consacrée à Nébo, le dieu dont le nom même signifie « prophète », portait le nom de *bab assaput* « la porte de l'oracle. »

(VIGOUROUX, Tome IV, p. 406).

En comparant le contenu de ces lignes avec l'énumération que j'ai faite des médecins jongleurs, devins des Folles-Avoines, tout lecteur se voit obligé de reconnaître la ressemblance complète qui existe entre ceux-ci et leurs confrères de l'antique Assyrie.

Descendons le fleuve des âges pour arriver au milieu des tribus

modernes qui habitent le nord de l'Asie. Nous y rencontrerons également de grands traits de ressemblance avec les Indiens américains sous le rapport des prêtres, médecins et devins.

Commençons par les Ostiaques. Ils ont leurs sorciers, qui sont ordinairement des pères de famille, chargés de fabriquer les idoles, et ayant seuls le droit de leur offrir des sacrifices. Ils rendent aussi des oracles.

Passons aux Kalmouks. Même après avoir accepté le Bouddhisme, ces hordes conservèrent leurs magiciens qui constituent une classe distincte de celle des prêtres de Bouddha.

« Les Kalmouks, dit Laharpe, ont des magiciens ou chamanes..... Ces magiciens sont des gens de la dernière classe du peuple dans les deux sexes. Ils ne font pas usage du tambour magique; ils se servent d'une écuelle remplie d'eau, dans laquelle ils trempent une herbe qui leur tient lieu de goupillon pour asperger la tente dans laquelle ils se trouvent, ils prennent dans chaque main plusieurs racines qu'ils allument; ils chantent ensuite quelques paroles, en faisant beaucoup de contorsions, et finissent par entrer en fureur; alors ils répondent aux questions qu'on leur fait; leurs réponses contiennent ordinairement des prédictions ou bien l'indication des lieux où l'on retrouvera les objets perdus ou égarés. »

Les Koriaks, qui vivent vis-à-vis des rivages américains, ont leurs sorciers comme leurs voisins d'outre-mer; quand ils doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par des esprits malfaisants, ils tuent un renne dont ils mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête et les os sur un pieu, dans la direction du séjour de ces démons. Ils ont des prêtres ou magiciens, qui sont médecins et qui prétendent guérir les malades en frappant sur des espèces de petits tambours. Ces magiciens ou chamanes font croire que les démons leur apparaissent tantôt de la mer, et tantôt des volcans, et que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre en présence du peuple; le sang coule à gros bouillons; ils s'en lèchent les doigts, ensuite, ils l'étanchent et ferment la plaie avec des herbes magiques et des conjurations, mais ce n'est qu'une outre remplie de sang de phoque qu'ils ont percée.

« Au lieu de prêtres appartenant à un corps sacerdotal, régulièrement organisé, les Américains comme les Asiatiques du Nord, ont des jongleurs et des sorciers qui se prétendent doués d'une

puissance et de connaissances surnaturelles. Ces jongleurs paraissent présenter les plus grands rapports avec les chamans de Sibérie. » (Diction. Anthrop. de Migne.)

Terminons ce que nous venons de dire touchant les devins et magiciens, en mentionnant une coutume répandue généralement parmi les Indiens américains et que nous retrouvons chez les nations anciennes, chez lesquelles des vierges portant des couronnes tressées de fleurs d'une certaine sorte faisaient le tour des champs pour attirer la fertilité sur les terres. Aux yeux des Américains la femme exerce une certaine influence sur les plantations de maïs, qui tue les insectes nuisibles à cette plante. Aussi chez eux une femme, l'ensemencement de cette plante nationale terminé, profite de la première nuit bien sombre, pour faire le tour de son champ. Elle espère au moyen de cette promenade nocturne, pendant laquelle elle agite dans tous les sens son principal vêtement qu'elle porte à la main, empêcher les insectes de franchir la limite que ses pas ont tracée.

§ 3. *Culte des Morts*

Que le lecteur veuille mettre en parallèle les renseignements qui suivent avec les détails que j'ai donnés sur les sépultures américaines; il entreverra une preuve de plus de l'origine asiatique de la race rouge.

Prenons touchant les funérailles en Asie les choses de loin. Les découvertes modernes faites dans la vallée de l'Euphrate, nous révèlent plus d'un trait de ressemblance entre les Assyriens, les Chaldéens et nos Indiens sous le rapport des honneurs rendus aux défunts.

« L'un des signes les plus indicatifs des croyances d'un peuple sur la destinée humaine après la mort, ce sont les usages funèbres... Il faut bien que les Chaldéens aient eu des idées de ce genre (quant à la vie à venir) pour qu'ils aient traité leurs défunts, comme les fouilles modernes nous apprennent qu'ils l'ont fait. Il paraît avoir existé pour eux une espèce de lieu sacré pour les sépultures, auxquelles leur piété attachait des idées religieuses, car les débris amoncelés dans les villes de la Basse-Chaldée, et surtout à Warka, l'ancienne Erech du temps de Nemrod, sont incalculables. On avait été d'abord très surpris de ne point trouver en Assyrie

de sépultures assyriennes. Depuis on a découvert que la nécropole de l'Assyrie, c'était la Chaldée. Les cadavres paraissent avoir été transportés par le Tigre et l'Euphrate dans ce dernier pays comme dans une terre sainte. Les sarcophages où ils étaient renfermés, sont de petites dimensions; on paraît avoir été préoccupé de la pensée de donner peu de place à chaque défunt, afin qu'il y en eût pour un plus grand nombre. La plupart des cercueils sont ornés. Ils sont en argile, non pas cuite, mais séchée au feu.... Dans chaque main du mort était placée une sorte de masse d'armes, à tête circulaire....

« N'oublions pas de remarquer que les sarcophages contiennent souvent des bijoux, des briques écrites et scellées, qui sont sans doute des mémoires de famille, des lampes, et, en particulier, des vases qui ne peuvent avoir été enfermés dans les tombeaux que pour servir au défunt dans une autre vie, car ils contiennent des aliments. »

(Vigouroux, ouvrage cité plus haut, Tome III, chap. IV.)

Qui ne discerne en tout cela tous les caractères qui marquent une sépulture indienne? Nous y retrouvons les armes, les souvenirs de famille, ou *totems*, des ustensiles, des vases, de la nourriture.

L'usage de déposer de la nourriture sur les tombeaux, usage qui existe encore aujourd'hui en Chine, comme chez nos Indiens, était pratiqué chez les anciens peuples de l'Asie occidentale, ainsi que de l'Europe. En voici une preuve dans le passage suivant, que je traduis de J. Beletus, *Explic. divin. officiorum*, chap. 83: « La fête de la Chaire de Saint-Pierre à Antioche s'appelle la fête des repas. Les anciens païens avaient la coutume d'apporter, chaque année, à un certain jour du mois de février, de la nourriture aux tombeaux de leurs proches, nourriture que les démons (?) dévoraient, ce qui leur faisait croire que les âmes de leurs défunts s'en alimentaient. Selon eux, ces âmes erraient autour de ces tombeaux. Ce ne fut que difficilement qu'il fut possible d'extirper du milieu des chrétiens cette croyance et cette pratique. En présence de cet abus, et pour y mettre un terme, des hommes d'une grande sainteté, établirent la fête de la Chaire de Saint-Pierre d'Antioche, ainsi que celle de Rome, en les fixant au jour même où ces abus avaient lieu. De là la dénomination de « fête du repas de saint Pierre » donnée à ces solennités. *Beati Petri epularum.* »

Selon quelques auteurs, la crémation des morts aurait été en usage chez les anciens peuples de l'Amérique centrale. L'incinération se pratiquait chez des tribus du nord, et révèle une origine asiatique. D'après M. W. Schmidt, l'Asie n'a offert aucune trace d'incinération, si ce n'est dans l'Inde. Ce savant en conclut que le point de départ de ce rite funéraire semble avoir été l'Indoustan. On retrouve des vestiges du culte bouddhique aussi bien que du Brahmanisme en Amérique, comme nous l'avons déjà signalé, par exemple, de nos jours encore, chez les Kolouches-Matelpos, les Mandanes, les Pieds-Noirs. « On trouve — dit le P. Petitot — la crémation et l'incinération en Amérique. Dans la famille Dènè-Dindjié certaines tribus pratiquaient l'incinération, il y a peu d'années encore..... Les Dènè-Porteurs doivent leur nom à l'ancienne coutume de porter les cendres de leurs ancêtres suspendues au cou dans des sachets de peau..... M. Alph. Pinart a trouvé dans l'île Vancouver la même coutume. Une peuplade Koullouche pratique la crémation. Chez eux ce rite a pour but de procurer une chaleur confortante aux mânes du défunt, qui sans cela, serait supposé grelotter de froid éternellement, car leur enfer est glacé. »

Je n'ai pas à m'occuper des sépultures en Chine, sujet assez connu du lecteur, ni à mettre en relief ici les traits de ressemblance existant entre les habitants du Céleste Empire et les Indiens sous ce rapport. Au commencement de l'année 1885 les journaux nous ont fait le récit des cérémonies funèbres célébrées à Pékin à l'occasion du décès d'un prince du sang, pendant lesquelles ses meubles et ses armes furent livrés aux flammes.

L'usage de déposer des armes, des ustensiles auprès d'un mort, usage répandu sur toute la surface du nouveau continent, est pratiqué en Asie. Les Astiaques placent à côté de leurs morts leur couteau, leur arc, une flèche, et leurs ustensiles.

Les Samoyèdes ont également la coutume de mettre dans les tombeaux les habits du défunt, son arc, ses flèches, et tout ce qui lui appartenait, parce qu'il pourrait — disent-ils — en avoir besoin dans un autre monde.

Quelques remarques avant de clore ce chapitre. Ces traits de ressemblance des Indiens avec les habitants de l'Amérique sont loin d'être tous de date récente. S'il en était autrement, ils n'existeraient qu'au nord-ouest, là où les Osiatiques et les Américains se touchent pour ainsi dire. Or, ces analogies avec les croyances et

les pratiques religieuses de l'Asie, se retrouvent jusqu'à la pointe la plus méridionale du Nouveau-Monde. Et qui nous déterminera l'époque reculée où ces émigrants d'Asie ont pris possession de ces terres australes? Déjà l'usage des cordelettes, tenant lieu d'écriture, importé d'Asie démontre que l'Amérique a été peuplée à une époque très ancienne. En effet, les ancêtres des Péruviens et des Mexicains ont dû quitter l'ancien continent avant que l'écriture eut été introduite en Chine, c'est-à-dire, bien des siècles avant Jésus-Christ. — Les Tolteques seraient arrivés au Mexique peu de siècles après le commencement de l'ère chrétienne, refoulant vers le sud ou le nord-est les peuples qu'ils y trouvèrent, pour être chassés à leur tour par les Aztèques de longs siècles plus tard. Et combien de temps a dû durer leur voyage du nord-ouest vers le beau ciel du Mexique?

Complétons les renseignements renfermés dans ce chapitre par deux citations, la première tirée des ouvrages *Essai statistique sur la nouvelle Espagne — Vues des Cordillères* de M. A. de Humboldt, et l'autre, de l'ouvrage de M. Markham *Kuzko and Lima*.

« En observant — écrit le savant Allemand — que les indigènes (Mexicains) avaient une connaissance presque exacte de la grandeur de l'année qu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle de 104 ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Egyptiens, on est tenté de croire que ces progrès ne sont pas l'effet du développement intellectuel des Américains mêmes, mais qu'ils les devaient à leur communication avec quelque peuple très cultivé de l'Asie centrale...

« De tous les traits d'analogie que l'on observe dans les monuments, dans les mœurs et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, le plus frappant est celui que présente la mythologie mexicaine dans la fiction cosmogonique des destructions et des régénérations périodiques de l'univers. Cette fiction, qui lie le retour des grands cycles à l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, et qui attribue à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps, remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Les livres sacrés des Indous, surtout le *Bhagatava Pourana*, parlent déjà des quatre âges et des *pralayas* ou cataclysmes qui, à diverses époques, ont fait périr l'espèce humaine. Une tradition de cinq âges, analogue à celle des Mexicains, se retrouve sur le plateau du Thibet.....

« C'est du temps de la monarchie toltèque ou dans des siècles antérieurs que paraît le Buddha mexicain. C'est Quetzalcohuatl, homme blanc, barbu et accompagné d'autres étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes. Jusqu'au XVI^e siècle, le peuple employait de ces habits pour se déguiser dans les fêtes. Le nom du saint était Cuculco à Yucatan, et Camaxtly à Tlascalala. Son manteau était parsemé de croix rouges. Grand-prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses. Il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits, et se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de la guerre. Son compagnon de fortune, Huémac, était en possession du pouvoir spirituel. Cette forme de gouvernement était analogue à celle du Japon. »

Ces lignes de Humboldt viendraient à l'appui de ce qu'il peut y avoir de vrai dans la tradition que nous mentionnerons plus loin, selon laquelle saint Thomas aurait pénétré dans l'Amérique centrale.

Parlons maintenant du fondateur de l'empire des Incas, Manco-Kapac :

« D'où venait-il ? » — demande M. Markland dans l'ouvrage cité plus haut. — Voici sa réponse : « Bien des opinions diverses se combattent à ce sujet. M. Ranking affirme que Manco-Kapac était un fils de Kublai-Kan, premier empereur chinois de la dynastie de Yen, et qu'il conquiert le Pérou... En comparant les institutions, les coutumes, les cérémonies, la religion des Incas avec celle des divers peuples de l'Asie, il n'est pas douteux que Quitzalcoatl, Bochico, Manco-Kapac soient arrivés au centre et au sud de l'Amérique par la Chine et les pays est de l'Asie. »

CHAPITRE QUATRIÈME

Mœurs et coutumes

Nous traçons à grands traits dans ce chapitre un tableau des mœurs et coutumes américaines pour les mettre en regard de celles des peuples asiatiques, surtout de ceux du nord. Nous ferons ainsi un grand pas en avant vers le double but que nous nous sommes fixé : démontrer l'homogénéité de la race rouge, et son origine asiatique.

A. MŒURS ET COUTUMES AMÉRICAINES

S'il existe, surtout au point de vue de la nourriture et du vêtement, une diversité entre les peuples américains du nord, du centre et du sud, il faut l'attribuer à la différence du climat. Mais tout ce qui constitue la base même des mœurs et coutumes, révèle l'homogénéité d'une seule et même race.

Nous avons déjà pu remarquer que, au point de vue psychologique et religieux, il y a au fond de l'Indien l'instinct de la cruauté, en dépit de certaines formes d'aménité gardées de familles à familles et de tribus à tribus congénères.

Constatons comment ce fond de cruauté se manifeste quant aux prisonniers de guerre, et même, en certaines circonstances, entre Indiens de même tribu et de même famille.

Nous en avons déjà donné des preuves évidentes sous le premier rapport. Tous les lecteurs connaissent l'horrible coutume indienne de scalper leurs ennemis vaincus et de se faire un trophée de leur chevelure.

Comme nous l'avons vu, les américains immolent leurs prisonniers de guerre, et, le plus souvent, se nourrissent de leurs chairs, Cette horrible coutume règnait d'une extrémité à l'autre du nouveau-monde; elle était désignée dans la langue indienne par l'expression « suspendre la chaudière, » parce que le plus souvent la chair de ces malheureuses victimes étaient bouillies avant d'être dévorées. — Je le reconnais, ce trait d'anthropophagie est l'une des objections les plus fortes que l'on puisse faire à l'origine asiatique de la race rouge; mais elle doit néanmoins plier sous la multitude et la solidité des preuves contraires. En général, les prisonniers étaient fort bien traités préalablement à leur exécution; mais le moment de l'immolation venu, les actes de cruauté exercés sur les victimes dépassent toute imagination. J'en donnerai dans la troisième partie des preuves ultérieures en mentionnant le martyre de plusieurs missionnaires. Je ne reviendrai pas sur les sacrifices humains offerts au Mexique par dizaines et vingtaines de milliers à la fois, et qui ne trouvent aujourd'hui leur pendant que dans le Dahomey.

Ces cruautés n'étaient cependant pas, dans le nord, exercées sur tous les prisonniers, sans distinction. Des chefs ou d'autres,

membres d'une tribu demandaient quelquefois qu'un prisonnier leur fût adjugé comme esclave. Quelquefois même un prisonnier était adopté par toute la tribu. De là, quant aux prisonniers de la race européenne, plus d'une aventure qui ont fourni le thème d'un roman. Mainte fois, une face pâle, enlevée par les Indiens, et épargnée, a trouvé tant d'attrait dans leur genre de vie, qu'elle ne songeait plus à s'échapper. J'ai entendu de mes propres oreilles un vieux Canadien, marié à une sauvagesse, s'écrier : « Vive la vie sauvage ! »

Citons un exemple, qui se rattache à l'histoire d'une tribu qui habitait la Pensylvannie. Des Indiens de cette tribu avaient, dans l'une de leurs excursions sur les terres des blancs, enlevé une jeune fille, qui grandit au milieu d'eux, se fit à leurs usages ; en un mot, devient semblable à eux. Ses qualités, soit morales soit physiques, les enchantèrent bientôt à un tel point, qu'ils la regardèrent comme leur reine. Ils lui donnèrent le nom poétique « d'Aïse du cœur. » Il arriva que dans une excursion ils firent prisonniers deux blancs, qui étaient frères, et se proposant de les faire servir comme victimes à un banquet religieux. Ces malheureux furent fort étonnés de rencontrer parmi ces sauvages une fille de leur couleur. Celle-ci aurait bien voulu les sauver, mais son influence n'allait pas jusqu'à pouvoir les arracher au cruel sort qui les attendait. Creusant dans sa mémoire pour retrouver quelques mots de sa langue maternelle, qu'elle avait oubliée, elle parvint à en trouver assez pour concevoir un plan d'évasion en faveur de ces deux infortunés, et le plan fut exécuté ; mais au moment de l'évasion les deux frères ne purent se décider à la laisser derrière eux. Ils l'enlevèrent, la portant tour à tour sur leurs bras durant leur fuite, et ils réussirent, quoique poursuivis, à gagner ainsi les terres habitées par les blancs. Regrettant vivement l'absence de leur princesse bien-aimée, les Indiens battirent longtemps les forêts dans tous les sens, pour découvrir le lieu de sa retraite. Ils apprirent enfin où elle se trouvait, lui envoyèrent des messagers pour la supplier de revenir au milieu d'eux. Elle se rendit à leurs prières, après avoir exigé d'eux la plus solennelle promesse de ne plus inquiéter les blancs à l'avenir ; et, cependant, ayant recouvré entièrement l'usage de la langue maternelle depuis cette fuite, elle avait reconnu dans ces deux malheureux qu'elle avait sauvés, ses propres frères. L'attrait de la vie indienne l'avait emporté sur l'amour fraternel.

Le lieutenant américain Emory qui avait dirigé une expédition dans le Nouveau-Mexique, et dont j'ai déjà parlé, raconte dans ses mémoires, qu'il trouva parmi les Apaches un garçon blanc, d'une douzaine d'années, plus beau que le jour, et que les Indiens idolâtraient, et qu'il lui avait proposé inutilement de l'emmener avec lui.

Une famille d'émigrants du nom d'Oatman, composée du père, de sa femme, de trois fils et de trois filles se rendaient de l'Iowa en Californie, au mois de mars 1851. Elle fut surprise, et massacrée en partie par une troupe d'Indiens Mohaws. L'un des fils, échappé au massacre, fut rencontré par un parti de blancs, qui s'empressèrent de se rendre sur le théâtre de cette sanglante rencontre. Ils y trouvèrent les cadavres à demi-rongés par les bêtes, du père, de la mère, et des deux fils, mais aucun vestige des trois sœurs.

Quatre ans plus tard, des Indiens Yuma offrirent aux soldats de la garnison du fort qui porte le nom de ces sauvages, une jeune fille blanche, prisonnière chez eux, en échange de marchandises. Le colonel Nauman alla aux informations, et apprit qu'à dix journées de marche du fort il se trouvait réellement au milieu des Yumas une fille blanche, et il expédia des gens chargés de marchandises pour aller la racheter. Ils furent de retour au bout d'une vingtaine de jours, ramenant avec eux cette fille qui était une des demoiselles Oatman. Elle portait le costume des indiennes, avait le menton tatoué, et portait les traits du rude esclavage qu'elle avait dû subir. Les sauvages lui avaient teint en noir ses cheveux blonds au moyen d'une décoction de l'écorce d'un arbre appelé par eux *meskit*. Elle raconta qu'elle avait été deux ans l'esclave des Mohaws, qui l'avaient vendue elle et une de ses sœurs aux Yumas, et que cette sœur était morte, il n'y avait que six mois. Elle avait oublié sa langue maternelle, et on eut de la peine à la détourner d'aller rejoindre les Yumas.

Cruels envers leurs ennemis et leurs prisonniers, les Indiens ne le sont quelquefois pas moins entre eux-mêmes. Citons quelques faits en les montrant dans toute leur brutalité.

Parlons d'abord de la manière inhumaine dont souvent ils traitent leurs malades. Il n'est pas rare de les voir abandonner un malade à lui-même au milieu des forêts. Voici ce que me raconta à ce sujet un traiteur, métis de la tribu des Courtes-Oreilles. « Dans l'une de mes excursions à travers les contrées qui s'appellent aujourd'hui l'Etat du Michigan, je trouvai sur les bords boisés

d'une rivière une jeune fille indienne, atteinte de la petite vérole, que ses parents avaient honteusement abandonnée. Elle était à peine couverte de quelques haillons; je les lui fis jeter loin, et la couvris de quelques pièces d'étoffe. Les eaux de la rivière montaient vers elle; elle était menacée d'être emportée par le courant. Me souciant peu de la prendre dans mes bras, pour la mettre en sûreté, je construisis un échafaudage avec des branches, lui recommandant de s'y hisser, si les eaux continuaient de monter, lui promettant d'aller, en attendant, ordonner à ses parents de venir la prendre en canot, ou de revenir moi-même. Les parents furent fort étonnés d'apprendre de ma bouche qu'elle vivait encore. Je repartis le lendemain pour aller avec eux l'arracher à sa périlleuse position. A notre douloureux étonnement, nous trouvâmes sa couche aérienne vide; et, les eaux ayant envahi les rives, nous crûmes un moment que l'infortunée avait été emportée par les flots. Nous nous mîmes néanmoins à la recherche, et nous la trouvâmes couchée près d'un bon feu, sur une hauteur. Elle nous raconta que, à la crue des eaux, elle avait gagné l'échafaudage, et que les eaux montant toujours, elle avait été en proie à de terribles angoisses; mais qu'heureusement des Yankies passant par là en bateau, fort surpris de trouver ce nouveau Moïse, l'avaient transportée en lieu de sûreté. Depuis, cette Indienne m'a toujours témoigné les sentiments de la plus vive reconnaissance; et, touchée de la charité des chrétiens à son égard, elle avait demandé le baptême, et était devenue une excellente catholique. »

Voici des faits d'une cruauté plus monstrueuse encore, relatés par le vénérable P. Pierz, qui évangélisait les Indiens de l'Iowa et du Minnesota. Il raconte que le gros gibier disparaissant toujours plus, ces sauvages se livraient à l'anthropophagie. « Il arrive — écrit-il — que, lorsqu'ils sont poussés par la faim, il tire au sort pour savoir qui d'entre eux sera mangé. Il leur arrive également de s'entretuer sans autre forme de procès pour assouvir leur faim. J'ai connu un sauvage qui avait dévoré quatre de ses frères pendant la durée d'un seul hiver. Le vieux Barbi, du Grand-Portage, avait tué de sa propre main son père et sa mère pour en manger les chairs. Ce double crime, à mon avis, a été peut-être un obstacle à sa conversion. Un chef ne voulut recevoir le baptême qu'après tous ses autres compagnons, pour expier le crime qu'il croyait avoir commis en tuant un individu de son clan qui, poussé par la faim,

avait mis à mort et dévoré vingt-deux personnes de sa tribu. »

Que penser, après toutes ces horreurs, de ces tableaux poétiques que nous tracent certains auteurs de la douceur des mœurs des premiers habitants du Nouveau-Monde ? Je ne puis, à ce propos, m'empêcher de transcrire ici un passage de l'ouvrage qui a pour titre : *Choix des lettres édifiantes*, tom. VII. « Plaçons-nous sous l'impression de l'enthousiasme, que ne peuvent manquer de faire sur l'âme sensible, les vives peintures que nous trace M. de Châteaubriand, des mœurs poétiques de ces peuplades, improprement appelées sauvages; là, nous voyons le tumultueux tableau de leurs sociétés politiques et religieuses, les sacrifices bizarres qu'ils offrent à leur *manitous*; ici, leurs bruyantes assemblées, images de celles où l'on vit Achille et Agamemnom se quereller, leurs marches audacieuses à travers la solitude, leurs chefs intrépides demandant au ciel, au Grand-Esprit, des conseils pour régler leurs entreprises, et, attendant dans le grand silence de la nuit, ses soudaines inspirations.

« Dans une scène plus douce nous apercevrons les filles du désert former des danses aux clartés de la lune; les mères suspendre leurs nouveau-nés, dans un berceau de mousse aux branches fleuries de l'érable; les jeunes gens venir offrir à leurs bien-aimées le flambeau de l'hymen. Nous parcourions aussi la forêt qui retentit du bruit de la grande chasse, du mugissement des bisons, et du hennissement des chevaux sauvages; nos pieds arpenteraient la longue savanne, environnée de côteaux, qui, fuyant l'un derrière l'autre, présentent un rideau varié de cyprès, de magnoleas et de chênes verts; nous contemplerions le village suspendu, avec ses fraîches cabanes et ses tombes pyramidales, sur l'escarpement d'un promontoire blanchâtre, et tout ce superbe et immense parc où l'homme disparaît, et où la nature règne seule en souveraine.

« Est-ce Homère ou Châteaubriand que nous venons d'entendre ? Ses peintures sont aussi vives, aussi pittoresques que celles du créateur de la poésie descriptive; mais sont-elles plus fidèles et plus vraies ? Bientôt la sévérité de l'histoire dissipe ce songe enchanteur; l'illusion s'évanouit, et l'âme s'afflige. »

Ce sont en effet, des sentiments bien peu poétiques que ceux éprouvés par ceux qui sont les témoins affligés non pas seulement de ces actes de cruauté mais encore des excès d'intempérance auxquels les Indiens se livrent généralement. Leur passion pour

les eaux fortes dépasse toute mesure. Pour s'en procurer ils sacrifient les choses les plus nécessaires à la vie, et il n'est pas d'expédients auxquels ils n'aient recours pour en avoir. Voici à cet égard un fait qui a son plaisant côté. Dans une réserve du nord-ouest un Indien était venu demander à l'agent du gouvernement une pinte de whiskey pour en faire, disait-il, un remède propre à guérir un homme mordu par un serpent à sonnettes. L'agent lui ayant témoigné sa surprise de la quantité demandée, le sauvage lui répondit en étendant et lui montrant l'un de ses bras. « Oui, il faut une pinte : le serpent était aussi long que ceci. »

Chez toutes les tribus, sous toutes les zones, on a trouvé des moyens de fabriquer des boissons enivrantes, longtemps avant l'importation par les blancs des eaux fortes. Le plus souvent c'était du maïs que l'on faisait fermenter; les Brésiliens recouraient au manioc, arbrisseau dont la racine sert à faire une sorte de pain appelé *cassave*.

Trois raisons poussent, à mon avis, l'Indien à ces excès : la première est cet état de béatitude bestiale où le jette l'abus des eaux fortes; la deuxième est le courage factice que cet excès lui inspire, et pour lui se sentir courageux est le comble de la félicité; la troisième c'est que les boissons enivrantes délient la langue, et il a une grande disposition à la loquacité. Un Courte-Oreille prétendait que le whiskey était fabriqué d'un extrait de cœurs et de langues. « Quand j'ai bu — disait-il — je ne crains personne et je parle à merveille. »

Sous le rapport de la nourriture, de la mer glaciale au cap Horn, la chasse et la pêche ont de tous temps fourni aux Indiens leur principal moyen de subsistance, ensuite le maïs, puis dans le nord, la folle-avoine ou riz sauvage. Lorsque tout autre aliment fait défaut, les Indiens septentrionaux mangent une plante appelée par les Canadiens *tripe-de-roche*, ressemblant au cerfeuil, mais avec de plus grandes feuilles. Je n'ai pas à énumérer ici tous les fruits dont se nourrissaient les habitants des tropiques et de l'extrême-sud, plus favorisés sous ce rapport que leurs frères du nord. Les anciens habitants de la Virginie, lorsque le maïs manquait, se faisaient une espèce de pain avec la folle-avoine et des graines du tournesol. A défaut de tout, ils mangeaient des larves, des serpents et des cigales. Ils assaisonnaient leurs mets avec de la cendre végétale. Comme je l'ai dit des Ménomonies, les Indiens

du nord se nourrissaient à l'entrée du printemps, du sucre d'érable. Les Patagons mangent certaines racines, mais ils font surtout usage de la chair de jeunes cavales, d'autruches et de guanacos, espèce de lamas.

A propos de chasse, mentionnons un stratagème assez ingénieux dont se servent les Sioux pour capturer les bisons. Je tiens ce détail d'un témoin oculaire.

Dans le voisinage d'un lieu fréquenté par une troupe de ces animaux, ils construisent un large *blockhouse*, dans l'intérieur duquel, à une certaine hauteur, ils établissent une galerie; la porte se ferme d'en haut comme une trappe. Quelques-uns des meilleurs coureurs de la tribu, affublés de peaux de bisons avec les cornes, s'échelonnent entre cette construction et l'endroit où paissent ces animaux sauvages. Dès qu'ils aperçoivent l'Indien le plus rapproché d'eux, le prenant pour un congénère, ils s'ébranlent tous, et se précipitent vers lui. Celui-ci prend la fuite vers le *blockhouse*, court de toute la vitesse de ses jambes jusqu'à ce qu'il ait presque rejoint le chasseur le plus rapproché; il se jette alors brusquement de côté. Le troupeau, dans un entraînement irrésistible fond sur ce deuxième chasseur, qui détale à son tour. Le manège se renouvelle jusqu'au dernier chasseur qui disparaît dans l'intérieur pour escalader lestement la galerie. Quelques instants après les bisons arrivent, pénètrent dans le *blockhouse*, et le remplissent de leurs rangs serrés. La porte tombe et les Indiens embusqués sur la galerie font bientôt tomber à coups de flèches et de fusils les sujets les plus gras, et rendent les autres à la liberté.

Les habitations américaines se ressemblent généralement les unes aux autres, la diversité du climat y apporte quelques modifications. Au nord, le wigwam est de forme ronde, recouvert de pièces d'écorce ou de nattes. Le wigwam du Folle-Avoine était exactement le pendant de celui du Virginien, si éloigné de lui. A l'exemple des Tartares, les Sioux couvrent de peaux leurs loges à forme conique, plus confortables que celles des autres tribus. Ces peaux sont cousues ensemble avec des nerfs de chevreuils; elles portent au dehors des représentations en couleur de scènes de guerre et de chasse. Nous nous occuperons dans la section archéologique des demeures des anciens Indiens et dont les ruines se trouvent dans le nord-ouest des Etats-Unis.

Un fait qui étonne, c'est de voir les Indiens, surtout ceux du

Mexique et du Pérou, tenir très peu au confort du foyer domestique, mais par contre, consacrer au culte de leurs manitous ou de leurs dieux tout ce qu'ils avaient de plus riche et de plus beau, surtout là où abondait l'or et l'argent. Au centre et au Pérou, se voient encore des restes d'édifices à proportions colossales. Des blocs de pierres, reliés entre eux d'une manière admirable, se trouvent superposés à une hauteur prodigieuse; l'un ou l'autre de ces blocs mesurait jusqu'à trente pieds de long; c'est ce qui a fait croire que cette partie de l'Amérique avait été primitivement habitée par des géants. Les richesses qui se trouvaient dans les temples et dans les palais péruviens dépassent tout ce qu'on peut s'imaginer. Les palais au Pérou étaient aussi riches que les temples, parce que l'Inca, représentant du soleil, était lui-même tenu pour un dieu. C'est à l'occasion de la naissance d'un héritier présomptif que fut fabriquée la fameuse chaîne d'or, dont parle Cantù dans son *Histoire Universelle*. Je trouve dans un auteur allemand du XVII^e siècle les détails suivants sur cette même chaîne. « L'empereur Guaynacava voulant rendre à jamais célèbre la date de la naissance de son fils, fit fabriquer en or une chaîne dont les anneaux avaient l'épaisseur d'un bras, longue de plusieurs centaines de pieds, et que deux cents hommes des plus forts pouvaient à peine porter. Au moment de la conquête, afin qu'elle ne tombât pas aux mains des Espagnols, cette chaîne fut jetée dans les profondeurs du marais de Chucucto, et elle disparut à jamais. » « La réalité de ce fait — dit Auguste Tarate dans son *Histoire du Pérou* — m'a été affirmée par plusieurs Péruviens qui le tenaient de source certaine. » (Southermann. — *Histoire de l'Eglise*.)

Je transcris ici pour être agréable au lecteur, une description des anciens palais des Incas, qui nous transporte comme dans des contrées fabuleuses, et que nous a laissée un auteur appartenant lui-même à la race des Incas, Garcilasse, qui a vécu peu de temps après la conquête. « Les parois des appartements royaux — écrit-il — étaient recouvertes de plaques en or, portant des figures d'hommes et d'animaux du même métal. Le long de ces parois couraient des guirlandes et des festons, également en or, rehaussés de fleurs. Au milieu de ces touffes de feuilles et de fleurs, l'œil découvrait des lézards et des serpents, de même précieuse matière. Le trône de l'Inca, qui était d'or massif, valait bien ses 25,000 ducats. Toute la vaisselle royale était d'or et d'argent, non seulement

à Cuzco, mais encore dans les autres palais, dont chacun avait son jardin. Dans l'île de Puna surtout les plantes et les animaux artificiels, travaillés en or et en argent, dépassaient le nombre des produits naturels. Les figures de ces animaux imitaient si bien la nature, qu'on les aurait crus vivants. Les bassins et les conduits d'eau étaient d'or massif. Nous ne parlons pas des amas d'or et d'argent non travaillés qui se trouvaient dans les palais. » Garcilasso ajoute que l'or et l'argent emporté de son temps par les Espagnols n'était qu'une goutte d'eau en comparaison de celles que tiendrait un baril, en proportion de ce qui restait encore.

Ces richesses incroyables, ont fait croire à des commentateurs des livres saints que le Pérou est l'Ophir de la Bible, d'où les vaisseaux de Salomon apportaient les métaux précieux employés à la construction du temple et de son palais.

Voici quelques détails sur la manière de se revêtir des Indiens, sauf ceux qui, comme les blancs en certains divertissements, donnent dans le luxe des vers de terre. Dans le nord, le vêtement est à quelques petites différences près celui que j'ai décrit pour les Folles-Avoines. Tous les Indiens du nord portent les mocassins. Avant l'arrivée des blancs, les vêtements, dans le nord, consistaient essentiellement en fourrures, comme il en est encore ainsi dans les régions voisines du pôle. Le vêtement des anciens Virginiens se composait d'un manteau en fourrure, dont le poil était en hiver tourné en dedans; les femmes portaient des jupes faites en plumes de dindons. Les Mexicains se ceignaient les reins avec une pièce d'étoffe, et portaient sur l'épaule une sorte de manteau; le plus ou moins de finesse de l'étoffe indiquait la condition sociale. Les Péruviens étaient couverts d'une espèce de chemise qui allait jusqu'aux genoux; chez les femmes, elle descendait jusqu'aux pieds. De plus, ils portaient un manteau en laine.

Le goût pour les ornements et les colifichets est général chez tous les Indiens, et ils se servent de tout ce qu'ils croient propre à embellir leur personne. Presque tous se peignaient la face et portaient, si possible, colliers et pendants d'oreilles. Nous avons déjà parlé du *wampun*. Les Mexicains tressaient leur chevelure avec des plumes, et se couvraient de pierreries et d'ornements d'or. Les Péruviens portaient des brasselets garnis de pierres précieuses. Partout où se trouvaient des oiseaux au plumage riche et varié, les Indiens se servaient de leurs plumes pour se faire des

diadèmes, des ceintures et autres ornements. La coutume de se perforer le cartilage du nez pour y introduire une pièce d'ornement, se retrouve chez beaucoup de tribus. Les Brésiliens, qui allaient presque nus, suppléaient à cette absence d'objets de toilette en se décorant le corps à leur façon, soit en se tatouant, soit en se faisant des incisions de manière que, en se cicatrisant, elles formassent des figures décoratives en relief. Ils se rattachaient la chevelure sur la nuque, inaugurant au fond de leurs forêts la glorieuse ère des chignons. Un trait commun à toute la race rouge est de faire disparaître de leur menton jusqu'au moindre poil qui oserait y poindre.

En fait d'industrie, nous pouvons appliquer à tous les Indiens du nord ce que j'ai dit des Folles-Avoines à ce sujet ; c'est-à-dire, la confection de la vaisselle de bois, des ustensiles de chasse et de pêche, des pipes, pour les hommes ; les femmes excellent dans la préparation des peaux et le tissage des nattes. Ceux du centre et du sud savaient travailler certains métaux et perforer les pierres précieuses. Voici, à propos de l'industrie mexicaine, un passage tiré d'une lettre que Cortez, le conquérant du Mexique, écrivit à Charles-Quint.

« Indépendamment d'un amas d'or et d'argent, ils (les Mexicains) me présentèrent de menus objets et des ouvrages d'orfèvrerie si précieux que je ne les laissai pas fondre et j'en mis de côté pour cent mille ducats avec l'intention de les offrir à Votre Majesté ; ils sont étonnants de beauté et je doute que jamais aucun prince en ait eu de pareils. J'ajouterai que tout ce que produisent la terre et les eaux, le roi Montezuma l'avait fait imiter en or, en argent, en pierres précieuses, en plumes d'oiseaux, avec une telle perfection qu'on aurait cru les voir au naturel. »

« Les Aztèques, lisons-nous dans l'*Hist. univ. de Cantù*, avaient des jardins flottants sur leurs lacs ; ce qui probablement leur donna plus tard l'idée de cultiver la terre sans le secours des animaux ou de la charrue, et d'amener des montagnes voisines par des conduits l'eau pour fertiliser leurs champs, où croissaient le maïs, le cacao, le poivre indien, les haricots, la chia, le maguey. Cet arbre est d'une utilité extraordinaire ; le tronc donne de beaux madriers ; les feuilles filamenteuses, des vêtements et des cordes ; les épines, des aiguilles ; le suc, du vin et du miel... La cochenille était un produit naturel du sol, et ils ne mettaient pas moins

d'importance à son éducation, que nous n'en mettons à celle des vers à soie. Aucun art de nécessité ou de luxe ne manquait à Mexico, où les artisans étaient répartis dans des quartiers distincts.

« Ils se servaient de couleurs préparées pour faire des tableaux qui non seulement exprimaient des actions, mais fixaient encore la parole... Quelquefois, ils composaient des espèces de mosaïques avec des coquilles et les plumes de certains oiseaux d'une grande beauté.....

« Hernandez, médecin de Philippe II, envoyé au Mexique pour recueillir des connaissances sur les habitants, apprit à connaître de leurs praticiens douze cents plantes médicinales et plus de deux cents espèces d'oiseaux, indépendamment d'autres animaux et de minéraux, tous désignés par des noms particuliers et dont ils se servaient pour le traitement des maladies. »

Les Péruviens ont fait concurrence aux fabriquant d'engrais chimiques il y a déjà près de mille ans, en mettant à profit le guano. Que de merveilles a offertes l'ancien Pérou sous le rapport des arts et de l'industrie! Il n'est guère de contrées au monde qui aient pu se vanter d'avoir des routes plus belles que celles de l'ancien Pérou. Les fleuves et les vallées étaient franchis au moyen de ponts aussi merveilleux par leur hardiesse que par leur solidité. Les Péruviens recueillaient l'or des rivières. Ils demandaient l'argent aux entrailles des montagnes, mais sans attaquer les veines métallifères à une grande profondeur. La deuxième section de cette partie de mon journal nous donnera l'occasion de nous occuper de l'architecture péruvienne. Remarquons cependant ici déjà que l'art de construire les arches leur était inconnu.

La forme de gouvernement chez les Indiens se modifie d'après les mœurs et le nombre. Au nord et au sud, le gouvernement porte le caractère patriarcal. Les tribus qui vivent isolées les unes des autres ont un chef principal avec des chefs de clans, composés de familles rattachées entre elles par les liens de la parenté; chaque clan a son totem. Parmi les tribus du nord rapprochées du centre, nous trouvons déjà, comme dans le centre, la vie de communauté, où les travaux agricoles se font en commun. Là, où grâce à la douceur du climat et à la fertilité des terres, les populations se trouvent agglomérées, nous voyons surgir la forme de gouvernement autocratique ou théocratique, puisque le souverain est tout à la fois monarque et pontife du soleil. Là où règne le

gouvernement monarchique, comme au Mexique, au Pérou, dans la contrée qui s'est appelée depuis la Nouvelle-Grenade, la construction d'ouvrages gigantesques est devenue possible, et leurs ruines frappent encore aujourd'hui d'un profond étonnement. Transportez-vous en esprit au Mexique au moment où a lieu la conquête espagnole : vous y voyez de grandes villes s'élever devant vous au milieu de campagnes cultivées ; vous y trouvez toute l'organisation sociale et civile de nos cités modernes, des marchés abondamment fournis de toutes les choses nécessaires à la vie. Là se trouvent des juges chargés de trancher toutes les difficultés qui peuvent naître de transactions commerciales. Si la monnaie fait défaut, elle est remplacée par des graines de cacao, par des coupons d'étoffes, par de la poudre d'or renfermée dans des articulations de roseau, par des plaques de cuivre et d'étain.

L'organisation du gouvernement mexicain mérite notre attention à bien des égards. Elle nous met en présence d'un conseil des finances, d'un tribunal suprême, d'un conseil d'Etat et de commerce. Si rien ne manque aux rouages du gouvernement général, chaque ville a également son administration propre.

Touchons à un trait caractéristique des nations américaines sous le rapport de ceux qui les dirigent, je veux dire les épreuves terribles qu'ont à subir ceux qui prétendent au pouvoir suprême ou à quelque autre haute dignité. Qu'il serait à désirer que ce système fût introduit en plus d'une contrée d'Europe ! On n'y parlerait plus de corruption électorale.

L'empereur du Mexique devait passer par de rudes épreuves avant de monter sur le trône. Il devait avoir pris part à quelque guerre et remporté des victoires signalées. Comme chez les Indiens du nord, il devait s'infliger quelque grande douleur corporelle volontaire, pour prouver qu'il était l'homme capable d'endurer courageusement toute souffrance possible ; il devait également avoir été préalablement agrégé à l'ordre du tigre ou de l'aigle dont je parle plus loin. Le jour de l'avènement au trône arrivé, le candidat à la royauté était conduit à l'autel où un prêtre lui perçait les oreilles avec un os saïgu de jaguar ou avec l'ongle d'un aigle et introduisait des pièces d'ambre dans la partie perforée. Il lui adressait ensuite un *speech* entrelardé d'injures, et, bientôt, passant aux voies de fait, il le maltraitait et l'envoyait tout nu passer la nuit entière en prière dans un recoin du temple. On lui

apportait cependant un manteau, un peu de paille pour s'étendre dessus et une pièce de bois pour lui servir d'oreiller. Des vétérans restaient auprès de lui pour l'instruire et l'empêcher de dormir. On lui donnait à chaque repas quatre épis de maïs et un peu d'eau. Ces épreuves et d'autres encore duraient quatre jours et se renouvelaient dans les divers temples du pays pendant la durée d'une année.

Au Pérou, l'Inca jouissait d'un pouvoir absolu. Aux membres de sa famille revenaient les plus hautes dignités religieuses et civiles. A la tête des quatre grands districts de l'empire se trouvait un lieutenant assisté d'un conseil. Tout le territoire était propriété du Soleil, de son représentant et des communes. Pour arriver au rang d'Inca, les membres de la famille royale devaient subir également de rudes épreuves.

Tout ce que nous venons de dire sur la forme des gouvernements américains, s'applique à la forme patriarcale aux tribus isolées errantes dans le nord de l'Asie, et, pour la forme autocratique ou théocratique, aux gouvernements du Japon et de la Chine.

Nous trouvons entre les diverses tribus ou nations du Nouveau-Monde de grandes analogies quant à la manière de faire la guerre et quant aux armes dont elles se servent.

Les armes principales des anciens Sioux était l'arc, fait du bois du cerf, qui pour être rendu souple et élastique, était frotté avec de la moelle de l'os tibial du bison. La corde était un nerf de cerf ou de chevreuil. La flèche, en bois dur, longue de deux pieds, était armée d'une pointe de fer. Le Sioux la décochait à une distance prodigieuse. Avant l'introduction des armes à feu, ils se servaient de cette arme pour la chasse des bisons qu'ils poursuivaient à cheval dans les immenses prairies de l'ouest.

Les Illinois armaient leurs flèches de silex taillés. Des pierres également affilées leur servaient de couteaux. Leur casse-têtes étaient faits avec la ramure des cerfs. Le mode de guerroyer des Natchez leur était commun avec celui des tribus voisines. Voici comment le décrit l'un de leurs anciens missionnaires, le P. Petit, Jésuite (XVII^e siècle) :

« Dans leurs voyages de guerre, ils marchent toujours par files ; quatre ou cinq hommes, les meilleurs piétons, prennent le devant et s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue, pour observer toute chose et en rendre compte aussitôt. Ils campent tous les soirs à une heure du Soleil, et se couchent autour d'un grand feu,

ayant chacun son arme auprès de lui; avant que de camper, ils ont soin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demi-lieue aux environs, afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelles pendant la nuit, mais aussitôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux. Le soir, le chef les exhorte à ne point se laisser aller à un sommeil profond et à tenir leurs armes en état: on indique un canton où ils doivent se rallier en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit et mis en déroute.

« Comme les chefs de guerre portent toujours avec eux leurs idoles, ou ce qu'ils appellent *leurs esprits*, bien enfermés dans des peaux, le soir, ils les suspendent à une petite perche rougie, qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elles soient penchées du côté des ennemis. Les guerriers, avant de se coucher, le casse-tête en mains, passent les uns après les autres, en dansant, devant ces prétendus esprits, et en faisant de grandes menaces du côté où sont les ennemis.

« Lorsque le parti de guerre est considérable, ils marchent sur cinq ou six colonnes; ils ont beaucoup d'espions; s'ils s'aperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas; il n'y a que quelques petites troupes de dix ou de vingt hommes qui se séparent et qui tâchent de surprendre quelques chasseurs écartés des villages; et, à leur retour, ils chantent les chevelures qu'ils ont levées; s'ils ont fait des esclaves, il les font chanter et danser pendant quelques jours devant le temple, après quoi ils en font présent aux parents de ceux qui ont été tués. Les parents fondent en pleurs pendant cette cérémonie et essuyent leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées. Ils se cotisent pour récompenser les guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés. »

Les arcs des Virginiens étaient faits en bois d'acacia. Leurs flèches étaient armées d'une pointe de quartz ou de jaspe. Leur tomahawk était une pierre tranchante avec un manche de bois de hikory (noyer sauvage).

Les Mexicains suivaient dans la guerre la tactique de leurs frères du Nord. Sous le rapport du nombre des guerriers, leurs expéditions militaires rappellent celles des Tartares. Les guerriers mexicains formaient un triple ordre d'une espèce de chevalerie: l'ordre des princes, l'ordre de l'aigle et celui du tigre. Les soldats de ces deux derniers portaient la figure de l'animal de leur ordre

respectif. Leurs armes défensives et offensives étaient une sorte de cuirasse en coton, des boucliers de joncs, des frondes, des lassos. Les troupes d'élite avaient des armes d'or et de cuivre; elles portaient des casques ornés de figures d'animaux. Outre les frondes et les lassos, les armes offensives consistaient encore en sabres à lame de pierre, en lances à pointe de cuivre, en javelots que les Mexicains lançaient avec une adresse surprenante. Ils ne se servaient pas de flèches empoisonnées, comme le pratiquaient d'autres Indiens.

A l'exemple des autres tribus et nations, les Péruviens se servaient de flèches, d'assommoirs, de lances, d'épées, armes qui, pour la plupart, étaient en argent. Mieux que les autres tribus et peuples, ils savaient garder un certain ordre de bataille dans leurs combats. Ils affrontaient la mort avec une intrépidité sans pareille.

Les Brésiliens avaient pour armes la flèche et la lance. Les Chacaos lançaient des javelots auxquels était rattachée une corde qui leur permettait de ramener à eux le trait décoché.

Signalons encore quelques détails des mœurs et des coutumes qui n'ont pas trouvé place jusqu'ici.

D'abord un mot sur la danse tenue en honneur chez tous les peuples américains; danse du feu, danse de la médecine, danse de guerre, danse des morts. Dans les solennités, les Péruviens dansaient en ronde sur la grande place de Cuzco, mais chaque participant devait tour à tour exécuter son pas en particulier au milieu de la grande ronde, tout en chantant les louanges de l'Inca.

Autre trait commun au plus grand nombre des peuples du Nouveau-Continent, je veux dire, une sorte de comédie ou de représentation théâtrale où les exécutants remplissent des rôles burlesques, se permettant toutes sortes de gestes et de contorsions grotesques, et accablant d'allusions injurieuses et d'invectives un certain nombre de spectateurs. Chez les Mexicains, ces comédies se jouaient sur une très grande échelle et se revêtaient de formes esthétiques. Voici ce que nous en dit Cantù (*Hist. Univ.*, t. XIII, p. 160). « A propos d'un théâtre sur lequel se représentaient des scènes comiques en l'honneur des dieux, Acosta s'exprime ainsi : « Dans le vestibule du temple de Quetzacoatl était un petit théâtre de trente pieds carrés, curieusement peint en blanc, orné de feuillages et de branches fleuries, élégamment disposés. Afin de le rendre plus conforme à la solennité on avait disposé tout autour des

arceaux couverts d'un bel enlacement de fleurs et de plumes, et où étaient suspendus différents oiseaux, les plus éclatants du pays, ainsi que des lapins et d'autres petits animaux. Les représentations étaient burlesques et les acteurs feignaient d'être sourds, enrhumés, boiteux, aveugles, estropiés, et venus tous pour demander aux dieux leur guérison. Les sourds répondaient hors de propos; les enrhumés assourdisaient par leur toux; les estropiés se traînaient, et chacun racontait ses peines. Les spectateurs riaient de tous ces gens-là. Il en venait ensuite d'autres qui étaient travestis les uns en scarabées, les autres en crapauds, d'autres en lézards; quand ils se rencontraient, ils se disaient mutuellement leurs qualités et se disputaient la prééminence. Les querelles, ainsi que les gestes de ces personnages divertissaient extrêmement le peuple, d'autant que leurs discours étaient très spirituels, pleins de sel. Il parut aussi plusieurs garçons du temple travestis les uns en papillons, les autres en oiseaux d'espèces diverses et de couleurs variées; ils grimpaient sur les arbres qu'on avait plantés là tout exprès; et les prêtres leur lançaient avec des sarbacanes, certaines boulettes de terre qui fournissaient l'occasion à ces petits animaux simulés de faire mille grimaces et bouffonneries. Ces représentations finissaient par une danse générale de tous les acteurs. »

J'ai parlé au long et au large, à propos des Folles-Avoines, des fameux *totems*, propres à chaque clan de la tribu, et qui leur servent de blason et d'armoirie. Le *totem* est l'un des traits caractéristiques, généraux de la race rouge. Ces totems sont souvent d'une grande utilité aux missionnaires dans les questions matrimoniales, car si des fiancés chrétiens se présentent et témoignent avoir un *totem* identique, il est sûr qu'il existe entre eux un lien de parenté. Les individus ayant le même *totem* s'assistent entre eux d'une manière particulière. Très souvent ces totems portent l'image de la grue, du cygne, de l'oie, de l'ours, du chevreuil, du castor, de la tortue, d'un poisson au moins pour les contrées du Nord.

Je ferai mention dans la seconde partie de ce chapitre de quelques autres détails en matière de mœurs et de coutumes, en faisant ressortir les analogies qui existent à ce sujet, entre les Américains et les Asiatiques.

Je termine cette première partie de ce chapitre par une preuve

sommaire, très évidente à mes yeux, *last but not least*, de l'unité de la race rouge au point de vue ethnographique. C'est la peuplade des *Pécherais* ou *Feugiens* qui me la fournit. Ces Indiens habitent la pointe extrême de l'Amérique du Sud et les îles adjacentes. Quelques lignes tirées de la lettre d'un missionnaire et un article du dictionnaire anthropologique de Migne serviront au lecteur à faire connaissance avec ce groupe presque isolé de la grande famille américaine.

M. Piépn, missionnaire de la Société des Maristes écrivait ce qui suit, au mois de mars 1850 :

« A peine sommes-nous entrés à Port-Gallant que nous voyons se diriger vers nous six ou sept pirogues. C'est toute une famille de Feugiens, hommes, femmes, enfants, vieillards. *Galatas*, *tabagos* (biscuits, tabac) crient-ils du plus loin qu'ils peuvent se faire entendre; puis ils rient, gesticulent, se frappent le ventre pour indiquer qu'ils ont faim. Quelle misère! Quel affreux dénûment! Nous avons sous les yeux toute leur fortune, tout leur mobilier : quelques mauvaises lances en bois, des arcs, des flèches, une corbeille où sont pêle-mêle leurs moules, leur gras de baleine, et quelques graines. J'ajoute à tout cela une peau de guanaco dans chaque pirogue, sous laquelle se remuent leurs enfants et leurs chiens. Leur habillement n'est pas riche. Ce sont pour les deux sexes des lambeaux de peau de loutre ou de guanaco dont ils se couvrent les épaules. On ne conçoit pas comment ils peuvent supporter cet état de nudité sous un climat si rigoureux et si rapproché du pôle.... Leurs pirogues sont faites avec des écorces jointes entre elles, fixées sur une carcasse en bois, et calfatées avec de la mousse enduite d'huile ou de graisse. Au milieu est allumé un petit feu, vers lequel tous se penchent tour à tour, et que les femmes ont soin d'entretenir. Nous voyons du bâtiment leurs méchantes cabanes que l'on prendrait plutôt pour les loges de leurs animaux. Elles sont formées de jeunes arbres, dont les pieds sont disposés en cercle et les extrémités réunies et rattachées avec des liens d'herbes, en laissant une petite ouverture à la partie supérieure pour le passage de la fumée; elles n'ont pas plus de trois à quatre mètres de circonférence sur une hauteur d'un mètre et demi.

« Ces peuples ont tous les caractères qui appartiennent à la race américaine. Petits et faibles, leur taille ne dépasse pas cinq

pieds; ils ont le front très bas, les yeux enfoncés et petits, les lèvres épaisses, le teint rouge-cuivré, les cheveux durs, noirs et pendants, les sourcils d'autant plus rares qu'ils ont soin d'arracher ce qu'il en reste. Ils ont aussi très peu de barbe et seulement sur la lèvre supérieure. Leurs jambes sont très courtes, ce qui paraît encore plus disproportionné avec un ventre proéminent. On l'attribue à leur habitude de vivre toujours accroupis soit sur le rivage, soit dans leurs cabanes ou leurs canots. Ils s'enduisent le corps d'huile et d'une terre rouge, leur couleur de préférence. Le blanc est un signe de guerre et le noir un signe de deuil.... Ils se nourrissent d'oiseaux, de coquillages, de veaux marins et de quelques fruits sauvages; ce qui les oblige à vivre dispersés par petits groupes... Les hommes s'occupent de la pêche et de la chasse, construisent les cabanes et les canots; les femmes font des corbeilles, des lignes, des colliers, pêchent les coquillages, rament dans les pirogues et entretiennent les feux. »

Voici, en partie, l'article du *Diction. Anthrop.* de Migne sur les Feugiens ou Pécherais :

« Les Pécherais habitent toutes les côtes de la Terre-de-Feu et les deux rives du détroit de Magellan.... Leur couleur olivâtre et basanée est plus pâle que celle des Péruviens et de leurs voisins, les Araucanos. Leur corps manque d'élégance, ce qui est au reste pour presque tous les Américains; ils ont les formes massives, et sont néanmoins assez bien bâtis. Leur démarche chancelante tient sans doute à la forme arquée de leurs jambes, forme déterminée par la manière dont ils s'asseyent à terre, les jambes croisées à la manière des Orientaux; cette coutume a naturellement aussi pour résultat de tourner les pieds en dedans..

« Leurs traits annoncent des rapports avec les Araucanos, dont ils sont voisins; leur tête est assez grosse, leur visage arrondi; ils ont le nez un peu élargi, les narines ouvertes, les yeux noirs, petits et horizontaux, la bouche grande, à grosses lèvres, les dents blanches bien rangées, les oreilles petites et les pommettes peu saillantes. Ils paraissent n'avoir que peu de barbe et l'arrachent ainsi que les sourcils. Leurs cheveux, semblables à ceux de tous les Américains sont longs, noirs et plats. Avec cet ensemble de traits, on ne remarque jamais chez eux cet air féroce qui caractérise quelques nations de chasseurs.

« Essentiellement ambulants et vagabonds, leur condition

d'existence ne leur permet pas de se former en grandes sociétés. Ne vivant que de chasse et de pêche, ils vont toujours en petit nombre d'un lieu à un autre, changeant de séjour dès qu'ils ont épuisé les animaux et surtout les coquillages des côtes. Comme ils habitent une terre morcelée en une multitude d'îles, ils sont devenus navigateurs....

« Les Pécherais parcourent donc incessamment toutes les plages de la Terre-de-Feu et des contrées situées à l'ouest du détroit réunies par groupes de deux à trois familles et quelquefois moins. Ils savent se construire en écorces d'arbres qu'ils cousent avec des nerfs d'animaux, des barques, auxquelles ils donnent jusqu'à douze et quinze pieds de long sur trois de large ; ils soutiennent le dedans par des branches, bouchent les joints avec du jonc, et enduisent le dehors de résine ; et ils font tout cela sans autres outils que des coquilles ou des morceaux de silex. Leurs cabanes sont coniques, construites en branchages fixés circulairement en terre et réunis à leur sommet ; souvent établies à quelques pieds sous terre, elles sont recouvertes d'argile ou de peaux de loup marin, et vers leur centre s'allume un feu dont la fumée ne peut sortir que par une seule ouverture basse qui sert de porte. Un beau matin la cabane est abandonnée : et l'on voit hommes, femmes, enfants, avec nombre de chiens s'embarquer dans une frêle nacelle, telle que celle que nous venons de décrire. Les femmes rament ; les hommes restent inactifs, toujours prêts néanmoins à percer le poisson qu'ils aperçoivent, d'un dard armé d'une pierre aiguë à son extrémité. Ils arrivent ainsi à une autre île ; de suite les femmes s'occupent de mettre la pirogue en sûreté et d'aller à la pêche des coquillages, tandis que les hommes vont chasser, se servant tour à tour de la fronde et de l'arc avec des flèches armées d'un morceau de silex. Ils construisent ensuite une nouvelle cabane et y séjournent quelque temps ; mais dès que la chasse et la pêche deviennent moins abondantes, ils se rembarquent et vont s'établir ailleurs. Chaque famille est ainsi constamment exposée aux dangers de la mer, aux intempéries d'une région presque toujours glacée, et cela, pour ainsi dire, sans vêtements ; un morceau de peau de loup marin vient à peine couvrir les épaules de l'homme, tandis que la femme n'a qu'un petit tablier de même nature, ou en hiver, des morceaux de peau de guanacos. Au sein de cette indigence, il règne parmi les Pécherais, quelque extraordinaire que la chose

puisse paraître, une sorte de recherche et de coquetterie; ils se chargent le cou, les bras, les jambes de colifichets ou de coquilles; ils se peignent le corps et plus souvent la figure, de certains dessins blancs, noirs et rouges, usage qui est aussi commun aux Patagons. Les hommes s'ornent quelquefois la tête d'un bonnet de plumes. Tous portent des espèces de bottines faites de peau de loup marin.....

« Chez eux, comme chez d'autres nations sauvages, la femme que la civilisation dispense des travaux pénibles, est astreinte aux occupations les plus fatigantes; ce n'est pas assez qu'elle ait à remplir les charges naturelles à son sexe et ses devoirs de mère, il faut qu'elle rame, qu'elle pêche, qu'elle construise les cabanes, et que, même par le froid le plus rigoureux, elle plonge dans la mer pour aller chercher les coquillages attachés aux rochers.

« La religion des Pêcherais d'après le peu qu'en ont pu dire les navigateurs, serait au fond celle des Patagons; ils croiraient de même à une autre vie, et marqueraient l'instant de la mort par un deuil et des cérémonies superstitieuses.

« Malades, ils ont, comme les Patagons, comme les Araucanos, des jongleries pratiquées par une femme : pression du ventre, succion des diverses parties du corps, paroles magiques adressées à un être invisible..... Le médecin prêtre a les cheveux poudrés et la tête ornée de deux plumes blanches, ce qu'on ne voit pas chez les Patagons.

« Bien qu'on ait voulu les rapporter à la race d'hommes noirs qui habitent la terre de Diennen, les Fuégiens n'ont aucun des traits caractéristiques de la race du grand Océan; ils appartiennent bien certainement à la race américaine. Leur langage se rapproche pour les sons de celui des Patagons et des Puelches, et de celui des Araucanos pour les formes. Leur religion, leurs armes, les peintures de leur visage sont aussi celles des trois nations voisines; mais ils s'en distinguent par l'idiome. Leurs caractères physiques semblent en tout les rattacher au rameau des Aucas ou Araucanos du Chili. »

Le contenu de ces deux passages oblige le lecteur de voir dans les Pêcherais ou Fuégiens des membres de la grande famille américaine. Tous les traits distinctifs de la race rouge se retrouvent chez eux. Si quelque diversité existe au point de vue physiologique, elle n'est qu'accidentelle; il faut l'attribuer à la rigueur

du climat, à la manière de vivre, comme nous l'avons fait pour leurs frères, les Esquimaux qui leur tendent, pour ainsi dire, la main à travers l'immense étendue du Nouveau-Monde ; cette diversité ne fait donc que corroborer la thèse que je défends. Leur manière de marcher les pieds en dedans et de s'asseoir à la façon orientale leur est commune avec tous les Indiens. La langue qu'ils parlent a toutes les formes grammaticales des langues américaines. Leurs croyances religieuses, la forme du culte a chez eux ce même caractère vague, indéfini, qui se retrouve chez les tribus du Nord, et qui ne devient tangible, comme chez celles-ci, que quant aux esprits inférieurs. Les devins-sorciers ne leur manquent pas plus qu'à leurs frères du Nord. Ils se chaussent de mocassins comme ceux-ci, mais la matière est celle qui se trouve à leur portée, la peau du loup marin. Leur cabane a la forme du wigwam algonquin ; ou bien aussi, comme l'Esquimau, ils se creusent une loge sous terre. Leur pirogue en écorce est le pendant du canot du Nord, et leurs flèches et leurs lances sont armées du silex classique. Le chien, fidèle compagnon de l'homme, suit le Pécherais dans toutes ses expéditions sur terre et sur mer, de même qu'il accompagne les familles algonquines le long des grands lacs du Nord. Et enfin, les Pécherais font à leurs femmes le sort réservé à toute femme de la race rouge, celui des plus pénibles travaux, des occupations les plus fatigantes.

Mais depuis quand cette portion de la grande famille américaine habite-t-elle la Terre-de-Feu ? Evidemment ils sont venus de l'Amérique du Nord, car nous ne pouvons supposer qu'ils aient traversé l'Océan pacifique sur leurs frêles embarcations. S'ils sont venus du centre, nous pouvons supposer qu'ils ont été refoulés vers le Sud par les Toltèques ou les peuples qui ont immédiatement précédé ceux-ci, c'est-à-dire, peu après le commencement de l'ère chrétienne, pour gagner insensiblement l'extrémité de l'Amérique du Sud. Une supposition tout aussi vraisemblable, à cause de la grande affinité des Fuégiens avec les Indiens du Chili serait celle de leur origine de cette dernière contrée.

Somme toute, cette pauvre peuplade nous fournit une preuve qui a bien son poids de l'unité de la race américaine.

Une dernière réflexion. Lorsque la race arienne aura couvert de ses flots d'émigrés la surface du continent américain et que la race rouge en aura disparu, il ne restera plus d'elle que les Esquimaux

au nord et les Pêcherais à la pointe méridionale, parce que les contrées inhospitalières de ces deux points extrêmes n'inviteront jamais des Européens à venir s'y fixer.

Il arrivera donc que deux peuplades de même race se trouveront séparées l'une de l'autre, sur un même continent, par des millions d'hommes de la race arienne, et il se reproduira en Amérique le phénomène ethnologique dont nous sommes depuis longtemps les témoins en Europe, c'est-à-dire le spectacle que nous offrent les Finnois et les Basques, peuples de race touranienne, séparés les uns des autres par l'Europe centrale, toute couverte des membres de la famille arienne.

B. MŒURS ET COUTUMES ASIATIQUES

Dans le parallèle que j'établis dans ce chapitre entre les Américains et les Asiatiques, sous le rapport des mœurs et coutumes, en vue de démontrer leur commune origine, je laisse hors de question les nations plus ou moins civilisées de l'Asie, comme les Japonais et les Chinois. L'introduction chez ces derniers, soit du Bouddhisme, soit du Brahmanisme ayant eu lieu après que les ancêtres des Péruviens et des Mexicains eurent abandonné les rivages asiatiques, de nouvelles mœurs et coutumes en ont été les conséquences nécessaires. Nous ne saurions donc retrouver ces nouvelles mœurs dans le Nouveau-Monde, au moins dans le centre et le sud. Je n'embrasserai donc dans ce parallèle que des notions concernant les mœurs et coutumes de tribus plus ou moins sauvages de l'Asie, restées en dehors, du moins à un certain point, des grandes révolutions religieuses.

Commençons par les Ostiaques ou Ostiaks. Les individus de cette nation portent des vêtements presque semblables à ceux des Esquimaux. A l'exemple des Indiennes, la femme ostiaque se complaît dans les habits à couleurs voyantes; à ses yeux, une pièce d'étoffe rouge est le *nec plus ultra* de la magnificence. La loge de l'Asiatique, comme celle de l'Indien, est ouverte à la partie supérieure pour laisser passage à la fumée. Si vous comparez l'intérieur de l'une avec celui de l'autre, vous y trouvez les mêmes ustensiles, une marmite de pierre ou de fer, des filets, de la vaisselle en bois de bouleau. Chez les Ostiaques, comme chez les Indiens, la chasse et la pêche font la principale occupation des hommes. Comme

l'Esquimau et le Cri, l'Ostiaque se sert du chien pour tirer son traîneau. Tout le monde fume chez les Ostiaques. Ils ont pour indiquer leur âge une expression identique à celle des Indiens. Les uns et les autres échangent leurs pelleteries contre du pain, du tabac, des ustensiles de fer, de la verroterie.

Les Yakoutes, autre tribu de la Sibérie, sont chasseurs, pêcheurs et pasteurs. Leurs femmes et leurs filles ont, comme leurs sœurs d'Amérique, la passion des colifichets, des franges et des perles. Ce peuple mène une vie sédentaire en hiver et est nomade en été. Il habite des tentes en peau, à la façon des Sioux. De même que les Indiens, il dédaigne le lait de la vache; il lui préfère le lait aigri de ses juments.

Les Tartares Bakirs ont sous le rapport de la maigreur, du teint, des cheveux une grande ressemblance avec les Indiens, ils sont comme eux de grands mangeurs, et, comme chez les Indiens, la femme est chargée des travaux les plus pénibles.

Le passage suivant, tiré du *Dictionnaire ethnographique* de Migne, est bien propre à convaincre le lecteur de la grande ressemblance qui existe entre les Samoyèdes, les Esquimaux et autres Indiens, sous le rapport des mœurs et des coutumes.

« Les hommes (Samoyèdes) n'ont que fort peu ou presque point de barbe... Reste à examiner si c'est un défaut naturel, une qualité particulière à leur race, ou l'effet d'un simple préjugé qui, leur faisant attacher au poil quelque idée de difformité, les porte à l'arracher.

« Les hommes et les femmes, comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes, dont le poil est tourné au dehors et cousues ensemble, ce qui fait un habillement tout d'une pièce, qui leur serre et couvre très bien tout le corps... La seule distinction qu'on reconnaisse aux habits des femmes, consiste en quelques morceaux de drap de différentes couleurs, dont elles bordent leurs fourrures, et les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses qui leur pendent derrière la tête.

« Les tentes des Samoyèdes, composées de morceaux d'écorce d'arbres cousus ensemble, sont dressées en forme pyramidale et appuyées sur des bâtons de moyenne grandeur. Ils ménagent au haut de la tente une ouverture pour donner passage à la fumée, et pouvant augmenter la chaleur en la fermant.... Comme il leur

est très facile de plier ces tentes et de les transporter d'un endroit à l'autre par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est sans contredit la plus convenable à la vie errante qu'ils sont obligés de mener; car, ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure pour chercher le bois qu'il leur faut et la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes.

« C'est encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble un grand nombre, car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre, et comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres.

« En été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche; mais ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans jamais former de société.

« Après avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu et d'avoir soin des enfants, il n'y a plus rien qui les intéresse, et ils végètent tranquillement en s'amusant à leur manière, étalés sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane. Les douceurs de l'oisiveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, et la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oisiveté est un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme sauvage abandonné à la nature.

« La chasse en hiver et la pêche en été leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire; ils sont également habiles à ces deux exercices; et comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre et d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse générale de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, et qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent. »

Le lecteur conviendra avec moi que ce tableau des mœurs et coutumes des Samoyèdes peut être appliqué de tous points aux coutumes et à toute la manière de vivre des Indiens de l'Amérique du nord.

Voici sous le même rapport des traits de ressemblance avec les Kalmouks Eleuths, tirés de l'ouvrage que nous venons de citer :

« Les Eleuths ont l'odorat très subtil, l'ouïe très fine, et la vue singulièrement perçante. Cette subtilité de l'odorat leur est fort utile dans leurs expéditions militaires pour sentir de loin la fumée du feu, ou l'odeur d'un camp, ou pour se procurer du butin. Un grand nombre, en mettant le nez à l'entrée d'un terrier, disent si l'animal s'y trouve ou s'il en est sorti. Ils savent distinguer par l'ouïe, à une distance considérable, le bruit des chevaux qui marchent, les lieux où l'ennemi se trouve, ceux où ils pourront rencontrer un troupeau ou quelque pièce de bétail égarée. Il leur suffit pour cela de se coucher à terre et de mettre une oreille contre le sol. Mais la perspicacité de la vue des Kalmouks est plus étonnante encore ; souvent, quoique placés sur un lieu peu élevé, au milieu de déserts immenses, absolument plats, malgré les ondulations de la surface et les vapeurs que les grandes chaleurs attirent, ils aperçoivent les plus petits objets dans un éloignement extraordinaire. »

A ces observations sur cette finesse des sons chez les Asiatiques, qui auraient dû figurer plus haut, d'après le plan que je suis, je me hâte d'ajouter quelques notices sur les habitations des Eleuths, qui ressemblent si bien au *wigwam* américain :

« La tente de l'Eleuth, lisons-nous dans le même auteur, est ronde. Ces cabanes en claies d'osier ont une porte devant laquelle est suspendu un rideau de feutre. On laisse au milieu du toit une ouverture pour servir de passage à la fumée. »

C'est bien là la description que j'ai faite du *wigwam* algonquin.

Que d'autres traits encore qui nous rappellent les indigènes du Nouveau-Monde. Ainsi, comme ceux-ci, les Kalmouks ont une connaissance exacte de la tribu dont ils descendent et conservent soigneusement ce souvenir de génération. Bien qu'avec le temps une tribu se subdivise en plusieurs branches, chaque rameau ne perd jamais de vue la branche d'où elle est sortie.

Quelle grande ressemblance également entre les armes des Kalmouks et des anciens Indiens ! Une lance, un arc et des flèches sont les armes des uns et des autres. Les arcs des Kalmouks sont faits de diverses sortes de bois, très souvent de bois d'érable. Ils en font quelquefois de corne, comme les Sioux... Ils ont plusieurs espèces de flèches ; les unes sont tout en bois, fort courtes, avec

une pointe en forme de crosse ou de massue; ils s'en servent pour atteindre des animaux de petite taille. Ils en ont d'autres, très légères, garnies d'une pointe de fer très étroite; d'autres encore, avec une pointe de fer qui a la façon d'un ciseau; pour la guerre, ils se servent de grandes flèches armées d'une pointe de fer très grosse, mais fort acérée. Le bois de la flèche porte trois à quatre rangs de plumes d'aigle; ils ne prennent que celles de la queue, parce qu'elles sont plates et droites; la courbure des plumes tirées des ailes pouvant donner à la flèche une fausse direction.

La manière de combattre des Kalmouks est celle de l'Indien. « Dans le combat, écrit encore l'auteur du *Dictionnaire ethnographique*, les Kalmouks ne connaissent pas la méthode des lignes et des rangs; ils se divisent, sans ordre, en autant de troupes que leur armée contient de hordes, et chacune marche, la lance à la main, sous la conduite de son chef. On sait par le témoignage des anciens auteurs, que les peuples du nord de l'Asie ont toujours combattu en fuyant. » C'est encore là la tactique suivie par les Indiens.

Les notions suivantes sur les Kamtchadales, que j'emprunte au même ouvrage, mettront en évidence et les analogies qui existent entre eux et les Mongols et en même temps avec la race américaine. Pour ne pas écrire en toutes lettres le long mot qui les désigne, nous nous contenterons de les indiquer par la lettre *K*.

« La langue des *K*. a beaucoup de mots terminés comme celle des Mongols chinois. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et les mots dérivés..... Une autre preuve de descendance est la conformité de figure. Les *K*. sont petits et basanés comme les Mongols. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé comme les Kalmouks. Ces traits et des rapports entre les deux nations achèvent de prouver à Steller que ces nations ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine, et la preuve qu'elle est très ancienne, c'est que les *K*. n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer, dont les Mongols se servent depuis deux mille ans. »

Il y a donc de grandes analogies entre les Mongols et les *K*., comme il y en a entre les premiers et les Indiens. Ce que nous avons encore à citer sur les *K*. mettra également un relief entre ceux-ci et les Américains.

Je ne m'étonnerais point non plus qu'une partie des émigrés d'Asie qui ont passé dans le Nouveau-Monde ne soit sortie de la nation des K., au moins quant à ceux qui sont allés se fixer dans les régions septentrionales de l'Amérique.

En effet, la presqu'île du Kamtchatka est bien proche du nouveau continent, et il a été facile à ses habitants de gagner la rive opposée, et cela peut-être à une époque bien reculée. L'absence du fer chez les Indiens, avant l'arrivée des Européens, ne pourrait que corroborer cette manière de voir. Je ne me souviens que d'un ou de deux cas où des objets en fer aient été trouvés dans des tombeaux indiens.

Mais revenons à notre citation :

« Les K. ont une connaissance de la propriété des herbes, qui suppose une longue expérience....

« Les meubles des K. sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots et des traîneaux; voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs désirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles sans le secours du fer ou des autres métaux? C'est avec des ossements et des cailloux. Leurs haches étaient des os de baleines ou de rennes, ou même du jaspe taillé en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche, pointus et taillés, comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline, assez longues pour être percées plusieurs fois lorsqu'elles se rompent à la tête.

« On ne décrira point leurs ustensiles. Les plus beaux sont des auges de bois, qui coûtaient autrefois un an de travail... Pour faire leurs outils et leurs meubles, ces sauvages ont besoin de feu. Quel est leur moyen d'en avoir? Ils tournent dans leurs mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec et rond, qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, et ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée et broyée leur sert de mèche. Ils préfèrent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile par l'habitude....

« Les armes des K. sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse. Ils font leurs arcs de mélèze, et les garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds et demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons, tantôt de pierre et tantôt d'os. Ces flèches sont la plupart empoisonnées. »

Le lecteur découvrira dans ces détails une foule de traits de ressemblance avec les mœurs et coutumes indiennes. Un trait de ressemblance que je veux mettre en relief, c'est la cruauté des K. envers leurs prisonniers. « Rien de plus affreux (lisons-nous plus loin dans le passage que nous citons) que la cruauté des K. envers les prisonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail par des supplices lents, variés, répétés. » On reconnaît bien également à ce trait l'Indien américain.

Je transcris du même ouvrage, et presque intégralement un article sur les îles Kouriles, bien propre à convaincre le lecteur de l'origine asiatique des Indiens, et de la facilité des communications entre les deux continents, au moins dans une époque antérieure.

« Ces îles s'étendent de la pointe méridionale du Kamtchatka, en formant une ligne courbe, qui se prolonge au sud-ouest, jusqu'au détroit de Songar, qui sépare l'île de Matsmaï, dernière des Kouriles, de l'île de Niphon, dans l'empire du Japon. Il paraît, par la position générale de ces îles, par leur distance et par leurs positions respectives, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme qui semble avoir été englouti par la mer. »

Nous interrompons ici cette partie de notre citation, que nous reprendrons plus tard, pour revenir au sujet qui nous occupe dans ce chapitre.

« On juge, lisons-nous plus loin, par la situation des îles Kouriles, que les habitants devraient participer également de la figure et des mœurs des Japonais et des K., qu'elles séparent. Mais la différence prodigieuse que la police et les arts ont mise entre un empire peuplé, tel que celui du Japon, et des îles qui sont ou désertes, ou mal habitées, fait que les insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux K. qu'au peuple fier et industriel du Japon... On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les K. et les peuples kouriles.

« Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille et d'une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des K. ou des Tongouses errants du continent, comme un visage basané, l'usage de se noircir les lèvres, de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes, de se faire des habits composés de peaux de bêtes et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils et de plumes de toutes couleurs.

« Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins (?) et se logent comme les K., quoique avec plus de propreté, tapissent leurs sièges et leurs murailles de nattes de jonc.....

« Il y a des ressemblances frappantes entre eux et leurs voisins d'Amérique. Les traits du visage sont les mêmes; les uns et les autres mangent de la sarana, qu'ils préparent de la même manière; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Asie n'eut-il jamais été joint à celui de l'Amérique, ces deux parties du monde sont si voisines, qu'il est très possible que les habitants de l'Asie aient passé en Amérique par les îles intermédiaires qui favorisaient cette transmigration. Steller joint à ces traits de conformité des rapports très sensibles entre les mœurs des K. et celles des Américains. »

Ici encore, en présence de ces nouvelles preuves, force est au lecteur de se rendre à l'évidence de cette origine asiatique de l'Indien.

Recherchons également, pour compléter notre parallèle, quelques analogies relatives aux *totems*. A l'instar des clans américains, la plupart des hordes errantes du nord de l'Asie a, chacune, son enseigne ou totem, portant la figure d'un animal. Nous trouvons cette coutume chez les Kalmouks. Les Mongols et les Eleuthes représentent sur leurs étendards le cheval, la vache, le chameau, etc.

Chose bien remarquable : chacune des tribus d'Israël portait sur son enseigne un des signes du zodiaque, et, ce qui doit exciter encore plus notre intérêt, Jacob, en prédisant à ses enfants les destinées des tribus dont ils seraient la souche, fait allusion, en parlant de chacun d'eux, au signe que porterait l'enseigne de chacune de ces tribus. Le zodiaque étant d'origine chaldéenne, la connaissance de ses signes a dû être emportée en Syrie par Abraham et par ses descendants en Egypte. La connaissance du zodiaque, à laquelle des érudits attribuent une source divine, c'est-à-dire révélée aux patriarches et rayonnant du berceau de l'humanité dans toutes les directions que prendrait le flot humain, ne se révèle-t-elle pas peut-être dans les *totems* américains, avec des modifications dues à la diversité du climat et des mœurs ?

Je ferai peut-être plaisir au lecteur en mettant, à ce sujet, sous

ses yeux, le passage suivant tiré de l'ouvrage de l'abbé Pioger, *Le Monde des infiniment grands*.

« Comment ne pas reconnaître (dans la prophétie de Jacob) l'Homme ou le *Verseau* dans Ruben qui « se précipite comme l'eau »; les *Gémeaux* dans « l'association fraternelle de Siméon et de Lévi »; le *Lion* dans « Juda qui se repose comme le lion »; les *Poissons* dans « Zabulon, qui habitera les mers et les rivières »; le *Taureau* dans « Issacar, qui se tient dans ses étables »; le *Scorpion* chez « Dan qui sera comme le serpent mordens »; le *Capricorne* dans « Nephtal, le cerf »; le *Cancer* dans « Benjamin, qui change du soir au matin »; les *Balances* dans « Azer, le boulanger »; le *Sagittaire* dans « Joseph, dont l'arc est resté dans sa force »; la *Vierge*, dans « Dina, la fille unique de Jacob ».

« Nous savons tout ce qu'il pourrait y avoir d'arbitraire dans des interprétations aussi faciles, si elles n'étaient pas commandées par la division subséquente des douze tribus dont les drapeaux étaient ornés de ces figures. Pourquoi ces douze signes indiqués par Clément d'Alexandrie, comme étant les douze signes du zodiaque ? »

Mais revenons à notre sujet.

J'ai parlé de la manière cruelle dont l'Indien châtie sa femme qu'il juge coupable, en lui enlevant le nez d'un coup de ses dents. En parlant des Babyloniens, le prophète Ezéchiel fait à ses frères cette funeste prédiction : « Ils vous couperont le nez et les oreilles. » (23,35) Il existe dans le Népal une ville nommée *Kutnapore* (la ville des nez coupés), appelée ainsi depuis le dernier siècle, un conquérant ayant fait couper le nez à tous les habitants de cette ville.

Voici un autre trait de ressemblance entre les Indiens et les Asiatiques, dont je prie les lecteurs délicats de ne pas prendre connaissance. Les premiers mangent les insectes qui hantent leur épaisse chevelure à l'exemple de certains peuples de la Sarmatie, ressemblant aux Chinois, dont parle Aélien, qui avaient la même habitude de gourmandise : *Oculis cæsiis, pediculos edentes*.

Les Kariaks, tribu du nord-est de l'Asie, foulent aux pieds les lois les plus saintes du foyer domestique pour remplir à leur façon le devoir de l'hospitalité. Cet abus criminel se retrouve chez les indiens Chipouans, voisins des Cris.

Voici un dernier trait de ressemblance sous le rapport des mœurs et coutumes, et qui m'a frappé beaucoup. Il concerne

même les Basques, qui, selon plusieurs savants, appartiennent à la race jaune. J'ai raconté comment les anciens Indiens faisaient bouillir le suc d'érable, à défaut de chaudières et de marmites, c'est-à-dire au moyen de cailloux rougis au feu. Or, ce mode primitif de faire bouillir un liquide est pratiqué par des peuplades de l'Asie. Steller, dans son ouvrage sur le Kamtchatka (p. 322), raconte avoir vu des habitants de cette contrée cuire leur nourriture dans des auges de bois remplis d'eau, dans laquelle ils jetaient, pour la faire bouillir, des cailloux rougis au feu.

Les Basques faisaient, au moins à une époque assez récente, bouillir leur lait, en se servant du même procédé.

Le lecteur, à la fin de ce chapitre, tirera avec moi la double conclusion, déjà établie dans les chapitres précédents, que les Indiens américains, chez lesquels nous retrouvons en général les mêmes mœurs et coutumes, ne constituent qu'une seule et même race, et qu'ils sont, à cause de tant d'analogies qui existent, sous le même rapport entre eux et les Asiatiques, d'origine asiatique.

CHAPITRE V

Traditions

Nous recourons dans ce chapitre à un nouveau genre de preuves pour démontrer l'unité et l'origine asiatique de la race rouge. Ces preuves nous les demandons aux légendes et traditions qui ont cours parmi les tribus du Nouveau-Monde et dont un grand nombre ont des analogies frappantes avec les traditions asiatiques que nous transcrivons dans la seconde partie de ce même chapitre. La plupart portent un caractère religieux, se rattachent au fait de la création en général, de celle de l'homme en particulier, de la première chute, du déluge, de l'avènement d'un Sauveur.

A. — Traditions américaines

Le lecteur se montrera indulgent envers ces pauvres Indiens, dont les traditions sont quelquefois si fabuleuses, surtout touchant l'origine de l'homme, en entendant débiter du haut des chaires

d'universités des doctrines à l'absurdité desquelles, sur ce dernier point, les légendes indiennes n'ont rien à envier. Les Américains ont dit longtemps avant M. Maillet, consul français au Caire, que l'homme a commencé par être poisson. Les Athéniens reconnaissaient pour aïeux les fourmis de la forêt d'Egine, et les Thessaliens faisaient remonter leur origine à un autre genre d'insectes.

§ 1. AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

C'est au nord-est que nous commençons à recueillir les traditions américaines. Les Groënländais, selon Laharpe, doivent aux Normands qui s'étaient établis dès le X^e siècle sur leurs rivages les traditions se rattachant à des faits bibliques, qui circulent parmi eux. A mon avis, ces mêmes traditions sont trop répandues sur toute la surface du Nouveau-Monde pour ne pas avoir une autre origine. Mais citons ce que Laharpe nous relate de ces traditions groënländaises :

« Le premier homme sortit de la terre; la première femme, du pouce de l'homme, et de ces deux êtres, tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, et la femme y fit entrer la mort, en disant de tous ses enfants : Il faut bien qu'ils meurent pour faire place à leur postérité. Un Groënländais prit les copeaux d'un arbre, les jeta par dessous la jambe dans la mer, et les poissons remplirent l'océan.

« Dans la suite des temps, le monde fut noyé par le déluge; un seul homme sauvé des eaux frappa la terre avec son bâton, il en sortit une femme, et le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel ce sont, disent les Groënländais, les débris de coquillages et de poissons qu'on trouve bien avant dans la terre, à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et des os de baleines qui couvrent les montagnes les plus élevées.

« Après une longue révolution de siècles entassés, le genre humain disparaîtra de la face de la terre; le globe terrestre sera dissous et mis en pièces; mais, enfin, il sera purifié du sang des morts par une vaste inondation; un vent séchera cette poussière bien lavée, la ramassera dans les airs, et la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès lors, on ne verra plus de rochers nus et décharnés, et toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure et de délices. Les animaux,

renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes l'Étre d'en haut soufflera sur eux, et ils revivront. »

Pour les traditions du nord qui font allusion à un libérateur né d'une vierge, je prie le lecteur de se rappeler ce que j'ai dit du Minobojo des Folles-Avoines, qui est le Hiawatah des Algonquins, le héros chanté par le poète Longfellow. Le lecteur trouvera à la fin de la première partie de ce chapitre un résumé de ce poème. Nous retrouvons chez toutes les tribus des traditions relatives à un libérateur restaurateur de la race rouge sous d'autres noms encore : *Mishabou*, *Chiobo*, *Tarenyawogan*. (Voyez « *Algie Researches* », « *History, Condition and Prospects of the indian tribes* », de Schoolcraft).

Je transcris ici une série de traditions des Indiens Dènès, rapportées dans le « *Journal des Missions* », par M. Petitot, missionnaire dans le nord. Le savant ouvrier évangélique y entrevoit l'histoire de Moïse, et, à son avis, les Indiens sont de descendance juive. Mais comme à la dispersion des nations chaque peuple a emporté les traditions patriarcales chacun de son côté avant que le peuple juif existât, je ne puis admettre la manière de voir du missionnaire. S'il se trouve des traits de ressemblance frappante entre Moïse et certains héros légendaires indiens de l'histoire des Dènès et celle des Juifs, nous pourrions en attribuer l'origine à la prédication des missionnaires chrétiens qui, au témoignage de l'histoire, ont prêché l'évangile, déjà au XIII^e siècle, dans l'extrême orient de l'Asie, d'où sont venus les Dènès, selon que le portent leurs propres traditions. Dans son introduction à la transcription de ces légendes, il met son héros, ou le Moïse des Dènès, sur le même pied que d'autres héros légendaires américains, asiatiques et autres, qui certainement n'ont rien de commun avec le législateur juif pour la plupart, mais plutôt, avec d'autres patriarches ou avec la personne d'un Messie déjà venu ou devant venir. L'auteur parle des publications de M. de Charencey sur le mythe de *Votan*, divinité de l'Amérique centrale, dont nous trouvons des traces dans *Tarenyawogan* et autres héros du nord, et surtout l'histoire légendaire d'*Oxaca*, identique avec celle des héros du septentrion de l'Asie et du Nouveau-Monde. M. Petitot défend ainsi ma thèse sur l'origine asiatique de la race rouge en identifiant *Votan* avec des héros célèbres de l'Asie. « Il nous paraît, écrit-il, exister entre *Mouni* (le premier des Bouddha), et le *Monas* des

Grecs, le *Manès* des Egyptiens, le *Manco* des Péruviens, le *Mana* des Sioux, le *Manitou* des Algonquins, le *Sa-Mana* des Siamois, une trop grande parenté, pour ne pas mettre sur le même pied tous ces législateurs et demi-dieux. »

Traditions des Montagnais du Grand-Lac des Esclaves.

« Longtemps avant le Grand-Père et les deux frères (?), il y eut une grande famine. Tous les caribous s'enfuirent loin de notre terre et nous y mourions de faim. Alors les hommes (Dènè) quittèrent leur patrie et descendirent pour habiter le long de la mer, dans le désert sans arbres, dans la terre étrangère.

« Alors un jour qu'on était en marche, une vieille femme, qui ne pouvait suivre les guerriers, entendit des cris d'enfant au bord de l'eau. Elle chercha avec soin, et trouva, au milieu de la bouse des bœufs musqués, un tout petit enfant qui lui dit : « Grand'mère, recueille-moi ; je suis venu sur la terre pour faire du bien aux hommes, mes frères. » La vieille femme ramassa le petit enfant ; elle l'éleva soigneusement, et c'est pourquoi on appela celui-ci *Betsuné-Yéneel'chian* (sa grand'mère l'a élevé).

« Lorsque Betsuné devint un peu grand, il s'absentait chaque soir, et ne reparaisait plus que le lendemain matin. Dans les commencements, la vieille femme s'inquiétait beaucoup de ces absences, mais elle finit par s'y habituer. On ne savait où il allait, mais lui, par la vertu de la magie, car il était très puissant, se métamorphosait en renne ; puis, s'en allant parmi les rennes, il les attirait à lui, leur touchait le museau de sa baguette, et aussitôt les caribous tombaient morts. Alors il rentrait au camp ayant la ceinture pleine de langues de caribous.....

« Un jour il dit à sa mère adoptive : « Mère, dites ceci à mes frères : si vous voulez me donner en tribut le bout de toutes les langues de rennes que vous tuerez, je vous promets de ne vous jamais laisser manquer de viande. Je vous procurerai des caribous en abondance, et je demeurerai longtemps parmi vous..... » Les hommes consentirent à ce traité, et les rennes abondèrent. Mais il arriva un temps où ils oublièrent de payer le tribut. Betsuné, devenu jeune homme, dit : « Je partirai... »

« La vieille pleura, supplia ; ce fut en vain. Il disparut au milieu d'un grand troupeau de bœufs musqués.....

« Depuis ce temps, quand le caribou manque et que nous sommes menacés de la famine, nous allons dans le désert qui borne la mer glaciale, et nous appelons Bétsuné et les bœufs dans lesquels il s'est incarné. Ils entendent notre voix, nous en tuons quelques-uns, et nous échappons à la disette et à la mort. »

Version des Dènès mangeurs de caribous du lac Athabaskaw.

« Un jour, dans le désert où vivent les rennes, une jeune fille trouva un petit enfant couché dans la mousse au bord d'un fleuve. Elle eut pitié de lui, le recueillit, l'enveloppa dans une peau de caribou et l'éleva elle-même. Cette fille vivait seule fort pauvrement de racines et de baies sauvages. Un jour qu'elle se lamentait à la vue de son extrême misère, le petit enfant lui dit : « Ne te lamente pas ; je sais où il y a du poisson ; suis-moi. » Et aussitôt il la conduisit vers un grand lac très-poissonneux où ils firent une pêche très-abondante.

« Le petit enfant lui dit encore : « Bientôt mes frères ne seront plus malheureux ; ils auront des rennes en abondance. Mère, fais-moi des raquettes. » Et ayant chaussé les raquettes, il s'en fut et disparut dans les steppes.

« Le lendemain, rentrant dans la tente de la jeune fille, il la trouva seule, étendue à terre, sans feu et presque glacée. Il la réveilla, la consola, car elle l'avait cru perdu et gelé lui-même. Il lui remit une quantité de langues de rennes.

« Etant devenu homme, il continua à être le bienfaiteur de son peuple. Un jour, il monta sur un rocher élevé et dit : « Je ne vivrai plus longtemps ; mais tous ceux qui, dans le besoin, s'adresseront à moi seront exaucés : je leur enverrai des caribous en abondance. »

« On vit en ce moment sortir par toutes les issues de la forêt des ours blancs, jaunes et noirs qui vinrent tous à lui. « Allons — dit-il — c'est le moment de la séparation ; une grande nation m'attend au delà de la mer. Ce disant, il s'élança au milieu des ours et on ne le revit plus jamais. »

Si dans les légendes précédentes nous retrouvons une image de l'enfance de Moïse, les suivantes nous rappellent la mission qu'a remplie le grand législateur à la tête de son peuple.

Tradition des Couteaux-jaunes sur Oltsintrèdh

(le bâton enchanteur)

« *Oltsintrèdh* était un homme fort puissant. Il opérait des prodiges au moyen d'un bâton; c'est pour cela que nous l'appelons ainsi.

« Un jour, le Grand-Ennemi lui enleva ses deux sœurs. « Tu n'es pas un brave — lui dit un Indien — puisque tu te laisses enlever ainsi tes proches. » Furieux de cette parole, *Oltsintrèdh* tue cet homme; puis il part avec son frère pour délivrer ses sœurs. Avant de se séparer pour découvrir leurs traces, chacun de son côté, ils convinrent d'un signe afin de se retrouver; car ils se trouvaient au milieu des *Eyunès*, leurs ennemis. *Oltsintrèdh* suspendit à un arbre une crécelle qui, agitée par le vent, se faisait entendre des deux frères, qui venaient camper en ce lieu. Tout en cherchant, ils arrivèrent dans une contrée dont les habitants ne se nourrissaient que d'une gomme blanche. Ils n'y séjournèrent pas longtemps, cette nourriture les écœurant.

« Ils vinrent dans une autre région dont les gens n'avaient pour aliment que des grives. *Oltsintrèdh* tendit ses filets et prit des quantités prodigieuses de ces oiseaux pour les gens du pays; mais, ne retrouvant pas ses sœurs, il continua son voyage.

« Il arriva dans une contrée dont les habitants ressemblaient à des lièvres vivant dans les ténèbres et ne faisant que dormir. Il répandit sur eux la lumière et les transforma en hommes.

« Il trouva, enfin, une vaste tente, la tente du Grand-Ennemi, chef des *Eyunès* (femmes). C'est là qu'il rencontra ses sœurs, qui se désolaient, et les emmena avec lui pendant que leur ravisseur était à la chasse. Celui-ci, à son retour, entra dans une grande fureur, se mit à leur poursuite, et chercha au moyen de sa magie à leur tendre toutes sortes d'embûches. Un matin les fugitifs se trouvèrent en s'éveillant au fond d'un abîme. « Ne craignez pas — dit *Oltsintrèdh* à ses sœurs — confiez-vous à moi, recouchez-vous et dormez. » Par la vertu de son bâton enchanteur, il les tira de ce précipice en faisant monter le fond de ce précipice au niveau de ses bords.

« A la seconde nuit, le désert où ils campèrent se trouva soudainement entouré d'eau. Les sœurs de se désoler. « Ce n'est rien

— leur dit leur frère — couchez-vous et dormez. » Il fait surgir une chaussée de castors entre le lieu où elles se trouvent et la terre ferme où elles arrivent à pied sec.

« A la fin de la troisième nuit de bivouac, ils se trouvent comme enfoncés dans un marais ; les deux sœurs désespéraient, mais leur frère établit un sentier ferme par où elles s'échappèrent.

« A bout d'expédients, le Grand-Ennemi les laisse partir en paix. Oltsintrèdh dit alors à son frère : « Allons tuer tous nos ennemis ; après quoi je les ressusciterai. » Ils se dirigèrent vers une haute montagne dont ils gagnèrent le sommet. Il y tonnait d'une manière terrible, et au milieu des foudres Oltsintrèdh ramassa deux pierres, qui, lancées au milieu des ennemis, les étendirent tous sans vie. Etant redescendu de la montagne, il crût retrouver sa vieille mère toute affolée ; elle chantait, dansait et disait : « Que de chansons ne sais-je pas ! » mais ce n'était qu'un renard qui, frappé à la tête, tomba mort. Oltsintrèdh vécut longtemps encore. »

*Histoire légendaire du dieu mâle lunaire des Dènès
Peaux-de-lièvres du Bas-Mackensie.*

« On entendit un jour pleurer un petit enfant au bord d'un fleuve. Une vieille femme le trouva, le donna à une fille pour le nourrir, et l'adopta. Il fut appelé *Ni-Ottsintané* (enfant de la mousse). Encore petit, il opéra des prodiges au moyen d'une baguette de saule, et procura à sa mère une quantité de rennes. Devenu un peu grand, il lui dit : « Mère, dites à mes frères : « Séparez pour moi l'épaule et l'estomac des animaux que je vous procurerai. » Les Indiens s'y refusèrent. L'enfant se coucha triste sans avoir pris de nourriture. Sa mère, allant d'une tente à l'autre, disait aux Indiens : « Pourquoi refuser à mon fils si puissant et si bon ce qu'il vous demande ? » On fut sourd à ses reproches, et un vieillard, grand chef et magicien, nommé *Tratzanéko* (le corbeau qui court) répondit : « Ne donnez rien. Ce petit étranger est bien exigeant. » Et l'enfant-mousse se recoucha en colère.

« Les Dènès ayant tué un grand nombre de bœufs musqués et de caribous, et en ayant dépécé et séché les viandes, *Ni-Ottsintané* voulut punir ces ingrats. Il prononça certaines paroles magiques,

et ces pièces de viande commencèrent à bruissier et à s'agiter; se rejoignirent les unes aux autres; et bœufs et caribous reprirent vie pour disparaître dans le désert; la famine prit leur place.

« Un jour, à son réveil, l'enfant magicien dit à sa mère : « Je vais chez le Corbeau », le grand et méchant chef qui avait épousé deux sœurs malgré elles et habitait une maisonnette dans laquelle on voyait de la vaisselle en bois habilement travaillée. La mère s'en effraie, mais l'enfant-mousse, qui s'appelait aussi *Sa-Wéta* (habitant de la lune) et *Etsénulle* (le bien-aimé) ne tint pas compte des représentations que lui fit sa mère, s'en alla droit à la demeure du Corbeau, qui se trouvait absent, et y mit le feu.

« Un jour, les Indiens se dirent : « Marchons à l'ennemi. » Et le Corbeau et sa nation se mirent à la poursuite des Dènès. L'enfant-mousse les laissa partir, puis il dit à sa mère : « Je veux rejoindre les guerriers; laissez-moi partir. » « Y songes-tu ? — répondit-elle — toi, si faible et petit; mais tu périras de froid et de misère ! » La nuit, il avait disparu et rejoint la troupe du Corbeau..... Il se recueillit, ainsi qu'il le faisait toujours avant d'opérer des prodiges, prit une petite chienne blanche, lui coupa le bout du nez, la saigna, et frotta de son sang sa tente; puis, il fit semblant d'aller se reposer, mais de fait, il joua toute la nuit avec un petit magicien. A minuit, un grand cri retentit dans tout le camp. Tous les ennemis furent trouvés transpercés de flèches invisibles. »

Suivent bien d'autres faits merveilleux opérés en faveur de ses frères par l'enfant-mousse.

« Enfin, las de la société des Indiens toujours ingrats, il dit à sa vieille mère : « C'en est fait, ces gens sont méchants et ingrats; il faut que je les extermine et que je m'en aille ailleurs. J'ai déjà habité le soleil; sa lumière était trop brûlante; c'est pourquoi je suis descendu sur cette terre pour faire du bien aux hommes; maintenant qu'ils ne veulent pas de moi, je m'en retourne là-haut, mais j'habiterai la lune. C'est là que me verront tous ceux qui me haïssent. Cette nuit, liez solidement la tente et ne sortez pas. Quant à moi, je m'en vais d'où je suis venu. Je ne vous abandonnerai pas : quand vous serez dans le besoin, criez vers moi et je viendrai à vous. » Comme les siens se désolaient à ses paroles : « Allons — dit-il — ne pleurez pas. Campeez encore deux nuits; tendez vos lacets aux rennes et vos filets aux poissons entre chaque nuitée; c'est ainsi que vous parviendrez à me suivre dans la lune. »

Se ceignant la tête d'un bandeau, il ajouta : « Le soleil fera de même ; lorsque l'homme mourra, l'astre pâlera. »

« Après avoir ainsi parlé, il disparut, et ses proches se couchèrent après avoir soigneusement fermé les tentes. Au milieu de la nuit, un vent effroyable traversa le camp et y fit d'affreux ravages. Epouvanté, le Corbeau s'écria : « Il a trempé la touffe d'herbe dans le sang. » On courait ahuri d'une tente à une autre, et grand nombre d'Indiens gisaient morts frappés par le Grand-Esprit.

« Quant à l'enfant puissant, il était parti pour la lune, où on peut le voir encore. On l'appelle maintenant *Sa-Wêta* (habitant de la lune), *Ebé-Ekhon* (épée et bouclier), *Klo-da-tsoté* (rat rouge au museau pointu), *Edzé* (le cœur), *Eltsonné* le génie de la mort).

« C'est pourquoi, presque à la fonte des neiges, au troisième mois, au renouvellement de la lune, nous célébrons la fête de *Sa-Wêta*, appelé le passage funèbre à travers les tentes. A cette fin, on cuit de la viande sous terre, à l'étuvée, dans des vases de racine tressée, puis on en remplit des gibecières. Alors les jeunes gens, leurs gibecières pleines au dos, les reins ceints et un bâton à la main, se réunissent à minuit dans une tente ; puis ils courent à travers les loges en chantant de temps en temps vers la lune : « Holà ! souris rouge au museau pointu, hâte-toi de passer par dessus terre en forme de croix. Montagne du bois arrive ! » Pourquoi la lune disparaît-elle comme si elle allait tomber du ciel ? pensons-nous. L'astre est sans doute en souffrance, et de peur qu'on ne le tue, nous crions et chantons. Après quoi on fait un repas de nuit sous les tentes. C'est ainsi que nous obéissons aux ordres mêmes de *Sa-Wêta*. « Au troisième mois, quand la lune passera — nous a-t-il dit jadis — vous ferez un repas à minuit, et vous passerez la nuit en plein air sur la neige. »

« Depuis ce temps-là, quand un homme désire prendre beaucoup de rennes ou se débarrasser de ses ennemis, il prend un petit enfant, l'enveloppe dans une peau de renne garnie de son poil, et le lie par huit cordes dont quatre partent du cou et les autres des pieds de l'enfant ; puis, il le balance en chantant et en criant. Après quoi, l'on fait un festin.

« Il ne faut pas parler de *Sa-Wêta* sans respect, car c'est l'esprit de la mort. C'est lui que les magiciens chassent du corps d'un malade sous la forme d'un serpent, au moyen de la pratique magique appelée « le passage sous les eaux. » Pour opérer cette

cure, trois jongleurs doivent jeûner pendant trois jours et trois nuits qu'ils passent près du patient. Après avoir obtenu de lui l'aveu de ses fautes et jeté au feu de la viande et des vêtements en l'honneur d'Ettsonné, ils font sortir de son corps l'esprit de la mort, à moins que celui-ci ne s'obstine à en rester le maître. »

Kotsidatrèh (bâton enchanteur) et Etsee-Dekwoé (grand-père jaune).

« Un géant des Têtes-rasées avait volé deux sœurs et les avait emmenées en captivité dans son pays, le pays des hommes-chiens.

« Alors un homme nommé *Kotsidatrèh* (bâton magique) leur frère, partit pour aller les délivrer. Il arriva dans une contrée dont les habitants ne vivaient que d'ortolans et de gélinoches blanches. Il y séjourna quelque temps, prenant d'un seul coup de filet des multitudes de ces oiseaux ; mais il n'y trouva pas ses sœurs. Il s'en alla de là dans un désert où une gomme blanche servait de nourriture aux habitants. Il quitta ce pays au printemps suivant et il rencontra, chemin faisant, une grande tente appartenant à des Fils-de-chiens. Il régnait une obscurité profonde dans la loge ; il jeta au feu des yeux de lièvre, et le jour se fit et il y découvrit ses deux sœurs. Elles se levèrent, suivirent leur frère et libérateur, laissant derrière elles les enfants qu'elles avaient eus de leur ravisseur, absent au moment de leur fuite.

« Furieux, le géant, à son retour, consacre une nuit à concerter au moyen de la magie des plans de vengeance contre les fugitifs. Au point du jour les fugitifs se trouvaient au sommet d'une haute montagne. Aux deux femmes qui s'en lamentaient *Kotsidatrèh* dit : « Recouchez-vous et confiez-vous en moi. » Et au moyen de sa verge magique, il aplanit la montagne.

« Au bivouac de la deuxième nuit, ils se trouvèrent sur une île perdue au milieu de la mer. *Kotsidatrèh* rassure de nouveau ses sœurs en établissant par ses enchantements une chaussée par laquelle ils purent gagner la terre ferme.

« Au campement de la troisième nuit, le géant déchargea sur eux foudres et tonnerres. Mais le sauveur de ses sœurs fit avec sa verge de saule une sorte de nœud coulant au moyen duquel il captura les oiseaux du tonnerre et les tua.

« Au bout de la quatrième nuit, les deux sœurs virent s'étendre

devant elles une nappe d'eau immense dans laquelle elles se virent enfoncer peu à peu, mais la verge de leur frère les en tira, et elles échappèrent à la mort.

« Après le campement de la cinquième nuit, elles se virent soudain entraînées par un torrent vers un gouffre; mais elles ne furent point englouties, Kotsidatrèh ayant fait monter le fond de cet abîme au niveau de ses bords.

« Le sixième jour fut obscurci par d'épaisses ténèbres. On n'y voyait pas à deux pas de soi. Les deux sœurs fondaient en larmes. « Ce géant a juré notre perte », disaient-elles. Leur frère leur commanda de se recoucher et à l'instant le jour se fit.

« Ils bivouaquaient pour la septième fois, quand ils entendirent les terribles rugissements d'un monstre mangeur de gens. « Gardez le silence », dit Kotsidatrèh à ses sœurs, et il étendit le monstre raide mort à ses pieds.

« L'eau leur ayant manqué le huitième jour, Kotsidatrèh enfonça une flèche dans le flanc d'une montagne et il en fit sortir avec abondance une eau limpide.

« Enfin, ils gagnèrent un lieu d'où jaillissaient plusieurs sources d'eau fraîche. Ils y dressèrent leurs tentes. Ayant aperçu un vieillard accompagné de ses deux femmes qui lui demanda qui ils étaient, ils ne lui répondirent pas. Le vieillard, reprenant la parole, leur dit : « Ma mère m'a raconté jadis qu'un méchant géant des Têtes-rasées avait enlevé deux sœurs pour en faire ses esclaves. Seriez-vous ces deux sœurs ? » « Précisément nous le sommes » — répondirent les sœurs de Kotsidatrèh.

« Voici encore le récit de quelques autres faits merveilleux opérés par Kotsidatrèh, le Grand-père Jaune, qui réside maintenant au Pied-du-Ciel où il a conduit ses frères.

« Un jour, un Na-ay, un mangeur d'hommes, au long nez et aux petits yeux, était sur le point de fondre sur une femme sans mari, abandonnée à elle-même sur le bord de la mer, et il se disait : « C'est pour moi qu'elle travaille et apprête le repas. » « Kotsidatrèh ! — s'écrie-t-elle — toi qui es si bon et si puissant, délivre-moi de ce monstre ! » Soudain la terre s'entrouve pour laisser échapper un tourbillon de flammes, au milieu desquelles bondit l'homme à la baguette magique, dont il se sert pour diviser les eaux de la mer, au travers de laquelle il poursuit Na-ay et l'étouffe dans les flots.

« Un autre jour, Kotsidatrèh entra dans une tente dans laquelle pleurait un petit enfant que s'apprêtait à manger un géant qui avait déjà dévoré sept personnes. Kotsidatrèh saisit le colosse à bras-le-corps, lutta contre lui toute la nuit, lui tira le nerf de la jambe, le rendant boîteux et le renversa par terre. Cependant il le guérit et le renvoya sain et sauf, mais se ravisant, il le poursuivit et le tua.

« Un jour que ses frères (il appelait ainsi tous les hommes) manquaient de nourriture, il fit à leur insu un ballot de viande sèche et boucanée pour le déposer secrètement au milieu de leur camp. Mais ces ingrats, au lieu de le remercier, se répandirent en injures contre lui. Un moment irrité, Kotsidatrèh s'apaisa bientôt. « C'est de la viande fraîche qu'ils veulent », dit-il, et à l'instant il se rendit sur les bords d'un lac, y prit un castor, le dépeça, en fit rôtir la chair, l'apporta à ses frères, il mangea lui-même de la graisse de l'animal après l'avoir fait griller. Divisant le feu en deux parts, il se coucha au milieu sans en être atteint. Grâce à son art de la magie, Kotsidatrèh continua de fournir des aliments à ses frères. Mais il leur adressa cette parole : « N'oubliez pas ce que je vais vous dire : A l'avenir, chaque fois que vous aurez tué un animal, ne manquez pas de mettre le sang de l'animal d'un côté et sa chair de l'autre. »

Légende du dieu lunaire des Dindjiès ou Loucheux de l'Ataska.

« Une vieille femme trouva au bord de l'eau un tout petit enfant, pas plus long que le doigt. Elle l'éleva, et, en grandissant, il devint très puissant, grâce à la bouse de vache musquée dont on l'avait frotté. Il disparaissait chaque nuit, et au matin on trouvait un grand nombre de rennes pris au lacet. Un jour, *Siè-Zjiè-dhidié* (habitant de la lune), — c'était son nom — dit à ses parents adoptifs : « Séparez, pour me la réserver, la graisse de tous les animaux que vous capturez. » Sur le refus qu'on lui en fit, *Si-Zjiè-dhidié* se mit en colère et résolut de châtier ces gens de leur ingratitude. Un matin, après avoir disparu plusieurs nuits de suite, il dit à sa mère adoptive : « Consolidez et fermez bien votre tente, suspendez au-dessus de la porte le sang de cette martre blanche dans une vessie et attachez la chienne en dehors de la tente. » Il

déchira ensuite ses mitasses de peau de martre et en suspendit les débris au faite de la loge.

« Mère — dit-il encore — des gens pervers habitent cette contrée ; aussi vont-ils tous périr à bref délai. Mes proches adoptifs même sont sans égards pour moi. Aussi je m'en vais me rendre dans la lune où me verront un jour tous ceux qui me haïssent... En attendant, observez tout ce que je vous dis. Quand vous allez manger, prenez une épaule de renne, rôtissez-la, dépouillez l'os de sa chair mais gardez-vous de le briser, placez-le en dehors, comme tribut et offrande ; et, vous ne manquerez jamais de rennes. »

« Ainsi parla l'enfant puissant. On lui obéit de point en point. Tout à coup on vit s'élever du faite de la tente une colonne d'épaisse fumée ; la lune se mit à pâlir, l'enfant disparût, et un vent d'ouragan traversa le camp, emportant les ennemis vers la cime des arbres ou les brisant contre les rochers. Tous leurs animaux périrent également.

« L'enfant lunaire prit la vessie de sang, la peau déchirée de la martre blanche et la chienne, et s'en alla dans la lune où on peut le voir. Après son départ, ses parents ne mangèrent pas d'autre chose que de l'épaule magique. Ils en mangeaient les chairs sans en rompre l'os qu'ils suspendaient dehors comme offrande à la lune ; et, le lendemain, ils retrouvaient l'épaule garnie de sa chair. Mais ils finirent par prendre en dégoût cette nourriture toujours la même, et ils en rompirent l'os. Ce fut fini ; l'épaule ne reparut plus.

« Néanmoins, l'habitant de la lune se montrant toujours favorable. Dans le désir de lui plaire et d'obtenir de la viande en abondance, nous célébrons une fête nocturne, appelée le passage furtif à travers les tentes, à la nouvelle lune du troisième mois. Nous prions la « Souris-jaune » (c'est le nom de l'enfant puissant), et il nous exauce.

« Donc, le soir, on coupe menue de la chair de faons de rennes dont on fait des charges dont chacune est portée par un homme, circulant en rampant comme un serpent autour des tentes. Chacun entre furtivement dans une tente, en parcourt l'intérieur à la hâte, tandis que d'autres mangent en courant de la viande apportée. Tout le monde en mange. En même temps, on heurte des flèches les uns contre les autres, on les croise en chantant : « O Souris-

jaune, passe par dessus la terre; passe promptement en forme de croix. »

Etsiégé (la bouse du bœuf musqué).

« Ce héros est ainsi nommé parce qu'il fut, tout petit, frotté avec cette matière, qui lui communiqua un pouvoir magique. Il fut trouvé dans une auge, flottant près du rivage, par une vieille femme, qui l'éleva et l'adopta.

« Devenu grand, il devint puissant tout en restant le plus doux des hommes. Le pouvoir dont il jouissait, ne ressemblait pas à celui que nos jongleurs se vantent de posséder, et dont ils ne se servent que pour nuire. Il opérât ses prodiges au moyen d'une baguette de saule ou de la ramure d'un renne.

« Nous nous trouvions en ce temps-là au milieu d'une nation étrangère, qui nous avait asservis. C'était celle des Dhoenan, peuple connaissant l'usage du métal, et riche en étoffes et en bestiaux, mais ayant juré notre perte. Comme les gens de cette nation ne portaient pas de vêtements et mangeaient du chien, nous nous moquions d'eux. Ils nous forçaient d'en manger nous-mêmes; mais Etsiégé ne voulut jamais y toucher. Ils avaient encore la coutume de se raser la tête et de porter de faux cheveux. Nous nous trouvions si malheureux au milieu d'eux que nous ne pouvions pas même rire qu'en mettant la bouche dans une vessie ou dans l'enveloppe d'un cœur de renne; s'ils nous avaient entendus rire, nos persécuteurs se seraient imaginé que nous nous moquions d'eux.

« Etsiégé organisa ses frères, les Dindjiés, en une armée pour livrer bataille à ses ennemis et se retirer ensuite dans le désert qui borde la mer glaciale. Il arma ses raquettes de deux cornes, quitta sa vieille grand'mère et sa femme, pour se diriger vers ses frères. Ayant pénétré dans le village où demeuraient son frère et sa sœur, il les trouva en deuil; les Dhoenans avaient tué le fils unique de celle-ci. Sa sœur avait la tête saupoudré de vermillon et recouverte du duvet du cygne selon l'usage de ceux qui sont en deuil. Dans les transports de sa colère, il passa toute la nuit à préparer les moyens magiques dont l'emploi devait le venger des persécuteurs. Au milieu de la nuit, un jeune homme, instrument de l'esprit de la mort, se mit à bondir de ci de là dans les loges, mais Etsiégé

sauta sur lui en croupe, fut transporté avec lui dans les tentes des ennemis, et les massacra avec les cornes de ses raquettes. Et cependant il n'avait pas combattu de ses propres mains; il s'était contenté d'immoler une petite chienne blanche, avec le sang de laquelle il avait enduit les tentes de ses frères, pendant que le sang avait coulé dans les loges ennemies.

« Après ce coup de main, il s'enfuit accompagné de son frère; chemin faisant, il prit de belles peaux de chèvres suspendues à un échaffaudage, les ajoutant au butin que, à son départ, il avait enlevé aux Dhoenans, pendant leur sommeil. La lenteur qu'ils avaient mise dans leur départ, avait laissé au chef de leurs ennemis le temps de les poursuivre.

« Pendant la marche, ayant la mer devant, l'ennemi derrière eux, les Dindjiés qui l'accompagnaient s'écrièrent: « Que se passe-t-il au milieu de la mer? » En effet, un vent violent partageait la mer en deux parts, de chaque côté les vagues se dressaient, laissant le fond à sec. Etsiégré leur criait: « Par ici, prenez par ici. » Ils le suivirent et traversèrent la mer à pied sec. Arrivés à l'autre bord, le magicien frappe le sol de sa baguette, et l'eau remonte, recouvre la terre et engloutit les Dhoenans.

« Le soir arrivé, Etsiégré dit à ses frères: « Notre patrie est est encore bien loin; mais prenez courage: je vais la faire se rapprocher. » Il prend un faon de renne, le saigne, l'immole et lui arrache le nerf de la jambe, et leur ayant recommandé de ne pas en manger, il rapprocha d'eux la patrie par le moyen de ces opérations magiques. Au crépuscule, ils ne s'en trouvaient pas fort éloignés. La foule immense de ses frères se trouvait sans subsistances; or, c'était le serpent qui était la cause de cette disette. Il habitait une caverne où il gardait les poissons qu'il avait changés en pierres. « J'exterminerai le serpent, » dit le magicien, sans savoir pourtant où se trouvait son repaire, et tout en se couchant il prépara ses incantations. Et pendant que tout dormait dans le camp, un enfant magique lui apparût et répondit à la demande qu'il lui fit: « Où est le chemin qui mène à la terre des serpents? » en lui disant: « C'est par ici. » Et Etsiégré prenant sa baguette, suivit l'enfant qui le dirigea vers la terre des serpents, île immense, entourée d'eaux remplies de poissons d'un goût exquis, et qui se mangent crus. Ils sont gardés par le grand serpent de la famine et de la mort.

« Arrivé à l'entrée de la caverne, le magicien, pour attirer l'attention du monstre, y fixa un poteau qu'il surmonta de son couvre-chef, et se tint ensuite à l'écart muni de sa baguette. Il entendit le bruit que faisait le monstre qui, bientôt parut à l'entrée de son antre, Etsiégré lui lança sa baguette à la tête, et le tua du coup; il remplit sa peau de chèvre de poissons qu'il trouva dans la caverne, et les apporta à ses frères qui depuis ne manquèrent plus de nourriture.

« Dans le désert où nous habitons des loges de mousse, nous fîmes la rencontre d'un autre peuple d'hommes puissants ayant pour coiffures comme des forcines de sapins, et portant sur la poitrine un vêtement composé de cailloux. Un grand bouclier était suspendu à leur épaule gauche; ils étaient armés de couteaux en pierre emmanchés au bout d'une perche. Leur aspect terrifia les Dindjiés qui dirent à leur magicien, qui, ne pouvant plus combattre à cause de son grand âge, s'était fait transporter par ses deux fils au sommet d'une montagne : « Toi seul parle, et nous verrons ce qui se passera là-bas. » Il ordonna à ses fils de le placer sur son traîneau et de le précipiter ainsi sur les ennemis. En roulant en bas le flanc de la montagne, le traîneau fit retentir un bruit terrible comme celui de plusieurs tonnerres, et foudroya tout sur son passage. La nation aux casques de bois prit la fuite, et en les poursuivant les Dindjiés en firent un grand carnage.

« Etsiégré avait un frère cadet, jeune homme, magicien lui-même, qui de concert avec son aîné massacrait leurs ennemis presque sans combattre. Revêtu d'un vêtement d'hermine blanche, il lui suffisait de balancer un certain instrument qu'il portait suspendu à une lanière pour se défaire des ennemis, en accompagnant ce balancement de certains mots magiques.

« Un jour, des ennemis se réunirent en grand nombre. C'étaient des Esquimaux; bien qu'épouvantés par leur nombre, nous nous mîmes en défense. Voyant que nous lâchions pied, Etsiégré gravit le sommet d'une montagne pour y prononcer des paroles magiques, pendant que son frère en disait tout bas, tout en balançant son instrument. Et soudain l'aîné se mit à sauter d'une épaule à l'autre du cadet en décrivant la figure d'une croix, en prononçant ce seul mot *isk*. Et chaque fois qu'il le prononçait, un ennemi mordait la poussière. Ils périrent ainsi jusqu'au dernier. C'est de cet événement que date la fête que nous célébrons le troisième mois de l'année

au renouvellement de la lune, en l'honneur d'Etsiégré, pendant laquelle nous le prions de sauter par-dessus la terre en forme de croix, pour qu'il renouvelle le prodige opéré jadis, en nous procurant par la mort de nos ennemis abondance de rennes. Nous étions autrefois des rennes, tandis que nos ennemis étaient les hommes qui nous tuaient; aujourd'hui les rôles sont intervertis. »

Occupons-nous maintenant des voisins méridionaux des Dénés et des Dindjiés, c'est-à-dire, des Chépéouans, et prenons note de l'une ou de l'autre de leurs traditions.

« Ils ont — lisons-nous dans les lettres édifiantes — quelques opinions confuses sur la métémpsycose, et des idées très singulières sur la création. La terre n'était dans l'origine, selon leur système bizarre, qu'un vaste océan, et il n'y avait d'être vivant dans l'univers qu'un puissant oiseau, dont les yeux étaient de feu, les regards des éclairs et le mouvement des ailes un tonnerre éclatant. Il descendit sur l'océan, le toucha, en fit sortir tous les êtres qui l'habitent, les Chépéouans exceptés, qui naquirent d'un chien : aussi ne font-ils point usage de la chair de cet animal, et ils ont en horreur les nations qui en mangent. L'oiseau fit une flèche, la déposa dans un lieu où elle devait être gardée avec un soin religieux, et il était défendu d'y toucher. Par une imprudence sacrilège, les premiers Chépéouans transgressèrent cette défense, et l'oiseau irrité les en punit en cessant d'habiter parmi eux.

« Selon une autre tradition, les Chépéouans sont persuadés qu'ils ont une autre origine que celle du pays qu'ils habitent, et ils ajoutent que les hommes d'autrefois vivaient très longtemps, qu'un déluge avait couvert la terre, sauf les plus hautes montagnes où s'étaient réfugiés leurs ancêtres. »

Transcrivons une tradition des Chaktas (famille des Creeks), rapportée par le D^r D. G. Brinton, et citée par le comte de Charencey.

« A une certaine époque, la terre s'ouvrit du côté de l'ouest, là où se trouve sa bouche. Les Cussitaw sortirent de cette bouche, et s'établirent dans les environs. Mais la terre s'étant mise en colère, dévorait ses enfants. Aussi une partie d'entre eux s'en allèrent plus loin vers l'ouest; quelques-uns, cependant, revinrent sur leurs pas.

« Leurs enfants continuaient à être dévorés par la terre; aussi pleins de dépit, ils se dirigèrent vers l'orient, et arrivèrent au bord d'une rivière très large et bourbeuse, où ils campèrent.

« Le jour suivant, ils reprirent leur marche, et dans la même

journee ils arrivèrent à une rivière rouge dont les eaux étaient du sang. Ils vécutrent pendant deux ans près de cette rivière, dont les poissons fournissaient à leur subsistance. Mais il se trouvait là de petites cataractes qui leur rendaient ce séjour peu agréable. Ils se transportèrent donc à l'extrémité de cette rivière, et entendirent un bruit pareil à celui du tonnerre. Ils s'approchèrent et aperçurent une fumée rouge, et ensuite une montagne qui faisait un prodigieux vacarme. Du sommet de la montagne partait un son semblable à un chant. Ils montèrent pour voir d'où il provenait. Il y avait un grand feu qui flambait au sommet et qui produisait ce son. La montagne reçut le nom de « reine des montagnes. »

« C'est là qu'ils rencontrèrent un peuple formé de trois différentes nations. Les Cussitaw avaient pris et conservé un peu de feu de la montagne. C'est là qu'ils furent instruits de la connaissance des herbes et autres sciences.

« De l'est, leur vint un feu blanc dont ils ne voulaient pas se servir, ainsi que d'un feu bleu venu du sud, et d'un feu noir qui apparut de l'ouest. Enfin, arriva du nord un feu rouge et jaune; ils le mêlèrent à celui qu'ils avaient apporté de la montagne. C'est le feu qu'ils emploient encore aujourd'hui, et parfois on l'entendait chanter.

« Sur la montagne, il y avait un poteau qui se mouvait et faisait grand tapage; et on ne savait comment le réduire au silence. Enfin, les hommes prirent un enfant orphelin de sa mère, l'attachèrent au poteau et l'égorèrent. Ensuite ils arrachèrent le poteau, et ils le portent avec eux quand ils vont à la guerre. Il était semblable à ces tomahawk en bois dont on se sert encore aujourd'hui. C'est là aussi que l'on découvrit quatre racines ou herbes qui par leur chant firent connaître leurs vertus. C'était la racine du serpent-à-sonnettes, la racine rouge, la racine amère à fleur bleue, et le petit tabac. Ces herbes, surtout la première et la troisième, sont employées comme la meilleure des médecines pour les purifications de la danse du maïs vert.

« A cette fête annuelle, les Creeks jeûnent et offrent les prémices de leurs récoltes. Depuis que la vertu de ces plantes leur a été révélée, leurs femmes, à une certaine époque de l'année, ont un feu séparé pendant plusieurs jours pour se purifier.

« Vers ce temps là, une dispute éclata. Il s'agissait de savoir laquelle des quatre nations était la principale et devait commander.

L'on tomba d'accord : dans chacune des quatre tribus, l'on élèverait un mât rougi avec de l'argile, car l'argile d'abord jaune, rougit par la cuisson, et que la nation dont le mât serait le premier garni de scalpes pris sur l'ennemi, passerait pour la plus ancienne et la première. Les Cussitaw l'emportèrent; vinrent après les Chikassaw, les Alibamons, et enfin les Abikaws.

« Alors il y avait un oiseau bleu d'une taille gigantesque, plus rapide que l'aigle, qui venait tous les jours dévorer les Chaktaw. L'on fit une image de femme, que l'on plaça sur le sentier où passait l'oiseau, qui l'emporta, la garda longtemps et la rapporta. On la conserva soigneusement dans l'espérance de quelque avantage.

« Les Chaktaw tinrent conseil avec le rat-rouge pour parvenir à tuer le grand oiseau bleu. Celui-ci possédait un arc et des flèches. La corde de l'arc fut rongée par le rat; et l'oiseau ne pouvant plus se défendre, fut tué.

« Ils quittèrent ensuite cette localité, et arrivèrent à un sentier blanc. Tout y était blanc, même l'herbe. Ils y remarquèrent les traces du séjour qu'y avait fait une tribu. Ils continuèrent leur route, et arrivèrent à une baie rocailleuse et enfumée. Ils la traversèrent en se dirigeant vers l'orient, et arrivèrent chez les Cussaw, près d'une ville du même nom.

« Ceux-ci se plaignaient des ravages exercés par un monstre, appelé mangeur-d'hommes, qui vivait dans une caverne. Les Cussitaw s'engagèrent à les délivrer de cet ennemi. A cet effet, ils creusèrent une fosse, qu'ils recouvrirent d'un filet en fil d'écorce de hikori. Ils placèrent dessus des branches en forme de croix. Puis, s'approchant de l'ancre du monstre, ils l'attirèrent par le bruit d'une crécelle. L'animal en fureur parut et les poursuivit à travers les branches disposées en croix. Pour l'arrêter, les Cussitaw jetèrent un orphelin de mère dans le fossé; le monstre s'y jeta, et les indiens le tuèrent au moyen d'échardes de pin enflammées. L'on garde ses os jusqu'à ce jour, peints en rouge d'un côté, et en blanc de l'autre.

« C'était d'ordinaire tous les sept jours que le monstre exerçait ses ravages. Aussi, après s'être défait de lui, les Cussitaw restèrent sept jours dans le pays; ils observent également un jeûne de sept jours lorsqu'ils se préparent à la guerre, en souvenir de la victoire remportée sur le monstre. S'ils en emportent les os avec eux, ils sont sûrs du succès.

« Ayant quitté les Cussaw, ils gagnèrent les bords d'une rivière, où ils s'arrêtèrent deux ans, y vivant de poissons et de racines, fau e de maïs. Ils s'y fabriquèrent des arcs, armèrent les flèches de dents de castors et de pointes de silex. Ils se servent de roseaux fendus en guise de couteaux.

« Etant partis de là, ils se rendirent à la Baie-Bruyante, ainsi nommée à cause des cris qu'y poussaient les grues. Ils atteignirent de là une rivière ayant une chute qu'ils nommèrent Owonttaka. Ils traversèrent le lendemain une autre rivière, qu'ils appelèrent la rivière de l'arbre décortiqué. Le jour suivant, ils arrivèrent à une montagne où ils trouvèrent le peuple qui avait établi le chemin blanc.

« Ils lancèrent vers lui des flèches blanches en signe de paix; mais ce peuple les ramassa pour les teindre en rouge, et les leur renvoya, en signe de guerre. Le chef Cussitaw jugea à propos de s'arrêter, mais quelques guerriers ne craignirent pas de pousser jusqu'aux premières cabanes, qu'ils trouvèrent désertes.

« Ayant vu sur les eaux du fleuve un berceau que l'on ne pouvait pas apercevoir de l'autre bord, ils en conclurent que l'ennemi avait cherché une retraite au sein des eaux, et qu'il n'avait pas envie d'en sortir.

« Ils virent à cet endroit une autre montagne, qui faisait un bruit comme celui du tambour, et ils supposèrent que c'était là la demeure de ce peuple mystérieux.

« Les Cussitaw cotoyèrent la rivière jusqu'à une grande chute d'eau, où se dressaient de grands rochers au-dessus desquels se trouvaient des arcs. Ils supposèrent que c'était là encore une autre résidence du peuple mystérieux.

« Dans les marches ils se faisaient précéder par deux éclaireurs. Un jour, ceux-ci gravirent une haute montagne, et aperçurent une ville, vers laquelle ils lancèrent des flèches blanches, mais qui furent renvoyées rouges. Les Cussitaw entrèrent en colère, attaquèrent la ville et s'en emparèrent. Elle était habitée par les Têtes-Plattes, qu'ils tuèrent tous, deux exceptés. En les poursuivant, ils rencontrèrent un chien blanc qu'ils tuèrent également.

« Ils aperçurent alors une fumée s'élevant d'une autre ville, qu'ils prirent pour celle du peuple qui avait établi le chemin blanc. C'était le pays et la ville des Palachucolas. Ils s'avancèrent vers eux avec des intentions hostiles, mais ceux-ci leur donnèrent à

boire une liqueur noire, en leur disant : « Nos cœurs sont blancs; que les vôtres le soient aussi. Déposez-donc vos casse-tête, montrez-nous la couleur de votre peau, en preuve que vos cœurs sont aussi blancs. » Les Cussitaw s'exécutèrent, et ils reçurent des plumes blanches. Depuis lors, ils n'ont plus fait qu'un seul et même peuple. Une partie s'établit d'un côté de la Rivière aux Roches-Peintes, et l'autre sur le côté opposé. La première est celle des Cussitaw, et l'autre celle des Cowétaw, ou Creeks supérieurs et inférieurs. Comme les Cussitaw aperçurent les premiers la fumée rouge et le feu rouge, et rougirent les cités de sang, ils ne peuvent pas se défaire de leurs cœurs rouges, lesquels, après tout, sont cependant blancs d'un côté et rouges de l'autre, mais ils reconnaissent que le chemin blanc est le meilleur de tous, et qu'ils auraient dû le suivre. »

Personne ne se refusera d'admettre que ces légendes rapportées par Petitot et Brinton renferment de grandes analogies avec l'histoire de Moïse, du peuple juif, de son séjour dans le désert, de la conquête de la terre promise. Mais en concluant que les Indiens en général, ont avec les Dénés une origine juive, Petitot tire une conséquence trop large. Il peut se faire que les Dénés descendent des Israélites, car selon une opinion émise par quelque auteur, des Juifs auraient pénétré jusqu'à l'extrême Orient, après le schisme des dix tribus. Or, comme les légendes des Dénés ne font allusion qu'à des faits de l'époque mosaïque, sauf celle qui concerne les Chépéouans, tandis que les traditions des autres Indiens répandus sur toute la surface du Nouveau-Monde se rapportent à des faits bibliques antérieurs à l'existence de Moïse, nous devons conclure, de notre côté, que les Dénés ne sont arrivés en Amérique qu'à une époque où le souvenir vague des premiers faits bibliques existait chez les nations déjà établies au nouveau continent. Du reste, M. Petitot constate l'arrivée relativement récente des Dénés au nouveau continent.

Cependant, le passage suivant tiré d'une lettre de Mgr Taché, vicaire apostolique de la Baie d'Hudson (1851), à sa mère, cite des légendes des Dénés qui font allusion aux grands faits bibliques antérieurs à l'époque mosaïque.

Après avoir mentionné les quatre grandes familles qui habitent le nord, les Assiniboines, les Cris avec les Sauteurs, les Esquimaux, enfin, la quatrième, les Dénés, objet de la lettre, qui, non contents

d'habiter le versant oriental des grands monts, en peuple aussi les crêtes, et s'étend même sur le versant occidental, le vénérable prélat continue ainsi :

« Les différentes fractions de cette quatrième famille sont les « Mangeur de Cariboux », les « Castors », les « Sarcis », les « Plats-Côtés », les « Couteaux-Jaunes », les « Esclaves », les « Loucheux » ou « Querelleurs ». La nation dans son ensemble n'a pas de nom particulier. Je lui donnerai néanmoins celui de la tribu au milieu de laquelle je me trouve, et que ses membres traduisent dans leur langue par le mot « d'hommes » *Dénés*. J'ignore pourquoi nos Canadiens les ont appelés *Montagnais*.

« Ces sauvages avaient conservé quelques uns des grands traits de l'histoire du genre humain. Outre leur vague souvenir de la création et de la chute de l'homme par la femme, leur tradition se joint au récit de Moïse pour dire avec lui et dans les mêmes termes : « Il y avait des géants sur la terre; les eaux inondèrent tout, et couvrirent la surface du monde; les hommes se dispersèrent ensuite dans toutes les régions; le feu tomba du ciel et brûla tout l'univers. »

« Dans l'histoire du déluge, ils remplaçaient l'arche par une petite île flottante, sur laquelle quatre personnes, des quadrupèdes et des oiseaux trouvèrent leur salut, et échappèrent à la ruine générale. Une pareille tradition trouvée au XIX^e siècle chez un peuple infidèle étonnerait, je suppose, l'ignorante incrédulité des philosophes du XVIII^e.

« Vous n'entendez peut-être pas sans intérêt le récit de l'une de leurs fables, qui peut paraître ridicule, mais qui me semble renfermer une forte preuve en faveur de ceux qui prétendent que l'Amérique a été peuplée par des émigrations venues de l'Asie. Voici cette légende :

« Au temps des géants, l'un d'eux se promenait sur les bords du grand-lac glacé (mer glaciale). Il était si grand qu'un homme ordinaire se logeait dans le pouce de sa mitaine sans lui causer le moindre embarras. Ce géant en rencontra un autre, et engagea avec lui un combat. Se sentant près de succomber dans la lutte, il s'adressa au petit bonhomme qui était dans sa mitaine, et lui dit : « Mon petit-fils, coupe les jambes de mon adversaire, car il est plus fort que moi. » Le petit homme obéit, et le colosse tomba à la renverse en travers du grand lac, de façon que sa tête touchait

à l'autre rive, ce qui forma comme un pont sur lequel les cariboux passaient à l'autre bord. Plus tard, une femme entreprit le trajet et y réussit après plusieurs jours de marche. Elle apportait du fer et du cuivre, elle fut bien accueillie par les Montagnais auxquels elle donna ces métaux. Elle fit encore plusieurs voyages; mais, ayant été insultée par quelques hommes, elle s'enfonça dans la terre, et emporta tout le fer avec elle. Dès lors — dit le récit — les émigrations cessèrent.

« Les Esquimaux, qui ont la même tradition, prétendent que les Cariboux continuèrent de franchir le détroit. Le fait est que ces animaux disparaissent quelquefois tout-à-coup, pour reparaître en égale, quelquefois même, en plus grande quantité.

« Un autre fait, non moins significatif, est qu'avant l'arrivée des Européens, ces Indiens n'avaient point d'ustensiles de métal, et qu'ils se rappelaient en avoir perdu l'usage à une époque assez rapprochée. Ils expliquent aussi par la chute de leur géant, la stérilité de leurs efforts sans nombre et presque sans résultats, qui ont été faits pour découvrir le passage du nord-ouest. Cette dernière assertion prouve certainement que le corps de leur géant n'est pas autre chose qu'un pont de glace sur lequel ils ont jadis trouvé le détroit. »

A l'exemple des autres Indiens, les Sauteux croient que le roulement du tonnerre est causé par les battements d'ailes d'un oiseau gigantesque planant si haut dans les airs qu'il échappe à la vue des hommes. Peut-être que ce bruit est tout simplement dû au faisan et ressemblant à celui du tambour. Selon ces mêmes Indiens, les éclairs sont les regards de cet oiseau fabuleux qui, quelquefois, entre dans une colère si grande, que les regards enflamment même les objets sur lesquels ils tombent. Lorsque la foudre a atteint un point du sol, c'est une petite pierre ronde que son œil a lancée. On a qu'à creuser le sol à l'endroit qui a été atteint, pour la trouver.

Traversons les grands lacs Supérieur et Michigan pour gagner les rives habitées par les *Ottawoks* ou Courtes-Oreilles et y recueillir quelques traditions :

« Les *Ottawoks* — écrivait il y a déjà deux siècles le P. Rasle, missionnaire martyr, dont nous avons déjà parlé, — prétendent être sortis de trois familles. Les uns sont de la famille de Michabou, le Grand-Lièvre. Ils prétendent que ce grand Lièvre était un

homme prodigieusement grand; qu'il tendait des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur, et que l'eau lui venait à peine jusqu'aux aisselles; que, pèndant le déluge, il envoya le castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écume; qu'il se rendit à l'endroit du lac où était cette terre, laquelle formait une petite île dont il fit le tour en marchant dans l'eau; que cette île devint extraordinairement grande; c'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au ciel, qui est sa demeure ordinaire, mais qu'avant de quitter la terre, il ordonna que quand ses descendants viendraient à mourir, on brûlerait leurs corps, et qu'on jetterait leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus facilement vers le ciel; que, s'ils y manquaient, la neige ne cesserait pas de couvrir la terre, que leurs lacs et leurs rivières resteraient pris de glace et que ne pouvant pas pêcher, ils mourraient tous au printemps.

« La seconde famille prétend être sortie de *Namèpish* (la carpe). Ils disent que la carpe ayant fait ses œufs sur le bord de la rivière, et que le soleil ayant dardé sur eux ses rayons, il s'en forma une femme de laquelle ils sont descendus.

« La troisième famille attribue son origine à la patte d'un *matchowa*, c'est-à-dire d'un ours, et ils se disent de la famille de l'ours, mais sans s'expliquer de quelle manière ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent l'un de ces animaux, ils lui font un festin de sa propre chair, ils lui parlent et le harangent: « N'aie pas de pensée contre nous, lui disent-ils, parce que nous t'avons tué; tu as de l'esprit; tu vois que nos enfants souffrent la faim, ils t'aiment, ils veulent te faire entrer dans leurs corps; ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des enfants de chef? »

La tradition suivante était en honneur chez les Hurons, voisins des Courtes-Oreilles. Je la transcris de l'histoire de l'Eglise de Southermann, II partie (XVII^e siècle).

« Les Hurons prétendent être descendus du ciel, se basant sur une ancienne tradition d'après laquelle une femme nommée *Ataentsie*, venue du ciel, était allée fixer son séjour dans un lieu plus élevé que le ciel même, mais qu'elle en avait été précipitée pour la raison suivante: son mari, tombé sérieusement malade, avait vu en songe un arbre chargé de fruits merveilleux, et sur

lequel étaient venus se percher une foule d'oiseaux. Il avait pensé qu'il n'y aurait pas un grand mal d'abattre cet arbre pour en manger les fruits; il avait également rêvé que ces fruits le guériraient. Ayant communiqué son rêve à sa femme, qui était enceinte, celle-ci s'arma d'une hache, et fit tomber l'arbre. La chute de l'arbre la fit accoucher de deux fils *Tasviscaron* et *Jouskéka*, que tua son frère, qui devint le père des Hurons. D'après une tradition iroquoise, les descendants de Jouskéka n'arrivèrent pas à la quatrième génération, car un déluge détruisit le genre humain, et les animaux furent changés en hommes pour repeupler la terre. »

Nous retrouvons ainsi dans cette tradition huronne des souvenirs confus de la chute des anges, de nos premiers parents, du meurtre d'Abel et du déluge.

Bien que se rattachant à la section archéologique de cette troisième partie, le fait que j'intercale ici, rappelle d'une manière frappante le souvenir de la chute de nos premiers parents.

Il y a quelques dizaines d'années, on découvrit en Pensylvanie, sous un chêne plusieurs fois séculaire déraciné par un ouragan, une grande pierre qui portait gravé, entre autres choses, l'image d'un homme et d'une femme, séparés l'un de l'autre par un arbre. La femme tenait des fruits dans ses mains, et autour d'eux on voyait des cerfs, des ours et des oiseaux. A mon avis, les Indiens qui ont gravé ces figures ont dû appartenir aux tribus à demi-civilisées, venues de l'Amérique centrale pour être de nouveau refoulées vers le sud ou exterminées par les hordes des sauvages, nouveaux arrivés de l'ouest, les ancêtres des Indiens actuels des Etats-Unis.

Descendons plus au sud, et constatons l'existence d'une tradition se rapportant au souvenir d'un héros restaurateur né d'une vierge. Voici ce que je lis dans l'ouvrage anglais qu'a écrit sur son expédition dans le Nouveau-Mexique le lieutenant Emory, des Etats-Unis, vers le milieu de ce siècle :

« Je demandai à un interprète des Pimos son opinion sur l'origine des ruines que l'on rencontre en grand nombre dans la contrée où nous nous trouvions. Il me répondit que d'après la tradition, une femme d'une très grande beauté avait, à une époque bien ancienne, régné sur cette contrée, et avait résidé sur le site verdoyant où nous venions de camper. Les Indiens l'aimaient autant qu'ils la vénéraient; elle agréait complaisamment les dons

qu'ils lui offraient, mais sans jamais payer à aucun d'eux une attention particulière. Elle voulait rester vierge et se montrait singulièrement chaste. Une famine s'étant fait sentir, elle distribua des denrées en une abondance telle, qu'elles paraissaient inépuisables. S'étant un jour endormie en plein air, une goutte d'eau tombée sur sa gorge découverte, l'a fit concevoir. L'enfant qui naquit d'elle devint le père d'une nouvelle génération, qui a construit les édifices dont on voit les ruines aujourd'hui. »

Voici une tradition des Séminoles, les anciens habitants de la Floride.

« Après avoir créé la terre, le Grand-Esprit forma trois hommes à constitution très frêle, qu'il conduisit au bord d'un lac, dans lequel il leur ordonna de se jeter. Le premier qui s'y jeta en sortit brillant de blancheur et de propreté ; le deuxième qui s'était jeté à l'eau après avoir hésité un instant, en émergea tout le corps teint d'une couleur cuivrée, tandis que le troisième en sortit tout couvert d'une couche de la fange que ses devanciers avaient dégagée du fond du lac ; et il resta noir.

« Le Grand-Esprit plaça ensuite devant ces trois hommes, trois paquets à enveloppes d'écorce, dont chacun de ces hommes devait se choisir un. L'homme noir n'eut rien de plus pressé que de se jeter sur le plus gros et de se le garder ; le cuivré prit pour lui le plus gros des deux qui restaient, et force fut à l'homme blanc de se contenter du dernier, le plus petit. Ayant défait chacun son paquet, que trouvèrent-ils ? Le premier, de lourds instruments de labour ; le deuxième, des ustensiles de chasse ; le troisième, un encrier, des plumes et du papier. »

Les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont qu'un souvenir bien confus de l'âge d'or ou du paradis terrestre, mais à travers l'extravagance de leurs fables, percent quelques rayons de lumière, qui nous font découvrir la source primitive où ils ont puisé leurs traditions, qu'ils ont singulièrement modifiées et dénaturées. « Leurs traditions sur la création, sur le déluge et sur quelques autres points de l'ancien Testament, — dit un missionnaire ¹ qui a longtemps habité parmi eux, varie autant que diffère l'imagination de leurs ancêtres qui leur ont transmis ces traditions. »

« Les Indiens de la tribu de Delaware se croient autochtones, c'est-à-dire, formés du sein de la terre dont ils seraient sortis comme les cigales. Voici ce qu'ils racontent : « Un Indien

de leur tribu découvrit un jour une ouverture dans la partie supérieure de la terre et y grimpa si longtemps qu'il finit par arriver à la surface. Il fut frappé d'étonnement en voyant le beau pays qu'il venait de découvrir, et s'étonna bien plus encore en voyant les animaux de toute espèce qui vivaient sur la terre. Il s'avança pour explorer ce beau pays; il eut la chance de tirer un chevreuil, qu'il apporta au sein de la terre. Ses voisins se rassemblèrent autour de lui; il leur fit le récit des merveilles qu'il avait vues, et il les détermina à quitter leurs sombres demeures et à grimper jusqu'à la surface de la terre. » Dans cette fable, n'y a-t-il pas quelque réminiscence de l'origine biblique de l'homme « formé du limon de la terre », des animaux que le Créateur « rassembla sous les yeux d'Adam, le premier homme, afin qu'il leur imposât un nom »; et ce pays de merveilles, si beau, si ravissant, qui transporte d'admiration, ne serait-il pas notre Eden ?

« Chez les sauvages d'une autre tribu du Missouri, nous trouvons des vestiges plus caractéristiques des traditions primitives de l'âge d'or et du Paradis terrestre. Ces Indiens croient également tirer leur origine de la terre. C'est toujours le souvenir biblique : *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ* (Gen., II, 7); mais ils ne racontent pas de la même manière leur délivrance de cette sombre demeure. « Ils croient qu'une vigne plantée par leurs ancêtres s'éleva à une hauteur si prodigieuse qu'elle atteignit une grande ouverture qui se trouvait au sommet de leurs demeures souterraines, et que personne n'avait encore pu atteindre. Ce pied de vigne était en même temps très fort; un jour un jeune homme eut le courage de grimper par là jusqu'à l'ouverture. Il parvint même à s'élever jusqu'au dessus, et il descendit sur la surface de la terre. Il admira la beauté de la nature et l'éclat du soleil, mais surtout le troupeau de buffles qu'il aperçut autour de lui dans la plaine. Il tua un buffle, retourna au sein de sa tribu, fit un tableau brillant de la beauté et de la fertilité de la terre. Toute la tribu réussit aussitôt à s'échapper de sa sombre demeure. Malheureusement il se rencontra dans le nombre une femme très forte qui voulut aussi arriver dans la « terre promise »; elle suivit le pied de vigne et se mit à grimper, mais son poids extraordinaire brisa le cep qui fut renversé. Les Indiens qui n'étaient pas encore sortis se virent donc privés de leur unique moyen de salut, et ils furent obligés de rester dans la terre où ils se trouvent encore aujourd'hui. »

« Tel est le récit que nous fait M. Baraga de la croyance de cette tribu du Missouri. Cette vigne dont il est parlé, ne serait-elle pas l'arbre de la science du bien et du mal de la Genèse. Cette femme forte dont le poids énorme brisa le pied de la vigne et priva ses concitoyens de tout moyen de salut et du bonheur d'entrer dans cette terre si belle, si fertile, si pleine de merveilles, ne serait-elle pas Eve, qui, en mangeant du fruit défendu, priva sa postérité du bonheur que Dieu lui réservait et la tient éloignée de la « terre promise » ? Et ce pays où la nature est si belle, le soleil si brillant, la terre si fertile, la chasse aux buffles si abondante, ne serait-il pas une miniature de l'Eden mosaïque dans les goûts d'un peuple sauvage ? « Les Iroquois, dit Lafitteau, savaient l'histoire de la femme qui se laissa séduire au pied d'un arbre, la colère de Dieu qui l'expulsa (du jardin des délices); elle eut deux enfants qui se battirent ensemble et l'un fut tué. De cette femme sont descendus tous les autres hommes. » (Mœurs des sauvages américains. *Nouvelles Annales de philosophie catholique*, Tom. III, mai 1881.)

§ 2. Amérique centrale.

Dans cette cueillette de traditions et légendes indiennes de l'Amérique centrale, nous en trouvons qui se rapportent, comme celles du Nord, à des faits bibliques des premiers âges et à un Messie qui semblerait être déjà venu. Nous commençons à l'île de Cuba cette nouvelle série de traditions :

« Divers auteurs, a écrit un historien très estimé du Nouveau-Monde, Clavigero (*Storia del Messico*, tom. II, p. 6), raconte que les habitants de Cuba, questionnés par les Espagnols sur leur origine, donnèrent ces renseignements : D'après ce que leur avaient appris leurs ancêtres, le Grand-Esprit a créé le ciel, la terre et toutes choses. Un vieillard, prévoyant un déluge qui devait punir les hommes de leurs crimes, construisit une chaloupe dans laquelle il s'embarqua avec sa famille et une foule d'animaux. L'inondation ayant diminué, il lâcha un corbeau, qui, trouvant une pâture abondante dans les cadavres des êtres qui avaient péri, ne retourna plus. Il lâcha ensuite une colombe, qui revint portant dans le bec une branche de *hoba*. La terre ayant été mise à sec, le vieillard débarqua ; puis, ayant fait du vin avec du raisin sauvage, il s'enivra et s'endormit. L'un de ses fils, le voyant dans une posture peu

modeste, se moqua de lui, tandis que l'un de ses frères s'empressa de le couvrir. Le père, en s'éveillant, maudit celui-là et bénit celui-ci. Les indigènes prétendaient être descendus du premier, parce qu'ils allaient nus, et que les Espagnols, qui portaient des vêtements, étaient descendus de son frère. »

Cette tradition prouverait que ces Indiens n'avaient aucune idée de la race noire qui n'a paru au nouveau continent qu'après la conquête espagnole; preuve très forte à l'appui de ma thèse.

Quittons l'île de Cuba pour gagner le Guatémala où nous recueillerons des traditions identiques avec celles des Mexicains. Nous empruntons les lignes suivantes au P. Petitot sur le Wotan de l'Amérique centrale qui est le Hiawatah ou le Minnobojo du Nord.

« Passons à la tradition des Guatémaliens, telle qu'elle est racontée dans le *Mythe de Votan*, par M. le comte de Charencey.

« La légende du *Votan* ou *Wotan* nous a été transmise par l'évêque de Chiapas, don Francesco Nunez de la Véga, qui l'a recueillie chez les peuples d'Oxaca. Elle fait partie de la magnifique bibliothèque américaine du savant abbé Brasseur de Bourbourg, que nous pouvons considérer comme le premier des américanistes modernes. Nombre d'écrivains espagnols, mexicains ou péruviens, cités dans l'ouvrage, sont les sources auxquelles s'est inspiré l'auteur du *Mythe de Votan*.

« Wotan, dit M. de Charencey, était le grand chef des *Chans* ou Serpents et le troisième de sa race. Dans un écrit laissé par lui en langue tzendale ou chiapanèque, il s'intitule le *Seigneur du bois creux*, c'est-à-dire du *tien* ou *tambour sacré*. Mais les Tzendales et les Chiapanèques, qui se disent les premiers habitants du continent américain et qui reconnaissent Votan pour leur héros, leur père, leur bienfaiteur et leur législateur, le nomment « Cœur du peuple », à cause de sa grande douceur et des bienfaits dont il les combla. Après sa disparition, ils lui décernèrent les honneurs divins et placèrent sous sa protection le troisième mois de l'année.

« Dans son mémoire testamentaire, Wotan dit qu'il est le petit-fils d'*Ymos* (le grand poisson cornu, le même que *Quétzal-Cohuatt* des Nahoas), ce vieillard sensé, qui échappe au déluge dans une grande barque qu'il construisit dans le dessein de s'y retirer.

« Wotan raconte qu'il vit la grande tour élevée par les hommes après le déluge et qu'il fut envoyé par Dieu, après la diffusion des

langues, pour peupler le continent américain alors désert. Il parvint, dit-il, en Amérique du côté du Nord-Ouest, par une voie souterraine et ténébreuse, à la manière des serpents, ses frères, après avoir passé par les sept demeures ou cavernes des treize serpents, et il ajoute que dans ce voyage il laissa sur la route des signes de son passage.

« Wotan pénétra d'abord jusqu'au lieu où fut construite depuis la cité des vieillards (*huéhuétan*), sur les bords de la rivière de Ciudad-Real de Chiapas. Il y amena sept familles de Serpents ou Chans, commandées par dix-neuf chefs, à la tête desquels il se trouvait. Il dit que son but, dans ce voyage en Amérique, était d'atteindre le « pied du ciel », afin d'y retrouver les Serpents ses frères. Par la même route souterraine qui le conduisit en Amérique, Wotan fit quatre voyages successifs, aller et retour de la terre de Wotan à la terre de Xibes ou Chives (*Valum Chivim*). Ce dernier mot est le nom des Tultul-Xintes, appelés aussi Oltoltèques orientaux. Il ajoute qu'il alla de là en Chaldée, à Jérusalem et en Europe (?)

« Wotan raconte encore dans cet écrit que, au retour de l'un de ses voyages, il trouva dans sa nouvelle patrie sept autres familles étrangères. Il délibéra longtemps pour savoir s'il les traiterait en amis ou en ennemis, mais il finit par les reconnaître aussi pour des serpents comme lui. C'étaient probablement des Nahoas orientaux ou Chives. La tradition les nomme Tséquils. Wotan les traita en alliés, leur donna en mariage des filles Chanes et les établit auprès de lui. Ce sont les ancêtres des Tzindales et leur nom est resté à un quartier de Ciudad-Real de Chiapas.

« Wotan apprit à son peuple l'agriculture, la culture du maïs, la connaissance et l'usage du calendrier, les arts, plusieurs sciences et toutes sortes de coutumes et de cérémonies relativement à l'usage des coupes, des bassins et des nappes. Il divisa l'année en treize mois lunaires de vingt jours chacun. Mais il allia à ses bienfaits le culte des fétiches ou *naqualt* (l'animal-dieu), qu'il avait reçu des Tzéquils. Il importa en Amérique le tapir, édifia plusieurs villes, et soumit à ses lois les premiers habitants du plateau d'Anahuac, les Chichimèques ou Quinamès, adorateurs de Tezcatlipola, l'ennemi de Quetzal-Cohuatl.

« Wotan dit encore que, par la puissance de son souffle, il édifia sur une montagne, située sur le bord de la rivière des vieillards,

un temple sombre et souterrain, dans lequel il déposa son écrit ou mémoire testamentaire en hieroglyphes sur des tables de pierre; plus, dix-neuf statuettes de jade, représentant les dix-neuf chefs subalternes de ses Etats ¹; plus, des vases précieux et de grands trésors. Il proposa à la garde de ce temple souterrain une grande prêtresse et des custodes ou *tlapians*.

« Wotan divisa ses Etats en quatre royaumes....

« Après toutes ces grandes actions, Wotan s'en retourna aux lieux d'où il était venu, et on ne le revit jamais plus.

« Ainsi finit la légende guatématicienne. Nous devons la compléter en ajoutant le compendium des données que nous fournissent les auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

« Les chroniqueurs donnent à Wotan dix-sept successeurs tous de la race des chefs wotanides.

« D'après l'abbé Brasseur de Bourbourg, les Chichimèques, que Wotan trouva sur les plateaux d'Anahuac, arrivèrent en Amérique vers l'an 49 de notre ère, d'*Aztland* ou *Aseland*, comme l'écrivit le baron de Bretonne, c'est-à-dire, la terre des *Ases*, l'Asie. On les identifia avec les Toltèques occidentaux, commandés par Itzamna, qui fut lui-même un des monarques du Yucatan.

« Les Wotanides, après avoir vécu en bonne intelligence avec les Tréquils ou Nahoao, finirent par être en proie aux guerres civiles, et furent enfin chassés de leur nouvelle patrie par ces barbares qu'ils avaient accueillis... La chute de l'empire de Wotan eut lieu, pense-t-on, vers le troisième siècle de notre ère. Les Wotanides, chassés par les Nahoas, se dispersèrent dans le Yucatan et le Guatemala. Quant à leurs ennemis, ils continuaient à affluer dans le pays par le côté nord-ouest du continent. Quelques Wotanides se mêlèrent aux Nahoas, et allèrent envahir, au XI^e siècle, le pays des Aztèques ², au Mexique, dans lequel ils fondèrent un autre Tulan de Chiapas ou Tulapan, leur ancien patrimoine dans le Guatélama. C'est du nom de ces deux villes que les Nahoas prirent le nom de *Toltèques*, qui signifie « hommes de Tulan ». Ce sont là les Toltèques orientaux ou à tête droite. Ceux qui vinrent au Mexique et au Guatemala par les côtes de la

¹ Voyez *Section archéologique*.

² Selon la majorité des historiens, les Aztèques ont supplanté les Toltèques au Mexique.

Californie furent les Têtes-Plates, et on les appelle les Toltèques occidentaux.

« On attribue à *Wotan le culte religieux du mont Escurrachan, au sommet duquel on conservait le feu sacré dans une enceinte palissadée.

« Chez les Tarasques, peuple du Michoacuan (Mexique), le même héro est connu et vénéré comme une divinité bienfaisante, sous le nom d'*Odo* ou d'*Inodan*.

« Les Othonuès, autre peuplade mexicaine, le reconnaissent pour leur législateur, leur père et leur dieu, sous le nom d'*Oton*.

« *Wotan*, héros, législateur et divinité des Tzendales, et *Quetzal-Cohuatl*, législateur, héros, divinité des Toltèques, peuvent bien être identifiés l'un à l'autre. En effet, *Wotan* est appelé le roi des serpents, et le nom de *Quetzal-Cohuatl* signifie serpent vert.

« Alexandre de Humboldt identifie, sans doute avec raison, le dieu américain *Wotan*, le dieu indou *Bouddha*, le thibétain *Pouta-la*, le cingalais *Podda*, le tamoul *Pouddan*, le grec *Boudéa*, l'égyptien *Toth*, et le scandinave *Wodan* ou *Odin*. Toutes ces divinités, en effet, présidaient au troisième jour de la semaine, ainsi qu'à la planète Mercure, de même que le dieu Tzendale préside dans le calendrier au troisième mois de l'année. C'est pourquoi M. de Charencey assimile *Wotan* ou *Votan* aux dieux congénères de *Teth*, *Hermès* et *Mercure*.

« Malgré le caractère de douceur et de bienveillance que les peuplades de la Nouvelle-Espagne reconnaissent à *Wotan*, certaines populations de l'Amérique centrale lui prêtent un caractère funèbre. Ainsi, d'après le Brasseur de Bourbourg, les Guatémalas l'assimilent à *Mam*, dieu de la mort. D'autres peuples même lui prêtent un caractère malin. Ainsi les Maya-Qquiches font de lui le mauvais-Esprit, génie cruel et malfaisant.

« Dans les belles ruines laissées au Yucatan par les Wotanides, et spécialement sur les bas-reliefs de Palenqué, on voit représentés des pontifes revêtus de robes blanches et traînantes, tenant en main des encensoirs, et portant sur la tête des tiaras; on y voit la croix, appelée en mexicain *Quiahuitzteoth* (la croix qui répartit la pluie ou fécondité) dans ces régions équatoriales. Or, la tradition dit que ce fut le serpent vert *Quetzal-Cohuatl* qui, le premier, planta la croix au Mexique. Cette divinité disparut, comme *Wotan*, après qu'elle eut prêché sa doctrine et laissé des lois et une civilisation au peuple des Chives ou Nahoas. »

Je lis les lignes suivantes à l'article *Chiapanèca* du dictionnaire de linguistique de Migne.

« Le *Chiapanèca*, langue de la région de Guatémala, est parlée par les Chiapanèques, qui habitent dans le *partido* de Chiapa, dans la province de ce nom. Lors de l'arrivée des Espagnols, les Chiapanèques formaient une puissante république, qui était l'Etat dominant de la province actuelle de Chiapa, et qui avait soumis par la force des armes les Zoques, les Tzandales et les Quélines, peuples qui leur étaient inférieurs en civilisation et en industrie. Selon les traditions antiques, recueillies par l'évêque François Nunnes de la Véga, le Wodan des Chiapanèques était petit-fils de cet illustre vieillard qui, lors de la grande inondation dans laquelle avait péri la majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau, lui et sa famille. Wodan coopéra à la reconstruction d'un édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue. Chaque famille reçut dès lors une langue différente, et le Grand-Esprit Feotl ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. » Cette tradition, observe le savant auteur des *Vues des Cordillères et des monuments de l'Amérique*, rappelle le Menou des Indous, le Noé des Hébreux, et la dispersion des Couschites de Singar. En la comparant, soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la Genèse et dans deux Pouranas sacrés, soit à la fable de Xelhua le Cholutain et à d'autres traditions américaines, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existent entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du Nouveau-Monde. »

Occupons-nous maintenant des traditions mexicaines. Clavigéron nous apprend que les Mexicains, ainsi que d'autres peuplades civilisées, conservaient des souvenirs, entremêlés de fables, de la création, du déluge, de la confusion des langues et de la dispersion des peuples.

« Les hommes, racontaient ces traditions, avaient péri dans une inondation universelle, un seul excepté, accompagné de sa femme. Il s'appelait *Coxcoa*, ou *Theocipactli*, selon quelques-uns, et sa femme *Xochiquetzal*. Ils se sauvèrent dans une barque, débarquèrent au sommet d'une montagne. Ils engendrèrent un grand nombre d'enfants qui restèrent muets jusqu'à ce qu'une colombe leur eut appris à parler, mais en langues si diverses, qu'ils ne se comprenaient pas les uns les autres. »

Des peintures mexicaines représentaient une couleuvre, portant panache, mise en pièces par le grand Esprit *Tetzcatlipoca*, personnification du soleil, le dieu *Tonakew*, qui paraît être identique avec le Chrisna indou et le Mithras des Persans. Le lecteur se rappellera ici ce que j'ai dit en plus d'une occasion déjà de la lutte éternelle entre le serpent (principe du mal) et l'aigle (le bon principe) des Indiens du nord. Et ce mot *Tonakew*, que de mots de diverses langues, ayant la signification de tonnerre, ne rappelle-t-il pas ?

Une partie du Mexique était habitée par des peuples plus ou moins civilisés au moment de la conquête espagnole. Grand nombre d'auteurs admettent que le pays fut successivement habité par plusieurs peuples, à commencer par les Olmèques ou Hulmèques. Il est certain que les Aztèques qui résidaient au Mexique depuis au moins deux siècles, étaient séparés au XVI^e siècle par le Rio-Grande de Santiago, de hordes barbares et nomades, appelées Otomites et Chichimèques. Selon quelques auteurs, les Toltèques, les devanciers des Aztèques, auraient paru en 648, nation intelligente, qui construisit des villes, établit des routes, et éleva les pyramides qui sont encore aujourd'hui un sujet de profond étonnement. Nous venons de le dire, les traditions mexicaines renferment une foule de faits rappelant ceux de la bible, avec les variantes conformes au génie et aux mœurs de ces populations. Pour le déluge, le colibri est substitué à la colombe biblique.

Voici ce que le savant Humboldt (dans l'ouvrage que nous venons de mentionner) rapporte quant aux traditions rappelant l'âge d'or :

« Le grand *Téocalli*, de Cholula, appelé aussi la montagne des briques non cuites, avait à sa cime un autel dédié à *Quetzalcoalt*, le dieu de l'air. Ce dieu, dont le nom signifie « serpent revêtu de plumes vertes », est, sans doute, l'être le plus mystérieux de la mythologie mexicaine; c'était un homme blanc; il était grand-prêtre et chef d'une secte religieuse.

« Le règne de *Quetzalcoalt* était l'âge d'or des peuples d'Anahuac. Alors tous les animaux, les hommes mêmes, vivaient en paix; la terre produisait sans culture les plus riches moissons; l'air était rempli d'une multitude d'oiseaux que l'on admirait à cause de leur chant et de la beauté de leur plumage. Mais ce règne, semblable à celui de Saturne, et le bonheur du monde ne furent pas de longue durée; le grand Esprit *Tezcatlipoca*, le

Brahma des peuple d'Anahuac, offrit à Quetzalcoalt une boisson qui, le rendant immortel, lui inspira le goût des voyages, et surtout un désir irrésistible de visiter un pays éloigné, que la tradition appelle *Tlapallan*.

« Il y avait dans le paradis terrestre l'arbre de la vie et l'arbre de la science du bien et du mal. Adam pouvait manger de l'arbre de vie ; il aurait été, par conséquent, immortel, s'il n'avait transgressé l'ordre du Seigneur, qui lui avait défendu de toucher aux fruits de la science du bien et du mal. Dans la fable mexicaine, ce n'est pas un arbre qui donne la vie, c'est-à-dire l'immortalité, c'est une boisson. Quant au voyage de l'Adam mexicain dans un pays éloigné, ce n'est autre chose, selon nous, que son expulsion du jardin des délices où il trouvait la paix et le bonheur. »

Mais voici une preuve bien plus frappante du souvenir de l'Eden biblique, conservé dans les traditions mexicaines. M. de Humboldt nous apprend que les Mexicains avaient, comme nous l'avons dit, des peintures hiéroglyphiques comme les Egyptiens. Or, dans une de ces peintures est représentée « la femme au serpent », qui est aux yeux de ce savant un souvenir de la Bible. Voici le remarquable passage où il en parle :

« Ce groupe représente la célèbre « femme au serpent Choacoalt », appelée aussi « femme de notre chair. » Les Mexicains la regardent comme la mère du genre humain, et après le dieu du paradis terrestre *Omèteucili*, elle occupait le premier rang parmi les divinités d'Anahuac. On la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures représentent une couleuvre panachée, mise en pièces par le Grand-Esprit. »

« Ces allégories rappellent d'autres traditions de l'Asie ; on croit voir dans la femme au serpent des Aztèques l'Eve des peuples sémitiques, dans la couleuvre mise en pièces, le fameux serpent *Kalya* ou *Kaligana*, vaincu par Vischnou, lorsqu'il a pris la forme de Chrishna. »

« Voici maintenant quelques observations que nous ajoutons à celles de M. de Humboldt : La « femme au serpent » est appelée « chair de notre chair », *Quilaztli* ou *Tonacacihua*. Adam, après la formation de la femme, s'écrie : « C'est l'os de mes os, la chair de ma chair. » L'Eve mexicaine est regardée comme la mère du genre humain, absolument comme Eve dans la Bible. Dans la peinture hiéroglyphique des Mexicains que nous avons sous les yeux, nous

voions le serpent dressé devant la femme, à laquelle il semble parler..... La femme tend la main comme pour recevoir quelque chose, et le serpent, dont la tête est énorme, paraît lui offrir un fruit enfermé dans sa gueule.

« On voit encore dans la peinture hiéroglyphique des Aztèques, l' « arbre du lait », ou l' « arbre céleste », qui distille du lait de l'extrémité de ses branches, et autour duquel sont assis des enfants morts peu de jours après leur naissance. Evidemment, on a voulu ici représenter les funestes résultats de la désobéissance d'Eve. »

« Dans la même peinture hiéroglyphique où Eve est en présence du serpent, on voit deux jumeaux, regardés au Mexique comme les fils de la femme au serpent, qui semblent se quereller et en être venus aux mains ; ne serait-ce pas Caïn et Abel ? Les deux vases renversés qui sont au-dessous, pourraient bien être les deux autels sur lesquels Caïn et Abel offraient leurs sacrifices.

« Un de ces enfants a la couleur blanche, l'autre, noire. La couleur noire que porterait Caïn, confirmerait la pensée de quelques savants, qui, comme M. de Paravey, pensent que cette couleur est le signe dont il est dit que Dieu marqua Caïn, afin de le distinguer de tous les autres hommes. Les nègres seraient ses descendants, ainsi que ceux de Cham, maudit de même que Caïn.

« Dans les traditions mexicaines, comme dans la Bible, le serpent est le génie du mal. Chez les Perses, la grande couleuvre, l'Ahriman, est aussi regardée comme l'origine de tous les maux. Les sauvages, en général, dans le Nouveau-Monde et dans les Indes, témoignent le plus grand respect pour les serpents ; ils leur rendent une sorte de culte, mais c'est celui de la crainte, et s'ils les honorent, s'ils leur apportent même des offrandes, c'est parce qu'ils les redoutent, et qu'ils croient ainsi apaiser la colère de ces êtres malfaisants que Dieu a maudits. » (Nouvelles Annales de Philos. Mai, 1881.)

Voici ce que rapporte Cantù sur les traditions mexicaines dans son *Histoire universelle* : « Au sommet de la pyramide de Chioloula s'élevait l'autel dédié à Quêtzalcoalt, dieu de l'air, représenté sous la figure d'un homme blanc et barbu, grand-prêtre législateur, chef d'une secte qui s'imposait des pénitences rigoureuses, telles que celle de se percer les lèvres et les oreilles, de s'enfoncer dans le corps des épines d'agave. Sous lui, l'Anahuac jouit de l'âge d'or jusqu'au moment où le Grand-Esprit Tezcatlipoca lui présente un

breuvage qui, en lui donnant l'immortalité, lui inspira le désir irrésistible de visiter des contrées éloignées. Quand il arriva à Chioloula, les habitants lui offrirent le gouvernement, et, durant les vingt années qu'il resta parmi eux, il leur enseigna à fondre les métaux, il ordonna le jeûne de quatre-vingts jours, et l'intercalation de l'année toltèque, leur recommandant de vivre en paix, et de n'offrir à la divinité que les prémices des fruits. Il disparut ensuite, en promettant de venir renouveler leur félicité....

« Les Aztèques comptaient quatre âges, qui avaient eu chacun leur soleil propre. Le premier, dit l' « âge de l'eau », dura 4008 ans et finit par un déluge général, dans lequel le soleil lui-même périt avec les hommes. L'autre « l'âge de la terre », après avoir duré 5206 ans, prit fin lors de la destruction des géants, produite par de terribles tremblements de terre, qui causèrent aussi l'extinction du second soleil. Vint ensuite « l'âge du vent » de 4010 ans, terminé par un tourbillon qui anéantit le troisième soleil et tous les êtres vivants. Chaque fois l'espèce humaine fut conservée, attendu qu'un couple fut changé en animaux capables de résister à ces catastrophes et destinés à renouveler l'espèce. L'âge actuel, « l'âge du feu, » commencé depuis 850 ans, est le seul dont les annales aient été conservées, et il se terminera par un incendie général; or, cela devant arriver à la fin de l'un de leurs siècles qui étaient de 52 ans seulement, le moment où un siècle expirait, causait une grande frayeur. C'était alors une tristesse générale; on éteignait le feu sacré, et les moines ne cessaient de prier, on déchirait ses vêtements, on brisait les meubles de prix, on se cachait le visage sous des masques d'agave, et, chose singulière, les femmes enceintes étaient regardées avec terreur dans la croyance qu'au moment de la catastrophe, elles se transformeraient en tigres et s'uniraient aux génies malfaisants pour se venger des hommes. »

« L'histoire des Aztèques — écrit Humboldt (*Vue des Cordillères*, tome II, p. 168) — commence par le déluge de Coxcox. Parmi les différents peuples qui habitent le Mexique, les peintures qui représentent ce déluge, se sont trouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques et les Michoacônèses. Le Noé de ces peuples s'appelle Coxcox, Tezpi, ou Théocipactli (dieu-poisson). Il se sauva conjointement avec sa femme Xochiquetzal dans une barque, où, selon d'autres, dans un radeau. La

peinture représente Coxcox au milieu de l'eau, étendu dans une barque. La montagne dont le sommet, couronné d'un arbre, s'élève au-dessus des eaux, est l'Ararat des Mexicains. Au pied de la montagne paraissent les têtes de Coxcox et de sa femme. Les hommes nés après le déluge étaient muets; une colombe, du haut d'un arbre, leur distribue des langues sous forme de virgules. Il ne faut pas confondre cette colombe avec celle qui rapporte à Coxcox la nouvelle que les eaux se sont écoulées. Les peuples de Méchoacan conserve une tradition d'après laquelle Coxcox, qu'ils appellent Tezpi, s'embarqua dans un *accalli* spacieux avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le Grand-Esprit ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir de la barque un vautour qui ne revint pas à cause de la multitude des cadavres... Il envoya encore d'autres oiseaux, parmi lesquels seul le colibri revint tenant dans son bec un rameau. Voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, il quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan. »

Les hiéroglyphes mexicains nous apprennent également qu'avant le déluge, 4008 ans après la création du monde, la contrée d'Anahuac était habitée par des géants (Zocuilixiqué); ceux qui ne périrent pas, furent changés en poissons, sept se retirèrent dans des cavernes. Les eaux s'étant retirées, Xélux, l'un de ces géants, surnommé l'architecte, alla à Shiolulan, où, en souvenir de la montagne Tlatoc, où il s'était sauvé, il éleva une colline artificielle en forme de pyramide. Les dieux s'en indignèrent et incendièrent l'édifice. (Ms du Vatican, copié par Pedro de Los Reos, 1566.) Humboldt et Zoëga ont reconnu de grandes ressemblances entre les restes de cette pyramide et le temple de Bel; elle est bien orientée et, comme ce temple, elle servait aux observations des prêtres mexicains.

« Les idées des Mexicains sur l'origine des choses avaient des rapports singuliers avec les livres de Moïse : ils racontaient que Dieu avait créé de terre un homme et une femme; que ces deux modèles de la race humaine, s'étant allés baigner, avaient perdu leur forme dans l'eau, mais que leur auteur la leur avait rendue avec un mélange de certains métaux, que le genre humain tirait d'eux son origine; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs, avaient été punis par un déluge universel, à l'except-

tion d'un prêtre nommé Tezpi, qui s'était mis avec sa femme et ses enfants dans un grand coffre de bois, où il avait rassemblé aussi une foule d'animaux et d'excellentes semences; qu'après l'abaissement des eaux, il avait lâché un oiseau appelé *aura*, qui n'était pas revenu, et successivement plusieurs autres, qui ne s'étaient pas fait revoir; mais que le plus petit, et celui que les Mexicains estiment le plus, pour la variété de ses couleurs, avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les prêtres de Méchéocan portaient des tonsures comme ceux de l'Eglise romaine. » (*Diction. Ethnograph. de Migne.*)

Les habitants du territoire immense situé au Sud de l'Amérique centrale, appelé la Nouvelle-Grenade, se rapprochaient le plus des Mexicains et des Péruviens parmi les Indiens sous le rapport d'un certain degré de civilisation. Leur première et principale ville était Bogota, où la convoitise insatiable des Espagnols trouva de quoi se repaître au delà de toute attente.

Les naturels de cette contrée s'appelaient Muisques. Si nous en croyons leurs traditions, une dame à laquelle sa grande sagesse avait fait donner le nom de *Comizagal*, singulière qualification, puisque ce mot signifie « tigresse volante, » avait visité la province de Cerquin. C'était une habile magicienne, et elle était blanche comme une Espagnole. Elle fixa son séjour à Césalcoquin, et y agrandit sa souveraineté grâce aux victoires que lui fit remporter l'idole à triple face qu'on adorait à cet endroit. Bien que restant vierge, elle eut trois fils, entre lesquels elle partagea son royaume. Sentant sa fin approcher, et après leur avoir donné de sages conseils, elle s'étendit sur sa couche, pour s'envoler bientôt au ciel sous la forme d'un oiseau au milieu des tonnerres et des éclairs. Elle avait introduit parmi les Indiens le culte de certaines idoles, dont l'une s'appelait le grand-père et une autre la grand-mère; on leur demandait la santé, tandis qu'on s'adressait aux autres pour obtenir abondance de biens et soulagement dans les maux.

D'après une autre tradition, les ancêtres des Muisques auraient été de vrais barbares n'ayant aucun culte, ne connaissant aucun art jusqu'à l'apparition d'un vieillard, portant une barbe longue et épaisse, portant le triple nom de Baquica, Nemquetheba et Zubé. Il devait être venu des plaines situées à l'Orient des Cordillères de Chingasa, et appartenait à une autre race. Il apprit à ces sauvages à vivre en société et à cultiver la terre. Sa femme portait

également un triple nom : Chia, Ibécaygnaya et Huytaca; sa méchanceté égalait sa beauté, et, ne cessant de contrarier son mari, elle paralysait par ses pratiques de magie tout le bien que celui-ci cherchait à faire. Ses maléfices provoquèrent le déluge qui dévasta la vallée de Bogota. Son mari, poussé à bout, la chassa, et elle devint la lune, et, ayant desséché la terre, il introduisit le culte du soleil.

§ 3. *Amérique méridionale.*

Transportons-nous au delà des Cordillères pour continuer au Pérou notre cueillette des traditions de l'Amérique du Sud.

Je traduis d'abord une légende consignée dans l'ouvrage ancien déjà cité de Southerman, qui donnerait raison à l'opinion de certains savants prétendant qu'à une époque bien éloignée de nous des missionnaires étaient venus évangéliser ces contrées. Cet auteur, nous l'avons vu, donne aux Péruviens une origine tartare, et il ajoute : « La tradition péruvienne porte que le premier souverain du pays, Manco Copac, homme plein de vaillance et de prudence, était arrivé dans ces contrées avec sa femme ou sœur, qui s'appelait Mama Oello Huaco; il réussit à attirer à lui les naturels du pays qui vivaient dans des cavernes; il leur enseigna l'agriculture et le tissage de la laine, leur donna des lois, en fit, en un mot, des êtres humains. C'est depuis cette époque que les Incas, souverains du pays, ont exercé sur ce peuple une autorité absolue. »

Ajoutons à cette tradition d'autres légendes qui ne s'accordent pas en tous points à ce que nous venons de lire.

« Il y a longtemps de cela — écrit encore le même auteur — trois hommes, appelés Ayrache, Aranca et Ayarmango, avec leurs femmes Mamacola, Mamacona, et Mamaragua, apparurent, et s'arrêtèrent à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Cuxco. Ils décidèrent d'y construire une cité et de la peupler d'hommes étrangers au pays. Ayrache lançait une pierre jusqu'à la cime de la plus haute montagne avec son lasso. Les naturels prêtèrent leur assistance à la construction de la ville. L'influence du premier étant devenue toute puissante, les autres en conçurent de l'ombrage

et jurèrent sa perte. L'ayant invité à assister à un sacrifice qui devait être offert au soleil dans une caverne, ils l'y enfermèrent en bouchant l'entrée avec de grosses pierres. Mais Airache, dispersant ces pierres, s'élança de la caverne vers le ciel, porté par des ailes à teintes éclatantes à la grande confusion de ses persécuteurs, et prononça ces paroles : « Soyez sans crainte : ce qui vient de se passer n'est qu'un prélude à la fondation de l'empire des Incas, destiné à s'étendre au long et au large. Allez, bâtissez-vous une ville que vous appellerez Cuzco, siège des rois futurs. Un temple sera élevée plus tard au soleil brillant d'un art et de richesses incomparables. Vous m'érigerez alors des autels et m'offrirez des sacrifices; en retour, je vous élèverai au faite de la prospérité; ma protection vous accompagnera dans toutes vos expéditions. Et en souvenir de moi, et pour suivre mon exemple, vous vous percerez les oreilles. » Aranca et Ayarmango lui prêtèrent serment, et le dernier ayant survécu à son frère changé en une statue de pierre, régna de concert avec les trois femmes, se mit à bâtir la ville de Cuzco dont il fut le premier souverain sous le titre de *Mango-Capu* (prince riche). Ingerroca, son fils, qui lui succéda, laissa sa couronne à son fils, *Yacaromac* (fleuve de sang), nom qu'il reçut des larmes de sang qu'il versa pour avoir perdu une grande bataille. »

« Suivant Garcillasso (*La Harpe, Collection*, t. XV), le premier Inca passait pour fils du soleil. Son père, touché du triste état de cette contrée, l'envoya, lui et sa sœur, pour en civiliser les habitants, leur donner des lois, leur apprendre à cultiver la terre, et établir la religion et le culte du soleil, leur père, et lui faire offrir des sacrifices. Dans cette vue, le frère et la sœur furent déposés sur les bords du lac Titicaca, éloigné du Cuzco d'environ quatre-vingts lieues. Le soleil leur avait donné un lingot d'or d'une demi-aune de long et de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur course à leur gré, de jeter à terre le lingot d'or aux lieux où ils s'arrêteraient, et de se fixer définitivement à l'endroit où il s'enfoncerait dans le sol. Il y avait ajouté les lois qui leur serviraient à gouverner les peuples dont ils s'attireraient la confiance et la soumission. Le frère et la sœur, qui étaient aussi liés par les liens du mariage, prirent leur chemin vers le Nord jusqu'au pied d'une montagne au Sud de Cuzco, nommé *Huanacauri*; ils y jetèrent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, disparut tout d'un coup à leurs yeux. Ensuite, s'étant séparés pour inviter tout le monde à

venir sous leurs lois jouir d'un bonheur qui leur était inconnu, l'un continua sa route vers le septentrion, l'autre prit la sienne vers le midi. Les premiers hommes auxquels ils s'adressèrent touchés de la douceur de leurs discours et de leurs offres avantageuses, les suivirent en foule à la montagne d'Hunuacauri, où l'Inca bâtit la ville de Cuxco. Ces nouveaux habitants, charmés de la vie douce et paisible qu'ils leur faisaient mener, se répandirent de toutes parts pour informer d'autres peuples de leur bonheur. Il se forma plusieurs peuplades, dont les plus considérables n'excédaient pas alors le nombre de cent maisons. L'empire de ce monarque s'étendait vers l'Orient depuis Cuzco jusqu'au fleuve de Paucartambo; vers l'Occident, jusqu'à la rivière d'Apurimac, c'est-à-dire environ huit lieues, et, vers le Sud, neuf lieues jusqu'à Quéquésama.»

« On a déjà dit que ce premier fondateur se nommait *Manco-Inca*, et sa sœur ou sa femme, *Mama Oello*. Le mot *Inca* a deux significations différentes : proprement il signifie seigneur, roi ou empereur, et par extension, descendant du sang royal. Dans la suite, les sujets s'étant multipliés, et le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un gouvernement policé, on ajouta le surnom de *Capac* à celui d'Inca. *Capa* signifie riche en vertu, en savoir, en pouvoir.....

« Manco établit le culte du soleil comme la source apparente de tous les bienfaits naturels. Il fit ériger à cet astre un temple, auquel il joignit une espèce de monastère pour les vierges consacrées à son service, qui devaient être toutes du sang royal.

« Après avoir vu croître heureusement son empire, se sentant affaibli par l'âge et près de sa fin, il fit assembler la nombreuse postérité qu'il avait eue de son épouse et de ses *mamaconas*, les grands de sa cour et tous les *curacos* de ses provinces. Dans un long discours il leur déclara que le soleil, son père, l'appelait à une meilleure vie; il les exhorta de sa part à l'observation des lois, en les assurant que le soleil ne voulait point qu'on y fit le moindre changement; enfin, il mourut, pleuré de tous ses peuples, qui le regardaient non seulement comme leur père, mais comme un être divin. Dans cette idée ils instituèrent des sacrifices en son honneur, et son culte fit bientôt une partie de leur religion. »

« Les naturels — dit Cantù, (*Hist. Un.*) — racontaient que leurs ancêtres avaient mené une vie sauvage jusqu'au moment où le soleil, leur père, les prenant en pitié, leur avait envoyé des êtres

surhumains pour les policer. La tradition varie ici selon le pays, et même à l'égard des personnes, la plus générale à ce qu'il paraît, désigne Manco-Capac, qui venu du Nord avec Coya-Oella, sa femme et sa sœur, fonda Cuzco, capitale du royaume, soumit et civilisa les peuples environnants, et commença la race des Incas, qui régna sans interruption sur cette contrée. »

« Les tribus du Pérou — dit Malte-Brun — vivaient dans une barbarie complète. Nomades, elles se nourrissaient des produits de la chasse et de la pêche. Les vainqueurs déchiraient tout vivants les prisonniers de guerre. Quelques-uns d'entre eux, par instinct de la reconnaissance, adoraient la bienfaitante nature, les montagnes, mère des fleuves, les fleuves mêmes et les fontaines qui arrosaient la terre et la fertilisaient, les arbres qui donnaient du bois à leurs foyers, les animaux doux et timides dont la chair était leur pâture, la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice. Un temple très ancien était même consacré à un dieu inconnu et suprême; mais le culte du plus grand nombre était celui de la terreur. Ils s'étaient fait des dieux de tout ce qu'il y a de plus hideux et de plus terrible; ils vouaient un respect superstitieux au couguar, au jaguar, au condor, aux grandes couleuvres; ils adoraient les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternaient devant les torrents, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui bouleversaient les entrailles de la terre. A peine rendaient-ils une ombre de culte à ces affreuses divinités: ils paraissent les avoir considérées sous le même jour que l'Africain voit ses fétiches. Cependant, l'un se perçait le sein en se déchirant les entrailles; l'autre, plus forcené, arrachait les enfants à la mamelle de leur mère, pour les égorger sur l'autel....

« La Providence divine eut pitié de ce monde livré au génie malfaisant: elle y envoya le sage et vertueux Manco et la belle Oello, sa sœur et son épouse. D'où était venu ce couple vertueux et bienfaisant? On les crut descendus du ciel. Les sauvages répandus dans les forêts d'alentour se ressemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de leurs tissus, à bien élever leurs enfants, à servir leurs époux avec un tendre zèle. Au don des arts ces législateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du soleil, leur

père, ce culte fondé sur la reconnaissance, fut la première de ces lois et l'âme de toutes les institutions. La voix d'une religion bienfaisante rassemble de toutes parts ces peuplades barbares; ils apprennent à s'aimer, à s'entr'aider; ils renversent les autels élevés aux lions et aux tigres; ils quittent la vie errante. La terre, labourée par ses habitants, ouvre son sein fécond et se couvre de riches moissons. »

Traversons de nouveau les Cordillères pour gagner la Guyanne et y recueillir une tradition relative au Messie né d'une vierge. Une lettre d'un missionnaire de cette contrée (1729) rapporte une légende des Indiens Maneïcos, d'après laquelle une femme d'une grande beauté, qui avait vécu dans le pays à une époque bien ancienne, avait, tout en restant vierge, mis un enfant au monde. Une fois grand, cet enfant opéra des prodiges, guérit les malades, etc. Ayant réuni un jour la plus grande partie du peuple autour de lui, il s'éleva vers le ciel, et fut changé en un soleil. Si cet astre n'était pas si éloigné, on pourrait le reconnaître à ses traits.

Terminons la série de ces traditions indiennes par celle qui avait cours parmi les premiers habitants du Brésil. Ils croyaient qu'un législateur, vêtu de blanc, nommé *Payé-Tomé*, tenant un bâton à la main, était apparu à leurs ancêtres, pour leur apprendre à se construire des habitations et à cultiver le manioc.

La grande affinité qui règne entre ces traditions américaines que nous avons empruntées au Nord, au Centre, au Sud, révèle évidemment l'homogénéité de race, et en même temps une origine asiatique, comme la seconde partie de ce chapitre achèvera de nous en convaincre.

Une chose nous frappe dans ces traditions, si nous les comparons avec celles qui sont universellement répandues parmi les autres nations anciennes, et qui reposent sur les premiers grands événements bibliques. C'est que les traditions du Nouveau-Monde concernant le Messie, le regardent comme déjà venu, tandis qu'en général les autres traditions universelles l'annoncent comme un sauveur qui doit venir. C'est ce qui a engagé quelques savants à admettre que de bonne heure déjà des missionnaires avaient pénétré en Amérique, et même à l'époque apostolique. L'un ou l'autre ont même cru que saint Thomas lui-même l'avait évangélisé; le nom dont les Brésiliens appelle leur législateur, semblerait leur donner raison.

Comme je l'ai promis, je joins ici, sous forme d'appendice à la première partie de ce chapitre, un résumé du célèbre poème anglais de Longfellow. Nos élèves d'humanités, s'ils se donnent la peine de me lire, y verront un nouvel horizon poétique se dérouler devant eux. Ce poème a pour sujet la vie, les exploits de *Hiawatah* le messie, législateur, restaurateur de la grande famille Algonquine, connue chez mes Folles-Avoines sous le nom *Minowabojo* et dont j'ai déjà parlé amplement. Une foule d'autres légendes indiennes du Nord sont entremêlées avec un grand art au récit principal. Nous avons ici la mythologie indienne, dont ni dieux ni demi-dieux ne font les frais, mais des êtres animés ou inanimés de la création visible personnifiés, tirés surtout des phénomènes météorologiques. Le théâtre principal des hauts faits du héros se trouve sur le rivage sud du Lac Supérieur, entre les deux sites appelés par les Canadiens l'un « les Rochers-Peint), » l'autre « le Grand-Sable. »

Ainsi que le lecteur a pu s'en convaincre, la plus grande partie de ces légendes indiennes revêtent des formes très poétiques; elles devaient inspirer les favoris des muses qui les connaissaient. Aussi notre illustre poète, l'une des gloires littéraires des Etats-Unis, a trouvé dans les légendes algonquines un sujet conforme aux aspirations de son génie.

Longfellow, dont le vrai nom était Henri Wodworth, né en 1807 à Portland, dans le Maine, est mort à New-York au mois de mars 1882. Il a publié plusieurs ouvrages. Son « *Hiawatah*, » qui parut en 1855, eut trente éditions la même année. Ce poème a été traduit en allemand par Freiligrath. Les noms propres qui y figurent, sont empruntés aux divers dialectes de l'algonquin.

Nous ne ferons, dans cette esquisse, que tracer à grands traits les principaux tableaux de ce poème. Pour l'intelligence de l'ensemble, et sous forme de prologue, nous faisons précéder cette étude, sur les données du poète, d'une légende algonquine qui, sous une forme altérée, a également cours parmi les Folles-Avoines.

Légende

Mudjékewis (le vent d'Ouest) était revenu vainqueur du royaume de *Wabasso* (lapin blanc), c'est-à-dire des régions boréales. Il en avait rapporté le fameux wampun qu'il avait enlevé à *Michè-Mokwa*

(le grand-ours), après la lutte sanglante dans laquelle celui-ci avait succombé sous les coups du casse-tête de son adversaire. Michè-Mokwa est le croque-mitaine des enfants indiens.

En souvenir et en récompense de ce haut fait d'armes, Mudjé-kewis fut acclamé monarque de tous les vents.

Il continua de garder pour lui-même le vent d'Ouest, et mit ses fils à la tête des autres vents. *Wabun* (dont la racine signifie le levant) dut présider au vent de l'Est; *Shawondasia* (le Sud), au vent chaud; *Kabibonska* (hiver), au vent du Nord. Le lecteur entrevoit déjà ici autant d'allégories des quatre points cardinaux et des saisons.

Wabun est un beau jeune homme. C'est lui qui nous apporte le matin, en chassant la nuit devant lui avec ses flèches d'argent. Ses joues sont empourprées; sa voix claire et sonore éveille le cerf agile et appelle le chasseur.

Wabun régnait au firmament. Chaque matin les oiseaux chantaient ses louanges; les fleurs des prairies faisaient monter vers lui leurs parfums, et, pour lui plaire, les rivières faisaient retentir le doux murmure de leurs eaux. Mais tous ces concerts ne réussissaient point à bannir de son cœur le profond ennui qui le tourmentait.

Un jour, il arriva qu'au moment où l'aurore monte au ciel, que les nuages planent en légers flocons sur les rivières, tandis que les villages sont encore plongés dans le repos, Wabun aperçut en baissant les yeux sur la terre une jeune fille à formes célestes recueillant des fleurs dans une prairie.

Cette vision se renouvela à chaque retour de l'aurore. Les yeux de la jeune fille ressemblaient à deux lacs bleus encadrés de pins aux sombres teintes. Elle paraissait être seule sur la terre, tandis que Wabun se trouvait seul au ciel.

Un matin il vint à elle, et l'enveloppa dans les immenses replis de son manteau de pourpre. C'est depuis ce jour que *Anang* (l'étoile), ainsi se nommait-elle, est devenue l'étoile du matin.

Le fier Kabibonaka, le frère de Wabun, réside au milieu des glaces, dans le royaume de Wabosso. Il se plait en automne à teindre les feuilles en rouge et en jaune, et à diaprer les troncs moussus. Il appelle les flocons de neige du ciel, sème partout les glaces et les frimas, chassant vers le Sud la mouette, le cormoran et le courlieu.

Il quitta un jour sa demeure tout hérissé de glaçons; sa chevelure touffue retombant sur ses épaules ressemblait à une rivière que le

froid vient de faire prisonnière. Il rencontre en son chemin *Chingabis* (l'oiseau plongeur) occupé à pêcher à travers les fissures de la glace, tandis que ses confrères avaient déjà gagné le royaume de *Chawondassie*, le monarque du vent du Sud.

« Quel est l'audacieux — s'écrie-t-il en le voyant — qui ose rester encore sur mes terres, tandis que *Wawa* (l'oie sauvage) et *Chuchugah* (le héron), ont déjà disparu au Sud? De ce pas je vais éteindre le feu de son wigwam. » Et il pénétra furieux dans le wigwam de *Chingabis*, déchirant le rideau qui servait de porte, et éteignit son feu. *Chingabis* ne s'en émut point; il avait quatre bûches en réserve pour les quatre lunes d'hiver, et le poisson ne lui manquait pas. « Tu es un mortel comme moi » fut toute sa réponse à *Kabibonaka*; il souffrit sans doute de son voisinage glacial, mais ne perdit rien pour autant de son fol rire accoutumé, et il ralluma son feu, qui flamba bientôt crépitant et pétillant joyeusement.

Et la chaleur qui s'en dégage, arrache bientôt au rude adversaire des ruisseaux de sueur, qui, se répandant de toutes parts, déchire l'immense tapis blanc qui recouvrait la terre. *Kabibonaka* prend la fuite, poursuivi par ce cri de *Chingabis* « Tu n'es qu'un mortel comme moi ! »

Et *Schawondassie* vient achever sa défaite. Il règne dans le Midi, s'y baignant dans les chauds rayons du ciel, là où l'été ne prend jamais fin. C'est lui qui nous envoie *Opéché* (le robin), *Avaiissa* (l'oiseau bleu), *Schaw-Schaw* (l'hirondelle), *Wawa* (l'oie sauvage); c'est lui qui nous apporte les melons, le tabac, et les grappes de raisin à la teinte empourprée.

Cette lutte entre le vent du Nord et celui du Sud nous rappelle *Donar*, le dieu du tonnerre des Saxons, fils de *Wodan* et de *Frigga*, toujours en guerre avec les *Thursen*, les géants de glace demeurant dans l'Extrême-Nord.

Schawanondassie fume, et les bouffées qui échappent de sa pipe répandent une douce chaleur, qui s'étendant vers le Nord en rendent l'air tiède et parfumé; c'est grâce aux dernières bouffées qu'il nous envoie, que nous jouissons, après que le soleil s'est déjà éloigné de nous, de l'été indien (en Europe, l'été de la *St-Martin*).

Indolent et insouciant, *Schawanondassie* ne connaissait ni peines ni soucis d'aucune sorte. Pourtant, un jour, où, distrait, il regardait au Nord, une fille à la taille svelte et élancée s'offrit de loin à sa

vue, comme perdue au milieu d'une immense prairie; la plus riche verdure lui servait d'un long vêtement, et sa chevelure d'or étincelait comme un rayon de soleil. Son cœur se tourna vers elle; il eut bien voulu la rejoindre, mais son indolence ne lui permit pas d'aller si loin. Plus tard il s'aperçut que cette chevelure dorée était devenue d'un blanc éblouissant, et il s'écria avec un soupir : « Hélas, ô mon frère du Nord ! Vous avez osé étendre la main sur elle ! »

Et le vent du Midi apporta pendant un temps sur ses ailes les soupirs de Schawanondassie au froid royaume de son frère. Et, regardant toujours de ce côté, il s'aperçut que la jeune fille dont la chevelure avait été tour à tour d'or et de neige, n'avait pas été autre chose, ô cruelle déception, que le dandé lion des prairies.

Telle est l'histoire des trois fils de Mudjékewis, qui est lui-même le père du héros qu'a chanté Longfellow. Déroulons maintenant la série des tableaux qui composent son poème.

Enfance de Hiawatah.

Dans un temps, et personne ne sait quand ce fut, habitait au soleil de la nuit la belle *Nokomis* (la grand'mère), et elle allait devenir mère. Un jour qu'elle se balançait sur les branches d'une vigne chargée de grappes, une de ses compagnes, sa rivale, coupa la branche sur laquelle elle folâtrait, et *Nokomis* fut précipitée sur la terre, où, en la voyant tomber, on dit : « Voyez-vous cette étoile qui file vers la terre ! »

Perdue au milieu des fleurs, *Nokomis* enfanta une fille qu'elle appela *Wénonah* (la fleur), qui s'épanouit fraîche et belle comme un lis. Elle était belle comme la lumière que répand la lune, et elle jetait un éclat pareil à celui de l'étoile du matin.

« Gardez-vous de Mudjékewis, » lui redisait sa mère, et ne vous arrêtez pas au milieu des lis de la prairie. *Wénonah*, hélas, ne sut point obéir. Mudjékewis dont le souffle fait fléchir les herbes verdoyantes et les fleurs, la séduisit, et elle mit au monde, mourante de douleur et de honte, *Hiawatah*, notre héros, dont Mudjékewis avait lâchement abandonné la mère expirante.

Qui redira la désolation de *Nokomis* ? Toute la forêt retentissait de son cri de détresse : *Wahonowin !*

Le wigwam de Nokomis se dressait sur le rivage du *Kitchegamie* (Lac Supérieur). Derrière, comme un sombre rideau, s'étendait une forêt de pins, et, devant, l'immense nappe des eaux azurées.

C'est là que s'écoula l'enfance de Hiawatah. La grand'mère le coucha sur de la mousse bien tendre, dans un berceau de tilleul. Pour le rendre sage, elle lui disait : « Gare, Michè-Mokwa va te prendre ! » mais elle lui disait aussi bientôt et bien plus souvent : « Tes yeux brillants éclairent mon wigwam. »

Elle lui enseigna le cours des astres ; lui indiqua la voie lactée, le sentier où cheminent les ombres et les esprits. Elle lui apprit la danse de la mort, celle des esprits, la ronde des guerriers tournoyant vers le nord en brandissant leurs casse-tête et faisant endoyer les plumes qui leur ornent la tête.

Assis sur le seuil du wigwam, Hiawatah écoutait attentivement le doux murmure que font les branches en se balançant au souffle de la brise, et celui des eaux du lac clapotant à ses pieds, bruits pleins de suavité et de mystère. *Minéwawa* (doux murmures causés par le vent traversant leurs branches), disaient les pins ; *mudway aushka* : chantaient les flots le long du rivage.

En voyant *Wawataisié* (la mouche à feu) voltiger au milieu de la nuit, il lui disait : Charmante petite mouche, danse autour de moi jusqu'à ce que mes paupières se ferment. »

A la vue de la pleine lune qui monte au ciel toute couverte de taches, il en demande la raison à Nokomis. « Un guerrier — répond-elle — s'est saisi de sa grand'mère dans un transport de colère, et l'a lancée vers le soleil de la nuit. De là sont venues ces taches. »

« Qu'est-ce que ceci ? » demande-t-il un jour, en voyant l'arc-en-ciel. « C'est le ciel des fleurs — répondit Nokomis, — les fleurs qui se flétrissent ici, vont de nouveau s'épanouir là-haut. »

Il entend une nuit le hibou crier et rire au fond du bois. « Qu'entends-je ? » demande-t-il. « C'est le hibou qui converse avec son fils dans une langue qu'eux seuls comprennent, » répondit la grand'mère.

Hiawatah se mit à étudier le langage de tous les animaux, put converser avec eux, et il les appelait ses frères et ses sœurs. Il leur arracha le secret de leurs habitudes et des arts qu'ils pratiquent ; il apprit comment le castor construisait sa loge, où l'écureuil resserrait ses vivres, ce qui rendait le cerf si agile et le lapin si timide.

Jagos, le jongleur, qui avait beaucoup voyagé et qui était un beau conteur, lui fabriqua un arc avec une branche de frêne, des flèches avec du bois de chêne, et il en arma la pointe avec un silex acéré; il lui enseigna ensuite l'art de la chasse.

Hiawatah partit pour la chasse, armé de son arc. Il rencontra une foule de bêtes fauves. Chacune lui disait : « Hiawatah, ne me fais pas de mal. » Mais il ne prenait pas garde à elles, et, plongé dans ses rêveries, il traversait les grandes forêts comme une ombre. Une seule idée le préoccupait; celle de pouvoir tuer le grand cerf mâle, et bientôt il vit ses deux grands yeux étinceler dans un massif de verdure; il l'abattit, et l'apporta en triomphe à Nokomis, qui de la peau lui confectionna un vêtement de chasseur. La chair servit à un grand festin où tout le village fut convié, et Hiawatah fut acclamé *Songétahah* (le cœur vaillant).

Rencontre de Hiawatah avec son père

Hiawatah était devenu homme et un chasseur accompli. Il décochait successivement ses flèches avec une rapidité telle que la dernière était déjà partie que la première n'avait pas encore atteint son but. Il était ganté de mitons qui avaient la vertu de pulvériser les rochers, et il portait des mocassins qui lui permettaient de parcourir un mille à chaque pas.

Il demanda un jour à Nokomis où demeurait son père; elle le lui apprit et il résolut, malgré ses remontrances, d'aller à lui pour le punir de la mort de sa mère. Il s'achemine vers le royaume du vent d'Ouest, vers les portes de l'Occident. Il traverse le rapide *Esconowbaw* (le majestueux Mississipi), les montagnes des prairies, le pays des Corneilles, des Renards, des Pieds-Noirs; il atteint le pied des montagnes rocheuses, où se trouve le royaume de Mudjékewis, son père, le monarque des vents.

« Sois le bien-venu, — lui dit son père, réjoui de revoir en lui les traits de la belle Wénonah, — je t'attendais depuis de longs jours déjà, ta vue me rappelle les beaux jours où j'aimais ta mère. »

Quelques jours se passent; le père fait le récit de ses exploits, et se vante de son courage invincible. Son fils l'écoutait avec patience, mais il y avait comme un charbon ardent qui brûlait dans sa poitrine.

« Père — lui demanda-t-il — il y a-t-il quelque chose au monde que vous redoutiez ? »

« Non — répondit Mudjékewis, — sauf ce rocher noir *Wawbek*, qui nous surplombe. — Mais toi, mon fils, que crains-tu le plus ? »

Hiawatah feint d'hésiter, et dit enfin qu'il ne redoute rien tant qu'*Apukwa* (le jonc), qui se balançait tranquillement non loin de là au-dessus des eaux dormantes.

A l'instant Mudjékewis étendit la main pour s'en saisir, mais son fils le conjura de n'en rien faire.

Ils se remettent à discourir sur toutes sortes de choses : sur les vents, sur *Nokomis*, sur *Wénonah*.

Tout-à-coup Hiawatah dit à son père : « C'est vous qui avez tué ma mère, qui avez foulé aux pieds le lis de la prairie ? »

Mudjékewis, pour toute réponse, baisse la tête et bientôt agite d'un air sinistre son épaisse chevelure.

Ce fut le signal de la lutte suprême. Armé de ses mitons, Hiawatah arrache à *Wawbek* d'énormes quartiers de rochers qu'il lance à la tête de son père; mais celui-ci, les écartant du seul souffle de ses puissantes narines, veut s'armer du roseau qu'il croit fatal à son fils. Celui-ci ne fait qu'en rire.

Les éléments eux-mêmes prennent part à la lutte, et tout est rempli de tumulte et d'angoisses; les airs retentissent de bruits sinistres; le tonnerre fait entendre son épouvantable *baim-wawa*; l'aigle de la guerre s'est élancé de son aire, et déployant ses ailes immenses sur les deux combattants, il remplit les airs de cris lugubres.

La lutte dura trois jours, pendant lesquels Mudjékewis ne cessa pas de battre en retraite jusqu'à ce qu'il touchât aux barrières de l'Occident, là où le soleil éteint ses feux dans ces marais immenses qui sont le royaume de la solitude et de la noire mélancolie.

Se sentant vaincu, Mudjékewis, haletant, dit à Hiawatah :

« Arrête — mon fils, — il suffit : ne prétends point anéantir un être immortel. Tu as donné toutes les preuves voulues de ta vaillance. Retourne chez les tiens; va purger la terre des monstres et des magiciens qui l'infectent; chasse les *Windigos* (géants); anéantis la race des *Kenabeks* (les serpents), de même que j'ai exterminé moi-même *Miské-Makwa* (le Grand Ours). Et quand *Pawguk* (la mort) viendra te toucher, je partagerai avec toi le doux repos de mon wigwam. A toi appartiendra alors le royaume du vent du Nord-Ouest, le vent du pays natal, *Kewaydin*. »

Ainsi se termina la fameuse lutte dont les temps anciens (Chah-Chat), de sinistre mémoire, ont été les témoins. Le chasseur rencontre encore au fond des vallées les traces de ce combat, et les débris gigantesques de Wawbek et d'Apukwa.

En revenant vers les siens, le jeune vainqueur s'arrêta auprès de *Minéhaha* (les eaux riantes), là où croissent les chênes, pour s'y faire une provision de bois de flèches.

Minéhaha est une chute du Mississipi, entre le fort Snelling et la cataracte de St-Antoine.

Hélas ! Hiawatah avait laissé son cœur à Minéhaha, en retournant vers les siens ; et lorsqu'il raconta à Nokomis tous les incidents de la terrible lutte, il se garda bien de parler de celle qui avait subjugué son cœur, de Minéhaha.

Jeûne de Hiawatah.

Comme tout vrai Indien, Hiawatah se retira dans le désert pour y jeûner, non pour rendre heureuses ses chasses et ses pêches, mais pour attirer la prospérité sur les siens. A la lune des feuilles, il se construisit un wigwam sur le rivage du grand lac, et son jeûne dura sept jours et sept nuits.

Le premier jour, cheminant à travers la feuillée, il rencontre le cerf qui le regarde paisiblement de son œil velouté ; il voit plus loin *Bosso* (le lapin), dormant d'un œil en son gîte ; puis *Béna*, le contemplatif (le faisan) ; puis encore *Adjidawmo* (l'écureuil), bruisant dans son nid au milieu de ses provisions ; *Omèné* (la colombe), bâtissant son nid sur la branche de pin ; il aperçoit *Wawa* (l'oie sauvage), se dirigeant à tire d'aile vers le Nord ; et à la vue de ces animaux, il demande au Grand-Esprit : « Maître de la vie, apprends-moi si notre existence dépend de celle de ces êtres. »

Le deuxième jour, en suivant les détours de la rivière qui fuit en serpentant au travers des bois, Hiawatah jette ses yeux sur *Monomee* (le riz sauvage), sur *Meenagah* (la fraise), sur *Adahmin* (la groseille), et tout en aspirant le doux parfum qui s'en échappe, il demande encore au Grand-Esprit : « Maître de la vie, apprends-moi si notre existence doit dépendre de celle de ces plantes. »

Au troisième jour de son jeûne, il se met à sonder de son regard, les eaux du lac, et il distingue les formes de *Nahma* (l'esturgeon),

de *Sahwa* (la perche), qui reluit comme un rayon de soleil au fond des ondes, de *Kénosha* (le brochet), d'*Okakawis* (le hareng), de *Shawgoshie* (l'écrevisse), et une troisième fois il fait cette demande au Grand-Esprit : « Maître de la vie, apprends-moi si notre existence doit dépendre de celle de ces êtres. »

Le quatrième jour du jeûne de Hiawatah venait de poindre; à bout de forces, il ne put quitter sa couche. L'esprit en proie à toutes sortes de rêveries, il regardait d'un air hagard à travers les fissures de son wigwam les teintes diaprées de prairies et des bois, et, sur le soir, les eaux du lac réfléchissant les rayons du soleil qui allait se coucher sur elles.

Et tout à coup une vierge lui apparaît; ces vêtements sont nuancés de jaune et de vert; sa longue chevelure est soyeuse et a les teintes de l'or; elle semble glisser vers lui sur les derniers rayons de l'astre du jour. Des plumes vertes ondoient gracieusement sur sa fraîche tête et elle paraît toute enveloppée des splendeurs du soir.

Elle se met à le regarder d'un air plein de la compassion la plus tendre, et d'une voix douce comme le gentil bruit que fait le vent du Sud en se jouant dans le feuillage, elle lui dit : « Tes prières ont été favorablement écoutées, car ce n'est pas pour être heureux à la chasse et à la pêche que tu as prié, mais pour obtenir bien-être à tes frères. Je suis *Mondamin* (le maïs), l'amie de l'Indien. Je viens t'apprendre ce que tu dois faire pour obtenir ce que tu as demandé. Lève-toi, sors, et viens lutter avec moi. » Malgré sa faiblesse, Hiawatah sort et engage la lutte, et il sent que la lutte lui rend ses forces, La lutte y mit fin à l'heure où *Chouchougah* (le héron) fait retentir sous les branches des pins son cri de famine.

Et la vision et la lutte se renouvelèrent quatre jours de suite, c'est-à-dire, le temps qu'il fallut à *Mondamin* pour apprendre aux héros la culture du maïs.

Au septième jour de son jeûne, *Nokomis* avait apporté des provisions à son petit-fils, mais il ne voulut point y toucher.

Le lendemain, *Mondamin* apparut encore pour engager la lutte suprême, et Hiawatah en sortit vainqueur, et il creusa une fosse pour y déposer le corps de sa noble émule. Quelques jours après, une feuille éclatante de verdure s'élevait au-dessus du tertre qui couvrait cette tombe; la tige qui la portait, montait, montait toujours, se parant de nouvelles feuilles; enfin, au milieu de ces

taouffes de feuilles ondoyantes, parut l'épi, se colorant aux feux du soleil. C'était Mondamin, le pain de l'Indien, le don précieux obtenu du ciel par les prières de Hiawatah, le Maïs.

Les amis de Hiawatah.

Hiawatah eut deux amis : *Chibiabos* (le musicien) et *Kwasind* (l'homme fort), de vrais amis.

Chibiabos était beau et aimable, brave comme un guerrier, doux comme une femme ; sa taille était majestueuse comme le bois magnifique d'un cerf, et ses membres étaient souples comme une branche de saule.

Chantait-il, tous les guerriers du village se rangeaient autour de lui pour l'entendre. Tantôt, par des chants de guerre, il enflammait de courage leurs poitrines palpitantes ; tantôt il touchait tendrement leurs cœurs en chantant quelque grande infortune.

Avec des roseaux il s'était fait des flûtes dont il tirait les sons les plus mélodieux, et les animaux, ravis, l'écoutaient en tressaillant de plaisir.

« Apprends-moi à couler en cadence », lui disait *Shibioussa* (le ruisseau).

Owaïssa (l'oiseau bleu) lui portait envie. « Enseigne-moi — le pria-t-il — à chanter comme tu chantes. Fais que mes chants sautillent et pétillent comme les tiens. »

« Apprends-moi à chanter doucement, tendrement », lui disait à son tour *Apéché* (le rouge-gorge), fais que mes accents inspirent le bonheur. »

Et *Wawonaïssa* (*whip-poor-will*, oiseau nocturne) le pria de mettre de la mélancolie dans sa voix, et de la rendre pleine d'une douce tristesse.

Chibiabos célébrait dans ses chants la paix, la liberté, la beauté et la mort. Il chantait le bonheur de cette vie qui dure toujours dans les îles du royaume de *Pouémah* (outre-tombe).

Hiawatah chérissait *Kwasind* à l'égal de *Chibiabos*. Ce second ami n'avait pas ressemblé dans sa jeunesse aux compagnons de son âge. Les jeux et la chasse n'avaient aucun attrait pour lui ; au contraire, il se vouait à la pratique du jeûne et se mettait en rapport avec le monde des esprits.

« Mon fils — lui dit un jour sa mère, étrangère à ses aspirations, alors qu'il était encore bien jeune — que vous êtes donc paresseux ! pas une saison de l'année où vous ne fassiez le fainéant. Levez-vous donc, et allez essuyer et sécher ces filets au soleil. » Kwasind se leva, arracha des touffes d'herbe sèche pour en essuyer les filets, mais il avait déjà tant de force qu'il en déchirait les mailles au fur et à mesure qu'elles passaient dans ses mains. Fainéant — lui dit son père — ne me seras-tu donc jamais d'aucun secours à la chasse ; pas une flèche, un arc que je te confie, que tu ne brises. Accompagne-moi dans la forêt ; tu rapporteras le gibier ; c'est tout ce que tu peux faire. »

Ils eurent bientôt découvert la piste du cerf et du bison ; mais arrivés à un passage étroit, obstrué par des troncs d'arbres, le père voulut rebrousser chemin, mais Kwasind eut bientôt débarassé la voie, envoyant les troncs de ci, de là, comme s'il avait lancé autant de flèches et de javelots.

C'est Kwasind qui a poursuivi *Ahmek* (le roi des castors) et qui l'a tué.

Navigation et pêche de Hiavatah.

Hiavatah demanda au bouleau son écorce pour s'en faire un canot ; au cèdre, ses branches flexibles pour en former la charpente ; au tamarack, ses racines fibreuses pour en coudre ensemble les pièces d'écorce ; au sapin, ses larmes résineuses pour en enduire les coutures.

Le canot achevé, notre héros n'avait qu'à former un souhait pour le faire glisser sur l'onde ; sa volonté lui tenait lieu de voile et de rame. Il pria son ami Kwasind de curer le lit du fleuve Taquamenow où il voulait voguer, et ce cours d'eau fut bientôt ouvert à la navigation.

Il y avait longtemps déjà que Hiavatah en voulait à *Nahma* (le roi des esturgeons). Assis dans son canot, il tendait sa ligne dans l'espoir que le monarque de ces eaux viendrait mordre à son hameçon, mais *Nahma*, se moquant de lui, nageait majestueusement dans le voisinage, laissant ses sujets aller se faire prendre. Mais notre pêcheur ne voulait pas d'eux, et les rejetait dans leur élément au fur et à mesure qu'il les prenait. Enfin, *Nahma* se présenta lui-même, non point pour se laisser prendre, mais pour

avaler, d'une seule bouchée, le pêcheur et son canot ; et, le compagnon inséparable de Hiavatah, l'écureuil.

Emprisonné d'une manière si étrange, notre héros put remarquer que Nahma gagnait le fond des eaux ; il ne s'en découragea pas, mais donnant un violent coup de poing sur le cœur du monstre, il lui fit faire un terrible haut-le-corps, et profita de son étourdissement pour faire sortir son canot par les larges ouïes du monstre, et l'écureuil l'aïda de toutes ses forces en cette sortie. Hiavatah lui dit : « Gentil compagnon, tu as partagé mes peines et mes dangers ; en récompense, les enfants t'appelleront à l'avenir *Adjidowmow* (la queue en l'air). » Il sentit que Nahma remontait vers la surface des eaux et gagnait le rivage, où il rendit bientôt le dernier soupir.

Et aussitôt on entendit au-dessus des eaux les cris de joie que jetaient d'une voix rauque les oiseaux de proie, planant au-dessus du corps du monstre, échoué sur la rive en décrivant de nombreux cercles, qui allaient en se rétrécissant toujours plus. Un rayon de soleil qui pénétra jusqu'à Hiavatah à travers les côtes du roi des poissons, lui permit d'apercevoir *Gayochk* (le goëland), et il l'entendit dire à ses frères ailés : « Tenez, voilà Hiavatah notre frère. »

« Oui, c'est moi, frères — leur cria le héros — mais je vous en prie, élargissez cette ouverture à coups de bec et de serres pour que je sorte de ma prison. »

Délivré, il retourna chez lui. Il laissa Nahma en pâture aux goëlands, aux alcyons et aux mouettes durant le jour ; la nuit, Nokomis faisait de l'huile avec sa graisse. Et cela dura trois jours : jugez de la taille de Nahma.

Meggissogwon, la Plume à perles.

Un soir, Nokomis étendit la main vers l'ouest, au moment où le soleil couchant embrasait l'horizon de ses feux. On aurait dit l'incendie d'une immense prairie allumé par des Indiens battant en retraite. Et à l'est, le soleil de la nuit, déjà levé, répandait sa douce clarté.

Et Nokomis dit à son petit-fils : « Là-bas demeure la Grande-Plume-à-perles, *Meggissogwon*, l'Esprit des richesses, des perles et des coquillages, gardé par ses fiers serpents et retranché derrière le grand lac de bitume.

« C'est lui, le plus puissant des magiciens, qui a tué mon père. C'est encore lui qui répand du fond de ses marais la fièvre, les vapeurs pestilentiennes, les pâles brouillards, les maladies, la mort.

« Prends tes armes, va le tuer, venge la mort de mon père. Prends avec toi de l'huile de Nahma; tu en froteras ton canot pour le faire glisser rapidement sur le lac du bitume. »

Hiavatah s'arme et s'embarque. En avant, mon *chémaun*, crie-t-il joyeusement à son esquif, nous allons au pays des fiers serpents, glisse légèrement sur la surface des eaux. »

Et bientôt, dans sa marche rapide, le héros entonne son chant de guerre. *Kinew* (l'aigle), le roi des oiseaux plane au-dessus de lui en jetant des cris lugubres. Hiavatah se trouve face à face avec les *Kénobékok* (les serpents). « Laissez-moi passer », leur dit-il. « Arrière, répondent-ils, arrière, homoncule, et va rejoindre ta grand'mère. »

Hiavatah engage la lutte, les crible de ses flèches, dont chaque sifflement est suivi d'un cri de mort; les serpents se tordent bientôt au-dessus des eaux en des convulsions suprêmes.

« En avant, Chémaun, en avant vers le lac du bitume », crie de nouveau le héros.

Et ayant enduit la carène de son canot de l'huile de Nahma, il met une nuit entière à traverser le lac du bitume, masse noire aussi épaisse que fétide, mélangée de toutes sortes de détritiques d'arbres et de plantes, et laissent échapper de son sein de sinistres lueurs.

Tandis qu'au ciel la lumière de la lune luit terne et triste, ici tout est noir. C'est ici que *suggémow* (le moustique) ne cesse de faire entendre son chant de guerre, et que *Wawataysie* (la mouche à feu) agite ses brandons. Vous y voyez avec effroi *Dahinda* lever la tête vers les rayons pâles de la lune et darder de ses yeux aux teintes fauves, ses regards phosphorescents sur le héros qui s'approche : (*Dahinda* est le crapaud-géant, le *bull-frog* des yankies, le *wawaron* des Canadiens). Du rivage désert *shushuga* (le héron) annonce par ses cris la venue de Hiavatah.

A l'ouest la lune, à la face livide, semble le regarder d'un air hagard, tandis que le soleil qui vient de se lever, réchauffe de ses feux naissants les épaules du héros, et lui permet de distinguer les contours du wigwam de Meggissogwon, le plus puissant des magiciens, l'Esprit de Wampun.

« En avant, Chémaun! » crie-t-il encore une fois; et Chémaun, frémissant jusque dans sa dernière fibre, bondit en avant, et dépose Hiavatah sur le rivage.

Le héros décoche contre le wigwam une flèche; c'est son hérauld, et il crie: « Plume-aux-perles, sors! Hiavatah t'attend. »

Le puissant magicien apparaît armé de toutes pièces et le corps entier recouvert de son wampun. Des plumes d'aigle ombragent son front, et son visage teint en bleu, en jaune et en rouge ressemble au nuage que colorent les feux naissants du jour.

« Ha! je te connais, dit-il, ou plutôt, rugit-il d'une voix pareille à celle du tonnerre, tu es Hiavatah; mais écoute mon conseil: retourne auprès de tes femmes. »

Intrépide, le héros lui répond: « Les grandes paroles ne sont pas des coups de massue; le bruit que fait une bravade ne vaut pas le sifflement de la corde d'un arc; et la pointe d'une flèche fait plus de mal qu'une menace. »

Ces mots donnèrent le signal d'un combat dont jamais ni le soleil ni les oiseaux de guerre n'avaient encore été les témoins. Commencé au lever de l'astre du jour, il dura jusqu'à la nuit, et c'était l'été. Les flèches de Hiavatah rebondissaient contre le wampun de son adversaire et ses mitons qui avaient broyé Wawbek, ne pouvaient l'entamer.

Lorsque le soleil fut sur le point de se coucher, Hiavatah, dont la massue était brisée et les mitons en pièces, s'appuya, épuisé, contre un pin au tronc tout revêtu de la peau blanche et jaune des mocassins de l'Indien mort (agaric). Il ne lui restait plus que trois flèches.

Mama (le pivot) perché sur une branche de cet arbre, lui siffla ces mots à l'oreille: « Vise à la tête de Meggison, là où se dresse une touffe de ses cheveux. Il ne peut être mortellement blessé qu'à cette partie de son corps.

Hiavatah suit ce conseil; sa première flèche atteint au sommet de la tête le géant, qui, bondissant de fureur, fond sur le héros pareil à *Pétzékiew* (le bison), mais la deuxième flèche le frappant encore à la tête, l'arrête, et il sent ses genoux fléchir; la troisième et dernière flèche de Hiavatah va l'achever; il tombe, et sa tête va plonger dans le liquide infect du lac. Le héros lui enlève le fameux wampun pour l'emporter avec lui. Pour témoigner sa reconnaissance à *Mama*, il lui teint le sommet de la tête d'une

goutte du sang du géant, c'est depuis lors que le pivert porte sur la tête une petite touffe de plumes rouges. C'est aussi en souvenir du service signalé rendu par Mama à Hiavatah, que celui-ci a toujours depuis orné sa pipe de l'aigrette de cet oiseau.

Hiavatah à la recherche d'une épouse.

Le souvenir de Minéhaha (les eaux riantes) était resté profondément gravé dans le cœur de Hiavatah, et son esprit se reportait souvent au pays des Dacotahs. Nokomis, depuis quelque temps, le pressait de se choisir une épouse parmi les filles de leur nation. « Une fille de ta nation, lui disait-elle, sera pour toi ce qu'est la pétillante flamme au foyer domestique. La plus belle étrangère ne peut répandre autour d'elle que la pâle clarté du soleil des nuits. »

Et son petit-fils répondait : « Oui, elle est belle la flamme du foyer, mais à mes yeux plus belle encore est la lumière de la lune. »

« Tu m'amèneras, du moins, reprenait Nokomis, une fille au pied agile et dont les mains habiles savent agir de concert avec son cœur. »

« Je vous amènerai, dit Hiavatah, Minéhaha, la fille du faiseur d'arcs, la plus belle des filles de la terre ; sa présence illuminera notre wigwam ; elle sera le soleil de notre nation. »

Et le héros se mit en route, et bientôt il entendit retentir la douce voix des Eaux-riantes. Il abattit un cerf pour l'apporter à son père, qu'il trouva dans son wigwam occupé à armer le bout de ses flèches de fragments aigüs de silex et de jaspé, tandis que Minéhaha tissait une natte. L'un et l'autre paraissaient rêver : le père au passé, la fille à l'avenir.

Hiavatah demande et obtient la main de Minéhaha, et, accompagné de sa fiancée, il prend le chemin du retour. Les animaux des bois et des prairies viennent les féliciter à leur passage. L'astre du jour, tamisant sa lumière à travers le feuillage, envoie à l'heureux couple un tiède rayon, et ce rayon (merveilleux précurseur du photophone) leur dit : « Aimez-vous l'un l'autre ; l'amour est ma lumière, et la haine est mon ombre, Hiavatah, réglez sur vos frères par l'amour ! »

La nuit venue, le héros dresse un wigwam, que le soleil de la nuit vient remplir de sa mystérieuse clarté, et au moment où les

fiancés ferment les yeux, un rayon s'en détache, et vient murmurer ces mots à leurs oreilles : « Le jour est sans repos ; à la nuit le calme et la paix. L'homme est fier et altier ; la femme est faible ; Hiavatah, régnez par la patience ! »

Noces de Hiavatah.

Ecoutez maintenant comment aux noces de Hiavatah, où Chiabiabos, le plus doux des musiciens se fit entendre, où Pawpickèwis (le fou de la tempête) dansa, et Jagos raconta ses anciens exploits.

Les invités, conviés par Nokomis, au moyen de baguettes de saule, se présentèrent revêtus de leurs plus beaux atours. Toute la vaisselle était en bois de tilleul habilement travaillé, et les cuillères, au brillant poli, étaient de corne de bison. Des danses et des chants succédèrent au festin, après que le calumet eût circulé. Pawpukkèwis exécuta la dernière danse, celle du « mendiant ». Après que le vieux Jagas eût raconté ses exploits, il fut prié de terminer ses récits par une histoire merveilleuse ; et il raconta celle qui suit ici :

Histoire du Fils de l'Etoile du Soir.

En des temps bien éloignés de nous, alors que le ciel étant plus rapproché de la terre et que les Indiens s'entretenaient familièrement avec les manitous, vivait un chasseur, père de dix filles. La plus jeune et la plus belle, *Owééné*, se sentait un grand attrait pour la solitude des forêts. Tandis que toutes ses sœurs avaient été mariées à de jeunes chasseurs, elle, rejetant toute proposition faite par un jeune homme, s'était choisi pour époux un vieil Indien, pauvre, laid, toussant comme un écureuil, ce qui ne l'empêcha pas d'être heureuse.

Invitée à une fête avec ses sœurs, elle les y suivit, silencieuse, accompagnée de son mari *Osséo*, qui, chemin faisant, portait, en soupirant, ses regards vers l'Ouest ; puis s'arrêtait pour contempler l'étoile du soir, et disait : « Mon père, prenez pitié de moi ! »

« Ecoutez donc ce vieux radoteur, disait l'aînée des sœurs, que c'est dommage qu'il n'aille pas heurter contre quelque tronc pour s'y casser la tête ! » Et toutes les sœurs, sauf *Owééné*, d'éclater de rire.

Or, il se trouva sur le chemin le tronc d'un chêne, percé à jour. Osséo y entre tout d'un coup, en jetant un cri d'angoisse; mais, ô prodige! il sort de l'autre côté transformé en un jeune homme éclatant de beauté, tandis que son épouse est métamorphosée en une vieille femme si laide et si caduque qu'en la voyant ainsi changée, ses sœurs partent d'un immense éclat de rire. Mais Osséo s'empresse de prendre dans les siennes sa main débile et tremblante, la réchauffe de son regard, et l'appelant *Nénémocha* (mon petit cœur), il l'introduit dans le wigwam où la fête va être célébrée.

Durant le festin, tandis que les conviés se livrent à la joie, Osséo, morne et triste, porte ses regards tantôt sur Owééné et tantôt vers le ciel. Tout à coup une voix, pareille à un doux et tendre soupir, se fait entendre. « O Osséo, ô mon fils, dit-elle, rompu est le charme qui te retenait captif; viens et monte vers moi. Goûte des viandes qui sont devant toi; elles sont enchantées. Tes chaudrons et ta vaisselle vont être changés en argent et en perles. »

Et pendant que les convives prennent pour le chant des oiseaux cette voix qu'Osséo seul comprend, le wigwam se changeant en argent et en matière de perle, s'ébranle et monte vers le ciel, pendant que les femmes qui s'y trouvent, sauf Owééné, sont changées en autant d'oiseaux à couleurs éclatantes. Osséo ayant jeté un grand cri, son épouse retrouve toute la vigueur de sa jeunesse et la fraîcheur de sa beauté perdue. Le wigwam atteint l'étoile du matin, où le père d'Osséo le reçoit au milieu de ses démonstrations de joie et lui fait suspendre à l'entrée du wigwam une cage précieuse où se trouvent renfermées les femmes qui viennent d'être métamorphosées en oiseaux.

« Regarde là-bas, lui dit-il, là bas à gauche, cette petite étoile qui nage dans les vapeurs : c'est le wigwam de *Wabèno*, le magicien, celui qui t'a changé en un vieillard. Garde-toi de ses funestes rayons qui sont les traits qu'il décoche contre ses ennemis. »

Osséo résida longtemps avec son père et son épouse en ce séjour enchanteur. Owééné lui donna un fils aussi beau qu'elle et pour lequel son père fabriqua un arc et des flèches.

Le petit Osséo décocha malheureusement une flèche à l'un des oiseaux mis un moment en liberté, et soudain il vit étendue devant lui une jeune femme, le sein percé de sa flèche. A peine le sang qui s'en répandait eut-il touché le sol de l'étoile du soir

que le jeune archer se vit précipité à travers les nuages sur une île fertile du Lac Supérieur, suivi de son père, de sa mère, du wigwam, des oiseaux, tombant pêle-mêle dans la même île. Les oiseaux, à peine ont-ils touché terre, reprennent leur première forme, mais singulièrement amoindrie, car ils sont devenus des *pukwudjis* (pygmées), qu'on voit encore danser joyeusement en ronde au sommet des collines.

Telle fut l'histoire merveilleuse racontée par Jagos aux noces de Hiavatah.

La culture du maïs.

Une paix profonde régnait partout; les Indiens avaient enterré leurs armes, et partout on avait confié au sein de la terre les grains du maïs en suivant les directions que Hiavatah avait reçues de Mondamin. Le héros, les semailles faites, dit à son épouse: « Aussitôt que Népahwin (le sommeil) aura fermé ce soir l'entrée des wigwams, tu feras, moins que légèrement vêtue, le tour du champ de maïs, afin d'attirer la fertilité sur la trace de tes pas, et afin que les vestiges qu'aura laissés ton pied tiennent éloignés *Kwonèshé* (le dragon-mouche), *Subbèkashé* (l'araignée), et *Waymuk* (la reine des chenilles) à la fourrure d'ours. »

Une troupe de corbeaux, présidés par leur roi, prêtèrent l'oreille à ces mots de Hiavatah et se moquèrent de lui. A la pointe du jour qui suivit la nuit où Minnehala exécuta l'ordre de son mari, *Kakaghée* (le roi des corbeaux) vint avec les siens s'abattre sur le champ pour y dévorer le corps de Mondamin; mais ils n'avaient pas aperçu les lacets que Hiavatah y avait tendus; tous furent pris et mis à mort, excepté leur roi, que le héros plaça comme otage sur le faite de sa loge.

Hiavatah invente l'art de l'écriture.

Notre héros se disait un jour: « Tout passe, tout s'efface, jusqu'au souvenir des hauts faits de nos guerriers et de nos traditions, des récits des traits de sagesse qui ont illustré nos *Médas* (médecins), des exemples de force laissés par nos *Wabanos* (magiciens) et des visions merveilleuses de nos *Jossakuds* (devins).

« Les poteaux qui marquent les tombes de nos pères ne portent aucun signe; nous n'avons pas de *totems* (armoiries) dont les

figures puissent apprendre aux diverses familles si elles descendent de l'aigle, ou de l'ours, ou du castor. Tout ce que nous savons, c'est que ce sont là les restes de nos aïeux.

« Il nous est donné, sans doute, de converser avec ceux qui sont avec nous, mais nous ne pouvons nous entretenir avec les absents ; nous avons, il est vrai, des hérauts qui apportent aux absents notre parole, mais ils la connaissent, et, quelquefois, ils nous trahissent. »

Ces réflexions faites, Hiavatah s'en alla méditer dans les profondeurs de la forêt ; et, tout à coup, se sentant inspiré, il tire des couleurs, comme en préparent les Indiens, du sachet qu'il porte sur lui, et se met à tracer et à colorier des signes qui, tout mystérieux qu'ils semblent, exprimeront une parole et même une idée.

Il reproduit l'idée du *Kitché-Manitou* (le Grand-Esprit) par la figure d'un œuf, avec quatre points répondant à la direction des quatre vents, pour signifier qu'il est partout. La figure d'un serpent représentera le *Matchi-Manitou* (l'esprit malin).

Un cercle blanc signifie la vie ; un cercle noir, la mort. Le soleil, la lune, les étoiles, l'homme, l'animal, la forêt, la montagne, la rivière sont également représentés par certains signes. Une ligne horizontale signifie la terre ; une courbe qui la surmonte, le firmament ; l'espace entre les deux lignes, le jour ; un point à droite, l'orient ; un point à gauche, le couchant ; un point au-dessus, le milieu du jour. De petits traits verticaux et onduleux signifient la pluie ou un temps nuageux.

De petites flèches à la pointe tournée vers un wigwam, expriment une invitation. La guerre est symbolisée par une main ensanglantée avec la paume tournée vers le ciel.

Hiavatah initia ses frères à la connaissance de ce langage écrit ; leur apprit à dessiner et à peindre leurs *totems*, et à en orner les tombes de leurs ancêtres.

Les Jossakuds, les Médas, les Wabénos s'empressèrent de tracer sur l'écorce du bouleau ou sur la peau apprêtée du cerf leurs symboles particuliers, figures étranges, hideuses illustrations des paroles qu'ils chantent durant leurs incantations.

Lamentations de Hiavatah.

Jaloux de Hiavatah, furieux des bienfaits qu'il répandait partout autour de lui, les *Matchi-Manitowok* (les mauvais esprits) se

liguèrent contre lui. L'affection qu'il avait pour Chibiabos était surtout ce qui les aigrissait le plus : ils jurèrent la mort de l'aimable musicien. Comme s'il pressentait le danger, Hiavatah disait à son ami : « Je t'en prie, ne t'éloigne pas de moi, de peur qu'il ne nous arrive malheur. » Et Chibiabos cherchait à calmer ses craintes.

Lorsque *Péboan* (l'hiver) fut venu, le musicien s'en alla chasser le cerf. Il devait traverser le lac aux glaces ; c'est là que l'attendaient les mauvais esprits. *Unktahée* (l'esprit de l'eau), un manitou du Dakotah, le précipita dans la profondeur des eaux, et l'ensevelit dans les sables du fond du lac.

Qui redira la désolation de Hiavatah en ne voyant plus revenir son ami chéri ? Elle était si grande que le bison s'arrêtait tout à coup dans sa course fouguese pour prêter l'oreille à ses plaintes ; le loup lui-même hurlait de douleur en entendant ses cris de détresse, et le tonnerre, prenant part à son malheur, faisait retentir ses lugubres roulements en répétant son cri d'alarme : *Baimwawa, Baimwawa.*

Hiavatah se peignit le visage en noir, se couvrit la tête de ses vêtements, et, assis morné en son wigwam, il répéta sans cesse, pendant sept semaines, ce cri de douleur : « Il est mort le plus habile des musiciens, le plus admirable des chantres ! O mon frère ! ô Chibiabos ! »

Et les pins s'associent à leur tour à sa profonde tristesse, et agitant mélancoliquement leur sombre chevelure, abaissaient vers lui leurs cimes ondoyantes, comme s'ils eussent voulu le consoler.

Au retour de la saison des fleurs, les ruisseaux exprimèrent en de plaintifs murmures le regret de ne plus entendre les doux chants de Chibiabos se mêler aux gentils bruits de leurs flots s'écoulant en cadence dans leur lit sablé d'or et d'argent.

Les magiciens, les devins et les médecins vinrent en corps consoler Hiavatah ; ils dressèrent près de sa loge le wigwam sacré où ils évoquent les esprits. Portant sur le bras gauche le sac de médecine et d'amulettes, renfermant toutes sortes de simples et de racines à la vertu étonnante, ils s'avancent vers lui très solennellement. Ces sacs sont faits de peaux de castors, de loutres, d'éperviers, de chats-huants, de loups-cerviers, de serpents.

Entendant le bruit de leurs pas, Hiavatah met fin à ses lamentations ; il se découvre la tête, se lave la face, et s'avance, de

son côté, vers le wigwam sacré. Là, ces hommes de la grande-médecine lui font boire un breuvage magique composé de *Nahmawusk* (menthe aiguë) et de *Wabènowusk* (mille-feuilles), herbes d'une puissante efficacité. Ils frappent sur leurs tam-tam, et agitent leurs gourdes pleines de grains de maïs.

L'un d'eux chante ces paroles : « Me voici, moi le grand aigle qui vous parle. Blanches corneilles, accourez, et écoutez-moi. La voix du tonnerre est avec moi, et les esprits m'assistent. Je les entends : ils m'appellent. O Hiavatah ! Je peux t'abattre ; mais je peux aussi te relever ! »

Et tous les magiciens chantent en chœur : « Hihauha, Wayhaway ! »

« Tous les serpents sont mes amis — répond le premier chanteur — dès que j'agite mon sachet à magie, ils m'obéissent. Ce sachet est fait de la peau de l'épervier. Je puis transpercer ton cœur, ô Hiavatah ! Je puis t'abattre, mais je puis aussi te relever ! »

« Hihauha ! — répond le chœur. — Wayhaway ! »

« Me voici — continue la première voix — quand je parle, le wigwam sacré s'agite secoué par des mains invisibles. Je peux t'abattre, ô Hiavatah, mais je peux aussi te relever ! »

Alors tous ces hommes de la grande-médecine viennent tour à tour secouer sur Hiavatah leurs sachets magiques, en exécutant de lui la danse de la médecine, et de même qu'on voit les glaces autour se fondre aux premiers souffles du printemps, ainsi disparaît la tristesse de Hiavatah sous l'influence de leurs exhalations.

Ils se mettent ensuite à évoquer l'esprit de Chibiabos, et voilà que la forme inanimée du musicien se lève de son humide couche, et se présente à l'entrée du wigwam sacré, où il ne lui est pas permis de pénétrer. On lui passe un tison enflammé avec la mission d'entretenir à l'avenir les feux des wigwams là où s'arrêtent les mânes des défunts pendant leur voyage de la terre au royaume de *Ponémok* (le trépas). Et Chibiabos disparut pour ne plus reparaitre.

Il voyagea pendant quatre jours sur le sentier des mânes, ne vivant que de la fraise de l'Indien mort, traversa sur un tronc une rivière sombre et mélancolique, s'embarqua dans un canot de pierre pour arriver de l'autre côté du lac d'argent, et atteignit enfin l'heureuse contrée qui est la patrie des ombres et des esprits.

Il avait, chemin faisant, dépassé plusieurs esprits qui pliaient sous le poids des casse-tête, des arcs et flèches, des chaudrons et

des provisions dont les avaient surchargés leurs frères sur la terre ; ils s'en plaignaient amèrement.

Hiavatah quitta son wigwam pour un temps afin d'aller à l'Ouest enseigner aux Indiens l'art de guérir et les initier à tous les secrets de la médecine.

Pawpukkewis, le Fou de la tempête.

Son wigwam s'élevait sur le rivage du grand-lac. Cherchant aventure, il gagna le village de Jagos, et s'introduisit dans sa loge. Le beau conteur y était occupé à narrer à de jeunes guerriers ses antiques prouesses ; il faisait au moment de la venue du fou de la tempête le récit de la tentative faite par les animaux d'escalader le ciel.

« Ecoutez-moi — leur dit Pawpukkewis — je suis las de tous ces contes de Jagos, et fatigué de tout ce que l'on dit de la sagesse de Hiavatah. Voici qui vous amusera infiniment mieux. » Et ce disant, il tira de son sachet en peau de loup un jeu composé de pièces à diverses couleurs, leur apprit à le jouer, il joua avec eux. Il s'entend qu'il gagna toutes les parties.

Il s'en alla de là dans la loge de notre héros absent, y mit tout sans dessus dessous, tua le roi des corbeaux, dont il attacha le corps au poteau du wigwam, et gagna ensuite le sommet d'une colline pour voir de là venir Hiavatah. En attendant, il tua tous les animaux qui lui tombèrent sous la main. Navré de douleur à ce spectacle, Kaiochk (le göenland), l'ami du héros, lui dépêcha l'un des siens qui partit à tire-d'aile pour lui annoncer la sinistre nouvelle de ce qui se passait.

Notre héros accourt, se met à la poursuite du fou de la tempête, qui s'enfuit vers une digue construite par les castors ; ceux-ci, le prenant en pitié, le transforment en l'un des leurs. Mais son orgueil le perdit : il a demandé à être d'une taille dix fois plus grande que celle de ses nouveaux frères ; si gros, il ne put se glisser avec eux dans leurs étroites retraites. Notre héros le tua. Mais *Jéébé*, son esprit, lui survécut, et il reprit sa forme humaine.

Hiavatah le reconnut et se remit à sa poursuite. Haletant, Pawpukkewis put gagner le rivage d'un lac, où il supplia *Pishnékuh* (oiseau aquatique) de le changer en individu de son espèce, mais,

toujours poussé par son orgueil, il demanda à être dix fois plus gros que lui. Quand Hiavatah parut, toute cette gent ailée s'envola. Le fou de la tempête en fit autant, mais oubliant la recommandation qu'on lui avait faite, de ne pas regarder derrière lui, il détourna la tête pour voir Hiavatah et Jagos, dont il avait entendu la voix, donna ainsi prise au vent contraire, et poussé avec violence vers la terre, il y vint périr sous les coups du héros. Mais une seconde fois il put reprendre sa forme humaine et s'enfuir.

« La surface de la terre est immense — « lui crie Hiavatah, — et pourtant ma vengeance saura t'atteindre. » Il le poursuit, mais au moment où il va l'atteindre, son ennemi se transforme en un serpent, qui va se glisser dans le creux d'un vieux chêne que notre héros met en pièces, mais au même instant le fou de la tempête reprend sa forme d'homme, et disparaît, pour gagner les « rochers peints, » où le manitou de la montagne lui donne un abri dans son wigwam de pierre. Hiavatah le suit de près et crie : « Ouvrez-moi. » Le manitou fait la sourde oreille. Alors le héros appelle à son secours *Waywassimo* (la foudre) et *Animékew* (le tonnerre), qui arrivent tout enveloppés d'épais et noirs nuages. Pawpukkewis a entendu, effrayé, les pas retentissants d'Animékew, et aperçut les yeux flamboyants de Waywassimo, qui de sa massue pulvérisa les rochers qui l'abritent. Au milieu des débris apparaît sa forme ensanglantée, et fin est mise à ses aventures et à ses méfaits.

Hiavatah, vainqueur, dit à son esprit : « Tu ne reprendras plus ta forme humaine; on ne la verra plus danser avec la rapidité d'un tourbillon. Tu seras désormais le roi des oiseaux; on t'appellera *Kénew* (l'aigle). »

Les aventures du fou de la tempête sont racontées aujourd'hui encore autour du feu du wigwam. Et quand la tempête de neige tournoie furieuse autour de la loge, on dit : « C'est Pawpukkewis qui danse au village et fait sa récolte. »

Mort de Kwasind.

Le nom de Kwasind était devenu partout célèbre; les *Pukwudjies* (les pygmées) en conçurent une grande jalousie et jurèrent sa perte. « Ce méchant Kwasind — disaient-ils — nous détruira un jour et nous donnera en pâture aux *Nébanaw-Caigs* (esprits des

eaux). Si la force physique de Kwasind avait sa source dans sa tête, c'était aussi dans sa tête que se trouvait le seul point vulnérable de tout son corps, et encore fallait-il une pomme-de-pin pour rendre la blessure mortelle. Les pygmées le savaient, et ils firent une grande provision de cette sorte de fruits.

Un jour que Kwasind descendait en canot la rivière Toquamenow, *Népahwin* (le sommeil), ligué avec les pygmées, vint s'abattre sur lui sous la forme de *Dushhwonéshé* (la mouche-dragon), accompagnée de toute une légion. Le canot, n'étant plus dirigé, vint toucher au camp des Pukwudjies, qui tuèrent Kwasind à coups de pommes-de-pin.

On a gardé la mémoire de sa force prodigieuse. Aujourd'hui encore, lorsque la tourmente de neige secoue avec violence les pins de la forêt, les Indiens disent : « C'est Kwasind qui ramasse du bois pour allumer son feu. »

Les Esprits.

C'était en hiver. Nokomis et Minnéhaha étaient assises au coin de leur feu, lorsqu'elles virent le rideau d'entrée se soulever soudain, et deux hommes pénétrer dans le wigwam et venir, sans saluer, s'asseoir à leur feu; leur regard était hagard, et toute leur apparence étrange. Et une voix se fit entendre. D'où venait-elle ? Était-ce celle du vent, ou celle de *Kokokoshé* (la chouette) ? Et cette voix disait : « Ce sont deux esprits, ils viennent du royaume de *Ponémah* (le trépas). »

En rentrant de la chasse et déposant aux pieds de *Minnehaha* le magnifique cerf qu'il vient de tuer, *Hiavatah* jette des regards étonnés sur les deux hôtes étrangers, et se demande : « Qui sont-ils ? » Il s'abstient cependant de les questionner, et leur rend tous les honneurs de l'hospitalité.

Durant le repas du soir, ces inconnus semblent dévorer les viandes qu'on leur sert; ils en détachent néanmoins un morceau de choix pour l'offrir à *Minnéhaha*; puis, sans remercier, ils vont s'accroupir, toujours silencieux, dans un coin de la loge.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et les deux inconnus étaient encore là. Ils sortaient chaque nuit, qu'elle fut claire ou sombre, pour

aller quérir dans la forêt le bois et les pommes-de-pin nécessaires à l'entretien du feu. Une nuit, ce fut la dernière de leur séjour chez Hiavatah, celui-ci les entendit soupirer et sangloter. Il se leva de sa couche de peau de bison, et écartant le rideau qui le séparait d'eux, il leur demanda la cause de leur tristesse. « Nous sommes — répondirent-ils — les esprits d'Indiens défunts; — nous venons des contrées qu'habite Chibiabos; nous sommes venus mettre votre vertu à l'épreuve, et vous donner de sages avis. De nos îles heureuses, nous avons entendu monter les lamentations de ceux qui pleurent leurs morts. Personne n'a voulu nous reconnaître; hélas, il n'y a pas de place parmi les vivants pour les morts. Allez dire à votre peuple de ne plus surcharger les esprits qui quittent la terre. Donnez-leur quelques provisions et de quoi allumer leur feu pendant les quatre jours que durent leur voyage, afin qu'ils n'aient pas à camper au milieu des ténèbres. Qu'on allume donc quatre fois le feu sur leurs tombes. Adieu, votre vertu est sortie victorieuse de cette épreuve. »

Ils se turent, et tout fut replongé dans un profond silence. Hiavatah entendit ensuite, comme le frôlement de vêtements, s'aperçut qu'une main invisible venait de soulever le rideau d'entrée, par laquelle s'introduisit une grande bouffée d'air frais. Puis, il ne découvrit plus une trace des êtres qui étaient venus du royaume de Ponémah.

La Famine.

Et l'hiver vint de jour en jour plus rigoureux; la neige s'entassait toujours plus haute; plus une trace de gibier. Manquant de tout, les Indiens étaient en proie à une profonde désolation. Deux hôtes, plus étranges encore que les premiers, vinrent s'asseoir mornes au feu de Hiavatah. Puis, rompant le silence: « Je suis *Bukadawin* (la faim) » dit l'un, et « moi — dit l'autre — je suis *Akoshéwin* (la fièvre). »

Au même moment, Minnéhaha se sentit frissonner dans tous ses membres. Hiavatah, que la fièvre vient de saisir lui-même, part se soutenant à peine, pour une chasse qui, hélas, ne rapporte rien. Il invoque le Grand-Esprit, mais il y a du désespoir dans sa prière.

Pendant son absence, étendue languissante sur sa natte, Minnéhaha dit d'une voix faible à Nokomis : « Grand'mère, écoute : N'entends-tu pas le doux bruit des eaux de Minéhaha, au pays de mon père ? »

« Ma fille — répond Nokomis — c'est le vent qui fait frémir les branches des sapins. »

« Mère, regarde — dit encore Minnéhaha — ne vois-tu pas mon père là debout devant son wigwam ? »

« Ma fille — répond Nokomis — ce que tu vois, c'est la colonne de fumée qui monte de notre feu. »

« Ha ! ha — s'écrie encore la jeune femme mourante — je vois dans les ténèbres briller les yeux de *Paukuk* (la mort); comme il me serre les mains de ses doigts de glace ! O Hiavatah ! ô Hiavatah ! »

Et le héros, de retour de sa chasse malheureuse, a entendu ce cri de détresse de son épouse; il se précipite dans le wigwam, hélas ! Minnéhaha n'était déjà plus. Elle est enveloppée dans de précieuses fourrures, et ensevelie sous un monceau de neige; et quatre jours de suite un feu sera allumé sur cette blanche tombe.

Hiavatah disparaît.

La plaie profonde qu'avait faite au cœur du héros la mort de Minnéhaha commençait à se cicatrizer. Un jour, debout sur le rivage du Grand-Lac, et laissant ses regards errer sur la nappe immense de ses eaux, il aperçoit dans le lointain un objet cinglant vers lui; bientôt il distingue les formes d'un canot qui s'approche; et au bout de quelques moments, il a reconnu celui qui le monte. Ce n'est point l'un de ses frères; non, mais c'est un prophète de ces faces pâles qui, ayant traversé les grandes eaux, sont venus poser le pied sur les terres de l'Homme-Rouge; c'est la *Robe-Noire* ! Il porte une croix sur sa poitrine. Fidèle aux lois de l'hospitalité, Hiavatah l'accueille affectueusement, mais il restera sourd à la voix du héraut du Christ. Il disparaît, et jamais depuis l'on a entendu dire ce qu'était devenu Hiavatah.

B. TRADITIONS ASIATIQUES

Citer les traditions américaines, c'est démontrer par le fait même, du moins quant à un grand nombre, leur origine asiatique. Toutefois, pour donner plus de *redondance* aux preuves que je fais

valoir en faveur de ma thèse, je transcris dans la seconde partie de ce chapitre quelques traditions asiatiques. Je suis, en les citant, l'ordre chronologique des grands faits bibliques, tels que la création, le paradis terrestre ou âge d'or et le déluge, l'attente ou la venue d'un Sauveur né d'une Vierge, faits qui feront le sujet d'autant de paragraphes. Je laisse au lecteur le soin de saisir les analogies qui existent entre ces traditions de l'un et de l'autre continent.

Avant d'entrer en matière, je veux faire ressortir, sous le rapport de ces légendes qui fond descendent les Indiens de certains animaux, un trait de ressemblance qui m'a frappé, entre les Ostiaks (nord de l'Asie) et les Courtes Oreilles qui se disent issus de l'ours; de là peut-être l'origine de la dénomination de Courtes Oreilles de ces anciens habitants du Michigan. Les uns et les autres ont pour cet animal une grande vénération. Or, nous avons raconté au § 1^{er} de la première partie de ce chapitre, comment ces Indiens, après avoir tué un ours, lui en demandent pardon. De leur côté, les Ostiaks ou Ostiaques, après avoir tué un ours, l'écorchent, lui coupent la tête qu'ils suspendent, avec la peau de la bête, à un arbre autour duquel ils font plusieurs tours avec certaines cérémonies; ils éclatent ensuite en lamentations, font toutes sortes de grimaces autour du cadavre et se répandent en grandes excuses de lui avoir donné la mort. « Qui t'a ôté la vie? » lui demandent-ils en chœur; et répondant eux-mêmes: « Ce sont les Russes » disent-ils. — « Qui t'a coupé la tête? » — « C'est la hache d'un Russe. » — « Qui t'a ouvert le ventre? » — « C'est le couteau d'un Russe. Nous t'en demandons pardon pour lui. »

§ 1. *Création du monde — de l'homme.*

« Le ciel et les astres, disent les Kamtchales (Steller) existaient avant la terre. Koutkhon créa la terre. *Koutkhon*, disent d'autres, et sa sœur *Kouhtligit* ont apporté la terre du ciel et l'ont affermie sur la mer créée par *Outleigin*.

« Koutkhon, après avoir créé la terre, quitta le ciel et vint s'établir au Kamtchatka. C'est là qu'il eût un fils appelé le *Tigil*, et une fille nommée *Sidanka*, qui se marièrent ensemble. Koutkhon, sa femme et ses enfants portaient des habits faits de feuilles

d'arbres, et se nourrissaient d'écorce de bruleau et de peuplier, car les animaux terrestres n'avaient point encore été créés et les dieux ne savaient point prendre de poissons. Sont-ce les Chinois qui ont porté leur mythologie aux Kamtchadales? Est-ce l'historien du Kamtchatka qui prête à ce peuple les fables de la Chine? »

J'ai parlé de l'origine des trois races humaines selon la tradition des Séminoles. Dans l'un de ses ouvrages, M. Huc, le célèbre missionnaire, rapporte une tradition asiatique sur l'origine des trois grandes familles de la race jaune, c'est-à-dire de la chinoise, de la tartare et de la thibétaine. Il a recueilli cette tradition de la bouche des Lamas. La voici :

« Au commencement, il n'y avait sur la terre qu'un seul homme ; il n'avait ni maison, ni tente ; car, en ce temps-là, l'hiver n'était pas froid et l'été n'était pas chaud ; le vent ne soufflait pas avec violence ; il ne tombait ni de la pluie ni de la neige ; le thé croissait de lui-même sur les montagnes, et les troupeaux n'avaient pas à craindre les animaux malfaisants. Cet homme eut trois enfants qui vécurent longtemps avec lui, se nourrissant de laitage et de fruits. Après être parvenu à une très grande vieillesse, cet homme mourut. Les enfants délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire du corps de leur père et ne purent tomber d'accord. L'un voulait le renfermer dans un cercueil et le mettre en terre ; l'autre voulait le brûler ; le troisième disait qu'il devait être exposé sur le sommet d'une montagne. Ils finirent par décider de le partager en trois, d'en prendre chacun sa part et de se séparer. L'aîné eut la tête et les bras en partage, et il devint le père de la grande famille chinoise ; le deuxième, de qui descendent les peuples tartares, eut la partie inférieure pour sa part, tandis que la poitrine échut au cadet, le chef de la race thibétaine. Voilà pourquoi les Chinois sont célèbres dans les arts, l'industrie et le commerce ; pourquoi les Tartares, simples et timides, sont d'excellents cavaliers, et les Thibétains pleins de cœur et de courage. »

§ 2. *Le Paradis terrestre ou l'Age d'or.*

« On ne doit pas s'étonner de trouver chez les Chinois le souvenir mieux conservé de l'Age d'or, de l'Eden biblique ou de l'état d'innocence primitive.

« Un vieux livre chinois, que l'on attribue à l'empereur Yu (2224 ans avant Jésus-Christ) et qui porte le titre de *Livre des montagnes et des mers*, nous donne cette description de l'Eden primitif.

« Tout ce que l'on peut désirer se trouve sur le mont Kouen-len; on y voit des arbres admirables et des sources merveilleuses. On l'appelle le jardin fermé et caché; le jardin suspendu, un ombrage de fleurs.

« L'Écriture-Sainte dit : *Produxit que Dominus Deus de humo omne lignum pulchrum visu et ad vescendum suave.* (Gen., II, 9.)

« Au milieu de ce paradis terrestre, dit encore le même livre chinois, est l'arbre de l'immortalité. C'est de ce mont Kouen-len que la vie est sortie. Son sommet est appelé jardin suspendu, et c'est la voie du ciel. »

« Ce passage ne semble-t-il pas extrait de la Genèse ? *Lignum etiam vitæ in medio paradisi.*

« Ce même ouvrage chinois dit encore qu'« à la porte de ce paradis est un animal du nom de *Kaymin* qui en garde l'entrée. » Les Chinois, comme tous les peuples anciens, comme les prophètes de l'ancien Testament, représentent les esprits, les génies, les anges sous la forme d'un animal. A l'entrée des pagodes, des prétoires, des monuments publics, les Chinois placent les statues de divers animaux qui sont l'emblème des anges et des protecteurs de ces édifices.

« *Collocavit ante paradisum voluptatis cherubim ad custodiendam viam ligni vitæ.* (Gen., III, 24.)

« De nos jours encore, les Chinois, pleins du souvenir pourtant si lointain de la tradition du paradis terrestre, ont ce proverbe populaire : « Le fleuve de l'immortalité sort du paradis terrestre. »

« Ce paradis terrestre, ce lieu de délices, *Ty-tang*, les anciens Chinois le figurent dans leurs livres sous la forme d'un carré. Au milieu est une source mystérieuse qui se divise en quatre branches, aboutissant chacune à l'un des angles d'un carré, qui sont les quatre fleuves dont parle la Genèse.

« Voici comment en parle un célèbre écrivain chinois du nom de Houay-mân-ouâng.

« Le jardin suspendu, rafraîchi par les vents caressants et planté des arbres les plus précieux, est situé au milieu de la montagne Kouen-len, auprès de la porte fermée du ciel. On l'appelle le jardin

brillant; les eaux dont il est arrosé, sont la source jaune, la plus élevée et la plus riche de toutes; elle s'appelle la fontaine de l'immortalité, celui qui en boit ne meurt pas.

« L'eau jaune sort du jardin entre le nord et l'orient; l'eau rouge, entre l'orient et le midi; l'eau morte, entre le midi et l'occident; l'eau de l'agneau, entre l'occident et le nord. Ces eaux forment quatre fleuves, tous fontaines spirituelles du Seigneur-Esprit, qui s'en sert pour composer toutes les espèces de remèdes et arroser toutes les choses qui existent. »

Rapprochez de ce passage le texte de la Gen., II, 10.

« Le *Chou-Kin*, l'un des six livres sacrés de la Chine, parle de l'Age d'or en ces termes : « Hélas ! autrefois l'antique roi Hia, pratiquant admirablement la vertu, n'était accablé par le ciel d'aucune calamité; les esprits des monts et des eaux lui étaient favorables; les oiseaux du ciel, les troupeaux de la terre et les poissons de la mer obéissaient à l'homme d'un commun accord. »

« Un auteur chinois, Tchouâng-tchè, dans les écrits duquel on trouve des choses admirables sur le « Saint des Saints », et qui vivait en l'an 368 avant Jésus-Christ, se fait l'écho de l'Age d'or, comme on en parlait de son temps. « L'Age d'or, dit-il, est le siècle de la vertu parfaite. Il n'y avait pas encore de chemin creusé à travers les montagnes; on n'avait pas encore lancé de navires sur le lac pour pêcher. Toutes choses croissaient librement, et partout le sol était paternel. Les troupeaux erraient en paix, les oiseaux volaient çà et là, et toutes les productions venaient d'elles-mêmes. L'homme habitait au milieu des bêtes, et tous les êtres ne formaient, pour ainsi dire, qu'une famille. L'homme n'avait aucune science du mal et ne s'éloignait point de la vertu; il vivait simplement, innocemment, sans aucun désir du mal. »

« Houay-mân-ouâng peint de cette sorte l'Age d'or : « Au commencement, tout était pur et vivait dans une concorde et une soumission parfaite, tellement que les passions ne faisaient pas même entendre un léger murmure. Au dedans, l'homme aspirait à la suprême sagesse; au dehors, toutes ses actions étaient conformes à l'équité et à la justice. Son âme, exempte de fraude et de mensonge, jouissait d'un contentement admirable. Rien de louche dans sa vie; c'était une merveilleuse simplicité. Aussi le ciel lui donnait la félicité, et la terre les joies les plus pures. Les saisons suivaient les lois qui leur ont été assignées; les vents et les pluies

ne désolaient point la terre; le soleil et la lune répandaient partout leur bienfaisante influence et leur douce lumière, tandis que les planètes ne déviaient en rien de leur chemin.....

« Un auteur chinois, du nom de Lopy, s'est livré à une sérieuse étude de l'antiquité tant d'après les livres anciens que d'après les traditions qui avaient cours de son temps. Il a recueilli tous les faits négligés par les écrivains antérieurs..... Il parle ainsi de l'Age d'or.

« En ce temps, tout était bien réglé et croissait à l'envi. Les nids des oiseaux, placés çà et là sur la terre et non dans les arbres, pouvaient être saisis avec la main, et tous les êtres reconnaissaient l'empire de l'homme. Celui-ci et tous les êtres de l'univers avaient entre eux un lien étroit et nécessaire. »

« Nous pourrions multiplier les citations d'auteurs chinois. Tous les écrivains de l'Empire du Milieu parlent dans des termes identiques de l'Age d'or. Il est difficile, après les avoir lus, de ne pas être frappé de leur concordance avec les traditions de la Bible; et, partant, de ne pas conclure de ce fait, que toutes les traditions touchant l'Age d'or ou l'Eden primitif partent d'une même source, ont une origine commune placée au berceau de l'humanité. » (*Nouvelles Annales de philosophie cathol.*, février 1881.)

Et nous ajoutons que c'est de l'Extrême-Orient qu'ont passé dans le Nouveau-Monde, avec les émigrants asiatiques, ces traditions sur l'Age d'or que nous avons mentionnées dans la première partie de ce chapitre, ainsi que les autres se rapportant aux premiers faits bibliques.

Traversons les Himmalayas pour descendre dans les plaines de la grande péninsule gangétique, et recueillir dans la patrie de Bouddha et de Brahma, quelques traditions concernant l'origine du genre humain. Celle que nous citons en premier lieu nous rappelle l'homme-poisson des Indiens américains et cet autre homme-poisson qui, selon l'antique fable asiatique que nous avons mentionnée, a servi à former le premier homme et la première femme.

Nous lisons dans l'*Oupneckat* (II) de *Pradjapati* :

« L'homme souhaila l'existence d'un autre que lui et tout à coup il se trouva comme un homme et comme une femme unis l'un à l'autre; il fit que son propre corps se divisât en deux et devînt ainsi homme et femme. Ce corps partagé était comme une moitié

imparfaite..... Il s'approcha d'elle, et par cette union furent engendrés les êtres humains. » (*Idem.*)

La citation suivante d'une légende du pays des Indous, tirée de la même publication, nous rappelle forcément les traditions américaines sur la première chute.

« Si mes souvenirs sont fidèles, écrit l'abbé Gerbert, j'ai lu dans je ne sais plus quelle poésie indienne, que les hommes devinrent sujets à la mort, parce qu'ils avaient mangé du bois. Cette expression singulière me causa une grande surprise, et, après avoir mûrement réfléchi, je ne tardai pas à me convaincre que ce n'était là qu'une traduction littérale du texte hébraïque et une réminiscence de la chute de nos premiers parents. En hébreu le mot *ets* signifie *bois*, *lignum*, par synecdoque *arbre*. Dieu permet à Adam de se nourrir des fruits de tous les arbres du Paradis, mais il lui annonce que le jour où il mangera du fruit de la science du bien et du mal, il mourra. *De ligno autem scientie boni et mali*. La Vulgate traduit littéralement l'hébreu. Le texte hébreu ne parle point de fruit mais il parle seulement de l'arbre qui porte des fruits, et défend littéralement de manger de l'arbre, ou mieux, du bois, c'est-à-dire du fruit de ce bois. Et voilà pourquoi les Hindous, traduisant à la lettre la défense que Dieu fait à Adam, ont écrit que les premiers hommes devinrent sujets à la mort pour avoir mangé du bois. » (*Nouvelles Annales de philosophie catholique*, novembre 1880.)

§ 3. *Le Déluge.*

Le lecteur a du être frappé des grands traits de ressemblance des récits américains sur le déluge avec celui de la Bible; il ne le sera pas moins de ceux qu'il va retrouver dans la tradition assyrienne qui suit, avec ceux-là. Elle est bien digne de son attention cette comparaison entre des traditions de peuples si éloignés les uns des autres sous le rapport du temps et de l'espace touchant ce grand événement biblique. Cette tradition assyrienne est attestée par des monuments à inscriptions cunéiformes découverts dans la contrée qui a été évidemment le berceau du genre humain. De là viennent ces récits que les ancêtres des Indiens, à l'instar

d'autres peuples, ont emportés à travers l'Asie jusqu'aux rivages du nouveau continent.

« Des découvertes (relativement récentes) faites à Kujundshik ont fourni une foule de tablettes d'argile, restes d'une bibliothèque royale, appartenant probablement à l'époque d'Assurbanipal (670 ans avant Jésus-Christ). On réussit à réunir les fragments de nombre de ces tablettes, et à reproduire ainsi le texte en grande partie. Douze de ces tablettes contiennent une épopée en douze chants, célébrant les exploits d'un demi-dieu nommé Izdubar. Il s'en trouvait plusieurs exemplaires. Le roi Assurbanipal aurait fait copier ce poème national du texte original datant peut-être de 2000 ans. Le théâtre est la plaine de Sennar.

« L'histoire du déluge fait l'objet du 12^me chant. Le héros s'en va chez son ancêtre Hasis-Adra (le Noé des Chaldéens) pour lui entendre raconter les grands événements de sa vie. Voici la narration de ce dernier : Les grands dieux, rassemblés à Surripak, avaient décrété le déluge. Le dieu Héa, qui avait pris part à l'assemblée, informa Hasis de ce décret, lui ordonnant de se construire un grand vaisseau dont il lui indiqua les dimensions et l'aménagement. Après avoir hésité, Hasis se mit à l'œuvre. Le vaisseau achevé, il y transféra tout ce qui lui appartenait, y fit entrer ses proches et tous les animaux que Héa lui avait amenés. Il s'y enferma lui-même, remettant la conduite du bâtiment à Buzurkugal. Le déluge arriva et dura six jours et sept nuits. Tous les êtres vivants périrent excepté ceux que renfermait le vaisseau qui s'arrêta sur le sommet d'une montagne dans la contrée de Nizir. Les eaux commençant à s'écouler, Hasis lâcha une colombe, une hirondelle et un corbeau. Ce dernier n'étant pas revenu, il sortit avec les siens et offrit un sacrifice. Les dieux y assistèrent; seul, le dieu Bel était courroucé de ce que le genre humain n'avait pas péri entièrement. »

« Dans le récit du déluge que nous a conservé Bérose, nous trouvons ces lignes : « Ceux qui étaient restés dans le navire ne voyant pas revenir Xésuthrus (le Noé babylonien) descendirent à terre à leur tour et se mirent à le chercher en l'appelant par son nom. (Après le dessèchement de la terre, Xésuthrus était sorti pour offrir un sacrifice aux dieux et était disparu avec ceux qui l'accompagnaient.) Mais ils ne le revirent plus, et une voix se faisant entendre du haut des airs leur dit : « Honorez les dieux. Xésuthrus,

en récompense de sa piété, a été enlevé pour habiter désormais avec les dieux ainsi que sa femme, sa fille et le pilote du navire. »

« La tablette cunéiforme du déluge, publiée par M. George Smith, confirme pour le fond ce détail de la narration de Bérose et nous en garantit ainsi la haute antiquité : elle nous apprend que l'homme sauvé de la grande inondation, avait reçu des dieux le privilège de l'immortalité. Izdubar ne va le trouver à l'embouchure des rivières que pour apprendre de lui le secret de vivre à jamais. Hasis-Adra termine le récit du grand cataclysme en lui disant : « Voilà que Hasis-Adra et sa femme et le peuple, pour vivre comme des dieux, sont enlevés et habiteront dans un lieu écarté à l'embouchure des rivières ; où, après m'avoir pris, ils me placèrent. » (*Vigouroux, Bible et découvertes modernes*, T. III).

Le *Dictionnaire des religions* de M. l'abbé Bertrand contient un résumé des traditions asiatiques sur le grand fait du déluge. Voici quelques indications de ce résumé :

Traditions arméniennes. — Au pied du mont Ararat existait une ville nommée Nachidchewan (lieu de la descente).

Livre des Parsis. — Déluge envoyé de Dieu sur le genre humain corrompu, malgré l'assistance des anges.

Livres indous. — Le VIII^e livre du *Bhagawata* raconte, d'une manière aussi claire qu'élégante, l'histoire d'un déluge qui arriva sous le règne de Vaivaswata, l'enfant du soleil, détruisant le genre humain sauf, ce souverain, sept *richis* (saints) et leurs femmes.

Traditions tartares. — Chacun des âges du monde (comparez les traditions cosmologiques du Mexique), d'après le Chamanisme, finit par un déluge universel. — Les hommes saints, vainqueurs de leurs passions, survivent. Ainsi racontent les Mogols et les Kalmouks.

§ 4. *Le Messie à venir ou déjà venu, né d'une Vierge.*

Qu'il plaise au lecteur de se souvenir encore une fois des légendes indiennes concernant Minowabajo, Hiavatah, Manko-Capa, etc., et, en parcourant les lignes ci-après, il sera frappé de la ressemblance qu'a avec ces traditions américaines le récit suivant que nous a laissé M. Huc dans ses *Souvenirs d'un voyage*

dans la *Tartarie et le Thibet*, (t. II, p. 106 et suiv.) sur la naissance et la vie du héros ou Messie tartare *Tsong-Kaba*.

« Un pasteur de la contrée d'Amda, nous raconte le célèbre missionnaire, nommé *Lombo-Mokè*, avait dressé sa tente noire au pied d'une montagne, tout près de l'ouverture d'un large ravin au fond duquel, sur un lit rocailleux, coulait un ruisseau assez abondant. *Lombo-Mokè* partageait avec son épouse *Chingtsa-Tsio*, les soins de la vie pastorale. Ils ne possédaient pas de nombreux troupeaux; une vingtaine de chèvres et quelques *sartignes* ou bœufs à longs poils étaient toute leur richesse. Depuis plusieurs années ils vivaient seuls et sans enfants au sein de cette solitude sauvage. *Lombo-Mokè* conduisait ses troupeaux dans les pâturages d'alentour, tandis que sa femme, demeurée seule dans sa tente, s'occupait à préparer les laitages ou à tisser, selon l'usage des femmes d'Amda, une toile grossière avec les longs poils des *sartignes*.

« Un jour, *Chingtsa-Tsio*, étant descendue au fond du ravin pour puiser de l'eau, fut prise de vertige, et tomba sans connaissance sur une large pierre où étaient gravés quelques caractères en l'honneur de *Bouddha-Chakdjamouni*. Quand elle se releva, elle se sentit une grande douleur au côté, et comprit que cette chute l'avait rendue féconde. Dans l'année de la *poule de feu* (1357) neuf mois après cet événement mystérieux, elle mit au monde un enfant que *Lombo-Mokè* appela *Tsong-Kaba* du nom de la montagne au pied de laquelle il avait planté sa tente depuis plusieurs années. Cet enfant merveilleux avait en naissant une barbe blanche, et portait sur sa figure une majesté extraordinaire. Dès qu'il vît le jour, il fut capable de s'exprimer avec clarté et précision dans la langue d'Amdo. Il parlait peu, mais ses paroles renfermaient toujours un sens profond sur la nature des êtres et la destinée de l'homme.

« A l'âge de trois ans, *Tsong-Kaba* résolut de renoncer au monde et d'embrasser la vie religieuse. Sa mère, pleine de respect pour le projet de son fils, lui rasa elle-même la tête, et jeta sa belle et longue chevelure à l'entrée de la tente. De cette chevelure naquit spontanément un arbre dont le bois répandait un parfum exquis, et dont chaque feuille portait, gravé sur son limbe, un caractère sacré de la langue du Thibet. »

M. Huc nous donne ensuite quelques détails sur le genre de vie plein de sainteté que mena notre héros, et sur la rencontre

qu'il fit d'un Lama de l'Occident, dont la doctrine était d'une profondeur insondable. Il le prit pour son maître, fut initié par lui aux doctrines de l'Occident. Son maître ayant rendu son dernier soupir sur une pierre au sommet d'une montagne, il prit son bâton, quitta son pays et s'achemina vers l'Occident. Arrivé dans la sainte ville du royaume, d'*Oui*, il se trouva en présence d'un esprit resplendissant qui l'arrêta : « O Tsong-Kaba, lui dit-il, ces vastes contrées appartiennent à l'empire qui t'a été accordé. C'est ici que tu dois établir tes rites, introduire tes prières. C'est ici qu'aura lieu la dernière évolution de ta vie immortelle. » Tsong-Kaba resta dans le pays, y prêcha et y introduisit la réforme des rites. En 1419, son âme, qui était devenue Bouddha, quitta la terre pour retourner dans le royaume céleste, où elle fut admise dans la région des ravissements. Son corps est resté à la lamaserie de Baldin. On prétend qu'il est resté jusqu'à ce jour en un parfait état de conservation, et que, par un prodige continu, il se soutient un peu au-dessus du sol sans aucun point d'appui.

Cantù (*Hist. Univ.*, t. XI, p. 300) parle d'un héros mongol dont la naissance et les hauts faits nous rappellent les héros des légendes indiennes.

« Le dernier jour de l'an, y lisons-nous, les descendants de Gengis-Khan faisaient battre en leur présence un fer chaud en remerciant Dieu; en effet, leurs traditions disaient que, deux mille ans auparavant, les Mongols avaient été vaincus et tous exterminés, sauf deux couples qui se réfugièrent dans la vallée d'Erguénecoum. Ils s'y multiplièrent à ce point que ne pouvant plus tenir dans ces étroites limites, leurs descendants amoncelèrent dans une mine tant de bois et de charbon que tout le fer qu'elle contenait, se fondit et laissa ouvert un large passage, d'où sortirent plusieurs tribus pour aller s'établir sur les rives de l'Honan, du Kéroulam et du Toula. Dunban, l'un de leurs chefs, laissa une jeune veuve, nommée Alung-Goa, qui devenue enceinte quelques années après, assura qu'un rayon de soleil, en pénétrant pendant son sommeil par le toit de sa chambre, s'était transformé en un beau jeune homme qui l'avait rendue mère de trois fils. De cette souche sortit une série de rois et de héros parmi lesquels leurs chantres célèbrent particulièrement *Koubilaï*, la terreur des Chinois. Sa voix résonnait comme le tonnerre dans les montagnes; avec ses mains, aussi fortes que les pattes d'un ours, il brisait un homme en deux,

comme on le ferait d'une flèche; durant l'hiver, il se couchait nu près d'un foyer embrasé, sans rien ressentir des étincelles ou des tisons qui s'en élançaient sur son corps, et le matin il croyait avoir été piqué par quelque insecte. A son retour de la Chine, il fut assailli par des Mongols de la tribu de Dourban; le peu d'hommes qui le suivaient furent dispersés, et lui-même dut fuir vers un étang où son cheval s'enfonça jusqu'au cou. Koubilaï s'élança de la selle, et sortit du marais; alors les Dourbans dédaignant de le poursuivre, s'éloignèrent en disant: « Qui peut faire un Mongol désarçonné? » Le bruit de sa mort se répandit; mais à peine les ennemis se furent-ils retirés que, saisissant son cheval par la crinière, il le tira hors de la fange et revint parmi les siens, en chassant devant lui une troupe de chevaux qui appartenait à la tribu ennemie. »

« Selon les Lamas, dit Orsini dans sa vie de la Vierge Marie, Buddha naquit de la vierge *Maha-Mahai*. Sommonokhodam, législateur des Siamois, doit sa naissance à une Vierge qui conçut des rayons du soleil... D'après la doctrine des Brahmins, lorsqu'un Dieu s'incarne, c'est toujours au sein d'une Vierge. *Jaggarnat*, le sauveur du monde, *Chrishna* né dans une grotte où des esprits et des bergers viennent l'adorer, sont nés d'une vierge. Les Persans attribuent à Zoroastre une origine semblable. »

Au Thibet, comme au Japon et dans l'Inde, le dieu *Fo* se fit homme dans le sein de la nymphe *Lhamoghürprul*, pour sauver l'homme. En Chine, *Shing-Mou*, la plus populaire des déesses de ce pays, conçut par le seul contact d'une fleur aquatique. Le fils qu'elle enfanta, naquit dans la chaumière d'un pêcheur, et devint célèbre par ses miracles.

J'emprunte, au moins pour le fond, à Windishmann la tradition chinoise qui suit.

Le *Chi-King*, raconte de la mère de *Hoang-ti*, l'un des empereurs fabuleux, qu'elle offrit sa prière et son sacrifice afin que le *Désiré* arrivât; toute remplie de cette pensée, elle fut exaucée par le Souverain-Seigneur (*Chang-ti*), et, pendant qu'elle se tenait là debout, elle se sentit saisie d'un saint frisson. Elle avait conçu; et elle enfanta en son temps *Höan-ti*, son premier né, sans la moindre douleur et sans souillure. Elle fut délivrée de son enfant dans une chaumière qui se trouvait sur le chemin; des bœufs et des agneaux réchauffèrent l'enfant de leur haleine, et les oiseaux, voltigeant

autour de lui, semblaient vouloir l'abriter de leurs ailes... Remarquons que le nom de la mère est composé de deux caractères : le premier renferme un agneau et une vierge ; l'autre, une fontaine et une vierge. Le caractère *Niu*, qui y est marqué deux fois, indique une vierge pure, qui, les mains jointes et modestement assise, est absorbée dans la contemplation.

Dans l'Inde, la prédiction que le Sauveur naîtrait d'une vierge, a donné lieu à la croyance que Bouddha est venu au monde en sortant du côté d'une vierge. Les livres sacrés déclarent que lorsqu'un dieu prend la forme humaine, il s'incarne dans le sein d'une vierge, comme nous venons de le dire. Dans le royaume de Siam, d'après une version diverse de celle que nous avons citée, le dieu appelé « le Désiré des nations » devait être conçu par une vierge au contact d'un rayon de soleil. D'après les traditions persanes, un mage aurait annoncé, à l'époque où régnait Cambyse, qu'une étoile apparaîtrait quand une vierge donnerait le jour à un dieu.

Mieux que celle du déluge, la tradition concernant un sauveur devant naître d'une vierge, avait pénétré du berceau du genre humain dans la direction de l'Occident.

« L'Isis Zodiacale des Egyptiens était une vierge mère » dit encore Orsini. Ecoutons, écrit encore le même auteur, Elias Séhédius : *Druidæ statuum in intimis penetralibus exererunt Isidi, seu Virgini hanc dedicantes ex qua filius ille proditurus erat (nempe generis humani redemptor).*

M. l'Abbé Leroy, dans son histoire des Pèlerinages de la Sainte-Vierge, fait allusion aux traditions semblables répandues chez les Egyptiens, les Romains et les Gaulois.

« L'Egypte ancienne, dit-il, fidèle conservatrice des anciennes traditions, garde la notion d'une vierge, Isis, qui doit mettre au monde un dieu, Bacchus, sans cesser d'être vierge. Sur le Zodiaque égyptien, on aperçoit une vierge allaitant un enfant, le dieu du jour. Chez les Grecs, c'est Minerve, déesse de la virginité ; c'est la reine des dieux qui, par le simple toucher d'une fleur, donne naissance à Mars, allégorie de la fleur qui s'épanouit sur la tige de Jessé ; Persée naît de la vierge Danaé. »

« La Sybille d'Erythrée chantait : « Réjouis-toi, jeune Vierge, le Créateur de l'Univers demeurera en toi, et tu posséderas la lumière éternelle. Il sera le soleil qui se lèvera du sein d'une

vierge. » Le poète de Mantoue chante à son tour : « Déjà revient la Vierge et, avec elle, le temps heureux de Saturne. Déjà du haut du Ciel descend un nouveau rejeton. »

Quant aux Druides, M. Leroy confirme dans les lignes suivantes ce que vient de nous dire Orsini. « Guilbert, abbé de Nogent, rapporte que l'église de son monastère était bâtie sur l'emplacement d'un bocage sacré où les Druides sacrifiaient à la mère du dieu qui allait naître. Selon M. Chasseneux, l'inscription *Matri futurae Dei nascituri* se lisait près d'Autun, près de Dijon et à Fontaine, près du lieu où naquit saint Bernard. Séhédius affirme que les Druides érigeaient dans les grottes, au milieu de la Germanie et des Gaules, des statues à la Vierge qui devait enfanter. »

En citant ces dernières traditions retrouvées en Europe, je ne me suis pas détourné de mon double but, car elles portent évidemment elles aussi le cachet d'une origine asiatique, et elles nous montrent comment elles ont rayonné dans toutes les autres directions possibles.

Deux légendes finnoises par la citation desquelles je termine ce chapitre, ne me détournera pas non plus de mon but. En effet, nous l'avons déjà prouvé au point de vue linguistique, les Finnois, issus de l'Asie, appartiennent à la famille turanienne, et le fond de la première légende nous rappelle les hauts faits des héros de la race jaune, soit en Asie, soit en Amérique.

Faisons précéder la transcription de cette première légende de quelques explications préliminaires que j'emprunte, ainsi que la légende elle-même, à un rapport fait par M. Léouzon-Leduc, qui avait été chargé d'une mission en Russie, pour le ministre de l'Instruction publique. (Archives des missions scientifiques, janvier, 1851.)

« On sait que jusqu'à l'époque où leur histoire cesse d'être incertaine, les Finnois ont vécu fort séparés les uns des autres, partie en Asie, partie en Europe. Des traces de leurs passages ont été trouvées en Suède, en Danemark, en Allemagne et en Angleterre. Une partie considérable de la Russie et de la Sibérie occidentale est encore habitée aujourd'hui par des peuples de leur sang. Des écrivains distingués, Rask, par exemple, ont supposé que les plus anciens habitants de l'Espagne, les Ibères et les Basques leurs descendants, étaient d'origine finnoise. Or, en n'acceptant de ces données historiques que celles qui sont justifiées par

les faits matériels, quand on voit un grand peuple répandu en tribus éparses sur une étendue si considérable du globe, n'est-on pas porté à se demander quel est le lieu du monde où ces tribus ont vécu primitivement dans une unité compacte et fraternelle ? C'est de ce point de vue que j'étudierai la question du berceau de la race finnoise.

« Cette question ne saurait se résoudre qu'en prenant pour base les affinités mêmes de toute la race ; mais ici les opinions se divisent : les uns rangent les Finnois et leurs alliés dans la race *jaune* ou *mongolique* ; les autres, dans la race *blanche* ou *caucasienne* ; une troisième hypothèse en fait une race *septentrionale* ou *polaire*..... M. Castren (un savant finnois) prétend et avec raison, ce me semble, que les Finnois, les Turcs et les Samoïèdes forment à eux seuls un groupe complet, qui sert de transition entre la race jaune ou mongolique et la race blanche ou caucasienne. Quoi qu'il en soit, il est au moins certain qu'il existe entre ces trois peuples une parenté réelle. Entre les Finnois et les Turcs, la question est déjà vidée depuis longtemps chez les philologues, et tout récemment le professeur Retzius, de Stockholm, et d'autres naturalistes, ont fortifié leurs conclusions par des observations indubitables. »

Ces données préliminaires sont autant de raisons qui expliquent au lecteur pourquoi j'insère ici les légendes finnoises qui suivent, c'est-à-dire des analogies entre les Finnois et les Mongols, et, par conséquent, entre les Finnois et les Américains ; et, quant au fond de la légende, une ressemblance avec mainte tradition américaine. Notre légende est un fragment du *Kalevala*, épopée nationale des Finnois.

« Wainämöinen, le dieu suprême, le héros du poème, a oublié dans le chant magique qui lui est nécessaire pour construire son navire, les paroles originelles, c'est-à-dire les paroles dans lesquelles réside la force créatrice. Il se rend dans l'atelier d'Ilmarimeen, le forgeron éternel.

« O ouvrier Ilmarimeen, lui dit-il, forge-moi des souliers de fer, des gants de fer, une tunique de fer ; forge-moi un bâton de fer à moëlle d'acier, et je partirai pour arracher les paroles magiques du sein du vieux Kaléva, de la bouche d'Autero Wipunen. »

« L'ouvrier dit : « Déjà depuis longtemps Wipunen est mort ; depuis longtemps Kaléva n'est plus. Tu n'auras de lui pas une parole, pas la moitié d'une parole. »

« Le vieux Wainämöinen n'écoute rien et se met en route; il marche, il court, et sur la pointe des aiguilles des femmes, et sur les glaives aigus des hommes, et sur les haches d'acier des héros.

« Wipunen, l'habile chanteur de vers, était couché depuis longtemps sous la terre.

« Wainämöinen arriva, et il enfonça avec force son bâton dans sa gorge béante, entre ses joues frémissantes.

« Soudain Wipunen s'éveilla de son sommeil. Il sentit l'atteinte du bâton de fer, et une douleur immense le déchira; il mordit le bâton, mais sa dent ne toucha que la surface; elle n'eut point de prise sur la moëlle d'acier, sur le cœur de fer.

« Il ouvrit alors une bouche plus large, et ses joues se détendirent pour engloutir Wainämöinen; mais le dieu se précipita de lui-même, et descendit dans les entrailles du géant.

« Alors il s'établit entre eux une lutte acharnée dans le récit de laquelle, au milieu des images les plus excentriques, rayonnent les splendeurs d'une poésie sans pareille.

« D'où es-tu venu, s'écria le géant, fléau cruel, sanie impure? Comment as-tu pu m'atteindre? Viens-tu du sein des pierres, ou des arbres, ou des régions arctiques? Es-tu descendu des régions des montagnes, ou des tiges des framboises, ou du sanctuaire des sages, ou des fleuves des hommes velus, ou des marais des sorciers, ou des collines des hommes sauvages, ou des cavernes des chiens farouches, ou des repaires des ours indomptés, ou des contrées où les renards glapissent, où les lièvres se rassemblent.

« Prodige d'épouvante, fuis loin de moi; supplice de la terre, éloigne-toi de ma poitrine; sinon que la douleur t'envahisse; que les passions te dévorent; que le mal te déchire en deux; que le noir destin te partage en trois lambeaux! »

« Puis, Wipunen appelle à son secours toutes les puissances du ciel et de la terre.

« O Ukko, qui t'appuies sur l'axe de la terre; toi qui habites la nue qui vomit la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de frapper le cruel qui me tourmente, de chasser à jamais mon ennemi.

« Va-t-en, être fatal; fuis, homme pervers, avant que l'aurore de Dieu se lève, que le soleil apparaisse, et que je commence mes chants.

« Que Dieu apparaisse, que le secours de Jumala se manifeste! Les montagnes distillèrent du beurre, les rochers se couvrirent de

graisse, les lacs se transformèrent en collines, les hautes terres s'inclinèrent, les basses terres s'élevèrent, les rochers d'airain s'ébranlèrent, les tours des forts s'écroulèrent, lorsque pour la première fois Dieu apparut, que Jumala se manifesta. Ainsi, ébranle-toi; méchant, fuis, fuis loin de moi ! »

« Mais Wainämöinen résiste à toutes ces conjurations; enfin, Wipunen vaincu, ouvre l'arche pleine de paroles afin de lui chanter ses plus beaux chants. Il chanta les paroles de l'origine, les chants de la sagesse. Le soleil s'arrêta pour l'écouter, les étoiles comme les vastes flots suspendent leur marche pour l'entendre, les fleuves cessèrent de bouillonner, les cataractes d'écumer, et les ondes du Juortana se dressèrent. »

M. Léouzon termine ainsi le récit de cette légende, en faisant cette remarque. « Ces récits des Finnois se retrouvent chez les sauvages Tatars et chez les Samoïèdes; comme chez les Finnois, leurs guerriers et leurs héros s'élancent au delà des terres et des mers pour y chercher ces chants merveilleux, ces paroles de la sagesse. »

Et nous disons à notre tour : comme chez les Finnois, comme chez les Tartares, nous voyons dans les légendes américaines des héros s'élançant au-delà des eaux et des terres pour tirer vengeance des méfaits de quelques géants, pour leur arracher, sinon des paroles de sagesse, au moins le *Wampun* sacré. Puis, que de ressemblance, en particulier, entre cette légende et celle de Hiawatah ! Wipunen, qui garde les paroles magiques, nous rappelle si bien Miggissogon, le meurtrier de son ancêtre, caché en sa retraite derrière les eaux lointaines. Wipunen, comme chanteur habile, nous rappelle l'habile musicien Chibiabos, l'ami du héros indien; et la lutte engagée entre le dieu et le géant finnois se reproduit dans les combats que se livrent les anciens héros du Nouveau-Monde.

Encore une légende finnoise où nous voyons Wainämöinen naître d'une vierge, un trait de ressemblance de plus avec les légendes américaines.

Le recueil des légendes mythologiques finnoises, l'*Ilmatar*, raconte comment la première femme, fille du dieu suprême *Ukko*, vierge pure, sainte, singulièrement belle, vécut un temps, dans le royaume des airs avant la création du soleil, de la lune, des étoiles; il n'existait alors que l'eau et la lumière.

Accablée d'ennui au sein de cette solitude immense, éternelle,

elle descendit vers la surface des eaux. Là elle conçut du vent qui les agitait. Cet événement devint pour elle le commencement de tortures incessantes. Avant de pouvoir être délivrée, elle dut errer pendant sept siècles sur cet océan sans rivages. Tremblante de froid dans tous ses membres, elle se reprochait amèrement d'avoir abandonné les régions supérieures de l'air et de la lumière. C'est alors qu'ayant créé l'univers, elle entendit le fruit de ses entrailles Wainämöinen, appeler à grands cris, mais en vain, le soleil, la lune, la Grande-Ourse, les suppliant de venir le délivrer; la délivrance n'eut lieu qu'après de longs jours. La fille d'Ukko, après avoir erré longtemps avec son enfant sur l'étendue des eaux, aborda enfin à une montagne.

Ces traditions nombreuses, surtout celles qui ont trait aux grands événements bibliques des premiers âges, que nous venons de recueillir dans les deux hémisphères, doivent nécessairement dériver d'une seule et même source; et où la trouver sinon dans ces lieux que le monde historique s'accorde à regarder comme ayant été le berceau du genre humain, les plaines de la Chaldée, d'où les peuples se sont élancés dans toutes les directions du globe?

En terminant la section étymologique de cette troisième partie de mon journal, j'ose affirmer une fois de plus, en présence de ces nombreuses preuves, la profonde conviction que j'ai et de l'identité de la race rouge avec la race jaune, et de son origine asiatique.

II. SECTION ARCHÉOLOGIQUE

En mettant sous les yeux du lecteur les notices archéologiques qui suivent, je ne prétends pas, en poursuivant mon double but, démontrer par chacune de ces notices l'homogénéité de la race rouge avec l'asiatique; je ne ferai que mettre en évidence les analogies les plus frappantes qui existent entre les anciens monuments des deux continents. J'espère, au moins, par l'ensemble de ces notices, atteindre mon double but. Et ne réussirais-je pas, il me resterait la douce satisfaction d'avoir excité l'intérêt d'un bon nombre de lecteurs, en leur parlant des *antiquités* d'un continent qu'on appelle pourtant le *Nouveau-Monde*.

Cet amas de notices à travers lesquelles je vais conduire le lecteur, ressemblera fort à une forêt américaine; ce qui ne permettra

guère de suivre une marche régulière et exactement tracée. Aussi je me contenterai de classer ces notices en trois grands chapitres, embrassant l'Amérique septentrionale, centrale et méridionale.

CHAPITRE PREMIER

Amérique septentrionale

Notre voyage d'exploration archéologique dans l'Amérique du Nord commençant par le Nord-Est, nous conduira ensuite au Sud-Est; de là, traversant les Alléghanies, nous parcourrons dans tous les sens l'immense territoire qui s'étend de ces montagnes aux Montagnes Rocheuses, et des grands lacs au golfe du Mexique; nous gagnerons ensuite le Sud-Ouest et enfin le Nord-Ouest : sujets de cinq paragraphes.

§ 1. NORD-EST

Rien dans ce paragraphe qui vienne directement à l'appui de ma thèse. En effet, les ruines que nous rencontrons du Gröenland à la Nouvelle-Angleterre sont des restes de monuments qui, évidemment, n'ont pas été élevés par des hommes appartenant à la race américaine. Les notices que j'en donne, peuvent cependant servir de preuves négatives et d'introduction à la troisième section, et au commencement d'un autre travail où nous ferons mention des ruines de monuments religieux qui se rencontrent dans le Gröenland.

En 1824, on découvrit sur la côte occidentale de cette contrée (73^{me} degré lat. N.) l'inscription suivante :

« Erling Sigvalson, Biorne, Hardeson et Euside ont élevé ce tas de pierres et balayé ce lieu le samedi avant le Gagnday (25 avril) 1135. »

Sur les bords de la rivière Tounton, promontoire d'Ossonet, Massachusset, se dresse un rocher, appelé le rocher de *Dighton*, qui a 5 pieds de haut sur 11 1/2 de large, submergé deux fois dans les vingt-quatre heures, portant une inscription d'origine irlandaise, selon les savants, et datant de l'époque de Thorfinn Karlfehn, dont

nous parlerons dans la troisième section. En voici le sens, fruit de longues études : « Cent trente et un Normands prennent possession de ce pays, sous la conduite de Thorfinn. » Le savant professeur Finn Magduson a expliqué plusieurs signes et figures que porte le même rocher, et qui, d'après lui, se rapporteraient aux aventures du même Thorfinn dans le Winland, nom que les Normands avaient donné à la Nouvelle-Angleterre de nos jours.

Des ruines, portant des caractères runiques, ont été découvertes près de Newport, même contrée, identiques avec celles de monuments scandinaves qu'on trouve dans le Gröenland et en Islande. On y voit un tholus dont un rapport de la *Royal Society of Antiquarians* fait mention en ces termes : « L'érection de ce monument coïncide avec l'époque où vivait l'évêque Eric. Il a appartenu à une église ou à un monastère scandinave, où il y a déjà sept cents ans la messe était célébrée en langue latine et où retentissaient les chants religieux en langue danoise. » Nous nous occuperons plus loin de l'évêque Eric.

De fait, dans ces Etats qui ont été formés du pays appelé la Nouvelle-Angleterre, comme par exemple, à Leifshütten, la langue islandaise avait été introduite par les Normands au XII^e siècle. Les anciennes traditions qui font mention des principaux aventuriers normands, comme Lef, Erichson, Thorfinn, le démontrent amplement. En tout cas, ces ruines ne sont absolument pas d'origine indienne.

D'après un rapport du R. T. M. Harris (3^e vol. des *Mémoires de l'Académie américaine*) on a trouvé à Medford, Massachusset, sous une pierre plate, des pièces de monnaie de cuivre, uniques dans leur genre, évidemment de provenance scandinave.

Bien que la découverte dont nous allons parler n'ait pas eu lieu dans le Nord-Est, nous en faisons mention ici, parce qu'elle se rapporte à des restes d'origine normande.

Comme le rappelle un journal de Washington, l'*Union*, on a des preuves évidentes du séjour plus ou moins long qu'ont fait sur les rivages américains de l'océan atlantique, et cela bien avant vers le Sud, les hommes du Nord, Norwégiens ou Islandais.

En 1863, un Anglais, Philippe Marsh, trouva en Islande, près de l'église de Skalhott, un manuscrit latin de 1117; ce manuscrit connu aujourd'hui sous le nom de *Skalhott Saga*, raconte les aventures des Islandais dans le pays du Winland, découvert par eux, et dans des con-

trées plus méridionales qu'ils appelaient *Ilvitramannaland* et *Irland it Mika*, où les Irlandais les auraient précédés. La chronique parle ensuite des combats des hommes du Nord contre les *Skraelinger* (Esquimaux), et surtout d'une expédition faite du pays de Winland par Hervador dans les terres du Sud, sur les côtes de Ilvitramannaland. Hervador passa l'hiver dans ce dernier pays; il y navigua sur une mer et sur des fleuves dans la direction du Nord et du Nord-Ouest, et finit par arriver au pied de cascades écumantes qu'il appela Hvisoerk. Près de ces chutes, une fille illégitime du normand Snorri, fut tuée d'une flèche; elle fut enterrée à l'endroit où elle mourut.

Sir Thomas Murray, à qui Marsh donna le manuscrit de Skalhott, et qui le traduisit en anglais, conjectura que la mer et les fleuves dont il y est fait mention, devaient être la baie de Chésapeake et ses affluents; dans ce cas, les cataractes de Hvidsoerk seraient les cascades que forme le Potomak au-dessus de Washington. La chose en resta d'abord là. Mais un savant, Raffinon, poursuivant l'idée, fit plusieurs explorations dans les environs des cataractes à la recherche des traces de l'expédition de Hervador. Le 28 juin 1867, en compagnie du géologue Lesqueneux, du professeur Brand de Washington, et du docteur Boyce de Boston, il découvrit une inscription *runique* marquant la sépulture d'une femme islandaise; et des fouilles immédiatement entreprises firent apparaître des os humains. L'endroit où se fit cette grande trouvaille archéologique, est situé à trois kilomètres environ au-dessous des chutes du Potomak, à plus de vingt au-dessus de Washington, c'est-à-dire précisément là où Murray plaçait le lieu de la mort de la fille de Snorri.

L'inscription est gravée sur la paroi Nord-Est d'un grand rocher, l'*Arrow-head* (tête de flèche); elle a été protégée par la voûte que forme au-dessus le rocher même, et par le voisinage d'un antique sapin tordu; en partie cachée par la mousse, elle a six lignes et se compose de caractères de trois pouces de hauteur, les uns gravés si peu profonds, qu'il semble qu'on ait à peine gratté le roc; les autres creusés jusqu'à un huitième de pouce de profondeur.

Voici l'inscription traduite en français: « Ici repose Syasi la blonde, de l'Islande orientale, veuve de Kjoldr, sœur de Thorgr par son père..., âgée de vingt-cinq ans. Que Dieu lui fasse grâce. 1051. » Les caractères sont des runes *navok*, dont on trouve une variété dans les Orcades.

Pendant que MM. Lesqueneux et Raffinon copiaient les runes, le professeur Brand, aidé d'une négresse, fouillait la terre au-dessous de l'inscription. Après avoir creusé à la profondeur de dix-huit pouces, il trouva une dent molaire; puis, ses compagnons étant venus à son aide, ils mirent à jour une seconde molaire puis une incisive, puis le fragment d'un grand os qui tomba en poussière; ensuite, trois objets de toilette en bronze, d'une forme grossière, percés d'un trou destiné sans doute à y passer un cordon; de plus, deux fragments d'encrinité, ayant servi peut-être de collier; enfin, deux pièces de monnaie du Bas-Empire (X^e siècle).

Pour le dire en passant, il n'y a rien qui doive nous surprendre dans cette dernière trouvaille, les Normands naviguant jusque dans la Méditerranée et s'avançant jusqu'à Constantinople et aux côtes de la Syrie. A Constantinople, des Normands formaient la garde impériale sous le nom de *Warèges*.

Ces objets furent déposés à Washington, au musée de l'Institut smithsonien.

§ 2. SUD-EST

Avant d'entrer en plein dans le champ indien de nos explorations archéologiques, transcrivons ici, comme introduction, et parce qu'ils renferment des données générales sur l'Amérique du Nord, deux passages empruntés l'un à un rapport d'une société américaine d'histoire, et l'autre à l'histoire universelle de Cantù.

La Société d'antiquités de Copenhague s'était adressée aux Sociétés savantes des Etats-Unis pour obtenir des renseignements sur les traces laissées dans le Nouveau-Monde par les expéditions scandinaves, dont nous occuperons dans la troisième section, et par d'autres peuples. La Société d'histoire de Providence (Rhode-Island) envoya un rapport qui répondit mieux que tous les autres à l'attente des savants danois, dans deux lettres dont nous reproduisons ici les quelques données.

« Il se trouve, lisons-nous dans ce rapport, dans les contrées occidentales de l'Amérique du Nord, des collines artificielles allongées, comme les *tumulé* en Scandinavie, en Tartarie, en Russie, ainsi que des restes de fortifications qui révèlent dans ceux qui les ont élevées un degré de civilisation dont les Indiens actuels ne sont pas capables; de plus, des pierres portant des inscriptions à

caractères très antiques et d'une empreinte ineffaçable, évidemment gravés au moyen du fer, métal dont nos Indiens ne connaissaient pas l'usage avant l'arrivée des Européens. Les Indigènes ne savent rien sur l'origine de ces pierres monumentales. Selon le Dr Barton (Mythol. asiat.) il se trouve sur les rives des lacs Supérieur et Ontario, comme sur la Plata et le Maragnon, des débris de pierres pareilles, encore en bon état. Le Dr Ezza Stiles (1789) copia en partie les inscriptions que portait une pierre de ce genre dans le township de Kent (Connecticut), ressemblant à celle d'une pierre tumulaire que Strahlenberg trouva à Abaköw, sur le Jenesey, fleuve de la Sibérie. Stiles parle encore d'une pierre analogue qui se trouve non loin du rivage méridional du lac Erié. M. Kintland prétend que les caractères de l'inscription qu'elle porte sont cunéiques. D'après une relation de R. T. M. Harris (3^{me} volume des *Mémoires de l'Académie améric.*), on a trouvé à Medford (Massachusetts), sous une pierre plate, des pièces de monnaie de cuivre, uniques en leur genre. Nous avons le droit de supposer qu'elles provenaient des explorateurs normands. »

Comme ces lignes, à l'exception de cette supposition, viennent bien à l'appui de ma thèse ! Ce sont donc des collines artificielles et des *tumuli* tels qu'on en trouve et dans l'Amérique centrale et dans celle du Sud, en Tartarie, dans l'Assyrie, en Russie et même en Scandinavie. Et à qui devons-nous ces monuments, sinon aux hommes de la race jaune, qui a couvert de ses tribus l'Amérique, le nord de l'Asie et une grande partie de l'Europe ? Que de monuments de ce genre attribués aux Celtes, et qui sont l'ouvrage des Touraniens, comme le démontrent plus d'un savant ! Et ces caractères cunéiformes, si M. Kirtland ne s'est pas trompé, quelle preuve de plus en ma faveur, puisque tous les savants sont d'accord à regarder les Touraniens comme les inventeurs de ce genre d'écriture !

Mais venons-en au passage de Cantù, embrassant dans ses données archéologiques l'ensemble du territoire des Etats-Unis.

« Ce n'est pas seulement là (Amérique centrale) qu'on rencontre des monuments d'une antiquité très reculée, mais encore dans des pays qui, au temps de la découverte, ne gardaient plus aucune trace de culture ; ainsi, en 1840, on a exhumé dans les déserts de l'Amérique du Nord les restes d'une très grande ville à demi ensevelie et dont personne ne parlait. Ces anciens monuments d'un

monde que nous appelons pourtant nouveau, peuvent se distinguer en deux classes : quelques-uns sont le résultat de la force, comme armes, ustensiles, *tumuli*, et susceptibles d'être produits même par des nations incultes ; les autres ne peuvent avoir été exécutés que chez un peuple déjà avancé dans les arts et dans les sciences.

« A la première classe appartiendraient les longues digues et les boulevards de quelques villes..... les immenses retranchements découverts dans les Etats-Unis, du lac Ontario jusqu'au golfe du Mexique et entre les Alléghanies et les Montagnes-Rocheuses..... De vastes enceintes polygones à double revêtement de machelle artificielle, dans des lieux stériles et dépourvus d'eau, paraissent avoir été destinées non pas à protéger les cabanes des tribus, mais à servir d'amphithéâtres aux barbares spectateurs du meurtre des prisonniers.

« Les *tumuli* se présentent de tous côtés aussi divers que nombreux. La plupart sont petits ; mais il y en a un dans le Missouri dont le tour à sa base a jusqu'à 2400 pieds. En face de Saint-Louis, il s'en trouve une centaine, qui sont disséminés en différents groupes, la plupart alignés du Nord au Midi et en forme de parallélogrammes. Brackenridge estime qu'il y en a plus de trois mille dans la seule Louisiane, dont quelques-uns ont 400 mètres de largeur et 700 de longueur avec des squelettes, des armes, des médailles en cuivre ; on en compte cinq mille dans les Etats-Unis.

« Des ruines semblables s'étendent sur un large espace à partir de l'Etat de New-York, et vont, se resserrant le long des Alléghanies, à l'Occident ; au Sud, elles vont vers la Georgie orientale, jusqu'à l'Océan, dans la partie la plus méridionale de la Floride ; elles abondent à l'Ouest sur les rives de tous les fleuves, jusque bien au-dessus des sources du Mississipi. Elles n'atteignent l'Atlantique qu'à la Floride et n'arrivent pas à la mer Pacifique ni aux pays froids ; ce qui donne un démenti à ceux qui voudraient que la Floride eût été la première résidence de ces nations.....

« Si nous réfléchissons que des arbres énormes ont crû par milliers sur ces ruines, qu'il y en a même où, d'après le témoignage des hommes compétents, ils se sont renouvelés par deux fois (et pourtant les forêts, une fois dévastées, sont très lentes à se reproduire, tellement que l'on distingue encore aujourd'hui celles qui ont été dévastées par des conquérants), nous devons reporter à une antiquité très reculée l'origine de ces monuments.

« On cherche volontiers dans les tombeaux des témoignages de la civilisation d'un peuple; et l'Amérique en offre beaucoup qui indiquent une génération antérieure à la race rouge. A Cincinnati on en a découvert un dont la forme ovale correspond aux points cardinaux, et fournit la preuve de beaucoup de science architectonique. Ce tombeau contenait des objets de jaspe et de cristal, des carbonisations, des os ciselés, des plaques de plomb, de cuivre, de mica, des ustensiles domestiques faits avec des coquillages. A neuf mille au Sud-Est de Lancaster, dans l'Ohio, se trouve un massif de 150 p. de tour et 19 de hauteur, à l'intérieur duquel est un caveau en terre brute, long de 18 p., large de 8, haut d'un et demi, recouvert d'une pierre taillée au ciseau. Sur cette pierre était un vase de deux pieds de haut et d'un demi-pouce d'épaisseur, en terre bien modelée et polie; au-dessous, un lit épais de cendres et de charbons; dans la fosse douze squelettes humains de formes et de grandeurs différentes; autour du cou d'un enfant un collier de coquillages, des racines, et une pierre ciselée....

« La céramique, art dont les produits fragiles en apparence sont destinés à durer plus que les marbres, a été florissante en Amérique comme en Grèce et en Italie, et les restes des vases américains sont très curieux à comparer avec ceux de l'Ancien-Monde. Un vase d'argile, trouvé à Nashville, Tennessee, sous vingt pieds de terre, a la forme ronde, avec le couvercle plat, arrondi vers les bords, et surmonté d'une tête de femme dont les traits ont quelque chose d'asiatique; elle est coiffée d'un bonnet en cône, sous lequel de grandes oreilles descendent aussi bas que le menton. On a tiré d'un *tumulus*, situé au même endroit, une figure d'homme, en belle argile mêlée de plâtre, sans bras, le nez et le menton mutilés, la tête couverte d'un filet et d'une sorte de berret plat, avec les cheveux tressés. Dans les remparts on a découvert des médaillons colorés, figurant le soleil avec ses rayons, de petites idoles de différentes formes, des urnes funéraires, dont quelques-unes sont d'un galbe gracieux. On rencontre dans les salines de l'ouest des ouvrages en terre cuite d'une très grande dimension. Le plus grand vase fut déterré à Lancaster; il a 18 pieds de haut sur 6 de large, et il est couvert d'effigies délicatement façonnées. Le vase, dit *Triune*, trouvé sur le bord du Cumberland, est encore plus étrange. Il est formé de trois têtes réunies en arrière vers leur sommet par une espèce de cou de

carafe. Ces têtes représentent deux jeunes gens et un vieillard peints en rouge et en jaune vif avec de grosses lèvres, des pommettes saillantes, le crâne en pointe, et pas de barbe.

« Les femmes américaines ne le cédaient pas en élégance aux Egyptiennes. Deux corps de sexe différent, parfaitement conservés, ont été découverts dans le Tennessee; assis dans des paniers de jonc, les hanches déboîtées, et les jambes relevées contre le buste; ils étaient enveloppés dans des peaux de daim apprêtées et dans un vêtement d'un gros tissu fait de fibres d'orties, brodé de plumes d'oiseau. Venait ensuite une autre enveloppe de peau non apprêtée, puis une couverture d'une étoffe pareille à l'autre, mais sans ornements, et la femme tenait à la main un éventail de plumes de coq d'Inde, qui pouvait se fermer.

« La ciselure avait aussi fait des progrès, et l'on trouve un grand nombre de colliers d'or et de coquillages. Les armes et les ustensiles sont souvent en pierres extrêmement dures; d'autres pierres, taillées avec finesse, servent d'ornement aux cadavres. On a découvert à Natchez une idole en pierre ayant la forme humaine; à Cincinnati, la tête et le bec d'un oiseau de proie sculpté; à Colombo, dans l'Ohio, un hibou; sur le rivage du Mississipi, près de Saint-Louis, une pierre calcaire offrant l'empreinte de deux pieds, où chaque muscle ressort avec une précision délicate. Au confluent de l'Elk avec le Kankawa s'élève un massif de douze pieds sur 9, où sont figurés une tortue, un aigle, les ailes déployées, un enfant, et d'autres objets dont le faire n'est pas trop grossier.

« Si l'on trouve moins d'ouvrages en métal, ils ne manquent pourtant pas absolument. On a découvert dans un mur à Marietta, ville de l'Ohio, une tasse d'argent massif à cône renversé, entièrement dorée et d'une forme simple, comme celles des mêmes objets en terre cuite. »

Nous ne voyons pas pourquoi Cantù tire de ces découvertes la conclusion qu'une autre nation a précédé la race rouge dans le Nouveau-Monde. Tout ce que nous avons déjà dit sur les mœurs, coutumes, usages, sépultures des Indiens et tout ce que nous dirons encore au point de vue des monuments, ne nous permet nullement de tirer une telle conséquence.

Les lignes qui suivent, du même auteur, pourraient présenter une difficulté grave, c'est-à-dire, des caractères runiques trouvés,

prétend-on, dans la vallée de l'Ohio. Mais ceux qui ont rédigé le rapport dont parle Cantù, ont-ils démontré que c'était bien là des traits runiques? Ce que nous allons dire tout à l'heure d'une autre inscription trouvée en Virginie, ne peut que nous confirmer dans notre doute. Mais citons :

« La Société royale d'archéologie de Copenhague a entendu, dans sa séance du 10 février 1843, un rapport sur des découvertes toutes récentes faites dans la vallée de l'Ohio; elles consistent en une pierre portant vingt-quatre lettres runiques, en pincettes d'argent massif, semblables aux pincettes en bronze très nombreuses dans les tombeaux scandinaves, et en trois vases péruviens, identiques avec les vases étrusques. »

Commençons maintenant par le sud-est notre exploration archéologique sur le terrain indien, mais d'une manière moins sommaire.

Dans une conférence donnée à New-York, en 1859, le D^r Hass exhiba une table en pierre qui excita au plus haut degré l'intérêt de l'assistance. Cet objet avait été tiré d'un immense *tumulus* qui se trouve à Grave-creek, en Virginie. La pierre porte vingt-deux caractères alphabétiques très distincts, avec un seul signe idéographique. Cette inscription devint, pour de nombreux savants, l'objet de sérieuses études, mais que diverses sont leurs appréciations! Rafn, de Copenhague, la regarde comme celtibérique, c'est-à-dire d'une origine qui favorise ma thèse, étant attribuée ainsi à des hommes de la race jaune. Le baron Jomard lui prête une origine lybienne; d'autres, enfin, l'attribuent à des Phéniciens.

Les antiquités trouvées en Virginie révèlent chez leurs auteurs un certain degré de civilisation. Les traces d'enceintes en pierres et les *tumuli* en témoignent hautement. Les formes que prennent ces derniers sont adaptées à la configuration de la vallée où ils se trouvent. A Moundsville (ville des *tumuli*) il s'en trouve un, de la forme d'un cône tronqué, de 69 pieds de haut et de 900 pieds de tour à sa base. Il est surmonté d'un chêne cinq fois centenaire. Il renfermait des squelettes humains, des colliers, des ornements en ivoire, des coquillages, des bracelets en cuivre, des feuilles de mica, et une pierre ornée de caractères hiéroglyphiques. On a trouvé dans d'autres des débris de porcelaine, des tubes de plomb, des figures en pierre, etc. Ces objets d'ivoire, probablement confectionnés avec des défenses d'animaux marins de la mer gla-

ciale, et surtout ces débris de porcelaine, nous dénotent une provenance asiatique dans la direction du nord-ouest.

§ 3. CENTRE

Ce paragraphe aura nécessairement une étendue répondant à l'espace immense qui en fait l'objet. Nous avons, en effet, à explorer l'espace qui se trouve entre les grands lacs et le golfe du Mexique, et entre les Alléghanies et les Montagnes-Rocheuses.

La première de ces deux chaînes de montagnes a reçu son nom d'une nation indienne qui a habité le plateau central de l'Amérique du nord, appelée tour à tour les Alleghewis, les Thallighewes, les Talligeu, les Alléghanies. D'après des traditions recueillies par Heckwelder, ces Indiens auraient eu une taille gigantesque. Ils paraissent avoir été plus civilisés que toutes les autres tribus que les Européens ont trouvées au XVI^e siècle en Amérique, au nord du Mexique. C'était une nation agricole habitant des villes construites sur le rivage du Mississipi. C'est aux Alléghewis qu'appartient, selon certains auteurs, la construction des nombreux monuments militaires et des tumuli qu'on rencontre sur tout le vaste espace qui s'étend au sud des grands lacs et à l'ouest des Alléghanies, monuments simples et antiques, trop pompeusement annoncés comme les ruines de monuments légués par une race d'hommes entièrement diverse de la race rouge.

Ces Indiens ont pu venir du sud, chassés vers le nord par de nouvelles tribus, venues du nord-ouest pour se fixer dans l'Amérique centrale. Une circonstance propre à nous confirmer dans cette manière de voir, se trouve dans la ressemblance des monuments qu'ils nous ont laissés dans le nord avec les *téocallis* mexicains et les pyramides à gradins de l'Asie occidentale. Chassés de nouveau au XI^e siècle par les Lénis-Lénapes, les Alléghanies se retirèrent vers le sud-est; on ignore ce qu'ils sont devenus. Mais ne pourraient-ils pas bien être ces fameux Caraïbes, dont les propres traditions portent qu'ils sont venus du nord? Resserrés de tous côtés, ils se sont probablement dispersés dans les Antilles et sur les côtes septentrionales du Vénézuëla. M. de Humboldt croit assez probable que l'invasion des Lénapes et la destruction du pouvoir des Alléghanies coïncident avec la migration des

Caraïbes vers le sud. Les Lénapes furent refoulés à leur tour vers l'Atlantique par les Iroquois, nouvelle émigration de l'ouest, et, sans nul doute, les pionniers des Dacotahs ou Sioux.

Voici un extrait de la relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent, par le baron de Humboldt, dans lequel ce savant parle des antiquités indiennes du nord dans un sens très favorable à ma thèse.

« Les fortifications, dit-il en parlant des monuments du nord, occupent principalement le terrain compris entre les grands lacs du Canada, le Mississipi et l'Ohio..... Celles qui avancent le plus vers le nord-est se trouvent sur le Black-river, un des affluents du lac Ontario. Si de là on se porte vers l'ouest, on découvre d'abord des monuments épars et peu considérables dans le comté de Génésée; mais, plus loin, ils augmentent en nombre et en grandeur à mesure qu'on avance vers les bords du Cataraugus-Creek. De cette rivière à l'ouest et au sud-ouest, ils se suivent sans interruption sur une longueur de cinquante milles. Les fortifications anciennes les plus remarquables dans l'Etat de l'Ohio, sont : 1° Newark (Licking-County), octogone très régulier, renfermant une area de 32 arpents, et tenant à une circonvallation circulaire de 16 arpents. Les huit grandes portes de l'octogone sont défendues par huit ouvrages particuliers apposés à chacune des ouvertures; 2° Perry-County. De nombreux murs, non en torchis, mais en pierres; 3° Marietta. Deux grands carrés avec douze portes; les murs, de terre, ont 21 pieds de haut et 42 pieds de base; 4° Circleville. Un carré avec huit portes et huit petits ouvrages pour la défense de ces portes, tenant à un fortin circulaire, entouré de deux murs et d'un fossé; 5° Paint Creek, au confluent du Scioto et de l'Ohio. Les fortifications sont en partie irrégulières : l'une d'elle contient 62 arpents; 6° Portsmouth, vis-à-vis d'Alexandrie. De grandes ruines, dispersées sur des lignes parallèles, annoncent qu'il y avait anciennement une nombreuse population dans cet endroit; 7° Petit-Miami et Cincinnati. Un mur de sept pieds de haut et de 6,300 toises de long; il va du grand au petit Scioto. Tous les fortins carrés sont aussi exactement orientés que les pyramides égyptiennes et mexicaines; lorsque les fortins n'ont qu'une seule ouverture, elle est dirigée vers le soleil levant. Les murs de ces lignes de fortification sont le plus souvent de terre; mais à deux milles de Chillicothe, Ohio, on

trouve une muraille construite en pierres, de 12 à 15 pieds de haut et de 5 à 8 d'épaisseur, formant un enclos de 80 arpents.... »

« Il ne faut pas confondre avec ces monuments militaires les tertres ou *tumuli* qui renferment des milliers de squelettes d'une race d'hommes trapus et qui avaient à peine cinq pieds de haut. Ces tertres augmentent en nombre du nord vers le sud : les plus élevés sont près de Wheeling et Grave-Creek.... près de Saint-Louis.... Ces monuments que l'on regarde comme des lieux de sépulture de grandes communes, sont le plus souvent placés au confluent des rivières, sur les points les plus favorables au commerce. La base des *tumuli* est ronde ou de forme ovale ; ils sont généralement coniques, quelquefois aplatis au sommet, comme pour servir aux sacrifices ou à d'autres cérémonies qui doivent être vues par une grande masse de peuple à la fois. Près de Point-Creek et de Saint-Louis, il y en a de deux à trois étages, et qui rappellent par leurs formes les téocallis mexicaines et les pyramides à gradins d'Égypte.

« Les *tumuli* sont construits partie en terre et partie en pierres jetées les unes sur les autres. On y a trouvé des haches, de la faïence peinte, des vases et ornements de cuivre, de l'argent en plaques (près de Marietta) et peut-être de l'or. Quelques-uns de ces tertres, qui n'ont que quelques pieds de hauteur, sont placés tantôt au centre, tantôt dans le voisinage des circonvallations circulaires ; ils ressemblent aux *cerritos héchos a mano* que, dans le royaume de Quito, près de Cayambe, on appelle *adoratorios de los Indios antiguos* ; c'étaient, ou des tribunes pour haranguer le peuple assemblé, ou des lieux de sacrifice. Quelquefois, lorsqu'ils ont de 20 à 25 pieds de haut, on peut les considérer comme des observatoires....

« Les grands *tumuli*, de 80 à 150 pieds de haut, doivent être considérés tout à fait à part ; ils sont le plus souvent isolés ; d'autres fois aussi, ils semblent du même âge que les fortifications auxquelles on les trouve liés. Ces derniers méritent une attention particulière. »

Les crânes humains que renferment ces sépultures américaines permettraient de supposer, au dire de quelques savants, que la race des hommes qui ont élevé ces *tumuli* différerait de celle de nos Indiens actuels. M. Mitthill croit que les squelettes des cavernes du Kentucky et du Ténnessée appartiennent à des

Malais (?) qui sont venus de l'Océan Pacifique sur les côtes occidentales de l'Amérique, et qui ont été détruits par les ancêtres des Indiens d'aujourd'hui, lesquels étaient de race tartare. Quant aux *tumuli* et aux fortifications, le même savant suppose avec M. de Wit-Clinton que ces monuments sont l'ouvrage des peuples scandinaves (?).

Couronnons ce que nous venons de dire par des conclusions auxquelles Malte-Brun a été amené à la suite de ses recherches sur les mêmes monuments et sur l'origine du peuple auquel on les attribue. (Extrait des *Nouvelles Annales de Géographie et d'Histoire.*)

« Les objets, dit-il, qu'on a cru devoir rapporter à un culte religieux quelconque, nous ont offert un caractère asiatique. Les objets d'art les mieux caractérisés nous ont présenté un caractère polynésien ou malai. (?)

« Ces deux indices peuvent se ramener à un seul point de vue. Les peuples de l'Océanie ont beaucoup de rapports en commun avec ceux de l'Asie orientale et avec ceux de la côte nord-ouest de l'Amérique.

« Tout détail ultérieur sur les migrations de ce peuple, pour arriver sur les bords de l'Ohio, serait entièrement hasardé et inutile dans l'état actuel des connaissances.

« La réunion de ces peuples en villages considérables placés près des fleuves, dans des positions agréables, sur un sol fertile, semble indiquer une population agricole, et qui avait, du moins en grande partie, abandonné la vie de chasseur. Il ne paraît pas même que dans les objets trouvés, rien ne rappelle les instruments de chasse. »

En effet, les anciens Indiens ont abandonné en général les travaux de l'agriculture pour se vouer à la pêche et à la chasse, dans ces derniers siècles au moins, quant aux Indiens du Nord. Si dans les sépultures d'une époque non trop reculée, il ne se trouve pas des instruments de chasse, c'est que les mêmes armes servaient pour la guerre et pour la chasse. On peut ainsi regarder comme très anciens les tombeaux où les instruments de chasse font défaut.

« Pourtant il paraît qu'ils ne possédaient aucune espèce de bestiaux ; on n'en retrouve ni cornes ni cuir.

« Les vases sculptés en talc graphique semblent indiquer un commerce avec la Chine, et, par conséquent, un état de paix et de tranquillité. Mais qui sait si on ne découvrira pas dans un pays plus voisin cette espèce de pierre ?

« L'époque de la construction de ce qu'on doit appeler les enceintes de villages, ne peut guère remonter à plus de 800 ou 900 ans; car en Europe les vestiges de remparts en terre ne sont guère visibles après ce laps de temps. La tradition des Lenilaps qui place en 1100 ou 1200 l'expulsion des Allighewis par les hordes nomades et belliqueuses venues du Nord, mérite donc beaucoup de confiance.....

« La retraite des Allighewis vers le Sud, après la destruction de leurs villages, ne suppose pas nécessairement qu'ils se soient sauvés jusque dans le Mexique, ni même dans ce qu'on appelle maintenant la Floride. Il serait possible que leur lieu de retraite fût dans les deux Carolines où les premiers colons rencontrèrent de nombreuses tribus indigènes. »

Nous venons de dire plus haut que les Allighewis étaient probablement venus du Mexique pourchassés par de nouveaux arrivés du Nord-Ouest expulsés à leur tour probablement vers le Sud par les Aztèques arrivés dans leur nouvelle patrie à peu près vers l'époque où les Lenilenops expulsaient les Allighewis, qui sont probablement selon la coïncidence de temps observée par Humboldt, les ancêtres des Caraïbes.

« L'absence des inscriptions quelconques, quoique le pays soit riche en ardoises, prouve que les Allighewis ne connaissaient pas l'écriture. S'ils eussent été scandinaves, non seulement ils se seraient sauvés vers le Nord, du côté de la Nouvelle-Angleterre, mais ils auraient connu l'usage des *runes*, et on trouverait dans l'Ohio des pierres runiques, comme on en a trouvé dans le Groenland. »

Je prie le gentil lecteur de rester quelques instants encore dans ce pays de l'Ohio si riche en antiquités indiennes et de prendre connaissance des quelques notices suivantes *que j'ai recueillies moi-même sur ce sujet.*

En 1859, des ouvriers creusant la terre à Newport, trouvèrent un squelette humain assez bien conservé avec des médaillons et des pièces de monnaie en argent. Peu après ils mirent encore à jour une sorte de mausolée de 19 p. de hauteur sur 9 de largeur, formé de murs de deux pieds d'épaisseur, renfermant un certain nombre de squelettes, la tête tournée vers l'Occident, la main droite posée sur le cœur, portant des colliers composés de médaillons et de globules en argent. Il s'y trouva encore une

lance de 9 pieds de long, un arc avec des flèches, et des médailles sur lesquels on prétend avoir déchiffré le millesime de 1321. (?)

Voici une autre trouvaille dans laquelle apparaît le fer. Des restes de villes découverts dans le centre révéleraient un certain degré de culture dans ceux qui les ont fondées. Sur la rive gauche de l'Ohio, à 15 milles de son confluent avec le Kanawha, dans un lieu nommé *Green-Bottom* (le fond vert), on a découvert les traces d'une ancienne ville. Avant que la charrue du blanc y fût venue tout niveler, on pouvait distinguer les vestiges de rues courant parallèlement avec le fleuve, coupées à angles droits par d'autres rues, sur un mille de longueur. Des objets en fer, c'est-à-dire, des haches, y ont été découvertes, trouvaille extraordinaire, ainsi que des scies en cuivre.

Nous avons déjà fait mention des ouvrages en terre de Circleville, comté de Pickaway.

Gagnons maintenant les frontières du Wisconsin. On voit à Azbahan, le long du fleuve du Wisconsin, de la Zéenah, de la Pistaka, des ouvrages qui en recouvrent d'autres construits en briques blanches. Il est de ces ouvrages qui représentent la forme humaine, celle de quadrupèdes et d'oiseaux. Près de Blue-Mound se trouve un de ces ouvrages ayant la figure d'un homme. A Prairie-Ville l'on voit un *mound* ou *tumulus* représentant une tortue. Près des Quatre-Lacs s'élèvent plus de cent *tumuli* à formes et dimensions diverses. On trouve sur plusieurs points des débris de poterie, mais d'un travail grossier. Près de Cassville se dresse un *mound*, portant la forme d'un mastodonte, ce qui en a fait inférer que ceux qui l'ont construit, étaient d'origine asiatique. L'induction est loin d'être fausse. Toutefois il est vrai de dire que des ossements gigantesques ont été découverts dans ces contrées; et il est historiquement prouvé qu'une espèce de mammoth existait à l'Ouest du Mississipi à une époque non très éloignée de la nôtre. Ou serait-ce la figure d'une sorte d'éléphant propre au Nouveau-Monde, disparu de nos jours de même que le bison est à la veille de disparaître lui-même entièrement. Je ne pense pas que les Indiens aient représenté un animal qu'ils n'avaient jamais vu. Ou, précurseurs de Cuvier, auraient-ils déterrés les ossements de Mastodontes et de Mamouths fossiles pour les reconstituer et dont les restes se retrouvent en Amérique. Leurs légendes parlent d'un

animal colossal qui ne peut être que cette sorte d'éléphant disparu mais connu de leurs ancêtres.

A notre avis, l'animal représenté par le *mound* en question, n'a pu être qu'un animal contemporain des anciens Indiens, comme en témoignent leurs légendes. Des géologues modernes renvoient en général les mastadontes à l'époque ternaire et les mammouths à l'époque quadernaire, précédant la création de l'homme et disparus. D'autres prétendent que le mammouth a été contemporain de l'homme. Si les premiers ont raison, on ne pourrait ranger parmi ces animaux celui dont la découverte a fait un si grand bruit au siècle passé. M. de Longueil, officier français, traversant en 1739 les forêts de l'Ohio pour se rendre au Mississipi, trouva sur le bord d'un marais d'eau salée divers ossements appartenant à des animaux inconnus. Il en pris quelques-uns, que, à son retour en France, il remis à Daubenton et à Buffon, c'était un fémur, une extrémité de défense, et trois dents molaires. — Rien, dans ce fait, nous empêche d'admettre que c'étaient là les restes de cette espèce d'éléphant connu des anciens Indiens, mais étaient-ils ceux d'un mammouth? Trouvés presque à fleur de terre, et la surface du sol ayant bien changé depuis l'époque où existaient les mastadontes, nous ne pouvons prendre ces ossements que pour ceux d'un mammouth ou d'un autre animal colossal sans doute, mais ayant vécu à une époque bien plus rapprochée de la nôtre.

A cette espèce appartenait sans doute aussi le sujet trouvé en 1805 sur un autre point des Etats. L'une des dents pesait 17 livres. Au milieu des os, et enveloppée dans une espèce de sac, qui avait dû être l'estomac, on mit à découvert une masse végétale, en partie broyée, composée de branches et de petites feuilles, parmi lesquelles une espèce de roseau commune en Virginie. — Cette dernière circonstance indique une époque bien postérieure à celle du mastadonte et du mammouth.

Disons un mot des traditions ou légendes des Indiens touchant l'animal gigantesque connu de leurs ancêtres.

Ces traditions le nomment le « père des bœufs. » Un officier français, nommé Fabri, écrivait en 1748 à Buffon : « Les sauvages du Canada et de la Louisiane où abondent les restes de mastadonte (?), les rapportent au « père des bœufs. » Voici l'une des chansons que Fabri entendit chanter aux Indiens :

« Lorsque le grand Manitou descendit sur la terre, pour voir si les êtres qu'il avait créés, étaient heureux, il interrogea tous les animaux. Le bison (auroch) lui répondit qu'il serait heureux de son sort dans les grasses prairies dont les herbes lui venaient jusqu'au ventre, s'il n'avait pas sans cesse les yeux tournés vers la montagne pour apercevoir le « père des bœufs », qui descendait avec furie pour le dévorer lui et les siens. »

« Les sauvages Shawanais, lisons-nous dans le livre de Figuier, intitulé : *La Terre avant le déluge*, prétendaient que ces grands animaux avaient vécu autrefois conjointement avec une race d'hommes dont la taille était proportionnée à la leur, mais que le Grand-Esprit détruisit l'une et l'autre espèce par les traits répétés de ses terribles foudres.

« Les indigènes de Virginie avaient une autre légende. Comme ces gigantesques éléphants détruisaient tous les autres animaux spécialement créés pour servir aux besoins des Indiens, Dieu les foudroya. Un seul réussit à s'échapper; c'était le gros-mâle, « qui présentant sa tête aux foudres, les secouait à mesure qu'elles tombaient; mais qui, ayant été à la fin blessé par le côté, se mit à fuir vers les grands lacs, où il se tint caché jusqu'à ce jour. »

A Appleton, la petite ville à université, dont nous avons déjà fait mention, on a trouvé, en 1859, en creusant un puits, une pièce de monnaie en cuivre portant le millésime de 1025. Qui expliquera la présence à un tel endroit de cette pièce, si le fait est vrai?

Voici la traduction de quelques notes rédigées par un Américain amateur d'antiquités indiennes.

« Les *tumuli* se trouvent côte à côte avec les ouvrages de terre. Ils renferment des objets en pierre sculptée et en terre cuite. Les pierres qui ont servi à la confection de ces objets sont le granit, la serpentine, le porphyre. Il s'y rencontre des ornements en basalte, en stéatite, en cornéline, etc. d'un travail très fin, et d'un dessin recherché. Ces sculptures représentent des figures d'hommes et d'animaux. Ajoutons à ces objets une grande variété de pipes, de haches, de pointes de flèches dont la collection offre tous les degrés de nuances et de transparence dont la pierre est susceptible. Quant aux objets en métal, ceux qu'on y trouve nous prouvent que les anciens Indiens travaillaient le métal mieux qu'on ne le suppose généralement. Nous ferons remarquer cependant que le fer travaillé ne se trouve pas dans ces *mounds*. »

Nous avons vu et nous verrons plus loin que des objets en fer se sont trouvés cependant dans des tombeaux américains. Quant aux autres objets qui s'y trouvent généralement, leur valeur ne nous donne pas le droit de leur attribuer une très haute antiquité, puisqu'ils ressemblent à ceux que nos Indiens fabriquent encore aujourd'hui et avec lesquels ils enterrent leurs morts.

Pénétrons du Wisconsin dans les Etats que baignent plus au sud le grand fleuve. Un journal de l'un de ces Etats (*l'Eagle*) rapportait en 1859 que des ouvriers avaient trouvé, en creusant un puits, à une profondeur de 31 pieds, une pièce de monnaie en argent de la valeur d'un franc et demi, regardée par ce journal comme une pièce égyptienne(?)

Et que penser de l'assertion du célèbre missionnaire, le Père Pierz, qui assure qu'une bible hébraïque se trouvait entre les mains d'un Indien de ces contrées, qui prétendait l'avoir héritée de ses ancêtres ?

Traversons le Mississipi pour aborder dans l'Iowa. A Burlington, petite ville de cet Etat, on a découvert en creusant les fondements d'une habitation, une tombe voûtée de 10 pieds carrés, renfermant huit squelettes humains, bien conservés, ayant près de huit pieds de longueur.

Gagnons maintenant le territoire de Montana, à la suite d'un M. Edouard Parsons, qui, en juillet 1867, accompagné de quatre hommes, partit de Helena pour aller découvrir les sources de la Rivière-Jaune. Au bout de trois jours d'exploration, ils rencontrèrent un *tumulus* construit en pierres, ayant la configuration d'une tour. S'étant aperçu que le sol résonnait sous leurs pas, ils se mirent à creuser; à une certaine profondeur ils rencontrèrent une pierre qu'ils n'arrivèrent à déplacer qu'au prix des plus grands efforts. Elle recouvrait une tombe renfermant une trentaine de squelettes humains, qui tombèrent en poussière au premier contact de l'air. Il s'y trouvait une grande quantité d'armes, d'ustensiles de chasse, dont quelques-uns en *fer*, des ornements comme bracelets et colliers en or, dont quelques-uns pesaient jusqu'à deux livres. Mais la trouvaille la plus importante fut celle d'un vase en or massif, de deux pieds de hauteur et de deux et demi de circonférence, que cinq hommes auraient eu de la peine à soulever. Aussi, pour pouvoir être emporté, ce vase si précieux fut mis en pièces. Le prix de ce vase pourrait être évalué à près

de 100,000 dollars, c'est-à-dire passé un demi million de francs.

Quelque temps après l'établissement du premier Pacific Rail-way, sur le territoire de l'Utah, le professeur H. Scott de Georgetown, Kentucky, en tour d'exploration scientifique, quitta la ligne à Ewanstown, comté de Shelby, accompagné de six ouvriers et d'un interprète. C'était au mois de juin 1869. Un Indien l'informa qu'à 15 milles de là, dans une direction qu'il lui indiqua, il trouverait un *mound* de dimensions extraordinaires. S'y étant rendu, il fit commencer les excavations; au bout de trois jours on mit à jour une voûte formée de pierres triangulaires, et recouvertes d'une couche d'argile durcie au feu, et mesurant 8 pieds de long, 3 de large et 4 de haut. C'était une tombe contenant un seul squelette humain qui avait la tête vers l'est, et qui immédiatement tomba en poussière. A ses pieds se trouvait un vase; à sa droite, un bracelet *en fer* avec fermoir à ressort fort bien conservé; de chaque côté, une pierre perforée de trous nombreux; enfin, un plat en argent, de la dimension de la palette d'un peintre.

Terminons ce paragraphe dont les *tumuli* font les principaux frais, par quelques observations.

Les savants américains qui ont écrit sur les *mounds* de la vallée de l'Ohio et du Mississipi, se sont naturellement posé cette question : Qui en ont été les constructeurs? Dans les diverses réponses qu'on y a données, quelques-uns ont fait de véritables débauches d'esprit, ou, plutôt d'imagination. L'opinion que les *mounds-builders* auraient vécu aux temps appelés l'époque pré-historique, avait prévalu insensiblement. On avait également avancé, non pas sans hésitation, que ces *builders* ou constructeurs de *tumuli* pouvaient bien avoir été les ancêtres des Toltèques ou des Artèques. Quant à ces derniers tout nous dit qu'ils se sont rendus du nord-ouest dans le Mexique. Quant aux Toltèques, il est possible qu'ils aient été refoulés en partie vers le nord et soient les ancêtres de ces *mounds builders*. D'autres voix se sont fait entendre, protestant contre ces diverses opinions, en démontrant que la généralité des objets trouvés dans les *tumuli* n'accuse pas un bien haut degré de civilisation, et que, par conséquent, l'origine de ces *mounds* n'est pas très ancienne. A mon avis, il faudrait faire une exception pour les tombeaux renfermant des objets en or, et surtout en fer, dont l'usage n'était pas connu des Indiens du nord dans ces derniers siècles.

En 1884, M. Lucien Carr, assistant-conservateur du musée Peabody, à Cambridge, Massachusset, publia un ouvrage intitulé, *Les Mounds de la vallée du Mississipi, considérés au point de vue de l'Histoire*, dans lequel il réfute les opinions diverses sur l'origine de ces ouvrages, et en démontre l'origine relativement récente. Je me sens flatté de voir ce savant abonder dans ma manière de voir. Il prouve que les Indiens qui les ont élevés, n'étaient pas seulement une nation de chasseurs et de pêcheurs, mais aussi de cultivateurs. Ce que j'ai rapporté à cet égard en parlant des rivages du lac Schawanow, confirme cette manière de voir. La vie à résidence fixe se rattache nécessairement aux travaux de l'agriculture, et la nature de ces ouvrages est une preuve d'un séjour prolongé dans les mêmes lieux de ceux qui les ont élevés. L'histoire de la nation iroquoise, ajoute M. Carr, fait mention de dispositions légales, en vigueur parmi eux, relatives au droit de propriété et d'héritage. Je ne voudrais pas attribuer trop de valeur à ce dernier argument, les Iroquois, qui sont de la race des Dacotahs qui n'ont occupé le sud du Canada que fort tard, cette contrée ayant été habitée depuis longtemps déjà par des Indiens d'une autre famille.

Notre auteur fait encore la juste remarque que ces *mounds* n'ont pu être élevés que grâce aux efforts réunis d'une grande population; de plus ces *mounds* s'élèvent le long des fleuves. En effet, ces anciennes tribus se fixaient le long des fleuves et des rivières, et non pas dans l'intérieur des terres peu arrosées par des cours d'eau. Nous ne pouvons pas juger de la manière de vivre des anciens Indiens d'après celle des Indiens actuels, par exemple, par celle des Indiens des prairies qui y passent leur vie, pour ainsi dire à cheval. Le cheval a été introduit dans le Nouveau-Monde par les Européens. Les *mounds* qui ne servaient pas de lieux de sépulture, servaient de boulevards aux villages indiens. Ces villages ont été aussi entourés de palissades selon des données historiques et des traditions indiennes. Enfin, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les objets trouvés dans les *tumuli* ressemblent à ceux que confectionnent nos Indiens modernes.

§ 4. SUD-OUEST

Bien des antiquités de ce côté de l'Amérique du Nord nous rappellent la marche des Aztèques se dirigeant du Nord-Ouest

vers le Mexique. Aussi commençons ce paragraphe par ce passage tiré du *Diction. d'Anthropol.*, de Migne, p. 937.

« Dans les contrées qui sont situées à l'est du golfe de Californie et qui, comprises entre la mer et les plus hauts sommets de la Cordillère, s'étendent au nord jusqu'à la rivière de Gila et au Colorado; on trouve beaucoup de traces du séjour temporaire des Aztèques, qui, à ce qu'il paraît, traversèrent ce pays dans cette migration.

« En divers endroits du pays situé au Sud du Gila, on a trouvé des ruines auxquelles se rattachaient encore des traditions locales, et que l'on a considérées comme des différentes stations des Aztèques dans leur marche vers l'Anahuac; ces vestiges se rencontrent dans les lieux où l'on pouvait s'attendre à les trouver d'après les indications transmises par les historiens mexicains, auxquelles ils servent ainsi de confirmation. Près de Nayarit, on voit des monticules de terre rapportée, et des tranchées, que la tradition du pays suppose avoir été construites par les Coras. Ce peuple les avait élevées, disait-on, pour se défendre des Aztèques, lorsque ceux-ci se rendaient de Huécolhuacan à Chicomoztoc, où les sept nations se séparèrent. Les ruines dans lesquelles on croit avoir reconnu des stations des Aztèques, ont dans quelques cas une très grande étendue. Les plus célèbres sont celles qui se trouvent près de la rivière Gila. On y voit des restes d'édifices d'une construction semblable à ceux du Mexique, et qui sont évidemment l'œuvre d'un peuple avancé dans les arts; on les connaît dans le pays sous le nom de *Casas grandes*. Des nations qui parlent des langues différentes, habitent les provinces de Sinaloa et de Sonora, et les missions de la Nouvelle-Biscaye qui sont situées entre le Mexique et la rivière Gila. Selon Ribas, toutes ces langues de la province de Sinaloa ressemblent au mexicain, ce qui paraîtrait prouver qu'il y a eu quelque ancienne connexion entre les peuples de ces deux pays.

« Les montagnes de Tarahumara et de Pimeria-Alta, qui s'étendent de la Nouvelle-Biscaye jusqu'à Sonora, ont donné leurs noms aux missions de ces contrées. Les naturels de Tarahumara ont une langue particulière. Clavigero dit que les Endives et les Opatas ressemblent tant aux Tarahumaras, qu'ils doivent être sortis de la même souche; or, il y a longtemps que l'on sait que la langue des Coras, peuple qui habite les missions de Nayarit

et celle de Tarahumara, ont de très grands rapports avec le mexicain.

« Les parties les plus septentrionales du pays où l'on rencontre des traces de ce que l'on peut appeler la civilisation mexicaine, sont celles qu'arrose le Yaquesila. Les Moguis et d'autres tribus qui habitent ces contrées, nous sont représentés par les missionnaires, comme résidant dans des villes ou des villages qui contiennent deux ou trois mille habitants. »

De nombreuses découvertes ont eu lieu ces derniers temps dans le Sud-Ouest des Etats-Unis, comprenant le Nouveau-Mexique, la Californie, l'Arizona, la Nevada, le Colorado et l'Utah, contrées embrassant un territoire de plus de deux millions de kilomètres carrés.

Commençons-y nos études archéologiques par le Nouveau-Mexique. Nous empruntons à l'ouvrage déjà cité de M. Emory les renseignements suivants :

« Nous rencontrâmes une construction considérable qui me parut offrir les traces d'une habitation à trois étages, bâtie en argile, ayant 60 pieds carrés, avec portes et fenêtres. Les murailles avaient quatre pieds d'épaisseur. » M. Emory y découvrit des débris de poterie, des coquillages, dont l'un ouvragé, une bille fort bien tournée de marbre à teinte bleuâtre, d'où il faut conclure que les anciens Indiens connaissaient l'art de polir le marbre.

J'ai trouvé dans un ouvrage de Castinador, qui prit part à une expédition dans le Nouveau-Mexique dans les années 1540-42 un renseignement qui jette quelque jour sur ce que l'on vient de lire. « Les Indiens de Rio-Gila, écrit-il, étaient un peuple d'agriculteurs, demeurant dans des villages construits avec de la boue (torchis), mélangée d'une matière plus ferme. Les couches de boue étaient liées ensemble au moyen d'un ciment de nature très compacte. Les maisons avaient trois étages, mais elles étaient sans portes; on y entrait au moyen d'une échelle. »

« J'arrivai, écrit encore M. Emory, à un endroit où une vallée vient s'évaser sur la rive de la Gila. J'y trouvai les traces d'une ancienne colonie, et les restes d'un mur circulaire de 270 pieds. A mon avis, c'était un ouvrage de défense. Les gros arbres qui s'élèvent du milieu de ces ruines, témoignent de son ancienneté. Ce qui reste de chacune de ces habitations, présente un rectangle de 20 à 200 pieds de face. Quelques-unes ont de la ressemblance avec les habitations espagnoles actuelles. Nous y avons trouvé des

poteaux en bois de cèdre rouge ; ce qui n'indiquerait pas une date bien reculée de leur construction, bien qu'il soit vrai de dire que, grâce au climat, la dent du temps a peu d'action sur les produits ligneux. Nous n'avons rien découvert en fait d'armes et d'ustensiles, sauf sous ce dernier rapport, une quantité de débris de poterie, dont quelques-uns feraient supposer des restes de tuyaux. Nous y avons également découvert des fragments d'agate et d'une sorte de silex, qui, d'après Prescott, servaient aux Aztèques de couteaux avec lesquels ils extrayaient le cœur de la poitrine des victimes humaines immolées dans leurs sacrifices. Evidemment cette vallée a été habitée par un peuple de travailleurs, mais qui étaient-ils ? »

Après avoir décrit d'autres ruines trouvées à une journée de marche de là, Emory continue ainsi :

« Ces ruines nous forcent d'admettre que cette contrée a du être habitée autrefois par une dizaine de milliers de personnes. Le genre de construction des habitations, la nature des débris de poterie ne diffèrent guère de ceux dont nous venons de parler. A onze milles de là on trouve encore les ruines d'une maison isolée avec crénaux, qui paraît avoir été un ouvrage fortifié. »

Rien de plus intéressant que certaines découvertes faites ces dernières années dans ces immenses contrées du Sud-Ouest, ne serait-ce que sous le rapport des révolutions de la nature dont elles rendent témoignage ! Sur une vaste étendue de ce territoire, les arbres sont devenus rares, la végétation presque nulle, depuis que les cours d'eau qui en arrosaient les vallées se sont taris. C'est là qu'errent les tribus indiennes les plus hostiles à la race blanche. Les ruines d'habitations humaines qui s'y rencontrent, manifestent hautement les grandes transformations dont ces contrées ont été le théâtre. Ce ne sont que rochers suspendus au-dessus d'abîmes béants, que gorges et vallées qui paraissent avoir subi l'action du feu. Et au milieu des ruines universelles reparaissent partout des restes d'habitations humaines. Que de choses nous racontent ces immenses solitudes dans leur morne et lugubre silence ! Qui nous indiquera l'époque où ont vécu les hommes laborieux qui ont construit ces demeures ? Sont-ce ceux qui plus tard sont allés peupler le Mexique ou le Pérou ? Nous pourrions admettre cette supposition quant à la première de ces deux contrées, car ces ruines se trouvent sur la route qui conduit du Nord-Ouest à l'Amérique centrale.

On ne pourrait nier que les nations qui ont habité ces contrées n'eussent atteint un certain degré de civilisation; et cette civilisation elles n'ont pu l'apporter que des rivages asiatiques; impossible de concevoir qu'elles soient venues de l'Est. Ces anciennes demeures se trouvent généralement dans les parois de rochers à pic. Qui a vu la chapelle de Notre-Dame du Scex (du rocher) à Saint-Maurice, en Valais, peut s'en faire une idée. Je pense que ces habitations se trouvaient primitivement à fleur de terre, et que, plus tard, de forts courants d'eau, suite de quelques cataclysmes, auront emporté le sol, creusé des gorges, et ces habitations, creusées en partie dans le roc, sont devenues des demeures aériennes, qui auront été abandonnées dans de telles conditions. Au XVII^e siècle, les Espagnols trouvèrent dans la Basse-Californie des cavernes artificielles, dont les parois portaient des figures d'hommes, de femmes portant des vêtements, d'animaux divers peints avec des couleurs très vives. Dans la vallée d'Erens, Valais, se dressent un certain nombre de colonnes de terre, qu'on appelle les pyramides, dont chacune porte une grande pierre plate, qui par son poids affermissant la terre qui se trouve au-dessous, a empêché les eaux descendant des hauteurs, de les emporter avec le reste du sol. Je suppose qu'il en a été ainsi de la formation de ces gorges du Sud-Ouest. Nous trouvons dans la même vallée du Valais une caverne, appelée la chambre des Huns, habitée autrefois, mais à laquelle on ne parvient aujourd'hui qu'en s'y laissant descendre du sommet du rocher au moyen d'une corde, véritable pendant de ces habitations aériennes du Sud-Ouest. Des habitations semblables se trouvent près de Sierres, dans le même canton du Valais.

Ces habitations apparaissent de loin comme collées aux parois des rochers, et on n'y arrive qu'au prix de mille peines. Les rochers, couverts en partie de hiéroglyphes, forment des vallées tortueuses qu'arrosent le Mancos, le Montézuma, le Mac-Elms, et d'autres affluents du fleuve San-Juan. Sur les plateaux qui couronnent ces rochers, on trouve également des traces d'habitations construites, quant à la plus grande partie, en briques durcies au soleil ou en pierres, reliées ensemble au moyen d'un ciment composé de cendres et d'argile. Des débris de roc éboulés, des rochers en saillies permettent de se hisser jusqu'à ces hauteurs. Sur un rocher qui s'avance comme un promontoire, on a trouvé

les restes d'une ville qu'on a appelée « la ville des cavernes ». Elle a 545 pieds de longueur. Les maisons restées debout ont un rez-de-chaussée et un étage. Les murs, qui ont peu d'épaisseur, renferment des appartements si étroits qu'on a peine à comprendre que des gens y aient pu séjourner. La poutraison est en bois de cèdre; chose étrange, car au long et au large il ne se trouve pas de bois de construction; il faut que l'aspect de la contrée ait changé entièrement depuis. Derrière ces maisons se trouvaient des réservoirs d'eau et des étables. Comment s'expliquer la présence de bétail sur ces hauteurs presque inabordables, à moins de se ranger à l'opinion que je viens d'émettre. Ces habitations n'ont ni portes ni escaliers; les seules ouvertures qu'on y voit consistent en fenêtres très basses. Les habitants ou *cliff-dwellers*, comme les appellent les Américains, devaient nécessairement y entrer et en sortir au moyen d'une échelle. On trouve dans l'intérieur de ces maisons des débris de pointes de flèches en silex, en agate et en lave vitrifiée. Des amas de cendres indiquent qu'elles ont été longtemps habitées, ainsi que les débris de tiges de maïs. On y trouve encore des ustensiles, des armes en pierre, des vases et des plats en argile, dont quelques-uns accusent un travail très fin; ils sont de diverses teintes et ornés de figures d'hommes et d'animaux. Les pipes y sont plus rares qu'ailleurs.

On y voit quelques tours d'un genre particulier de construction, de 60 p. de diamètre, n'ayant qu'une seule ouverture très étroite; de petits appartements s'y trouvent ménagés près du mur intérieur, le milieu restant vide.

La notion suivante, dont je ne me rappelle plus la source, confirme l'opinion que je me suis permis d'exprimer plus haut.

« Les vestiges de grandes villes ont été découverts de 1870 à 1880, ainsi que les ruines d'édifices considérables et d'habitations isolées dans cette partie des États-Unis; ce qui nous démontre que le Sud-Ouest était habité longtemps avant l'époque colombienne et jouissait d'une civilisation assez avancée.

« Les cours d'eau qui descendent des Montagnes-Rocheuses ont insensiblement creusé le sol, mis à nu les rochers qui se sont montrés à pic, s'étageant en terrasses jusqu'à la région des prairies..... Les archéologues regardent les *Pueblos* comme des descendants dégénérés des anciens habitants de ces contrées. Bien que ces Indiens n'habitent que de misérables huttes, et qu'il n'existe

pas parmi eux de traditions relatives à leurs ancêtres, certaines pratiques religieuses, ainsi que certains détails de leur vie intérieure, révèlent les traces d'une civilisation antérieure.

« Dans ces gorges étroites, on voit les habitations des aborigènes comme collées aux rochers ; on les prendrait pour autant de nids d'oiseaux. A Rio-Mancos on voit plusieurs habitations isolées suspendues ainsi aux parois des rochers ; impossible aujourd'hui d'y arriver soit d'en haut soit d'en bas. Là où les gorges vont en s'élargissant, on trouve de chaque côté des restes de grandes villes, des tours rondes, qui auront servi probablement de vigies et des ruines d'édifices à dimensions si colossales qu'elles le disputent sous ce rapport avec celles des constructions du pays des Incas, et même avec celles du vieux monde. »

L'Institut Smithsonian de Washington avait chargé les professeurs J. W. Powel et le Dr J. Stevenson de faire dans le « Grand Ouest » des recherches sur les mœurs et habitudes des anciens habitants des villes troglodytes. Voici quelques détails tirés d'un rapport transmis par Stevenson.

Un territoire immense embrassant 500 milles de largeur et de longueur, et comprenant une partie de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, s'étendant de Toas au Rio-Grande, est habité par les Pueblos. On y rencontre des ruines de nombreux villages et villes dans les vallées, sur le bord des rivières, au sommet des montagnes, et le long des récifs et rochers appelés *canons* par les Américains. Certainement plus d'un demi million d'hommes ont du habiter ces villes. Stevenson fait en particulier la description des restes d'une ville taillée dans le roc, dont personne n'avait encore fait mention. Ces habitations étaient alignées, ressemblant à des nids d'hirondelles, sur un espace de soixante milles ; il y en avaient de superposées sur deux à cinq rangs. La plupart sont inaccessibles ; on y découvre ci et là quelques traces de sentier qui permirent à notre explorateur de s'y introduire. Le mode de construction de ces habitations est le même ; une ouverture unique à chacune d'elles semble avoir servi tout à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée. Les débris de maïs et de haricots qui s'y trouvent, permettraient de supposer qu'un peuple autre que celui des constructeurs, aurait habité ces lieux à une époque moins reculée. On aperçoit dans l'une ou l'autre des bouts de poutres pourries faites d'un bois dont on ne connaît pas l'essence. Les murs con-

sistent en une matière volcanique qui paraît avoir été facile à travailler.

Le plateau qui commande ces habitations troglodytes, porte les ruines de constructions circulaires avec murs d'enceinte de 10 à 12 pieds de hauteur, formés de pierres de quatre pouces d'épaisseur sur six de largeur et de vingt de longueur. L'une de ces constructions avait 1000 pieds de diamètre; une autre, 200; par conséquent, près de 2000 personnes y pouvaient trouver place, au moins dans la première. Était-ce là des temples? Les Pueblos qui adorent le soleil et le feu, ont des édifices sacrés de ce genre.

La partie sud de cette ville paraît avoir été la plus peuplée; on y trouve des traces d'art et d'industrie, comme des figures d'animaux en pierre, entre autres, celle d'une sorte de lion de montagne, comme il en existe dans ces contrées. Les murailles sont ornées de hiéroglyphes, que Stevenson espérait pouvoir déchiffrer avec le temps. Bien des siècles ont du s'écouler depuis la construction de ces villes.

Un correspondant du *Soleil* de New-York (janvier 1888) lui envoie sur les anciennes villes indiennes de l'Arizona des renseignements que je retrouve ici.

Les résultats obtenus par la mission chargée d'explorer ces ruines tendraient à démontrer que ces ruines seraient celles de sept villes de Cibola, dont les Espagnols entendirent parler à l'époque de la conquête du Mexique; on peut également en conclure que les Indiens Zunis actuels sont les descendants directs des anciens habitants de ces villes, dont le degré de civilisation égalait celle des indigènes vivant plus au sud.

Les ruines de ces sept villes se rencontrent dans la vallée de la rivière du Sel, ayant d'un côté les monts de la Superstition. À l'ouest, la vallée va en s'évasant, et se perd dans une plaine qu'arrosent la Gilas et ses affluents, et où se trouve la ville de Phénix. Les sept villes sont groupées le long de la rivière du Sel, quatre d'un côté et trois de l'autre. Les nombres un, trois et sept qui paraissent dans l'arrangement et la position des villes, des *pueblos* et des temples, avaient une signification religieuse. La rivière était diguée, et ses eaux servaient à l'irrigation des champs et à l'alimentation des villes par le moyen de nombreux canaux.

Les villes étaient bâties sur un plan uniforme; les *pueblos*, soit habitations, étaient des constructions à larges proportions, dont

une seule occupait la place d'un quartier de nos villes modernes, Un pueblo était occupé par toutes les familles d'un seul et même clan, vivant, néanmoins, séparés les unes des autres. Ces groupes de maisons, dont les allées intérieures et les appartements étaient très étroits, étaient rangés sur des lignes parallèles, ayant leurs façades principales sur la rue ou, plutôt, sur le canal. Elles étaient groupées autour d'un temple entouré lui-même d'une cour destinée à la célébration des cérémonies religieuses. Chaque groupe d'habitations avait un tertre au sommet duquel avait lieu la crémation des morts, dont les cendres étaient jetées à l'eau.

Les ruines du groupe des sept villes qui se trouvent près de la ville de Zuni paraîtraient être d'une haute antiquité. Une éruption volcanique qui aurait eu lieu à une époque bien éloignée de nous, aurait poussé sa lave jusqu'aux murs de la ville pour se diriger de là vers le canon (gorge) de Zuni. La lave une fois refroidie, un torrent d'eau forçant son passage à travers le canon, aurait pris la même direction et se serait, à la longue, creusé un lit dans la lave même, lit qui aujourd'hui a quatre pieds de profondeur. Selon quelques savants américains il aurait fallu l'espace de six mille ans pour que l'eau eut pu opérer ce creusement.

Il est vraisemblable que ces peuples ont émigré insensiblement vers le sud, reconstruisant leurs villes au bout de chaque migration. On ne saurait attribuer la raison de ces migrations, à une destruction totale de leurs villes causée par des tremblements de terre, bien qu'il soit certain que plusieurs de ces villes ont été détruites ainsi en partie. Il faut attribuer ces migrations à la croyance que ces peuples avaient que leurs cités étaient construites sur un point censé être le centre de la terre. La disposition des quartiers rangés dans la direction des points cardinaux confirment cette croyance. Un tremblement de terre venant les convaincre qu'ils s'étaient trompés, car à leurs yeux le centre du monde devait être inébranlable, ils émigrèrent plus au sud dans l'espoir de le trouver. Les traditions des Zunis modernes font mention de ces migrations et de leur cause, et certaines cérémonies religieuses y font allusion. Dans ces cérémonies ils font usage de conques ou trompes marines, de haches de guerre, de tambours, tels qu'on en a trouvé dans les ruines de la ville de Los Muertos.

Grâce à une profonde connaissance du symbolisme, des usages et de l'état de civilisation des anciens Zunis, le savant Cushing a

pu répandre un grand jour sur l'obscurité dont s'enveloppent leur histoire. Ainsi, chez eux, les femmes seules s'occupaient d'ouvrages de poterie. Ces Indiens s'imaginaient que tout vase de terre cuite avait une âme et vivait de sa vie propre à lui-même. C'est peut-être une des raisons de la distinction du genre animé et inanimé dans les langues américaines, le genre animé renfermant dans sa désignation des noms d'objets même matériels; chez les Folles-Avoines la marmite est un être animé, encore aujourd'hui.

Les morts subissaient la crémation; leurs cendres étaient jetées à l'eau, et les os calcinés conservés dans des urnes. Des femmes brisaient les vases qui avaient servi à leur usage, pour donner la liberté aux esprits qui y séjournaient et leur permettre ainsi d'accompagner dans l'autre monde les âmes des défunts. Les prêtres et les prêtresses faisaient exception : on les enterraient dans leur propre demeure avec les vases dont ils s'étaient servis. Les vases avaient donc quelque chose de sacré aux yeux de ces peuples, et c'étaient les femmes qui les confectionnaient, parce que selon eux, l'idée de la maternité se rattachait à celle de l'argile ouvragé. Les prêtresses jouaient un grand rôle au milieu de ces peuples; elles présidaient les cités, et aujourd'hui encore les prêtresses revêtent les plus hautes dignités chez les Zunis.

Pendant que les femmes s'occupaient de poterie, les hommes travaillaient au champs, fabriquaient des bijoux, confectionnaient les vêtements, façonnaient certaines pierres, qui, placées aux angles des canaux, avaient, à leurs yeux, la vertu de favoriser le cours des eaux. Encore aujourd'hui les canaux qui existent à Los Muertos ont leurs bords garnis de ce genre de pierre. Les bijoux qu'ils fabriquaient, étaient, pour la plus grande partie, faits de coquillages, prenant le plus souvent la forme de la grenouille; trait de rapprochement avec le Japon que je dois signaler dans l'intérêt de ma thèse. Chez les Japonnais la figure de la grenouille est le symbole de la pluie.

On estime que chacun de ces groupes de villes des Zunis comptait près de 200,000 habitants.

§ 5. NORD-OUEST

Pour être fidèle à la thèse que je défends, j'aurais du commencer par le Nord-Ouest mes explorations archéologiques, surprenant,

pour ainsi dire, au passage les peuples asiatiques émigrant dans le Nouveau-Monde de ce côté, bien que toutes les émigrations d'Asie n'ont pas eu lieu dans cette direction, c'est-à-dire, par le détroit de Behring, puisque nous avons des preuves que la navigation entre la Chine et la Californie n'était pas inconnue aux habitants du Céleste-Empire déjà à une époque voisine du commencement de l'ère chrétienne.

Nous nous occuperons ici des restes de monuments laissés par des immigrants arrivés d'Asie par le Nord-Ouest proprement dit.

Commençons par consigner une remarque que fait Cantù, après avoir parlé de crânes humains trouvés dans le Nord et reconnus pour avoir appartenu à des Péruviens. Il tire de cette ressemblance la conclusion suivante :

« Cela ferait supposer, dit-il, qu'il existe une parenté entre ces nations (du Nord) et du Pérou; que la race du Nord aurait été chassée par les pères des septentrionaux actuels, et qu'après une longue résistance, elle se serait retirée dans l'Amérique du Sud. »

« Nous ne devons pas omettre de dire que les ornements et les ossements tirés de ces *tumuli* (du Nord) ressemblent à ceux de l'Hindoustan. On a reconnu une grande ressemblance entre les Japonais et les peuplades du plateau de Bogota. » (*Histoire Universelle*, T. XIII, p. 297.)

Or, pendant cette longue résistance et durant cette pérégrination vers le Sud, il y a eu de longues haltes, et, par conséquent, ces peuples ainsi refoulés ont du laisser des traces durables de leurs étapes, qui sont peut-être celles que nous venons d'étudier dans le paragraphe précédent.

Voici des détails sur des ruines trouvées dans le Nord-Ouest. Nous les devons en partie au célèbre voyageur Marchand, et nous les transcrivons du dictionnaire linguistique de Migne, article « Côte occidentale de l'Amérique du Nord. »

« Ce qui mérite, y lisons-nous, d'attirer l'attention, c'est le contraste que présente l'état social des peuples qui habitent au nord de la Colombia avec celui des tribus errant au sud de ce grand fleuve. Tandis que ces derniers ont offert dans la vieille Californie et offrent encore dans la nouvelle, à quelques exceptions près, des nations..... ignorant jusqu'aux premiers principes de la société..... les autres présentent des nations vêtues, d'une physionomie agréable et spirituelle, élevant des maisons à plusieurs

étages, construisant très artistement des pirogues, cultivant jusqu'à un certain point les beaux arts, et vivant sous un gouvernement régulier. Sans adopter l'ingénieuse hypothèse adoptée dernièrement par un savant marin sur l'origine de cette civilisation et sur les rapports incontestables qu'elle offre avec les mœurs et les croyances religieuses des peuples aztèques, nous empruntons à son auteur le morceau suivant, dans lequel ce savant navigateur français, en fait en peu de mots l'éloquente peinture.

« Les peuples qui habitent la côte du Nord-Ouest de l'Amérique, ne se sont pas montrés, à l'époque de la découverte, dans cet état de simplicité primitive qui, peut-être, ne fut connue dans notre continent que dans les descriptions fantastiques de nos poètes : ils n'étaient même plus dans la première enfance de la vie sociale..... »

« Nous avons trouvé sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, des maisons à deux étages, de 50 pieds de long, 35 de profondeur, 12 à 15 de hauteur, dans lesquelles la combinaison de la charpente et la force des bois suppléent ingénieusement à des matériaux plus solides, qui, pour être détachés des flancs des montagnes ou extraits des entrailles de la terre, exigent des machines trop compliquées pour que les Américains eussent pu déjà les avoir imaginées : nous voyons dans de petites îles qu'à peine on croirait habitables, chaque habitation présenter un portail qui occupe toute l'élévation de la façade, surmonté de statues de bois en pied, et orné sur ses chambranles de figures sculptées d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux ; nous y voyons des espèces de temples, des monuments en l'honneur des morts ; et, ce qui, sans doute, n'est pas moins étonnant, des tableaux peints sur bois, de 9 pieds de long et 5 de haut, sur lesquels toutes les parties du corps humain, tracées séparément, se trouvent figurées en différentes couleurs, dont les traits en partie effacés attestent l'ancienneté de l'ouvrage. Ces tableaux nous rappellent ces autres grands tableaux, ces peintures emblématiques, ces hiéroglyphes qui tenaient lieu d'histoire écrite aux peuples du Mexique. Tous les meubles à l'usage des naturels sont chargés d'ornements divers de ciselure, en creux et en relief, et d'espèce d'hiéroglyphes ; et ces ornements ne sont pas dépourvus d'agrément et d'une sorte de perfection ; des habillements recherchés et bizarres, mais très compliqués et très variés, sont réservés pour les fêtes, les jeux,

les cérémonies, les combats; enfin, on trouve chez ces peuples des flûtes ou *sifflets de Pan*, à onze tuyaux; et la harpe, cet instrument compliqué, y fut connue dans les temps anciens, puisqu'ils en ont la représentation dans quelques-unes de leurs sculptures. Ainsi l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique se trouvent réunies, et en quelque sorte naturalisées, sur une terre dont les habitants, sous d'autres rapports, se montrent encore dans l'état de sauvages. »

L'on trouve parmi les habitants de l'ancienne Russie américaine bien des preuves d'une civilisation avancée dont jouissaient leurs ancêtres. Ils possèdent maints objets, transmis de génération en génération, qui nous rappellent des objets identiques se retrouvant entre les mains des Indiens du Sud à l'époque de Copan, de Polanqué, d'Okosinko, etc., tels qu'armes de pierre, de fer, de cuivre, de bois, sculptures sur dents de phoques; ce qui fait croire que les ancêtres des Indiens du Sud ont passé par là.

Avant d'aller plus loin, et pour démontrer toujours plus au point de vue archéologique l'origine asiatique des Indiens, je vais transcrire un passage de l'Histoire des Voyages de Laharpe, qui montrera l'analogie existant entre les Eleuthes et les Asiatiques, entre les restes de villes découverts dans le nord de l'Asie et ceux des villes trouvés en Amérique, entre les trouvailles faites dans les *tumuli* de la Sibérie et celles des *mounds* du Nouveau-Monde. Ce genre de preuves est bien propre, à mon avis, à convaincre les plus incrédules de l'origine asiatique de la race rouge.

« Le petit nombre d'habitations fixes qui se trouvent dans le pays des Eleuthes, sont bâties comme les tentes, à l'exception du toit, qui a la forme d'un dôme; on n'y voit d'abord ni chambres, ni greniers... Ces maisons sont moins grandes et moins commodes que celles des Mantchoux, qui donnent une forme carrée aux leurs.... On ménage de grandes fenêtres où l'on met au lieu de vitres du papier fort mince à la manière des Chinois...

« On rencontre dans divers endroits de la Kalmoukie des ruines qui attestent l'état florissant des parties habitables du pays avant qu'il eût été ravagé par les guerres intestines dont son asservissement a été la suite. Un médecin, envoyé par le czar, en 1721, pour observer les plantes qui croissent dans la Sibérie, trouva, presque au centre de la grande steppe ou du désert, par lequel cette région est bornée au sud-ouest, une pyramide de pierre blanche, haute

d'environ 16 pieds, environnée de quelques autres petites aiguilles de 4 ou 5 pieds de hauteur. D'un côté de la grande aiguille ou de la pyramide, il vit une inscription; les petites offraient aussi quelques caractères à demi-effacés par le temps. A juger des caractères par les restes qu'il eut la curiosité de copier, ils n'ont aucun rapport avec ceux qui sont aujourd'hui en usage dans les parties septentrionales de l'Asie.

« Dans le même pays, entre l'Iaik et le Sir, les Russes ont découvert, en 1714, une ville entièrement déserte, au milieu d'une vaste étendue de sable... La circonférence de cette ville est d'environ une demi-lieue; ses murs sont épais de 5 pieds et hauts de 16; les fondements sont de pierres de taille, et le reste de briques, flanqués de tours en divers endroits; les maisons sont toutes bâties de briques cuites au soleil, soutenues par de la charpente; les plus distinguées ont des chambres; on y voit aussi de grands édifices de brique, ornés chacun d'une tour, qui ont vraisemblablement servi de temples; tous ces bâtiments sont encore en fort bon état, et ne paraissent pas avoir beaucoup souffert. On y trouve des papiers de soie couverts de caractères mongals; c'étaient des ouvrages de dévotion. On a découvert depuis deux autres villes abandonnées de même....

« Vers les frontières de la Sibérie, on a trouvé sur de petites montagnes, des squelettes d'hommes et de chevaux, avec de petits vases et des bijoux d'or et d'argent. Les squelettes des femmes ont des bagues d'or aux doigts. On a regardé ces monuments comme les tombeaux des Mongols qui accompagnèrent Gengis-Khan dans les provinces méridionales de l'Asie, et de leurs premiers descendants. Ces conquérants ayant enlevé tous les trésors de la Perse, de la grande et de la petite Boukharie, du Tangout, d'une partie des Indes et du nord de la Chine, les transportèrent dans leurs déserts, où ils enterrèrent avec leurs morts les vases d'or et d'argent, aussi longtemps qu'ils en possédèrent. C'était un de leurs anciens usages qui se conserve encore parmi les Mongols idolâtres. Ils n'enterraient point de mort sans mettre dans la même tombe son meilleur cheval, et les meubles dont ils supposent qu'il aura besoin dans l'autre monde. »

Le lecteur doit être frappé de l'analogie de ces faits avec ce que nous avons dit plus haut des tombes indiennes. Nous pouvons aussi nous expliquer ainsi la présence de vases d'or, de bijoux dans

les *mounds* américains, les émigrants asiatiques ayant continué la pratique de leurs usages dans le Nouveau-Monde. Et ces pyramides que nous venons de voir au nord de l'Asie, nous les verrons encore se dresser dans l'Amérique du Sud.

Il y a une vingtaine d'années, M. de Long, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis au Japon, racontait dans une conférence qu'il donna à Sacramento, que l'ambassade japonaise qu'il avait accompagnée à Washington, y avait apporté avec elle une collection considérable de pierres ouvragées en globules, en pointes de flèches et autres objets de l'âge de la pierre (?), afin de pouvoir les comparer avec des objets semblables trouvés en Amérique, et que Iwakura (un membre de l'ambassade, paraît-il) assura que les uns et les autres se ressemblaient parfaitement.

Avant de terminer ce chapitre et de commencer notre revue archéologique dans l'Amérique centrale, complétons ce qui a été dit plus haut des découvertes faites récemment dans le sud-ouest de l'Arizona. Nous empruntons les notices qui suivent, et que nous résumons, à divers journaux anglais des Etats-Unis.

Une correspondance du *Times* de New-York, datée d'El Paso, 24 mai 1888, donne les renseignements suivants :

« La levée des plans pour la voie ferrée qui doit relier Kansas-City, Paso et le Mexique, promet d'être riche en trouvailles dans ces contrées encore inexplorees. Entre les degrés 33 et 34 de latitude nord et 106 de long-ouest, les ingénieurs ont cotoyé un lit de lave, appelé Molpais par les indigènes, unique en Amérique, dans son genre. De nature noirâtre, vitreuse, cette lave, en se solidifiant, a pris la forme de vagues aux crêtes divisées, s'élevant jusqu'à une hauteur de douze pieds, phénomène qui doit avoir eu lieu à une époque bien reculée. Cette masse solide embrasse une longueur de 40 milles sur un à 10 de largeur, courant du nord-est au sud-ouest. Toute la campagne au loin et au large est calcinée ; une vraie scène de désolation ; le sol consiste en une masse de cendres blanchâtres descendant jusqu'à une grande profondeur.

« Au nord, dans une partie du pays présentant le même aspect de désolation, les ingénieurs ont rencontré des ruines d'habitations désignées sous le nom de *Grand-Guivera*, que les premiers explorateurs espagnols avaient visitées. Ils purent s'assurer qu'ils avaient devant eux les décombres d'immenses constructions en pierre, dont chacune pouvait occuper quatre acres de terrain. »

Nous empruntons les renseignements suivants au *Catholic Standard* de Philadelphie, juin 1888 :

« Plusieurs charriots, chargés d'objets archéologiques, venant du pays des Zunis, sont en route pour Salem, ville du Massachusetts, où se trouve le musée de M. Hemmingsway. M. Cushing l'explorateur au pays des Zunis, y a découvert des restes d'une ville ensevelie, détruite évidemment par un cataclysme à une époque bien éloignée de nous. On y découvre les vestiges de canaux, des traces de rues, des restes d'habitations, les quelques squelettes de malheureux qui n'ont pu échapper au désastre. Ces ruines se trouvent à 200 milles du golfe de la Californie. M. Morse, professeur, y a trouvé, dans un vase rempli de cendres, un coquillage bivalve, pareil à ceux des tropiques. Une des surfaces porte incrustée sur de la turquoise et de petites pierres rouges et bleues la figure d'une grenouille, le tout d'une grande finesse de travail. »

Nous empruntons à l'*Evening Star*, de Washington, juin 1888, les notices suivantes, qui compléteront ce qui précède :

« C'est au confluent de la Gila et de la Rivière Salée que, au nom et aux frais de M. Hemmingsway, de Salem, M. Cushing continue le cours de ses recherches archéologiques. M. Wortman, chargé de la partie anthropologique dans l'expédition scientifique que dirige M. Cushing, a donné, dans une conférence, les détails que nous résumons ici.

« Dans la partie sud-ouest, les anciens habitants avaient, pour arroser leurs terres, établi un système de canaux, que les colons actuels utilisent en partie. Bon nombre de *mounds*, creusés par M. Cushing, couvraient les ruines de plusieurs villes, entre autres de celle qu'on est convenu d'appeler la « Cité des Morts. » (*Los Muertos.*)

Celle-ci a été explorée sur une étendue de 3 à 4 milles; elle renferme les ruines de 40 à 50 constructions immenses, qui paraissent avoir servi à l'habitation de familles nombreuses. Elles ont dû avoir près de 400 p. de long sur 200 de large, bâties en briques cuites au soleil. Elles paraissent avoir été bâties sur un plan suivi encore aujourd'hui par les Indiens Zunis, Moquis et autres pueblos. A la Casa Grande, du ciment se trouve à l'intérieur et à l'extérieur des murailles. Sur quelques points, des poteaux, dont on ne retrouve que quelques restes calcinés, ont servi de soutiens.

Ces anciens peuples ensevelissaient un certain nombre de leurs morts dans l'intérieur de leurs demeures. Des caveaux s'y trouvent sous le sol; deux à trois squelettes, tombant en poussière au premier contact de l'air, ont été trouvés dans un même caveau. Ces corps, d'après les empreintes laissées dans la terre, paraissent avoir été enveloppés dans des tissus de coton d'une certaine finesse.

Ce genre de sépulture était réservé, semble-t-il, aux membres de familles sacerdotales. Les autres morts étaient soumis à la crémation. A chacune de ces grandes constructions, servant, pense-t-on, de demeure à tout un clan, se rattachait une colline pyrale, selon la désignation de M. Cushing, où avait lieu la combustion des morts. Les cendres étaient recueillies dans une urne, qu'on enfouissait au pied de la colline. On a découvert de 400 à 500 de ces vases funéraires au pied d'une seule de ces collines.

Dans la Cité des Morts, au centre de ces constructions massives, s'élevait une espèce de temple ou fort, entouré d'un mur d'enceinte. Les ornements qu'on y a découverts donnent lieu de supposer que c'était la résidence de quelque grand personnage; c'est aussi le seul édifice où des morts se sont trouvés à un étage supérieur. Quatre à cinq sarcophages en briques, dont deux mieux ornementés que les autres, y ont été découverts. Les squelettes qu'ils renfermaient sont ceux d'hommes déjà avancés en âge. Il se trouve un édifice semblable dans chacune des villes ruinées, comme également une construction de forme circulaire, avec un foyer au milieu. Cushing regarde ces dernières comme des lieux sacrés, des temples du soleil, peut-être. On n'y trouve que des débris de poterie.

Les grandes habitations se trouvaient sur le bord des canaux qui étaient construits sur un plan particulier et servaient aussi à la navigation, d'après Cushing. De gros bois de construction entraient dans la bâtisse des habitations; ils ont dû arriver par les rivières du Sel et de la Giva, au moyen de radeaux, car il ne se trouve pas de forêts dans le voisinage de ces villes. Les énormes pierres dont elles sont bâties doivent avoir été également amenées de loin.

Sur les parois des rochers des montagnes voisines se voient gravées des figures d'hommes en prière, des pasteurs offrant un sacrifice, dont le caractère ferait supposer que l'usage de la laine

était connue de ces anciens peuples. On distingue, en effet, parmi ces figures celle d'un animal dont la forme et les allures sont celles du lama. Les vêtements de ces hommes consistent dans une robe descendant jusqu'aux pieds. M. Wortmann dit avoir trouvé auprès du corps d'un guerrier un fragment de robe qui, bien que fortement endommagé, laissait apercevoir des traces de broderie.

M. Cushing a trouvé, de plus, des figures d'animaux, comme moutons de montagnes, renards, etc., en terra cotta. Les coquillages trouvés au milieu des ruines, étant identiques avec ceux des côtes du Pacifique, laissaient supposer que les peuples qui ont habité ces villes étaient en rapport avec ceux de ce littoral. Ils travaillaient ces coquillages, en faisaient divers ornements, fabriquaient des bracelets, des pendants d'oreilles et autres objets, qu'ils incrustaient de pierres fines, fixées au moyen d'une sorte de laque, dont ils se servaient aussi pour confectionner des corbeilles.

Répondant à la question de l'époque où ces villes ont existé, et démontrant par l'histoire des premières explorations espagnoles (vers 1530) que les ruines existaient déjà à cette époque, Wortmann fait remonter à un millier d'ans celle où ces villes florisaient. Il conclut aussi, d'après les débris de coton, de tabac, d'épis de maïs carbonnés trouvés, que ces peuples étaient cultivateurs et que, d'après certains calculs qu'il fait, la population générale était de 500,000 âmes, si les villes ont été habitées simultanément. D'après lui, les Zunis actuels seraient leurs descendants, à en juger d'après la ressemblance physique, ressemblance que partagent avec eux les Aztèques. Voici un détail dont nous lui laissons toute la responsabilité : il parle d'un petit os anormal, à l'occiput, trouvé à des crânes de squelettes dans les villes détruites, et qu'il appelle l'*os Inca*, parce qu'on le rencontre communément chez les Incas. Il infère de toutes ces données que la civilisation mexicaine et péruvienne est sortie de ces anciennes villes ; que, toutefois, une partie de la population a gagné une contrée plus au nord pour y fonder la civilisation des *Pueblos*.

M. Cushing parle de certaines pierres taillées placées aux points d'intersection des canaux ; ces anciens peuples les y mettaient dans la croyance qu'elles avaient la vertu de faciliter le courant des eaux, comme elles avaient celle d'aiguiser leurs instruments tranchants. Il s'est trouvé une foule de ces pierres le long des canaux.

Je reviens, avec une grande complaisance, à ces coquillages, forme-bijou, portant la figure d'une grenouille, au moyen d'incrustations, que M. Cushing a trouvés et décrits. Je dis avec *complaisance*, parce que cette chère grenouille est une forte preuve en faveur de la thèse que je défends, c'est-à-dire, l'origine asiatique des Indiens. En parlant de ces grenouilles-bijoux, M. Cushing prie de ne pas perdre de vue que la grenouille, chez les Japonais, était le symbole de la fertilité de la terre due essentiellement aux pluies, dans leur pays, des millions de ces animaux couvrant soudainement les plaines après que la pluie est tombée. Très probablement, pour les mêmes raisons, la figure de la grenouille avait-elle la même signification symbolique chez ces anciens Indiens de l'Arizona.

CHAPITRE DEUXIÈME

Amérique centrale

Nous voilà arrivés dans la terre promise de l'archéologie américaine. Que de trésors ! Qui les épuisera ? Une armée de Humboldts n'y suffirait pas. Pour ma part, je prie le lecteur de se contenter des quelques notices que je réunis ici sur le Mexique et sur quelques-unes des Républiques du Centre.

§ 1. MEXIQUE

Voici ce que l'on lisait dans l'*Allgemeine-Zeitung* du 22 octobre 1883 :

« Des restes d'une civilisation disparue depuis longtemps viennent d'être découverts au Mexique, d'une grande importance pour l'histoire de ces premiers peuples de l'Amérique, dont les origines se perdent dans la nuit des temps.

« A quatre lieues sud-est de Magdalena, dans la Sonora, on vient de découvrir, au milieu de forêts vierges, une pyramide de 750 pieds de haut avec une base de 4,350 pieds de tour, portant sur ses flancs une route carrossable, qui va jusqu'au sommet. Le tout est revêtu de pierres de granit, parfaitement taillées et réunies.

« A peu de distance de là, à l'est, s'élève une colline de même hauteur, toute transformée en habitations taillées dans le roc ; on y compte des centaines de cellules de 10 à 15 pieds de long sur 8 de haut, avec une seule ouverture, le plus souvent ménagée dans le plafond. Les parois sont couvertes de hiéroglyphes et de figures portant pieds et mains. Il s'y trouve également de nombreux objets en pierre. »

En comparant ces habitations avec ce que nous venons de dire plus haut des *cliff-dwellers*, nous sommes obligés d'avouer que les habitants de ces cellules appartenaient à une seule et même race.

La collection vraiment royale des antiquités mexicaines, publiée par Lord Kingborough, est un vrai trésor pour tous ceux qui se vouent à leur étude.

Citons, à ce sujet, le *Diction. ling.*, de Migne, p. 289 :

« Il semble impossible, y est-il dit, de parcourir ces magnifiques volumes sans être frappé des caractères variés de l'art qui y est déployé. Les figures hiéroglyphiques représentant la forme humaine, dans des proportions ramassées ou difformes, n'ont rien de commun avec les reliefs sculptés. Ici nous trouvons de grandes figures posées dans des attitudes guerrières ; là des femmes assises, les jambes croisées, sur des monstres à double tête, avec leurs enfants dans leurs bras, le cou orné de colliers de perles, leur tête couronnée d'une coiffure conique, et quelquefois en forme d'animaux ; ailleurs, nous trouvons la tortue, l'emblème sacré de l'Inde ; dans un autre endroit, nous voyons le serpent se roulant autour d'un arbre, ou des hommes près d'être dévorés par des monstres informes, en sorte qu'on s'imagine examiner les sculptures de quelque caverne indienne ou d'une ancienne pagode ; et j'ajouterai que le type physiologique dans ces sculptures n'est nullement américain, mais rappelle vivement à l'esprit l'ancienne manière indienne.

« Enfin, nous avons une autre classe de monuments également distincte et qui semble s'harmoniser avec l'art égyptien. Ce sont des pyramides construites sur le même modèle, et, en apparence, pour le même but ; ce sont des figures serrées dans leurs vêtements, de manière à ne laisser paraître que les pieds et les mains, comme dans les statues égyptiennes ; tandis que la coiffure entoure la tête et descend de chaque côté en poussant en avant d'énormes oreilles, puis d'autres figures agenouillées où cette toilette est

encore plus marquée, en sorte qu'elles pourraient, comme l'a observé E. G. Visconti, avoir été copiées sur le portique de Denderah. Dans les figures de cette classe, la physionomie n'est nullement la même que dans la première, mais d'un caractère qui conviendrait mieux au style de l'art ».

« En observant, écrit Humboldt, que les indigènes (du Mexique) avaient une connaissance presque exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle de 104 ans avec plus d'exactitude que les Romains, les Grecs et les Egyptiens, on est tenté de croire que ces progrès ne sont pas l'effet du développement intellectuel des Américains mêmes, mais qu'ils les devaient à leur communication avec quelque peuple cultivé de l'Asie centrale. Les Toltèques paraissent dans la N. Espagne au VII^e siècle, les Aztèques au XII^e; déjà ils dressent la carte géographique du pays parcouru, déjà ils construisent des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très exactement orientées, et dont la base a jusqu'à 438 mètres de long. »

« Les arts d'imitation (au Mexique), écrit Cantù, étaient dans un état de grossièreté qui exclut les proportions du corps humain. Des figures naines, qui n'avaient pas, comme dans l'Inde, un plus ou moins grand nombre de têtes et de bras, mais un nez énorme et une tête pointue, distinguent les héros et les divinités. Les dieux, avides de sang, devaient être représentés sous des traits monstrueux, et tels que le peuple les concevait. Trente mille idoles en terre cuite furent détruites par les missionnaires lors de la première conquête. Elles étaient formées au moyen de deux moules, l'un produisant le devant, et l'autre le derrière, comme on le pratiquait pour les Lores en Italie.

« Dans les bas-reliefs, le type particulier des hommes est l'angle facial aigu, tellement qu'ils n'ont presque pas de front. On trouve sculptés sur des roches des animaux gigantesques, armes des provinces dont elles indiquent les limites; des trophées militaires, des emblèmes, et partout des hiéroglyphes. Le plan du Mexique, avant la conquête, conservé sur une de ces feuilles peintes dont ces peuples faisaient usage, prouve combien ils s'entendaient en géométrie et en topographie. La légèreté et la finesse des vases coloriés et vernis, qui diffèrent peu de ceux des premiers Etrusques, feraient croire qu'ils ont été travaillés au tour. »

Récemment encore, Geoffroy-Martin Uhde, qui a résidé 23 ans

au Mexique, a rapporté à Heidelberg un grand nombre d'antiquités de ce pays, parmi lesquelles 52 vases de terre cuite, ressemblant beaucoup à ceux des Etrusques, ainsi que des figures de diverses divinités, que, bien à tort, on regarde comme romaines, grecques et égyptiennes.

« On a trouvé à Mexico, écrit encore Cantù, le buste en basalte d'une prêtresse aztèque, ayant la tête ornée à la manière de celle d'Isis et des autres statues égyptiennes. C'est aussi l'Egypte que rappellent les pyramides à gradins, les momies renfermées dans des caisses peintes, l'usage de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours épagomines ajoutés à la fin de l'année, comme à Memphis, tandis que leurs autres institutions sembleraient être nées au Thibet.

Le téocalli de la capitale fut détruit après la conquête; mais les plus anciens sont restés. Dans la vallée de Mexico s'élèvent les pyramides de Téotihuacan, et les deux principales, dédiées au soleil et à la lune, sont entourées de plus petites, disposées comme ornements des routes. L'une des deux plus grandes s'élève perpendiculairement à 55 mètres; l'autre à 44, et la base de la première en a 108 de chaque côté. Les autres, qui ne dépassent pas 8 ou 9 mètres, servaient, dit-on, de sépulture aux chefs de tribu. Les statues furent détruites par l'avidité des conquérants et le zèle de l'évêque Zumaraga. Il y a un demi-siècle, des chasseurs découvrirent la pyramide de Papantla, haute de 18 mètres sur 25 de large, toute en grosses pierres carrées, armée partout de niches et d'hiéroglyphes avec trois escaliers qui conduisent au sommet.

« Celle de Chioloula, qui est à quatre étages, construite en briques non cuites, dans une plaine nue, à 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, n'a pas plus de 54 mètres d'élévation, mais chaque côté de la base n'en a pas moins de 439, c'est-à-dire deux fois plus que la pyramide égyptienne de Chiops.

« D'après la tradition, cette pyramide aurait été bâtie par les sept personnes qui échappèrent au déluge; mais les dieux, irrités de cet édifice, le foudroyèrent et il resta inachevé. Les conquérants virent là un souvenir du déluge de Noé et de la tour de Babel. Maintenant, au sommet de ce monticule, est une église de la Vierge, la plus élevée du monde.....

« A Xochicalco se trouve la maison des fleurs, grand terre-plein ressemblant à un bastion gigantesque, dont la plate-forme a

72 mètres de largeur et 86 de longueur; au centre se dresse une pyramide à 5 degrés, toute en parallélipèdes supérieurement travaillés, et réunis sans ciment. Ça et là sont gravés des hiéroglyphes, des figures de crocodiles et d'hommes assis les bras croisés.

« Vers le milieu du siècle passé, Mitla, cité des morts, et Coulhuacon, ville du désert, nommé à tort Palenqué, offrirent aux regards les ruines d'édifices immenses qui révélaient un art original. Antoine del Rio et Alonzo de Calcéron furent chargés, en 1787, de les explorer. Les ruines de Palenqué occupaient un espace d'environ huit lieues, tout encombré de lianes, dont à peine le feu et la cognée purent dégager, en trente-cinq semaines, quinze édifices. Le roi d'Espagne, Charles IV, y envoya une commission, en 1805, sous les ordres du capitaine Dupaix, qui put donner une idée complète de ces restes d'un peuple détruit, tels que bâtiments sacrés et civils, fortifications, routes, ponts, digues, aqueducs, vastes souterrains, avec des bas-reliefs, des hiéroglyphes, des armoiries, des vases de terre cuite, des statuettes de divinités, des ustensiles en pierre et en métal.

« Les plus anciennes constructions, comme les *tumuli*, étaient en tuf et en énormes pierres de taille. Ces monticules funéraires renfermaient de vastes passages souterrains et supportaient des tombeaux coniques formés de couches de pierres ou de briques, dont quelques-uns s'élevaient comme de véritables pyramides à la manière égyptienne. L'édifice le plus remarquable, reposant sur un terre-plein de 60 pieds de haut, tient à l'intérieur du gothique ou plutôt du moresque; il a 300 pieds de longueur sur 108 de largeur et 30 de hauteur. Du centre s'élançait une tour qui devait être très élevée et qui diminuait à chaque étage. Ce n'est à l'alentour que pyramides, aqueducs, souterrains, fortifications et monuments funèbres.

« Les murs sont en talus, revêtus de stuc dans lequel il entre de l'oxide de fer. Les édifices sont orientés sur un plan quadrilatère, avec des portes larges et élevées, des ouvertures pour les fenêtres; ils s'élèvent sur des éminences, sans rien pour les fermer, sans charpente ni voûtes pour les soutenir, bien que les dernières soient employées dans les constructions tumulaires et dans les souterrains; il n'y entre pas de briques. Les temples sont couverts. L'architecture, qui en est très ornée, offre des pilastres, des corniches, des médaillons en stuc, des mascarons. Les bas-reliefs

indiquent les rites de la sépulture, car ils montrent le défunt étendu avec ses armes et ce qu'il avait de plus précieux, sur le bûcher où l'on égorgeait ses serviteurs et ses femmes, et où les épouses se sacrifiaient volontairement.

« On fut particulièrement frappé d'un tableau au milieu duquel est un scarabée avec le T si fréquent dans les sculptures égyptiennes et une grande croix latine surmontée d'un coq, du bras de laquelle pend une espèce de palme enroulée; au milieu de cette croix s'entrouve une autre plus petite, dont les bras se terminent en fleur de lotus. A droite, un prêtre offre à la croix un vase de fleurs; à gauche, une femme avec la tiare à l'égyptienne, lui présente un enfant couché sur des feuilles de lotus.

« Les ruines de Palanqué ont cessé d'être les plus étonnantes depuis qu'on a découvert celles de Yucatan et d'Ytzalan. Là tous les édifices sont en pierres polies et le plus petit, qui a 81 pieds de long sur 17 de haut, s'élève sur une esplanade à laquelle on parvient par cent degrés; tout est couvert d'ornements et d'hiéroglyphes avec une pompe asiatique. En face de cette espèce de pyramide est la grande place, décorée de quatre vastes édifices et pavée de pierres cubiques, où sont aussi sculptées des figures d'animaux; comme on n'en posait une que tous les vingt ans, cela rapporte à plus de vingt siècles la construction de cette ville.

« On assigne trois époques aux monuments de ce pays: monuments mexicains proprement dits, appartenant au peuple aztèque, fondateur de l'empire; monuments antérieurs, œuvres des Toltèques et d'autres peuples venus sur le sol d'Anahuac vers le VI^e siècle; monuments de Palenqué et autres épars dans le Guatémala et le Yucatan, antérieurs à tout souvenir qui remontent à 3000 ans et sont caractérisés par la simplicité, la gravité et la solidité. »

Voici, selon Cantù, le merveilleux spectacle qu'offrit aux conquérants espagnols la vue de Mexico. « Soudain se présenta à leurs regards enchantés le vaste lac de Tezcucó, traversé par trois chaussées artificielles, avec des jardins flottants au milieu des eaux et des villes populeuses d'alentour. Sur une île, réunie au continent par une jetée, s'élevait Mexico, qui, dans une enceinte de quinze milles de tour, renfermait 70,000 maisons, avec des places et de larges rues, un nombre infini de boutiques, des bosquets, des viviers, des canaux navigables que parcouraient en tous sens 50,000 barques.

« Six ans avant l'arrivée de Colomb en Amérique, le temple de Mexico avait été bâti d'après le modèle des temples plus anciens, sur une colline artificielle élevée au milieu d'une plaine. Un vestibule en murailles épaisses de pierres, toutes couvertes de sculptures qui représentaient des serpents entortillés, précédait un escalier magnifique qui conduisait à une vaste chapelle, avec une terrasse où étaient fichées, sur des pieux, des têtes humaines que l'on renouvelait aux grandes solennités et dont le nombre, dit-on, s'élevait à cent trente mille. Les quatre portes du temple s'ouvraient aux quatre vents sur autant de plates-formes, dont chacune offrait aux regards quatre statues avec un grand espace où jusqu'à 10,000 personnes exécutaient les danses rituelles. Au centre s'élevait une pyramide tronquée ayant 54 mètres de hauteur sur 97 de largeur à la base, et sur une de ses faces se développait un escalier de 120 marches pour chaque étage.

« Le dieu Mexitlo, à qui l'on offrait le cœur des victimes, était représenté sous une figure humaine d'un aspect horriblement farouche, avec des serpents et des foudres à la main, et couvert de dessins symboliques. Le feu sacré se conservait dans deux vastes urnes de marbre, et les nombreuses chapelles brillaient de tout le luxe imaginable.

« L'empereur Montézuma possédait des palais d'une vaste étendue, construits avec des pierres cimentées avec de la chaux et formés de nombreuses habitations réunies; celui qui fut assigné à Cortez (le conquérant espagnol) aurait suffi pour loger huit mille hommes..... Il avait aussi des résidences d'agrément, et l'on en cite surtout deux comme des merveilles : l'une remplie d'oiseaux de proie, l'autre des oiseaux les plus apprivoisés et les plus rares. De vastes galeries, soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce, donnaient sur des jardins dont les plantes et les eaux offraient un asile aux diverses espèces de volatiles, et trois cents hommes, chargés d'en avoir soin, recueillaient leurs plumes pour former des dessins. »

Nous avons voulu, en intercalant ces descriptions, fournir au lecteur l'occasion de se faire une juste idée de tout ce qu'il y a de grandiose dans ces ruines du Mexique.

« Au mois de décembre 1842, dit encore Cantù, la Société des antiquaires de Londres reçut communication d'une lettre du capitaine Napean, qui annonçait avoir trouvé à l'Île-des-Sacrifices,

dans le golfe du Mexique, des idoles, des instruments de musique, des vases et, entre autres objets, deux statues en terre cuite, de deux pieds de haut, avec les yeux fermés, les lèvres ouvertes, les anneaux aux nez et aux oreilles et le corps dessiné en rouge et en bleu. Ces objets diffèrent de caractère avec ceux que l'on rencontre dans l'Amérique centrale, tandis qu'ils ressemblent à ceux du monde antique. »

§ 2. RÉPUBLIQUES DU CENTRE

Dans l'Etat de Costa-Ricca, des tombes ont été ouvertes à Chiriki; elles renfermaient des centaines de squelettes avec des statues d'un or très fin. Les statues étaient renfermées dans des vases de terre cuite d'un travail assez artistique. Ces vases se trouvaient à la gauche des morts. L'une ou l'autre de ces statues pesaient jusqu'à six onces. Des disques en or, perforés au milieu, s'y trouvaient également. On prétend qu'une espèce de chapeau, du même précieux métal, y a été trouvé. Une des statues, haute de $3 \frac{3}{4}$ pouces, représente un homme armé d'une sorte de hache, portant un diadème orné d'un plumet. Une autre, même hauteur, mais ayant $4 \frac{1}{2}$ pouces de largeur, représente un corps humain avec une tête de vache, à la bouche armée de dents acérées, ayant les cornes aplaties et portant au front une demi-lune. Une troisième, hauteur $4 \frac{1}{2}$ pouces, représente un poisson; une quatrième trois pouces de longueur, un scorpion; une cinquième, un tigre, de $4 \frac{1}{2}$ pouces de long; une sixième et une septième, longues de $3 \frac{1}{2}$ pouces, offrent la figure du même animal.

Si quelque lecteur est tenté d'attribuer à ces figures une origine phénicienne, surtout à cause de cette statue à tête de vache, rappelant Moloch, je le prierai, dans l'intérêt de la thèse que je défends, de se souvenir que Moloch était une des formes du dieu Baal, et que les dieux araméens sont sortis de l'Assyrie. Je reviendrai sur ce point à la fin de cette section.

Sur le rivage de la baie d'Honduras, golfe Dolcee (Guatémala), se trouvent les remarquables ruines de Guirigua, entre autres sept grandes colonnes et une table de pierre.

La ville de Copan Honduras, qui doit son nom à un chef indien qui s'insurgea contre les Espagnols, en 1530, est située à 300 milles de la mer, non loin de Guatémala. A en juger par les ruines de

l'ancienne ville détruite à cette occasion, celle-ci devait s'étendre sur une distance de deux milles le long de la rivière qui la baignait. Sur la rive opposée s'élève une montagne de 2000 pieds, couronnée de ruines qui semblent être celles d'un temple, dont la façade a dû avoir 624 pieds de long sur 60 à 90 de haut, construite en pierres de taille. Les autres ruines paraissent être les restes de pyramides avec près de 2866 pieds de circuit. Un peu plus loin, s'élèvent deux pyramides de 120 pieds de hauteur. Des crânes trouvés à mi-hauteur de ces pyramides semblent avoir appartenu à des géants. Au fond d'une allée souterraine on a trouvé des vases, des couteaux en silex et une tête de mort faite d'une pierre de teinte verte d'une grande beauté.

F. de Fuentes raconte que, de son temps (1700), le grand cirque de la vieille ville existait encore, entouré de pyramides de six coudées de haut. Le même écrivain mentionne qu'on voyait près de là une porte en pierre, décorée de figures humaines, portant le costume espagnol; barrêtes, fraises, manteaux courts et épées. Sont-ce là peut-être des vestiges de la colonie espagnole dont nous parlerons plus loin, arrivée au Nouveau-Monde longtemps avant Colomb ? Ou a-t-on mal compris la signification du costume de ces figures ?

En 1836, le colonel Galindo fit au nom des gouvernements de l'Amérique centrale des études sur ces antiquités, dont le résultat a été publié en France et en Angleterre. Les savants du Nord ont continué ces études, publiées à New-York 1841, en deux volumes.

Voici comment s'exprime le colonel Juarros dans un intéressant ouvrage sur le Guatemala. « Le grand cirque (le *circo maximo* de Copan) était une place de forme circulaire, entourée de pyramides de pierre fort bien cannelées d'environ 6 à 7 varas de hauteur. Au pied de ces pyramides se trouvent des figures d'hommes et de femmes d'une taille colossale, parfaitement ciselées, et conservant encore les couleurs dont on les avait peintes. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces hommes et ces femmes sont vêtus à la castillane. Au milieu de la place, sur des gradins, on voit l'autel des sacrifices. D. Francisco de Fuentes, chroniqueur de ce pays, rapporte « qu'à peu de distance du cirque, se trouve un portique de pierre, sur les colonnes duquel est représenté un homme vêtu ainsi que ceux du cirque, à la castillane, avec des hauts-de-chausses, le cou enveloppé d'une étoffe jaune, l'épée, le bonnet et le

manteau court. En entrant par ce portique, on admire de très belles pyramides de pierre très grosses et très élevées, d'où descend un hamac dans lequel sont placées deux figures des deux sexes, vêtues à l'indienne. Mais ce qui est étonnant dans cette construction, c'est que, malgré sa grandeur, on n'y voit ni point de jonction, ni soudure. A peu de distance de ce hamac se trouve la caverne de la Tibulca, qui paraît être un temple fort vaste, creusé au pied d'une montagne, et orné de colonnes avec leurs bases, socles, chapiteaux, couronnements, le tout parfaitement conforme aux principes de l'architecture. On voit sur les côtés un grand nombre de fenêtres en pierre, travaillées à très grands frais; ce qui peut convaincre que, dans les temps anciens, le commerce et d'autres communications ont uni les habitants des deux mondes. »

On lisait, il n'y a pas fort longtemps, ces lignes dans *La Presse* :

« Un savant Espagnol qui, pendant de longues années s'est voué à des recherches archéologiques dans l'Amérique centrale, a apporté à New-York les produits de ses explorations, entre autres, une idole en pierre, qui, selon la tradition indienne, doit représenter Cucumaz, le dieu de l'air. Cette idole est taillée dans un bloc de porphyre brun-rouge. Elle a près de deux pieds de hauteur sur dix-huit pouces de diamètre. La forme est celle d'un serpent couvert de plumes (voyez le chapitre des traditions de la première section); de sa gueule largement ouverte sort une femme dont le type n'est nullement mexicain, ressemblant beaucoup à celui des têtes sculptées des anciens monuments égyptiens.

Un autre objet bien digne de curiosité est la tête d'un nègre sculptée en pierre noire. Toutes ces statues sont d'un travail très fin, bien que les hommes qui les adoraient, ne connussent pas l'usage du fer. »

CHAPITRE TROISIÈME

Amérique du Sud

C'est au Pérou que nous commençons notre exploration archéologique dans l'Amérique méridionale; c'est là que nous rencontrons les antiquités les plus considérables. Nous avons déjà touché aux monuments péruviens, en parlant de la religion des

Incas, de leurs temples et palais, et de leurs incroyables richesses.

Inaugurons la série des renseignements que j'ai à communiquer ici, par la traduction d'un passage tiré de l'antique ouvrage déjà cité de Southermans, contenant la description de la célèbre ville de Cuzco et de ses environs. Ce passage aidera le lecteur à s'orienter au milieu des ruines péruviennes.

« La ville de Cuzco, capitale de l'empire des Incas, était une merveilleuse œuvre de l'art architectural pratiqué par les Péruviens. Non seulement elle est encore la plus belle et la plus forte de l'Amérique, mais elle peut rivaliser avec les plus fortes villes d'Europe sous le rapport des travaux de défense. Admirablement située au pied du mont Cinga, elle forme un quadrilatère traversé par des rues qui se coupent à angles droits, dont chacune est arrosée par un cours d'eau coulant dans des canaux de pierre. »

Suit la description des routes dont nous parlons plus loin. D'après cette description, le palais royal défiait par sa magnificence tout ce qu'on peut imaginer. Il était construit en pierres de taille réunies ensemble avec une étonnante justesse; œuvre d'autant plus prodigieuse que les constructeurs n'avaient à leur service ni engins, ni instruments de fer, ni bêtes de somme. C'est là que se trouvait le fameux temple du *Soleil* que j'ai déjà décrit.

Ce que le même auteur nous raconte, à l'occasion de la découverte de restes de géants, semble toucher à l'in vraisemblance. Les Espagnols, conduits par Pizarro, arrivés au port de Sainte-Hélène « y trouvèrent, dit cet auteur, des ossements de géants, qui, d'après la tradition indienne, étaient d'une taille si haute, que les hommes de nos jours ne leur seraient allés qu'aux genoux. Ces géants, racontent encore les Indiens, menaient un genre de vie contraire aux lois de la nature. Aussi furent-ils exterminés par un jeune homme plus resplendissant que le soleil, qui apparut tout à coup. Près de la ville de Tiguana cum, contrée de Callao, on voit des ruines d'édifices offrant des pierres d'une dimension si forte qu'on est porté à croire que des géants ont seuls pu élever de telles constructions. Il s'y trouve des blocs mesurant 30 pieds de long, sur 15 de large et 6 d'épaisseur. »

Dans son célèbre ouvrage, *Les Splendeurs de la Foi*, M. Moigno est à se demander quels hommes ont pu construire certains édifices égyptiens de dimensions plus que colossales, sinon des géants.

La découverte d'ossements humains de dimensions extraordi-

naires sur plusieurs points de l'Amérique du Nord semblerait rendre moins invraisemblables ces traditions du Nouveau-Monde touchant une race de géants qui y aurait existé. L'extrait suivant d'une lettre d'un missionnaire capucin confirme cette manière de voir. La lettre est datée d'Hara (Equateur), 29 déc. 1886.

« L'année passée, au mois d'août, je me trouvais, avec deux de mes confrères, en tournée de missions dans les villages de Puerres et de Males, dans le voisinage desquels se trouve une vaste nécropole, que nous allâmes visiter. Cette demeure des morts consiste en une très grande caverne remplie de squelettes humains de proportions gigantesques. Il n'existe pas au monde un couvre-chef assez large pour encercler un de ces crânes; pas une dent ne manque aux machoires. L'os tibial mesure 60 centimètres. Cette grotte se trouve sur le territoire de la Colombie, au pied de la Cordillère orientale, 1 degré latitude-nord, sur le bord d'une rivière. »

On a extrait des tombeaux des Incas un grand nombre de vases peints et de lampes; les vases ressemblent aux urnes égyptiennes et grecques; quelques-uns ont la forme d'amphores romaines. Nombre de ces objets sont devenus la propriété d'un M. Kook, à Barnes, Angleterre. M. Kampe leur attribue une origine phénicienne. Ce que nous allons ajouter, montre ce qu'il faut penser de ces origines.

Il est de ces anciens vases qui s'appellent dans le pays *Silvadors* ou vases à musique. La collection S. Vaux, à Philadelphie, possède l'un de ces vases curieux. C'est plutôt un vase double, les deux compartiments s'unissant, en s'ouvrant l'un sur l'autre, par un seul point. Le cou de l'un des deux vases est muni d'un sifflet, qui est mis en jeu par la pression de l'air, quand on verse un liquide dans l'autre vase; quelques-uns des sons ainsi produits imitent le gazouillement des oiseaux. Un autre vase semblable appartient à la collection de M. Clay, même ville; il imite le gazouillement du rouge-gorge; le col du vase à sifflet a la forme d'un oiseau.

Un autre objet de la même collection est la figure d'un lamas, animal domestique du Pérou. Le bruit que cette figure fait, étant remplie d'eau, imite parfaitement le cri que jette cet animal lorsqu'il est fâché, et l'eau que la figure rejette de sa bouche prend une grande ressemblance avec la salive que cet animal lance dans cet état.

Les tissus péruviens anciens retrouvés dépassent en vivacité de teintes tout ce que les anciens Américains ont produit en ce genre. Ce que je vais dire encore en fait de bijoux et autres objets d'orfèvrerie des anciens Péruviens, ne fera que confirmer ce que j'ai déjà dit à ce sujet en parlant des palais, des temples et des jardins du grand Inca. « L'orfèvrerie des anciens Péruviens, écrit un correspondant du *Soleil* de New-York, février 1888, est remarquable. Elle a produit d'admirables statuettes en métaux précieux représentant des singes, des oiseaux, des poissons, etc. On a trouvé également des figures humaines de fonte, en métal précieux. Les artistes de cette époque reculée ont tenté aussi, au Pérou, l'exécution de groupes. Des colliers étaient confectionnés avec des globules en or, en argent, en verre, en argile; il s'y fabriquait en bois des ustensiles destinés aux usages ordinaires. Des peignes richement décorés ont été également retrouvés dans les tombeaux. »

« Aucun pays, dit encore Cantù, ne pouvait se vanter de posséder des routes plus belles.... On traversait les fleuves et les vallées au moyen de ponts, consistant parfois en cordes tendues, le long desquelles on faisait glisser les voyageurs dans une corbeille. Les débris de canaux, de digues, de forteresses formées de blocs énormes de pierres excitèrent l'admiration des conquérants, comme ils excitent encore la nôtre. Ce sont des monceaux énormes de pierres de construction cyclopéenne, de grandes masses élevées très haut; mais, étrangers à l'art d'équarrir les pierres, les constructeurs se bornaient à creuser le bloc inférieur de manière que l'autre s'y emboîtât exactement. La forteresse de Cuzco, œuvre merveilleuse, était construite avec des masses dont on ne saurait se faire une idée, tirées et poussées à cette élévation par le seul effort de milliers de bras. Ignorant l'usage des briques et de la chaux, ainsi que l'art de charpentier, ils ne savaient pas construire de toits ni se procurer les accommodations intérieures. Ils sculptaient très grossièrement; cependant les vases trouvés dans leurs tombeaux ne manquent ni d'élégance ni de finesse. »

« Cuzco, nous dit Markham, dans son ouvrage intitulé *Cuzco and Lima*, est dominé par de hautes montagnes coupées par de nombreuses gorges d'où sortent les deux rivières qui passent dans la ville, sous les murailles, et se divisent en une multitude de petits ruisseaux qui donnent une grande fraîcheur dans les rues. Les maisons sont en pierres de taille; toutes les fondations datent

du temps des Incas ; et les étages supérieurs sont d'une construction plus moderne. J'entrai dans la ville par une rue dont la pente est si raide, que des marches sont nécessaires en plusieurs endroits, et j'arrivai aux ruines d'un palais bâti, dit-on, par le premier Inca. Sur une terrasse de 84 pieds, en pierres de larges dimensions, exactement reliées entre elles, s'élève un mur de 8 pieds, avec 8 niches semblables à celles des palais de Lima. Dans une de ces niches est pratiqué un escalier qui mène à un terre-plein, où s'élève un second mur de 12 pieds, formant une seconde terrasse. Sur ce mur, je vis des sculptures très endommagées représentant des sirènes. Autour sont groupés des restes de constructions de 10 à 12 pieds de hauteur, dont les pierres sont taillées en parallélogrammes. Les fondations du palais s'étendaient vers le sud-est, mais elles sont presque entièrement détruites..... Un jeune Inca, pour célébrer le souvenir d'une victoire, fit élever un temple au génie qui lui était apparu, et épousa une femme de *race blanche*, appelée *Runtu* (l'œuf). Les ruines de ce temple se voient encore à Cacha, sur les bords du Viscomayu, à 100 milles environ de Cuzco..... Les Incas sentaient déjà le besoin de se défendre contre les invasions étrangères, et, dans ce but, ils élevèrent plusieurs forteresses. La principale est celle de Sacrahuan, dont presque toutes les parois se composent de rochers énormes et d'un seul bloc. Ce furent derrière ces murailles que se réfugièrent les derniers enfants du Soleil, qui purent, grâce à leur solidité, résister longtemps aux bandes aguerries de Pizarro. »

Les savants divisent la race péruvienne en quatre branches ; de là le type divers que portent les ruines des monuments élevés par les uns et par les autres : ce sont les Péruviens Incas ou Quichuas, les Aymaros, les Atacamas, les Changos.

Les premiers étaient la race dominante et les plus civilisés. Nous n'avons jusqu'ici parlé que de monuments élevés par eux. Disons quelques mots des autres.

« Les Aymaros, lisons-nous dans le *Diction. Anthropol.*, de Migne, p. 1119, formaient une nation nombreuse répandue sur une grande étendue de pays, et qui paraît avoir été civilisée très anciennement. Il y a lieu, en effet, de les considérer comme les descendants de cette race antique qui, dans des temps fort reculés, habitait les hautes plaines couvertes par les singuliers monuments de Tiaguanaco, la plus ancienne cité de l'Amérique méridionale,

et peuplait les bords du lac Titicaca, lac célèbre dans les traditions péruviennes, comme ayant vu sortir du sein de ses eaux Manco Capac, le fondateur de la dernière dynastie des Incas. Le quatrième roi de cette dynastie s'empara de la ville de Tiaguanaco et subjuga le pays des Aymaros. Cette conquête eut lieu deux ou trois siècles seulement avant l'arrivée de Pizarro. »

« Aucune preuve autre que les monuments, dit Orbigny, ne nous reste pour retrouver les traces de l'ancienne religion des Aymaros, mais ces monuments nous fournissent des arguments péremptaires en faveur de l'opinion que le culte du Soleil, l'industrie et la civilisation des Incas ont pris naissance sur les bords du lac de Titicaca. Ne le reconnaîtrait-on pas, en effet, dans l'orientation de tous les temples à l'est vrai, du côté où l'astre du jour apparaît ? N'est-il pas écrit dans les reliefs allégoriques de ces portiques monolithes qui représentent le soleil entouré de rayons, sous la figure d'hommes tenant deux sceptres, signe du double pouvoir religieux et séculier, occupant le centre du tableau, tandis que, de chaque côté, marchent vers lui des rois couronnés et les condors regardés peut-être comme des messagers, ceux-ci dans leur vol élevé contemplant de plus près sa gloire. »

« Si nous voulons, dit encore le même auteur, jeter un coup d'œil rapide sur le mode d'architecture de leurs monuments (Aymaros), dont l'origine se perd dans la nuit des temps, nous y trouverons de suite une grande différence avec ceux des Incas. Nous voulons parler des monuments de Tiaguanaco, situé au centre de la nation, près du lac de Titicaca, monuments dont beaucoup d'auteurs anciens ont parlé, et dont l'origine leur était tellement inconnue, que l'un d'eux a dit naïvement, en prenant au propre une expression figurée, qu'ils avaient été bâtis avant que le soleil éclairât la terre. Ces monuments, retrouvés par nous, annoncent une civilisation plus avancée que celle même de Palenqué. Ils se composent d'un *tumulus* élevé de près de 100 pieds, entouré de pilastres, de temples de 100 à 200 mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de socles, de colonnes anguleuses, colossales, de portiques monolithes, que recouvrent des fresques élégantes, des reliefs d'une exécution régulière, quoique d'un dessin grossier, représentant des allégories religieuses du soleil et du condor, son messager; de statues colossales de basalte, chargées de reliefs plats, dont le dessin à tête carrée est demi-égyptien; et, enfin,

d'un intérieur de palais, formé d'énormes blocs de rochers, parfaitement taillés, dont les dimensions ont souvent jusqu'à sept mètres et demi de long sur quatre de large et deux d'épaisseur. Dans les temples et dans les palais, les plans des portes sont, non pas inclinés, comme dans ceux des Incas, mais perpendiculaires, et leurs vastes dimensions, les masses imposantes dont ils se composent, dépassent de beaucoup, en beauté comme en grandeur, tout ce qui postérieurement a été bâti par les Incas. D'ailleurs, on ne connaît aucune sculpture, aucuns reliefs plats dans les monuments des Quichuas du Cuzco, tandis que tous en sont ornés à Tiaguanaco. La présence de ces restes évidents d'une civilisation antique, sur le point même d'où est sorti le premier Inca pour fonder celle de Cuzco, n'offriraient-ils pas une preuve de plus que de là furent transportés, avec Manco-Capa, les derniers souvenirs d'une grandeur éteinte sur la terre classique des Incas ?

« Les tombeaux des Aymaras sont bien différents de ceux des Quichuas; au lieu d'être souterrains, c'étaient de grands bâtiments carrés avec une simple ouverture par laquelle on introduisait les morts qu'on rangeait autour d'une cavité restreinte, assis avec leurs vêtements, etc.; tantôt de petites maisons en briques non cuites, de la même forme, à toit incliné, à ouverture également dirigée vers l'est; ou bien encore des espèces de tours carrées, à divers étages, contenant chacun des corps..... Mais ces tombeaux, quelquefois très vastes, sont toujours réunis par groupes nombreux et forment souvent comme de vastes villages. »

Ajoutons quelques mots sur les anciennes routes péruviennes. Zarate les range parmi les merveilles du monde. Cette grande entreprise de la construction de ces grandes voies de communication fut commencée sous le règne de Hayna Capac à l'occasion de ses conquêtes et pour faciliter son retour: cinq cents lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées, des précipices offrirent en peu d'années une route commode depuis Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'empire. Quelque temps après, et sous le même règne, on en vit de toutes parts dans les plaines et les vallées. « C'étaient, dit Laharpe, de hautes levées de terre, d'environ quarante pieds de largeur, qui, mettant les hauteurs au niveau des plaines, épargnaient la peine de descendre et de monter. Dans les déserts sablonneux, le chemin était marqué par deux rangs de pieux ou de palissades alignées au cordeau qui

empêchaient de s'égarer. Une de ces routes était de 500 lieues comme celles des montagnes. Les levées subsistent encore, quoiqu'elles aient été coupées en plusieurs endroits. »

Le terrible tremblement de terre du 13 août 1868 a détaché près d'Arika, Equateur, des flancs d'une colline des rochers et des masses de terre, et mis à nu une centaine de momies placées dans une position verticale. Dans cette même partie de l'Amérique, l'on a découvert récemment les traces d'un tunnel sous le lit d'une rivière.

Transportons-nous au Chili, autrefois province de l'empire des Incas. « Les Chiliens, dit encore l'auteur que nous venons de citer, tiraient du sein des montagnes des métaux qu'ils savaient façonner. Ils ignoraient l'usage du fer, et garnissaient leurs armes et leurs outils de pierres polies ou de cuivre trempé..... Leur vaisselle était principalement en argile, quelquefois en bois dur, et, même, en marbre. Ils vernissaient leur vaisseaux de terre avec une substance minérale, qu'ils appelaient *colo*. Quelques-uns de leurs vaisseaux de marbre étaient d'un poli admirable..... Comme les Péruviens, ils élevaient des aqueducs et creusaient des canaux. Quelques-uns de ces ouvrages existent encore; on en voit, entre autres, un près de San-Jago, qui a plusieurs milles de longueur, et qui est remarquable par sa solidité. »

L'immense territoire qui s'étend à l'est des Cordillères jusqu'à l'Atlantique, ne nous offre près rien au point de vue archéologique; cette absence est une grande preuve de l'origine asiatique des Indiens. Quelques rares indices permettraient de croire à la présence passagère des Phéniciens. Il est certain que des Portugais ont touché aux côtes du Brésil, sans savoir que c'était un rivage du Nouveau-Monde, c'est-à-dire, avant que Cabral eut pris pied au Brésil en 1500.

La *Décentralisation* publiait, en date du 7 août 1875, les lignes suivantes : « On nous écrit de Rio-Janeiro, 15 juillet : « On ne s'occupe ici que de la grande découverte scientifique faite sur les terres de lord Visconde de Superany, membre du conseil d'Etat de l'empereur. Il ne s'agirait de rien moins que d'une pièce authentique, prouvant que cinq siècles avant l'arrivée du Christ, les Phéniciens avaient visité le Brésil. Voici, du reste, les détails : Lord Visconde faisait faire des fouilles dans l'une de ses terres, lorsqu'un jour le directeur des travaux lui transmet copie d'une

inscription retrouvée sur une grande pierre tumulaire découverte par ses esclaves. Le lord transmit aussitôt cette inscription à la Société d'histoire de Rio-Janeiro, qui délégua le directeur du musée pour recueillir et apporter cette pierre. En examinant cette inscription, on a bien vite pu se convaincre qu'elle était écrite en caractères phéniciens. Elle porte que cette pierre a été élevée par les Phéniciens de Sidonie qui, obligés de s'expatrier par suite des vexations de leur souverain Hiram, s'embarquèrent au port d'Ezionggeber (Akala), sur la mer Rouge, et après avoir navigué neuf mois lunaires le long des côtes d'Afrique, abordèrent enfin au Brésil.

« L'inscription donne le nom de huit vaisseaux, dont se composait l'expédition, et le nom de tous les hommes et femmes qui étaient embarqués. Par suite de l'altération de quelques lettres qu'on a dû recomposer, il semble résulter que cette aventureuse expédition de Phéniciens a eu lieu entre 542 ou 548 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, vingt ans après le siège de Tyr par Nabuchodonosor et quatre ans avant le règne de Cyrus. Le tyran Hiram était le deuxième de sa race. »

Je termine cette section en me permettant quelques réflexions sur la manière de voir des archéologues qui entrevoient partout des traces de l'antiquité égyptienne dans ces monuments du Nouveau-Monde.

Nous faisons ici abstraction des antiquités attribuées soit aux Phéniciens, soit aux Normands, rien de ce côté qui puisse infirmer ma thèse, l'apparition des représentants de ces peuples n'offrant que quelque chose de sporadique.

Je ne prétends point nier que la généralité des monuments américains, surtout ceux du sud, offrent des analogies avec les antiquités égyptiennes, mais je m'élève contre la conséquence qu'on prétend en tirer, c'est-à-dire, une origine africaine des Américains.

Personne ne peut et ne doit s'étonner d'une ressemblance entre les antiquités américaines et égyptiennes. Les monuments d'Égypte ont été élevés par les descendants de Sem et de Cham, venus des plaines de Sénaar; ceux du Nouveau-Monde ont été, selon nous, construits par des descendants de Japhet qu'on appelle Touraniens, qui, eux aussi, sont venus de Sénaar. Les uns et les autres sont sortis de la Chaldée, de l'Assyrie, où, pour un temps, ils ont néces-

sairement dû vivre mêlés les uns aux autres. Les uns se sont dirigés vers le nord-est, d'autres vers le sud-ouest, d'autres, enfin, vers l'est et l'ouest, emportant ainsi, chacun dans sa direction, ses mœurs, ses coutumes, sa manière de construire dans des émigrations successives. Les émigrés vers le nord-est ont pénétré jusque dans le Nouveau-Monde dans la suite des temps.

Si j'avais un vœu à exprimer, ce serait celui de voir nos Assyriologues mis en présence des monuments américains aux proportions colossales : j'en suis sûr, ils se croiraient encore sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Que dis-je ? le prophète Ezéchiel lui-même, s'il revenait à la vie, pour être transporté dans l'Amérique centrale, croirait revoir ce qu'il a vu dans les plaines de Sênaar : des hommes représentés sur la muraille, des hommes aux vêtements serrés, assis sur une même ligne ; des Chaldéens, peints en vermillon, portant la tiare, à l'aspect si noble et si majestueux. Les jardins des Incas, l'intérieur de leurs temples, tout lui rappellerait ses visions d'autrefois, et il redirait ces paroles : « J'entrai, et en même temps je vis les images de toutes sortes de reptiles et d'animaux..... Toutes ces idoles étaient peintes sur la muraille tout autour... Je vis des hommes... dont le visage regardait l'orient, et ils adoraient le Soleil levant. » (VIII)

Si les figures égyptiennes sont ornées de tiars, les assyriennes en portent également, ainsi que les américaines. Le bœuf est par excellence le symbole ninivite. « A Kharsabad, dit H. L. Feer (*Ruines de Ninive*), au premier édifice découvert, il n'y a que des taureaux. » Or, que le lecteur se souvienne de la statue à tête de vache, surmontée du croissant, image de Baal, trouvée sur le territoire de Costa-Ricca. Encore un autre détail que nous donne M. Feer, et que nous ne voulons pas négliger dans l'intérêt de notre cause. Ce détail assyriologique se rapporte d'une manière frappante à la coiffure légendaire sans laquelle on ne se représente pas l'Indien américain, et que nous retrouvons dans les statues assyriennes. « La tête humaine, dit Feer, que portent ces taureaux, est coiffée d'une mitre formant un cône tronqué... surmontée d'une rangée de plumes, et armée sur le devant d'une rangée de cornes. »

Et quelles analogies encore entre les collines artificielles assyriobabyloniennes et américaines ! « Ninive, écrit M. Victor Place, (*Ninive et l'Assyrie*, tom. I, 214 q.) n'avait rien perdu des traditions

ni des usages de son origine dans ses constructions notamment, elle conserva des habitudes artistiques qu'elle avait emportées de la Babylonie... Les Ninivites se sont montrés imitateurs si constants, ou plutôt, si bons copistes de leurs ancêtres que là même où le besoin des collines artificielles ne paraît pas manifeste, ils n'ont pas hésité à élever, comme en Chaldée, d'énormes monticules, afin d'y édifier leurs palais. » La Babylonie, voilà la patrie des pyramides, qui ont servi de modèles aussi bien à ceux qui sont allés en élever en Egypte qu'à ceux qui en ont construit et dans le Nord de l'Asie et, plus tard, dans les régions du Nouveau-Monde.

Si nous comparons les peintures mexicaines avec ces murailles de Babylone et de Ninive, couvertes d'émaux sur lesquels sont représentées toutes sortes de figures de personnages, d'animaux, d'objets variés sous les couleurs les plus vives, comment ne pas entrevoir une grande analogie entre les nations qui ont produit ces œuvres ?

Et ces statues colossales dont les débris occupent une si grande place parmi les ruines américaines, nous rappellent les monuments gigantesques de ce genre des Assyriens, preuve la statue de Nabuchodonosor. Le lecteur croira certainement lire une page d'un ouvrage archéologique sur le Mexique, en parcourant le passage suivant tiré de l'ouvrage de M. Vigouroux : *La Bible et les Découvertes*, etc. et où l'auteur parle des statues babyloniennes. Ces statues colossales sont tout à fait dans les usages babyloniens. « Diodore de Sicile décrit avec des détails d'une précision qui ne peut s'expliquer que comme provenant d'un document réel conforme aux règles de la représentation des divinités chaldeo-babyloniennes, les trois statues qui, jusqu'au pillage de Xercès, couronnaient la pyramide de Babylone... Dans le sanctuaire intérieur de la pyramide à étages de Borsippa, toujours jusqu'à Xercès, il y avait, au rapport d'Hérodote qui visita Babylone peu après, une statue d'or massif de douze coudées de haut. »

Si nous exceptons celles qui ont trait aux ruines normandes, l'ensemble de ces notices archéologiques doit nous convaincre que les Indiens sont d'origine asiatique et constituent une seule et même race que nous devons identifier avec la race jaune. Les analogies entre les monuments américains et asiatiques que nous avons fait ressortir, nous obligent à tirer la première de ses conséquences et les traits de ressemblance que nous retrouvons

entre les monuments du Nord, ceux du centre et du Sud, justifie amplement la seconde.

N'oublions pas un fait qui se détache de tout ceci. Le voici : Plus les ruines de ces monuments sont anciennes, plus nous y retrouvons de traces d'art et, par conséquent, d'un plus haut degré de civilisation dans ceux qui les ont créés. Nous devons en inférer que les plus anciens Américains se sont détachés de quelques grands centres civilisés de l'Asie. Mais ces grands centres ayant disparu pour être remplacés par des peuples nomades, puis par des hordes sauvages, et d'un autre côté les émigrations de l'Asie au Nouveau-Monde ayant continué à travers les siècles, le flot de la civilisation a cessé de s'y répandre. Ainsi est-il arrivé que les nouveaux venus de l'Ouest, et les Blancs arrivés de l'Est sont venus anéantir de concert la vieille civilisation américaine sortie de l'Asie.

III. SECTION HISTORIQUE

Le but principal de cette étude est de répondre à la question, sujet de tant de débats, « d'où viennent les Américains ? » Nous y répondons en attribuant aux Américains une origine asiatique. J'appelle cette section *historique*, parce que je demande mes preuves, les unes d'une nature négative, les autres d'une nature positive, tantôt à l'histoire en général et tantôt à l'histoire de la géographie, et à la science éthmographique en particulier. Avant d'entrer en matière rendons-nous compte, sous forme d'introduction, d'abord des opinions qu'entretenaient les anciens géographes touchant l'existence possible de terres situées au-delà de l'Atlantique; puis, des hypothèses diverses proposées par les savants, quant aux premiers habitants du Nouveau-Monde.

Un fils de Christophe Colomb a publié un document dans lequel il résume les principaux motifs qui ont engagé son illustre père à entreprendre son premier voyage d'exploration, pour arriver par la voie de l'Ouest, aux Indes orientales; et qui ayant découvert les Antilles, crut, de fait, avoir touché à des îles dépendant de la grande péninsule orientale. Or, cette pièce publiée par son fils, fait allusion aux diverses idées que se faisaient les anciens de la configuration de notre globe et de la situation des contrées qu'on supposait exister à l'Ouest de l'Atlantique.

« Les motifs — lisons-nous dans ce document — qui détermi-

nèrent l'amiral (Colomb), furent au nombre de trois, savoir : fondements naturels, autorité d'écrivains, indices des navigateurs. Quant au premier, qui est une raison naturelle, je dis qu'il considéra que toute l'eau et la terre constituaient et formaient une sphère... Secondement, il conclut par l'autorité d'auteurs estimés, qu'une grande partie de cette sphère avait déjà été naviguée, et qu'il restait seulement désormais, pour qu'elle fût entièrement découverte et manifeste, l'espace qui s'étend de la fin orientale de l'Inde, dont Ptolémée et Marin eurent connaissance, jusqu'à ce qu'en suivant la route d'Orient, on regagnât par notre Occident les îles Açores et celles du Cap Vert. »

L'idée entretenue par les anciens savants, que l'Inde s'étendait bien loin à l'Orient, fit croire à Colomb que quelques journées de navigation lui feraient atteindre son but.

« A cette raison — continue le fils de Colomb — se joint ce que dit Strabon, dans le 15^me livre de sa *Cosmographie*, que personne n'avait atteint avec une armée l'extrémité orientale de l'Inde, contrée aussi grande — dit Ctesius — que toute l'autre partie de l'Asie, puisque Onésicrite affirme qu'elle est du tiers de la sphère...

« Le deuxième fondement — lisons-nous plus loin dans le document cité plus haut — qui encouragea l'amiral à cette entreprise et lui permit d'appeler *Inde* les terres qu'il découvrirait, ce furent les nombreuses autorités de doctes personnages, dont l'opinion était qu'on pourrait naviguer par l'Occident, des côtes d'Espagne à l'extrémité orientale de l'Inde, et que la mer existant au milieu n'est pas très grande, selon qu'affirme Aristote à la fin du second livre du *Ciel et monde*, où il dit qu'on peut passer de l'Inde à Cadix en peu de jours. C'est ce que prouve aussi Averroès sur un passage de Sénèque dans le premier livre des *Questions naturelles*... Il dit qu'un navire pourrait passer, en peu de jours de vent favorable, des dernières parties de l'Espagne chez les Indiens. Si même, comme le veulent quelques-uns, ce Sénèque fit les tragédies, nous pourrions dire que c'est à quoi il fit allusion dans le chœur de la tragédie de Médée :

..... Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule. »

Dans les temps anciens, on entendait en général par *Thule* l'Islande actuelle. On a cru trouver une signification historique dans le récit de Platon sur l'Atlantide, mais un seul mot répond à l'étrange assimilation de cette île avec le Nouveau-Monde. « Au milieu de grands tremblements de terre et d'inondations, l'île d'Atlantide disparut dans la mer, » raconte le grand philosophe. Et le Nouveau-Monde existe encore. Aristote dit quelque part : « Il ne semble pas que les parties de la zone tempérée, qui sont au-delà de l'Inde, d'un côté, et au delà des colonnes d'Hercules, de l'autre, se rejoignent de manière à former un continent habité. » « Des auteurs ont avancé — écrit-il autre part — que l'espace occupé par la mer (dans la partie opposée à notre hémisphère) entre les colonnes d'Hercule et les parties orientales de l'Inde, ne devait pas être d'une grande étendue, ils se fondaient sur ce fait que les parties extrêmes de la Maurétanie et de l'Inde nourrissaient l'une et l'autre des éléphants. » Possidonius (100 avant le Christ) dit que l'Inde est située vis-à-vis de la Gaule.

Plus d'un auteur citent des faits qui démontrent que l'Amérique a été découverte par divers navigateurs longtemps avant Colomb. Sans parler déjà ici des Normands et des Irlandais, je me bornerai à mentionner ce que Franc-Parkman (*France and England in North-America*) rapporte d'un navigateur de Dieppe, nommé Cousin, qui découvrit l'Amérique en 1488. En naviguant le long de la côte occidentale de l'Afrique, il fut poussé vers l'Ouest par une violente tempête et se trouva en présence d'une contrée immense qu'il ne connaissait pas, non loin de l'embouchure d'un fleuve de la plus grande largeur. L'un de ses marins, nommé Pinzon, congédié à son retour à Dieppe pour sa mauvaise conduite, communiqua la nouvelle de cette découverte à Colomb, qu'il accompagna dans son voyage de découverte en 1492.

Une chose certaine est que l'île de Terre-Neuve était connue non seulement des Normands, mais encore des Basques qui s'y rendaient pour les grandes pêches à une époque bien éloignée de nous. Herrera (*Histoire générale*) rapporte qu'un manuscrit du XVII^e siècle portant ce titre *Description des costes de la mer océane* raconte qu'un pilote français « jeté sur la coste d'Amérique » fut le premier à découvrir le Nouveau-Monde. Il s'appelait Jean de Luz; communiqua son journal à Colomb, auprès duquel il mourut. Le savant Lelevel désigne le polonel Jean Szolny, comme l'un de ceux qui touchèrent l'Amérique avant Colomb.

Passons maintenant en revue les diverses opinions émises par les savants sur l'origine des premiers habitants du nouveau continent.

Huet les fait descendre des Phéniciens et des Carthaginois; ce qui ne l'empêche pas d'entrevoir des analogies entre les mœurs des Mexicains et celles de certains peuples asiatiques. Buffon fait la remarque très juste à mon avis, que les Américains sont fort semblables aux Tartares septentrionaux et orientaux. Gomara les fait venir du pays de Chanaan; Adair leur trouve de la ressemblance avec les Juifs; Kircker leur donne pour ancêtres les Egyptiens; Campanes, les Carthaginois; Grotius, les Norvégiens; de Guignes et Jones, les Huns et les Thibétains; Forniell, les Japonais. Le P. Fauques (*Lettres Edif.*, tom. 23) a cherché à démontrer que certaines tribus du Nord descendent des Juifs. Selon Charlevoix (*Histoire de la N. France*), les Sioux ont l'accent chinois et vivent à la manière des Tartares. « Humbold — dit Cantù — qui a recueilli avec soin les ressemblances entre les Américains et les Asiatiques, est d'avis qu'ils se séparèrent de très bonne heure du reste du monde et accomplirent d'eux-mêmes l'œuvre de leur civilisation sur un fond commun de traditions primitives. Quand même l'Amérique ne serait pas unie par le Nord avec l'Asie, qui aurait empêché une émigration tartare ou mongole de traverser le détroit de Behring ? » Mais n'anticipons pas quant au Nord-Ouest.

Voici ce qu'écrivit Malte-Brun (*Précis de Géograph.*) touchant ces diverses opinions :

« La ressource banale de la dispersion des Israélites a été employée par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels un seul mérite d'être remarqué, c'est l'anglais Adair qui, avec beaucoup d'érudition, a démontré les ressemblances de mœurs qui existent entre les anciens Hébreux et les peuples de la Floride et des Carolines. Ces ressemblances ne prouvent qu'en général une communication avec l'Asie; et quelques unes telles que l'usage de l'exclamation *Hallelayah*, paraissent illusoire. Les Egyptiens ont été donnés pour ancêtres aux Mexicains par le savant Huet, par Athanase Turcher et par un érudit américain (Siguenza), dont les vastes recherches n'ont pas été publiées... Les Cananéens ont été mis en avant par Gomara d'après de faibles analogies de mœurs remarquées dans la Terre-Ferme... Beaucoup d'écrivains ont

soutenu la réalité des expéditions carthaginoises en Amérique, et on ne saurait en nier absolument la possibilité. On connaît trop peu la langue de ce peuple fameux, né d'un mélange d'asiatiques et d'africains, pour avoir droit de décider qu'il n'existe aucune trace d'une invasion carthaginoise. Nous pouvons avec plus de certitude exclure les Celtes, malgré des artifices étymologiques employés pour retrouver les racines celtiques dans l'Algonquin. Les anciens Espagnols ont aussi de faibles droits; leur navigation étaient bien bornée. Les Scandinaves ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groënland et en Terre-Neuve, mais elles ne remontent qu'au X^e siècle, et elles prouvent seulement que l'Amérique était déjà peuplée en totalité, argument très fort pour la haute antiquité des nations américaines. Le célèbre Hugo Grotius a maladroitement combiné ce fait historique avec quelques étymologies hasardées, pour attribuer la population de l'Amérique septentrionale aux Norvégiens qui, hors l'Islande et le Groënland, n'y ont laissé que de faibles traces.

« L'origine purement asiatique a trouvé de nombreux défenseurs. Le savant philologue Brereward est peut-être le premier qui l'ait proposée. Les écrivains espagnols ne l'ont admise qu'en partie... Forster a attaché beaucoup d'importance à la dispersion d'une flotte chinoise, événement trop récent pour pouvoir avoir produit une grande influence sur la population américaine.

« Depuis plus d'un demi-siècle, le passage des Asiatiques par le détroit de Behring a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de Fischer, de Smith-Barton, de Vater et d'Alex. de Humboldt. Mais ces savants n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent des descendants des colonies asiatiques.

« Une opinion mixte qui réunit les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains et même des Océaniens, a obtenu quelques suffrages de poids. Acosta et Clavigero en paraissent les partisans. Ce dernier insiste avec raison sur la haute antiquité des nations américaines. L'infatigable philologue Hervas admet aussi l'hypothèse d'une origine mixte. Elle a été sagement développée par Georges de Horn. Cet écrivain ingénieux exclut de la population de l'Amérique les nègres, dont on a trouvé aucune tribu indigène dans le Nouveau-Monde, les Celtes, les Germains et les Scandinaves, parce qu'on n'a vu parmi les Américains ni des cheveux blonds, ni des yeux bleus; les Grecs et les Romains et leurs sujets,

à cause de leur timidité comme navigateurs, ni les Indous, parce que les mythologies américaines n'offrent aucune trace de la transmigration des âmes. Il cherche ensuite l'origine primitive des Américains chez les Huns et les Tartares-Cathayens; leur migration lui paraît très ancienne. Quelques Carthaginois et Phéniciens auraient été jetés sur le rivage du nouveau continent. Plus tard, les Chinois s'y seraient transportés; Tacfour, roi de la Chine méridionale, s'y serait enfui pour éviter le joug de Koublaï-Khan; il aurait été accompagné de plusieurs centaines de milliers de ses sujets. Manco-Capac serait aussi un Chinois. »

De nos jours, M. de Quatrefages, qui s'est occupé avec un soin spécial de l'origine des Américains, pense que le Nouveau-Monde a été peuplé par les trois races jaune, blanche et noire. La race jaune est encore, selon lui, représentée au Brésil par les Bolocudos. La race blanche, encore d'après lui, occuperait le Nord-Ouest; à la race noire, la moins nombreuse, il attribue pour demeure l'isthme de Panama, comme aussi une partie de la Floride, du Brésil et de la Californie.

Les polygénistes (désignation d'invention américaine désignant les adversaires de l'unité de l'espèce humaine) prétendent que les Américains sont d'une autre espèce que nous, c'est-à-dire qu'ils sont autochtones.

Mais voici une opinion diamétralement opposée à toutes celles que nous venons de mentionner et par laquelle je mets fin à cette espèce d'introduction. Elle est formulée dans l'Introduction au *Diction. Ling.* de Migne.

« Des recherches archéologiques, y est-il dit, d'un grand intérêt tendent à démontrer que des populations jaunes ou finnoises, venues de l'Amérique du Nord où elles s'étendaient jusqu'aux rives du Mississipi supérieur, et accumulées dans le Nord de l'Asie, ont jadis débordé sur l'Europe entière; depuis l'extrémité méridionale de l'Italie et de l'Espagne jusqu'à la haute Sibérie, en couvrant la Suisse, la Gaule, les îles Britanniques, toute l'Allemagne, le Danemark, le Sud de la Suède, la Pologne et la Russie, et que c'est à elles qu'il faut attribuer l'ensemble de ces monuments grossiers de pierres brutes et de terre qui témoignent partout de l'unité de la population primordiale de notre continent. »

Nous abordons maintenant notre sujet. Dans deux divisions générales, l'une embrassant l'Amérique orientale et l'autre l'Amé-

rique occidentale, nous voulons nous rendre compte et d'immigrations hypothétiques et de celles qui ont véritablement eu lieu, dont les unes n'ont été suivies que d'une colonisation passagère, et les autres ont donné à l'Amérique ou ses premiers habitants ou sont venues renforcer le nombre des premiers venus. La double conclusion générale que nous tirerons aura pour résultat de nous convaincre toujours plus que ces deux dernières classes d'émigrés étaient d'origine asiatique et appartenaient à la race jaune.

AMÉRIQUE ORIENTALE

CHAPITRE PREMIER

Nord-Est et Est (Amérique septentrionale)

Nous n'avons aucune raison d'admettre que l'Amérique ait reçu par le Nord-Est ses premiers habitants. Sans doute, de longs siècles avant Colomb, les Normands étaient venus s'établir au Groënland, mais alors déjà le nouveau continent était peuplé. Les établissements scandinaves ne durèrent qu'un temps. Aussi, en parlant un peu longuement ici des expéditions des Normands en Amérique, nous avons moins en vue de nous en servir comme de preuves négatives en faveur de notre thèse, que de plaire au lecteur en mettant sous ses yeux plus d'une notice sur cette partie de l'histoire de l'Amérique, généralement peu connue; de plus, ces notices serviront comme d'introduction à ce que nous dirons, dans un autre travail, de l'établissement du christianisme au Nord-Est du Nouveau-Monde.

Nous devons considérer cette découverte de l'Amérique par les Normands au X^e siècle, comme un des événements les plus remarquables du monde, aussi bien que celle faite par le grand amiral Génois au XV^e. « Il serait difficile, dit Cantù, de contester aux hardis navigateurs sortis de la Scandinavie l'honneur de cette découverte. »

Mais pour mieux nous rendre compte de l'histoire de cette découverte, disons un mot de la colonisation de l'Islande, l'*extrema Thule* de Sénèque, fréquentée déjà au IX^e siècle par les Normands

et les Bretons, et devenue plus peuplée depuis la venue d'Ingolf, vers l'an 868. Dès cette époque, les navigateurs islandais et norvégiens sillonnent ces mers boréales dans toutes les directions; aussi les côtes de l'Amérique du Nord ne tarderont-elles pas à être découvertes.

La section archéologique nous a déjà amenés sur ces plages, et nous a indiqué des ruines de monuments élevés par les Normands au Groënland et dans des contrées voisines moins septentrionales. Les premières terres découvertes furent appelées *Gröenland* à cause de leur aspect verdoyant. Cette contrée se peupla, des diocèses y furent érigés, et des couvents y furent fondés. Au XIV^e siècle, la peste-noire enleva les habitants et, depuis, les glaces empêchèrent les communications. Cependant, en 1720, une nouvelle colonie y fut fondée.

Ainsi qu'en font foi les « *Antiquitates Americanæ*, » publiées à Copenhague, le célèbre chef normand Biörn, allant visiter son père au Groënland, l'année 1001, fut poussé vers le Sud-Ouest par une tempête, et il put découvrir dans cette direction, à distance, une terre basse, couverte de bois. Leif, un autre Normand, entreprit du même côté un voyage d'exploration, aborda à une île rocheuse qu'il appela *Elleland*; puis, à une contrée boisée, à laquelle il donna le nom de *Markland*. Plus au Sud, il découvrit l'embouchure d'un fleuve qu'il remonta jusqu'au lac d'où il sortait. Le climat de cette contrée était délicieux, et les bords de ces eaux ombragés d'arbres fruitiers. Des grappes de raisin sauvage qu'on y cueillit, firent appeler ce pays *Vinland*. Les naturels de la contrée furent nommés *Skrelings* (nains) à cause de leur petite taille. Des expéditions ultérieures, dans lesquelles les Normands eurent maille à partir avec les indigènes, ne donnèrent pas des résultats bien importants.

Nous n'insisterons pas à parler plus longtemps de ces explorations pour nous occuper plus au long des voyages arctiques entrepris dans ces mêmes parages par deux nobles de Venise, les deux frères Zeni et surtout du voyage vraiment merveilleux d'un pêcheur des îles Ferroës. Les détails si intéressants qui vont suivre, nous les devons à une étude remarquable, publiée dans le *Journal des Missions*, par dom Grégoire-Marie, bénédictin français, d'un couvent de Florence.

Vers le milieu du XIV^e siècle, Nicolas Zeni, chevalier de Venise,

entreprit sur un vaisseau, armé à ses frais, le voyage d'Angleterre et de Flandre. Une tempête le poussa vers une île de la mer du Nord, nommée Frisland, où il trouva un prince comprenant le latin, nommé Zichmni, venu là pour s'emparer de cette île qui appartenait au roi de Norwège. Ce prince fit de Nicolas son premier capitaine. Ayant dû fuir devant la flotte du roi, ils tentèrent la conquête de l'Islande, mais ne réussirent qu'à s'emparer d'une langue de terre. Zeni passa de là au Groënland, où, à son grand étonnement, il vit un couvent de Dominicains dont nous ferons mention plus loin. A son retour au Frisland, il fut rejoint par son frère Antoine, et mourut quatre ans après, vers l'an 1395.

Nous allons transcrire ce que nous raconte dom Grégoire du voyage qu'Antoine fit également au nouveau continent, et le récit merveilleux du pêcheur dont nous avons parlé.

« Vers cette même époque, un pêcheur frislandais revint d'une contrée située à l'Occident, et nommée *Estotiland*, où il avait été jeté par une tempête. En racontant ce qu'il avait vu dans ce lointain pays, il disait que cette contrée était à plus de mille lieues de la Frisland, et que c'était une île grande comme l'Islande, mais plus riche et plus fertile.

« Il faut croire que les peuples de cette contrée avaient autrefois des communications avec les nôtres, parce que le pêcheur dit avoir vu dans la bibliothèque du roi des livres latins, qu'il ne comprenait pas; ces peuples ont une langue et une écriture différentes des nôtres; chez eux abondent les métaux, l'or surtout; ils ont des relations commerciales avec le Groënland. » (Passage d'une lettre d'Antoine Zeni.)

Après avoir parlé ainsi de l'Estotiland, le pêcheur continue son récit en donnant des détails ultérieurs sur d'autres contrées, et sur son retour, tels que nous les rapportons plus loin.

« L'étonnant récit du pêcheur, reprend dom Grégoire, produisit un grand effet sur le roi Zichmni. Aventurier et hardi comme il l'était, se sentant appuyé par Antoine Zeni, dont il connaissait les capacités et qu'il avait créé général en chef, après la mort de Nicolas, il résolut de tenter la conquête de ces pays inconnus. Antoine arrêta son plan et le lui communiqua. Zichmni partit lui-même avec une belle troupe de gens de guerre.

« L'expédition mit à la voile vers le mois de juillet et s'aventura sur la vaste étendue des mers dans la direction de l'Occident.

Après avoir essuyé une violente tempête, Antoine finit par découvrir la terre. C'était une grande île appelée *Icaria* ; mais il ne put débarquer, parce que les habitants se tinrent en armes sur la côte tant que les navires furent en vue. Enfin, un vent violent du Sud poussa la flotte sur les côtes du Groënland, où l'on put débarquer. Le froid commençant à se faire sentir, il ne fallait plus songer aux découvertes vers l'Ouest ; et, d'ailleurs, les marins et les soldats se plaignaient et voulaient rentrer chez eux. A son grand regret, Antoine dut retourner en Frisland ; mais non sans avoir visité la côte orientale que son frère avait vue, toutefois il ne retrouva pas le couvent (Dominicain) de Saint-Thomas. Zichmni resta au Groënland, en fit la conquête et y fonda une ville.

« Ce fut probablement après le retour de ce prince qu'Antoine Zeni, voyant l'impossibilité d'aller à la découverte des contrées enchantées de l'Ouest, reprit le chemin de l'Italie. »

Passons maintenant à ce récit détaillé, merveilleux du pêcheur, tel qu'il est contenu dans une lettre d'Antoine Zeni à son frère Charles, amiral de Venise, et que nous ferons suivre du commentaire qu'en fait dom Grégoire. Disons, en passant, que les récits des voyages des frères Zeni se trouvent dans une relation rédigée par l'un de leurs descendants, d'après leurs lettres conservées dans les archives de leur illustre famille. Cette relation a été imprimée à Venise en 1558.

« Il partit d'ici (Frisland), il y a vingt-six ans, quatre bateaux de pêcheurs, qui, assaillis par une violente tempête, errèrent à l'aventure pendant plusieurs jours, comme perdus sur l'étendue des mers. Enfin, la tempête s'étant apaisée, ils découvrirent une île nommée Estotiland, située au couchant, à une distance de plus de mille lieues de la Frisland. Un des bateaux alla s'y briser ; les six hommes qui le montaient furent pris par les insulaires et et conduits dans une ville fort belle et très peuplée. Le roi qui gouvernait cette ville fit venir nombre d'interprètes, mais il ne s'en trouva aucun qui sût la langue de ces pêcheurs, à l'exception d'un seul qui parlait latin, et qui avait été jeté, lui aussi, par la tempête sur les côtes de cette île. Il leur demanda de la part du roi qui ils étaient ; puis, recueillant leurs réponses, il les communiquait au roi, lequel, après avoir entendu le récit de leurs aventures, voulut qu'ils se fixassent dans son royaume.

« Ne pouvant faire autrement, ils obéirent à cet ordre. Ils

demeurèrent cinq ans dans cette île, et apprirent la langue du pays. L'un d'eux spécialement, ayant parcouru toute l'île, raconta qu'elle est très riche en toutes sortes de produits, qu'elle est presque aussi grande que l'Islande, mais plus fertile. Au centre, se trouve une montagne très élevée, d'où partent quatre fleuves. Les habitants sont ingénieux, ils connaissent les arts aussi bien que nous. On croit même qu'ils ont eu autrefois, quelques relations avec nos contrées, car le pêcheur sus-mentionné, dit qu'il a vu, dans la bibliothèque du roi, des livres latins qu'ils ne comprennent pas. Ils font le commerce de pelleteries, de soufre et de poix.

« Ce même pêcheur raconte aussi que, vers le Sud, s'étend une vaste contrée très riche et fort peuplée, où l'on cultive le blé et où l'on fabrique de la cervise, sorte de boisson dont les peuples du Nord se servent comme nous faisons du vin. Il s'y trouve des bois immenses, on y construit en pierre; les villes et les villages y sont en grand nombre. Les indigènes font des bateaux, car ils savent naviguer, mais ils n'ont pas l'aiguille aimentée et ne savent pas connaître le Nord avec la boussole.

« Aussi ces pêcheurs furent très bien vus, et le roi les envoya avec douze bateaux vers le Sud, dans le pays qu'ils appellent Drocéo; mais pendant le voyage ils furent assaillis par une si violente tempête qu'ils se crurent perdus. Ayant échappé à cette mort, ils se virent bientôt exposés à une autre encore plus cruelle; car ils furent pris sur la côte et mangés presque tous par ces peuples féroces qui se nourrissent de chair humaine, la regardant comme un mets délicieux. Notre pêcheur échappa à la mort, ainsi que cinq de ses compagnons, en leur enseignant à prendre le poisson avec les filets. Il se mit à pêcher tous les jours dans la mer et dans l'eau douce et faisait présent au chef du poisson qu'il avait pris. Il entra si bien dans leurs bonnes grâces que tout le monde l'aimait et l'honorait.

« Cependant les peuples limitrophes commencèrent à entendre parler de ces étrangers. Un seigneur voisin devint si désireux d'avoir ce pêcheur et de connaître comment il faisait pour prendre le poisson, qu'il déclara la guerre au seigneur chez qui il vivait. Comme il était plus puissant et plus belliqueux, il fut vainqueur, et on lui envoya le pêcheur avec ses compagnons.

« Le pêcheur raconte que pendant treize ans qu'il habita ces contrées, il fut envoyé à plus de vingt-cinq seigneurs qui se faisaient

uniquement la guerre les uns aux autres pour l'avoir; errant sans cesse d'un lieu à l'autre, il lui fut donné de connaître tout le pays.

« Il dit donc que ce pays est si grand qu'il forme comme un nouveau monde, mais les habitants sont grossiers et privés presque de toute culture, car ils vont nus malgré le froid, et ne savent pas se couvrir des peaux des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils n'ont aucune sorte de métal; ils vivent de chasse, portent des lances de bois pointues à l'extrémité, des arcs dont les cordes sont faites de peaux d'animaux. Ces peuples sont très féroces, se livrent des combats furieux et se mangent entre eux. Ils ont des chefs et quelques lois qu'ils changent souvent. Mais si l'on se dirige vers le Sud-Ouest, l'on trouve plus de civilisation et le climat est plus tempéré; il y a des villes et des temples d'idoles où l'on sacrifie des hommes que l'on mange ensuite. L'usage de l'or et de l'argent y est connu.

« Or, ce pêcheur forma le projet de retourner dans sa patrie s'il pouvait y réussir. Ses compagnons, désespérant de le revoir jamais, lui souhaitèrent un heureux voyage et restèrent où ils étaient. Il leur dit donc adieu et s'enfuit à travers les bois vers le pays de Drocéo. Il fut très bien reçu par le seigneur voisin, qui le connaissait et était ennemi de l'autre. Il repassa ainsi successivement tous les pays qu'il avait déjà parcourus et, après beaucoup de temps, de peines et de fatigues, il arriva en Drocéo, où il demeura trois ans.

« C'est alors qu'il apprit que des bateaux étaient arrivés à la côte. Tout plein d'espoir, il se dirigea vers la mer pour demander aux marins de quel pays ils étaient. Il apprit avec plaisir qu'ils étaient d'Estotiland. Les ayant priés de l'emmener avec eux, il fut reçu très volontiers, et comme ils ignoraient la langue du pays, il leur servit d'interprète.

« Il fit donc ce voyage avec eux, devint fort riche, construisit et équipa à ses frais un navire et revint en Frisland, apportant à son roi la nouvelle de la découverte de ces contrées si riches; et l'on prêta foi à ses assertions. »

Voici maintenant le commentaire que fait de ce récit du pêcheur le savant Bénédictin, au point de vue géographique. Sûr que le lecteur trouvera son plaisir à le lire, je le transcris en entier malgré sa longueur.

« Le curieux récit du pêcheur de Frisland est sans contredit

l'un des passages les plus intéressants de la relation de Zeni, mais mais aussi il n'en est point qui ait été plus attaqué et dont on ait davantage mis en doute la véracité. Les noms des contrées dont il fait mention, sont étrangers et inconnus de nos jours. Toutefois, il suffit de jeter un coup d'œil sur les cartes du XVI^e siècle pour y trouver l'Estotiland; la géographie de Magini, du XVII^e siècle, en parle aussi bien que de la Friesland, et le Dictionnaire de Baudrand, à peu près de la même époque, en fait mention.

« Mais la question des noms ne nous semble pas assez importante pour nous y arrêter longtemps. Ce qui a plus de poids, ce sont les particularités du récit et la position des contrées dont il parle, et qui, dans le texte, aussi bien que sur la carte des Zeni, correspondent à l'Amérique septentrionale.

« Nous avons parlé ailleurs de l'Estotiland et des livres latins que possédaient le roi de ce pays. L'Estotiland est évidemment la terre de Labrador; et, si notre pêcheur la représente comme une île, c'est uniquement parce qu'il n'avait pas visité le Sud, côté où la péninsule se rattache au continent. D'ailleurs de semblables erreurs ne sont pas rares lors de la découverte d'une contrée...

« La proximité du Groënland permettait aux habitants des deux contrées d'exercer le commerce entre eux, elle explique la descente des Normands sur le continent américain qu'ils appelèrent Vinland.

« Nous avons parlé de l'évêque Erik Gnupson, qui, en 1121, quitta le Groënland pour aller en Vinland; il n'en revint pas et y laissa ses effets et ses livres qui devinrent propriété du roi (Torfæus, hist. *Vinlandiæ antiquæ*).

« Passons aux contrées situées au Sud de l'Estotiland, dont parle notre pêcheur. Comment n'y pas reconnaître le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Pensylvanie, la Virginie, la Floride, dont les bois, les chasses, les mœurs et coutumes, si bien décrits par Charlevoix, Lafiteau, Robertson, correspondent au récit de notre pêcheur, qui, pour indiquer l'immense étendue de ces contrées, les appelle un nouveau monde ?

« Et ce pays de Drocéo, dont les côtes sont baignées par la mer, dont les habitants sont cannibales, autrefois habitées par des sauvages qui, au dire d'Alvarèz Nunnez, ne connaissaient pas l'agriculture et ne prenaient que très peu de poisson, et les pays du Sud-Ouest, où la civilisation en est arrivée à un degré plus élevé, où l'on trouve l'or et l'argent, où le climat est plus doux, où

les idoles ont des temples dans lesquels on sacrifie des victimes humaines; ces pays, dis-je, correspondent à merveille au Mexique et même au Pérou. Le récit du pêcheur indique toutes ces particularités si connues de quiconque a lu l'histoire de la découverte de l'Amérique; il y a plus, il indique parfaitement aussi la position de ces contrées au Sud-Ouest.

« Nous reconnaissons dans cette naïve relation l'existence, l'immensité et l'importance du Nouveau-Monde; nous avons là un trésor de notices intéressantes, bien autrement précieuses que toutes les suppositions des anciens sur l'Atlantide, et elle est d'un très grand poids pour prouver les voyages des Norwégiens au Nord de notre hémisphère, au IX^e et au X^e siècles.

« Il n'est pas étonnant qu'un semblable récit ait produit un grand effet sur l'esprit d'Antoine Zeni, du roi Zichmni et de ses marins, et ait donné lieu à l'expédition qui aboutit à reconnaître la grande île appelée Icaria, entourée de bancs de sable et où ils ne purent débarquer. Cette vaste étendue de mer dont il est parlé dans la relation, correspond bien à la largeur de l'océan entre l'Europe et l'Amérique, largeur qui pour des navigateurs de ce temps-là, était vraiment immense. Les bancs de sable sur la côte orientale de l'île nous font reconnaître l'île de Terre-Neuve, et nous ne saurions en aucune manière en imaginer une interprétation différente. »

Si ce n'est point par le Nord-Est que l'Amérique a reçu ses premiers habitants, c'est encore moins par l'Est qu'elle a commencé de se peupler. Cependant, certains savants avancent qu'avant l'arrivée des Normands, les rivages de l'Est du nouveau-continent septentrional auraient vu des Irlandais y débarquer et s'y établir, comme nous le rapportons plus loin.

Les Esquimaux, prétend-on, habitaient une région plus méridionale qu'aujourd'hui. Ces squelettes à petite taille trouvés dans les tombeaux dans certains Etats du centre, donneraient raison à cette manière de voir. D'après les publications historico-américaines de Copenhague, les habitants de ces contrées assuraient qu'il se trouvait, non loin de là un peuple, vêtu de blanc, portant des perches auxquelles étaient attachées des pièces d'étoffe. Ce pays ne peut être que le *Hwitramannaland* (terre des hommes blancs, d'après l'étymologie scandinave) ou *Irland it mikla* (la grande Irlande), dont nous avons déjà fait mention.

Nous transcrivons ici une note du tome XIII de l'*Histoire universelle* de Cantù, à ce sujet :

« Parmi les Indiens savanais (Shawannos), qui ont émigré depuis un siècle bientôt, et qu'on voit aujourd'hui dans l'Etat de l'Ohio, on a trouvé cette importante tradition, que la Floride était autrefois habitée par un peuple blanc, lequel faisait usage d'instruments de fer; si l'on en juge d'après d'anciens documents, ce devait être une colonie de chrétiens irlandais établis dans cette contrée avant l'an 1000. Are-Marson, chef puissant de Reykianes en Islande, fut jeté sur cette terre en 983, par une tempête, et y reçut le baptême. Le premier qui raconte ce fait, est Rafn, contemporain d'Are, renommé navigateur de Limerik, ville connue en Irlande, où il avait longtemps demeuré. Are Frode, illustre savant islandais, l'auteur le plus ancien du *Landnama*, descendant du quatrième degré d'Are Marson, raconte qu'Are était connu à Hwitmannaland, qu'on ne lui permettait pas de s'en éloigner, mais qu'on lui portait un grand respect. Ce fait, il l'avait appris de son oncle Thorkel Gellerson (dont le témoignage, dit-il, mérite toute confiance), qui le tenait de quelques Islandais auxquels Thorfin-Sigurdson, jarl des Orcades, l'avait raconté. Ce récit prouve qu'il y avait à cette époque des relations entre les terres occidentales (les Orcades ou l'Irlande) et cette partie de l'Amérique. »

M. Oswald Moosmüller, s'appuyant sur des données certaines, avance qu'une langue européenne a été parlée sur un point de ce littoral entre le Delavare et la Floride, vers 983; c'était un dialecte celtique. Le normand Biörn de Breidwitten qu'on croyait depuis longtemps perdu, fut retrouvé en Amérique par Gudleif fils de Gudloeg le riche, de Srömjörd. Il était islandais, sans doute, mais ses voyages en Irlande lui avaient donné l'occasion d'apprendre la langue de ce pays. Or, il racontait que les gens de cette côte de l'Amérique qui s'étaient jetés sur lui et sur ses compagnons, parlaient la langue irlandaise.

M. Owon Williams, de Baltimore, pense avoir retrouvé sur les bords de la Madwga, des descendants de colons venus là du pays de Galles, à l'époque de la domination des Saxons dans leur mère-patrie.

Quoi qu'il en soit de ces assertions, il reste vrai, jusqu'à preuve du contraire, que les premiers habitants du nouveau continent n'y ont point abordé de ce côté-ci. En tout cas, ces Celtes n'ont pu

être leurs ancêtres, puisqu'à leur arrivée, supposé qu'elle ait eu lieu, ce continent était déjà couvert de tribus indiennes.

Une objection pourrait être faite, quant au Nord-Est, s'appuyant sur l'opinion de Grotius en partie. La voici : les Lapons peuvent bien avoir été les ancêtres des Esquimaux, auxquels ils ressemblent à tant de titres. A cette objection je n'opposerai que ces deux raisons : d'abord il est difficile d'admettre que les Lapons aient pu, sur une si immense étendue d'eau, hérissée d'*icebergs*, arriver jusqu'en Amérique sur leurs frêles esquifs ; en second lieu, nous nous en convainçons plus loin, les Esquimaux assurent que leurs ancêtres sont venus de l'Ouest.

AMÉRIQUE CENTRALE

ET MÉRIDIONALE

CHAPITRE DEUXIÈME

(Est)

Comme le précédent, ce chapitre ne peut offrir que des preuves d'une nature négative. On ne peut avancer aucun fait positif qui puisse démontrer que l'Amérique ait commencé à se peupler soit au centre soit au sud du côté de ses rivages orientaux. Si des navigateurs ont paru de ce côté, ils n'ont laissé que des traces peu considérables de leur apparition. Ce qu'on peut objecter de plus sérieux à notre manière de voir, c'est d'abord le récit de l'histoire de la conquête du Mexique, d'après lequel le souverain du pays s'adressant aux conquérants espagnols, leur aurait dit que leurs ancêtres étaient venus, par la mer, de l'Orient ; en second lieu, ces statues représentant des Espagnols dont nous avons parlé, feraient croire aussi que les habitants primitifs du centre pourraient être arrivés au sud de l'Europe. Mais ces statues de prétendus Espagnols sont de la plus haute antiquité et ces Espagnols portaient un costume national relativement moderne.

Somme toute, nous savons que les traditions et monuments

mexicains sont autant de preuves évidentes de l'origine septentrionale de ceux qui ont construit ces monuments. Constatons, cependant, les hypothèses diverses qu'ont formulées les savants sur des colons primitifs, ancêtres des Américains, arrivés du côté de l'est dans l'Amérique centrale ou méridionale. Les uns les font venir de l'Afrique ou de l'Europe, d'autres de l'Asie ou de la Polynésie.

Le savant Calmet a publié une dissertation sur l'opinion avancée par plusieurs érudits que les Cananéens chassés par Josué, le chef des Hébreux, seraient venus se réfugier en Amérique après de longues années de pérégrination le long du littoral septentrional de l'Afrique. Comme il en fait la remarque, l'Écriture ne fait pas mention des lieux où ce peuple se retira après son expulsion du pays de ses pères.

D'après Procopius (*de Bello Vandalico*, lib. II), les Cananéens, s'étant multipliés en Afrique, se seraient répandus jusqu'aux contrées les plus occidentales de ce continent. Bien que corrompu, leur langage trahissait leur origine. Ils élevèrent à Tingitane un monument consistant en deux colonnes de marbre blanc, portant cette inscription : « Nous sommes le peuple qui, pour se soustraire à la méchanceté de Jésus (Josué), fils de Navé, est venu se réfugier en ces lieux. »

Continuons notre analyse de la dissertation de Calmet .

« Les Gomériens, écrit Antoine Nébrisse, peuple de la Mauritanie, doivent avoir donné leur nom à l'une des îles Canaries. » Or, le même auteur peuple ces îles de Cananéens. Dans son *Histoire de la Nouvelle France*, Escarbot embarque les Cananéens sur des vaisseaux de Sidon qu'une tempête chasse de la Méditerranée dans le Grand-Océan, et pousse jusqu'aux rivages américains. Une autre version les conduit des îles Canaries au Nouveau-Monde. »

L'hypothèse, ajoute Calmet, qui fait des Phéniciens les ancêtres des Américains, se base sur certaines analogies de mœurs, de langue et de religion, les divinités mexicaines paraissent identiques avec le Saturne des Phéniciens et le Moloch des Ammonites. Ceux qui se sont occupés de l'étude de la langue de ces nations, y trouvent, prétend Horn, de grandes ressemblances. Manasse-Ben-Israël fait la remarque que le peuple de Yucatan pratique la circoncision; que d'autres nations déchirent leurs vêtements

en signe de deuil; qu'une fête jubilaire est célébrée à Mereig tous les cinquante ans, que le peuple assiste au sacrifice le jour du Sabbat; et qu'une veuve peut épouser son beau-frère.

« Mais, demande Calmet, comment les Cananéens (confondus dans sa dissertation avec les Hébreux) ont-ils pu franchir l'Océan? Huet pense que cette traversée a été due au hasard. « Les peuples, dit-il, franchissaient souvent le détroit de Cadix, pour se diriger soit au nord soit au sud; prenant cette dernière direction et cinglant vers la ligne, ils ont pu être poussés vers l'Ouest par les vents qui y soufflent continuellement de l'Est, et aborder ainsi contre toute attente aux rives d'un nouveau monde. La douceur du climat et les dangers du retour les auront engagés à s'y fixer. »

« Hornius, dit encore Calmet, croit que les Phéniciens ont passé à diverses reprises d'Europe ou d'Afrique en Amérique; et il démontre par un témoignage de Strabon que les courses de cette nation sur l'Océan-Atlantique étaient devenues célèbres dans l'antiquité. D'après Acosta, la traversée des îles Fortunées au nouveau continent peut se faire par un temps favorable en une quinzaine de jours; et personne n'ignore que les Phéniciens fréquentaient ces îles... Hornius va jusqu'à dériver la dénomination « Canaries, » du mot Cananéen. » Le même Hornius ne se contente pas de démontrer cette facilité de passer ainsi en Amérique, mais il mentionne encore trois expéditions phéniciennes au Nouveau-Monde.

« La première a dû être entreprise par les descendants du célèbre Atlante, qui donnèrent son nom à l'immense mer que sillonnaient leurs vaisseaux; et ils désignèrent du même nom les îles qu'ils découvrirent. Il est certain que des prêtres égyptiens en ont révélé l'existence à Platon. Le déluge qui, au dire de ces prêtres, a submergé l'île atlantide, est celui dont les indigènes américains ont conservé la tradition.

« La deuxième expédition est due à une tempête qui poussa à l'ouest une flotte phénicienne qui venait de franchir les colonnes d'Hercules, et la fit arriver à cette fameuse île Atlantique. Les Carthaginois en eurent vent, et, voyant leur existence menacée par les Tyrrhéniens et autres peuples de la Mauritanie, ils équipèrent une flotte pour aller préparer dans cette île un lieu de refuge pour leurs concitoyens, si leur patrie devait être envahie par leurs ennemis.

« La troisième expédition est celle qui se rendit en Amérique au nom de Salomon, ou par la voie de la Méditerranée ou en sortant de la Mer-Rouge.

« Telles sont les principales conjectures qui ont été faites sur l'arrivée des Cananéens ou d'autres nations congénères dans le Nouveau-Monde. Voici ce que nous en pensons : d'abord, il est difficile d'admettre qu'ils se soient transportés ainsi directement des rivages de la Syrie à ceux de l'Amérique; la longueur de la traversée, le genre de construction des vaisseaux de ce temps-là, la masse de provisions à emporter, ne permettent pas d'en supposer la possibilité. Deuxièmement, les preuves de fait de la traversée, relativement facile, des îles Canaries en Amérique nous paraissent bien faibles. Ce que Platon dit de cette île Atlantide ne repose-t-il pas sur une fable? Personne ne doute que l'île dont parle Diodore est sans doute l'une des îles Canaries, mais il y a loin de là en Amérique. Et qui pourra indiquer le point du littoral du Nouveau-Monde où la flotte de Salomon doit avoir abordé? »

La conclusion que tire Calmet de toutes ces opinions et hypothèses, est que les Cananéens n'ont pu donner un commencement de population au Nouveau-Monde, et que si les Phéniciens y ont touché, ils n'y ont guère laissé de traces de leur apparition.

Du reste en présence des traditions des Américains touchant leur origine, et de tant de preuves avancées dans les deux sections précédentes, d'une origine asiatique, que confirmeront les deux chapitres suivants, il est impossible d'admettre que l'Amérique ait pu commencer de se peupler dans sa partie orientale du Groënland au cap Horn.

Dans le document sus-mentionné du fils de Colomb nous trouvons un passage qui offre un grand intérêt touchant le sujet qui nous occupe ici, bien que d'aucune portée pour notre thèse, puisque l'Amérique était déjà peuplée à l'époque où eurent lieu les événements auxquels ce passage fait allusion.

Le voici :

« On regarde comme chose certaine que l'Antilia (l'île dont parle Aristote, et qui figure sur les anciennes cartes portugaises) est l'île des sept villes, peuplées par les Portugais au temps où l'Espagne fut enlevée au roi Rodrigue par les Maures, c'est-à-dire en l'an 714 de la naissance du Christ. On dit donc qu'à cette époque il s'embarqua sept évêques qui allèrent avec leurs conci-

toyens et plusieurs navires à l'île d'Antilia, où chacun d'eux construisit une ville, et afin que leurs gens ne songeassent pas à retourner en Espagne, ils brûlèrent les navires avec tous les cordages et les autres choses nécessaires pour naviguer. Certains Portugais, dans la suite, s'entretenaient au sujet de cette île; il y en avait qui affirmaient que plusieurs de leurs concitoyens y étaient allés et n'avaient jamais pu en revenir. On dit notamment que, du vivant de l'infant dom Henri de Portugal, un navire parti du port de Portugal, poussé par la tempête, arriva à cette île Antilia. Les gens du bord étant descendus à terre, ceux de l'île les menèrent au temple pour voir s'ils étaient chrétiens et s'ils observaient les cérémonies; ayant vu qu'ils les observaient, ils les prièrent de ne pas partir jusqu'au retour de leur seigneur, alors absent, qui leur aurait fait beaucoup de caresses et de présents, et qu'ils allaient informer de suite de leur arrivée. Mais le patron et les matelots craignirent d'être retenus, et dans la pensée que ces gens, ne voulant pas être connus, ne vîssent à brûler leur navire, ils repartirent pour le Portugal dans l'espoir d'être récompensés par l'infant. Il les réprimanda, au contraire, très sévèrement, et leur ordonna de retourner aussitôt. Mais, par peur, le patron s'enfuit avec son navire et ses gens hors du Portugal. On dit aussi que dans cette île d'Antilia, pendant que les matelots étaient dans l'église, les mousses du navire ramassèrent du sable pour la cuisine, et il se trouva que le tiers était tout en or fin. »

Quant au Brésil et le reste de la côte orientale vers le cap Horn, nous ne pouvons, moins que jamais, admettre que l'Amérique ait pu commencer d'être peuplée dans cette direction. L'absence de toute ruine d'un monument quelconque en est la preuve la plus évidente, et, pourtant, il est certain que les premiers arrivés dans le Nouveau-Monde jouissaient d'une civilisation assez avancée. Avouons, cependant, que le Brésil a été connu de bonne heure. Muratori prouve, en effet, que cette partie de l'Amérique du Sud a été découverte à une époque relativement ancienne, en constatant qu'il est fait mention du bois de Brésil entre les marchandises qui, en 1306, payaient un droit d'entrée au port de Modène, et que la carte d'Andréa Bianco (Bibl. de S. Marc, Venise), faite en 1430, place dans l'Atlantique une île portant le nom de *Brasile*.

Remarquons, en terminant ce chapitre, qu'il est encore moins possible que des émigrants soient venus des îles de la Polynésie

peupler l'Amérique par son extrémité méridionale. Ce que nous avons dit des Pêcherais ou Fuégiens, suffit pour nous en convaincre. Rien ne pouvait engager des étrangers à venir s'établir sur ces côtes si inhospitalières. Du reste, comment des insulaires des archipels du sud auraient-ils pu s'aventurer, dans leurs frêles pirogues, sur l'immensité de l'Océan, pour gagner des terres dont ils ne rêvaient pas même l'existence ?

AMÉRIQUE OCCIDENTALE

CHAPITRE III

Nous nous rapprochons ici plus sensiblement de notre but. Ce ne sont déjà plus des preuves d'une nature négative, mais très positive que nous allons faire valoir; elles vont se multiplier sous nos pas, démontrant d'une manière toujours plus péremptoire que les premiers habitants du Nouveau-Monde sont venus de l'Asie. Nous assisterons au spectacle grandiose que nous offrent ces nations, ces tribus, ces hordes transmigrant ainsi d'un monde ancien à un monde nouveau, appartenant à cette race jaune qui autrefois inonda l'Europe de ses flots comme un grand fleuve, et s'en allant aussi couvrir le nouveau continent avec la même force d'épanchement. Mais qui fera l'histoire de ces émigrations américaines; qui en déterminera les époques ?

Voici, en forme d'introduction aux deux chapitres qui suivent, quelques considérations générales.

Commençons par transcrire un passage tiré du célèbre ouvrage de M. Moigno, *Les Splendeurs de la Foi*, concernant notre sujet :

« Les traditions primitives des Américains les représentent comme un peuple émigrant et descendant du nord-ouest vers le sud. Les peintures hiéroglyphiques qui représentent les émigrations des Aztèques, les montrent traversant la mer, peut-être le golfe de Californie; on sait, en effet, que la Californie a été visitée et colonisée par les Chinois; de telle sorte que les indigènes de ces contrées pourraient s'attribuer une origine chinoise. Manco-Capac, le plus célèbre des colons américains, le fondateur de la

dynastie et de la religion des Incas, venait de la Tartarie ou du Thibet, comme semblent l'indiquer toutes les données chronologiques, la nature de la religion qu'ils établirent, les monuments qu'ils érigèrent, etc. La division du temps en grands cycles d'années, subdivisés en portions plus petites, dont chacune porte un certain nom, est, sauf des différences insignifiantes, celle adoptée par les Chinois, les Japonais, les Kalmouks, les Mogols et Mantchous, aussi bien que des Toltèques et des Aztèques, et autres nations américaines. Les noms donnés aux jours des mois, sont les mêmes, en outre, coïncidence inexplicable autrement que par une origine commune, plusieurs signes : le tigre, le lièvre, le serpent, le singe, le chien, l'oiseau, signes qu'aucune aptitude ou signification naturelle n'a pu suggérer ou imposer à la fois à des nations si diverses et séparées par de très grandes mers, sont communs au zodiaque américain, thibétain, mongol et mantchou.

« Il y a plus : quelques-uns des signes américains qui manquent dans le zodiaque tartare, une maison, une canne à sucre, un couteau, trois empreintes de pieds, signes non moins arbitraires, se retrouvent à la même place dans les Shastras indous (*Vue des Cordillères*). Enfin, les traditions conservées en traits si précis, si clairs, si vivants chez les Américains sur l'histoire primitive de l'homme, sur le déluge et la dispersion, sont si exactement conformes à celles de l'Ancien-Monde, qu'elles rendent impossible toute hésitation sur leur origine (*HUMBOLOT, ibid.*).

« D'ailleurs, rien de plus évident que la possibilité de ces migrations asiatiques. Au nord-ouest le passage a dû être facile autrefois par le détroit de Behring. Pickering, qui a exploré ces parages avec le capitaine Wilkes, en était à se demander où commençaient et où finissaient l'Asie et l'Amérique. En effet, celui qui, longeant les îles aléoutiennes, se rend du Kamtchatka à la presqu'île d'Alaska, doit être bien embarrassé pour déterminer la limite des deux continents... Des peuples qui habitent les rivages et les îles asiatiques le plus remarquable est celui des Aïnos ; or, son culte national, le culte de la mer et des astres, est un reflet irrécusable des croyances des peuples les plus civilisés de l'Amérique.

« Au sud, nos marins ont découvert de nouveaux fleuves coulant au sein des mers, et, en particulier, dans l'Océan-Pacifique, un second *gulf-stream*, qui, passant au sud du Japon, se dirige vers

l'Amérique. Ce second courant a pu entraîner vers les côtes de la Californie des jonques chinoises livrées à elles-mêmes. »

Nous l'avons constaté à diverses reprises; les traditions indiennes témoignent universellement d'une origine étrangère, occidentale; et comme nous l'avons dit, et ainsi que M. Moigno le témoigne, les ancêtres des Mexicains sont représentés dans leurs tableaux historiques comme voguant sur les eaux.

Ajoutons ici un autre témoignage tiré de Cantù : « Les traditions recueillies par les premiers annalistes et consignées dans les tableaux historiques des Artèques, racontent qu'en l'an 544 de Jésus-Christ on vit paraître les Toltèques, qui cherchaient des terres et des climats meilleurs; ils séjournèrent dans le pays jusqu'en 1052. Peuple éclairé, il cultivait les arts, avait de bonnes institutions, et représentait les Pélasges chez les anciens Grecs; il apporta dans le Mexique le maïs, le coton et d'autres plantes utiles. Il savait fondre les métaux et travailler les pierres précieuses. Versé dans l'astronomie, il introduisit un calendrier nouveau. »

Voici donc un peuple nouveau qui arrive dans l'Amérique du centre cinq siècles après la venue du Sauveur. D'où pouvait-il venir? Evidemment de l'Asie, soit par le détroit de Behring, soit en traversant la mer; leur état de culture nous donne le droit de supposer que l'art de la navigation ne leur était pas inconnu. Mais ont-ils été les premiers venus? Non.

« La raison et les monuments, ajoute Cantù, attestent que le Mexique était civilisé antérieurement à cette époque, et, probablement, les Toltèques ne firent que recueillir des fruits de cette civilisation et les féconder. » Les monuments les plus anciens, nous l'avons vu, dénotent une origine asiatique, et ont été, nécessairement, élevés par ces devanciers des Toltèques. Ces antiques colons d'un monde que nous appelons nouveau, et qui probablement s'y étaient déjà établis avant la venue de Jésus-Christ, n'ont pu, à coup sûr, venir des rivages de l'Europe occidentale qui, à cette époque, n'étaient habités que par des peuplades à demi sauvages. Quant à une origine autre que celle-là, nous venons de trancher la question.

Pour nous persuader que ces devanciers des Toltèques étaient d'origine asiatique, nous n'avons qu'à consulter le simple bon sens inspiré de l'esprit de l'histoire qui, en présence d'une série d'émi-

grations se suivant dans une seule et même direction, nous donne le droit de supposer que la première a eu lieu dans le même sens. Les lignes suivantes de Cantù nous démontrent l'origine asiatique de ces émigrations successives.

« La tradition, écrit-il, rapporte que, au milieu de leur prospérité (des Toltèques), une sécheresse terrible détruisit le pays et les hommes. La peste fit le reste, et le peu d'habitants qui survécurent, se mêlèrent à leurs voisins du Yucatan et du Guatémala, où ils introduisirent leur culte.

« Un siècle après (1170), arrivèrent dans ce pays dévasté, par la même route du nord, les Tchitchémèques, nation plus grossière, habitant dans des cavernes, vivant de chasse, divisée pourtant en nobles et en plébéens, gouvernée par un roi, et adorant le soleil. Après s'être établis dans le pays, ils prirent des habitudes plus policées, et s'appliquèrent à l'agriculture ainsi qu'au tissage. Sept autres tribus les suivirent, attirées par la beauté de la contrée; puis, enfin, les Tlascalais et les Acolkuis, qui, plus civilisés que les autres, s'unirent par des mariages, obtinrent la supériorité, fondèrent différentes dynasties, et soumirent les autres peuples pour s'installer dans l'Anahuac, où ils bâtirent de belles cités.

« D'où venaient-ils ? On l'ignore. Il est à remarquer toutefois que ces invasions successives eurent lieu au temps où la chute de la dynastie des Kin, en Chine, avait bouleversé toute l'Asie orientale; que tous ces nouveaux venus entrèrent par le même côté dans le pays, qu'ils avaient le même idiome et le même culte, construisaient des pyramides à plusieurs étages et parfaitement orientées, concordances qu'il est impossible d'attribuer au hasard. Ils disaient venir de l'*Aztlán*, qui peut signifier « pays des cerfs » ou « pays des eaux »; or, ce nom convient à la Sibérie orientale. Il est certain, cependant, que les plus anciens documents de la Chine et du Japon n'offrent pas la moindre trace d'une pareille émigration.

« La bande la plus célèbre de toutes, celle des Aztèques, dont un oracle avait déterminé l'émigration, apparut *près des eaux* en 1244. Pauvres et inertes, c'était à peine si dans leur voyage ils avaient appris à connaître l'usage du feu, et à l'obtenir en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre..... mais, faisant des progrès dans l'industrie..., ils se mirent à bâtir et à tisser. »

Si tout cela est vrai, nous sommes forcés d'attribuer, non plus

aux Aztèques, mais à leurs devanciers la construction des villes et des monuments dont nous avons signalé les ruines le long de la route qui conduit du nord-ouest au Mexique et dans le centre même de l'Amérique.

Cosmas Indicopleustès assure que les Chinois fréquentaient les ports du Japon et les rivages de la Californie, dans les mines de laquelle une pièce de monnaie chinoise a été trouvée. Je n'hésite pas à admettre que les Chinois sont les premiers qui se soient établis en Amérique, les premiers à venir s'installer au Mexique, pour être refoulés, comme nous l'avons vu, et probablement vers le sud, par les Toltèques, de là peut-être la ressemblance frappante qui existe entre les Indiens du sud qu'on appelle Guaranis et les Chinois, tandis qu'on trouve une grande analogie entre les Tartares et les Indiens du nord, arrivés plus tard.

« Deux grandes familles de nations, lisons-nous dans le *Dictionnaire anthropologique* de Migne, existent dans l'Amérique orientale du Sud; l'une est celle des Guaranis, répandue dans tout le Paraguay, et qu'on sait être alliée à celle des Tupis du Brésil; l'autre comprend les races qui appartiennent à la souche Galibi-Caribe ou Caraïbe, races qui occupent des provinces plus septentrionales et s'avancent jusqu'au golfe du Mexique. Les Indiens appartenant à ces deux familles se ressemblent beaucoup par les traits, par la couleur, et doivent, suivant Orbigny, être rattachés à un même type physique dont il donne les caractères dans les suivants : Couleur jaunâtre, taille moyenne, front non fuyant, yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle extérieur.

« Ces traits, qui appartiennent aux grandes familles de l'Amérique du Sud, se rapprochent, comme on le voit, beaucoup de ceux des nomades de la Haute-Asie. La couleur est presque la même... Ces Indiens ont le visage arrondi et le nez court; ils n'ont pas les narines aussi larges que les hommes des races asiatiques, et n'ont pas non plus les pommettes aussi saillantes. Spix et Marius ont trouvé aux Caribes une ressemblance frappante avec les Chinois.

« La nation des Guaranis est une des plus intéressantes de l'Amérique du Sud, en raison de l'aptitude toute particulière qu'elle a montrée pour entrer dans la voie des améliorations sociales, et de la docilité avec laquelle elle s'est laissé instruire dans les vérités de notre religion. De nombreuses tribus s'étaient déjà converties au christianisme, grâce aux persévérants efforts des

missionnaires jésuites..... jusqu'au moment où le roi d'Espagne, cédant aux funestes suggestions d'hommes également ennemis du trône et de l'autel, chassa les Jésuites du Paraguay. »

Une autre preuve de l'origine chinoise de ces peuples se trouve dans le caractère monosyllabique qui marque les langues parlées par les nations qu'ont remplacées les Toltèques dans l'Amérique centrale.

Voici ce que dit à ce sujet l'ouvrage que nous venons de citer : « Les Othomis et les Totonagues étaient deux races barbares qui habitaient les pays situés près du lac Tezcuco, antérieurement à l'arrivée des Tchitchimèques. Les Othomis sont un peuple très remarquable par cette circonstance que, tandis que toutes les autres langues connues de l'Amérique sont polysyllabiques et abondent en constructions compliquées, leur langue est monosyllabique. Ce fait, qui a été trouvé récemment par un écrivain natif de Mexico, don F. Naxera, est représenté par le grand philologue Du Ponceau comme une découverte du plus haut intérêt. Il paraîtrait que l'Othomi appartient à la même famille de langues que le chinois et les idiomes indo-chinois. »

Malte-Brun, si je le comprends bien, a l'air de faire des premiers Américains, une race autochtone comme Reclus est tenté de le faire dans le premier tome de sa *Géographie*, quant aux peuples de l'Europe. Je veux citer ici un passage du savant Danois relatif à notre sujet, dans lequel il montre que les dialectes asiatiques sont venus se greffer sur la langue primitive de l'Amérique et que les Allemands appelleraient *Ursprache*, mais sans la modifier dans ses éléments essentiels.

« Tant de rapprochements inattendus et que n'avaient pas aperçus nos devanciers, auraient pu nous engager à soutenir avec une sorte d'assurance l'origine purement asiatique des principales langues américaines. Mais plus attaché à l'intérêt de la vérité, nous n'essayerons pas de fonder sur nos observations une assertion imposante et hasardée; nous dirons franchement que les analogies entre les idiomes des deux continents, quoique élevées par nos recherches à un nouveau degré de certitude et d'importance, ne nous autorisent qu'à tirer les conclusions suivantes :

1° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiomes avec les nations finnoises, ostiaques, permiennes et caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique en suivant les bords de la Mer-Glaciale, et en

passant le détroit de Behring. Cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groënland ¹.

2° Des tribus asiatiques liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Aïnos et les Kouriliens, ont passé en Amérique en longeant les rivages du Grand-Océan. Cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique.

3° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Tongouses, les Mandchous, les Mogols et les Tatars, se sont répandues, en suivant les hauteurs des deux continents, jusqu'au Mexique et aux Apalaches.

4° Aucune de ces émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère primitif des nations originaires d'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère.

5° Les émigrations ont eu lieu à une époque à laquelle les nations asiatiques ne savaient compter que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas formé complètement les pronoms dans leurs langues. Il est probable que les émigrés d'Asie n'amenèrent avec eux que des chiens, et peut-être des cochons; ils savaient construire des canots et des cabanes; mais ils ne donnaient aucun nom particulier aux divinités qu'ils ont pu adorer, ni aux constellations, ni aux mois de l'année.

6° Quelques mots malais, javanais et polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique méridionale avec une colonie de Madécasses plus facilement que par la route du Grand-Océan, où les vents et les courants ne favorisent pas la navigation dans une direction orientale.

7° Un certain nombre de mots africains paraissent avoir été transportés par la même voie que les mots malais et polynésiens; mais les uns et les autres n'ont pas encore été reconnus en assez grande quantité pour pouvoir servir de base à aucune hypothèse.

8° Les mots de langues européennes qui paraissent avoir passé en Amérique, proviennent des langues finnoise et lettone; ils se rattachent aux langues péruvienne, ostiaque et ioukaghère. Rien dans les langues persane, germanique, celtique, rien dans les

¹ Cette assertion justifierait ce que j'ai dit plus haut sur la confraternité existant entre les Esquimaux et les Feugiens.

langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique. »

Quelle preuve évidente en faveur de ma thèse que cette dernière assertion de Malte-Brun! Oui, la langue, quel fort criterium de l'origine d'un peuple; ici aussi nous pouvons appliquer le mot de Buffon : « Le style, c'est tout l'homme. » Le savant danois qui, au commencement de ce passage se montre si modeste, prend cependant bientôt une allure bien hardie dans plus d'une de ses assertions. Quelle petite idée il se fait de ces pauvres émigrants asiatiques; ce sont des barbares; ils ne savent compter que jusqu'à trois, tout au plus; ils n'apportent avec eux que des chiens; peut-être, réjouis-toi, ô Nouveau-Monde, quelques cochons! Je demanderais, au moins, grâce et merci pour les émigrés chinois dont la civilisation remonte à une époque assez reculée. Je passe sur l'assertion qui fait arriver tous ces émigrants exclusivement par le détroit de Behring. Nous avons pu nous convaincre qu'il n'en est pas ainsi.

Mais peut-être Malte-Brun veut parler d'émigrations ayant eu lieu à une époque non très éloignée de nous. S'il en est ainsi, nous admettons que ces émigrants aient ressemblé aux Indiens actuels encore sauvages. Mais alors tout est remis en question quant à l'origine de ces Américains autochtones, à en croire notre savant. Mais la doctrine catholique, enseignant l'unité de la race humaine, n'admet point une telle manière de voir. Donc, ces Américains primitifs, n'étant pas sortis de terre, ont dû venir du dehors, et ces preuves que nous avons comme entassées, ces nuées de témoins que nous avons entendus, nous obligent d'admettre que ces premiers antiques colons du nouveau continent sont sortis de l'Asie.

On a cru trouver une preuve, entre autres, de cette origine asiatique dans la circonstance que les Toltèques ont introduit le maïs, la plante chère à tous les Indiens dans le Nouveau-Monde, parce que cette plante viendrait de la Chine, puisqu'elle figure dans d'anciennes peintures-chinoises; mais pour que cet argument ait toute sa valeur, il faudrait démontrer que le maïs n'eût pas existé en Amérique antérieurement à l'apparition des Toltèques dans le nouveau continent, et que cette plante ne se trouvait qu'en Chine. Le maïs était déjà cultivé en Espagne au temps du premier

départ de Colomb pour l'Amérique. De plus, M. Matthieu Bonafous (*Histoire naturelle, agricole et économique du maïs*, 1836) nous apprend que cette plante était connue très anciennement en Egypte, puisqu'il s'en est trouvé quelques grains dans un sarcophage égyptien.

CHAPITRE IV

Sud, centre de l'Amérique occidentale

Ce chapitre ne saurait être bien étendu, puisque tous les renseignements qui précèdent, pourraient y figurer; et qu'il embrasse toute l'Amérique occidentale, l'extrême nord-ouest excepté, sujet du cinquième chapitre. Nous compléterons cependant par de nouveaux détails ce que nous venons de dire dans l'introduction qui précède; et nous le couronnerons, pour être agréable au lecteur, bien que ce ne soit là qu'un hors-d'œuvre, ne se rattachant que bien indirectement à notre plan, par quelques notices relatives à l'opinion émise par quelques érudits touchant la flotte de Salomon qui, selon eux, venait toucher régulièrement aux rivages de l'Amérique occidentale, et, spécialement, aux côtes du Pérou.

De même que nous l'admettons pour les rivages orientaux de l'Amérique du Sud, nous ne pensons pas que les rives occidentales aient reçu au sud la nation destinée à peupler le Nouveau-Monde. D'où serait-elle venue? De l'Australie, de la Polynésie? Malte-Brun vient de nous dire combien dans cette direction la navigation est difficile sur le vaste Océan, surtout pour ces pauvres insulaires, ne disposant que de frêles embarcations, et, du reste, heureux de rester chez eux.

Quant au centre et au nord, il suffit de nous rappeler ce que nous venons de dire sur les navigations des Chinois; les flottilles chinoises qui se rendaient aux Indes orientales pour y exercer le commerce, gagnaient également tantôt les rives de l'extrême nord américain pour s'y procurer les fourrures, et tantôt les rives du centre, attirées par l'appât de l'or et de l'argent qui s'y trouvaient en si grande abondance.

« Les plus anciennes annales des Chinois mentionnent un grand

continent situé à 20,000 *li* (un *li* a 526 mètres) à l'Est. Ils l'appellent Fou-Song, et, d'après les Sinologues, Fou-Song est l'Amérique. Les courants marins et notamment le Kuro-Chirvo, le courant noir du Japon, ont dû jeter, autrefois comme aujourd'hui, sur les côtes de l'Amérique les navigateurs du Céleste Empire. De 1872 à 1876, quarante-neuf jonques chinoises ont été entraînées par ces courants à travers le Pacifique, dix-neuf ont abordé aux îles Aléoutes, dix sur le rivage de la presqu'île d'Alaska, trois sur celui des Etats-Unis, deux, enfin, aux îles Sandwich.

« Le savant historien américain Bankroft raconte que depuis 1852 jusqu'en 1875 on a recueilli dans la Californie vingt-huit navires asiatiques, dont douze seulement étaient vides. Ce qui s'est produit ces dernières années a dû se produire dans tous les temps. Le courant froid qui sort de l'Océan Arctique par le détroit de Behring emporte sur les côtes du Nouveau-Monde toutes les barques égarées sur l'Océan Pacifique. » (Vigouroux, *Science catholique*, mars 1887.)

Mais voici que dans ces dernières années un savant allemand a lancé dans le monde des sciences ethnographiques une opinion qui est le contre-pied de tout ce qui avait été dit jusqu'alors sur l'origine des Américains. Son génie lui a fait entrevoir dans les proches descendants de nos premiers parents d'habiles navigateurs qui auraient pu sur ce point rendre des points aux Anglais. Il les fait passer d'Australie en Amérique de la manière la plus heureuse possible ; à coup sûr, ce sont eux qui ont appelé *pacifique* l'immense Océan qu'ils ont traversé en de si bonnes conditions ; traversée qu'un fils de la blonde Albion aurait trouvé *very comfortable*.

Or, la voici cette opinion, unique dans son genre, aussi étrange que contraire à la thèse que je défends, de M. Georges-Frédéric Daumer. C'est le nom de notre savant. Suivant lui, l'Eden se trouvait en Australie, la patrie de l'arbre à pain ; la race humaine émigra de cette grande île en Amérique, d'où, ensuite, elle alla par le détroit de Behring, alors couvert de glace, peupler à son tour le continent asiatique. Selon lui encore, c'est l'histoire du genre humain telle qu'elle est consignée dans le Livre des Nombres. « Mon nouveau système géographique et ethnographique, dit-il, sera pour l'histoire ce qu'a été pour l'astronomie le système de Copernic. »

Ici, maintenant, invitation au gentil lecteur de s'embarquer sur l'un des bâtiments de la flotte de Salomon qui allait régulièrement, suivant certains érudits, aborder au rivage de l'Amérique occidentale; libre à lui d'indiquer à l'amiral le point du littoral où il voudra débarquer, pour en rapporter les belles choses que les vaisseaux du grand roi allaient recueillir en ces contrées lointaines. Les diverses opinions mises en avant sur l'objectif de ces expéditions navales que je vais citer, l'éclaireront sur le choix qu'il veut faire.

Or, les Ecritures saintes rapportent que tous les trois ans le roi Salomon envoyait à Ophir une flotte qui en rapportait de l'or et autres choses rares et précieuses. Mais quel était et où était cet Ophir? Des érudits placent en Arabie cet Ophir des Ecritures, parce que l'Arabie a été, durant de longs siècles, l'entrepôt du commerce qui se faisait entre les Indes orientales et l'Occident; selon d'autres, Ophir se trouvait sur la côte orientale de l'Afrique; enfin, il y a eu des savants qui ont désigné le Pérou comme le lieu où la flotte allait quérir l'or dont avait besoin le monarque d'Israël. Notre opinion est que cet Ophir se trouvait dans les Indes orientales.

La *Bibla Maxima* (Val. V, p. 105), commentant un passage du chapitre VIII du *Deuxième Livre des Paralip.*, fait la remarque que la question du site géographique d'Ophir avait déjà donné lieu à bien des discussions. Traduisons ce qu'elle nous dit à ce sujet : « Les uns entendent par Ophir Zaphala, ou Angola, en Ethiopie; d'autres supposent que ce nom de lieu désignerait l'Espagne; plusieurs entendent par Ophyr le pays du Pérou aux Indes occidentales; Vatablius, Arias, Montanus sont de ce dernier avis. Le texte hébreu et celui des Septante leur a donné occasion de penser ainsi. En effet, là où la *Vulgate*, en parlant de cet or apporté de ces régions lointaines, se sert du prédicat *probatissimum* (l'or le plus pur, le plus éprouvé), l'autre texte porte *peruanum* (*II^e Paralip.* 8, 7). Il faut remarquer, toutefois, qu'il est ici question, non pas d'or apporté précisément d'Ophir, mais de l'or laissé par David à son fils Salomon.

« Selon nous, Ophir n'est pas autre chose que le pays appelé la Chersonèse d'or qui embrasse le royaume de Pégu, *peguanum*, dénomination si aisée à confondre avec celle de *peruanum*, et Malacca et Sumatra, dans les Indes orientales. C'est aussi l'opi-

nion de Joseph, de saint Jérôme, de Gasp. Varalius, de Sanctius et de bien d'autres. Voici une raison qui milite fort en sa faveur : le verset 29 du chapitre X de la Genèse fait supposer que ces contrées furent habitées par Hévir, qui était le frère d'Ophir. C'est là que coule le Phison, soit le Ganges, qui fait le tour de la terre d'Evilath (Gen. II, 11). De plus, la flotte de Salomon partait d'Aziongaber, port oriental de la Mer-Rouge, beaucoup plus rapprochée des Indes orientales et du Pégu que du Pérou.

En troisième lieu, il n'y a pas longtemps que le Pérou a été découvert. Quatrièmement, on ne trouve pas au Pérou divers objets rares et précieux rapportés par la flotte du grand roi, par exemple l'ivoire, les paons, les singes (?), les pierres, et les perles (?) précieuses, les bois de senteur. Enfin, Maffaeus prétend que les habitants du Pégu se disent être les descendants des Juifs que Salomon avait condamnés aux travaux des mines d'or d'Ophir. »

Dans son célèbre ouvrage, *Bible et Découvertes modernes*, Vigouroux a traité la même question. Voici, en résumé, sa manière de voir :

Salomon avait fait d'Aziongaber, située sur le bras oriental de la Mer-Rouge, et que son père avait conquise, une ville maritime. C'est de là que sa flotte faisait voile pour Ophir. On a écrit des volumes pour déterminer le site géographique de ce dernier lieu, placé tantôt en Arabie, ou à Soffala, Afrique orientale, tantôt sur le littoral occidental de l'Inde, à Ceylan, à Malacca, à Sumatra, voire même en Amérique. M. Vigouroux pense que cet Ophir se trouvait aux Indes orientales. Il commence à établir ses raisons par la juste remarque que la philologie comparée a beaucoup contribué à la solution de la question. En effet, les expressions dont se sert le texte hébreu pour désigner quelques-uns des objets précieux apportés par la flotte du roi, ne sont point hébraïques, mais d'origine sanscrite, les juifs n'ayant pas de mots pour désigner ces objets qui leur étaient auparavant inconnus, comme les singes, les paons, les bois de senteur. Il y avait, sans doute, un endroit en Arabie qui s'appelait Ophir ; mais si c'était là l'Ophir de l'Écriture, besoin n'était pas d'équiper une flotte, une caravane suffisait pour y arriver. L'Ophir de la Bible était bien plus éloigné, puisque la flotte de Salomon mettait trois ans à faire ce voyage. Enfin, argument tout aussi décisif, la tradition juive plaçait elle-même Ophir aux Indes orientales. De plus, les Septante se servent

du mot *Sopfir* au lieu d'Ophir, et la langue des Cophtes, au pays desquels les Septante travaillèrent à leur version, donne à l'Inde le nom de Sopfir. Dans sa traduction du livre de Job, saint Jérôme se sert du mot *Inde* pour rendre le nom géographique d'Ophir. Dans son livre *De Locis hebraïcis*, il dit encore que Ophir est une contrée de l'Inde.

Ainsi, il y a loin de là au Pérou. Pour consoler les érudits qui se complaisent à se représenter le temple de Salomon décoré avec de l'or américain comme l'a été la voûte de la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, nous leur rappellerons que Christophe Colomb lui-même, en arrivant aux Antilles, écrit qu'il venait de toucher à l'Ophir de Salomon.

Et maintenant, laissant mon gentil lecteur débarquer au rivage du vieux ou du nouveau monde qui lui sourira le mieux, je passe au chapitre suivant.

CHAPITRE V

Nord-Ouest.

Les notices que j'ai mises sous les yeux du lecteur l'ont convaincu sans doute que des Asiatiques sont arrivés en Amérique soit en traversant la partie septentrionale de l'Océan Pacifique, soit en y pénétrant par le détroit de Behring.

Personne ne saurait révoquer en doute la possibilité de ce dernier passage, surtout telles que les choses se trouvent aujourd'hui; toute difficulté étant levée par le très grand nombre d'îles dont le détroit est parsemé. Ces îles sont tellement enchevêtrées entre elles qu'on ne sait où l'Amérique et l'Asie commencent ou finissent.

La possibilité a dû être plus grande encore à l'époque où, suivant plusieurs savants, les deux continents n'en formaient qu'un seul. Steller, entre autres, est de cette opinion : la figure des côtes de l'un et de l'autre ; le grand nombre de caps qui s'avancent des deux côtés sur une très longue étendue ; la multitude et le site des îles, tout l'a engagé à supposer que l'Asie et l'Amérique ont fait schisme ensuite d'un de ces cataclysmes qui d'époque en époque transforment la face du monde.

« Les îles, dit-il, qui s'étendent depuis le Kamtchatka jusqu'à

l'Amérique, entre le 51° et le 54° degré de latitude, forment une chaîne aussi suivie que les îles Kouriles. »

« Les îles Kouriles, lisons-nous dans le dictionnaire ethnographique de Migne, s'étendent de la pointe méridionale du Kamtchatka, en formant une ligne courbe qui se prolonge au Sud-Ouest jusqu'au détroit de Sangor, qui sépare l'île de Matsmaï, dernière des Kouriles, de l'île de Nippon dans l'empire du Japon. Il paraît, par la position générale de ces îles, par leur distance et leur position respectives, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme qui semble avoir été engloutie par la mer. Elle y a fait à peu près le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages, pour former ce golfe qui forme la mer d'Amour, celle de Pengina et la mer d'Okhotsk. Il y a même entre cette contrée de l'Asie et celle de l'Amérique septentrionale une ressemblance singulière soit que l'on considère d'un côté l'étendue circulaire des îles Kouriles et celle des Antilles, soit qu'on examine les progrès et les ravages de la mer, qui a formé, d'une part, le golfe de Mexique et, de l'autre, ce long sinus compris entre les Kouriles et le continent d'Asie. On aperçoit que ces deux chaînes d'îles étaient jadis une barrière que la terre opposait au choc continu de la mer. »

Le passage suivant tiré du premier volume de la *Géographie universelle* de M. E. Reclus, nous fournira une nouvelle preuve de ce travail de la mer. « Sans parler des changements qui ont dû s'opérer dans la configuration de l'Europe pendant les époques géologiques antérieures, il est certain que durant l'époque moderne, la forme du continent s'est grandement modifiée. Si l'Europe était autrefois séparée de l'Asie occidentale par un large bras de mer, en revanche, il fut un temps où elle tenait à l'Anatolie par la langue de terre où s'est ouvert depuis le détroit de Constantinople. De même, l'Espagne se reliait à l'Afrique avant que les eaux de l'Océan eussent fait irruption dans la Méditerranée, et probablement aussi la Sicile se rattachait à la Mauritanie. Enfin, les îles Britanniques faisaient partie du tronc continental. Les érosions de la mer, en même temps que les exhaussements et les dépressions de terrain, n'ont cessé et ne cessent encore de modifier les contours du littoral. Les nombreux sondages opérés dans les mers qui baignent l'Europe occidentale ont révélé l'existence d'un plateau sous-marin, qui, au point de vue géologique, doit être

considéré comme partie intégrante du continent. Entouré d'abîmes de plusieurs milliers de mètres de profondeur et recouvert en moyenne de 50 à 200 mètres d'eau, ce piédestal de la France et des îles Britanniques n'est autre chose que la base de terres anciennes démolies par le travail continu des vagues : c'est la fondation ruinée d'un édifice continental disparu. »

Tout cela doit être vrai également appliqué au détroit de Behring, et des sondages faits dans ce bras de mer amèneraient, j'en suis sûr, des résultats pareils.

Ajoutons une dernière preuve tirée de la nature, de cette contiguité immédiate d'autrefois au nord des deux continents. Nous la trouvons dans ces restes de mammouths, d'éléphants qu'on découvre dans la péninsule de l'Alaska et qui nous forcent d'admettre que cette contrée était autrefois la continuation des rivages de la mer glaciale asiatique, d'où l'on extrait comme d'une mine qui n'est pas à la veille d'être épuisée, les ossements et surtout les défenses de mammouths et d'éléphants. L'importation en Chine de ces restes date de cinq cents ans, et a lieu en Europe depuis un siècle.

« Le capitaine Kotzebue a trouvé des ossements de mammouths sur la côte nord de l'Amérique. Ces ossements y sont tellement communs que ses matelots en brûlèrent plusieurs grands morceaux à leurs feux. M. Adalbert de Chamisso, naturaliste, qui accompagnait Kotzebue, apporta en Europe une défense longue de quatre pieds et large de cinq pouces dans son plus grand diamètre¹. »

Mais nous nous arrêtons trop longtemps à cette question de la possibilité d'un passage du détroit. *A facto ad posse valet conclusio*. Le passage fréquent de ce détroit est un fait historique. Ce détroit a été comme une artère principale par laquelle une partie de la vie du genre humain s'est répandue du cœur de l'Asie sur le Nouveau-Monde.

« Ne sait-on pas, dit M. Desroches dans ses *Recherches historiques*, que les Tchout-kis traversent encore annuellement le détroit de Behring pour faire la guerre aux habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique ? »

« Les habitants des deux Amériques, a écrit un autre savant, appartiennent à la même famille que les habitants du nord et

¹ Figuiers, *La Terre avant le déluge*.

du sud de l'Asie. » Et il prouve son assertion par la ressemblance des traits et de la physionomie, l'affinité d'idiomes, de mœurs; il le prouve également par l'identité du chien de Sibérie avec le chien américain; ce qui suppose un passage par le Nord-Ouest.

Je raconterai dans la quatrième partie le fait vraiment étonnant de la rencontre au fond de la Tartarie d'un Père Jésuite, autrefois missionnaire chez les Hurons, avec une vieille indienne appartenant à cette tribu américaine.

Dans les récits d'un ouvrage imprimé par les RR. PP. Récollets en 1632, relatif à un dernier voyage des Pères de cet Ordre au pays des Hurons, il est fait mention des Epicérenis, Indiens qui vivaient au nord du pays des Hurons; ces Pères y racontent que les Hurons avaient informé que loin au Nord, à une distance de six semaines de marche, se trouvait la nation des « Têtes Pelées, » chez lesquels ils se rendaient chaque année pour faire des échanges de marchandises, et qui devaient se trouver à peu de distance de la mer du Couchant; « ce qui avait suggéré à ces Pères le désir de s'y rendre. »

Bergeron, dans son *Traité sur les Tartares*, chap. II, édit. de 1735, écrit que : « Magog, le deuxième fils de Japhet, est le père de ces Scythes qui, partis des campagnes de l'Asie occidentale, se répandirent au long et au large dans le nord de ce continent..... jusqu'à la mer orientale, et, même, ne se contentant pas de ces immenses espaces, ils osèrent, comme il y a grande raison de le conjecturer, traverser l'isthme ou encolure, soit détroit d'*Anian* (Behring), et de là ils allèrent peupler au long et au large ces grandes terres et vastes solitudes des Amériques septentrionale et australe, où, entre autres, se sont étalées ces deux grandes puissances qui s'appellent le Mexique et le Pérou..... Et, de fait, il y a une grande ressemblance en la taille, le visage, la couleur, les mœurs et la façon de vivre de ces gens et celle de nos Scythes, des Tartares et même des Chinois. »

« Les Sioux, dit le major Pike, ont une prononciation gutturale, les pommettes saillantes; leurs coutumes et leurs traditions démontrent qu'ils sont venus de la pointe nord-ouest de l'Amérique, où ils ont dû arriver en traversant l'étroit bras de mer qui y sépare les deux continents. » « Ainsi, ajoute Pike, nous devons, sans aucun doute, voir en eux des descendants d'une tribu tartare. » « Les traditions les plus anciennes de l'Amérique, dit Vigouroux,

font allusion à des hommes venus de régions froides et glacées, par une mer triste et nébuleuse..... D'après les Fuscaroras, leurs pères venaient de l'extrême Nord. »

Pour compléter et couronner ma démonstration de l'origine asiatique des Indiens américains, je transcris ici intégralement les conclusions générales que tire M. Petitat d'une savante étude qu'il a publiée dans le *Journal des Missions* sur l'origine asiatique des Indiens de l'extrême Nord.

« En vertu des comparaisons établies... et avec l'aide de mes premières études sur les peuples hyperboriens de l'Amérique, nous pouvons déjà voir se dessiner les phases ou péripiéties de l'histoire des Dènès-Dindjié et des Innoït (familles indiennes de ces contrées glaciales).

« *Première phase.* Une race d'hommes grands, aux jambes nerveuses et arquées en dehors, à la tête petite, portée en arrière, à l'occiput conique et au front fuyant; semblable à la race encore inconnue de l'âge de la pierre dans le nord de l'Europe, arrivant en Amérique de l'ouest, par la chaîne des îles Aléoutiennes, fuyant devant une autre race qui l'a, jusqu'alors, retenue en esclavage et qui la poursuit même sur le continent où elle pénètre avec elle.

« Celle-ci est une race aux formes massives, à la tête grosse qu'elle se déforme artificiellement. Elle va nue, se sert d'armes de métal, de boucliers, de cuirasses et de casques; et fait des prisonniers de guerre; et conserve, comme des trophées, les têtes de ses ennemis, qu'elle a l'art de préparer et de dessécher. Elle pratique des incisions dans différentes parties du visage, à la manière des Huns; elle connaît la navigation, habite dans des yourtes ou des balanganes, et a pour *toddem* (totem) la loutre, le glouton et le corbeau.

« Les Dènès nomment cette dernière race : nation de femmes, peuple de chiens. Je reconnais en elle la race caraïbe, à laquelle appartiennent les Kollouches et les Innoït. Elle est incirconcise, pratique l'incinération et l'ensevelissement dans la posture accroupie. Je la compare à la race du cuivre en Europe.

« La race à petite tête qui fuit devant elle, est le peuple Dènès. Ce peuple est relativement moral; il possède des traditions, des coutumes hébraïques ou chaldéennes, la circoncision, entre autres, et il habite sous des tentes. Son *toddem* est le loup ou le chien

américain, qui paraît issu du loup. Cette race pratique l'ensevelissement dans la posture couchée, le corps allongé ou replié. Elle s'établit d'abord sur le littoral du Pacifique, vivant parmi ses ennemis caraïbes, c'est-à-dire, les Kollouches et les Esquimaux.

« *Deuxième phase.* Une portion de la race Dènès paraît avoir séjourné plus longtemps en Asié et s'y être mélangée à des éléments étrangers qu'elle désigne elle-même sous le nom d'hommes blancs, d'hommes noirs et d'hommes jaunes ou bistrés, division qui est justifiée par l'examen des types nationaux. Elle arrive en Amérique par le détroit de Behring; car ses traditions ne parlent que de districts et de passages d'une terre à une autre sur un pont de glace.

« Elle est étrangère aux Dènès en ce qu'elle est fortement mélangée d'étrangers; toutefois, ceux-ci la reconnaissent pour être de même race qu'eux. Ce sont les peuples Dindjié, Doena, Dnaïné, et Knaitz.

« Cette race apporte des métaux ouvrés et arrive par immigrations successives, prolongées et intermittentes. Elle pratique aussi la circoncision, du moins en partie, et ses traditions bibliques ressemblent à de l'histoire; elle a la tête massive et large, l'occiput naturellement plat, et semble appartenir au type celtique des premiers âges du fer dans le nord de l'Europe.

« *Troisième phase.* Les tribus Dènès-Dindjié, qui vivaient en commun dans les parages de la rivière du Cuivre, sur les côtes du Pacifique, opérèrent une scission, sans doute, à cause de la foule des nouveaux arrivants, et sont violemment séparés. D'après les Dindjié, la bonne harmonie aurait régné entre eux et les Innoïts, jusqu'à ce qu'un jeune Dindjié eut tué, pour empenner ses flèches, un corbeau, génie protecteur de ces derniers. Il n'en fallut pas davantage pour allumer une guerre et causer une inimitié qui dure encore. D'après les Dènès, la scission eut lieu à la suite d'un acte de cannibalisme qui excita l'horreur dans leurs rangs.

« Les tribus qui demeurèrent du côté occidental de la Grande-Cordillère, adoptèrent plusieurs des usages et imitèrent en partie les mœurs de la race du Cuivre, aux formes massives, son ennemie; tels sont l'incinération, la perforation des lèvres, des joues ou du nez, l'usage des masques, les jeux des géants, etc.

« Les tribus qui se sont enfuies dans l'est, après avoir traversé la Cordillère septentrionale, ont conservé des mœurs plus primi-

tives et leurs coutumes nationales hébraïques, mais elles sont entièrement à l'usage de la pierre.

« Je crois pouvoir assurer que les plus anciennes de ces immigrations ne peuvent pas être antérieures au V^e ou au VI^e siècle avant Jésus-Christ, parce que tous les événements que racontent les Dènès-Dindjié et qui ressemblent tant à ceux qui sont consignés dans les Livres-Saints, ont eu pour théâtre, d'après leurs traditions, une terre autre que l'Amérique, et se sont passés sur « le revers de la terre américaine, avant que la terre eût été changée. » Cette expression hébraïque signifie la ruine d'un royaume et la captivité de son peuple, les traditions précitées nous portent naturellement au temps des captivités d'Israël et de Juda, cinq siècles avant l'ère chrétienne. En assignant deux ou trois siècles aux captifs pour traverser l'Asie, on voit que les plus anciennes de ces immigrations durent avoir lieu deux ou trois siècles avant Jésus-Christ; mais elles ont pu se succéder plusieurs siècles après.

« Mon indulgent lecteur n'aura pas manqué de constater de nombreux points de ressemblance entre les migrations des Dènès-Dindjié et celles des Toltèques. J'en ai été frappé moi-même le premier, et cette ressemblance est encore confirmée par des rapports entre les langues et les traditions.

« Voilà le drame historique que nous révèle l'étude comparée des traditions américaines et des données archéologiques et ethnologiques. L'origine des Dènès-Dindjié et de la race caraïbo-innok est évidemment et certainement asiatique. Mais la première race doit être rapportée à la nation israélite et à la race de Sem, et la seconde descend de Cham et se trouve conforme à ses coutumes, ses usages et ses mœurs, à la nation phénico-égyptienne. »

Nous ne partageons cette manière de voir de M. Petitot que quant à l'origine asiatique de ces Indiens du Nord prise généralement; quant à cette origine particulière semitique et chamétique, je ne saurais me ranger à son opinion. Quant aux Dènès, la principale preuve d'une origine juive serait la circoncision; mais il ne faut pas perdre de vue qu'une portion de la famille touranienne la pratiquait également. Cette venue d'Israélites dans l'Amérique du Nord ressemble un peu à l'apparition de la flotte de Salomon aux rivages du Pérou. Nous demanderons encore comment il s'est fait que des immigrants, enfants de Sem et de Cham, c'est-à-dire, venant de contrées tout ensoleillées, arrivés, suivant notre érudit mission-

naire, en Amérique avant même les devanciers des Toltèques, aient été si peu heureux dans le choix des contrées où ils voulaient s'établir ? Qu'au lieu de gagner le Sud au climat si doux, ils soient allés s'ensevelir au milieu des frimas du Nord ? Ils avaient le choix ; étant arrivés les premiers.

Nous pourrions cependant admettre plus facilement la venue au Nouveau-Monde par l'Ouest de descendants de Cham ; la science ethnographique nous apprend que les enfants de Cham ont été les premiers à peupler les Indes orientales ; et un savant moderne range parmi eux les ancêtres des fameux Pavillons-Noirs de la Chine.

CONCLUSION

Que de mystères encore en toutes ces questions ethnologiques ! Qui fera jamais l'histoire de ces émigrations asiatiques pénétrant par l'Ouest dans le Nouveau-Monde, et dont les premières paraissent être antérieures à l'ère chrétienne ? Qui jamais, en particulier, désignera la nation, ou la tribu, ou la horde, qui, la première, a mis le pied sur la terre ferme du nouveau continent ? Loin de nous a été la pensée de résoudre cette dernière question dans ce travail. Tout ce que nous avons voulu démontrer, c'est l'origine asiatique de la première ou des premières peuplades, de race jaune, qui ont donné à l'Amérique ses premiers habitants.

Et après avoir jeté ce regard rétrospectif sur ces immigrations, cherchons, sous le même rapport, à sonder l'avenir, et essayons de tirer quelques conclusions de ce que nous pourrions y entrevoir.

Ces immigrations ne sont pas sur le point de cesser. Nous touchons, sans doute, nous Européens, à la veille d'un grand événement, celui d'un détournement partiel du flot de l'immigration américaine vers les plages africaines. Et déjà ces légions de missionnaires qui pénètrent de tous les côtés dans le continent, « cette foule de savants qui l'explorent » dans tous les sens, ces flotilles de diverses nations qui, sur divers points y préparent pour leurs compatriotes l'œuvre de colonisation, tout cela, dis-je, constitue déjà en soi-même un grand événement ; et la voie une fois bien ouverte, des masses d'émigrants européens ne s'y engageront-ils pas ? Et s'il est vrai, comme des savants le prétendent, que notre zone tempérée tend à se refroidir de plus en plus, est-ce que

ce changement de climat ne forcera pas les populations du Nord à chercher en Afrique un ciel plus élément ? S'il en est ainsi, faisant abstraction ici de l'Œuvre sublime de la Propagation de la Foi, nous devons regarder tous ces hommes de dévouement qui se rendent dans cette immense contrée que peuplent plus de cent millions de noirs, comme autant de pionniers dont la Providence se sert pour préparer une nouvelle demeure aux fils des races blanche et jaune. En Afrique comme en Amérique se rencontreront alors trois fleuves, le blanc, le noir et le jaune, tandis qu'en Europe se trouveront en présence le courant jaune et le courant blanc, comme nous allons le voir.

Mais, en attendant, l'immigration en Amérique, soit de l'Est soit de l'Ouest, ne cessera pas pour autant. Et chose étrange ! une immigration tout endémique s'y accentue et s'y développe toujours plus, émergeant du sol américain même, c'est celle des noirs. En effet, les nègres se multiplient aux Etats-Unis, comme Israël en Egypte, avec une rapidité qui commence à faire réfléchir les hommes de la race blanche, ces hommes qui ont anéanti presque la race rouge pour introduire dans les contrées, patrie de l'Indien, au prix de tant de cruautés, les enfants de Cham. Voici une statistique sur cette multiplication des noirs, qui est toute une révélation :

« Il se trouvait aux Etats-Unis (lisons-nous dans un rapport fait dans une réunion de ministres protestants) à la fin de la guerre de sécession, 3,947,000 hommes de couleur, c'est-à-dire, de nègres ou descendants de nègres ; aujourd'hui on en compte au delà de sept millions. Lorsque la guerre éclata, il s'en trouvait dans l'Etat du Mississipi seulement 22,000 ; on n'y en compte aujourd'hui 650,000 ; la Géorgie en comptait alors 454,000 ; aujourd'hui, 725,000 ; dans la Caroline du Nord, 400,000 ; maintenant 600,000. Il naît en moyenne 500 nègres par jour aux Etats-Unis. Si la population blanche s'y double dans l'espace de trente-cinq ans, la population noire le fait en moins de vingt ans. Si les deux populations continuent de progresser dans les mêmes proportions, on comptera dans une centaine d'années d'ici 96 millions d'hommes de race blanche et 192 millions de noirs. La population de ces derniers paye aujourd'hui 495 millions d'impôt, et publie 106 journaux bien qu'un très petit nombre de noirs sachent lirent. »

Et qu'arrivera-t-il alors dans cent ans d'ici ? Le temps des

représailles ne sera-t-il pas arrivé aussi? Les noirs vivront-ils en paix côte à côte avec les blancs? Les enfants des esclaves oublient-ils les maltraitements infligés à leurs pères par les pères de ceux-là? Ceux qui avaient été autrefois des esclaves, ne travailleront-ils pas à devenir des maîtres à leur tour? Et la race jaune, apparaissant aussi de son côté forte et puissante, n'éclatera-t-il pas le grand choc de cette rencontre des trois grands fleuves, blanc, noir et jaune?

En effet, regardons à l'ouest de l'Amérique du Nord; elle continue vers l'Est l'émigration de la race jaune qui autrefois y était devenue la race rouge; dorénavant elle ne perdra plus son nom; ce sera l'émigration des Chinois; les Chinois deviendront sans doute des Américains, mais tout l'annonce, la majorité de la population américaine sera chinoise. Ce n'est déjà plus par le détroit de Behring que la race jaune fait irruption; les Chinois arrivent par milliers aux rivages californiens sur les vapeurs qui circulent entre les deux continents avec la régularité du service des messageries atlantiques. Et vous voyez les Chinois s'emparer du commerce, s'établirent dans toutes les villes, comme vous avez déjà vu leurs ouvriers construire la partie des lignes ferrées transatlantiques qui se trouve à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Les Yankies se sont alarmés de cette recrudescence d'invasion de la race jaune; et, portant, pour la première fois, une main sacrilège à l'arche sainte de leur Constitution, ils ont édicté une loi, transitoire, disent-ils, pour arrêter le flot envahissant. Trop faible digue! elle ne suffira pas à empêcher le torrent de rouler ses flots. Et les fils de l'empire du ciel ayant une fois pris pied, qui nous assure que, si les blancs les molestent, une flotte de cuirassiers chinois, peut-être combinée avec une flotte japonaise, n'apparaîtra pas tout à coup en vue des côtes californiennes, pour protéger les frères de race jaune contre les blancs, et, peut-être aussi contre les noirs?

Mais je m'aperçois que je vais m'exposer à me faire appliquer le proverbe juif: « Est-ce que Saül est aussi du nombre des prophètes? » Aussi vais-je laisser la parole à un homme plus compétent que moi dans cette question des destinées de la nation chinoise, non pas seulement par rapport à l'Amérique, mais aussi quant à nous-mêmes, Européens.

M. le baron de Hübner, ancien ambassadeur d'Autriche à Rome,

dont les récits de voyages ont fait bruit, a, dans une conférence donnée à Vienne, il n'y a pas fort longtemps, parlé de l'importance du rôle que la Chine peut être appelée à jouer dans l'histoire de nos jours. Voici quelques extraits de son discours :

« Le grand drame (de l'influence chinoise) se jouera dans le XX^e siècle; le rideau n'est pas encore levé, mais les premiers sons de l'ouverture s'entendent déjà.....

« Celui qui parle des affaires du globe, ne peut pas passer la Chine sous silence.....

« On voulait ouvrir la Chine aux Européens. On ouvrit l'univers aux Chinois. Qui pénètre dans l'intérieur de la Chine? A part les missionnaires, qui s'y trouvent déjà sous des déguisements, à part quelques rares explorateurs, personne. Les Chinois, au contraire, inondent une grande partie de notre globe; eux aussi colonisent, mais à leur manière.

« Extrêmement bien doué, mais venant après le Caucasiens dans les hautes sphères de l'activité intellectuelle, actif jusqu'au point d'être infatigable, sobre jusqu'à l'abstinence, commerçant de nature, d'une honnêteté proverbiale, agriculteur et surtout jardinier de premier rang, excellent dans tous les travaux manuels, le fils de l'empire du milieu refoule devant lui doucement, peu à peu, et sans qu'on s'en aperçoive, l'Européen partout où il le rencontre...

« A l'heure actuelle (en Chine) à l'exception de quelques grosses maisons anglaises, tout le commerce a passé aux mains des négociants chinois. Les vapeurs de la maison Russel même sont en possession de compagnies chinoises.

« A Macao, qui depuis 400 ans appartient aux Portugais, on voit de splendides palais dont plusieurs remontent au XVI^e siècle. C'est là le quartier noble dans lequel il est interdit aux Chinois de construire des maisons. En fait ils se conforment à ces prescriptions, mais la plupart de ces palais ont été achetés par de riches Chinois, et sont à présent habités par eux..... Il se trouve à Macao, 80,000 Chinois.....

« On connaît les lois draconiennes au moyen desquelles on cherche en Californie et en Australie à se débarrasser de ces concurrents incommodes.

« Ces lois, qui sont en criante contradiction avec les principes philanthropiques d'égalité et de fraternité entre toutes les races, demeurent lettre morte malgré leur sévère application. Jamais je

n'ai rencontré tant de Chinois dans les rues de San Francisco qu'à l'été dernier. En Australie, également, l'élément gagne, chaque jour, en importance et en extension. Un homme qui produit le même travail et à moitié prix, s'ouvre toutes les barrières.

« Tout cela, je l'ai constaté de mes yeux. Le Pérou et le Chili sont les seules contrées que je n'ai point visitées, mais j'apprends par des documents officiels que depuis 1860, 200,000 Chinois y ont pénétré, chiffre énorme quand on le compare avec la population européenne... En faisant abstraction de l'Inde, la Chine avec ses 400 millions d'habitants et l'Europe sont les deux grands territoires du monde dont la population surabonde, et qui envoient leurs enfants à l'étranger.

« Il y a donc deux grands courants, le blanc et le jaune. Depuis l'époque de la migration des peuples, l'histoire ne connaît pas de semblables déplacements de masses humaines. Une foule de questions se présentent à notre esprit.

« Quel sera le résultat de la rencontre de ces deux courants, blanc et jaune ? S'écouleront-ils paisiblement l'un à côté de l'autre dans des lits parallèles, ou leur rencontre engendrera-t-elle des bouleversements terribles ? Nous l'ignorons.

« La société chrétienne dans sa forme actuelle disparaîtra-t-elle ? Sortira-t-elle, au contraire, victorieuse de ce conflit ; vivifiante et prospère, portera-t-elle partout le globe ses principes éternels ? Nous ne savons pas. Ce sont là des énigmes indéchiffrables, des secrets de la Providence, qui reposent encore cachés dans le sein de l'avenir. Ce que nous entendons aujourd'hui n'est que le commencement de l'ouverture du grand drame des temps futurs. La pièce se jouera dans le XX^e siècle. »

Et pour nous borner ici à parler de l'effusion possible du trop plein chinois vers l'Ouest, citons un passage d'un article remarquable qui a paru, à ce sujet, en 1886, dans la *Gazette de Cologne*, à propos de l'expédition anglaise en Birmanie de la même année :

« L'Angleterre, y est-il dit, a atteint son but ; elle a envoyé ses pionniers, poussé plus avant ses avant-postes commerciaux, ouvert les voies par lesquelles la civilisation européenne pénétrera par l'Ouest dans l'empire du milieu ; cette voie deviendra peut-être pendant des siècles un débouché merveilleux pour les produits de l'industrie anglaise. Mais une fois que la Chine aura été saturée de civilisation européenne, son tour viendra de lutter avec le

commerce européen, sur le marché du monde; et les Chinois sont d'une grande prudence et sobriété, éminemment pratiques; et la question chinoise peut devenir la question du monde entier; l'Ouest, sans s'y attendre, se verra envahi par une invasion chinoise, sans bruit et sans choc au début, mais après? »

Et afin que ces fleuves des races humaines ne se heurtent pas un jour dans un choc terrible, soit en Amérique, soit en Europe, soit même en Afrique, qu'ils s'élancent les essaims de missionnaires et vers l'Ouest et vers le Sud et surtout vers l'extrême Orient, afin que, guidés par la main de l'Eglise de Jésus-Christ, les trois grands fleuves blanc, jaune et noir s'écoulent et jusqu'au moment où ils se rapprocheront, ils puissent rouler leurs flots paisibles en des lits parallèles, au lieu de se briser l'un l'autre dans un choc épouvantable.

Dans la Revue de la Suisse Cath. XXI (1890) 912-915
commence le récit : Cinq ans en Asie (à suivre);
XXII (1891) 37-42 suit encore un article avec la remarque :
à suivre. Mais rien ne suit après.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DÉDICACE.	III
PRÉFACE.	V

PREMIÈRE PARTIE

PARMI LES FACES-PALES

CHAPITRE PREMIER. — Journal 1857.	7
CHAPITRE DEUXIÈME. — Notices	26
CHAPITRE TROISIÈME. — Journal 1858	44
CHAPITRE QUATRIÈME. — Notices.	63
CHAPITRE CINQUIÈME. — Journal 1859	73
CHAPITRE SIXIÈME. — Notices.	78

DEUXIÈME PARTIE

PARMI LES PEAUX-ROUGES

CHAPITRE PREMIER. — Journal 1859.	120
CHAPITRE DEUXIÈME. — Notices. — <i>A.</i> Idées et pratiques religieuses. — <i>B.</i> Superstitions. — Les bons médecins. — Les mauvais médecins. — Les Wabanons. — Les Kiskakies. — <i>C.</i> Traditions. — Totems.	173
CHAPITRE TROISIÈME. — Journal 1860	216
CHAPITRE QUATRIÈME. — Notices.	260
CHAPITRE CINQUIÈME. — Journal 1861	277

	Pages.
CHAPITRE SIXIÈME. — Notice sur la langue des Folles-Avoines. —	
§ 1. Sommaire de la grammaire Folle-Avoine.	289
§ 2. Grammaire comparée. — Idiotisme. — Beautés de la langue Folle-Avoine.	299
Mois Folle-Avoine	304
Mois Otchipways ou Sauteux.	305
Signe de la croix. — Oraison dominicale. — Salutation angélique.	314
CHAPITRE SEPTIÈME. — Journal 1862	315

TROISIÈME PARTIE

ORIGINES AMÉRICAINES

I. <i>Section Ethnologique</i>	323
CHAPITRE PREMIER. — Notices physiologiques et psychologiques. —	
§ 1. Amérique septentrionale	324
§ 2. Amérique centrale	325
§ 3. Amérique méridionale	326
CHAPITRE DEUXIÈME. — Langage. — § 1. Langue parlée.	327
§ 2. Langue graphique	336
§ 3. Eloquence indienne	344
CHAPITRE TROISIÈME. — Religion.	355
A. Religion en Amérique. § 1. Amérique du Nord	356
§ 2. Amérique centrale	371
§ 3. Amérique méridionale	373
B. Religion en Asie.	378
§ 1. Croyance à un esprit suprême et à des esprits subordonnés. — Culte	380
§ 2. Devins, médecins, songes, superstitions	382
§ 3. Culte des morts	385
CHAPITRE QUATRIÈME. — Mœurs et coutumes.	389
A. Mœurs et coutumes américaines	390
B. Mœurs et coutumes asiatiques	411
CHAPITRE CINQUIÈME. — Traditions. — A. Traditions américaines	420
§ 1. Amérique septentrionale	421
§ 2. Amérique centrale	447
§ 3. Amérique méridionale	459
Légende	464

	Pages.
B. Traditions asiatiques	489
II. <i>Section archéologique</i>	506
CHAPITRE PREMIER. — Amérique septentrionale. — § 1. Nord-Est	507
§ 2. Sud-Est	510
§ 3. Centre	516
§ 4. Sud-Ouest	526
§ 5. Nord-Ouest.	535
CHAPITRE DEUXIÈME. — Amérique centrale. — § 1. Mexique. . .	544
§ 2. République du Centre	551
CHAPITRE TROISIÈME. — Amérique du Sud.	553
III. <i>Section historique</i>	564
CHAPITRE PREMIER. — Amérique orientale (Nord-Est et Est). . .	570
CHAPITRE DEUXIÈME. — Amérique centrale et méridionale (Est) . .	579
CHAPITRE TROISIÈME. — Amérique occidentale	584
CHAPITRE QUATRIÈME. — Sud, centre de l'Amérique occidentale. . .	592
CHAPITRE CINQUIÈME. — Nord-Ouest	596
CONCLUSION	603



